RICARDO G. CURCI

BATAILLES CONTRE LES MURS

Pour les grands-parents Lucia Ventura et Saverio Curci

« L’odeur s’intensifie, l’odeur flotte »
comme un papillon, noir et vert,
Alors que tout le monde fait semblant
de ne rien ressentir, je dois créer un
petit monde brisé avec juste un ongle
cassé et une robe neuve .

Juan Carlos Onetti

PRÉFACE

ETNous sommes en guerre.

Publier un recueil de nouvelles de nos jours pourrait passer pour un acte de vantardise flagrant, aussi flagrant que d'ignorer, voire de mépriser, le sacrifice ultime des combattants de l'Atlantique Sud. Pour ma part, cependant, il n'y a plus aucune raison d'avoir peur ni de éprouver des remords. Le gouvernement militaire tombera, tôt ou tard, et il n'est plus aujourd'hui qu'une triste et offensante parodie, voire une caricature, de ce qu'il aspirait à être. Et de la part de ceux qui se sont opposés à moi toutes ces années, pour ma position progouvernementale, voire pour mes crimes, comme ils l'ont prétendu, je recevrai peut-être encore plus de coups pour cette publication, mais une tache de plus n'atteint pas le tigre, et ne lui fait pas de mal non plus. On est ce que l'on est, on est ce que l'on a choisi d'être.

Si ce livre était un témoignage, un document, un essai sur la réalité, personne ne m'attaquerait. Mais c'est une œuvre de fiction, du moins en partie. Par conséquent, publier une fiction, supposément légère et divertissante, en ces temps-ci mériterait la désapprobation de tout citoyen conscient de son devoir civique et moral dans une nation qui s'est enorgueillie, depuis son indépendance, d'être l'une des plus cultivées d'Amérique.

Il y a un peu plus d'un mois, une femme a été violée et assassinée à Buenos Aires. C'était le 2 avril, jour même de la prétendue reconquête des îles. Comme pour tant d'autres affaires, la presse s'en est fait l'écho pendant quelques jours, avant de l'oublier. J'avais écrit une nouvelle à son sujet il y a des années. Cette femme est morte seule dans son appartement, tandis qu'une grande partie du pays célébrait les vantardises d'un ivrogne. C'est ce qui m'a incité à publier le reste de mes récits.

Mais précisément parce qu'il s'agit d'une œuvre de fiction, les thèmes qu'elle aborde, la totalité des conflits, l'étendue de ses références sociales, historiques et psychologiques englobent tout ce qui touche à l'humanité, à

la guerre et aux conflits sociaux, y compris les limites de la moralité et l'illusion des sentiments.

Je me sens obligée de me justifier, et je le fais, même si personne ne me le demande. La culpabilité est un corbeau qu'on ne peut tuer, une tache indélébile sur un vêtement qu'on ne peut enlever sans se retrouver nu. Et cette nudité, en l'occurrence, est plus terrible encore que la tache.

La fiction littéraire est une forme d'expiation. Prenons la Bible, par exemple. Qu'est-ce que c'est, sinon un recueil d'allégories et de fables, de symboles qui tentent d'expliquer ce qui ne peut être compris qu'à travers des lois non écrites ? Ces récits sont aussi comme des contes pour enfants qui ont grandi sans mûrir, car les personnages grandissent sans résoudre aucun de leurs conflits. Ils vivent avec eux, les fuient, les subissent, et, rarement, en sont dominés, jusqu'à ce qu'ils finissent par les vaincre.

Mes crimes écrits se trouvent dans ces récits.

Une seule personne aurait pu les comprendre et les apprécier, et c'est pour elle que je les ai écrites. Gloria Sanmarco a disparu il y a plusieurs années. Elle était institutrice, mais n'a pu enseigner que très peu de temps. Une voiture l'a emmenée, et elle s'est évanouie dans les rues ensoleillées d'une ville.

Depuis lors, le soleil est une ombre, et la paix est une guerre.

J'y vis depuis lors. C'est pourquoi ce recueil de nouvelles est l'expression des luttes de l'humanité. C'est un hommage, ni futile ni fictif. Décadent, peut-être. Lâche, assurément. Car même les sentiments succombent à l'engrenage de l'hypocrisie. « L'esprit humain est un cimetière », disait un ami poète.

J'expose mon âme au châtiment. Que les détracteurs de la sentimentalité viennent m'attaquer, ils auront raison. Que les défenseurs de la réalité viennent, ils seront les bienvenus. Mais j'accorderai ma béatitude aux médiocres, aux ratés et aux criminels, qui ne pourraient être autrement dans cette guerre quotidienne perpétuelle, dans ces souffrances incessantes qui rongent les fondements de l'individualité.

C’est pour eux que j’ai écrit ce livre : les hypocrites malgré eux, les menteurs prisonniers du cycle sans fin des regrets, les meurtriers cernés par des colonnes de feu. Car il n’y a pas d’échappatoire, le sol est boue, et aucun filet de sécurité ne descend du ciel. Une balle achève un corps en

décomposition ; son épitaphe est le souvenir. Un mot sème la destruction, laissant pour héritier l'infamie, et l'infamie ne meurt jamais.

Le seul lieu où l'illusion est impossible est celui de l'imagination lumineuse. Elle tolère et embrasse tout. L'imagination est un nid de faucons qui chassent les rats de l'incertitude, tournoyant en cercles concentriques tantôt centrifuges, tantôt centripètes, mais qui, dans les deux cas, s'étendent vers l'infini extérieur ou intérieur.
L'imagination n'est pas quelque chose qui s'invente, mais quelque chose qui se manifeste dans les interactions de la vie quotidienne.
Ceux qui lisent attentivement comprennent que les conflits naissent dans le clair-obscur, que le terreau des tragédies se trouve dans les zones grises, que les traumatismes dont on tente de se débarrasser refont surface au fond d'un puits calme et obscur.
Je vous invite à découvrir ce monde, et ceux qui n'ont pas peur d'être anéantis, à y entrer et à en faire partie.

Bautista Beltrame
« Le radar de Buenos Aires »

LES USURPATEURS

1

Je l'ai rencontrée dans un bar d'Once, rue Jean Jaurés, à deux pas de l'avenue Rivadavia. Les voies ferrées du Sarmiento étaient juste là, entre de hauts murs reliés par d'étroits ponts. Les voitures allaient et venaient, et on pouvait s'arrêter sur le trottoir et regarder les trains passer. C'était la première fois que j'allais dans ce bar, en dehors des endroits habituels où ma famille, et surtout mon oncle Ángel, me conseillaient de rester. Ils m'en voulaient, m'avait-il dit, et ils me

surveillaient. C'est pourquoi je m'étais éclipsé du quartier chic où se trouvaient les bars, les boîtes de nuit et les bordels, les lieux de prédilection des officiers, pour me plonger dans la foule inexpressive des quartiers populaires. Là, au cœur de la gare d'Once, ses recoins semés par les graines mortelles des vagabonds et des mendiants, les coins des rues Cangallo et Pueyrredón grouillant de prostituées qui se dispersaient vers la place Miserere et le quartier semi-abandonné, semi-caché – ces pâtés de maisons avant la gare où le large fossé des voies ferrées était impossible à traverser autrement que par les quelques passerelles piétonnes, obligeant à de longues marches ou à des détours en bus. Des rues à moitié mortes dès 17 heures, surtout en hiver, et complètement désertes la nuit, hormis, bien sûr, les tiques nocturnes et les chats qui tentent de les éviter. Je parle, bien sûr, des sans-abri qui traînent sur les trottoirs, des prostituées qui errent d'un pas las, travestis compris, et des noctambules qui marchent les mains dans les poches, une cigarette aux lèvres, le visage hagard, vêtus d'un vieux manteau en hiver, ou d'un t-shirt à l'effigie de YPF qui empeste l'essence, tout comme l'haleine et les mains de ces hommes, qui ne sont peut-être plus des hommes du tout, mais de simples squelettes rongés par l'angoisse, se grattant l'entrejambe avec une excitation extrême, se touchant les fesses et reniflant leurs mains pour confirmer ce qu'ils savent déjà : la saleté indélébile de leurs sous-vêtements qu'ils ne changent pas parce qu'ils n'en ont pas le courage. Et puis il y a les curieux, ceux qui, une ou deux fois, partent à la recherche de cette fameuse crasse des banlieues, chantée dans les vieux tangos, une chose qui n'existe plus. L'odeur persiste, ainsi que l'attrait des pavés ou de l'asphalte, de l'urine dans les caniveaux, des chats qui traversent le trottoir avec une rapidité mystérieuse, et surtout, des murs des vieilles maisons, des portails cadenassés et des entrées jonchées de feuilles et d'ordures, où l'on ne sait pas s'il y a des gens vivants ou morts.

En repensant à tout cela, je suis entré dans le bar, et la musique disco crachait à plein volume. Du Donna Summer, peut-être, ce qui sonnait comme une parodie dans un endroit qui n'était rien de plus qu'un entrepôt désaffecté. C'était l'époque de la drogue et de l'argent, les derniers, je crois. Nous, les Ansaldi, sommes tournés vers l'avenir et intelligents, et même si je n'étais pas vraiment celui qui pensait à tout ça — la patrie, l'avenir et la politique —, ma famille était certainement passée maître dans

l'art de survivre du mieux qu'elle pouvait. Bientôt, avec la guerre qui se profilait, que toute la famille considérait comme le grand désastre, l'immense gueule noire qui menaçait d'engloutir les vertus de l'holocauste des années passées, la longue dictature des allers-retours, des illusions économiques, de la Coupe du Monde — olympique, ancestrale et divine, énorme et soporifique pour les bonnes manières, surtout pour la fragile conscience humaine. La guerre fut l'apothéose d'un général qui avait défié la politique militaire en vigueur, les lois sacrées proclamées dans le cercle militaire, inscrites sur de beaux bureaux en bois et signées de stylos Parker, tandis que le bruit de la plume sur le papier s'estompait sous les grognements des vieux colonels. Le cancer pullulait aussi dans ces cloîtres, les prostates mourantes disséminant des cellules cancéreuses comme elles avaient jadis puisé leur sève.

Mais le général, qui n'était plus si jeune et qui était alors président de la République, n'en tint aucun compte. Il s'accrochait à son idée délirante : s'emparer des îles qui n'étaient argentines que de nom, au milieu de l'écheveau inextricable de documents historiques que personne ne parvenait à déchiffrer avec précision. C'était un chant du cygne, mais l'oiseau légendaire que le général tentait d'imiter, disait-on, titubait sous l'effet de l'ivresse, le long cou penché au-dessus des eaux qu'il devait prendre pour l'Atlantique Sud. Et son chant n'était évidemment pas celui d'un hautbois, mais la toux rauque d'un homme frustré, un homme ordinaire, qui, précisément parce qu'il était cela – un homme et frustré –, était une symbiose bestiale, un destin implacable, une sentence irrémédiable, un terrible ouragan de maux, déchaîna la catastrophe sur le pays. Et les ruines persistèrent et s'étendirent, grandissant pendant de nombreuses années.

Mais qui pouvait bien savoir tout ça ? De simples conjectures, des pensées qui dansaient au rythme de la musique, laquelle s'arrêtait sans cesse parce que le DJ devait être un gamin à moitié défoncé qui se disputait, probablement, avec une fille qui prenait un malin plaisir à le faire languir, à l'exciter encore davantage, jusqu'à ce qu'elle cède et le laisse passer à l'acte, là, sur le balcon où se trouvait le matériel, à deux pas du toit en tôle, dangereusement exposé aux courts-circuits causés par les prises surchargées. Et pendant ce temps-là, la musique poursuivait son chemin : la sublime Donna, ou la cumbia qui commençait à semer la pagaille.

Personne ne me connaissait dans le coin ; j'avais décidé de rompre un temps avec ma solitude. Parfois, j'allais dans quelques bars à Flores, mais ils étaient tellement remplis de Péruviens et de Boliviens que je me sentais déplacé et condamné à juger, malgré mes vaines tentatives. Alors je sortais sur le trottoir, je marchais plusieurs rues jusqu'à Villa Luro et j'entrais dans le cinéma X jusqu'à la fermeture. Les gars étaient assis sur la batterie à côté de moi et me tendaient les mains. Parfois je leur prêtais attention, parfois non. Au final, l'ennui était le même.
Mais dans ce bar de Once, il y avait beaucoup de femmes d'une trentaine d'années, et c'est ce qui m'intéressait. Pas les adolescentes en quête d'une expérience à raconter à leurs copines, ni celles qui, contrairement aux garçons de leur âge, avaient les moyens de satisfaire leurs caprices plus ou moins innocents : une jupe à la mode, des bottines en daim, une chambre dans un hôtel du coin. Blondes ou brunes, minces ou plantureuses, l'essentiel était qu'elles ne parlent pas, car sinon, toute la mascarade s'effondrerait. L'essentiel, je le répète, était qu'elles utilisent leur bouche à des fins plus utiles.
Assis sur le tabouret de bar, un porrón à la main, je scrutais les fesses à peine virginales qui se balançaient au rythme de la musique. Certaines me frôlaient, d'autres s'éclipsaient.
Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant ?
Une femme me parlait, appuyée contre le comptoir. Elle avait les cheveux teints en brun, c'est certain, mais au moins ce n'était pas la blonde qui m'avait déjà laissée indifférente. Au gré des jeux de lumière sur son visage et ses courbes, elle paraissait tantôt rousse, tantôt brune, tantôt couleur d'amandier.
« Rien », ai-je répondu.
- Quel dommage ! Je suis dans le même cas que toi.
« Alors, que cherchez-vous ? » demandai-je en la regardant droit dans les yeux. Elle avait commencé à boire dans ma bière.
— Rien de spécial, tu sais. Je passe juste le temps.
« Mince », dis-je, « ça ne vaut pas la peine de se lever et de s’habiller comme toi pour ça… »
Elle portait un t-shirt noir à manches courtes orné de petites étoiles formant un arc de cercle au-dessus de sa poitrine, plutôt jolie, du moins en apparence. Une minijupe en jean dévoilait ses jambes, qui paraissaient

magnifiques sous la lumière tamisée du lieu. Son visage était joli, sans être extraordinaire, mais il dégageait une certaine… comment dire ?… intelligence. Elle cherchait ce que les gens recherchent dans ce lieu et ces soirs-là, mais elle n'allait pas se contenter de n'importe quoi.
-Finir, à quoi bon ?
« Sexy », ai-je dit en riant du cliché, sans me rendre compte qu'à Recoleta, l'argent et l'éducation étaient exemptés des mêmes dix commandements.
-Merci, mais c'est toujours la même tenue. C'est votre première fois ici ?
-Oui, ça se voit sur mon visage ?
« Non ! » s'exclama-t-il en se couvrant la bouche de la main. « Juste les vêtements, bien habillé, comme on dit chez moi, parce que je viens de Baradero, je suis arrivé ici il y a des années. » Il me dévisagea de haut en bas en faisant une drôle de grimace. « Un jean de marque, de belles bottes, le petit polo pingouin… »
-Et avec tout ça, vous vous êtes déjà fait une idée de qui je suis ?
— Eh bien, ça aide beaucoup. Aviez-vous raison ? À vous de me le dire.
Il laissa le porno au bar et posa une main sur l'assise de mon tabouret. Il semblait me renifler.
-Un parfum très raffiné, rien à voir avec Colbert ou Old Spice.
J'ai ri, bien sûr. La fille était rapide et parlait bien. Pas mal pour une fois.
« Quel est votre nom ? » lui ai-je demandé.
— Claudia. Vous devez être une Anchorena, et vous avez passé plus de la moitié de votre vie en Europe.
Il a commencé à faire rouler ses doigts dans la paume de ma main.
« Tu es nulle en voyance », lui ai-je dit. « Je viens à peine de La Plata, Claudia, et qui connaît même mon nom de famille ? »
-Je me dis que tu es un peu imprévisible, mais bon, il y en a dans toutes les familles, pas besoin d'être riche pour être un clochard.
— C'est comme ça que tu me vois ? Comme un de ces types qui courent après les femmes jusqu'à la cinquantaine, ou jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus, et qui finissent par mourir seuls dans leur lit, d'une crise cardiaque, et qu'on retrouve quelques jours plus tard, déjà à moitié pourries ?
Il me regarda avec des yeux effrayés.
Comme on dit à Baradero, « c'est toi qui l'as dit ». Et maintenant, qui se prend pour le devin de sa propre vie ?
- Ne te connais-tu pas toi-même ?

Il regarda autour de lui : des gens qui dansaient, des couples qui se serraient l'un contre l'autre dans les coins.
-Je crois que j'ai fait une erreur, ou alors je suis dans un séminaire de philosophie ?
Nous avons commandé d'autres boissons alcoolisées — de la vodka, je crois, puis du rhum — et un whisky qui a fini par l'assommer. Elle s'est jetée sur moi, étourdie et parlant d'une voix nasillarde.
-Je vais te ramener à la maison, Claudia.
— Non, non, laissez-moi m'asseoir un moment, ça va passer. Je n'y suis pas habituée, vous savez ?
Elle ouvrit les yeux, me regardant comme si elle s'attendait à ce que je rie de ce qu'elle avait dit. J'aurais pu, bien sûr ; une phrase aussi banale suggérait soit l'ignorance, soit la malhonnêteté. Ce n'était ni l'un ni l'autre. C'était son âme de petite ville qui s'échappait de Buenos Aires ce soir-là. Je la conduisis à une table et nous nous assîmes. Je lui caressai les bras et commençai à l'embrasser. Elle retira ses talons hauts et leva un pied le long de ma jambe, le long de ma cuisse, et le posa entre mes jambes. Mes testicules étaient déjà durs, et elle, au lieu de simplement suggérer, m'excitait, me donnant envie de la prendre là, tout de suite. La minijupe n'était rien, et son sous-vêtement un bout de tissu qui révélait facilement ce qui était vraiment intéressant.
Des passants nous jetaient un coup d'œil, s'arrêtaient quelques secondes, puis reprenaient leur chemin. Soudain, Claudia me saisit les mains et dit :
-Attendez, attendez une minute…
- Ce qui se passe?
-Je ne connais pas votre nom.
J'ai ri au nez de quelqu'un, je n'ai pas pu m'en empêcher.
— Et alors ? Est-ce une condition ?
Je l'ai embrassée passionnément, en lui murmurant des mots obscènes qu'elle n'avait peut-être jamais entendus. J'ai vu ses yeux : effrayés, émerveillés, excités.
— Mais votre nom, ma chère.
- Et toi?
« Je te l'ai déjà dit, Claudia. » Il haletait, mais il ne lâchait pas mes mains. « Claudia Pereyra, la plus vulgaire, tu vois ? »

« Peu importe, les Pereyras, les Pereyras… » murmurai-je, presque en extase, tout en l'embrassant et en la palpant sous la table, cherchant la moindre parcelle de son corps. Elle transpirait.
- Et toi?
Et juste au moment où j'allais dire mon nom, le fracas a retenti.

Ils faisaient des descentes dans les bars depuis… combien de temps ? Toujours et partout, mais surtout dans les villes où se concentraient les centres étudiants et les comités de gauche les plus actifs politiquement. Córdoba, Rosario, La Plata, où les terrains vagues alentour servaient de refuge aux cadavres. Et Buenos Aires était l'épicentre. Les descentes se limitaient aux bars des quartiers bourgeois, car c'est là que les idées révolutionnaires se propageaient. La classe moyenne était moyennement instruite, capable de lire la moitié d'un livre de Marx, et cela suffisait pour une conversion à vie. D'abord, protester, faire du bruit autour des problèmes publics, puis prendre les armes.
Lors des descentes, ils exigeaient des papiers d'identité, que presque personne n'avait sur lui. Ils rassemblaient les documents sur deux ou trois téléphones portables et les gardaient sous clé dans les commissariats correspondants pendant une nuit ou deux, sous prétexte de vérifications d'antécédents. Toute la nuit, c'était un défilé de garçons et de filles, pour la plupart mineurs, qui trempaient leurs doigts dans l'encre et se faisaient relever leurs empreintes digitales. Presque tous étaient relâchés le matin, mais ceux qui avaient des visages suspects, un comportement douteux, ou qui n'avaient tout simplement pas fait bonne impression sur les policiers de service, étaient détenus pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'un proche vienne les chercher. De cette façon, on se faisait beaucoup d'ennemis. Parfois, deux cents personnes étaient détenues pour rechercher, ou simplement pour justifier, l'identification et l'arrestation d'une personne qu'ils poursuivaient avec un intérêt particulier. Il y avait des accidents, des balles perdues ; tout cela disparaissait. Nous connaissions tous les lieux de détention, Quinta Seré, par exemple, ou les champs de Madariaga, où des kilomètres et des kilomètres de corps inconnus gisaient sous terre.
Le bruit provenait donc des grilles métalliques, arrachées par l'escouade qui pénétrait dans le bowling et tirait en l'air. Des morceaux de maçonnerie

et des éclats de bois tombaient du plafond ; les gens hurlaient, couraient ou se jetaient à terre s'ils entendaient les ordres du caporal responsable. Claudia et moi nous sommes jetées à terre. Je savais déjà ce qui allait se passer, et je me suis rendu compte qu'elle aussi. « Pas encore », l'ai-je entendue dire, la bouche collée au sol, tandis que j'étais sur elle, la couvrant comme pour la protéger. Elle était ivre et riait à moitié de la situation. Je lui ai dit de se taire, de ne pas les provoquer, et que s'ils ne l'emmenaient pas au poste, elle devait me faire confiance. Elle a hoqueté, a ri et a dit : « Oui, chérie. »

Les soldats tiraient les gens sous la menace de leurs armes ou les traînaient vers la sortie. Quelques jeunes hommes, enhardis par l'alcool, résistaient et tentaient de donner des coups de poing, en vain. Ils étaient achevés à coups de crosse et jetés dans le fourgon de police.

Deux bottes se sont arrêtées devant nous.

"Debout, bon sang !" dit le caporal.

« Nous sommes là, monsieur l'agent, nous sommes là », dis-je. « La jeune femme est ivre et ne peut se tenir debout sans mon aide. » Puis, en le regardant, je le reconnus. C'était le plus jeune fils du général Saravia, un ami de la famille et un proche confident de l'oncle Ángel.

- Que fais-tu ici, vieil homme ?

- Que voulez-vous ? Juste pour changer…

« Et change de coquille », dit-elle en regardant Claudia, qui se frottait les yeux. Si elle avait entendu, elle n'en fut pas offensée. Mais elle me regarda de nouveau, l'air effrayé, ou plutôt intrigué.

-Assieds-toi ici, attends-moi, je te ramènerai à la maison.

Saravia et moi nous sommes éloignés de quelques mètres au milieu des chaises renversées, presque dans l'obscurité car les lumières avaient été éteintes par les coups de feu, et nous avons discuté.

-Sais-tu ce qui se passera demain ?

« Bien sûr », lui ai-je répondu. « Tout le monde le sait. »

« C'est une victoire pour le général, n'est-ce pas ? Le pays est de nouveau avec nous. Ils rassemblent les gens pour descendre sur la place. »

— C’est donc le but de ce raid ?

-Bien sûr, on les met tous dans les cachots et on les relâche sur la place publique, avec un avertissement, évidemment.

« Oui, bien sûr », répétai-je, presque en écho à ma propre voix. Je savais qu'au moins la moitié des personnes arrêtées dans la capitale et les provinces obéiraient sans broncher, même sans intimidation. Le nombre de morts ne cessait d'augmenter depuis un certain temps.
« Eh bien, Tomás. À demain, mon vieux. Tu sais où on est. Bonne chance avec la victime », dit-elle en riant tout en me pinçant l'entrejambe. Elle me désirait toujours et ne comptait pas me lâcher avant d'avoir obtenu ce qu'elle voulait.
Je suis retournée auprès de Claudia.
« Tu ne nous ramènes pas ? » demanda-t-elle en se tenant la tête. Elle la faisait souffrir et la gueule de bois commençait à se faire sentir. Mais la nuit était encore jeune. Je l'aidai à se relever, mais elle s'endormit aussitôt appuyée contre moi. Je dus la traîner pieds nus ; ses chaussures avaient disparu quelque part dans la boîte. Je la déposai sur la banquette arrière. La Ghia démarra, mais je venais de réaliser que je ne connaissais pas son adresse. Si je la conduisais à mon appartement, le portier le dirait à mon oncle, et je ne voulais pas d'ennuis. Dehors, il m'avait dit : « Couche avec qui tu veux, mais ne les ramène pas à la maison. » « Oui, oncle, » répondis-je, « je suis en liberté conditionnelle depuis longtemps. » « Et tu as intérêt à continuer, Tomás. Ton père, mon cher, était comme un frère pour moi. » « Oui, oncle, oui, vous m'avez sauvé. Sans vous, je serais en prison. Sans vous, oncle, ma vie ne vaudrait rien. Sans vous, oncle, le pays s'effondrerait. »
J'ai fouillé le sac de Claudia à la recherche d'un papier. Et là, par chance, il était là. C'était une femme adulte qui ne sortait jamais sans sa carte d'identité, même cachée dans ses sous-vêtements. Ce n'était pas le cas ici, mais il était bien là. Rue Sarmiento, près du marché Abasto. Tout près. Et les clés étaient dans son sac, avec sa petite trousse de maquillage et la boîte de pilules de couleurs variées, dont l'une était censée stopper toute intrusion de spermatozoïdes dangereux dans son appartement. La pilule anonyme, comme tout bon assassin bien intentionné.
C'était le troisième étage d'un vieil immeuble, avec un ascenseur à cage qui grinçait au beau milieu de la nuit, à trois heures du matin. Nous avons traversé le couloir ; elle murmurait dans son sommeil, tandis que je cherchais la bonne clé. Le paillasson, soulevé par ses pieds, atterrit près de

l'escalier, où il resterait jusqu'au matin. Sans doute, les voisins nous observaient-ils depuis leurs portes.
À l'intérieur, je l'ai allongée sur le lit, je l'ai déshabillée et je suis allée à la salle de bains, aussi vieille que l'immeuble, avec des robinetteries rouillées mais des carreaux si robustes qu'on n'en fabriquait plus. L'armoire à pharmacie regorgeait de bric-à-brac pour une femme vivant seule : des rouges à lèvres usagés, des serviettes hygiéniques, des cotons usagés, du papier toilette par terre, des flacons de pilules sans étiquette, des peignes de toutes tailles et des éclats de miroirs brisés. Dans la baignoire, des soutiens-gorge et des culottes pendaient des robinets et du pommeau de douche. Je me suis frayé un chemin à travers ce rideau de sous-vêtements, je me suis déshabillée et j'ai pris une douche. Je suis retournée dans la chambre. Claudia me regardait.
- Comment vas-tu?
J'ai envie de vomir, mais ça va passer.
Il me regarda avec une certaine confusion.
- Ce qui se passe?
-Rien.
Elle fixait un homme nu dans sa chambre, un homme qu'elle avait rencontré deux heures plus tôt, qui l'avait peut-être enivrée, et qui n'était sans doute qu'un autre soldat, à en juger par la familiarité avec laquelle elle l'avait vu se comporter ce soir-là. Mais rien de tout cela n'était tout à fait vrai. Personne ne l'avait forcée à trop boire, ni à parler à cet homme, ni à le peloter. C'est pour cela que les voisins la jugeaient. Ils nous auraient vus arriver en pleine nuit, au milieu du vacarme de l'ascenseur, des pas lourds, des rires inévitables et du cliquetis des clés. Mais demain n'arriverait que demain.
Claudia s'assit sur le lit, prit mes mains et les posa sur ses tétons. Puis elle appuya sa tête contre mon bassin, et je la sentis pleurer légèrement, à peine. Ensuite, nous avons fait l'amour, si l'on peut dire. Elle ne m'a plus demandé mon nom. Elle s'en fichait probablement.

2

Ma relation avec les femmes est ambiguë, incohérente, voire inexistante. L'histoire de ma mère pourrait éclairer ce sujet, mais nous y reviendrons. Pour commencer, je dois vous parler de Laura Casas.
Elle était la fille du boulanger du quartier où nous habitions à La Plata. Je l'ai vue grandir en même temps que moi, mais nous ne nous fréquentions pas. Elle allait à l'école publique, tandis que j'étais à l'académie militaire, d'abord à La Tablada, puis à El Palomar pendant mes années de lycée. Mon père m'y emmenait et me ramenait tous les jours, car il avait été renvoyé pour des actes de violence présumés qu'il n'a jamais voulu nous expliquer, jusqu'à ce que nous le voyions faire la même chose à la maison. Mais bien sûr, c'est une autre histoire. Le fait est que Laura se mêlait parfaitement aux garçons du quartier, qui étaient majoritaires. Les autres filles ne sortaient pas jouer l'après-midi, et même si on parlait beaucoup de Lidia Cortez et qu'on ne savait pas grand-chose de précis, elle se comportait presque comme une adulte.
Laura a grandi en jouant dans la rue, sur les trottoirs, parmi les chiens errants et les garçons que j'observais avec envie depuis la voiture qui me conduisait à l'école. Le trajet étant long, surtout au retour, ils étaient déjà dehors, courant partout, embêtant les chiens de la famille Cortez et traînant devant la boulangerie. Étais-je déjà amoureux d'elle ? Je suppose que oui. Comment aurais-je pu résister, en la voyant de loin courir et transpirer sous ses cheveux châtain clair en été, ou en la voyant enfiler ses gants lentement, en ajustant chaque doigt un à un, en hiver, fière de ces gants de laine que sa mère lui avait tricotés, ai-je appris plus tard ?
Après la mort de Clara Palacios, emportée par un cancer, elle ne sortait plus qu'en hiver pour se promener sur la place. C'est alors, une fois nos études secondaires terminées, alors que je travaillais dans le commerce de son père, vendant du pain et des pâtisseries au comptoir, et que j'avais trouvé un emploi de bureau dans une entreprise de réfrigérateurs à Devoto, que j'ai décidé de l'affronter.
Je ne sais pas pourquoi j'emploie un mot aussi agressif. Je crois que je voyais Laura comme un trophée à conquérir, d'abord en me frayant un chemin à travers les garçons du quartier, absorbés par leurs propres conflits et la laissant seule, puis en entrant dans la boulangerie, si raffinée, si embaumée d'arômes qui semblaient naître chaque matin, s'éteindre dans

des murmures anisés l'après-midi, et renaître dès l'aube. Et surtout, il me fallait surmonter la présence d'Oscar Méndez, ce garçon de notre âge, venu de Buenos Aires avec un visage soumis et un bégaiement qui me paraissait toujours feint. Il faisait toutes sortes de petits boulots à la boutique, mais la plupart du temps, il était livreur. Il se levait très tôt, peu après Casas, préparait son vélo avec un panier comme s'il s'agissait de sa Rolls Royce personnelle, puis chargeait les miches de pain fraîchement cuites dans le panier en osier. Moi aussi, je me levais tôt pour prendre le train pour Buenos Aires, et je le croisais en lui adressant un salut presque silencieux. Du coin de l'œil, il me regardait m'éloigner, agacé par mon silence et mon costume impeccable, le journal sous le bras. Il était petit, trapu, portait un béret, avait les cheveux courts, presque blonds, et fumait déjà.

Pour ne pas être en reste, j'ai sorti mes vestes du Jockey Club et j'ai continué à marcher dans la pénombre du début de l'hiver vers la gare. Je me demandais, je spéculais sur ce que Laura et Oscar faisaient de leur temps libre, appuyés contre le comptoir après l'heure du thé. Dans le train, j'ai vu les autres garçons du quartier devenus représentants de commerce, je les ai entendus parler de femmes, et leurs paroles m'excitaient. J'ai couvert mon pantalon avec des pages ouvertes de *La Prensa,* avec l'impression que mon cœur me trahissait.

C’est alors, je le répète, un de ces après-midi où je rentrais à pied vers six heures et demie, en descendant du bus, que j’ai décidé d’aller parler à Laura. Je suis passée devant la boutique, j’ai posé la main sur la poignée des hautes et étroites portes doubles en bois, comme si j’entrais dans une *pâtisserie* lyonnaise. Et là, ils étaient là, à rire – car c’est leur rire que j’avais entendu avant même de les voir, appuyés contre le comptoir, parlant ouvertement, sans aucune gêne, sans se cacher, puisqu’il n’y avait rien à dissimuler. Un garçon et une fille à peine sortis de l’adolescence, bavardant, riant, sans doute de choses futiles. C’est ce que je ne comprenais pas, et c’est ce qui m’isolait : mon obscurité extérieure était une stigmatisation. D’où venais-je ? Aussi loin que je me souvienne, j’avais toujours été là. Chaque matin, enfant, j’allais à la boulangerie avec mon père ; je connaissais l’endroit et toutes ses rares modifications au fil du temps. Casas essayait de me donner un bonbon qu’il prenait dans le bocal en verre dès qu’il apercevait mon visage qui dépassait du comptoir. Mon

père a toujours refusé, jusqu'à ce que j'apprenne à le faire moi-même. Mais Casas n'a jamais abandonné.
La voix de Laura avait les mêmes intonations que celle de son père. Je restai un instant sur le seuil, avant de reculer aussitôt et d'attendre, je ne sais quoi, sur le trottoir, comme le faisait Duque, mon chien, lorsqu'il nous accompagnait.
Après tout, me disais-je, Duque m'attendait à la maison. Dès le petit matin où je partais, le ventre à peine rempli, je lui préparais son eau et sa nourriture pour toute la journée. Il commençait à vieillir, et parfois je le retrouvais couché sur le même tapis. Il s'agitait à mon arrivée, se forçant à se lever avec effort, lui qui avait été si musclé, toujours si intrépide. Un doberman que mon père m'avait offert chiot, presque roux, une couleur que ma mère décrivait comme couleur rouille. Je me demande si elle voyait quelque chose de différent chez Duque ? Comme si elle pouvait déjà percevoir la rouille et le vieillissement dans l'âme de mon chien. Car, bien qu'agité comme tout chiot, il y avait dans son regard une sorte de mélancolie à laquelle je me sentais liée. Bien plus tard, j'apprendrais que mon père l'avait ramené du camp de La Tablada, espérant que Duque deviendrait notre chien de garde. Il ne le fut jamais vraiment ; il y avait toujours quelque chose auquel Duque résistait. Papa, ne sachant comment qualifier ce refus, le considérait comme de la lâcheté, une forme de mauviette dont je le protégeais. Plus tard, Duque s'allongeait sur mon lit quand je m'endormais et ne se relevait pas avant moi. Souvent, les yeux fermés, je l'entendais grogner. C'était peut-être papa qui venait me border.
J'ai grandi avec Duque comme avec un frère, ou même plus. Il m'accompagnait parfois à la gare, me suivait en voiture jusqu'à l'école et errait dans le quartier en mon absence. Peu de gens l'appréciaient, et seule Laura se baissait pour le caresser lorsqu'il était assis devant le magasin. Les chiens de la famille Cortez aboyaient comme des furies, mais lui, comme si de rien n'était, laissait Laura caresser sa tête.
Cet après-midi-là, je suis rentré chez moi, recroquevillé, essayant de me convaincre que je m'étais humilié avec cette tentative ratée, car c'est ainsi que je m'étais déguisé. Mais les paroles de mon père résonnaient comme une grêle sur mon chemin, comme s'il avait été témoin de la scène. Il était présent dans chacun de mes actes, avant et après, car il était dans ma tête, dans une sorte de hangar débordant d'armes, d'huile et de cigarettes,

comme les dortoirs des conscrits, avec ses douches crasseuses, ses murs couverts de graffitis obscènes et ses toilettes immondes. La promiscuité des hommes, avait dit ma mère, était ce qu'elle craignait pour moi. C'est pourquoi ils s'étaient disputés avec mon père, c'est pourquoi il avait amené Duque, comme si le chien allait me donner une leçon, mais ce qu'il n'avait jamais soupçonné, c'est que l'âme de Duque était plus noble que n'importe quel endoctrinement militaire, qui est peut-être l'une des formes d'obsession les plus étriquées. La plus superficielle, la plus dure et la plus sévère, la plus imperméable à toute intrusion du bon sens. Rejetant la philosophie, elle se cloîtra dans les préceptes religieux. Toutes deux, des sœurs qui se haïssent et ne peuvent vivre l'une sans l'autre.

En rentrant chez moi, j'ai entendu au loin le sifflement du train, sur son dernier départ pour Buenos Aires, déjà en retard. J'attendais le hurlement habituel de Duque au coup de sifflet, comme deux longues chansons résonnant dans les rues de La Plata.

Le silence m'accueillit . Le silence était un intrus chez moi à cette heure-ci, une bête qui s'était glissée en mon absence. Et où était Duque pour la chasser ? Je le cherchai dans la cuisine ; ses assiettes étaient encore pleines. Je le cherchai sous la table de la salle à manger et dans le jardin. Mon dernier réflexe fut de regarder dans ma chambre, car il ne se couchait jamais avant mon retour. J'ouvris la porte, j'allumai la lumière. Il était là, mort dans son lit.

Je me suis assise et j'ai caressé son dos raide. Il avait dû mourir dans la matinée. Et moi, je travaillais comme si de rien n'était. Il m'aurait peut-être appelée d'un léger gémissement, mais je suis sûre qu'il ne se l'était même pas permis. Pendant plusieurs années, il avait vécu dans la solitude, et lorsqu'il m'a reçue, c'est sa propre conscience qu'il accueillait. Il passait ses journées à veiller sur l'armoire qui bloquait la porte condamnée. Que personne n'entre ni ne sorte, telle était sa devise, apprise une nuit d'hiver, tandis que le train grondait au loin.

J’ai soulevé le corps, je l’ai enveloppé dans les draps qu’il avait souillés après sa mort, ces sécrétions viles et perfides qui trahissent la souillure dont nous sommes faits, eux et nous. Hommes et chiens.

Je l'ai enterré dans la cour, sous la lune qui se levait sur la ville cette nuit-là. Son hurlement ne serait plus là pour nous honorer. Un aboiement de moins dans le monde, comme une voix à jamais perdue.

J'étais anéantie, aussi sentimental et cliché que cela puisse paraître. À présent, en y repensant, mes mots sont plutôt froids, détachés des circonstances. Mon âme a appris avec le temps à se forger une carapace. Je peux encore voir et sentir les choses du passé, mais je ne peux plus les toucher. Seule la douceur des cheveux de Duque est restée sur mes doigts depuis le jour de sa mort.

Une femme peut-elle tomber amoureuse d'un homme triste et taciturne ? Voire même d'un homme renfermé et renfermé ? J'étais tout cela, mais j'étais aussi celui qui est retourné dans le quartier le lendemain après-midi, sachant qu'il était seul dans une maison hantée par des fantômes et des cadavres, derrière une porte murée dissimulée derrière une armoire. Une maison qui empestait, bien sûr, la saleté, l'urine et les restes de nourriture oubliés dans des assiettes grouillant de mouches.

Une femme, cependant, comme Laura Casas, a été touchée par ma perte. En descendant du bus au coin de la rue, je l'ai aperçue au loin, derrière la vitrine. Elle était seule et elle m'a vue. J'ai alors compris qu'elle avait découvert notre relation, car je l'ai vue déboutonner son chemisier et s'appuyer contre le comptoir, m'attendant. Je suis entrée, nous nous sommes saluées comme toujours, amies du même âge et du même quartier. Nous nous connaissions toutes les deux, enfants. Nous nous étions vues grandir à quelques pas l'une de l'autre, comme si nous venions de deux mondes différents.

« Le duc est mort », lui ai-je dit.

Elle me regarda d'une façon que je ne lui avais jamais vue, car ma mère était morte depuis longtemps. C'était de la pitié, comme une chaîne qui la retenait un instant, avant d'ébranler son esprit, puis son corps. Le corps de Laura Casas, ses mains tantôt poudrées, tantôt imprégnées de l'odeur âcre de la levure, tantôt encore d'un vieux parfum délicat qui devait avoir appartenu à sa mère. L'anis, peut-être.

Je me suis appuyée contre elle. Elle ne pleurait pas, mais ses yeux étaient embués. Pas moi, Laura. Elle a simplement pris mes mains, les a caressées et les a serrées.

Je me souviens de l'époque où il s'asseyait juste là, près de la porte, à humer l'air. C'était un gentleman d'un autre temps, tout à fait à sa place.

Je la regardai, stupéfaite par la finesse de son intuition, un terme grossier pour désigner quelque chose que je ne comprenais pas.
« Crois-tu qu'il m'a fait du bien, qu'il m'a fait me sentir honorable ? »
J'avais souvent pensé cela en utilisant ces mots, mais je ne pouvais le demander à personne d'autre qu'à Laura sans qu'elle se moque de moi.
« Les chiens peuvent-ils aimer ? » répondit-il. « Comment le saurais-je ? Ils ne sont guidés ni par la logique ni par les contraintes de l'éducation. Malgré la domestication, l'instinct prime sur tout, et pour eux, c'est tout ou rien. Soit ils nous aiment, soit ils nous haïssent ; il n'y a pas de juste milieu. Peut-être que vous et Duque étiez des âmes sœurs. Deux amoureux indifférents aux incertitudes du sexe et de l'espèce. »
Laura Casas, telle une philosophe du XVIIIe siècle, m'a entraînée dans le royaume des idées, au milieu d'une boulangerie qui s'éteignait ce jour-là, tandis que l'après-midi déclinait sur le trottoir. Alors, pour la première fois, j'ai aperçu l'ombre de Duque à mes côtés. Mon cerveau l'avait construite, certes. Mais ni son aboiement, ni l'odeur de son pelage, qui, depuis, n'ont jamais cessé de m'habiter. La voix de mon père s'estompait lorsque l'aboiement de Duque a surgi dans cette même prison mentale. Mon père ne s'y attendait pas, calme et habitué à son confinement. Il ne s'attendait pas à des chiens, et encore moins à Duque. Mais à la mort de Duque, il a enfin pu entrer dans la pièce, sans avoir à gratter le sol ni l'armoire en bois.
Laura et moi étions ensemble à partir de ce moment-là. Elle dormait avec moi certains soirs de la semaine. Elle faisait le lit, balayait ou s'occupait de la maison le dimanche, quand elle ne travaillait pas. Mais dès que je finissais le travail, elle rentrait et me préparait à dîner. J'ai découvert mon corps en rencontrant Laura. C'était étrange qu'une personne comme elle puisse m'aimer ainsi, me regardant alors que nous étions dans le jardin à écouter le train de nuit. Nous avons parlé de nos parents, mais la conversation a été bientôt interrompue par un gémissement que nous avons tous deux entendu sans pouvoir en déterminer la provenance. La tombe du chien était tout près, à l'emplacement de l'ancienne allée où se trouvait la voiture que j'avais vendue.
« Ça a l'air de bouger… » dit Laura en souriant et en plaisantant.
— Peut-être qu'en entendant le train, il a envie de voir la lune et de l'atteindre.

« Quel romantisme ! » dit-elle avec sarcasme . Je craignais que cette phrase, teintée d'une image sinistre, ne heurte sa féminité, sa prétendue délicatesse. C'est ainsi que je me défendais, simple fantôme d'homme. Elle ne faisait que commencer ma formation.
-Je ne voulais pas me moquer de toi, Tom.
C’est ainsi qu’elle m’appelait. Pas Tomás, terme ambigu pour désigner des quasi-inconnus, ni Tommy, banal et sans intérêt. Comme Tom Sawyer, peut-être ? L’association était implicite durant ces premières années d’école. Je n’étais pas l’aventurier Huckleberry Finn, mais le timide Tom, celui qui avait besoin d’être encouragé, et il y avait Becky-Laura pour me prendre la main et m’emmener dans la rue. Bien sûr, j’étais un Tom Sawyer psychopathe, qui voyait des fantômes de chiens morts et dont l’enfance avait été marquée par une violence encore inexpliquée.
Laura était une véritable montagne russe émotionnelle, un tourbillon de réalité et de fantaisie, un tourbillon de palpitations, de frustrations et de doutes constants. Et juste au moment où nos habitudes s'étaient installées, elle a décidé de me surprendre.
C'était un après-midi de décembre. Près de six mois s'étaient écoulés depuis la mort de Duque. À mon retour, je trouvai le passage du placard obstrué par un meuble déplacé. La porte, condamnée par des planches, était ouverte. J'aperçus Laura qui franchissait le seuil, enveloppée de cette odeur si particulière. La honte m'envahit, comme si l'immense lune de cette nuit-là s'abattait sur la maison. Un chien, un chiot, aboyait furieusement après le lit. Alors je courus dans le jardin, attrapai la pelle et me mis à creuser désespérément. Il me fallait occuper mes bras enragés, retrouver l'être qui m'avait défendu, mon bouclier, mon compagnon, mon âme sœur. Mon arme et mon âme.
J'ai alors senti les mains de Laura sur mon dos, fermes et douces à la fois, me caressant. Elle m'a enlacé, posant sa tête contre mon dos. J'ai jeté la pelle par terre et j'ai éclaté en sanglots, comme aucun garçon ne l'aurait jamais fait.
— Ça fait si longtemps, mon amour, et nous étions si proches. Tu n'as jamais dit un mot, et j'attendais toujours.
Plus rien n'effrayait Laura. Et si quelque chose l'effrayait, elle l'anéantissait par un voile de nonchalance. Ce qui était irréparable n'était pas pour

autant inutile ; elle se reconstruisait un petit monde à partir des décombres, malgré une robe neuve déchirée et des ongles cassés.

Ce qui suivit fut l'épreuve ultime pour nous deux, mais surtout pour Laura. Mon calvaire consista en plusieurs jours de détention, à attendre que ma famille – c'est-à-dire toute la clique militaire qui formait le cercle dont j'avais tenté de m'échapper, avec ma nature pusillanime, selon certains, et mon isolement volontaire, selon d'autres – fasse ce qu'elle avait à faire. De cette manière, j'échappai aux tribunaux, mais dus me soumettre à la loi de l'oncle Ángel qui, comme il sied à son nom, était un tuteur digne de Cerbère. Il avait autant de têtes que d'intérêts, et ses mains étaient encore plus nombreuses. Il semblait être impliqué dans tout et partout. Il gérait la politique militaire depuis son bureau au Cercle Militaire, prenait le thé au Jockey Club et restait jusqu'à la nuit tombée à régler ses affaires. Les eaux du Río de la Plata, près des quais et autour du Club, étaient généralement un essaim de bateaux venant d'Uruguay et du Brésil. Deux fois par semaine, il se rendait à l'hôtel Castelar et passait tout l'après-midi au sauna, à faire des affaires, bien sûr, mais surtout de la politique. Il disait que là-bas, il se détendait et pouvait réfléchir plus clairement. Et les hommes complètement nus ou couverts d'une serviette sont plus enclins à dire la vérité que les hommes en costume-cravate dans un bureau. La cravate est la plus atroce des inventions, disait-il. Sous couvert d'élégance ou d'uniformité, c'est le déguisement le plus infaillible jamais inventé par l'homme.
Il m'a ordonné de quitter la maison de La Plata ; quelqu'un s'en occuperait, ou il la vendrait. Avais-je une petite amie ? Il fut un peu surpris, se demandant quel genre de femme je fréquentais. Il fut encore plus surpris lorsqu'il découvrit de qui il s'agissait. La famille Casas ne l'intéressait pas, si ce n'est comme une façade de normalité. Les femmes Palacios et leurs maris faisaient partie de son cercle social. Clara, la mère de Laura, était déjà décédée. Estela était mariée à César Gonzaga, petit-fils de l'ancien mentor de mon oncle. Et l'autre, l'aînée des trois, la brebis galeuse, comme on l'appelait, était la mère de la famille Espinoza, qui reliait la campagne et la ville par leurs traces de sang.
Mais ce qui intéressait Laura, c'était son lien avec sa cousine Graciela Gonzaga, de Quilmes, récemment décédée. On disait qu'elle était folle et,

pour le prouver, elle s'était suicidée en se jetant sous un train. Bref, au bout d'un certain temps, les Gonzaga louèrent la maison de style anglais et Laura négocia un loyer dérisoire, du moins c'est ce qu'elle m'a dit, mais je pense que mon oncle a joué un rôle dans l'accord. Ainsi, Laura avait atteint son but, non pas tant en étalant son statut aristocratique dans cette maison, mais en se plongeant dans les tableaux de sa cousine, en faisant venir des marchands d'art pour les expertiser et en trouvant des acheteurs potentiels. Quant à moi, je me suis construit une nouvelle vie, plus proche du réseau de mon oncle Ángel. C'était pratique pour tout le monde, mais étions-nous heureux ? Tout cela était-il motivé par notre amour ? Ce qui nous unissait, c'était tout un réseau de familles et d'entreprises, dont certaines restent encore à découvrir. Ce qui nous unissait aussi, c'était une forme d'égoïsme au fond de chacun de nous. Nous n'avions besoin de l'autre pour survivre au naufrage de nos émotions ; nous nous étions simplement choisis, comme on retrouve un objet perdu et convoité. Cela durerait peut-être aussi longtemps que l'enthousiasme.

Les peintures de Graciela avaient une certaine valeur, sinon pour un talent exceptionnel, du moins pour l'originalité de leurs thèmes, en phase avec une époque où le symbolisme, personnifié par des êtres et des décors obscurs, suggérait des atrocités cachées. Bien que désapprouvé par les autorités en place, cet art prospérait dans les *milieux underground de Buenos Aires* , fréquentés par des intermédiaires et des touristes. Je connaissais de nombreux officiers militaires très cultivés qui ne s'entendaient pas avec la dictature, et d'autres qui la soutenaient par intérêt personnel, sans pour autant participer à la vie politique. C'étaient les mêmes qui profitaient des opportunités, à l'instar des usines d'armement et des laboratoires chimiques en temps de guerre, où qu'ils se trouvent. Des événements étaient organisés au manoir, et je fus surpris de la facilité avec laquelle Laura s'adapta à ce mode de vie si différent de celui qu'elle avait connu jusqu'alors. Les Gonzaga lui avaient donné des contacts : musées, marchands d'art et quelques noms à l'étranger. Le manoir fut discrètement éclairé pendant quelques mois, bien sûr. Laura et moi étions deux énigmes ambulantes pour le voisinage. Ils nous respectaient car deux légendes s'étaient formées autour de nous : la fable de la belle jeune fille de province qui rayonnait dès que sa surface était polie par la culture et l'argent, et l'histoire sinistre et intéressante de

l'homme discret, protagoniste d'un épisode macabre auquel personne ne croyait vraiment.
Nous n'avions pas de chien. Le chiot que Laura avait amené chez moi s'est enfui dans la confusion qui a éclaté la nuit dernière avec la police et les ambulances. J'avais Duque à mes côtés, l'ombre du chien et ses aboiements. Il est descendu avec moi les marches de la maison de style anglais, son spectre se projetant sur les murs des maisons de campagne, ses aboiements rythmant mes pas au tempo syncopé de la circulation.

Et puis un jour, Oscar Méndez est apparu. Je l'ai trouvé en pleine conversation avec Laura, près de la porte. Sous un ciel gris et couvert, assombri par les arbres qui bordaient l'entrée, Oscar semblait être né dans cette petite jungle artificielle. Je l'ai regardé s'approcher sur le trottoir, arborant ce sourire suffisant que j'en étais venu à détester.
« Comment allez-vous, Ansaldi ? J'aimerais beaucoup vous voir », dit-il en lui tendant la main.
J'ai dit bonjour, mais ma voix m'a trahie.
- Que fait Oscar ici ?
« Son père l'a mis à la porte », a dit Laura.
Cela ne m'a pas surpris. Le garçon de courses était devenu difficile ces derniers temps. Costaud, le teint trop foncé, barbu et le regard sombre. Personne ne lui faisait confiance car il mentait sans vergogne et, confronté à la vérité, il ne bronchait pas.
Il est venu voir s'il pouvait trouver du travail. Je lui ai dit de se renseigner sur le chantier d'à côté.
Ils construisaient un immeuble d'appartements sur le terrain vague d'à côté, et bien que cela détonât avec le caractère résidentiel du quartier, on n'y pouvait rien. Laura avait insisté pour que je parle à mon oncle. Je n'ai eu droit qu'à un haussement d'épaules et une tape dans le dos. Avec toutes ses possessions, il ne se souvenait probablement même plus de cette entreprise de construction qui avait fait faillite.
— Vous comptez donc rester et vivre à Quilmes ? — lui ai-je demandé.
« Ne t'inquiète pas, Ansaldi, dit-il en jetant à Laura son air entendu habituel. J'ai loué une petite chambre à quelques rues d'ici. Je serai de retour tôt demain. Qui sait, peut-être qu'ils devront me lancer un sandwich par-dessus la clôture à midi. »

Dès le lendemain, il travaillait dans le bâtiment. Je savais qu'il voyait Laura de temps en temps, mais j'ignorais que ces rencontres avaient lieu à la maison, après 15 heures, alors que les ouvriers n'étaient pas censés terminer leur service avant 17 heures. Un après-midi, je suis arrivée en avance. Ils étaient tous deux dans le salon, qui ne ressemblait plus du tout à ce qu'il était du temps où ma cousine Graciela y habitait, encombré de bric-à-brac, de meubles et de peluches. Désormais, l'austérité régnait, mêlée à des couleurs ternes et à une ou deux toiles de Graciela représentant des hommes à l'air abattu. Ils étaient assis face à face, lui, le coude sur l'accoudoir, fumant une cigarette dont la cendre tombait dans le cendrier posé sur le canapé. Elle était grave, les mains entre les cuisses, les jambes croisées, comme si elle frissonnait. Je les trouvai silencieux, tels deux acteurs sur scène lors d'une longue pause. « Ils ont entendu mes pas dans l'escalier », me dis-je.
« Bonjour Tomás. Je partais justement… » Oscar se leva et me serra la main.
- Quoi ? Tu ne travailles pas aujourd'hui ?
Elles échangèrent un regard avec Laura.
« Ils ont interrompu les travaux, Tomás, à cause d'irrégularités dans les contrats. Toujours la même histoire, mais cette fois, quelqu'un a dénoncé la situation. »
Quand Oscar est parti, Laura m'a demandé dans la chambre, alors que nous nous déshabillions, si nous pouvions aller nous coucher :
— Aurait-ce pu être nous et notre plainte ?
Je lui ai répondu par une autre question, à laquelle il n'a pas non plus répondu.
- Oscar vient-il très souvent ?

Quelques jours plus tard, l'oncle Angel est venu dîner chez nous. Il nous avait appelés l'après-midi même pour nous prévenir. Laura le connaissait, mais elle était impatiente de tout préparer.
Il arriva vers 21 heures et, comme il avait apporté deux grandes pizzas et deux bouteilles de bonne bière, le poulet rôti resta sur place, le temps qu'il refroidisse lentement. Mon oncle essayait d'être condescendant et bavard ; je reconnaissais à peine ce côté de lui, car je ne l'avais quasiment jamais vu, hormis lors de ses rares visites avant la mort de ma mère. J'étais encore

très jeune et la seule chose qui m'importait était mon chiot. Les frères et sœurs Ansaldi discutaient dans le salon, à la lumière d'un lampadaire placé entre les fauteuils où ils étaient assis, fumant, jurant de temps à autre, se raclant la gorge et enchaînant les verres de whisky. Ils dirigeaient le pays, c'est ce que ma mère m'avait dit la nuit où elle m'avait surprise à les espionner depuis le couloir.
Après le dîner, il a refusé de laisser Laura soulever les cartons.
Laisse tomber, laisse tomber… Je me disais… ce garçon, Oscar, est vraiment très intelligent, non ? Ceux qui le connaissent mieux pourront me le confirmer.
Laura et moi avons échangé un regard complice, et le type a compris.
« Eh bien, voilà, ce gamin est venu me voir avec des idées qu'il a partagées avec les ouvriers, et le contremaître les a entendus parler, et bien sûr, comme tout bon employé, il est venu me le dire. Malin, ce gamin, hein ? »
Mon oncle appréciait ces manières, les sous-entendus, les détours qui dissimulaient ses véritables intentions. C'est ce qu'il avait aimé chez moi lorsqu'il avait découvert ce que j'avais caché toutes ces années à La Plata, même si son propre frère en avait été la victime.
Je l'ai convoqué. Il m'a exposé son idée en toute franchise. Le bâtiment voisin était peu rentable comparé à l'utilisation du manoir.
« Nous devons y aller, alors », dit Laura.
Oui, c'est nécessaire. Mais vous pourriez gérer l'entreprise d'où vous le souhaitez. Vous pourriez même retourner à La Plata et tout gérer de là-bas. Peut-être faire un voyage une fois par semaine ou toutes les deux semaines pour vérifier que tout va bien.
— Et de quel genre d'entreprise s'agirait-il ?
L'oncle s'est agité.
« Je suis surprise, Tomás. Tu me déçois vraiment, mon cher. La maison, le quartier, une maison prestigieuse… »
« Je comprends maintenant », ai-je dit.
Laura est tombée un peu plus tard.
- Et les Gonzaga ?
« Ils sont déjà impliqués, bien sûr. Ils n'ont pas le choix. La campagne s'appauvrit, les loyers ne sont plus tenables. Les parents de Graciela sont morts, et le vieux général, qui s'accroche encore à la vie, vit dans l'absurdité d'un monde disparu. Quand il me regarde, il me prend pour son

fils. Le pauvre César était un faible, un moins que rien, une tapette qui s'est marié pour prouver au vieux qu'il pouvait, lui aussi, être un homme quand il le voulait. Mais ça ne semblait pas lui plaire… »
« Alors qui va gérer l'entreprise à partir d'ici ? » ai-je demandé.
Laura se leva et sortit les boîtes en carton contenant les restes de mozzarella et de sauce tomate. Une olive égarée roula sur la nappe et tomba par terre. L'ombre de Duque s'éclipsa, je crois, pour la ramasser.
— Qui d'autre ça pourrait être, espèce d'idiot ? Oscar, bien sûr.
C'était la voix de Laura, mais c'était mon père qui parlait. Il est allé à la cuisine. Mon oncle a dit quelques banalités et a dit au revoir.
Plus tard, dans la cuisine, il m'a demandé :
- Tu veux ça ?
-Je suis entre vos mains pour le restant de ma vie.
— Mais pas moi. Je ne veux pas vivre des revenus d'un proxénète.
-Un modèle de luxe, qui ne le laissera même pas paraître de l'extérieur.
— Mais la maison de mon cousin Tomás est devenue ça. Les chambres… J’ai tellement honte.
Elle pleurait, mais sans larmes. Ses mains reposaient sur le plan de travail, ses épaules redressées. Un torchon était posé sur ses épaules, comme dans la cuisine d'une boulangerie. Je l'ai enlacée comme elle m'avait enlacée ce soir-là, par derrière. Je l'ai embrassée dans le cou et la nuque. J'ai mordillé doucement ses lobes d'oreilles. J'ai soulevé le bas de sa robe et baissé sa culotte. Là, sur le plan de travail, je lui ai montré qu'il n'était pas nécessaire d'aller dans la chambre pour faire ce que les hommes et les femmes faisaient dans cette maison. Nous nous sommes assis par terre. Un peu plus tard, elle a dit :
« C’est peut-être mieux ainsi. Comment ferions-nous autrement pour vivre ? Du commerce de papa ? De ton travail de bureau ? Tous les tableaux sont vendus, eux aussi. »
Je l'ai regardée et j'ai su que Laura Casas, la fille du boulanger, avait disparu. À présent, elle ressemblait à sa mère, qui, disait-on, avait été la maîtresse de l'oncle d'Oscar avant sa mort.

Oscar est revenu plusieurs fois en tant que propriétaire de la maison. Il allait et venait à toute heure avec des hommes chargés des travaux d'aménagement intérieur. Nous avons fait nos valises. Nous avions décidé

de retourner à La Plata, à notre quotidien, et à l'attente de voir comment le projet avançait. Je ne sais pas si Laura imaginait quelque chose de plus atroce qu'une simple maison close de luxe dans un quartier chic, fréquentée par des hommes riches, et bien sûr, où une bonne partie de la junte militaire passerait au moins une nuit. Je savais pourtant que derrière la double façade de l'élégante demeure et de la maison close huppée se cachaient d'autres réalités, très souvent. Les prostituées meurent, elles contractent des infections, elles tombent malades. Les corps ne durent pas longtemps. Il ne reste que les restes, les ordures, la progéniture qui arrive à toute heure, non pas pour le sexe, qui, au final, est aussi éphémère qu'un papillon. Le sexe naît et meurt, explose, et il faut attendre la prochaine fois. Le sexe ne dure pas, il a ses limites. Mais les drogues durent bien plus longtemps, tellement longtemps que c'est incroyable de constater la capacité du corps humain. Et quand le corps ne peut plus les supporter, il reste des restes pour nourrir la terre de la résurrection. Je ne sais pas comment l'expliquer métaphoriquement pour que ce soit moins macabre.
Les restes.
Les corps des morts.
Commerce.
Je veux dire, ça arrive souvent. On n'a pas besoin d'une boucherie, d'un abattoir ou d'un camp de concentration. Une demeure victorienne aux plafonds ornés peut aussi être une cage, un abattoir, un entrepôt frigorifique.

Laura prenait son travail au sérieux, même si elle n'en avait pas les responsabilités. Les valeurs héritées de son éducation l'empêchaient d'imaginer la vie sans travail, et une fois les préjugés liés à son nouvel emploi dissipés, le reste était identique à son travail à la boulangerie : la comptabilité, l'entretien de la maison, les conversations avec les femmes. Elle partait tôt et rentrait avant la nuit. Elle ne souhaitait pas voir l'impact de la nuit sur les femmes et leurs clientes.
Ses visites devinrent de plus en plus fréquentes. Au début, elle venait une fois par semaine, puis deux, et parfois elle passait le week-end à Buenos Aires. Elle ne restait pas dormir, disait-elle. Mais j'étais certain qu'elle voyait Oscar, le patron, bien sûr. « Qu'est-ce que tu faisais là-bas tout ce temps ? » lui demandai-je souvent. « J'organisais », répétait-elle. Le

problème, c'est que, à force de lui poser la même question, elle creusa peu à peu un fossé entre nous. Elle ne voulait pas répondre car elle ne voulait pas révéler ce qui se passait dans la villa, et j'aurais dû l'accompagner, ou même lui faire la surprise d'arriver un jour plus tard. Mais ce n'était pas nécessaire.

Laura était une âme pragmatique, comme presque toutes les femmes que j'ai connues. Celles qui ne le sont pas ne survivent généralement pas. Mais elle a su se frayer un chemin à travers chaque naufrage de sa vie, tout comme sa mère. Seules une catastrophe naturelle ou une maladie grave pouvaient les emporter, jamais le remords. Le sentiment de culpabilité était pour elles aussi éphémère qu'un papillon ou que ces graines de pissenlit qui dansent dans la brise et qu'on appelle *« graines de boulanger ».* Le symbolisme n'est évidemment pas fortuit, même si je n'y aurais pas pensé, mais il est lié au vent même qui emporte les éléments du destin pour bâtir son édifice.

Un jour, il s'assit sur le lit et ôta ses chaussures. Nous vivions chez mes parents. La chambre, qui était condamnée, était désormais vide.

« Je suis enceinte », a-t-elle dit.

J'étais assise dos à elle. C'est comme ça qu'on parlait ces derniers temps, face au mur. On ne s'attendait pas à de réponse.

« Depuis quand ? » ai-je demandé, mais je savais déjà que nous n'avions pas fait l'amour depuis au moins deux mois.

Le lendemain, il alla chez son père. Oscar retourna à La Plata cette semaine-là et ils se marièrent. Ils continuèrent tous deux à travailler à la boulangerie, Oscar comme associé. Je ne lui demandai pas ce qu'il était advenu de l'affaire de la grande maison.

Une semaine après l'incident impliquant des civils, la télévision annonçait le meurtre d'une prostituée dans une maison close de Quilmes. Dans cette demeure élégante, on découvrit des hommes nus et une femme démembrée. L'enquête était menée sous les ordres de juges nommés par la junte militaire.

Un jour, j'ai croisé Laura dans la rue. Elle était enceinte de sept mois, le visage émacié et des cernes sous les yeux.

« Comment allez-vous ? » m’a-t-il demandé.

-Et vous ? D'après ce que je vois, vous êtes sur le point d'accoucher prématurément.

Il a rejeté ma malice à contrecœur.
— Et Oscar, mec ?
L'homme était devenu un mari exemplaire, tel un caméléon qui se fond dans le décor pour passer inaperçu tout en préparant le terrain pour sa prochaine catastrophe. Le nom d'Oscar Méndez circulait au Jockey Club, au sauna Castelar, et partout où mon oncle m'obligeait à l'accompagner maintenant que j'étais de nouveau seul. « C'est mieux ainsi, mon garçon », m'avait-il dit, « comme ça je pourrai mieux prendre soin de toi. » Il se fichait de la faillite du bordel de Quilmes ; il y aurait une autre occasion quand la nouvelle du crime serait tombée dans l'oubli, éclipsée par des événements plus importants.
La guerre, par exemple.
Le nom d'Oscar revenait sans cesse, celui du coupable de chaque crime, celui du témoin de chaque orgie. Vrai ou faux, il allait bientôt être père. Sa femme devait l'aimer, j'imagine, même s'il la voyait marcher, portant le poids de sa grossesse comme une stigmatisation, vers la maison où il l'attendait.
Qu'est-ce que je lui avais fait ? me demandai-je. Probablement rien qu'elle n'ait pas désiré.
Voilà notre tragédie. Ce que nous désirons nous condamne.

3

Je me suis réveillé en rêvant de Laura. C'était inévitable. Peu importe avec qui j'étais ou où je me trouvais ce jour-là, le corps de n'importe quelle femme autre que Laura me la rappelait. Comment le simple fait d'être une femme pouvait-il avoir un tel effet sur un homme ? Peut-être parce qu'elle était la première femme que j'aie jamais aimée, ou peut-être parce qu'elle était la seule. Comment échapper à son souvenir sur les trottoirs du quartier, en esquivant ou en caressant les chiens, ou en portant deux ou trois paquets de pâtisseries que son père lui avait demandé de livrer à un voisin ? Échapper à tout cela, ce serait échapper à la douleur, et c'est ce

que je ne veux pas. Et cette angoisse se nourrit du souvenir qui prend forme dans mes rêves.
En me réveillant dans l'appartement de Claudia vers midi, ce samedi de manifestation massive sur la Plaza de Mayo, j'ai ressenti une oppression à la poitrine. Chaque matin était comme une obligation impossible à remplir, une tâche inachevée. Chaque matin, la personne qui m'apprenait à vivre était différente, et cette fois-ci, Claudia Pereyra était déjà levée. Les draps étaient de son côté, froissés, avec une serviette hygiénique à moitié souillée au milieu et une culotte par terre. Bon sang, me suis-je dit, ça recommence, car la sensation des draps et le souvenir de cette nuit-là m'excitaient à nouveau. Je me suis levé, nu, et je suis allé dans la salle de bains. La lumière qui filtrait par la petite fenêtre révélait la poussière et la crasse, surtout la rouille sur les robinets. Cette couleur rouge dont mon chien se vantait tant, comme s'il était né vieux. C'est ce que disait ma mère, et ce que Laura aimait se rappeler. J'ai fermé la porte, prêt à me calmer avec de l'eau froide ou à me masturber pour en finir. J'ai essayé, mais je me suis dit qu'il fallait que je garde des forces pour le reste de la journée. Je pourrais peut-être passer l'après-midi avec Claudia, l'emmener sur la place, la présenter aux gars, même s'ils étaient de service, mais les festivités allaient bientôt commencer, la fête pour célébrer la reconquête des îles.
J'ai entendu sa voix derrière la porte. Elle a parlé de serviettes, mais je n'y ai pas prêté attention. J'ai failli me trahir et répondre : « Oui, Laura. » Mais elle était loin, dans sa petite maison de La Plata. Avec son mari et son fils. Après avoir essayé un temps de cohabiter dans le même quartier sans nous disputer à chaque fois qu'on se croisait, sans traverser la rue pour aller de l'autre côté, sans nous lever de nos tabourets de bar, sans marcher jusqu'à l'arrêt de bus suivant pour ne pas avoir à attendre ensemble en silence, j'ai déménagé à Buenos Aires. D'abord à Almagro, puis à Chacarita, et enfin de retour à Once, car le quartier d'Abasto était comme un univers gris, même en plein jour, un quartier qui vivait la nuit et se déshabillait à l'aube dès que le soleil pointait. Le quartier était comme une prostituée qui travaillait sans se déshabiller complètement, mais qui, lorsqu'elle allait se coucher dès que l'aube se levait, se déshabillait entièrement quand il n'y avait plus personne pour la voir. Son corps, fait d'ombres sur les murs nus, était intime et lui appartenait exclusivement. C’est pourquoi les stores des

fenêtres des vieux immeubles donnant sur Corrientes restèrent baissés jusque tard dans la matinée.
J'ai erré dans les rues de onze heures jusqu'à bien après minuit, ruminant ma douleur comme dans un tango, et combien j'aimais jouer la victime, imaginant des milliers de façons de les tuer tous les deux, même le garçon, et ils m'ont emmené en prison et en prison j'ai attendu ma mort.
Du romantisme bohème, certes, mais les semelles usées étaient bien réelles, tout comme les poudres des toilettes publiques, aussi réelles que l'odeur de merde et de rouge à lèvres rassis qui persistait sur mon visage. Les femmes, me disais-je, sont sales et oublient ce qu'elles ont laissé derrière elles. Nous, les hommes, portons ce fardeau, et c'est pourquoi nous sommes obsédés par la méthode et la mécanique, pour que rien ne soit laissé au hasard. Et ce que nous laissons de côté devient un regret éternel.
L'eau de la douche, en somme, était tiède par défaut. Je restai sous la pluie irrégulière, les bras croisés, à contempler les éponges cassées, les flacons de shampoing, les savons à moitié utilisés, les carreaux vétustes. J'écartai le rideau, essuyai le miroir embué de l'armoire à pharmacie et me regardai. Je me vis vieille, comme une autre. J'ouvris la porte et plusieurs pots de crèmes tombèrent dans le lavabo. Des crèmes pour le visage, pour les paupières, des crèmes de nuit, de jour, du matin, pour les jambes, pour les coudes, pour les rides. Elles étaient toutes identiques, mais il n'y avait pas de mousse à raser, ni même un simple rasoir Gillette comme celui que Claudia utilisait pour se raser les aisselles, ou autre. Laura s'en chargeait, et parfois je l'aidais. Puis elle me laissait utiliser son corps. Elle m'avait dit un jour que les hommes s'approprient le corps des femmes, même avec leur consentement, même lorsqu'elles le désirent ardemment et le recherchent activement. Cela n'en fait pas moins une usurpation.
Puis j'ai entendu la radio. Claudia écoutait la retransmission depuis la Plaza de Mayo. Le défilé militaire, les différentes fanfares de la capitale et de la province . J'ai entendu le rugissement tonitruant de la foule acclamant le président qui, depuis le balcon de la Casa Rosada, proclamait cet événement marquant de l'histoire argentine.
Je suis sortie vêtue seulement d'une serviette. Claudia me tournait le dos, préparant le petit-déjeuner sur le comptoir. Je me suis arrêtée derrière elle, et soudain le président a parlé des soldats. Claudia a tourné la tête et elle

pleurait. Pourquoi pleurait-elle ? J'avais aperçu la photo d'un petit garçon, d'environ cinq ans, sur la table de chevet. Claudia était trop jeune ; elle ne pouvait pas avoir d'enfant sur les îles.
Elle pleure les garçons de la guerre. Moi, je pensais simplement aux corps qui retourneraient sur le continent, du moins ceux qu'on pourrait récupérer. Les autres ne seraient que des fragments abandonnés dans la toundra gelée des îles. Froide comme les congélateurs de l'usine où j'ai continué à travailler pendant toutes ces années. J'étais un employé fiable parce que je n'avais pas le choix d'être malhonnête. À quels critères mesure-t-on l'honnêteté ? À ceux du bien, de la morale, des principes sains, de la vérité absolue ? Ou à ceux, unilatéraux, d'un intérêt particulier ? Parfois, les intérêts sont si nombreux qu'ils s'homogénéisent sous une même façade que l'habitude rend normale, acceptable, ou si courante qu'elle passe inaperçue, même si elle est faite de multiples cadavres.
Mon oncle avait de nombreux employés de confiance auxquels je devais me soumettre. Le cliquetis d'une machine à écrire, parmi tant d'autres, ressemblait au grondement d'un régiment à cheval traversant un champ de bataille, ou au vrombissement tonitruant de mitrailleuses attisant leur fureur par leur propre mélodie. Et lorsque la frappe ralentissait, trébuchant, on entendait parfois des coups de feu isolés, et le cri d'un employé qui s'était coincé un doigt entre les touches, ou d'une employée qui s'était cassé un ongle, était presque comme une parodie de blessure par balle sur un champ de bataille. Après tant d'années, les enregistrements dactylographiés des entrées et sorties du réfrigérateur, avec les noms des hommes et des femmes, cessèrent d'être des destinataires et devinrent des expéditeurs se transportant d'eux-mêmes. J'étais comme un facteur supervisant la bonne distribution des colis.
Il est de notoriété publique que ma famille a pratiquement monopolisé ce commerce pendant cette décennie, et même avant, bien sûr, et qu'elle a continué sous diverses formes par la suite. Partout, des gens mouraient, et beaucoup d'autres survivaient quelques années de plus. Qui cherche refuge dans les maisons de retraite en dehors des périodes électorales, qui en dehors des élections ? Les personnes âgées, les malades, les sans-abri, les enfants qui errent dans les rues comme des chiens errants.
Ceux qui sont partis à la guerre sont tout aussi nombreux.

L'essentiel était de saisir l'opportunité, et une guerre après tant d'années, qui a exacerbé le patriotisme, qui a dépoussiéré les idéaux chauvins, était l'élément que la psychologie des masses, rudimentaire et déjà décadente pour l'époque, ne pouvait manquer.
Mais je ne pouvais pas tout raconter à Claudia.
Je me suis simplement appuyé contre son dos, sentant la serviette glisser tandis que je me frottais contre son peignoir et commençais à soulever sa jupe.
La marche de San Lorenzo résonnait stridente, métallique et cacophonique, se répétant sans cesse à mes oreilles, et je la louais à voix haute, parlant de son insistance implacable. Claudia n'opposa d'abord que peu de résistance ; elle me laissa faire à ma guise, car ses pensées allaient aux garçons souffrant du froid et de leurs blessures, les fusils comme des tiges gelées dans leurs mains, et les fleurs de glace comme de l'acier dans leurs ventres.
J’avais froid, bien sûr, ce samedi matin d’avril, nue dans un appartement sans chauffage. Mais je me suis blottie contre lui, pensant à ces lieux que j’avais connus, pour les reconquérir.
« On leur a botté le cul, aux Anglais, pas vrai ? » dis-je, pour me sentir sûr de moi, pour qu'il se laisse emporter par mes vantardises.
Et ce jour-là, j'ai éprouvé pour la première fois cette association de pensées dont je savais qu'elle ne me laisserait pas en paix avant de me tuer, car jusqu'à ce moment-là, elle était restée cachée, tapie dans l'ombre, mais assez miséricordieuse pour me laisser un peu de répit.
L'odeur du corps de Claudia, bien sûr, me rappelait Laura, car c'est ce qui m'enthousiasmait chez toutes les femmes que je rencontrais après elle.
Mais la marche militaire me mena au champ de bataille, à la Plaza de Mayo et à l'usine.
Les corps, séparés par l'immensité de l'océan, se rassemblèrent, aspirant à fuir, car mon esprit était en proie au chaos, une guerre faisait rage contre les parois de mon crâne. Les métaux sonnaient faux, et les tambours résonnaient contre mes os de l'intérieur.
Claudia s'est alors retournée et m'a repoussée. Elle a essayé de me repousser, mais elle n'y est pas parvenue.
« Qu'est-ce qui ne va pas chez toi, espèce de pute ? » lui ai-je dit.

Est-il absurde de préciser que je ne pensais pas ce que j'ai dit ? Bien sûr que si, Tomás Ansaldi. Tu es de la famille, mon cher. Ce que tu ne peux vaincre, tu le piétines, tu le détruis s'il le faut.
Je l'ai portée jusqu'au lit, l'esprit empli de voix, de cris et de désirs qui me rendaient tendu comme une épée de Damoclès. Je l'ai retournée sur le ventre, pressant sa tête contre le drap pour ne pas entendre ses gémissements. J'ai glissé les doigts de mon autre main dans son vagin et son anus, et quand elle fut suffisamment ouverte, je l'ai pénétrée, sans oublier de me regarder dans le miroir à côté du lit.
La marche vers San Lorenzo s'acheva, mais les cris de la foule sur la place continuèrent de monter jusqu'au balcon fermé, car des klaxons retentissaient et une foule immense se pressait dans la rue. La voix du journaliste qui couvrait l'événement trembla à plusieurs reprises, au point qu'il semblait avoir la gorge nouée et pleurer.
J'ai fini.
J'ai lâché sa tête ; il a dit quelque chose que je n'ai pas compris. J'ai enfilé mon pantalon, j'ai remonté la fermeture éclair, j'ai mis mon t-shirt et j'ai jeté quelques billets sur la table de nuit.
Et je suis parti aussi vite que possible, car mes amis m'attendaient sur la place.

4

Je ne pouvais pas aller bien loin en voiture sur Corrientes, Pueyrredón, ni sur les autres rues moins fréquentées. C'était samedi midi, et avec les troubles sociopolitiques qui avaient éclaté, les rues étaient complètement embouteillées. Je me suis garé à une dizaine de pâtés de maisons de la Plaza. J'ai continué à pied, me frayant un chemin à travers les groupes brandissant des banderoles. L'Avenida de Mayo était bloquée depuis Nueve de Julio, tout comme Rivadavia et les rues adjacentes. Des groupes de gauche s'affrontaient avec les forces de sécurité, police et gendarmerie. Des chars équipés de canons à eau constituaient le strict minimum de ce qui pouvait être considéré comme un dispositif de maintien de l'ordre.

D'autres troubles allaient éclater maintenant que le discours du président était terminé. Je l'entendais par bribes dans l'appartement de Claudia et à la radio de la voiture. La voix de Galtieri était nasillarde et déformée par les systèmes de sonorisation.
Les images de Claudia, allongée face contre terre dans son lit, étouffant des sanglots, me parvenaient comme des coups frappés à la fenêtre. Mais ce n'étaient que les visages de femmes bousculées par des groupes d'hommes qui avançaient avec des pancartes, beaucoup masqués, d'autres armés de gourdins. À première vue, l'exploit du président semblait susciter plus de mécontentement que de satisfaction. Pourtant, sur la place devant la Casa Rosada, la foule acclamait la junte militaire, sortie en masse du balcon pour la saluer. Les journalistes louaient la bravoure des hommes dans l'Atlantique Sud. Vaincre les Britanniques, disaient-ils, n'était pas une mince affaire.
Et je repensai, avec ces associations futiles dont la psyché nous est si capricieuse, aux sanglots étouffés de Claudia contre les draps, et au sperme que j'avais laissé sur le tissu, à l'intérieur et sur son corps, sans le nettoyer en m'habillant, ressentant encore l'envie de la bâillonner pour que mes oreilles prennent ses gémissements larmoyants pour des gémissements de plaisir, une supplique. Mais Claudia ne bougea pas, hormis sa respiration haletante.
J'ai vu le sang sur le drap. Elle venait d'avoir ses règles, me suis-je dit, mais il y a fort à parier que je l'avais blessée, juste un peu, suffisamment pour confirmer que sans douleur, il n'y a pas de véritable extase, et que le sang en est la preuve.
Les jeunes du Sud ne l'avaient-ils pas déjà démontré ? Quel meilleur encouragement pouvait-il y avoir au vain sacrifice de ceux qui restaient dans les villes, à l'abri du danger, que de reconnaître l'extrême sacrifice de ceux-ci : les sacrifiés ? Ou les crucifiés, devrais-je dire ?
L'Église était bien sûr représentée au balcon. L'évêque de Buenos Aires était interviewé par la presse officielle. Les hommages aux défunts allaient se multiplier dans les jours, voire les semaines à venir. Des cercueils affluaient aux aéroports de Río Gallegos et d'Ezeiza. Les bases aériennes de Palomar et de Morón connaissaient une activité inhabituellement intense. Il s'agissait des corps retrouvés, bien entendu, et non de ceux qui resteraient gelés à la surface des îles.

Avril et l'automne ne sont pas de simples hypocrisies poétiques, mais des cristaux de glace qui transpercent les corps des vivants et troublent la tranquillité des morts. L'automne froid, avec ses eaux troubles, son humidité annonçant un temps fétide, sa menace de mort omniprésente, obscurcit le ciel et aveugle l'espoir du soleil. Il transforme l'air en brume, la brume en rosée, et la rosée en pluie, qui sème des marécages où les corps s'enfoncent faute de cercueils pour les enterrer dans la terre sèche. La nature est sage, dit-on, et elle le confirme par son admirable économie de ressources.

Je me suis frayé un chemin jusqu'à la place, exhibant ma carte d'identité usée et crasseuse, où figurait encore mon nom de famille – ma protection contre tout ce qui était interdit. Il y avait des chiens dressés, très semblables à Duque. À mon passage, ils levèrent les yeux, inquiets, et les soldats qui les tenaient en laisse me surveillaient. Mais les animaux me regardaient, à hauteur de jambes, comme si mon chien me tenait compagnie. J'ai trouvé Saravia à la tête de sa petite section de conscrits apeurés, leurs casques trop grands pour leurs crânes rasés, ne laissant apparaître que leurs visages imberbes. Les fusils semblaient lourds. En me voyant, il me salua comme il se doit ; il était jeune et voulait se faire un nom dans sa famille. Étant le benjamin, il devait être à la hauteur des exigences de ses frères aînés. L'un d'eux, le cadet, était lieutenant en poste aux îles ; l'aîné était capitaine dans une escadrille spéciale, une de celles qu'on appelait les escadrons de la mort. Pourquoi ne l'avaient-ils pas envoyé aux îles, comme il l'aurait souhaité ? Car quelqu'un d'autre était déjà là pour accomplir cette tâche, malgré les vantardises des hommes Saravia sur leur bravoure. Ils n'étaient prêts qu'à livrer une partie de leur famille aux caprices du destin. Dès le début, je me le répétais sans cesse, tout avait été convenu et planifié. L'invasion était-elle le chant du cygne de la dictature (peut-être le dernier cri du vautour), ou le caprice spontané d'un fou ? Je sais que les Saravia et les Ansaldi s'y opposaient, mais la junte avait négligé de les consulter ces derniers temps. Les familles étaient brouillées ; les bienfaits apportés par la dictature avaient engendré des profits irréguliers et mal répartis.

Un jour, j'ai eu une brève altercation avec Emanuel Saravia à ce sujet. La famille traversait une période difficile depuis dix ans. La fermeture de leur clinique avenue Rivadavia, le meurtre d'un de mes cousins alors qu'il

n'était qu'un enfant. Ils avaient découvert à la clinique ce qui allait s'avérer être une pratique courante à l'époque, mais il n'y avait plus rien à faire, si ce n'est ouvrir les fosses et les fours, fermer les salles d'opération clandestines et les abattoirs, où des restes humains étaient mélangés au bétail, à jamais scellés. Je lui ai reproché, mi-plaisantin, mi-sérieux, de rester à Buenos Aires. Avait-il peur de la guerre ? Il m'a regardé et m'a dit : « Et toi, mon pote ? Un criminel, et ils font une exception pour toi. » « J'ai trente ans, gamin », lui ai-je répondu. « Alors tu es inapte, mon pote, excuse-moi. » Nous n'en avons plus parlé, mais à peu près à la même époque, il a été affecté à la section de maigrichons qu'ils ne pouvaient pas envoyer vers le sud, car cela revenait à les envoyer directement à l'abattoir.

J'ai jeté un coup d'œil aux garçons derrière elle en lui serrant la main. Elle était froide et tremblait légèrement. Ses joues étaient rouges de froid, et le soleil de l'après-midi sur la place ne parvenait pas à les réchauffer, car son casque le bloquait. Soudain, des haut-parleurs – dont l'un était fixé à l'immense sphinx qui surplombe la Pyramide de Mai, comme si cette femme rusée parlait, mais l'effet était comique, comme celui d'une marionnette de ventriloque – une musique militaire retentit, annonçant la dispersion de la foule et le retour de tous chez eux. Le gouvernement exprima sa gratitude pour le soutien manifesté par le peuple argentin. Mais certains groupes refusèrent de partir et se livrèrent à des affrontements stériles qui dégénérèrent en coups de feu et en arrestations. Le peloton de Saravia resta en alerte, attendant les ordres. Les garçons, cependant, n'arrivaient pas à tenir en place. Leurs doigts transpiraient sur les fusils, leurs pieds s'agitaient dans leurs bottes, et certains pleuraient sans oser s'essuyer le visage avec leurs manches.

Emmanuel s'en rendit compte.

— Restez tranquilles, bordel ! Fils de pute, mettez-vous au garde-à-vous si vous ne voulez pas que je vous punisse toute la semaine.

Un peu plus tard, vers deux ou trois heures de l'après-midi, il reçut l'ordre de retourner à la caserne. Ils montèrent dans le camion, Saravia parla avec un autre homme du même grade, celui-ci monta à son tour, et ils prirent la direction d'El Palomar. Emanuel s'approcha de moi où je l'attendais, fumant un joint qu'il avait volé à Claudia.

-Allez, je dois vous demander une faveur.

Nous avons marché un pâté de maisons sur l'Avenida de Mayo, mais tout était si chaotique et désorganisé que nous avons tourné dans la rue Perú et sommes allés jusqu'à la rue Florida. Les magasins étaient encore ouverts, et nous sommes entrés chez Harrods. Il y avait des agents de sécurité, mais ils nous ont laissé entrer. Beaucoup de soldats étaient déjà là, en train de terminer leur déjeuner avec leurs familles : des femmes et des enfants riaient et savouraient la cuisine anglaise. Les garçons exhibaient fièrement les jouets qu'on leur avait achetés. Les femmes achetaient des robes. Les hommes fumaient et parlaient de l'épopée. Ils étaient au beau milieu d'un magasin anglais, comme s'ils l'avaient envahi. C'était une belle fiction, comme l'avait été la Coupe du monde à l'époque. Les Anglais, maîtres du monde, léchant les bottes des Latino-Américains.

- De quoi avez-vous besoin?

— Compagnie, et tes mains, Tomás. Je ne peux pas demander à un camarade ni utiliser ces gamins, tu les as vus. Tu es dehors, mais tu es aussi dedans.

La manière exacte de définir ce que je n'avais moi-même pas compris après tant d'années.

« Marcela ne peut pas avoir d'enfants », m'a-t-elle dit. « Elle a déjà subi cinq avortements et elle est déprimée. Elle veut se séparer si elle ne peut pas m'en donner ; c'est comme ça qu'elle a été élevée, que voulez-vous ? Une famille catholique avec ses contradictions. Pas de divorce, mais la séparation est acceptée. On privilégie toujours les enfants biologiques, et si ce n'est pas possible, on essaie d'en avoir. Mais tout se passe en secret. On lave son linge sale en famille. »

— Et vous comptez faire quoi, adopter ?

« Pas question. Tu te rends compte de ce que tu fais en adoptant un enfant ? Non, Tomás. Si je ne connais pas les parents, je ne le fais pas. Je me suis renseigné, mec. Il y a un gamin à Pompéi qui vit avec sa grand-mère, il a quatre ou cinq ans. Son père a été tué lors du premier raid, il y a quelques jours. Tu te rends compte de la malchance de ce gamin ? Il était parmi les premiers à s'engager. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Ils l'ont recruté il y a dix jours à l'usine, ils lui ont demandé ses papiers, juste un bout de papier dans son portefeuille. Ils l'ont envoyé au camion avec les autres, de là à la douche, l'uniforme, le fusil, et puis plus rien, loin des yeux, loin du cœur. Ils l'ont tué le premier jour. »

« Les premiers héros de la presse… » ai-je ajouté.
— Et que puis-je faire de mieux pour le fils de cet enfant que de lui offrir la meilleure éducation possible, comme nous, les Saravia, en avons l'habitude ?
— Mais c'est un grand garçon, que dira sa famille ?
« On en a déjà parlé, Tomás. De nos jours, tout le monde est au courant et personne ne pose de questions. Les coutumes s'adaptent à l'époque. »
- Et que dois-je faire ?
-Aidez-moi à aller le chercher.
-Mais…
Il jeta un coup d'œil aux tables qui se vidaient. Les sirènes dans la rue retentissaient de plus en plus souvent.
-La vieille femme ne sait pas…
J'ai compris, bien sûr.
— Et quand cela se produira-t-il ?
-Dès que nous aurons fini de prendre le thé et les biscuits.
Il m'a serré la main sur la table.
— Et toi, tu aimes tellement Marcela ?
— C'est la petite-fille du vieux Gonzaga, savez-vous tout ce qu'elle possède ?
C'était manifestement un acte de bonté de sa part, qui profitait à tous, me dis-je en demandant l'addition, mais le *maître d'hôtel* fit un geste de dédain et froissa le papier.

Nous y sommes allés dans ma Peugeot 504. Comme vous pouvez le voir, il essayait d'effacer ses traces. Sa Falcon trahissait trop son passage, disait-il. Nous sommes arrivés vers 19 heures, après avoir fait le tour de la maison pour passer le temps et la surveiller. C'était une petite maison ordinaire, avec un mur de briques, une cour avant envahie par la végétation et une fenêtre encastrée dans un mur délabré, moussu et humide. Les tuiles du toit semblaient prêtes à s'effondrer à tout moment, et la colonne, de style ionique typique des quartiers pauvres, était la seule chose qui paraissait solide. Les rues pavées et les larges trottoirs me rappelaient mon quartier, mais ici, à Buenos Aires, tout était boueux à cause de l'humidité et de la proximité du fleuve Riachuelo.

Emanuel m'a raconté les habitudes de la vieille dame. Le samedi après-midi, elle sortait pour livrer le linge qu'elle avait lavé et repassé pendant la deuxième moitié de la semaine. Le dimanche, la mère du garçon, une prostituée à ce qu'on disait, venait parfois, mais si rarement que le garçon la connaissait à peine.
Des garçons jouaient au ballon sur un terrain vague au coin de la rue. Assis non loin, nous les regardions jouer, riant de leurs jurons, de leurs bagarres, puis de leurs jeux répétitifs. Les chiens couraient partout et recevaient parfois des coups de sabot. J'ai jeté un coup d'œil vers la banquette arrière.
- Qu'est-ce que tu cherches?
— Rien, ne t'inquiète pas. C'est juste que parfois j'ai l'impression d'entendre Duque.
— À qui ? Oh, à ton fameux chien. Tu sais que les gens disent que tu es fou, Tomás ?
-Je sais, que dire de plus ?
« C’est pour ça que je t’aime bien, ma chérie. Tu es une énigme vivante, et c’est pour ça qu’on te respecte. Même ton oncle a peur de toi. »
J'ai ignoré ce commentaire.
-Je le déteste…
Et alors ? Parfois, la peur se cache ainsi…
— Et toi, mec ? Qu'est-ce que tu en penses ?
Comme je te l'ai dit, je t'aime bien parce que t'es bizarre, parce que t'es pas un lèche-bottes comme les autres. Tu lèche pas les bottes des autres sauf si t'y es absolument obligé. T'es direct, même si tu le cries pas sur tous les toits. Tu te souviens de ces bordels d'où on t'a sorti il y a quelques années ? Je t'ai vu, mec. Parfois, je disais à mes potes abrutis : « Regardez le neveu d'Ansaldi, tranquille, c'est tout, mais prêt à tout. » Dis-moi, mec, comment tu fais pour que les filles fassent des trucs pareils ?
J'ai haussé les épaules.
-Le secret, c'est peut-être de ne pas leur demander.
Il a ri et m'a serré dans ses bras ; il était à moitié ivre, et j'avais peur que tout ne parte en vrille. Encore une histoire avec mon oncle.
Puis nous avons vu la vieille femme, des ballots de vêtements dans chaque main, marcher sur le trottoir devant le terrain vague. Le garçon était resté seul à la maison, car ce n'était que pour un petit moment. C'est ce qu'il a dit, et je n'avais aucune raison de ne pas le croire. Il avait veillé , il s'était

renseigné. L'enfant regardait la télévision en mâchant un morceau de pain ; je l'avais aperçu par la fenêtre, dans la lumière du début d'après-midi, une fenêtre ouverte, sans rideaux, qui laissait entrevoir la salle à manger misérable avec une table, quelques chaises, de vieux meubles et une lampe à faible intensité suspendue au plafond. La seule chose moderne, la seule chose artificielle, était l'écran de télévision qui éclairait le visage du garçon.

— Et les voisins ?

« Si j'ai bien compris, ils n'aiment pas la vieille dame. Elle défend sa fille, évidemment. Telle mère, telle fille, comme on dit. Alors, voilà encore un service que je lui rends… »

« Bien sûr, bien sûr », ai-je dit en lui tapotant la poitrine, sa chemise ouverte tombant sur le côté.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Tomasito ? Tu as envie de faire l'amour ?

Je lui ai parlé de Claudia. Il m'a dévisagée. Il m'a fallu dix minutes pour dissiper ses doutes. J'irais chercher le garçon ; il resterait dans la voiture et klaxonnerait en cas de danger.

— Et dites-moi, n'était-il pas judicieux de s'assurer qu'il n'appelle pas la police ?

J'ai haussé les épaules.

-Appelle-moi la prochaine fois, je te dois une fière chandelle.

Nous avons regardé l'heure en même temps. Je suis sortie de la voiture. Les garçons du terrain vague s'étaient déjà dispersés. Les lampadaires étaient éteints. Un bus a éclairé la maison en passant, puis seule la lueur vacillante de la télévision subsistait, éclairant la nuit sur le trottoir. Le ciel était une étoffe violette dégoulinant de rosée sur les pavés. Je me suis arrêtée à l'entrée ; le petit portail en fer rouillé était ouvert. Je suis entrée. Le garçon ne m'a pas vue ; il me tournait le dos. Soudain, un chien a aboyé, sortant de la chambre. Un vieux animal qui boitait et dont l'aboiement était une toux qui faisait trembler tout sur son passage. Gros, avec un pelage rêche et tacheté, il avait un regard aveugle.

Le garçon se retourna et me vit.

J'aurais dû le saisir immédiatement, mais je me suis alors rendu compte que je le connaissais.

D'où venait-il, si je ne connaissais aucun garçon de son âge, si la vie de famille n'était pas mon univers à cette époque ? Devant une école, un

magasin, ou à un coin de rue en attendant le bus avec ma mère ? C'était un de ces enfants qui vous fixent, sans peur ni méfiance, juste sans rien dire, avec des yeux de chien battu, comme on dit. Puis, après avoir tenté de me menacer par de pathétiques petits sauts sur ses vieilles pattes, l'animal s'est arrêté et s'est assis.
Le garçon continuait de mâcher son pain, agenouillé sur le fauteuil et appuyé contre le dossier. Il regarda à côté de moi et demanda :
- Comment ça s'appelle ?
C'était la première fois depuis sa mort que quelqu'un le voyait. Pas même moi, qui la plupart du temps ne faisais que sentir sa présence.
« Duc », ai-je répondu.
« Il est gros », dit-il, et il se leva du fauteuil, s'approcha de moi et me tendit la main pour m'offrir du pain.
« Tu n'en as pas envie ? » m'a-t-il demandé.
— Il ne mange pas beaucoup. Vous en voulez un ?
Il m'a regardée avec un large sourire, et c'est alors que j'ai compris où je l'avais déjà vu. Pas en personne, mais sur une photo chez Claudia.
- Puis-je en avoir un ?
— Et pourquoi en voulez-vous un, si vous en avez déjà un ?
— Mais il est vieux, et il ne peut pas me défendre contre les étrangers.
Il regarda la rue, où les garçons allaient et venaient en riant à chaque fois qu'ils passaient.
-Donne-moi ta main.
Il la déposa dans ma paume ouverte et je la serrai fort, comme le faisait mon père lorsqu'il m'emmenait à la boulangerie chercher le premier pain du matin. Duque était avec nous et, cette fois, il fit de même. Mais ce soir-là, nous marchions sur le trottoir sombre en direction de la voiture. Le garçon marchait la tête haute, regardant autour de lui, cherchant quelqu'un pour témoigner du privilège dont il jouissait.
Un homme distingué et élégant le conduisit par la main pour lui offrir un chien de pure race, le meilleur de sa race. Dès lors, lui et sa grand-mère seraient respectés par les squatteurs habituels du quartier.

Il s'était endormi sur la banquette arrière. Emanuel lui avait préparé un bonbon contenant une dose de diazépam. Il avait déjà consulté ses cousins ou oncles, médecins ou anciens médecins. Il nous avait vus marcher vers la

voiture comme si de rien n'était, m'a-t-il dit plus tard, effrayé et stupéfait de mon sang-froid.
« Tu es un professionnel », me dit-il en conduisant vers Belgrano, où sa femme et sa belle-sœur l'attendaient. Les nouveaux vêtements étaient déjà achetés, les mots justes préparés. Le garçon était calme, pensif ; il ne ferait pas d'esclandre ni de caprice. Qui lui manquerait ? Il ne connaissait pas son père ; son nom ne figurait que sur l'acte de naissance. Sa mère ne venait que très rarement, maquillée et habillée selon ses envies ou sa culpabilité, et sa coiffure changeait si souvent qu'elle semblait être une mère différente à chaque fois. C'est pourquoi il se figeait en la voyant arriver sur le trottoir, lorsqu'il attendait le bus avec sa grand-mère. « Qui était cette femme ? » demandait-il à sa grand-mère quand sa mère partait après le dîner du dimanche.
J'avais imaginé tout ça, mais c'était pourtant clair comme de l'eau de roche. Avec le recul, je revoyais le visage émacié et accablé de chagrin du garçon, si semblable à celui de la photo, si semblable à celui de son père, sans doute. C'était le fils de Claudia, sans aucun doute.
« Où puis-je vous déposer ? » demanda Emanuel lorsque nous nous sommes arrêtés à un feu rouge au coin de l'Avenida La Plata.
-Laissez-moi ici, je marcherai.
- Qu'est-ce que tu vas faire?
J'ai haussé les épaules, comme je l'avais fait à maintes reprises ce jour-là. À son arrivée, il m'a serré la cuisse avec force, avec gratitude et une certaine intimité. C'était ce qui s'approchait le plus de ce qu'il ressentait, car ses sentiments ne sont presque jamais que de vaines constructions de notre psyché.
Il était neuf heures du soir. Je marchais, les mains dans les poches de ma veste, contemplant les réverbères, les phares des voitures en ce samedi soir qui, au fond, ne différait guère des autres à ce niveau de vie ordinaire. Je m'arrêtai devant les urgences de l'hôpital Ramos Mejía et repensai au jour de la mort de ma mère. Duque, à côté de moi, poussa un hurlement qui ne réveilla personne malgré sa proximité avec l'entrée. Seul un homme, la tête bandée, apparut à la fenêtre du premier étage. « J'arrive tout de suite », dit-il. Puis Duque disparut, emporté par son âme nouvelle.

5

Maman avait fait de nombreux allers-retours entre les hôpitaux et les cliniques de La Plata. Parfois, elle avait les bras couverts de bleus, d'autres fois, les yeux gonflés et fermés. Une fois, elle s'était fait une coupure à la cuisse, sans se souvenir comment. Ses genoux étaient presque toujours violets ; elle tombait très facilement. À chaque fois, les médecins lui demandaient comment elle s'était blessée, et elle donnait une raison, une excuse, une histoire de maladresse.

Elle a eu trois plâtres depuis que je suis toute petite : deux à un bras et le dernier à l'autre poignet, le droit, celui qu'elle regrettait le plus car c'était sa main de travail. Elle était professeure d'anglais au lycée, et je la voyais souvent assise à la table de la cuisine, corrigeant les copies des élèves et préparant ses cours avec difficulté et douleur.

La première fois dont je me souviens, elle s'était cassé la clavicule, mais ils ne lui avaient pas mis de plâtre ; elle était simplement rentrée à la maison avec une attelle et une piqûre qu'ils lui avaient faite à l'hôpital. Papa lui avait demandé ce qu'elle avait dit aux médecins. « Que je suis tombée », avait-elle répondu. Il l'avait serrée dans ses bras, sans se rendre compte que sa force lui faisait encore plus mal.

C'était vrai, elle était tombée après qu'il l'eut poussée. Comme les autres fois, avant et après. Nous nous en souvenions tous les trois, et mon chien aussi. Et les murs de la maison, et les portes en bois, parfois ébréchés par ses coups.

Je me suis souvent demandé s'ils s'aimaient, s'ils s'étaient jamais aimés, ou si leur relation était simplement plus complexe que l'amour, créant des liens si profonds qu'aucun d'eux ne pouvait les comprendre. Maman avait un caractère bien trempé, comme on dit, mais cela ne se manifestait qu'avec ses élèves à l'école. Ils l'avaient vue donner cours, et elle était ferme et stricte avec eux, tous des garçons, et ils la respectaient. Je me demandais si c'était dans sa nature ou si elle déversait sur eux la colère qu'elle refoulait à la maison. Ce n'était pas une femme particulièrement belle, juste jolie, avec des manières délicates, des cheveux bruns courts et bouclés, le teint clair et des yeux d'un bleu profond qui ressortaient

derrière ses lunettes. Petite de taille, avec un petit nez et les épaules voûtées par son métier. Mon père, en revanche, était grand et musclé, fruit de son entraînement militaire et de la salle de sport qu'il fréquentait une fois par semaine. L'été à Pinamar, il était l'un des rares à porter un maillot de bain moulant. Avec son teint hâlé, il marchait le long de la plage pour aller se baigner, attirant tous les regards. Quand maman l'accompagnait, avec sa silhouette fine et son maillot de bain une pièce, parfois même avec ses lunettes oubliées, les femmes en bikini leur adressaient la parole et, lorsqu'elles s'adressaient à elle, elles la bousculaient comme si elle était une cousine ou une tante. Papa, habitué à cela, les ignorait. Il passait un bras autour des épaules de maman et ils entraient dans l'eau. Il me faisait signe d'aller chercher ses lunettes, alors je courais avec Duque et nous restions sur le rivage. Ils riaient tous les deux de ces trêves inattendues. « C’est ton papa ? » demandait l’une d’elles en se cachant les yeux de la main, le regard perdu dans la mer. « Mon papa et ma maman », lui répondais-je, et elle s’éloignait, confuse, effrayée par mon chien qui la fixait d’un air malveillant.

Je crois qu'ils s'aimaient, bien sûr, mais ce que nous appelons amour est une illusion qui s'estompe avec le temps. Ce qui le remplace est peut-être quelque chose de plus réaliste, et alors, peut-être, tout finit par s'arranger. Mais la désillusion suit toujours, et il n'y a que deux alternatives possibles : la compassion ou la colère. Ma mère n'était pas celle que mon père aurait souhaitée ; elle ne réagissait pas comme il l'espérait, et elle ne prononçait pas les mots qui l'auraient apaisé. Elle n'avait pas le physique qu'il s'attendait à voir en rentrant, ni l'attitude qui l'aurait incité à désirer sa femme ou à la penser. C'était peut-être l'âge ou les coutumes, mais je crois que cet amour était voué à l'échec dès le départ. Pour que deux personnes si différentes soient attirées l'une par l'autre pendant longtemps, il fallait qu'au fond, chacune possède ce que l'autre affichait. Mais chez mon père, je n'ai jamais vu que fureur et mécontentement intérieurs. Il canalisait sa frustration en colère. Et ma mère faisait preuve d'une grande fermeté en classe pour que ses élèves ne la malmènent pas, comme nous le faisions dans ma classe avec beaucoup d'autres professeurs, en mettant le bazar, en jetant de la craie sur le tableau, en les empêchant d'enseigner. Je le savais quand elle rentrait à la maison, laissait ses dossiers sur la table de la cuisine et fondait en larmes. Après s'être essuyé les yeux, elle me regardait

de l'autre côté de la table. « Tu peux me préparer un peu de maté ? » me demandait-elle, puis elle commençait à corriger les devoirs.
La nuit du drame arriva à la fin d'une journée d'été particulièrement chaude. Le thermomètre mural de la cuisine avait atteint trente-neuf degrés Celsius pendant la sieste, et avant le dîner, il affichait encore trente-cinq. Maman était rentrée tard ; d'habitude, elle rentrait vers trois heures de l'après-midi et faisait une sieste d'une demi-heure avant de commencer le ménage . Mais cette fois-ci, elle arriva vers six heures. Elle était pâle et en sueur. Ne voulant pas perdre de temps à prendre une douche, elle commença à rassembler les draps du matin et à les mettre dans la machine à laver, puis sortit faire les courses pour le dîner. Elle ne demanda pas d'aide ; elle avait honte de paraître faible ou paresseuse devant les hommes de sa famille. J'avais quinze ans à l'époque, et je commençais à ressembler à mon père, tant physiquement que mentalement. Je ne me rendais pas compte non plus que certains traits de caractère méprisants avaient déteint sur moi. Les enseignements du vieil homme portaient leurs fruits.
Papa est rentré plus tôt que prévu. On a entendu la voiture s'arrêter dans l'allée, et Duke est sorti en courant, aboyant et sautant. Le vieux l'a arrêté d'un claquement de doigts, et Duke l'a suivi, la tête baissée. Sa chemise était trempée de sueur. Il l'a enlevée et l'a jetée sur une chaise, puis s'est essuyé avec une serviette qu'il est allé chercher dans la salle de bain. De retour dans la cuisine, il s'est appuyé contre le comptoir, regardant maman couper les oignons.
- Quel est le problème?
- Tu ne vois pas l'oignon ?
Ne me réponds pas comme ça, tu ne sais pas à quel point j'ai passé une journée de merde aujourd'hui ?
Elle le regarda, le couteau à la main, la lame sur la planche, mais il perçut quelque chose que j'avais moi aussi vu depuis l'après-midi.
— Et tu crois que je me suis amusé dans cette école de merde, à sentir la sueur de tous ces gosses sales ?
Le bruit du tapis continuait. Papa n'était pas habitué à ces réactions, alors il s'assit tout en continuant de se sécher. Il me regarda en silence, désignant la vieille femme d'un geste. Je haussai les épaules. Un instant, je

le vis perplexe, comme s'il cherchait une nouvelle stratégie face à un ennemi.
Maman interrompit ce qu'elle faisait, s'essuya le visage avec son tablier et sortit le linge pour l'étendre dans la cour. Elle retourna finir le dîner à moitié cuit. Papa, agité, lisait le journal, mais les nouvelles ne le calmaient pas non plus. Il se plaignait que la presse déformait tous les faits. Là où il était écrit que les subversifs avaient tué cinq soldats, la vérité était qu'ils avaient semé la terreur à un carrefour de Nueva Pompeya et que vingt personnes étaient mortes dans les attentats. Il le savait parce qu'il était allé avec son peloton démanteler les comités clandestins dans ce quartier et à Barraca al Sur. Les partisans de Gloria Sanmarco étaient pires que leur chef, qui, Dieu merci, avait disparu.
« C'est la guerre », a dit maman.
Il claqua le journal intime.
— C'est très malin de votre part, Estercita. Et quand est-ce que le repas arrive ?
Il s'est levé et est allé aux toilettes ; on l'a entendu uriner bruyamment car il ne fermait pas la porte. Maman est venue me voir et m'a dit à voix basse :
-Je ne me sens pas bien, j'ai fait un malaise à l'école aujourd'hui et c'est pour ça que j'étais en retard.

-Dis-lui…
-Non, pourquoi s'en soucier ?
Je me suis levé et je suis allé à la salle de bain. Papa était en train de fermer sa braguette et d'ouvrir le robinet pour se laver les mains.
- Qu'est-ce que tu regardes, pédé ?
« Rien… » dis-je, n’ayant plus la force de lui répondre. Même si mon corps semblait lui ressembler, j’avais peut-être encore l’âme de ma mère.
Nous nous sommes rassis dans la cuisine pour attendre. Je regardais la télévision. Il feuilletait le journal sans cesse, en buvant le vin qu'il aurait dû garder pour le dîner. Duque attendait avec maman un cadeau gourmand.
Le journal télévisé s'est terminé et l'émission de Cacho Fontana, avec ses questions, allait commencer. Il s'était lassé d'attendre le dîner et a crié :
— Est-ce possible, mec, que tu ne saches rien faire de bien ?
C'était un affront exprimé par un cri de colère, plus blessant qu'une insulte.

Elle laissa tomber le plat de viande qu'elle sortait du four en l'entendant. Toute la viande à la créole, avec son huile et son jus, gisait sur le sol, mêlée à des éclats de verre.
Espèce d'abruti ! Tu te révèles être un bon à rien. Tu te rends compte du coût que ça me coûte de vous faire vivre ? Et toi, tu jettes de la nourriture ! Duque profitait de la situation, mais j'ai dû le retenir pour qu'il ne se blesse pas sur les morceaux de verre. Papa s'est levé et a plaqué maman contre le comptoir, mais il a glissé sur le sol huileux. J'ai remarqué la honte persistante qu'il éprouvait après sa chute, une chose qu'un faible aurait pu faire, mais pour lui, c'était une honte. Et cela n'a fait qu'attiser sa colère. Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui, en dehors de la maison ? Je sais que ses collègues de la police ne lui faisaient pas confiance à cause de ses accès de colère, et ses supérieurs l'écartaient systématiquement des promotions. Pascual Ansaldi s'était résigné aux gardes que personne d'autre ne voulait faire parce que c'était dangereux, mais il les réclamait toujours. Quand il rentrait à la caserne, il allait dans les vestiaires féliciter ses hommes, de douche en douche, les serrant dans ses bras avec un charme rustique que tous appréciaient, mais dont ils se moquaient aussi et dont ils chuchotaient. Ils disaient de lui qu'il était un membre indispensable du processus de reconstruction nationale. C’est pourquoi l’oncle Ángel l’avait chargé de collaborer avec Gonzaga sur les raids des escadrons de la mort. Mais à quoi a-t-il dépensé tout son argent, son salaire et ses primes ? Notre maison était à peine digne de la classe moyenne, et nos étés à Pinamar étaient ordinaires. Plus tard, bien plus tard, j’ai entendu ce qui s’était dit à l’époque, et cela n’avait plus d’importance. Les fêtes de mon père dans les bordels, hommes et femmes, beaucoup d’alcool fort et de drogue. C’est peut-être pour ça. Il était rentré à bout de forces. J’aurais aimé qu’il rentre tard ce soir-là. Un rendez-vous avait-il été annulé ? Le travail à Baracas l’avait-il épuisé, et il était rentré ?
Maman lui répondit, pour la dernière fois :
Tu ne vois pas que je suis fatiguée ?
-Je te vois, merde, mais je ne comprends absolument rien à ce qui sort de ta bouche.

Et il lui a violemment cogné la tête contre le placard. Je l'ai vu, et je n'ai rien fait. Ni Duque ni moi n'avons réagi, car nous avions l'habitude de ne pas nous mêler de ça, de ne pas le provoquer, de nous fondre dans l'ombre.

Elle a titubé, le front en sang, puis il l'a jetée à terre et lui a frotté le visage contre la viande et le verre.
"Maintenant, tu vas le manger !" Et il lui a cogné la tête contre le sol à plusieurs reprises.
Alors j'ai lâché Duke et je me suis jetée sur le dos de mon père, qui était toujours sur elle, lui tenant les cheveux. Quand il a compris ce qui se passait, il m'a repoussée et je suis tombée à la renverse. Il s'est relevé et s'est jeté sur moi, me retenant les bras et me donnant un coup de genou dans l'entrejambe. Duke est apparu, plus furieux que jamais, et lui a mordu le visage de toutes ses mâchoires. Papa m'a lâchée, essayant de frapper le chien, mais Duke l'avait retourné sur le dos et ne lâchait plus ses crocs. J'ai vu le sang et la chair. J'ai même vu les yeux du vieil homme se éteindre entre ses dents. C'était étrange de voir l'obsession du chien, comme s'il dévorait son visage, ce symbole suprême de l'expression humaine, mais aussi le déguisement le plus incorruptible jamais créé.
Quand il lâcha prise, le visage de mon père n'était plus qu'un amas de sang, d'os et de chair déchirée. Il le couvrit de ses mains, mais il hurlait au moindre contact, et ses mains devinrent alors, pour la première fois, les gestes impuissants de sa rage. Il en allait de même pour sa bouche : ses cris étaient gutturaux, et sa langue était peut-être à jamais muette.
Je restai allongée sur le sol, sans savoir quoi faire. Duque lécha mes mains et mon visage couverts du sang du vieil homme. Je le sentis, et ce fut comme hériter de sa fureur.
Je me suis levé. Ma mère était immobile, comme morte, dans une mare de sang qui s'écoulait de sa tête. Je l'ai enveloppée dans des draps et l'ai traînée jusqu'à la voiture dans le garage. Je suis rentré à la maison. J'ai verrouillé les portes et les fenêtres. J'ai dit à Duque :
-Ne bougez pas.
J'ai fermé la porte d'entrée, sorti la voiture et roulé jusqu'au petit hôpital du quartier. Je me suis arrêté à l'entrée des urgences, où un médecin fumait. En me voyant couvert de sang ouvrir la porte de derrière, il a dû me prendre pour un meurtrier, mais il m'a dit :
—Viens, gamin, appelle les infirmiers ou une infirmière, je m'occupe d'elle. Qui est-ce ?
« Ma vieille dame », dis-je, et je me mis à pleurer, et je ne pus plus marcher.

Tout était confus et chaotique à ce moment-là. J'étais assise sur une chaise dans la salle d'attente. J'ai demandé à une infirmière ce qui m'était arrivé à mon arrivée.
— Quoi ? Rien, mon petit, tu es assis là depuis qu'ils l'ont emmenée au bloc opératoire. Ne t'inquiète pas. Qui peut-on appeler pour t'accompagner ?
J'ai regardé ma montre ; il était trois heures du matin. J'ai vu deux policiers remplir des formulaires et je me suis demandé s'ils allaient m'interroger. J'ai essayé de me mettre à l'ombre, mais l'un d'eux s'approchait déjà. Il s'est assis à côté de moi.
— Nous avons appelé votre oncle. Il a ordonné le transfert de votre mère à l'hôpital militaire. Il vous y attendra à votre arrivée.
— Mais je ne comprends pas, comment le savent-ils ?
« Ça va, mon pote », dit-il en me tapotant l'épaule. « Tu nous as déjà tout raconté il y a un moment, tu te souviens ? C'est pas grave, mon vieux. Tu veux quelque chose ? Je te prends un café ? »
Il me l'a apporté et nous avons attendu.
« Pour l'instant, votre mère est entre de bonnes mains ; le docteur Blas Ibáñez est le fils d'une personnalité renommée. C'est un peu inhabituel, mais ne vous inquiétez pas. »
Le médecin descendit le couloir, toujours coiffé de sa casquette. Il me serra le bras affectueusement. C'était le même médecin qui m'avait accueilli à l'entrée.
— Il est stable, mon garçon. Je n'ai rien pu faire de plus que de lui prodiguer les premiers soins.
«Va-t-il mourir ?» ai-je demandé.
Il a perdu beaucoup de sang. Son crâne est fracturé. Je ne peux pas l'affirmer avec certitude.
Le policier a déclaré :
— Docteur, j'ai reçu une ordonnance du juge de paix concernant le transfert à Buenos Aires.
-Je ne recommande absolument pas de transfert dans cet état, du moins pas avant que les signes vitaux ne se stabilisent.
Le policier a montré l'ordre.
« Alors, vous êtes un Ansaldi ? » demanda le médecin en lui rendant le papier. « Que Dieu vous protège, mon garçon. » Il se retourna et s'éloigna dans le couloir.

« Je vous avais déjà dit que c'était bizarre », marmonna le policier.

Une heure plus tard, l'ambulance est arrivée et ils ont installé maman sur le brancard. Ils ne m'ont pas laissé la voir ; ils m'ont emmené directement à la voiture de patrouille qui escortait l'ambulance jusqu'à l'hôpital militaire. Il était six heures du matin et mon oncle Ángel m'attendait aux urgences. Il m'a serré dans ses bras pendant qu'ils emmenaient maman au bloc opératoire.
Nous nous sommes installés dans la salle à manger pour le petit-déjeuner. Il n'y avait presque personne à cette heure-ci. Nous sommes allés au comptoir et on nous a servi un café au lait et deux croissants. On m'a proposé d'autres choses, mais je n'en ai pas voulu. On n'a pas insisté. Au bout d'un moment, on m'a demandé :
Que s'est-il passé hier soir ? La police m'a dit quelque chose. Savez-vous où il a pu aller ? Ce n'est pas son genre…
Vous l'avais-je dit ? Je ne m'en souvenais plus, mais petit à petit, les pièces du puzzle ont commencé à s'assembler.
J’ai donc suivi le fil conducteur que mon oncle avait tracé pour moi, qu’il soit inventé ou non.
Il n'a rien dit ; terrifié à l'idée de l'avoir tuée, il s'est enfui. Heureusement, il n'a pas pris la voiture.
-Oui, heureusement. Tu t'en es très bien sorti, mon garçon, je suis très fier de toi, mon ami. J'ai de grands espoirs pour toi.
Il me prit délicatement la nuque entre ses mains et m'embrassa tendrement le front. Nous restâmes ainsi longtemps, son bras autour de mes épaules, sa barbe, qu'il n'avait pas eu le temps de raser ce matin-là, me caressant doucement le visage.
— Qu'est-ce qui ne va pas chez mon père, mon oncle ? Pourquoi est-il si en colère ?
— Écoute, gamin. Tu es assez grand maintenant, et il est temps que tu le saches. As-tu déjà eu des relations sexuelles ?
-Oui- ai-je dit.
-Dans un bordel, j'imagine.
-Oui, il y a un an. Mon père m'a emmené.
— Alors ? Tout s'est bien passé ? Ça t'a plu ?

Je suis resté silencieux un moment, mais je savais que je n'aurais plus l'occasion d'en parler.
Il m'a poussé dans la chambre avec la fille. Elle devait avoir mon âge, un peu plus, je suppose. Elle est restée avec nous, et comme j'avais l'air timide, elle a commencé à me peloter, vous voyez, jusqu'à ce que j'aie une érection. Et puis, la fille a continué après. J'ai oublié le vieil homme pendant un moment, et je ne me suis rendu compte qu'après coup qu'il se masturbait en nous regardant. On a fini ensemble, m'a-t-il dit.
— Zut, avec mon frère ! Et ça t'a dérangé ?
« Je ne sais pas. Peut-être que je n'aurais pas su comment faire. Il m'a protégé, je crois. Et il m'a dit que tout cela n'était pas mal, et depuis, je n'ai plus honte. Quand on sortait, il me parlait des gens et de leurs mensonges. Parfois, il faut jouer la comédie. »
« Ton père est un homme qui ne croit qu'à la force et au sexe. Quand il a rencontré ta mère, ce fut une oasis éphémère, car il l'a vite épuisée. Il a absorbé tout l'amour qu'elle avait pour lui et l'a laissée vide. »
Les médecins commencèrent à arriver et saluèrent Ansaldi. Mon oncle me présenta, et ils me serrèrent tous la main respectueusement. Il demanda des nouvelles de ma mère ; on lui répondit qu'il n'y en avait toujours pas. Nous continuâmes d'attendre.
« Papa est-il fou ? » ai-je demandé sans détour, sans hésiter. J'avais besoin de savoir.
« Ne me fais pas rire », répondit-il en commandant un autre café pour nous deux. « Qui ne rit pas ces temps-ci ? C'est la faute de ton grand-père, comme on l'a fait. Il était comme mon frère. Quand on avait quatorze ans, il nous a emmenés dans une maison close vraiment branchée. Un magnifique manoir qui avait été confisqué à des Français désargentés rentrés au pays. Des femmes belles, distinguées, propres sur elles, qui faisaient ce qu'elles faisaient comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. La nourriture et les boissons étaient excellentes. On s'y est habitués ; notre père venait avec nous, il avait ses favorites. Mais quelques mois plus tard, il a ramené ses copains. Il nous a fait entrer tous les deux, parce que je ne t'ai pas dit qu'il nous avait aussi habitués aux plans à trois. Ça a duré des années. »
Il m'a regardé droit dans les yeux.

-Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? C'est peut-être un peu trop pour une seule nuit.
-Non, mec. Continue, c'est une soirée d'apprentissage.
Ça m'a ébouriffé les cheveux.
« Tu es un homme maintenant, mon chéri. Comme je te le disais, à l'époque, on le sent, on le sent tout de suite. Elles étaient venues embêter Pascual, tu imagines bien. Il les laissait faire, et ensuite il se défoulait sur les femmes, tellement il avait d'énergie. Il jouissait trois ou quatre fois dans la nuit, et quand ça a commencé à dégénérer – coups, insultes, objets cassés – elles l'ont mis à la porte. J'avais arrêté de les fréquenter, mais ton père me l'a dit. Mon père a donné quelques coups de pied au cul à ton père, l'a traîné par l'oreille jusqu'à la chambre, l'a déshabillé alors qu'il avait déjà seize ans, et l'a forcé à se masturber jusqu'à l'épuisement. C'est comme ça qu'il voulait le guérir, en le purgeant de son sperme. Parce que c'était le discours de mon père : l'énergie masculine est à l'origine du monde. »
Je le regardais comme s'il me racontait une histoire de film.
— Tu ne t'en es toujours pas rendu compte. En y réfléchissant davantage, tu comprendras.
Il n'y avait évidemment aucun remède. Mais ce matin-là, je travaillais déjà sur un nouveau traitement pour mon père.

-Je dois y retourner. J'ai laissé Duque seul.
- Personne ne peut passer devant la maison ?
-Je l'ai verrouillé à cause des voleurs.
-Donnez-le-moi et j'enverrai quelqu'un.
« Non, mec, Duque attaque n'importe quel inconnu quand on n'est pas là. Tu le connais. »
— Oui, très bien, ton foutu chien m’a déjà mordu une fois. Mais laisse un des miens t’attraper.
J'ai accepté, mais il me fallait d'abord attendre les résultats de l'opération. À dix heures du matin, l'un des chirurgiens est arrivé. Il était déjà âgé, mais c'était le neurochirurgien le plus réputé du pays à cette époque.
-Alberto, voici mon neveu.
— C’est un grand plaisir, jeune homme. Votre mère est dans un état stable, dans un coma artificiel, bien sûr.

« Des mots simples pour les profanes, s'il vous plaît », dit l'oncle.
Cisneros s'est excusé et il lui a fallu un certain temps pour trouver les mots justes.
« Ta mère ne sera plus jamais la même, Tomás. Une partie de son cerveau est morte, à cause des coups, mais aussi à cause des caillots de sang. Ses os ne sont plus utilisables ; elle aura besoin d'une prothèse. »
— Des paroles de compassion, Alberto, s'il vous plaît…
Le docteur Cisneros le foudroya du regard.
-C'est un grand garçon maintenant, n'est-ce pas ?
C'était ainsi, et nous devions attendre. Ne voulant pas perdre de temps, j'ai demandé à mon oncle de me laisser partir et de me tenir au courant. Dès que j'aurais trouvé quelqu'un pour s'occuper de Duque, je retournerais dans la capitale.
Je suis rentré chez moi. J'ai dit à l'officier qui m'avait ramené de retourner à Buenos Aires ; je n'avais pas besoin de lui. Il était taciturne, un de ces hommes dont mon oncle s'entourait, les considérant comme des personnes de confiance absolue. Il s'appelait Pedro et semblait un peu simplet.
-J'ai reçu l'ordre de vous attendre ; le colonel me tuera s'il découvre que je vous ai laissé seul.
Ne t'inquiète pas. Va passer l'après-midi au coin de la 98e rue, à deux rues d'ici. C'est gratuit, dis-leur juste de mettre ça sur le compte de la famille Ansaldi.
Le Faucon démarra. Je suis entré. Duque quitta à peine son poste pour m'accueillir. Papa était toujours là où je l'avais laissé, mais maintenant il était appuyé contre le four, qui était encore allumé et lui avait brûlé le dos. Ses bras et ses jambes étaient couverts de plaies. Il avait probablement essayé de se relever, mais Duque l'en avait empêché.
Je l'ai traîné à travers la cuisine et le long du couloir jusqu'à la petite chambre que nous utilisions quand quelqu'un dormait à la maison. Elle se trouvait au fond de la maison et n'avait qu'une seule fenêtre donnant sur le jardin. Il m'a fallu une demi-heure, pauses comprises, pour l'y amener et le mettre sur le lit. Il avait des fractures aux bras et aux jambes à cause des morsures. Son visage était encore couvert de sang séché. Parfois, il protestait avec ce son guttural que personne n'entendrait pendant des années. Je lui ai lavé le visage, qui, sous les croûtes, n'était plus qu'un amas de muscles déchirés, des os du nez cassés, sans sourcils ni lèvres. Il

ressemblait à un crâne. Je l'ai déshabillé et nettoyé un peu. Il a tendu un bras pour attraper ma main. Il était faible. Pouvait-il m'entendre ? Probablement.

— Je vais prendre soin de vous, mon vieux. Vous êtes entre les mains de votre fils qui vous aime tant.

Elle finirait par s'infecter, bien sûr. Sa douleur, en revanche, m'était indifférente. Je ne pouvais pas crier, alors je m'en fichais. Mais si je voulais mener à bien le plan ambitieux que je m'étais fixé, qui avait surgi comme une révélation d'un recoin caché de mon esprit, là où, selon les anciens anatomistes, résidait l'âme, je ne devais pas la laisser mourir. Je la nourrirais chaque jour, je nettoierais aussi ses déjections, car contrairement à Grand-père, j'appliquerais la purge à ma manière. Ce serait ma vie désormais.

J'ai recouvert la fenêtre de briques de l'extérieur. Duke me regardait, me rappelant son repas. Je lui ai donné de l'eau et lui ai préparé un grand plat en guise de récompense.

Je suis retourné dans la chambre. Le vieil homme avait légèrement bougé, haletant sous l'effet de la fièvre. Je lui ai injecté des antibiotiques que j'avais volés à l'hôpital. La première dose d'une longue série. Je l'ai laissé nu dans son lit. Son corps était une tragédie, une caricature grotesque de ce qu'il avait été. J'ai verrouillé la porte. J'ai ouvert l'armoire.

Le téléphone a sonné à six heures du soir. Maman était décédée peu de temps auparavant. Mon oncle s'occuperait de tout : je dormirais à la maison et Pedro m'emmènerait le lendemain matin aux funérailles au mausolée de la famille Ansaldi, au cimetière de Chacarita.

Derrière la porte condamnée, le silence.

Le couloir obscur était un seuil étroit où la nuit livrait bataille contre les murs. Mais la seule issue avait disparu.

6

Du moins, jusqu'à ce que Laura s'en mêle. Je la détestais et la maudissais au point de vouloir la tuer avec la pelle que j'avais saisie pour déterrer la

seule présence réelle dans ma vie. Mais les mains de Laura, lorsqu'elle m'a enlacée, m'ont de nouveau sauvée, ne serait-ce qu'un instant. Mon père a été emmené en ambulance. On m'a dit qu'il était mort dès que la lumière du jour avait touché son corps, couvert de cicatrices et de pustules qui n'avaient jamais guéri. Ángel Ansaldi n'a vu le corps qu'une seule fois, avant de l'enterrer dans le mausolée, près de ma mère. Il m'a bannie à jamais. J'étais condamnée. Je ne serais jamais libre de son influence et de ses caprices.

J'ai poursuivi mon chemin vers Abasto. Sans trop réfléchir, mes pas m'ont ramené à l'appartement de Claudia. Pourquoi ? Pour lui annoncer que son fils allait avoir une vie merveilleuse chez les Saravia et les Gonzaga, mais qu'elle ne le reverrait jamais ? Elle se suiciderait, sans doute. Moi, je le ferais, je le ferais pour elle.

Peut-être la punition que j'ai infligée à mon père était-elle inutile, mais nécessaire. Certaines choses sont utiles à certains, mais non indispensables à la plupart. Éviter la souffrance d'autrui n'est pas essentiel, et pourtant, combien est reconnaissante la personne dont nous soulageons la douleur ! Parfois, je me demande si ceux qui ont condamné, crucifié et tué le Christ n'étaient pas les instruments d'une vaste stratégie de salut par la souffrance et le remords. Nous vivons avec la culpabilité comme un fardeau, et soudain notre âme, alourdie par les entraves de la chair, s'épanouit, se libère… et est-elle heureuse ? Est-ce tout ? Le corps de chair et de sang est-il un mur, une enveloppe qui nous sépare de l'éthéré, de l'éther qu'Aristote appelait la substance vitale de l'univers ?

Je sais seulement que certaines choses sont justes, et d'autres non. Le garçon qui dort maintenant dans une maison à Belgrano est sans aucun doute mieux loti qu'avant. C'était nécessaire. La douleur enfermée dans ma chambre, la décrépitude et la saleté que mon père sentait chaque jour, n'étaient évidemment pas justes, mais c'était nécessaire. Quand il me serrait dans ses bras et prenait soin de moi au bordel, c'était sa façon de me protéger, c'était ce qu'il devait faire pour donner un sens à son passé. Autrement, il se serait suicidé, mais il aimait trop les plaisirs que la vie lui offrait pour s'en priver.

Ce qui est fatalement nécessaire, c'est l'absence de remords, ce fléau qui nous ronge toute notre vie jusqu'à nous épuiser. Sans cet obstacle, le chemin s'éclaircit. Les erreurs perdent leur pouvoir car la douleur

n'empêche pas d'y remédier, et les pertes sont compensées sans nostalgie. Le Christ est un enfant de chœur lubrique, né du sperme du cerveau humain.

J'arrivai devant l'immeuble Sarmiento. La nuit était identique à la précédente, et un instant, je faillis me convaincre que rien de ce dont je croyais me souvenir ne s'était produit. Les mêmes lanternes éclairaient la porte, les pages de journaux tourbillonnaient dans le hall d'entrée, le chien lové comme une boule de poils rêches sur le trottoir, le même tableau noir où étaient affichées les promotions du kiosque, accroché au lampadaire, les mêmes voitures garées. Pourtant, ce qui avait tout changé, c'était le souvenir, celui de cet enfant de chœur aux ambitions épiscopales qui consignait tout dans les comptes, qui n'oubliait pas la moindre trace laissée sur la peau et la chair des agneaux du Christ.
L'interphone était hors service, indiquait un petit panneau scotché. Et ils avaient laissé la porte ouverte. Je me suis rendu compte que j'avais déjà vu ce même panneau vendredi soir ; il était vieux, maintenant. Tout convergeait, me disais-je, cette nuit-là. Les astres, que même Dieu ne peut peut-être pas contrôler, se rapprochaient pour nous épier comme dans une maison de poupée. Bientôt, ils réduiraient en miettes le toit ou les murs de ce vieux décor et se prépareraient à savourer les dialogues tacites du destin, une de ces contradictions essentielles qui renouvellent leur empire. La lumière du hall, vacillante et tamisée. Le miroir face à l'ascenseur, témoin silencieux et patient des bêtes humaines pénétrant dans la cage qui semblait mener au paradis ou à l'enfer. Ce miroir était-il, peut-être, le décompte éternel de Dieu ? Combien de fois me suis-je demandé qui me regardait dans le miroir, qui était cette créature, souriant des profondeurs, derrière mon image ! Qui n'a jamais vu, en regardant quelqu'un d'autre dans un miroir, ce quelque chose ou quelqu'un sourire derrière les gestes vains de cette personne contemplant son reflet, ses vêtements, son maquillage, sa posture ? Toujours cette présence qui gâche chaque instant de joie. C'est pourquoi j'ai enlevé le miroir de la chambre de mon père quand je l'ai enfermé. Non pas tant parce qu'il risquait de se blesser en trébuchant, étant aveugle, mais à cause de cette présence du miroir qui, n'ayant personne pour l'observer, se serait mis en colère et aurait décidé d'envahir la réalité de la pièce.

Je n'aurais pas fait de bruit ni laissé paraître quoi que ce soit. Il fallait que la surprise soit l'élément déclencheur pour Claudia.
Cependant, sur le palier de l'escalier du deuxième étage, j'ai rencontré une vieille dame qui, apparemment, m'attendait.
« Vous êtes venue voir la femme du troisième étage ? » demanda-t-elle en pointant le plafond du pouce. Elle semblait à moitié aveugle, sinon complètement, et sa présence sur le palier paraissait aussi naturelle que celle d'un oiseau mythologique antique chargé de percevoir les péages des zones interdites. Aveugle comme la justice, aveugle comme la mort.
J'ai hoché la tête.
Au moins, elle n'est ni lente ni paresseuse. Dis-lui que je passerai demain pour récupérer les mois qu'elle doit.
- Êtes-vous le propriétaire de l'appartement ?
Sérieux.
-Je suis juste chargée d'encaisser l'argent pour le médecin, qui est le propriétaire, c'est tout. Je vis dans la chambre.
Elle m'a fait entrer. Elle est restée, je ne sais pas combien de temps.
J'ai sonné à la porte de Claudia. Je ne pensais pas qu'elle dormait ; il n'était que 22h30 ou 23h, peut-être même plus tôt. Pourtant, la journée semblait s'être achevée. Le silence était de circonstance, en ce petit matin.
Deux sonneries et quelques coups polis à la porte, qui résonnèrent d'un cliquetis impatient dans le couloir. Elle savait, pour avoir regardé par le judas, que celui-ci était embué et inutilisable.
« Qui est-ce ? » La voix de Claudia sonnait si différente, comme la seule chose qui détonait avec la nuit précédente.
Je lui ai répondu, connaissant déjà sa réaction.
- S'en aller!
La voix était un cri strident qui a à peine franchi la porte.
— Ou j'appellerai la police.
« Si tu ne l'as pas fait ce matin, Claudia, tu ne le feras pas maintenant. Ou alors, tu veux qu'on te prenne Diego ? »
Le silence était la réponse que j'attendais, la mauvaise surprise pour les personnes non averties.
- Quel est votre lien avec Diego ?
Sa voix, qui tentait de se calmer, était comme une voiture sur le point de perdre le contrôle, l'austérité essayant de nier la peur.

-Je ne peux pas vous le dire si vous n'ouvrez pas la porte.
« Tu me mens », dit-il en tendant une bouée de sauvetage déjà déchirée dès le début de la conversation.
C’est pourquoi il ouvrit la porte, sans déverrouiller la chaîne qui laissait à peine un espace de dix centimètres pour la moitié de son visage.
« Qu’est-ce que tu as à voir avec mon fils, espèce d’enfoiré ? » La menace se transforma en angoisse : « Qu’est-ce que tu sais ? Dis-moi… »
— N’en faisons pas toute une histoire, Claudia, la vieille dame de la chambre quatre est dans l’escalier comme un oiseau de mauvais augure.
Je l'ai vue tourner son œil indiscret vers le couloir sombre, en direction de la cage d'escalier.
Il ferma la porte, la déverrouilla et me laissa entrer.

Nous restâmes dans ce couloir improvisé, entre un mur nu et un autre où s'ouvrait, quelques mètres plus loin, la porte de la cuisine. Sur le mur nu, un miroir était accroché, à peine éclairé par la lumière qui filtrait de la cuisine. L'ombre dominait le reflet : Claudia et moi, deux figures soumises à une vie de servitude mutuelle.
Mais nous étions tous deux, pour l'instant et ce samedi soir-là, séparés par le vide où le ressentiment créait des fissures qui se propageaient et s'agrandissaient.
Et là, je l'ai compris en voyant le regard de Claudia baissé vers le sol, c'était Duque.
— Et ce chien ?
Elle leva de nouveau les yeux vers moi, cette fois-ci en colère, mais sans peur.
—Vous êtes de ceux-là, n'est-ce pas ?
— Lesquels ?
—De ceux qui sont au sommet, avec leurs chiens et leurs voitures, qui emmènent tout le monde.
Je ne savais pas s'il parlait de réalité ou de mysticisme ; son commentaire était une allégorie à la fois de la réalité sociopolitique et du sentiment que j'avais depuis longtemps à mon sujet : un messager, un tueur à gages ?
-Ne vous inquiétez pas pour lui, il va et vient à sa guise.
Je la conduisis au fauteuil devant la télévision, allumée mais en mode silencieux. L'écran se reflétait dans la fenêtre du balcon, dont les stores

étaient relevés et les rideaux tirés. On entendait les sirènes de police et on apercevait les arches d'Abasto.
— As-tu vu le défilé sur le balcon ?
Elle s'assit lentement. Oui, il l'avait blessée ce matin-là, sans doute déchirée. Mais ce n'était rien comparé à ce soir.
« Que veux-tu ? » dit-elle en fondant en larmes, me saisissant la main et la serrant si fort qu'elle semblait vouloir me faire mal, mais elle me suppliait.
« Parle-moi de Diego, comment le connais-tu ? »
— Vous ne m'avez pas dit que le père était mort dans les îles.
« Et pourquoi ai-je dû te le dire ? Il ne comptait pas pour moi. Il m'a mise enceinte et a disparu. J'ai élevé Diego seule… »
Elle haussa les épaules, se dédaignant elle-même et son argument. Elle regarda Duque, assis par terre près du téléviseur. Il nous observait, et les images de la foule sur la place défilaient en boucle sur l'écran.
- Diego ira bien, Claudia, tu n'as plus à t'inquiéter pour lui.
— Vas-tu prendre soin de lui ?
- Nous ? Qui ?
-Vous, les usurpateurs.
J'ai pensé à Laura, et c'était comme entendre sa voix après si longtemps. En désignant le téléviseur du doigt, je lui ai dit :
« Les Anglais, Claudia, sont les usurpateurs des îles. Nous les avons récupérées. »
J'ai récité le flot de phrases toutes faites qu'ils ont longtemps tenté en vain de prononcer pour justifier leurs actions et convaincre la majorité, cette entité inexistante que les imbéciles prétendent connaître.
— Alors pourquoi êtes-vous venu ?
Les sirènes approchaient du quartier de Once. Il n'était même pas onze heures. Le chiffre résonnait : mon chiffre fétiche d'enfance, le porte-bonheur qu'on m'attribuait pour avoir dépassé toutes les attentes. Le dix dans mes cahiers d'école était une question de hasard, mais le onze était toujours là, impossible, et pourtant toujours vrai. Mon père était le numéro onze, celui au corps aussi fort qu'un Atlas de la salle de sport, celui qui me prenait par la main pour rencontrer des femmes, celui qui m'apprenait dans la voiture, garée à l'ombre d'un vieux bâtiment, ce que je devais et ne devais pas faire. Ce corps qui irradiait chaleur et protection, ces poings qui s'ouvraient comme une concession irrémédiablement désirée. Et la caresse

de mes cheveux était un geste de pouvoir et de soumission, l'ambiguïté comme norme, la dichotomie comme extase.
J'ai caressé la tête de Claudia. Elle s'est adossée au fauteuil et m'a laissé la toucher. Que s'était-il passé durant l'après-midi ? À quoi pouvait-elle bien penser pour se laisser aller avec une telle soumission ?
« À quoi penses-tu ? » ai-je murmuré à son oreille, mes lèvres effleurant sa peau.
— Parce que je ne sais toujours pas, ou que je ne me souviens plus, de votre nom.
Elle parlait les yeux fermés, attentive aux sirènes qui approchaient, très lentement, hésitantes, par intermittence, d'une manière désastreusement inadaptée à tout autre usage que la torture.
Puis j'ai murmuré mon nom à son oreille.
Je me suis rabattu dessus, comme le font les vautours.
J'ai couvert son visage et sa bouche avec mes mains.
Les minutes s'écoulaient lentement et régulièrement. Les sirènes se turent.
Le chien sur le trottoir se mit à aboyer. Duque avait disparu.
Il n'était pas minuit. Le samedi d'avril n'était pas encore terminé.
Je l'ai soulevée et portée jusqu'au lit. Je l'ai déshabillée et me suis déshabillé avec elle. Son silence me décevait, comme celui de ma mère.
Je me suis habillé et j'ai posé les billets sur ceux qui étaient encore intacts sur la table de nuit.
J'ai pris l'ascenseur ; je ne voulais pas voir la vieille dame dans l'escalier.
Ma descente devait être un voyage solitaire sans retour.

LE SEMEUR DE CHARDON

1

Domínguez était mon mentor, comme son père l'avait été pour moi. Nos familles, dont les membres étaient dispersés dans toute la province de Buenos Aires – la famille Ruiz pour moi – et le long de la côte, à Misiones et au Brésil – pour mon parrain, Amílcar Domínguez – n'étaient pas réputées pour leur solidarité. La famille Ruiz a toujours été un clan où le seul lien était la tradition politique locale, et le lien qui nous unissait, et qui maintenait une certaine loyauté familiale, résidait dans nos intérêts communs, ce qu'on appelait le nom de famille et ses connotations à une époque où de telles considérations laissaient encore une empreinte indélébile sur l'histoire.

Dans le cas de la famille Domínguez, c'était une autre histoire. Immergé dans le monde des forces armées, mon parrain, comme son père avant lui, évoluait à la frontière entre le renseignement militaire et la politique nationale ou frontalière. Capitaine de corvette, titulaire d'un diplôme de droit, il effectuait, au moment des événements que je vais relater, son second mandat de député provincial de Buenos Aires, représentant le Parti radical, et plus précisément son aile la plus intransigeante, comme on disait.

Au fait, je m'appelle Adalberto Ruiz. Je suis médecin, et bien que mon domicile soit à General Lavalle, j'exerce dans toute la campagne environnante, et j'ai même de nombreux patients à La Plata. C'est ainsi que j'ai eu l'occasion d'apprendre l'histoire qui a inspiré ces notes que je griffonne pour me distraire de mon métier, de mon obsession, si vous voulez. Elle ne me permet pas de faire d'erreurs, et elle me punit durement d'un remords que rien ne peut effacer ; d'un autre côté, les mots, écrits ou mal écrits, s'ils ne sont pas effacés par une main inconnue, disparaissent avec le temps, comme l'encre qui s'estompe. Mais n'est-ce pas le même sort réservé aux corps des hommes ? Qui se souvient de nous ? Les registres d'état civil se perdent au fil des déménagements, et les ossements sont exhumés pour être incinérés dans des ossuaires. Le temps nécessaire pour se souvenir est plus ou moins le même.

Amílcar était mon parrain par affection, rien de plus, mais surtout par tradition familiale, elle aussi assez récente. Mon père, Bernardo, pratiquement orphelin (mon grand-père avait été exécuté et ma grand-mère était alcoolique et prostituée à Santa Fe), fut élevé dès l'âge de dix ans par Alejandro Domínguez, caporal de la gendarmerie à l'époque – je parle de peu avant 1900. Il l'encouragea à étudier la médecine et l'éleva comme son propre fils, sans toutefois l'adopter officiellement. Treize ans les séparaient ; aussi, lorsque le caporal se maria plus tard, Amílcar naquit et grandit entre ces deux hommes, car sa mère mourut d'un cancer de l'utérus un an plus tard. Mon père, qui effectuait déjà son internat à l'Hospital de Clínicas, l'avait soignée dans l'espoir vain de la sauver. Ce genre de cousin, frère, ou quoi que ce soit d'autre, le petit Amílcar, à peine âgé d'un an, l'avait bien cherché.

Mais le temps passa, et mon père trouva une femme qu'il croyait en bonne santé, mais elle aussi mourut d'une septicémie après la césarienne qu'ils durent pratiquer pour que je puisse naître vivant. Fièvre puerpérale, comme on appelait ça à l'époque. Et nous nous sommes retrouvés seuls, deux hommes élevant des enfants, eux dans le quartier de Monserrat à Buenos Aires, où les intérêts du caporal étaient plus faciles à gérer, et mon père et moi en province, d'abord à La Plata, puis à Lavalle où il acheta le ranch où nous avons vécu depuis.

Comme je l'ai dit, la relation entre les deux familles reposait sur une loyauté que je n'ai jamais vraiment su expliquer, mais qui était inscrite dans le sang des Domínguez. De leur union venait l'obligation de prendre soin de nous, et ainsi, quand Amílcar grandit, il devint mon mentor. La différence entre eux était presque la même qu'entre nos parents. Mon père et mon parrain s'étaient donné pour mission de m'initier à la médecine et au monde du droit politique, l'un aussi incertain et macabrement inutile, l'autre aussi fallacieux et insidieux qu'un mensonge, mais tous deux n'étaient, en réalité, qu'une vaste imposture. La médecine croit pouvoir guérir et soulager, mais la douleur persiste ; la loi, quant à elle, croit pouvoir réparer les injustices, mais elle ne fait que les prolonger. À l'hôtel Monserrat où j'ai passé mes journées d'examens et mon stage à Buenos Aires, puis lors de ma visite à Amílcar après la mort de son père, et enfin au ranch de mon père, assis sur la véranda à observer les chevaux que les employés faisaient paître le matin, je réfléchissais à la manière de concilier

ces deux mondes. La ville et la campagne, simples représentations de deux philosophies qui pourraient tant bien que mal se fondre dans la maladie et la santé, notions qui n'existent pas en tant que telles, tout comme il n'est point de ville qui ne dissimule sous ses fondations les squelettes de ceux qui y ont vécu un siècle ou cinq siècles auparavant. Et la campagne est un havre de paix, où l'homme pose le pied, y laisse ses excréments, le fumier des chevaux qu'il monte et le fer des fusils qui préfigurent les locomotives et le moteur à combustion.

Les lois et les ouvrages médicaux sont les forces intellectuelles qui tentent de contrebalancer la bête humaine, le réflexe instinctif. Mais les deux sont indissociables et finissent par périr simultanément.

C’est pourquoi nos familles monoparentales, une Ruiz et une Domínguez, s’obstinaient à maintenir un lien qui allait à l’encontre de toutes les leçons de l’histoire. Amílcar m’a appris à vaincre la frustration, à persévérer face à l’échec et à la mort de mes patients. Amílcar créait des lois et les présentait à la Chambre des députés au terme de longs discours décousus qui se terminaient souvent par des accès de violence et des menaces.

À cette époque, de nombreuses manifestations avaient déjà eu lieu à Buenos Aires, organisées par les radicaux contre le général Justo. Pourtant, la fraude électorale qu'ils dénonçaient était précisément celle qu'ils pratiquaient en secret. Je n'ai jamais rien compris à cette période des années 1940. Je me suis seulement efforcé de comprendre, pour simplifier des événements inclassables tant ils étaient incohérents et contradictoires, qu'il existait deux grandes idéologies. D'un côté, celle que représentait mon parrain : conservatrice, toujours à l'écoute de l'armée, fervente catholique, progressiste à l'occasion et libertarienne selon la terminologie ambiguë qu'elle employait. De l'autre côté, les socialistes, aussi divers et contradictoires dans les fondements de leur idéologie que dans leurs méthodes, ne parvenaient jamais à un consensus, mais se reconnaissaient toujours à leur attitude évasive et à leur silence abrupt, avant de déchaîner, à tout moment, une violence terrible.

C’est cette dernière chose dont je me souviens d’Antonio Méndez Centurión, l’homme avec lequel mon parrain s’est battu pendant de nombreuses années, depuis leur rencontre, et ce, jusqu’à la fin de ses jours.

2

J'ai rencontré Méndez lors d'un déplacement à La Plata pour rendre visite à la famille Casas. L'épouse de Casas tenait une vieille boulangerie, un point de repère incontournable du quartier, loin du centre, avec ses maisons, son bar, son garage, ses quelques écoles, son grand manoir délabré digne d'un film anglais, sa pharmacie traditionnelle et son salon de coiffure où travaillait Antonio Méndez.
Après avoir pris des nouvelles de Clara Casas et répété les prières de consolation pour son cancer du sein incurable, je dis au revoir à son mari, évitant son regard intense qui tentait de me retenir, et sortis dans la rue. Je me frottai le visage pour enlever la crasse âcre et âcre qui s'était collée à moi dans la chambre de la malade, et je réalisai que cette même crasse imprégnait ma barbe. J'aperçus alors l'enseigne du barbier au coin de la rue et, traversant la rue en cet après-midi d'hiver sans soleil ni ombre, j'entrai. Je ne savais pas encore qui c'était, bien sûr. Un homme d'une quarantaine d'années, peut-être un peu plus, avec une moustache broussailleuse à la Trotsky du coin, des cheveux épais et noirs, des yeux noirs, de larges épaules et une taille moyenne, plutôt petite que grande.
« Bonjour », me dit-il, debout derrière le fauteuil du barbier, en refermant les grandes pages d'un journal qui semblait avoir été lu plusieurs fois depuis le matin.
«Bonjour», ai-je répondu.
« Que désirez-vous, monsieur ? » demanda-t-il.
-Juste un rasage.
Elle me fit signe de m'asseoir, me mit le peignoir, le noua derrière ma nuque et se tint devant le miroir pour préparer la crème. Je regardai les coupures de journaux collées sur le miroir, parsemées de petites taches de rouille comme des grains de beauté sur une peau ravagée par le cancer. Je pensai alors à Clara Casas, et à ce qu'on m'avait dit ou entendu, car les ragots se nourrissent d'air, et nous les respirons avec la même nécessité que l'oxygène. Clara et Antonio étaient peut-être amants, et ce cocu de Casas, qui m'avait regardée avec tant d'angoisse, le savait sûrement, et

c'était la raison de ce regard, et non la mort. Quoi qu'il en soit, cela m'était égal.
Les coupures de presse parlaient d'explosions à Moscou, de manifestations pro-soviétiques en Yougoslavie, du massacre des ouvriers de Stalingrad et de la menace d'Hitler d'envahir et d'annexer la Pologne. La guerre était sur le point d'éclater et moi, jeune médecin de vingt-deux ans, influençable de toutes sortes de choses, la principale étant le code de conduite de mon parrain qui, bien que non appliqué, était si contraignant qu'il en devenait intimidant. Je l'avais entendu parler à la maison de la position du gouvernement en cas de guerre, et il prônait la neutralité. Or, cette neutralité se résumait à ne pas attaquer l'alliance allemande.
Méndez se tenait devant moi, dissimulant un instant tous les articles de journaux qui, rassemblés, n'étaient rien de plus que des tracts destinés à combattre la menace fasciste. S'ils voulaient la guerre, ils l'auraient ; le peuple organisé se battrait. Je me demandai si le coiffeur devant moi était anarchiste. Oui, très probablement. Mais c'était aussi un homme qui, par son caractère et sa détermination, ressemblait beaucoup à mon parrain.
Alors que j'appliquais la peinture au pinceau, il a demandé :
—Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas, monsieur ?
Un peu de crème a coulé sur mes lèvres. Je l'ai essuyée et j'ai dit :
-Je suis médecin à Lavalle et j'ai des patients dans plusieurs endroits.
— Et qui est malade dans les parages, si je peux me permettre, docteur… ?
Il posa le flacon et la brosse sur l'étagère à côté du miroir. Nos regards se croisèrent un instant dans le reflet. Cet homme doit savoir quelque chose, me dis-je, et il me questionnait.
-Adalberto Ruiz, à votre service.
« Un grand plaisir, Docteur », dit-il en esquissant un sourire. Puis il prit son rasoir et passa lentement derrière le fauteuil. Il semblait boiter légèrement, mais aussi aussi théâtral que tout le décor du quartier qui paraissait avoir été mis en place pour m'accueillir. Car c'est bien ce que j'ai ressenti lorsqu'il s'est présenté à son tour, comme il se devait, mais en parlant dans mon dos et en me regardant dans le reflet du miroir :
-Antonio Méndez, à votre service, docteur.
Et il continua à parler longuement, comme il sied à tout barbier qui se respecte, sachant que son client était momentanément dominé par ses

mains et le rasoir qui glissait comme une caresse dangereuse sur la peau de la gorge.
C'était l'homme dont mon parrain parlait, un adversaire redoutable qui dissimulait des manœuvres violentes et des liens avec le communisme. Pourquoi accorder autant d'importance à un simple coiffeur de quartier ? Comment pouvait-il avoir une telle influence ?
Tandis que Méndez bavardait de tout et de rien, mêlant politique, ragots de quartier et plaisanteries obscènes occasionnelles qui faisaient frémir sa moustache d'un sourire presque sadique, je réalisai que de simples commerces de proximité servaient parfois de façade à de grands intérêts politiques qu'il était impossible d'afficher ouvertement en commission ou au Parlement. Les journaux progressistes affirmaient que les communistes envahissaient nos coutumes et corrompaient la jeunesse. Amílcar n'était pas du genre à s'étendre sur le sujet ; il l'évoquait de temps à autre, mais donnait l'impression de garder ses opinions pour lui et de préférer agir. Antonio Méndez était connu au niveau provincial, mais discrètement. Impossible de vérifier ses relations à l'étranger ni son implication présumée dans les attentats contre les églises de Buenos Aires. On savait cependant que le barbier était un homme d'une influence considérable.
Ces mains étaient délicates, maniant le rasoir comme une charrue, tranchant jusqu'à la dernière trace de graine. C'étaient des mains fortes, imprégnées d'une eau de Cologne presque rance, et pourtant elles m'ont bercé jusqu'au sommeil. L'une tenait mon menton tandis que l'autre tailladait avec le rasoir, le bruit résonnant comme un raclement sur du cuir ou du bois. J'ai fermé les yeux, et sa voix a résonné comme le chant d'un baryton au milieu d'une vieille rue, qui aurait pu être Moscou ou Buenos Aires, mais où l'odeur des pavés était la même. Le sang et la salive d'un homme gisant face contre terre, la gorge tranchée.
Je me suis réveillée sous la chaleur d'une serviette chaude qui me débarrassait des résidus de crème ; elle m'a frotté les joues avec vigueur en appliquant du parfum, et a dit :
— Qu'en pensez-vous, docteur ? Je parie que vous n'avez jamais été rasé comme ça auparavant.
Je me suis regardée dans le miroir, j'ai touché mon visage. Ma peau était presque identique à celle que j'avais avant l'adolescence. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire, et il m'a fait un clin d'œil en disant :

-Docteur, je suis à votre service quand vous le souhaitez.
Je me suis levé, nous nous sommes serré la main et j'ai dit au revoir.
Avant même de mettre le pied sur le trottoir, j'ai ressenti le besoin de le provoquer, je ne sais pas pourquoi, comme si ma relation avec Amílcar m'autorisait à défier son adversaire.
« Sais-tu qui je suis ? » lui ai-je demandé.
Il me regarda à nouveau dans le miroir, comme si je faisais partie de ses yeux, voire du mur contre lequel il était appuyé.
-Il me l'a déjà dit, docteur.
« Mon parrain est le docteur Amílcar Domínguez », ai-je déclaré avec fierté.
Il s'est mis à rire.
« Je vous prie de m'excuser, Docteur. Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise tout à l'heure ; j'ai ma propre façon de faire, vous comprendrez. Mais qui, à votre avis, vous a recommandé de voir Clara ? J'ai entendu beaucoup de bien de vous, Docteur. On m'a dit que cela faisait des années qu'une personne aussi méritante n'avait pas été diplômée de la faculté. »
Il marqua une pause, sachant que je n'allais pas lui répondre, trop occupée à ravaler ma gêne.
« Transmets mes salutations à ton parrain, et je t'attends ici à tout moment. Je ne suis pas du genre à traîner au Congrès et dans ses bouges, tu sais. Ils me prennent pour un danger. »
Toujours dos à moi, après avoir nettoyé le couteau, il commença à l'aiguiser sur la lanière de cuir, la passant encore et encore avec la lenteur d'un moine ou d'un fou.
C'est l'image la plus marquante que j'ai de lui. Le lendemain, je suis parti pour Buenos Aires ; je devais tout raconter à mon parrain.

3

« Alors, tu l'as enfin rencontré », dit-il en me tapotant l'épaule, comme si le simple fait de rencontrer son ennemi de toujours faisait de moi un homme.

Ce jour-là, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas seulement d'une rivalité politique, et encore moins d'une simple rivalité idéologique.
Si j'avais perçu de l'ironie ou du sarcasme chez Méndez lorsqu'il m'avait demandé de transmettre les salutations, chez Amílcar, je sentais une colère véritable et latente. L'image que je m'étais forgée de Méndez, celle d'un homme bestial et violent, héritier d'une culture ancienne et oppressive, et celle d'Amílcar, celle du représentant progressiste d'une politique nouvelle enracinée dans la culture venue d'Amérique du Nord, s'était inversée. Le barbier était poli et mesuré dans ses paroles, ses gestes lents et méthodiques ; ses mains avaient appris la frontière précise entre le rasage et la violence. Le député, en revanche, était grossier, jetait des objets par terre si quelque chose l'agaçait, criait ou lançait des insultes, mais il se retenait ensuite en fumant une cigarette et en observant le va-et-vient des voitures et des bus depuis la fenêtre de son appartement à Montserrat.
« Et d'où vient votre rivalité ? » demandai-je, m'attendant à l'une de ces explosions de colère qui le saisissaient ces derniers temps. Ces derniers mois, il s'était consacré à présenter des arguments pour faire annuler la loi débattue sur la liberté de culte. Les catholiques avaient fait entendre leur voix par tous les moyens : journaux, radio, tracts, réunions dans les écoles et les églises, comités, manifestations dans les rues. Ils refusaient, disaient-ils, de laisser l'athéisme communiste contaminer la société. Et je pensais qu'ils ne voulaient pas non plus laisser disparaître les investissements et l'influence des entreprises et des gouvernements de droite qui avaient une telle emprise sur le pays. Les trusts ferroviaires et automobiles, et les habituelles transactions douteuses dont personne ne parlait, mais que tout le monde connaissait. Les armes, bien sûr, et les préparatifs de la guerre imminente. Si en Europe ils allaient se battre au corps à corps, ici, ils se battaient pour des avantages qui allaient bientôt se concrétiser. C'est pourquoi, pour ceux qui n'étaient pas aveugles, la neutralité proclamée n'était qu'une façade lassante.
Méndez et moi, on se connaît depuis l'enfance. On vient d'une famille atypique, voire dysfonctionnelle. On a commencé à jouer au foot dans le même club de quartier à La Plata. Qui de nous deux a eu l'idée de l'améliorer ? Je ne m'en souviens plus, mais on a travaillé ensemble pour trouver des sponsors parmi les commerces du coin. Mon père nous emmenait en voiture dans les quartiers les plus reculés, et sa seule

présence faisait toute la différence, parce que les gens le connaissaient. On a agrandi les installations, en ajoutant au moins des vestiaires et des sanitaires corrects. Plus tard, la municipalité nous a donné un terrain pour construire un vrai terrain, mais il fallait gagner. Et là, c'était grâce à mon bagout et à l'influence de mon père, bien sûr. Le maire, un ancien major de l'armée à la retraite, qui avait presque quatre-vingts ans, était affalé dans son bureau, la braguette toujours ouverte parce que sa fermeture éclair était cassée. Il nous disait qu'on était une équipe prometteuse qui pouvait faire progresser le pays, et il échangeait un regard entendu avec mon père. On a fini par abandonner le foot et on est devenus hommes d'affaires, si on veut. Des jeunes d'ailleurs ont commencé à venir jouer quand on a commencé à gagner à domicile. À nos 18 ans, Santos, le patron du bar qui faisait office de président du club à mi-temps, a annoncé sa démission. Un gars maigrelet, Aníbal, du garage, vraiment mauvais joueur, s'est porté candidat, tout comme Morales et l'un des jumeaux Benítez, je crois que c'était Daniel. Du coup, Méndez et moi, on s'est demandé pourquoi on ne s'impliquait pas, vu que c'était nous qui avions fait progresser le club. Le problème, c'était de se mettre d'accord sur qui allait céder.
Amílcar se leva de son fauteuil. Il éteignit la radio où la voix aiguë d'un commentateur sportif évoquait les candidats potentiels au titre de champion des clubs.
— Vous savez comment on s'appelait à l'époque ? Unión Deportiva Concejales de La Plata. C'était très timide, mais on a pris ça au sérieux quand on a commencé à apparaître dans les journaux. Et quand ils ont parlé de nous à la radio, eh bien, vous imaginez.
Il s'assit, alluma une autre cigarette et m'en offrit une. Lorsqu'il approcha sa main tenant le briquet en argent, je vis de nouveau ses ongles propres et ses doigts marqués de vieilles cicatrices, recouvertes d'une peau neuve. Les mains d'un homme qui avait connu la dureté de la vie, la débrouillardise, sans doute des coups et des chutes. Mais qui avait depuis longtemps perdu sa dextérité.
pas à nous entendre. Les accolades et ce que je croyais être une amitié profonde avec Méndez se sont effondrées quand nous avons compris que nous allions gagner l'élection. De toute façon, l'élection n'était qu'une mascarade que le maire et mon père avaient probablement déjà orchestrée. Méndez le savait parfaitement, mais j'ai fermé les yeux pour me rassurer ;

à l'époque, à cet âge-là, cette stratégie fonctionnait encore. Puis les Russes sont apparus – ou peut-être avaient-ils toujours été là – et nous les avons ignorés. C'étaient des enfants, petits-enfants d'immigrants polonais et russes, des Hongrois aussi, et même des Ukrainiens et des Croates. Leurs noms de famille nous faisaient tourner en ridicule, et bien qu'ils aient essayé de se joindre à nous à plusieurs reprises, nous ne les avons pas laissés faire. Ils ne savaient pas se déplacer sur le terrain ; ils restaient plantés là, à réfléchir, comme s'ils élaboraient leurs stratégies mentalement. Mais c'est précisément ce qui a attiré Méndez. J'ai commencé à le voir traîner avec eux de plus en plus souvent. Dans le quartier, on disait que les Russes – comme on les appelait généralement – avaient des parents anarchistes et communistes, et que leurs grands-parents avaient participé à la révolution de 1917. Méndez m’a raconté un jour qu’on l’avait emmené chez Krakovsky, le principal propagandiste de ce clan qui avait grandi à l’ombre de nos bêtises quotidiennes, et que celui-ci possédait une immense bibliothèque. Méndez cessa de jouer et se plongea dans la lecture de ces doctrines. La gauche l’avait ensorcelé.
Amílcar essuya la cendre tombée sur le fauteuil en cuir d'un simple geste de la main ; elle retomba sur le tapis. Une douce brise d'après-midi s'engouffra par la fenêtre. Il était probablement six heures, et le soleil d'hiver se couchait derrière l'immeuble d'en face. Derrière les rideaux sombres, le balcon ne laissait filtrer qu'une petite ouverture au fond de laquelle brillaient les lumières des boutiques qui allaient bientôt fermer.
Je me suis dit : « Du gâteau », et sans culpabiliser en plus. J'avais déjà assuré ma présidence du club, et Méndez ne s'intéressait plus à moi.
Il se frappa le front, comme quelqu'un qui prend conscience de l'immense stupidité qu'il avait commise.
« Il s'est présenté, bien sûr, avec d'autres que j'ai mentionnés. Au dépouillement, il a gagné. Comment ? nous nous sommes demandés en silence avec mon père. À contrecœur, et devant tout le voisinage, nous avons dû faire comme si de rien n'était. Méndez n'était pas vantard, mais sûr de lui, et c'est là que sa duplicité a commencé à se dévoiler. « Un mensonge, ma chère », m'a-t-il dit, l'épaule contre la mienne, le dos appuyé contre le fauteuil, la tête renversée, les pieds nus sur la table basse devant le fauteuil. Il a expiré bruyamment et a poursuivi : « Ça finit toujours par se savoir, mais le mieux est de dissimuler. Il faut sonder lentement et

patiemment pour trouver quelqu'un qui ne dit rien. C'est pour ça que les gauchistes ont la réputation de ne pas être des menteurs ; leur truc, c'est le silence, et ils entraînent les imbéciles dans ces gouffres obscurs où ils s'aventurent pour voir s'il y a un interrupteur. Ils tâtonnent dans le noir, et ils tombent dedans. Et paf ! Le coup de grâce. »
« Alors c'est pour ça ? À cause de la présidence d'un club de quartier ? » ai-je demandé.
« C'était le début, ma chère. Les Russes nous ont fait vivre un véritable enfer à partir de ce moment-là. Pas exactement au club, mais en politique. N'importe quel candidat à la mairie sous notre étiquette, même avec le soutien de notables provinciaux, se retirait. Pourquoi ? Parce qu'ils le corrompaient ou le tuaient. Ils portaient tous un pistolet à la ceinture ou sous leur costume. Tu ne l'as peut-être pas remarqué, mais sous sa blouse de barbier, il cache un petit Smith & Wesson pour les petites occasions. »
-Je pensais que le couteau était déjà dangereux…
Mon parrain a éclaté de rire et s'est gratté la barbe, qui était irritée depuis qu'il s'était rasé le matin même.
— Cette méthode était déjà utilisée par les anciens lorsqu'ils sont venus ici.
Il s'est approché de moi et a dit :
-Il faut que ça cesse.
Il était sous l'emprise de la drogue. Les deux fois où il était allé aux toilettes pour uriner, il avait dû s'injecter quelque chose, bien qu'il soit revenu impeccablement vêtu de son costume, comme toujours même chez lui, et le seul signe de négligence domestique était le fait qu'il boutonnait son pantalon en revenant.
« Il va se présenter à la mairie. C'est certain, et il va gagner si on ne fait rien. Ils se mêlent de tout, tu sais ? Tu n'écoutes pas la radio, gamin ? Ou bien tu n'as d'yeux et d'oreilles que pour tes pauvres patients ? »
Le médicament faisait effet ; je l’avais déjà vu. Il parlait sans cesse, sans réfléchir, guidé par ses seules sensations. Il ôta sa cravate, déboutonna les premiers boutons de sa chemise. Il transpirait.
« Je sais, je sais, ne dites rien. Parfois, j'ai besoin de me défouler, vous savez ? Enlevez ce masque de médecin et mettez-vous à ma place. J'avais tout facilement : mon père, l'argent, un bon environnement, une bonne éducation. Méndez, du quartier pauvre où il a grandi — on disait même qu'il était un bâtard — m'a volé mes chances. »

— Mais vous êtes député, Amílcar, et lui, il est coiffeur.
Il a saisi mes vêtements à coups de poing et a dit :
« Tu es stupide, sourd, ou les deux ? Je t'avais dit qu'il était à la tête d'une bande de mafieux. Qu'est-ce que je raconte ? Toute une classe qui nous dévore vivants. Ce ne sont pas les armes, c'est leur intelligence qui les rend comme ça. Ils veulent tout faire sauter. Pas seulement les anarchistes, mais aussi les communistes, les athées. Ils veulent nous prendre tout ce pour quoi on a travaillé. Tu veux un pays de prolétaires ? Tu veux juste être un numéro dans un fichier ? »
Je suis resté perplexe. La bureaucratie capitaliste réduit aussi l'homme à cela. Qu'est-ce qui est préférable : être un rouage anonyme de la machine d'État, ou un salarié à la recherche d'un emploi qui ne viendra jamais ? L'idéal capitaliste est une fiction, tout comme l'idéal communiste. Et le juste milieu, c'est la frustration.
Il était huit heures du soir et il était resté silencieux, allongé sur le canapé, me serrant dans ses bras et me demandant de lui pardonner.
« Tu veux que je te prépare quelque chose ? » lui ai-je demandé.
-Allez-y, Sonia sera là dans un petit moment.
Je connaissais la jeune fille de vue. Nous nous étions croisés deux ou trois fois dans le hall de l'immeuble. Elle travaillait pour une entreprise de cosmétiques étrangère. Elle se maquillait rarement et me saluait à peine.
« J'ai parlé très élogieux de vous à Sonia », m'a-t-il dit.
- C'est super ! Et alors ?
« Si tu veux coucher avec elle, vas-y. C'est pour ça que je l'ai, rien de plus. Ou alors tu crois que je suis amoureux et que je vais épouser cette pute et avoir des enfants avec elle ? »
« Parrain », dis-je, « n'y as-tu jamais pensé ? »
Il me regarda. Son regard se fondit dans une transparence digne.
— Demande à Méndez, gamin, et arrête de m'embêter, s'il te plaît.
La sonnette a retenti. J'ai ouvert et Sonia est entrée. Dès qu'elle m'a vue, elle a dit :
-Alors voilà où on en est : amusez-vous bien et laissez-moi le fardeau.
-Je reste…
Elle m'a arrêté en posant une main gantée sur la mienne, geste typique d'une jolie jeune femme innocente qui sort de son bureau dans le centre de Buenos Aires pour rendre visite à son petit ami.

-Laisse tomber, ma chérie, je sais comment m'occuper de lui quand il est comme ça.
Elle l'aida à se relever et il s'appuya sur ses épaules. Tandis que j'enfilais mon manteau et mon chapeau, vérifiant mon apparence dans le miroir avant de descendre, je les observai quelques secondes à travers le reflet, par l'entrebâillement de la porte de la chambre. Elle lui enlevait sa chemise et son pantalon, puis, avec une serviette qu'elle prit dans le placard, elle commença à le sécher en fredonnant un air populaire.
J'ai fermé la porte, pris l'ascenseur, salué le préposé et affronté le froid sombre de la rue du vieux quartier. À la fois si ancienne et si riche, elle semblait hors du temps, avec ses églises nichées dans le paysage d'une ville qui avait broyé le cœur de ses habitants jusqu'à n'en plus être qu'une coquille sèche et sans vie.
Je retournerais dans la nouvelle ville.

4

Le seul moyen d'entrer chez les Casas était par le magasin ; je n'ai jamais connu d'autre entrée. Clara était derrière le comptoir, comme toujours, servant les clients et bavardant avec une voisine. Elle avait une très jolie fille adolescente, plus blonde que Clara et avec le teint de son père : clair, parsemé de taches de rousseur à peine visibles. La jeune fille venait de sortir de l'école ; il était midi. Elle entra derrière moi, pressée, passa derrière le comptoir après avoir embrassé sa mère, puis disparut au bout du couloir.
Un garçon à peu près du même âge travaillait toute la journée dans le commerce : il s’occupait de la cuisine le matin, puis faisait les livraisons à vélo avec un panier. Cet après-midi-là, je l’ai percuté sur le trottoir avant d’entrer ; la collision a été soudaine, car nous arrivions chacun au coin de la rue. Il ne s’est pas excusé ; au contraire, il m’a regardé, les mains sur le guidon, visiblement agacé que je l’aie interrompu.
« Il ne s'est rien passé, ne t'inquiète pas », dis-je, espérant faire preuve de courtoisie. Il haussa simplement les épaules, laissa son vélo sur le trottoir

et se glissa dans le magasin. Je le vis parler à Clara et lui remettre l'argent des livraisons, puis elle me vit.
« Bonjour docteur », dit-elle en essayant de me sourire, mais elle était concentrée sur l'argent qu'elle comptait tout en écoutant la voisine raconter des ragots sans intérêt, en vérifiant les comptes dans un carnet et en jetant un coup d'œil à la balance où se trouvaient le pain et sa fille, qui venait d'entrer.
Tout cela se passait simultanément, mais son esprit était sans doute préoccupé par d'autres choses lorsqu'elle m'a aperçu, car j'ai soudain remarqué un léger flou dans son regard : elle ignorait presque sa fille, a répondu à la voisine à contrecœur et a réprimandé Oscar pour sa maladresse sur le trottoir. J'avais tout vu, bien sûr.
-Veuillez excuser Oscar, docteur, c'est un garçon maladroit et colérique.
« Comme mon oncle », répondit l'enfant du bout du comptoir, en mangeant un sandwich au pain et au fromage, les coudes appuyés sur la table et un regard défiant, la bouche ouverte.
— Mais il n'est pas impoli comme toi, va-t'en, sinon je le dirai à mon mari.
Il haussa de nouveau les épaules et descendit le couloir qui menait à la maison.
« Que pouvez-vous faire ? » demanda Clara. « C’est le neveu de Méndez, et il nous l’a recommandé pour l’aider à reprendre ses études. Il ne veut pas étudier. »
La voisine secoua la tête en signe de désapprobation et, ramassant le sac de pain, partit en marmonnant.
« Je vous attendais cet après-midi, docteur. Veuillez patienter un instant, je vais appeler Laura pour me remplacer. »
La jeune fille avait troqué son uniforme scolaire contre une robe et un tablier et s'était mise à nettoyer le comptoir. J'ai aperçu Oscar qui jetait un coup d'œil par la porte, comme s'il la surveillait.
Clara ôta son tablier, s'essuya les mains légèrement farinées, lissa ses cheveux et dit :
— Quand vous voudrez, docteur. Entrez, je vous en prie.
Je la suivis dans le couloir après avoir bousculé le garçon un peu brutalement. C'était un rustre, grossier et insolent. Nous arrivâmes dans la chambre de Clara, où le lit double trônait au centre, sous une large fenêtre à volets donnant sur le trottoir de la rue la plus animée. Des photos de

mariage étaient posées sur les tables de chevet et la commode. La maison sentait le vieux, mais rien ne semblait déplacé : les tapis de chaque côté du lit étaient soigneusement disposés, les tableaux étaient typiques d'une maison familiale, certains impersonnels, d'autres de mauvais goût. Le parquet était en bois et grinçait à chaque pas, même à celui du chien que je n'avais jamais vu auparavant, couché dans un coin.
-Le pauvre est aveugle, c'est pour ça qu'il ne bouge pas beaucoup.
Je l'ai vu recroquevillé dans un coin, la tête levée. J'ai été frappé par le fait qu'il n'avait pas d'oreilles, mais il a levé la tête attentivement en entendant les pas avant même que nous entrions.
- Comment allez-vous ces derniers jours, Clara ? Comment supportez-vous le médicament ?
Elle était assise sur le lit, j'étais assis sur une chaise.
-Je ne sais pas quoi lui dire... Quelle bêtise de ma part, je ne lui ai rien proposé à boire !
-Ne t'inquiète pas.
Soudain, elle sembla s'effondrer. Ses bras retombèrent sur sa jupe, ses épaules s'affaissèrent et son dos se voûta.
« La vérité, docteur, c'est qu'ils me dépriment. Au travail, je suis une vraie tornade, mais dès que je m'assieds, je suis complètement anéantie. Je ne sais pas comment gérer la situation… » Elle jeta un coup d'œil vers la porte de la chambre. « Ils ne savent pas quoi me dire ni comment se comporter, et je ne peux pas faire semblant tout le temps. Laura est encore très jeune, vous comprenez, et en plus, elle est déjà attirée par ce garçon. »
— Et votre mari ?
« Voilà encore quelqu'un qui n'y connaît rien, ou plutôt, il sait et c'est pour ça qu'il ne dit rien. À quoi bon ? Et il a raison. »
« Mais il lui fera un câlin de temps en temps », ai-je dit, m'immisçant dans la vie privée de cette femme qui n'était pour moi rien de plus qu'une patiente.
Elle sourit.
-Oui, je sais. Mais ce n'est pas très démonstratif.
Je me demandais si ce qu'ils disaient d'elle et du coiffeur était vrai. Peut-être que le réconfort se trouvait ailleurs.
Je l'examinai dans le silence, où le souffle de l'air dans ses poumons évoquait le vent qui traverse le couloir. La Plata, ville aux diagonales

labyrinthiques, semblait absorber les vents de la pampa. Je prescris deux examens complémentaires, examens et radiographies, en partie pour justifier ma visite, car Clara, à mon avis, était déjà condamnée. Le cancer avait envahi ses deux seins et se propageait dans ses bronches, sans toux ni autre symptôme que ces gargouillis internes, cette sensation d'air lourd et encombré, les gémissements d'un corps qui se plaint comme s'il était habité par des milliers de créatures capricieuses et exigeantes.
Comme Oscar Méndez, le garçon qui nous observait depuis l'embrasure de la porte, dans le couloir sombre et sans fenêtres, isolé du soleil de l'après-midi qui commençait à se faire sentir en ville.

Je suis sorti sur le trottoir en pleine sieste. Seul le bourdonnement de la circulation résonnait sur l'avenue. La cathédrale se profilait au loin, traversant les rues adjacentes au quartier. Je marchais machinalement, sachant que j'allais chez le coiffeur, mais il me fallait tuer le temps pour me convaincre des raisons pour lesquelles je ne prenais pas simplement la voiture pour rentrer immédiatement à Buenos Aires. C'est là que se trouvait ma clientèle principale, mon appartement dans le quartier d'Agronomía, près de l'université et de l'hôpital, et je pris conscience d'une vérité indéniable que j'avais tenté d'étouffer en l'enfouissant sous des couches de béton, des couches qui avaient érigé le masque à l'image d'Amílcar. J'essayais de lui ressembler parce que je pensais que ce qu'il m'avait inculqué était juste, sensé, intelligent, logique. Ce qui fait un homme. Et qu'est-ce qu'un homme ? me demandais-je, en arpentant les allées des terrains vagues envahis par les mauvaises herbes et les chardons, observant les chiens à la recherche, peut-être, de restes de rats morts.
Je n'étais pas mon parrain ; j'étais différent, mais en quoi ? Pour me définir comme Blanc, je devais connaître le Noir. Si je ne savais pas vraiment qui il était, je ne pourrais jamais me connaître moi-même. Était-ce une méthode saine ? Non, bien sûr que non. C'était une démarche dépendante, évasive, un véritable cercle vicieux, un labyrinthe dont la sortie était sans doute scellée.
Pourtant, j'étais le seul. C'est pourquoi je flânais dans les rues, lisant les affiches de campagne pour les élections municipales à venir. Amílcar avait raison, Méndez était candidat, et partout, des affiches tapissaient les murs,

des tracts étaient punaisés aux lampadaires, et une camionnette sillonnait les rues, un mégaphone diffusant à plein volume un hymne de parti insupportablement bruyant qui vantait les mérites de la classe ouvrière et exaltait la personnalité du candidat, un citoyen comme les autres, disait-il, un homme du quartier.

Il était quatre heures de l'après-midi. J'arrivai devant la porte du salon de coiffure. Méndez était assis dans un fauteuil, feuilletant l'édition de l'après-midi de *La Prensa* . À côté du cadre, une affiche annonçait une conférence d'Orestes Giraldo au siège du club. « Qui était-ce ? » demandai-je à voix haute, et Méndez me répondit.

— Ça vous intéresse, Docteur ? Pourquoi ne pas vous joindre à moi ? J'ai été invité à porter un toast en l'honneur de notre invité.

Bien sûr, il va falloir faire campagne, et cette fois-ci par un dirigeant du Parti communiste. Pourquoi pas, me suis-je dit.

-On verra, Méndez.

- Que pensez-vous de cette dame ?

-Excusez-moi, Méndez, mais je ne discuterai de cela qu'avec les membres de votre famille.

-Je comprends, docteur, mais comme je vous l'ai déjà dit, j'entretiens une relation très étroite avec cette dame, avec elle et toute sa famille, bien sûr.

-La prochaine fois, je demanderai la permission à Clara.

Méndez rit. Il tenait le journal plié sous le bras et le jeta à quelques mètres de là, sur le fauteuil.

—Vous êtes vraiment strict, de qui tenez-vous cela ? Du député Domínguez, certainement, car de votre parrain, cela paraît peu probable.

Face à cette attaque directe, je ne me suis pas laissé intimider. Si j'avais passé l'après-midi à chercher des prétextes pour en savoir plus, je n'allais pas me laisser faire et céder aussi facilement.

Le parrain m'a déjà beaucoup parlé de toi, de ton passage au club et tout ça. J'ai l'impression que les vieilles rancunes se sont enracinées.

« Vous l'avez très bien dit, docteur. Le corps des hommes se durcit avec l'âge, non pas parce que le squelette devient plus solide, mais parce que les os sont soutenus par des ressentiments, tels de grandes colonnes de pierre. Parfois, c'est la seule chose qui nous retient. »

« Des formules politiques », me suis-je dit, « mais elles n'étaient pas toutes désagréables comparées aux platitudes que nous avions entendues ces derniers temps. »
Il a commencé à me regarder de côté et a fait le tour de moi.
« Docteur, vous savez, j'aurais bien aimé vous couper les cheveux. Je ne sais pas qui s'occupe de vos cheveux, mais à mon avis, le résultat laisse à désirer… »
Je suis rentré et me suis regardé dans le miroir. C'était vrai, j'avais les cheveux longs et je les avais à peine peignés en partant tôt. Le vent de la ville avait transformé l'image du médecin soigné avec sa mallette en cuir en une sorte de savant fou.
Un sourire, né de mon reflet, illumina mon visage. La tension entre nous se dissipa tandis que le bruit net et agréable des ciseaux alternait avec le parfum de l'eau de Cologne. Le résultat était remarquable. Je me regardai dans le miroir et appréciai mon apparence, si différente de ce que j'avais imaginé. Il ne me rasa pas, car le voile velouté de ma barbe accentuait la coupe de cheveux d'une manière masculine et élégante.
« Vous êtes jeune, docteur, si vous me permettez de vous appeler ainsi. Pensez aux patients que vous pourriez gagner, après avoir guéri leurs maux physiques, bien sûr ; sinon, ce n'est pas éthique. »
Ce n'était pas du sarcasme cette fois, mais de la complicité.
— Et vous, Méndez ? Vous n'êtes pas marié ?
Il claqua la langue avec mépris.
« N'importe quoi, Docteur ! Les femmes sont trop compliquées pour nous. À quoi bon passer notre vie à essayer de les comprendre ? Elles ne sont pas si mal, parfois, bien sûr, nous sommes des hommes après tout. N'avez-vous pas remarqué que nous ne comptons pas beaucoup pour elles ? La soumission qu'elles nous offrent semble être le fruit de notre domination masculine et de ce qui nous lie à elles. Nous nous prenons pour des hommes préhistoriques les traînant par les cheveux, mais ce sont elles qui nous tiennent, ici », dit-il en posant une main sur son entrejambe. « Leur domination est invisible, mais elles nous enchaînent par leurs voix, enivrant nos âmes, et par la culpabilité qui paralyse notre volonté. »
Elle secoua son tablier, le jeta dans un panier et dit :

— Zut, il est temps de partir. Il faut arriver tôt pour organiser le programme des discours et des toasts, et tout ce bazar, mais c'est nécessaire, docteur.
— Je pense que c'est absolument nécessaire, Méndez. Que serait le club sans toi !
Tandis qu'il ôtait son tablier de barbier et nouait sa cravate, il me jeta un regard entendu dans le miroir. Il me fit un clin d'œil, et je sus alors que je l'avais rallié à ma cause, une cause dont j'ignorais tout de la nature et des objectifs. Une petite faction, un triangle ou une trinité où l'équilibre reposait sur des forces opposées en conflit.

5

Le club social « Concejales » se trouvait à un coin de rue, cinq rues derrière la maison de style anglais qui s'était effondrée et était abandonnée. Nous y sommes allés en voiture ; je ne comptais pas m'attarder à la réunion, car je devais être de retour à Buenos Aires au plus tard à 22 h.
C'était un hangar blanchi à la chaux, repeint à plusieurs reprises au fil des ans, comme en témoignaient la peinture écaillée des murs extérieurs et le toit en tôle ondulée. De nombreux hommes étaient rassemblés à l'extérieur, fumant et bavardant. Il était presque huit heures du soir, et une lumière incroyable, inimaginable pour ce que je pensais de cet endroit, émanait de l'intérieur. Nous nous sommes faufilés entre les groupes d'hommes, qui nous laissaient passer en apercevant Méndez, me regardant avec curiosité, chuchotant et se donnant des coups de coude interrogateurs.
Méndez avait le bras autour de moi, pour me protéger, peut-être ? Il y avait un grand coin salon avec des chaises dépareillées de toutes sortes, dont beaucoup avaient été apportées par les participants eux-mêmes. Devant, un bureau avec des lunettes et des papiers, et quatre chaises. La lumière vive provenait de tubes fluorescents, encore nouveaux à l'époque et sans doute coûteux.

À l'intérieur, l'air était saturé de fumée de cigarette qui s'infiltrait par les fenêtres ouvertes. Les quelques femmes présentes, emmitouflées dans leurs manteaux, frissonnaient. Les épouses, quant à elles, se contentaient d'accompagner leurs maris et d'écouter leurs conversations. Les autres – celles qui allaient et venaient avec des plateaux d'empanadas et des verres de vin pour les hommes, et de l'alcool ou simplement de l'eau pour les dames, ou encore celles qui portaient des papiers, des stylos et des verres, passant d'un groupe à l'autre, échangeant des conseils, posant des questions, souriant – n'avaient pas le temps de penser au froid, car elles ne le ressentaient certainement pas. Le bruit était comme le bouillonnement de l'eau qui commence à bouillir dans cette fournaise humaine qu'était le club social, où le feu prenait naissance grâce aux passions politiques qui s'enflammaient peu à peu à mesure que les hommes arrivaient et que les idées prenaient forme. La fumée aidait parfois à réfléchir, mais d'autres fois, elle ne faisait que solidifier les figures de style des idéologies, pour la plupart dépassées, mais qui s'obstinaient à ne pas disparaître, telles des fantômes.

Un homme grand et mince, d'une soixantaine d'années, aux cheveux clairsemés, vêtu d'un costume gris qui semblait trop grand pour lui, ouvrit les bras de loin en nous voyant arriver.

-Mon cher Antonio, nous nous retrouvons enfin après si longtemps.

Ils se sont enlacés et se sont chaleureusement tapotés l'un contre l'autre. Les autres ont applaudi ces retrouvailles.

« Mon cher vieil Orestes… Vous savez, Docteur ? » dit Méndez en me reprenant le bras. « Cet homme était mon ami le plus proche quand j’étais enfant, il a veillé sur moi dans les moments difficiles, il a sauvé ma famille de la pauvreté… »

« Allons, allons, je t'ai juste donné un travail à l'usine. Tu sais, jeune homme, à quel point ce type travaillait dur ? Toute la journée à l'usine, le soir au cours de coiffure, et ensuite au comité pour rédiger des discours, parce que la plupart de nos gens ne parlaient pas un mot d'espagnol, ou étaient illettrés, et je le dis avec fierté, parce que pour lire les inepties que le gouvernement publie sous prétexte de moralité et de progrès, il vaut mieux rester ignorant. »

Puis il m'a regardé en fronçant les sourcils.

— Et qui est ce jeune homme, Antonio ? Un nouveau camarade ?

Méndez rit, et il ne put s'empêcher de continuer à rire en disant :
Ce serait un miracle, et je pourrais même devenir catholique.
Tout le monde a salué l'idée, mais le vieil homme est resté à attendre.
-C'est le Dr Adalberto Ruiz, filleul du député Domínguez.
Orestes Giraldo était une figure d'autorité ; c'est alors que je l'ai compris. Ceux qui nous entouraient, tels des spectateurs d'une réunion légendaire et bientôt témoins du soutien qu'il apporterait à la campagne, murmuraient, mais le plus scandaleux était le silence. Orestes, directeur du Parti communiste, respecté pour son intelligence et sa discrétion, mais contesté par les plus orthodoxes, rompit la glace avec ironie.
— S'il vient en espion, docteur, il verra que nous ne cachons rien.
« C'est un jeune homme ouvert d'esprit, Orestes », dit Méndez en lui chuchotant quelque chose à l'oreille, probablement à propos de Clara. Le vieil homme hocha la tête et sembla apaiser son inquiétude face à ce qu'il considérait comme un excès de paroles devant un inconnu ; ce n'était pas son habitude, et il n'était pas d'usage de prononcer ces discours de comité qui n'étaient rien de plus que des adoubements de camarades élus à une large majorité. Il me sembla, lorsqu'il prit ensuite la parole devant l'assistance dans un silence seulement troublé par quelques toux et les courses de quelques garçons, que la faveur qu'il rendait par sa présence relevait davantage de la nostalgie du passé que d'un véritable soutien à Méndez pour la mairie. C'était la chose à faire par commodité, peut-être même par nécessité, semblait-il dire. La différence de près de vingt ans l'autorisait, voire l'obligeait, à choisir un successeur, un choix que les circonstances ne lui permettaient pas toujours.
Mon parrain avait raison ; le barbier gravissait les échelons et avait choisi l'âge opportun, celui de la maturité et d'une sérénité supposée où l'expérience s'apaise et les passions se calment, où l'impétuosité cède la place à la réflexion. Les excès populaires, qu'ils viennent de la gauche ou de la droite, entraînaient la sphère politique sur des chemins violents et chaotiques. Apprenons, disait Orestes Giraldo, à distinguer la classe dirigeante de l'oligarchie de classe. On naît intelligent, on ne le devient pas. Le militantisme est un instrument au service d'idéaux élevés, non de l'intérêt personnel. Dieu est un opium qui terrorise le peuple ; c'est une invention de la classe oisive, qui cache la vue des aveugles derrière les lunettes des intellectuels.

Je ne retranscrirai pas le discours, et si je le fais indirectement, ce sera avec les limites de mon interprétation impartiale. Mais Méndez était satisfait, car comme tous les autres ce soir-là, il savait qu'il ne pouvait rien attendre d'Orestes Giraldo de plus que l'idéalisme du parti, des idées élevées au-dessus du pragmatisme inhérent aux motivations imposées au quotidien. Dans le monde, au mieux, c'est le moindre mal qui l'emporte, ce qui est presque toujours une amputation sanglante et inacceptable pour sauver une vie qu'il aurait mieux valu interrompre. Si Dieu est une invention, les constructions philosophiques aux allures de cathédrales qui deviennent des structures politiques ne révèlent aucune réalité supérieure à celle de cette autre grande entité. Ce que l'esprit humain construit est généralement détruit par les mains, qui ne sont rien de plus que des instruments témoignant de l'usure de cette matière périssable que sont les idées.
Alors, assise au premier rang avec ces inconnus, écoutant ces paroles comme le son des cloches annonçant une messe athée, je me suis demandé : qu'est-ce qui perdure ? Pas la chair, je l'ai vu et confirmé. Même les os ne sont pas épargnés. Quand, comme Clara cet après-midi-là, nous levons les bras au ciel, désespérés, dans un geste d'impuissance et de désespoir, peut-être devrions-nous remercier ces mêmes mains qui sont nos ennemis pour la clémence dont elles font preuve en ne nous écrasant pas sur-le-champ, en ne déchirant pas le cimetière que nous appelons cerveaux.

Les couples voisins étaient partis avant minuit ; seuls les membres du club, les participants au groupe et leurs connaissances restaient. Le dîner était prêt. Nous avons aidé à mettre la table, à disposer les nappes, les assiettes et les verres, et à ouvrir d'autres bouteilles. De la cuisine, nous entendions le cuisinier napolitain et son assistant discuter en dialecte ; l'arôme de la sauce et de la viande flottait dans l'air et nous emplissait de délice. Orestes était assis en bout de table, Méndez à sa droite.
Un cri s'est fait entendre de la part de l'Italien :
- À table, messieurs !
L'ambiance était très décontractée, comme il sied à une réunion de camarades, d'hommes qui n'avaient pas à se soucier des regards indiscrets ni des commentaires qui pourraient suivre. Chacun notre tour, nous allions

à la cuisine avec nos assiettes et revenions avec nos portions de raviolis et de ragoût. Le menu avait été décidé par la section italienne du comité, bien sûr, et les boissons, hormis le vin, étaient apportées par les Russes. Ce Krakovsky, dont mon parrain m'avait parlé, avait apporté de la vodka et d'autres alcools forts qui nous ont tous laissés complètement ivres toute la nuit. La pampa n'était pas la steppe, mais les participants refusaient de l'admettre.

Nous avons parlé de politique, et les discours récemment entendus au Congrès ont été réduits en miettes . Krakovsky, alors sénateur, a déclaré que Farías ne deviendrait jamais président, même s'il tentait de séduire les personnes âgées et les plus démunies en publiant des photos très émouvantes avec son fils malade, qu'il était connu pour garder enfermé chez lui comme un monstre.

« Ne parlez pas des personnes handicapées comme ça », lui a dit Giraldo. D'après les rumeurs, lui aussi avait un fils qui faisait des allers-retours en hôpital psychiatrique.

« Mais docteur, avez-vous vu ce gamin ? Dire que c'est un monstre est un euphémisme. Mais le vrai salaud, c'est son père. Il fait semblant d'être un homme bien, mais son âme est encore plus tordue que celle du garçon. »

Puis ils parlèrent des femmes, et la conversation se dispersa en petits groupes. Certains s'endormirent, d'autres continuèrent à manger, et la plupart à boire. Méndez était de ceux-là, et il était déjà ivre à deux heures du matin.

La réunion touchait à sa fin, car les plus jeunes savaient qu'il ne fallait pas se laisser aller à des excès indignes d'un invité. En chemise, sans cravate, chapeau à terre, certaines ceintures desserrées pour faciliter la digestion. Les odeurs de tabac se mêlaient, les rots contribuaient à polluer l'air et les flatulences devenaient la risée des plus décomplexés.

Giraldo se leva de sa chaise, enfila sa veste et son pardessus. Méndez, qui avait porté trois toasts au lieu d'un, en porta un autre, mais il ne savait plus ce qu'il disait. Orestes lui passa le bras autour des épaules et dit :

-Tiens-toi bien, ma chérie.

Il partit seul, sans attendre personne pour l'accompagner. Moi, le seul à peu près sobre, je courus vers la porte, comme s'il était de mon devoir de ne pas laisser ce vieil homme seul.

« Docteur », dis-je en regardant l'ombre disparaître au bout du chemin. « Voulez-vous que je vous emmène quelque part ? »
« Vous êtes quelqu'un de sensé, monsieur. Ne vous faites pas une fausse idée de nous, les gauchistes. Il y a des idiots et des malpolis dans tous les partis, des crétins, pfff ! Je préfère ne pas m'étendre sur le sujet. Veillez sur Antonio ce soir, assurez-vous qu'il ne s'attire pas d'ennuis, surtout quand il a bu… enfin… je ne dirai rien, car j'espère que cela n'arrivera pas, mais vous le découvrirez bien assez tôt. »
Je suis resté à fumer sur le trottoir jusqu'à ce que je sente la main rude de Méndez sur mon épaule droite.
« On va au bordel, Docteur ? Qu'en pensez-vous ? Ne dites pas non… J'irai seule alors, ma chérie. » Il m'embrassa sur la joue et se prépara à partir. Mon parrain me tenait la main quand il était sobre, et il détestait que je le touche quand il était défoncé.
J'ai suivi l'homme qui s'était mis à marcher seul sur le trottoir, en direction du sud, vers le coin de rue qui menait je ne sais où.

Je n'avais pas encore rencontré celle qui allait devenir ma femme, aussi n'avais-je aucun scrupule à coucher avec des femmes qui, parfaitement, et souvent même plus, satisfaisaient les besoins de mon corps, lesquels se complexifiaient à mesure que je grandissais et mûrissais. J'étais stupéfait de constater que plus on a de relations sexuelles, plus on en exige, jusqu'à un certain point où le corps nous trahit par une maladie ou où l'esprit s'égare vers d'autres intérêts. La psyché n'est pas dominée par le corps, mais par les sentiments. Tant qu'il n'y a ni amour, ni même affection, les extases du corps se confondent avec celles de l'esprit.
Les femmes du bordel situé à l'angle de la même rue que le club et d'une rue en diagonale dont le nom m'échappe étaient propres, mais l'endroit ressemblait à une pension de famille ordinaire. Les filles n'étaient plus si jeunes, elles avaient plus de trente ans, et elles semblaient des ménagères blasées, vêtues de jupons ou de robes qui ne laissaient rien paraître de leur corps. Le chauffage leur permettait d'avoir chaud et elles n'avaient donc pas besoin de manteaux pour dissimuler leurs formes. Deux hommes fumaient dans la salle d'attente. Ils nous saluèrent, surtout Méndez. Je le tenais par le bras pour qu'il ne tombe pas. Il parlait peu, conscient de son état ; il ne semblait pas vouloir se ridiculiser devant moi, car je ne pense

pas qu'il se souciait des autres, comme lors de la réunion. C'est seulement avec moi qu'il essayait de paraître se contrôler, ou du moins de garder une apparence de maîtrise de ses actes et de son corps. Mais, comme je l'ai dit, le corps trahit.
Voilà ce qui s'est passé lorsqu'il est entré dans une pièce avec l'une d'elles. J'ai attendu un moment dans le salon. Plusieurs femmes me regardaient depuis les fauteuils et le canapé, trois ou quatre seulement. Finalement, l'une d'elles a réussi à me convaincre. J'étais excité par leur vue, par l'odeur de leur chaleur et par ce parfum qui imprègne ces lieux indéfinissables. L'odeur de leurs lèvres et de leurs cheveux, et aussi par les traces de sécrétions qu'elles ont sur leur peau et qu'elles ne peuvent effacer. Ce mucus qui intensifie le désir et procure une satisfaction plus grande qu'un rapport sexuel propre, soigné, hygiénique. Ai-je tort de dire cela, moi qui suis médecin ? Si c'est mal, alors être un homme l'est aussi.
Nous étions là, sur le matelas, nus l'un contre l'autre, lorsque la porte s'ouvrit et que la femme que Méndez avait choisie entra d'un air absent, les seins nus et la culotte en lambeaux, et dit :
— Hé, ton ami est allongé par terre, complètement ivre. J'espère qu'il n'est pas mort…
Elle jeta sa cigarette par terre. Je me levai d'un bond et la bousculai en partant. Elle m'insulta, mais me suivit dans la pièce. Méndez était allongé face contre terre, les fesses en l'air, mais il respirait et avait un pouls, bien que très faible. Je demandai aux femmes de m'aider à le relever ; l'une d'elles accepta à contrecœur. Les autres hommes avaient pris la fuite.
Nous l'avons mis au lit.
« Je vais mettre la mallette dans la voiture », ai-je dit.
La mine m'a arrêté.
-Oui, vous vous défilez et vous nous laissez avec le fardeau.
— Je vous dis que je suis médecin, venez avec moi si vous ne me croyez pas.
Il regarda l'une des autres, celle avec qui j'étais entrée dans la pièce, et la renvoya.
Nous nous sommes habillés et sommes sortis dans la rue froide. La voiture était garée le long du trottoir d'en face. Les bras croisés, grelottante, vêtue d'un vieux manteau mais sans chaussettes et chaussée de sandales, elle m'a regardé ouvrir le coffre et en sortir ma mallette.

« Alors c'est vrai, gamin, » m'a-t-il dit. « Tu es d'ici ? Oui, tu passes par là, je suis là tous les jours… »
Je l'ai ignoré ; j'avais peur que tout ce désordre ne finisse en tragédie. Méndez était toujours nu et respirait maintenant bruyamment. J'ai écouté sa poitrine et pris sa tension. Elle était basse, mais il se remontait. L'alcool et l'hypertension avaient probablement contribué à son état.
« Que s'est-il passé ? » ai-je demandé, lorsqu'il allait mieux et que je l'avais recouvert d'une couverture.
La femme qui était avec lui m'a dit :
C'est toujours la même histoire : quand il boit trop, il a du mal à bander. Mais il insiste, alors je n'ai pas d'autre choix que de le tripoter jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Après, il dort comme un bébé toute la nuit, mais si je ne le fais pas, voilà ce qui arrive.
-Ce n'est donc pas la première fois.
« Non, mon garçon, mais il sera l'un des derniers. Je ne l'aurais pas laissé entrer s'il ne payait pas très bien et beaucoup, et à cause des problèmes qu'il causerait ensuite. Il a menacé de nous faire fermer. »
« Laisse-nous tranquilles », lui ai-je dit.
Elle et les autres, qui observaient depuis l'embrasure de la porte, partirent et la refermèrent. Je restai à le surveiller jusqu'à ce qu'il se réveille de lui-même à 5 h 30 du matin. Il ne faisait pas encore jour, mais les lampadaires étaient déjà éteints.
Il me regarda en tournant la tête. J'étais allongé moi aussi ; j'avais essayé de dormir un peu.
- Que faites-vous, docteur ?
- Comment allez-vous, Méndez ?
-Alors tu prends soin de moi comme…
-La nuit dernière ne s'est pas bien passée…
« Et qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu as peur du scandale, et qu'il ternisse la réputation de ton cher parrain. Tu le crois vraiment si irréprochable ? Ces bonnes manières, ces vêtements de luxe, ces abonnements au Colón… »
"Silence un instant", dis-je en lui saisissant le poignet pour prendre son pouls.
Il rejeta la couverture, s'assit dans son lit, se frotta les parties génitales et dit :

— Zut ! Je n'ai pas fini cette fois non plus, je m'emballe trop et d'un coup je m'évanouis, je ne sais pas.
— Et ils m'ont dit que ce n'était pas la première fois, que tu devrais te faire examiner, Méndez.
J'ai d'autres préoccupations.
Il est allé aux toilettes pour uriner.
—Vous n’êtes pas vieux, Méndez, il s’agit simplement de prendre des médicaments pour contrôler votre tension artérielle.
Il est revenu comme ça, sans se couvrir, touchant son pénis comme s'il voulait le maltraiter pour sa désobéissance.
— Docteur, occupez-vous de Clara et laissez-moi tranquille, je sais ce que je fais.
Il s'assit sur le lit.
-Voyons voir si ces salopes peuvent nous donner une leçon.
-Il n'est pas encore six heures, ils doivent dormir.
Il me regarda avec haine et mépris.
« Oh, regardez ce monsieur qui se soucie du sort de ces jeunes filles innocentes ! Vous êtes comme votre parrain, ma chère, vous faites semblant d'être coincé et convenable, mais vous complotez en secret, et ensuite vous vous plaignez si ça tourne mal. »
« Ou si un ami nous trahit », dis-je en allumant la faible lumière du plafond. Les volets étaient soudés. Dans la lueur ocre de cette lumière, je vis pour la première fois la peau de Méndez, recouverte d'une épaisse chevelure brune, son corps ferme, sa poitrine musclée, son visage aux traits de profil d'un magistrat romain, avec une barbe soignée et des yeux clairs d'un vert inhabituel, presque tropical. Oui, une couleur semblable à celle d'un tableau où se mêlent les différentes nuances des arbres d'une forêt tropicale côtière. Et sa peau était couverte de cicatrices.
— Quels vers Amílcar a-t-il écrits pour vous ? — Il ne s’adressait plus à moi formellement ; il était désormais pleinement lui-même, ses pensées aussi nues que son corps.
— Pour ce qui est des élections du club et tout ça, mais laisse tomber, tu m'as déjà dit que ça ne me regardait pas.
« Tu fais semblant d'être prude alors que tu meurs d'envie de tout savoir. Tu es un vieux pervers, mon cher, comme tous les autres. Le problème d'Amílcar est celui de sa classe : ils pensent tout mériter et que tous les

autres ont l'obligation de le leur obtenir, qu'il s'agisse des gouvernements ou des femmes. »
— Donc, c'était à cause d'une histoire de jupe, n'est-ce pas ? J'imagine que c'était à cause de la femme de Casas.
Méndez se leva et se mit à chercher ses vêtements sur le sol. Ce geste de s'habiller avant de parler de Clara était plus qu'une simple marque de respect. Il enfila son pantalon et sa chemise blanche, tachés de dîner et imprégnés d'une odeur de transpiration.
« Si vous l'aviez vue il y a quinze ou vingt ans, elle était d'une beauté saisissante. Plus que son physique, c'était son élégance naturelle, sa démarche raffinée. Son rire était authentique. Elle avait la taille parfaite, une silhouette idéale qui sublimait n'importe quelle robe – et elle n'en possédait pas beaucoup. Si elle se maquillait, c'était toujours discret, et même sans maquillage, son visage rayonnait. Elle souffrait aussi ; elle pleurait et criait. Quand elle se mettait en colère, nous la craignions comme une déesse vénérée, une déesse qui s'effondre et révèle ses faiblesses, et c'est pour cela que nous l'aimions encore davantage. C'était à l'adolescence, quand les trois sœurs n'avaient que leur mère, qui ne pouvait subvenir à leurs besoins car le gouvernement lui avait supprimé la pension de réversion. Palacios était un partisan d'Yrigoyen et travaillait comme simple employé au ministère de l'Intérieur sous le gouvernement de Justo. » Lorsqu'il mourut d'une crise cardiaque à la quarantaine, le gouvernement se souvint de tous les articles qu'il avait envoyés aux journaux et de tous les obstacles qu'il avait dressés sur le chemin des affaires qu'il traitait. On ne le licencia jamais parce qu'il en savait trop, et on ne le fit pas tuer. Qui sait si sa mort subite n'était pas due à autre chose que cette crise cardiaque mentionnée sur le certificat de décès signé par le médecin de garde ? Il mourut dans son bureau, raconta-t-on, à dix heures du soir, car il travaillait tard à sa machine à écrire, faisant des allers-retours entre le classeur métallique et son bureau, et le grincement des tiroirs ouverts se mêlait au cliquetis de la machine.
Antonio Méndez ouvrit la porte et frappa. Le silence matinal qui régnait dans la maison lui répondit.
Les sœurs cherchaient des petits amis aisés, mais elles se contentaient de ce qu'elles pouvaient. L'aînée épousa un paysan et partit pour Entre Ríos ; la cadette fut la plus chanceuse : elle conquit le cœur de Gonzaga, qui

devint plus tard général, mais ceci est une autre histoire. Quant à Clara, la cadette, la plus belle de toutes, elle ne se contentait pas de ce qu'elle voyait. Elle s'occupait de sa mère ; à vingt-quatre ans, elle était courtisée par de nombreux prétendants, mais elle savait qu'ils ne recherchaient que le sexe. Pourtant, elle n'en écartait aucun. Très intelligente, elle étudiait pour devenir institutrice, mais elle ne savait rien faire d'autre que les tâches ménagères. Elle devait consacrer du temps à ses études, ce qui était insuffisant après avoir travaillé et pris soin de sa mère. Casas – un nom clé, un nom qui revenait sans cesse. Casas, comme si son nom de famille était un signe du destin qui le destinait, lui et son entourage, à un certain lieu et à une certaine condition. Elle travaillait à la boulangerie comme aide-cuisinier quand Rodrigo était jeune et célibataire, un garçon plutôt réservé mais abordable du quartier, un type ordinaire qui passait inaperçu, à l'image de son nom de famille. Casas, comme on donne un nom à sa maison, quelque chose de si commun et de si intime qu'on ne pensait pas à lui tous les jours, seulement quand il se passait quelque chose, comme je l'ai dit, écrit par le destin. La vie de Casas semble prédestinée, et ne riez pas, car il est un peu *maudit* . Les femmes le comprennent, mais nous, les hommes, avons du mal avec ça. On se casse la tête pour essayer de faire en sorte que les choses soient comme on les imagine. Les femmes se calment, sèment le chaos à leurs dépens, condamnent, et le lendemain, on dirait qu'elles ont oublié. Nous, on se tord d'impuissance, on ressasse les choses, on y pense pendant des années s'il le faut, mais on agit comme si de rien n'était, comme si tout était juste comme ça. Le silence, mon enfant, cache bien des bruits.

On a entendu le bruit de l'évacuation de la salle de bain.

« Ils sont réveillés », dit-il. « Je vais leur demander de nous préparer du maté amer. Je suppose que vous n'êtes pas de ceux qui le préfèrent sucré. »

J'ai entendu des rires venant de la cuisine. Il est revenu et s'est assis. Il a posé une main sur mon genou, l'a serré fort et a dit :

-Merci pour votre aide, docteur.

« Eh bien, dis-je , ne vous laissez pas aller à la sentimentalité. Continuez à nous raconter. Qui étaient les prétendants ? »

« Il y en avait beaucoup, mais elle considérait que nous étions les trois meilleurs. Amílcar, par exemple, se vantait de ses relations et se croyait tout permis. Casas, on lui en voulait parce qu'on ignorait ce qui se passait à

la boulangerie quand elle y travaillait – on soupçonnait qu'il avait couché avec elle, mais on voulait croire que Clara lui avait résisté – et puis, c'était un homme qui fuyait les commérages, terre-à-terre quand il le fallait, sérieux presque toujours. Et moi, bien sûr, le gamin pauvre du quartier, avec une mauvaise réputation, un langage fleuri, qui se battait avec les Russes à coups de pierres et de couteaux de cuisine, jusqu'à ce que je devienne ami avec eux. Alors, j'étais communiste, marxiste-léniniste dans tous les sens du terme, mais surtout dans mes poings, parce que les autres gamins, encouragés par la propagande du gouvernement, me sautaient dessus. Et ton parrain, tu sais, il me défendait. Et puis on prenait une douche et on allait jouer au ballon. » C'est pour ça qu'il s'est embrouillé, je suppose, en pensant que je lui devais des services. Il n'est pas du genre à réclamer un remboursement, mais plutôt à considérer les choses comme allant de soi. Ce sont les pires, parce qu'ils croient que tout le monde pense comme eux et ils s'offusquent si les autres agissent différemment. C'est ce qui s'est passé aux élections du club. Il a cru que j'avais comploté pour le faire perdre. Ce n'était pas le cas, mais ce n'était pas non plus parfaitement propre. J'aurais bien aimé lui dire de demander à son père s'il n'était pas impliqué lui aussi. On savait tous que ces élections de clubs de quartier, c'est le même genre de magouilles à petite échelle que ce qui se passe dans les municipalités, la province et le pays. De la fraude pure et simple, plus ou moins flagrante. Je n'ai jamais caché mon allégeance aux socialistes, à personne, et surtout pas à Amílcar, qui était mon meilleur ami. Il pensait que j'allais truquer les élections pour qu'il gagne, et comme ça ne s'est pas produit, il m'en veut depuis. Je me suis battu pour ce qui m'appartenait, mon ami, car je ne lui devais rien, ni à lui ni à personne d'autre.
« Le maté ! » crièrent-ils depuis la cuisine.
« J'irai », lui ai-je dit.
Dans la cuisine, deux femmes buvaient du maté et mangeaient des biscuits.
« Vous en voulez un, docteur ? » demanda la même femme que la veille.
« Pour le vieil homme », dis-je.
- Et comment va-t-il/elle ?
-Mieux encore, nous partirons dans un petit moment.
-Il n'y a pas d'urgence, rien ne se passe avant ce soir. Et dis-moi, quel est son rôle pour toi, ce type ?
-Rien, juste un ami de mon parrain, c'est tout.

-Euh-huh…
L'autre, celui qui avait été avec Méndez, a dit :
-Ferme-la un peu, demande moins à Dieu et…, ils viennent ici pour baiser et rien de plus, et si je t'ai déjà vu, je ne m'en souviens pas.
L'autre a ri.
— Tu as vu ? C'est un dictionnaire de proverbes.
À mon retour dans la chambre, Méndez m'a fait un clin d'œil.
J'ai beaucoup discuté avec les filles. Et toi, comment s'est passée ta soirée ?
« *Coitus interruptus* … » lui ai-je dit. « En plein milieu, ils sont venus me prévenir pour ton truc. »
Sérieux.
— Cela fait partie du métier, docteur, ce ne sera ni la première ni la dernière fois.
Il but deux bières et mangea deux biscuits moelleux.
-Il est presque sept heures, mon garçon. On y va ?
— Il ne s'en tirera pas aussi facilement, Méndez. Continue de nous le dire, tu me dois quelque chose.
Je le lui ai dit exprès, bien sûr, mais il savait que c'était vrai. Il me devait une visite à domicile, rien de moins.
« À propos de Clara, ton parrain a raison. Il ne t'a rien dit, je suppose, mais il se sert de son ressentiment suite aux élections du club comme excuse pour masquer sa plus grande défaite. La plupart des hommes sont moins affectés par la perte d'un poste, d'une fonction ou d'une compétition que par le sentiment de vulnérabilité que leur procure un sentiment. Les sentiments sont des faiblesses qui nous contrôlent. Paradoxalement, on n'aime pas admettre avoir perdu parce qu'on se sent moins viril qu'un autre. Une femme peut choisir une autre femme, et ça ne nous regarde pas ; elle s'intéresse à autre chose. Mais qu'une femme nous compare à un autre homme et choisisse simplement, c'est peut-être la plus grande humiliation. Qu'est-ce que l'autre homme a que je n'ai pas ? Que peut-il faire que je ne peux pas ? On était trois à se disputer Clara Palacios, et les autres… enfin, je ne les mentionnerai même pas. Santos, le type du bar ; Valverde, qui était marié mais s'en fichait ; et Aníbal, le gamin de l'atelier… » Il l'adorait, mais savait qu'elle était hors de sa portée à cause de son âge. C'est lui qui a eu l'idée, je crois, si je me souviens bien, comme un jeu, un fantasme. Et c'est nous, les adultes, qui pensions que cela

pourrait se révéler sinistrement amusant. Nous étions rancuniers, c'est vrai, à cause du mépris qu'elle nous témoignait en nous faisant attendre, sachant qu'elle ne pouvait plus payer le loyer ni les médicaments de la vieille dame. Le pharmacien Valverde lui en donnait la plupart gratuitement, mais elle n'a jamais rien reçu en retour. Santos, celui du bar-magasin, a fait de même et n'a reçu qu'un sourire. Amílcar l'a invitée à une représentation au Théâtre Colón ; elle a décliné l'invitation, mais son physique de beau garçon lui plaisait. Je lui parlais de politique, et les gens nous voyaient à un coin de rue, absorbés par nos débats. Mais après, juste un bonjour, rien de plus. Elle l'a remarqué et a tâté le terrain. Bref, on avait prévu le match pour décider une fois pour toutes. Mais pour que ce soit équitable, on a laissé le hasard trancher. Comme dans les équipes nationales, tu vois ? C'est le bazar, comme dit le tango, la Bible et le chauffe-eau, c'est du pareil au même.

— Mais bon sang, Méndez ! Garde tes longs discours pour tes conférences et dis-nous une fois pour toutes ce que tu as prévu.

Une tombola. Vers la fin de l'année, l'école organisa des kermesses et un dîner pour récolter des fonds pour l'année suivante. Les enfants firent des spectacles et des groupes folkloriques locaux vinrent jouer. Les billets de tombola pour les tables que nous avions réservées et les autres lots étaient en vente depuis deux mois. Personne ne savait, sauf nous, que Clara était l'un de ces lots. Au moment opportun, le sac contenant les numéros – dans lequel une petite fille choisie au hasard dans le public piocherait un numéro – serait remplacé par de nombreux petits papiers vierges sur lesquels étaient inscrits quelques noms. Le moment où le lot surprise serait annoncé. Cette fois, nous avions décidé de jouer franc jeu. Il n'y aurait qu'un seul papier par personne. Nous nous sommes serré la main, comme de vrais gentlemen, ce dernier soir au bar. « Que le meilleur gagne », nous sommes-nous dit. Le sort en était jeté. Aníbal, qui n'était pas au courant et passerait inaperçu parmi les autres garçons, serait chargé de changer les sacs sous la scène. Après, je suis retournée au bordel, le même. D'autres filles, mais les mêmes commérages. Elles se plaignaient sans cesse que les femmes du quartier les méprisaient, elles, les ménagères, et surtout les institutrices qui, parce qu'elles travaillaient honnêtement, se croyaient autorisées à les regarder de haut. Si elles devaient choisir, disaient les prostituées, elles préféreraient être des ménagères attendant leurs maris,

le repas prêt et la table mise. Des illusions, bien sûr, des rêves pour se protéger de la réalité qu'elles vivaient. Ce soir-là, elles parlaient et se plaignaient comme d'habitude, et j'ai entendu le nom et le prénom de Clara. « Cette petite sainte-nitouche, si prétentieuse, a mangé les viennoiseries du boulanger, et elle est enceinte. » Était-ce vrai ? Était-ce possible ? Ces femmes ne mentent pas sans raison ; elles mentent pour blesser, et Clara n'était pas là. J'en doutais, mais cela me semblait aussi fort probable. J'imaginais Rodrigo Casas devant le four de la boulangerie, au cœur de la nuit, dehors dans la rue encore plongée dans l'obscurité, à l'intérieur, la chaleur du feu. Et à côté de lui, Clara. Tous deux transpiraient à cause de la chaleur. Ses cheveux étaient retenus par un foulard, des gouttes de sueur perlaient sur son front, ses vêtements saupoudrés de farine qui blanchissait son visage, et le sourire avec lequel elle tentait de dissimuler son épuisement et la chaleur. Et lui, dans le débardeur qu'il portait toujours au travail, et le tablier blanc taché de dulce de leche. Que pouvait-il faire de plus ? Ce n'était pas un violeur, et elle était enfin dans un endroit où il ne faisait pas froid, où un homme était là, avec des bras ni trop forts ni trop faibles, mais assez forts pour la serrer dans ses bras. J'aurais fait la même chose. J'y ai pensé toute la nuit et toute la journée suivante, jusqu'à ce que la fête commence. Aníbal avait laissé le sac de la tombola dans un sac sous la scène. Elle est partie ; Elle avait d'autres choses à faire, comme organiser les groupes de spectacle, dresser les tables et vendre des boissons et des empanadas. Du vin pour les adultes et du Coca-Cola pour les enfants. Je me suis glissée sous la table, j'ai pris les petits papiers avec nos noms dessus et je les ai remplacés par le même nombre de petits papiers, chacun portant le même nom. Le moment venu, ce qui devait arriver est arrivé. La surprise, l'indignation et la fuite humiliée de Clara. Mais elle reviendrait, bien sûr, car même avant notre jeu, elle appartenait à Casas.

-Voilà donc la trahison que mon parrain ne pourra jamais te pardonner.

— Pourrais-tu lui pardonner, chérie ?

— Mais votre intention était…

« L'enfer est pavé de bonnes intentions. C'est comme ça qu'on dit, non ? Demandez donc à cette pute », dit-il en pointant du pouce vers la cuisine, « aussi pleine de proverbes que de sperme. »

6

La campagne pour la mairie se poursuivait comme toujours dans les grandes villes. Le vainqueur aurait un avantage considérable pour briguer le poste de gouverneur, voire un siège au Sénat. Mais Méndez n'était pas du genre à rédiger des projets de loi ni à étudier les lois ; il était là pour diriger, pas même pour organiser, à mon avis. Sur ce point, mon parrain avait raison. Il y a des politiciens qui ne sont que des beaux parleurs, pour ainsi dire ; d'autres qui gravissent lentement les échelons grâce à leurs propres mérites, s'ils y parviennent ; et puis il y a ceux qui ont véritablement le pouvoir et le talent pour concevoir et mener des stratégies de parti. On ne sait pas comment ils s'y prennent, mais ils parviennent à séduire l'électorat non seulement par la démagogie, même si c'est leur arme principale. Méndez était de ceux qui convainquent d'abord par son allure virile et terre-à-terre, un subtil mélange d'éducation et de ce qu'on appelle un tempérament explosif.

Je l'ai entendu le lendemain de la réunion, alors qu'il était parfaitement lucide et bien réveillé, en train de parler aux voisins du coin de la rue, à quelques mètres du salon de coiffure. Quelqu'un avait tagué des insultes à son encontre et contre les communistes sur le mur jouxtant le terrain vague près du commerce. Les mauvaises herbes poussaient sans contrôle, alimentées par l'inertie de la municipalité, dirigée par les radicaux de la faction la plus proche de celle d'Amílcar. Ces graffitis étaient quotidiens, apparaissant aux aurores, et personne ne se souciait de les effacer, même s'ils ornaient les façades de maisons appartenant à des familles n'ayant rien à voir avec la politique militante. Mais les longs murs étaient idéaux, et celui jouxtant le salon était parfait non seulement par sa longueur et sa hauteur, mais aussi parce que sa proximité révélait la cible directe. C'était comme peindre des insultes directement sur le front du coiffeur communiste, ou du moins lui coller une pancarte ignominieuse dans le dos. Il entra directement dans le bar depuis le trottoir d'en face, et c'est un des gamins du quartier qui lui dit de sortir pour regarder. J'étais avec lui ce matin-là ; on avait quitté le bordel à sept heures, pris une douche chez lui –

ou plutôt, dans une chambre miteuse louée au bout d'un long couloir sans toit. Je devais aller voir Clara quand j'ai entendu le garçon crier, alarmé.
— Don Antonio ! Venez, venez, regardez !
C'était un garçon de treize ou quatorze ans, un de ceux qui travaillaient pour lui à la distribution de tracts prosélytes. Ils allaient de maison en maison, de commerce en commerce, répétant comme des perroquets des choses qu'ils ne comprenaient absolument pas. Ils répétaient ce que Méndez leur avait dit et ce qu'il leur avait ordonné de mémoriser. S'ils avaient utilisé cette mémoire à l'école, ils n'auraient pas eu besoin de ce travail, qui ne leur rapportait que quelques pesos à la fin de la journée, qu'ils donnaient à leurs parents ou dépensaient en cigarettes.
Antonio suivit le garçon sur le terrain vague, car la végétation y était haute, notamment les chardons ; on aurait dit des palmiers dans une forêt tropicale. C’est l’impression que j’ai eue la première fois que j’ai vu ce terrain vague. C’était une sorte de jungle miniature, une caricature de république bananière d’Amérique du Sud. Pourtant, les graffitis étaient écrits à la peinture rouge, à une certaine hauteur, au-dessus des buissons. De près, on ne pouvait pas les distinguer en détail, mais depuis le trottoir d’en face, ils étaient nets et percutants.
"Méndez, traître. Vendu. Le boucher de Staline."
Il ne s'agissait pas de simples allusions à la campagne ; elles visaient directement ses idées socialistes. Il n'avait aucune raison d'être si en colère ; il était déjà blasé par ce genre de ragots, qui le blessaient là où ils ne comprenaient pas, faute de mieux. Ou peut-être le blessaient-ils au cœur même de son histoire personnelle, ou de son parcours d'homme politique local. Il ne vivait pas mieux que n'importe quel autre bourgeois, mais cela ne signifiait pas que les rumeurs que j'avais entendues à l'époque dans les rues de La Plata étaient fausses, des rumeurs qui ne faisaient que confirmer ce qu'Amílcar m'avait raconté. Il recevait de l'argent de l'étranger, des bateaux de pêche ancrés à Ensenada, de simples marins qui, après avoir quitté leurs vêtements de travail, prenaient le bus pour La Plata et le retrouvaient chez le coiffeur – rideaux tirés, bien sûr – presque toujours en fin d'après-midi. Et qu'a-t-il fait de cet argent ? L'a-t-il investi ? Je ne pense pas qu'il ait eu le flair nécessaire pour la croissance économique. C'étaient peut-être des roubles, ou quelque chose d'approchant, et je ne pouvais ni les échanger ni les utiliser comme

chèques en blanc. Alors cet argent circulait de main en main, par petites sommes, dans de petits commerces qui contribuaient aussi à financer les comités et à couvrir les frais de campagne. Ces garçons, ceux qui fumaient et disaient des bêtises, inconscients des secrets qu'ils révélaient, m'ont dit que beaucoup de Russes et d'autres non russes avaient remboursé leurs dettes, notamment celles de l'entrepôt et de l'hôpital. Les bébés mouraient très souvent, et les vieillards toussaient sans cesse jusqu'au jour où ils se turent. Et les hommes et les femmes, surtout ceux des bidonvilles, de la campagne pauvre environnante, recevaient une enveloppe, parfois une bourse en cuir, d'autres fois simplement un cheval plus jeune pour la charrette, ou finalement un cercueil décent.

Antonio Méndez émergea des herbes folles, les manches de son tablier couvertes de bardanes et les boutons de son col défaits, trébuchant sur les pierres et la boue, jusqu'à atteindre le trottoir où plusieurs voisins s'étaient rassemblés aux cris des garçons, porte-parole de l'indignation.

— Encore les mêmes vieux criminels ! Ils n'ont rien contre moi, si ce n'est ce dont je suis le plus fier : mes idéaux et ma passion pour les travailleurs !

Ils l'acclamèrent à grands cris, alors qu'il n'était qu'à quelques pas, lui disant de ne pas s'inquiéter, que le peuple le soutenait. Je me suis alors souvenu d'une des plus grandes craintes de mon parrain : que Perón, emprisonné, ne soit libéré sous la pression de l'opinion publique et des médias à Buenos Aires. Méndez se fichait bien de savoir si cela se produirait ou non ; rien ne le liait à Perón, même si le passé du colonel était aussi trouble, voire plus, que le sien. Ces liens avec les forces armées ne le convainquaient pas, mais ils étaient nécessaires. Le peuple était désarmé ; il ne savait se battre qu'à coups d'insultes et de coups de poing, et il s'en lassa vite. Il fallait l'éduquer à la révolution, le guider en lui expliquant ce qu'il devait faire pour obtenir ce qu'il désirait tant. Devant lui, le peuple, la multitude, la mer d'hommes, les bras levés, marchait à grands pas vers les places publiques, scandant avec force les chants de la puissance. Derrière eux, les armées et les armes, au service du peuple ?

C'était la question d'Amílcar, une question qui, à ce moment-là, était devenue une certitude. Pendant tout ce temps, il avait peur de ce qui se passait déjà.

Et tandis que Méndez répétait en chœur ce que tout le monde dit dans ces situations – les certitudes auxquelles s’appuie la foule en marche, les belles

paroles de tolérance envers l’opposition alors qu’en réalité il attisait la haine –, je parlais aux garçons, ou plutôt je les écoutais et les observais. C’étaient tous des enfants du voisinage, tous des adolescents. Les plus âgés fumaient au coin de la rue, donnant des ordres aux plus jeunes, dont certains avaient onze ou douze ans. Assis sur le muret du terrain vague, entourés de fourmis et imprégnés de l’odeur nauséabonde des excréments de chien ou de chat qu’ils y jetaient, je leur demandais si ce boulot leur plaisait.

Les trois qui m'entouraient, à la fois anxieux et admiratifs de mon costume, de ma profession, ou de tout ce qu'ils avaient pu entendre à mon sujet ces derniers jours, étaient très différents physiquement : l'un avait des cheveux roux flamboyants, l'autre un visage aussi sombre qu'un Russe de Sibérie, et le troisième des cheveux bruns comme ceux de mon parrain. Ce dernier était le plus jeune, treize ans, m'expliqua-t-il ; l'aîné en avait seize et arborait déjà une épaisse barbe sombre à moitié fournie. Le cadet avait quinze ans et souriait, laissant apparaître ses dents blanches sous ses cheveux roux bouclés et sa moustache naissante qu'il ne raserait jamais. Il me confia cela parce que les filles aiment les moustaches, surtout si elles sont aussi originales que la sienne. Les autres rirent et le bousculèrent.

« Vous avez raison », dis-je, et ils cessèrent de l'embêter et devinrent sérieux. « Alors dites-moi, est-ce que Méndez vous donne de l'argent pour emmener vos copines au restaurant ? »

Au milieu des rires et des moqueries, ils ont essayé de faire croire qu'ils avaient des copines et de l'argent, mais le mensonge était flagrant sur les deux points.

« Ne t'énerve pas, les femmes compliquent tout, n'est-ce pas ? » demandai-je en regardant l'homme plus âgé pour l'entraîner dans ma complicité. « Tu dois bien le savoir, gamin ? » Je lui donnai une tape amicale sur la barbe ; il rit, d'un rire sévère et sûr de lui. Il regarda les autres d'un air moqueur, comme pour dire : « Vous voyez ? Le docteur l'a compris ; nous sommes tous les deux des hommes, et vous, vous n'êtes encore que des gamins. »

— Et comment se débrouillent-ils à l'école ?

Cette fois, ils se regardèrent tous les trois, gênés.

« Mais bon, il faut y aller. De nos jours, il faut apprendre des choses si on veut soutenir M. Méndez. Voulez-vous passer votre vie à distribuer des tracts ou devenir président et représentants ? »

« Je veux être président », a déclaré le plus jeune, et tandis que les autres se moquaient de lui, le discours et le nombre de voisins augmentaient.
— Et vous, quel est votre nom, Monsieur le Président ?
-Luciano Catafalco.
J'ai ri et toussé, surprise. Je ne voulais pas me moquer de l'idiot italien, alors j'ai interrogé l'autre, la rousse.
-Krakovsky, docteur.
— Avez-vous un lien de parenté avec le député ?
« C’est mon oncle », dit-il fièrement, et comme l’homme plus âgé perdait du terrain, il s’assit à côté de moi, croisa les jambes, se mit à fumer comme un gangster et me tendit la main :
-Baldomero Spilanovitch, à votre service, camarade.
Je lui ai serré la main, forte comme celle d'un docker ou d'un ouvrier d'usine.
— Tu travailles, n'est-ce pas ?
Il haussa les épaules ; quelque chose ne le convainquait pas.
-Oui, docteur, je fais fonctionner une machine.
Alors les autres enfants lui ont sauté dessus.
« Quelle machine ? Quelle machine ? » lui crièrent-ils. « Elle nettoie les sols, docteur… »
« Et alors, quel est le problème ? » ai-je demandé sèchement.
Ils se turent tous les deux.
« Je ne te pose pas la question à toi », dis-je à la rousse, car la protection perpétuelle du député était évidente, tant qu'il occupait son poste, bien sûr, et tant qu'il avait les moyens de trouver un emploi à son neveu. « Et toi, mon vieux ? » demandai-je à l'homme plus âgé, le nettoyeur de sols à l'usine. « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? »
Il me regarda timidement, loin de toute vantardise.
-Je voudrais être comme vous, docteur.
J'observai son visage, sa peau couverte d'un duvet précoce, promesse d'un homme qu'il n'était pas encore. Ses yeux noirs me parlaient de loin, non pas vers l'horizon que son nom suggérait, vers les steppes et les vastes plaines, mais vers une profondeur abyssale. Je le vis agenouillé, lavant les sols d'une tannerie, mais non, ce n'était pas la bonne prémonition. Je le vis laver l'huile des munitions, le lubrifiant des fusils, être transporté d'un endroit à l'autre, nettoyer toilettes et latrines, douches et égouts bouchés.

J'entendis les coups de feu, les gémissements des soldats, puis je le vis laver le sang du carrelage, ramper à quatre pattes, suivant la traînée de sang jusqu'au champ de bataille, et ensuite, comme un idiot, essayer de laver le sang de la terre qui l'engloutissait déjà, comme s'il pouvait ainsi sauver quelque chose de la mort. Lui, celui qui nettoyait. Comme moi, il s'efforçait de nettoyer la crasse des malades à l'hôpital, car c'est le travail des médecins : extraire la maladie et la rejeter sur le sol. Quand on s'en aperçoit, ce qui s'accumule sur le sol, c'est le sang du patient.
J'ai posé la main sur son épaule.
-La prochaine fois, hé, je viendrai te chercher et je t'emmènerai à Buenos Aires, ça te dirait ?
Il s'est mis à pleurer comme un enfant, car c'est ce qu'il était encore : la promesse d'un homme qui ne se réaliserait jamais. Pourquoi diable ne l'avais-je pas emmené cet après-midi-là ? Pourquoi ne les avais-je pas tous les trois emmenés, s'ils étaient amis, camarades ? Nous nous sommes dit au revoir, nous serrant la main avec cette fierté de camarades, avec cette lueur d'arrogance et de grandeur qu'on ressent rarement, mais dès que j'ai lâché la main du plus jeune, il m'a regardé avec les yeux d'un chien abandonné. Mon Dieu, il portait encore un short.
La réunion touchant à sa fin, Méndez ordonna à la foule de se disperser et appela les garçons. Ils accoururent aussitôt.
Maudits hoquets, pensai-je. Qui est vraiment Antonio Méndez ? Je voulais retourner à Buenos Aires, mais les réponses m’échappaient toujours. Amílcar et Méndez se moquaient de moi, et je me sentais comme ce garçon que j’avais laissé flotter dans la boue de mes espoirs vains.

Je suis partie pour Buenos Aires, laissant derrière moi le fardeau qui avait commencé à semer les graines des tragédies à venir. Une semaine plus tard, nous avons appris par les médias que Clara s'était suicidée. C'était le vendredi suivant mon départ. Je savais qu'elle préparait une assemblée générale pour récolter des fonds pour la fondation qu'elle avait créée après avoir appris son diagnostic, quelque temps auparavant. C'était une belle initiative, disaient tous les habitants du quartier ; le prêtre avait donné son accord à l'époque, mais s'était ensuite rétracté, disait-on, lorsqu'il fut révélé qu'une grande partie, voire la totalité, des fonds provenait de Méndez. Entre ce soutien d'un groupe politique se réclamant de la gauche

et les rumeurs d'une liaison clandestine entre eux, le prêtre s'était retiré. Clara ne sollicitait plus son soutien ; elle n'en avait plus besoin. Elle avait l'argent, le lieu (la salle du siège du club, bien sûr), et le soutien du quartier pour la kermesse, la tombola et le dîner. C'étaient des magiciens amateurs, des groupes folkloriques à l'allure pitoyable. Et au milieu de ce tumulte, la police fit irruption sans avoir besoin de forcer une seule porte. À coups de crosse, ils renversèrent les tables, brisèrent les décorations et les guirlandes du plafond. Quelqu'un avait dénoncé la Fondation pour fraude ; on disait que l'argent destiné à cet usage était détourné à des fins illégales, mais surtout, qu'il provenait de sources encore plus douteuses. Ce soir-là, tous les regards s'étaient tournés vers Antonio Méndez, lorsque le silence retomba après le brutal coup de baïonnette de la police moderne. Le commissaire en charge de l'opération n'était pas du secteur ; il avait été envoyé d'une autre juridiction pour éviter les soupçons, qui, bien sûr, étaient implicites dès le départ. Pour Méndez, ce n'était sans doute qu'une simple plaisanterie, mais il plaignait Clara. Elle se tenait au milieu de la cour, protagoniste de la soirée, représentante de la Fondation. Elle restait immobile, telle une colonne inébranlable, le point de mire de tous les regards qui la jugeaient : ceux des voisins et des quelques femmes malades qui n'avaient pas encore besoin d'être hospitalisées et qui collaboraient avec elle, qui lui faisaient confiance. Elle ne pouvait le supporter. Tant de mois de souffrance et de chagrin, à considérer la vie comme une ressource inutile à conserver indéfiniment, pour finalement se la voir arracher sans prévenir, avaient créé ce vide dans lequel l'opportunité de cette nuit-là s'insérait parfaitement, avec une précision inégalée, comme une équation cernée par le néant, sans avant ni après. Une précision absolue.

La nuit, d'une noirceur absolue, était vide et tout à la fois. C'est pourquoi elle parcourut en courant les quelques pas qui la séparaient d'Antonio, se colla à lui comme pour l'enlacer, et, s'emparant du revolver qu'il portait toujours à l'épaule, se tira une balle.

On m'a raconté que ce fut une véritable tragédie grecque dans le quartier. Casas, remis de son choc, passa des mois à tenter de réconforter Laura, qui, cette nuit-là, hurlait et criait hystériquement. L'ambulance, désormais inutile, les renforts de police, les interrogatoires forcés qui n'aboutirent à rien, et le Club Social qui rouvrit ses portes une semaine plus tard, une fois le chaos nettoyé et les taches de sang effacées du carrelage. La

boulangerie resta fermée quelques jours, puis rouvrit, mais le pain n'était plus le même. Oscar, le neveu de Méndez et apprenti de Casas, s'occupait de la cuisine ; Laura était trop déprimée pour que son père reprenne sa routine matinale de préparation et de vente. Mais lorsque les ventes chutèrent et que les pâtisseries pourrirent sur les étagères et dans les paniers, Rodrigo Casas reprit finalement les rênes, et tout redevint normal, du moins en apparence.

Le salon de coiffure ferma lui aussi pendant près de deux semaines. Oscar, ce garçon taciturne, renfermé et omniprésent, fut renvoyé par Casas et alla vivre chez son oncle, devenant apprenti barbier, du moins le temps que Méndez laissa passer pour que les choses se calment. Les élections approchaient, mais sa position n'était plus aussi favorable qu'avant. Qui l'avait dénoncé ? Après mûre réflexion, il conclut que cela pouvait être n'importe qui, même un de ses camarades. En politique, il n'y a pas de loyauté ; il le savait bien.

Je l'ai trouvé en train de feuilleter le journal du matin, assis sur le tabouret près du miroir. À l'instant où nos regards se sont croisés dans le reflet, j'ai ressenti une sensation toxique. Qu'était-ce ? Une douleur qui semblait émaner du mur et transpercer le miroir, reflétant non pas l'image elle-même, mais sa métamorphose.

Nous ne nous sommes pas embrassés.

Oscar portait son tablier impeccable, attendait devant le miroir, affûtant son couteau sur le cuir.

- Bonjour, ai-je dit.

« Bonjour, docteur », répondit-il.

« Tu vois, le gamin apprend », dit Méndez en me conduisant au fauteuil. Il donna quelques conseils à son neveu, et le garçon se mit au travail.

Pendant ce temps, Méndez me parlait, débitant des inepties sur la situation de la campagne. Le fantôme de Clara était une idée perdue, luttant pour survivre dans la mémoire collective du quartier, mais rejetée dans chaque maison et chaque commerce, elle s'échappait sur le trottoir à la recherche d'un entre-deux où elle pourrait expier ses prétendus péchés. Mais chaque lieu avait déjà ses propres péchés à expier ; peut-être d'anciens fantômes avaient-ils occupé les lieux auparavant, et l'on dit que les esprits sont plus jaloux et possessifs que les vivants.

Oscar m'a tartiné le visage de crème. Méndez m'a interrogé sur Amílcar. Il l'a fait exprès, sachant que je n'oserais pas en dire plus, de peur de bouger la mâchoire ou de faire le moindre geste qui puisse provoquer la lame du rasoir. Je me suis alors dit qu'Antonio avait trouvé une sorte de bras droit, pas seulement pour les affaires, mais comme tout bras droit, pas tout à fait fiable.

Pendant une pause, j'ai répondu :

— Et… tu peux l'imaginer, Méndez. Mon parrain est furieux.

C'était un euphémisme. Quand Amílcar a tout découvert, il a jeté le journal par le balcon et s'est enfermé dans la salle de bains pendant une demi-heure. J'ai entendu le bruit du papier toilette qu'il utilisait pour se moucher, la chasse d'eau, l'ouverture et la fermeture de la porte de l'armoire à pharmacie, et le robinet qui coulait. Il se droguait probablement, si ses pleurs le lui permettaient. Quand il est sorti, il m'a saisi les épaules et m'a dit : « Tu te rends compte, Berto, que tout ce que ce type touche est voué à la mort ? » J'ai essayé de le consoler, mais je n'avais d'autre consolation que celle que le temps apporte. Son visage exprimait plus de fureur que de désespoir ou de tristesse. « Qu'est-ce que tu vas faire ? » ai-je demandé, craignant de lui donner des idées de vengeance, de lui accorder une permission tacite par ma simple question, mais il n'avait besoin d'idées ni de la permission de personne. L'incube inévitable qui sommeille en chaque homme était en train d'imaginer une nouvelle tragédie.

en rouvrant les grandes pages de *La Prensa* , se cachant de la petite scène qui se déroula plus tard à La Plata, tel un metteur en scène faisant confiance à son régisseur : le mouvement brusque que j'eus lorsqu'il m'appela pour la première fois, de cette façon dont seul mon parrain savait le faire, une façon qui me fit sentir la gorge tranchée par le rasoir d'Oscar. La coupure superficielle et sanglante, le morceau de papier avec lequel il arrêta le saignement, les excuses murmurées tandis qu'il jetait un coup d'œil à mon oncle derrière le journal, qui, sans aucun doute, avait tout entendu, tel un dieu dans l'ombre.

J'ai quitté le salon de coiffure et la ville avec cet avertissement imprimé sur le côté de mon cou ; comme une simple égratignure, c'est vrai, mais ça brûlait terriblement sous le soleil de midi.

7

Je savais que mon parrain n'avait rien à voir avec la plainte ni avec la perquisition. Ce que craignait Méndez, c'était la manipulation politique dont il se servirait pour l'éliminer définitivement.
Les semaines passèrent. Je ne retournai pas à La Plata, mais je contactais Casas de temps à autre, car il m'avait demandé de l'aide pour la dépression de Laura. Je lui recommandai un spécialiste de mon hôpital et, lors de ces brèves et gênantes conversations téléphoniques, nous parlions de ce qui se passait dans le quartier, essayant de prendre un peu de distance avec le drame personnel. Pourtant, tout était inextricablement lié là-bas : le privé et le public étaient indissociables. Si le sujet de la campagne municipale était abordé, nous finissions par parler des événements de ce Vendredi noir à la foire, et si nous évoquions la santé de sa fille, des remarques sur la réputation de Méndez surgissaient immanquablement. Elle avait tellement chuté que les graffitis ne se limitaient plus au mur du terrain vague, faute de place, mais recouvraient tout le quartier. Je ne percevais ni sarcasme ni satisfaction dans la voix de Casas, même en l'écoutant attentivement au téléphone. Qui était cet homme ? Un insensible ou une âme au-delà de toute rancune ? C'était un dieu souffrant, je crois, celui qui se cache derrière les murs du silence et qui murmure à peine des obscénités de temps à autre, protégeant son âme derrière les fenêtres de son commerce, peut-être effrayé par lui-même.
Un jour, j'étais à l'hôpital, en train de terminer mon service, quand la réceptionniste m'a interpellé :
— Docteur, attendez, ils vous appellent !
Je me suis retourné depuis l'embrasure de la porte et j'ai vu la femme qui me criait dessus, le combiné du téléphone à la main et le bras tendu.
« Berto », ai-je entendu dans l'oreillette. C'était la voix de Méndez, rauque, épuisée, comme s'il avait pleuré.
- Qu'est-ce qui ne va pas, Antonio ?

« Ils ont tué les garçons, Berto », et avant que je ne raccroche, car il ne pouvait plus parler, j'ai entendu la boule dans sa gorge éclater sous l'effet de l'angoisse.

À mon arrivée, j'ai dû me garer cinq rues plus loin. La police et la municipalité avaient bouclé le quartier. Des dizaines de journalistes et de cameramen étaient partout. J'ai présenté ma carte médicale à plusieurs agents et j'ai finalement réussi à atteindre le pâté de maisons où se trouvait le salon de coiffure. Les voisins étaient regroupés et la police tentait de les éloigner du terrain vague, là où gisaient les corps. En passant, j'ai surpris des bribes de conversations, des mots décousus, mais tous évoquaient l'indignité, la vengeance, et toutes ces expressions comme « ils le paieront cher » et « la guerre est déclarée ». Les meurtres avaient commencé, et les trois garçons que j'avais rencontrés quelques jours auparavant étaient morts. Les trois qui travaillaient ensemble pour Méndez, comme s'ils se protégeaient mutuellement, gisaient sur le terrain vague, parmi les grands chardons que des employés municipaux essayaient maintenant d'arracher à la machette, sans que personne ne surveille pour s'assurer qu'aucune trace ne soit effacée ou qu'aucune preuve potentielle ne soit détruite. Je me disais que toute cette surveillance n'avait d'autre but que de donner une apparence d'importance aux événements devant les journalistes qui, au final, façonnaient l'opinion publique.
Méndez s'est approché de moi et m'a pris dans ses bras.
—Berto, tu les connaissais, mon cher, tu étais de ceux qui parlaient si bien de toi quand tu es parti, si jeune, si jeune…
Antonio était inconsolable, cela se voyait, mais il y avait chez lui une excitation extrême que j'attribuais à la nervosité de la situation, mais que j'avais aussi remarquée lorsqu'il prenait la parole en public ; il était à son meilleur quand quelque chose l'indignait. Alors, les mots jaillissaient d'un flot, ces mots qui l'avaient si largement élevé du simple homme du peuple au rang de leader des masses.
Je pénétrai dans le terrain vague. C'était la première fois que je m'aventurais dans cette décharge, que j'avais comparée à une forêt tropicale, et je fus surpris de découvrir des sillons et des sentiers tracés à travers les grands chardons, que je n'avais jamais vus pousser aussi haut. Ils mesuraient un peu plus de deux mètres, parfait, pensai-je, pour

dissimuler un homme. Les hommes armés de machettes s'écartèrent pour me laisser passer, et l'un d'eux écarta les branches épineuses qui piquaient atrocement au moindre contact. Je portais des mocassins et une doudoune, qui me protégeaient des griffures des plantes, mais pas mon visage ni mes mains. Lorsque j'atteignis le mur, mes manches et mon pantalon étaient couverts de Velcro.

Les trois corps gisaient dans des positions différentes sur le sol. Le plus âgé, celui qui rêvait de devenir médecin, était allongé contre le mur, la tête penchée sur une épaule, les mains ouvertes à même le sol. Le roux était face contre terre, son pantalon tombant ; peut-être avait-il été violé avant ou après sa mort. Le plus jeune était sur le dos, les jambes tordues et les bras brisés, comme s'il avait tenté de s'échapper en donnant des coups de pied et des coups de poing.

Tous trois avaient été abattus de plusieurs balles contre un mur taché de sang, où figuraient des figures ressemblant à des cartes de mondes inconnus, recouvrant à jamais les graffitis politiques.

Ils n'avaient pas été ligotés, d'où leurs positions variées, témoins de différentes tentatives de résistance ou de passivité. Le plus âgé, le plus fort, dut rester immobile. Quant aux deux autres, pauvres bêtes, ils savaient ce qu'ils avaient enduré, comment ils avaient combattu. J'examinai leurs corps ; ils étaient presque raides, et le sang était séché.

« Quand les corps ont-ils été découverts ? » ai-je demandé à l'agent qui est apparu derrière moi peu après.

Vers midi, une enseignante marchait sur le trottoir lorsqu'elle a vu des chiens agités entrer et sortir du terrain vague. Quand elle a regardé dehors, eh bien… elle a couru au poste de police.

C'était en pleine nuit, probablement avant l'aube. C'est ce que j'ai dit au commissaire Méndez . Je leur ai demandé si quelqu'un avait entendu les coups de feu ou les cris des garçons. Ils m'ont tous les deux regardé, assis dans le salon de coiffure, et ont haussé les épaules.

« Personne ne fait de déclaration, docteur », m'a dit le commissaire.

« Ils ont peur d'eux, mais pas moi, Berto. Ils vont le payer cher. »

Méndez se leva à l'arrivée du maire par intérim. Ils se serrèrent la main en signe de réconciliation provisoire. On me présenta comme le filleul de Domínguez, et le docteur Farías manifesta de l'intérêt en ma présence.

— Je connais le député, docteur. Êtes-vous responsable des autopsies ?

Je comprends que j'ai été convoqué en tant qu'ami, rien de plus. D'autres collègues doivent être affectés à ces dossiers.
Farías regarda son collègue qui l'accompagnait, ils chuchotèrent quelques secondes, puis il regarda Méndez et dit :
« Je crois que la personne la plus compétente dans cette affaire est le Dr Ibáñez. Il enseigne à l'Université de Buenos Aires, mais nous l'appellerons. Ont-ils pris en charge la récupération des corps, Monsieur le Commissaire ? »
Le commissaire Saldívar s'éclaircit la gorge, caressa sa moustache et s'excusa en disant qu'ils attendaient l'examen médical avant de les libérer.
Le maire m'a regardé.
— Et à quelle heure pensez-vous qu'ils ont été tués, docteur ?
-Au milieu de la nuit, monsieur le maire, une ou deux heures avant l'aube.
Il regarda sa montre-bracelet.
« Il est six heures de l'après-midi. Pourquoi n'avez-vous pas fait appel à un médecin du tribunal plus tôt, Méndez ? Le médecin est venu spécialement de Buenos Aires à votre demande, en tant qu'ami et conseiller, je l'ai constaté, mais il n'est pas responsable de ces négligences impardonnables. Et dites-moi, Saldívar, je suppose que vous avez réuni des témoins et identifié des suspects. »
Le maire avait sans doute lu beaucoup de romans policiers et vu beaucoup de films noirs. Son imagination, qu'il s'efforçait d'insuffler à la réalité qui l'entourait, était louable, même si le résultat n'était pas toujours convaincant.
— Rien pour l'instant, Monsieur le Maire. Ces crimes politiques, vous savez comment c'est…
« Eh bien, dites ça aux parents des garçons, monsieur le commissaire. Ils sont dehors à pleurer et à réclamer des réponses. Je sais, je sais, c'est moi qui devrais en assumer les conséquences. »
Il boutonna son pardessus, enfila ses gants et son chapeau. Il sortit sur le trottoir. Les journalistes le harcelaient, les parents réclamaient des explications. Nous n'avons pas entendu ce qu'il a dit, mais il a apaisé tout le monde. La famille Farías avait ce don de persuasion ; j'en connaissais quelques-uns à Buenos Aires.

Les funérailles se déroulèrent dans une atmosphère digne d'un film italien. Des femmes en deuil et voilées, des hommes en chapeau et costume noir, les bras ornés de crêpe, et beaucoup de pleurs et de cris. Quelques coups de feu retentirent au loin lorsque les trois cercueils entrèrent au cimetière dans trois voitures séparées. De nombreuses couronnes furent déposées, notamment celles du gouverneur, du président et de la Chambre des députés. Orestes Giraldo arriva également et prononça l'éloge funèbre, insistant sur le fait que les garçons avaient été victimes de la mafia parlementaire du parti au pouvoir. Il était bien trop cultivé et respecté pour être hué au milieu du cimetière. Son discours parut intégralement dans les journaux de Buenos Aires proches du socialisme, et abrégé dans les autres. Les frais funéraires furent entièrement pris en charge par l'État, bien entendu ; Farías y avait veillé. Même si les familles appartenaient à l'idéologie opposée qu'il combattait depuis longtemps, les garçons n'étaient pas responsables. Et puis, pourquoi pas ? Cela serait très bien accueilli par l’opposition elle-même. Les dégâts et la négligence constatés par le propriétaire, le commissariat et le tribunal devaient être réparés d’une manière ou d’une autre.

Le docteur Ptolémée Ibáñez arriva après l'enterrement des corps. « Quoi ? » s'exclama-t-il, surpris, en arrivant le lendemain de sa convocation à sa conférence. Cinq jours s'étaient écoulés depuis le meurtre. « Vous êtes arrivé trop tard, Docteur, et les corps étaient en décomposition », lui dit-on. J'étais présent au tribunal ce matin-là et je me présentai à Ibáñez, une figure éminente de la criminologie médico-légale. Il parut déconcerté par cette réponse, comme si on le réprimandait pour son retard. Il se reprit et dit :

« Monsieur le Commissaire, veuillez noter que la demande de consultation m'a été transmise hier soir à 21 heures, à mon domicile. S'ils n'avaient pas de médecins affectés à l'affaire, ils auraient dû solliciter l'avis de l'Association des médecins légistes dès la découverte des corps. Le docteur Ruiz m'a déjà exposé le déroulement des faits. Ce médecin n'est pas spécialiste et il n'était ni de son devoir, ni de son ressort, d'assumer cette responsabilité. »

— Personne ne vous a demandé de faire ça, docteur.

— Exactement, Monsieur le Commissaire. Ils l'ont mis dans une situation très délicate, c'est le moins qu'on puisse dire, et même déroutante. N'est-ce pas ?
Ibáñez me conduisait vers lui ; il voulait me sauver parce qu'il connaissait mon parrain.
-Ils se contentent d'inscrire leur nom sur les formulaires pour les remplir.
« Nous avons fait tout notre possible. Le docteur Ruiz a examiné les corps et a donné son avis sur les causes des décès, qui étaient déjà évidentes. Le reste appartient à la police pour retrouver le meurtrier. »
Le maire, qui, bien sûr, était assis à la table, tapotant du doigt et écoutant le bon travail qu'Ibáñez accomplissait, intervint.
« Vous l'avez très bien dit, Saldívar. Le médecin a donné son avis, en toute exclusivité, ayant été appelé par le propriétaire terrien en tant qu'ami et conseiller personnel. Mais laissons cela de côté ; nous contestons ici vos actions, Monsieur le Commissaire. Vous n'avez pas informé le tribunal à temps, le juge n'a pas ordonné d'autopsie, aucun témoignage n'a été recueilli et aucune piste n'a été explorée sur les lieux du crime. Le meurtrier s'est caché parmi les chardons. Et maintenant, je me demande : pourquoi supposer qu'il s'agit d'une seule personne et pas de plusieurs ? Le docteur Ruiz, avec sa perspicacité, même s'il n'est pas spécialiste – et c'est tout à son honneur dans cette situation étrange –, nous a expliqué les raisons de soupçonner que les garçons ont été assassinés à des moments différents. »
Saldívar, qui était perdu, haussa les épaules. Il regarda Méndez, silencieux comme une ombre dans un coin.
-C'est juste une figure de style, patron.
Ce fut sa dernière affectation. Le lendemain, il fut libéré de ses fonctions. L'affaire fut transmise de main en main ; le docteur Ibáñez ne demanda pas l'exhumation, car il n'en avait pas le pouvoir. Il écrivit un article faisant subtilement allusion à la corruption municipale – présente dans chaque foyer, à travers tout le pays – car la situation était tendue. La force du peuple se manifestait comme un mouvement souterrain dépourvu de discernement.
Le mois suivant, la disgrâce dont Méndez avait souffert à cause des rumeurs de corruption dans l'affaire Clara et au sein de la fondation s'était dissipée, le hissant au rang de martyr. Les garçons qu'il avait employés et

tenus à l'écart du vice avaient été impitoyablement assassinés par ses adversaires politiques. Il découvrirait qui ils étaient, disait-il à qui voulait l'entendre, lors des réunions de comité, en rasant ses clients ou lors de dîners. Il serrait la main de tous ses voisins et il lui fallait une demi-heure pour parcourir un pâté de maisons. Il n'y avait plus de graffitis sur le mur. Les chardons restaient hauts et le terrain vague était resté tel quel, lieu de souffrance pour les martyrs politiques. Aucun jardin n'avait été aménagé, aucune plaque commémorative n'avait été apposée. Les chardons, semés jadis, dissimulaient la malice et l'innocence, et les sentiers entre eux étaient les chemins qu'un homme bon devait emprunter. Je répète tout cela presque mot pour mot, d'après le sermon prononcé par le curé le dimanche suivant les funérailles. Ce prêtre des bidonvilles, même si l'expression n'était pas employée à l'époque, faisait de son mieux pour rester dans le diocèse.

À mon retour à Buenos Aires, j'ai pris le train. J'ai laissé la voiture au garage car le radiateur était percé et la courroie de distribution cassée, entre autres. Un travail de nuit remarquable a été effectué devant la pension où je logeais habituellement. Les règles étaient donc claires, du moins dans les sphères inférieures. Dans les hautes sphères, en revanche, il était très facile de confondre idéologies ou simples positions politiques avec opportunisme. Mes relations, mes protecteurs, ont combattu les revers avec ruse : les absurdités et les stupidités des adversaires sont souvent des atouts pour eux, comme ce fut le cas avec le commissaire de police et toute sa clique, y compris le juge. Mais tout cela fut vain. Méndez gagnait désormais du terrain dans la course à la mairie, et ses hommes l'avaient mieux servi que jamais.

8

Je suis allé trouver Amílcar à son bureau, rue Riobamba. Tout près, le centre de Buenos Aires scintillait de masques artificiels dissimulant les trottoirs défoncés et les clochards avachis sur les seuils des banques fermées. C'était une rue et un trottoir peuplés d'employés de bureau, un

endroit qu'il avait choisi parce qu'il aimait se pencher depuis son étroit balcon et observer le grouillant de ces fourmis sales que sont les hommes et les femmes, surtout le matin, dans cette agitation finalement vaine qu'est le travail en ville. Voitures et piétons s'entrechoquaient, puis il levait les yeux vers le fleuve argenté, indifférent à l'insignifiance de l'humanité. Là, il concevait ses discours parlementaires, avec pour seule compagnie une secrétaire, ou un secrétaire homme s'il se lassait des femmes. Avec les hommes, il parlait de la misère et de l'obscénité du monde, sans mâcher ses mots, sans offenser. Avec les femmes, il devait être plus discret s'il ne voulait pas d'ennuis. Avec elles, la nudité de l'âme ; Avec eux, l'hypocrisie de la ruse. Il en résulta une série de pages dactylographiées, tapées tard dans la nuit. Si c'était une fille consentante, comme Sonia par exemple, il sortait son pénis là, sur le tapis, c'est ce qu'il m'a dit. Puis, dans l'ascenseur, ils descendaient au rez-de-chaussée, silencieux, se disaient au revoir sur le trottoir d'un baiser sur la joue, et ensuite il allait boire un verre dans un des bars de la rue Corrientes.
Cette fois, j'étais seul au bureau, la lampe de bureau allumée sur ma Remington silencieuse. J'écrivais dans un carnet, raturant des mots à tout bout de champ, griffonnant jusqu'à ce que je finisse par arracher la page, la froisser et la jeter par terre. C'est à ce moment-là que j'ai ouvert la porte ; j'avais ma propre clé, bien sûr.
En manque d'inspiration ?
- Psst !
Il jeta tout sur le bureau, baissa les jambes, qu'il avait posées sur la table, et, les mains dans les poches de son pantalon, la chemise ouverte et ses bretelles la froissant, sortit sur le balcon, repoussa le vieux pot de fleurs vide et s'y appuya les coudes. La nuit tombait.
Je l'ai accompagné en silence pendant un moment.
« Et la mine, mec ? » ai-je demandé.
-Elle s'est perdue, mais elle se retrouvera bien assez tôt, vous ne croyez pas ?
— D’habitude, oui, Amílcar. Mais qui peut les comprendre ?
« Il vaut mieux qu'on soit seuls, Berto. Les hommes se comprennent. Regarde là-bas », dit-il en désignant le Congrès. « Le plus grand bordel du pays, mon ami. Chacun avec tous les autres, c'est le seul moyen de maintenir la paix… »

Il ne riait pas ; il avait déjà répété ces versets de nombreuses fois, et ils avaient perdu tout leur charme.
- Comment va ton ami ?
-Ce n'est pas mon ami, je te l'ai déjà dit.
— Oui, je sais, tu espionnais pour moi. Vois les choses comme ça, si ça te convient, ça ne me pose aucun problème.
Je l'ai confronté.
— Mais dis-moi, tu crois que je te trahis ? Tu es obsédé par ça, tu penses que tout le monde est contre toi, que tout le monde complote contre toi…
Les coups de klaxon redoublèrent dans la rue, quatorze étages plus bas.
« Tu vois ça, Berto ? Les Noirs arrivent, mon ami. Ils vont bientôt faire sortir Pocho de prison, et si j'étais toi, je resterais ici, où la fumée des voitures en feu et la puanteur du bidonville ne sont pas aussi fortes. »
— Mais les balles, elles, l'ont fait…
Il me prit par les épaules et nous nous appuyâmes sur la rambarde, essayant de comprendre ce qui provoquait tout ce tumulte. Un simple accident ? Non. Le slogan péroniste, tout juste sorti de l’imprimerie, était entraînant, un chef-d’œuvre de propagande.
« Je sais que ce qui est arrivé aux enfants t'a vraiment marqué, tu me l'as dit. C'est comme ça que sont ces salauds, capables de s'entretuer pour nous faire porter le chapeau. C'est une guerre sans merci, mon garçon. Tu commences à le comprendre. Heureusement que tu es devenu médecin. Ce genre de travail n'est pas fait pour toi. Allez, viens, entrons. »
Nous avons fermé les portes-fenêtres et nous nous sommes assis dans le fauteuil.
- Pensez-vous qu'il va gagner ?
— Oui, le bureau du maire est en sécurité. Qu'allez-vous faire ?
« Je prépare un discours pour la prochaine session afin d'opposer mon veto à la liberté de religion. Si nous obtenons gain de cause au niveau national, nous pourrons au moins repousser l'échéance. »
-Et si une révolution éclatait ?
— Encore une chose, quelle importance ? Dans deux ou trois mois, un an tout au plus, la contre-révolution. Le peuple ne sait pas gouverner, ma chère, et l’imbécile qu’il veut mettre au pouvoir est un parfait imbécile.
-Mais les gens le soutiennent…

Ce n'est rien en soi, le problème c'est que l'armée le fait, et cela m'inquiète. C'est pourquoi nous devons les satisfaire en leur versant des sommes importantes. Les uniformes coûtent cher, tout comme une bonne éducation.
-Mais…
« Les gauchistes ne t'ont donc rien appris d'autre, ma chère ? Je sais qu'en tant que médecin dans un hôpital public, tu as développé une conscience sociale et tout le tralala. Tu crois que "le peuple", ce sont seulement les pauvres ? Nous sommes tous "le peuple". Moi aussi, je suis maigre comme un clou, comme un ouvrier de Mataderos. Moi aussi, je me drogue et je pourrais mourir d'un cancer. »
Ce que je veux dire, c'est…
« Rien, Berto, rien, je n'écoute plus. Méndez est une bête, mais chaque fois que j'essaie de le faire tomber, il renaît de ses cendres. »
— Que voulez-vous dire ? Si cela concerne le club…
-Laissez tomber ces bêtises…
-Si c'est pour Clara…
Un silence et un mutisme pendant cinq secondes où le monde s'est arrêté de tourner, et mon cœur s'est senti pris de vertige dans l'inertie, dans le mouvement passif du monde figé.
« Il l'a tuée d'innombrables fois. Quand il me l'a enlevée pour la vendre à Casas, quand il l'a trompée à nouveau dans ses dernières années, quand il l'a convaincue de créer la fondation. Je sais qu'elle le voulait, mais il a exploité sa compassion pour son propre profit… »
-On dit, Amílcar, qu'il a utilisé l'argent pour aider beaucoup de gens.
Cher avocat du diable, aider quelques-uns n'est pas faire preuve de bonté, c'est faire preuve de ruse. On gagne davantage dans les utopies populaires que dans un capitalisme débridé.
Je me suis levé et me suis versé un whisky. Je n'avais rien mangé, et il y avait un sandwich pour le déjeuner dans le réfrigérateur du bureau. Je suis retourné au fauteuil, perdu dans mes pensées.
- Que feriez-vous pour l'arrêter ?
Me regardant sérieusement, il m'arracha le sandwich des mains, en prit une bouchée et me le rendit.
Ne vous laissez pas emporter par les films d'espionnage ou les histoires de mafia. Je ne vais pas le faire tuer.

Était-il sérieux ? Il était sous l’emprise de la drogue, mais cette fois-ci à faible dose. Il savait ce qu’il disait et dissimulait ses sentiments.
— C’est pour ça que vous ne vous êtes pas mariés ?
— Qu’est-ce qui t’a pris, Berto ? Pourquoi tant d’intérêt pour Clara et moi ?
-Je veux comprendre…
« Vous n'avez rien à comprendre. Les choses sont ce qu'elles sont, peu importe vos efforts pour les comprendre. Quand vous vous lassez, vous perdez tout intérêt et vous acceptez les choses telles qu'elles sont. Je ne suis pas un cobaye à analyser. Je suis un homme, un imbécile si vous voulez, peu importe, que vous devez accepter sans poser de questions. »
J'ai allumé la radio. La Cinquième Symphonie de Beethoven jouait en entier, sans interruption. Charcuterie mâchée, pain émietté et whisky renversé sur le fauteuil. Deux hommes à moitié ivres méditaient sur le destin, des notions qu'un autre homme, peut-être plus d'un siècle auparavant, avait pleinement comprises.
« Pauvre vieux sourd… » dit Amílcar en laissant tomber le verre brisé sur le sol. « Quelle ironie ! Comprendre le monde, avoir le don de l’interpréter, et soudain, paf, on lui retire le seul instrument dont il avait besoin. Sa tentative de comprendre Dieu s’est retournée contre lui. »
J'étais ivre moi aussi, et je ne m'en suis rendu compte que lorsque les notes tonitruantes de la symphonie ont résonné dans ma mémoire. Le retour de flamme, le symbolisme militaire et les combats de caserne.
Il existe des raisons plus anciennes que la guerre, des causes nées des douleurs des os, car elles rappellent les atrocités de la destruction. La pitié n'est pas naturelle à l'homme, pas plus que la compassion. La tolérance est la grande illusion inventée par les insensés.
Amílcar s'était endormi dans le fauteuil, affalé de tout son long, se grattant l'entrejambe de temps à autre. Il s'était fait pipi dessus, et je m'en fichais. Je me suis levé, étourdi, en m'appuyant sur le dossier du fauteuil, et je suis allé à la fenêtre, sombre et maintenant silencieuse. Je me suis affalé dans le fauteuil de bureau. J'ai feuilleté distraitement les pages du discours inachevé. Fatigué, j'ouvrais et fermais les tiroirs, par habitude, par ennui, par malaise. Il n'y avait rien dans la vie de mon parrain qu'il puisse me cacher, sauf peut-être son cœur. Mais je doutais qu'il en ait un, après tout, du moins pas au sens fade qu'on lui donne habituellement.

J'ai alors trouvé un morceau de papier vert plié. Un reçu de vente d'une concession automobile de La Plata. Il avait acheté un coupé Chevrolet. Cela a attiré mon attention, à tel point que j'ai examiné le papier à la lumière de la lampe de bureau. Ce n'était pas le genre de voiture qu'il aimait conduire, trop luxueuse, trop voyante. Il avait une Ford grise qu'il utilisait rarement. L'avait-il vendue et reprise ? Peut-être que tout ce qui s'était passé l'avait poussé à faire cet achat extravagant ? J'ai regardé la date ; c'était il y a un mois à peine. Après la mort de Clara, et juste avant, exactement deux jours avant le meurtre des garçons.

J'étais sur le point d'abandonner ma recherche d'un sens caché, pour ainsi dire. Mais la fatigue me trahit, et mes yeux aperçurent le nom du propriétaire enregistré de la voiture : Oscar Méndez.

Il avait acheté une voiture de luxe à ce garçon de seize ou dix-sept ans. Il n'avait jamais dépensé ne serait-ce que la moitié de cette somme pour un cadeau à mon intention.

Mais cette fois, c'était urgent, c'était nécessaire. Il n'y avait pas d'autre explication.

Je me souvenais de la lame du rasoir sur ma nuque et du visage du garçon, parfois inerte et impassible, presque toujours agaçant et provocateur. Il semblait tout savoir faire, toujours prêt à tout essayer et à trouver un moyen de se procurer du pain, un salon de coiffure, n'importe quoi. Mais qu'en était-il du pistolet ?

Le commissaire Saldívar s'en était probablement chargé, ainsi que de son entêtement – ou plutôt de sa propre stupidité – à privilégier la thèse d'un seul meurtrier. Cette partie de l'accord n'aurait pas coûté cher au parrain.

Puis le visage du garçon réapparut, insistant et menaçant.

Si un homme comme lui, me disais-je, sait faire du pain, il sait aussi tuer. Si vous savez comment raser quelqu'un d'autre, vous pouvez enfoncer le rasoir de quelques centimètres plus profondément sans aucun problème. La seule différence réside dans la rémunération.

Et pour beaucoup, une voiture vaut autant que leur âme.

INES DE LOS RASTRojos

1

ETLe père d'Inés était ouvrier agricole à Lavalle. Il vivait en ville, dans l'une des rares maisons en pisé encore debout dans le vieux quartier, une sorte de grande ferme qui avait résisté à l'épreuve du temps pendant près de 150 ans, mais qui tombait en ruine faute d'entretien. Les ravages du temps faisaient leur œuvre, tout comme la maladie dans la famille Funes. Les voisins disaient que le grand-père d'Inés était déjà en train de perdre la raison, ce qui n'était pas rien dans ces villages où l'excentricité se confond avec la simplicité et les accès de colère. On est habitué à la verve parfois débridée des ouvriers agricoles, sans les bonnes manières inculquées à l'école ou en ville, sans préjugés grammaticaux ni guindés, mais plein d'un rejet obstiné de ce qui est mal vu, de ce qui est considéré comme mal. Et surtout, de tout ce qui touche au sexe. Elle est là, toujours présente, dans la sueur qui perle sur les corps des hommes, été comme hiver, dans leurs beuveries au bar après le travail, et dans la transpiration entre les seins des femmes près du four à bois. L'odeur du lait maternel les excite tandis que les femmes allaitent leur dernier-né, et l'homme qui ne peut se contrôler est déjà sur elles, violent s'il le faut, mais le plus souvent les femmes le laissent faire, avides de cette attention. La force et le parfum comptent tant en ces jours sombres où le lever et le coucher du soleil ne sont que les rouages monotones du quotidien.

C’est pourquoi le vieux ranch qui occupait tout le pâté de maisons des Funes n’était habité que par Fabio Funes et sa fille Inés. Son grand-père était décédé avant sa naissance, et sa mère, qui sait ? Certains disaient qu’elle était une jeune femme du ranch de Sanhueza, où l’on récoltait les olives, une nouveauté à l’époque. Le parfum de l’oliveraie devait imprégner

la peau, elle aussi couleur olive à cause de son teint sombre, de l’adolescente, ou peut-être un peu plus âgée, que Fabio rencontra à la campagne. Et comment aurait-il pu résister ? Personne ne connaissait son nom, ni même sa grossesse. Il fut un temps où il n’y avait pas de médecin au village, et pour les accouchements, il y avait la sage-femme. Mais elle n’avait même pas cela. Elle accoucha probablement dans les champs, parmi les chaumes de la dernière récolte. Pourtant, elle n’était pas tout à fait seule.

Fabio Funes était un homme étrange. Parfois décontracté, il partageait les mêmes vices et défauts que tout le monde, mais certaines manies le distinguaient. Son habitude de se signer chaque fois qu'il entendait un juron, ou qu'il en prononçait un lui-même. Parfois, il le faisait sans raison apparente, ou peut-être cela découlait-il d'une pensée secrète. C'était cela : la religion, étrangère aux hommes comme lui, réservée aux femmes ou aux pieuses femmes qui allaient à l'église le dimanche, et ses monologues lorsqu'il marchait seul. Priait-il ? Il ruminait probablement ses pensées obsessionnelles et répétitives, cherchant dans cette litanie une explication et un sens qui apaiseraient son âme. C'était peut-être là le but ultime : guérir l'âme qu'il avait héritée, déjà malade. La psyché, comme dirait un médecin d'une ville riche, ou l'âme des opprimés, selon les termes d'un socialiste, n'est rien d'autre que la transformation du chagrin en un cancer latent qui grandit sans cesse dans le cœur des hommes, envahissant leurs os, leurs nerfs et leur cerveau. Et leurs yeux sont déjà différents.
C’est ce qu’elle a dû voir sur le visage de Fabio cet après-midi-là, dans les champs, alors qu’elle s’efforçait de ne pas crier de douleur, car il lui pressait la bouche. Il la surveillait, guettant l’arrivée de quelqu’un. C’était la honte, oui, et la culpabilité qui le maintenait là, à genoux, la tête et le dos d’Inés sur ses genoux, lui disant « poussez, poussez », comme il l’avait entendu dire aux sages-femmes. Jusqu’à la naissance d’Inés, elle n’a cessé de pleurer en silence, la bouche couverte. Fabio a pris la petite fille, l’a nettoyée avec son béret et l’a enveloppée dans le châle tricoté que portait sa mère, devenu inutile puisqu’elle était morte. Il lui avait couvert la bouche, peut-être trop fort, l’empêchant de respirer, tant il était soucieux de rester silencieux.
Il emmena la petite fille au ranch. Il la lava dans la bassine d'eau froide, réchauffée seulement par le soleil de l'après-midi et le souffle et les langues

des chiens et du cheval qui y buvaient. Il l'habilla avec des vêtements trouvés dans les vieilles armoires, fermées depuis tant d'années, des deux pièces de la maison. Des vêtements de sa grand-mère, mités, mais encore assez solides pour être raccommodés. Il savait coudre, car quel tissu aurait pu résister à ses mains, habituées à travailler le cuir ou la laine des moutons qu'il ne possédait plus ? Un troupeau entier décimé par l'épidémie de charbon dix ans auparavant. C'était ce qui l'avait perdu, s'était-il répété maintes fois pour expliquer son apparente irrationalité, sa folie qui le tourmentait surtout la nuit, mais qui envahissait ses jours sans qu'il sache comment la dissimuler.

Il acheta du lait au magasin ; on le regarda d’un air étrange. Pour brouiller les pistes, il prit aussi de l’alcool et du maté. Il fabriqua une tétine et la donna au bébé. Elle but à n’en plus finir, jusqu’à en être exaspérée. Et elle se mit à pleurer alors qu’elle aurait dû se taire. Que devait-il faire, alors ? Il se souvint de sa mère morte parmi les herbes folles et les chaumes. Il sortit au crépuscule avec le bébé enveloppé dans un lange. Il espérait que personne ne l'avait entendue pleurer. D'un bras, il portait sa fille, de l'autre, il serrait une pelle. Il trouva le corps dans la brume naissante. Il déposa sa fille sur un petit tas de paille chaude, qui sembla se calmer un peu. Il creusa assez profondément pour enterrer le corps de sa mère. Il fit le signe de croix et confia son âme à Dieu dans une prière qui tentait de ressembler à l'homélie du jour des fidèles défunts, mais le latin n'était pas son fort. Il éprouvait de la honte et du remords. Il regarda le bébé, maintenant endormi dans la brume, son corps réchauffé par le lait frais, le monde extérieur tapi dans l'ombre, prêt à la tuer de son humidité. Il la prit dans ses bras et rentra à la maison. Il alluma un feu dans l'âtre de pierre, la fumée s'échappant d'une courte cheminée qui dépassait à peine du toit. C'était le Vendredi saint. Inés était née ce jour funeste. Était-ce un devoir que Dieu lui avait ordonné d'accomplir ?

Le dimanche, il se présenta à l'église du village, dédiée à Notre-Dame de la Miséricorde, la sainte patronne, avant la messe. Le père Macabeo était un jeune homme robuste aux cheveux blonds ; nul ne savait s'il était étranger. Il portait une barbe fournie, qu'il rasait parfois, et alors il ressemblait à une belle vedette de cinéma à la voix de baryton, autour de laquelle se rassemblaient les jeunes filles et les femmes d'un certain âge. On disait qu'il pardonnait tout en confession, ou plutôt, qu'il comprenait tout.

« Que transportes-tu là, Funes ? » demanda-t-elle en le regardant entrer dans la chambre où le prêtre se rasait encore avec un rasoir et un peu de savon devant un miroir. Il vivait seul dans une petite pièce derrière l'autel, séparée de celui-ci par un mur épais qui semblait impénétrable au regard vigilant du Christ.
Fabio a ouvert les draps et a montré la créature.
« Bon sang ! » s'exclama le prêtre. « Je savais déjà quelque chose à son sujet, à propos de cette Sanhueza ? Celle dont on ne sait pas d'où elle vient, sans famille, comme sortie de nulle part. Et tu as profité d'elle, Funes, tu l'as faite tienne, n'est-ce pas ? »
Fabio s'est agenouillé devant le prêtre et a enfoui son visage dans le même tissu qui enveloppait le bébé.

Le père Maccabée posa fermement la main sur son épaule.
« Nous sommes tous faibles, Funes, je comprends. Mais ce n'est pas une excuse. Où est la mère ? »
Fabio haussa les épaules.
-Je comprends, alors pourquoi venez-vous ?
Il leva la tête pour regarder le prêtre. Une sorte d'aura dorée semblait entourer son crâne blond. C'était un homme comme les autres, sans soutane, vêtu d'un pantalon rustique et d'un t-shirt qui laissait apparaître ses larges épaules et sa poitrine velue. Il tenait toujours le couteau dans sa main droite. Il avait l'air d'un ange vengeur. Il se demanda s'il allait l'exterminer là, derrière l'autel. Comme s'il était chargé des basses besognes du Sauveur.
— Afin que tu puisses la baptiser, Père.
Le prêtre se lava ensuite le visage, s'enduisit nonchalamment d'une eau de Cologne âcre, revêtit sa soutane usée, puis le col blanc et un tissu rectangulaire sur les épaules. Il prit sa Bible en lambeaux et dit :
— On va le faire ici même, comme ça les vieilles dames assises dans l'atrium ne parleront pas.
Il prit une bouteille d'eau bénite dans un tiroir, en aspergea le front de la jeune fille et fit le signe de la croix, prononçant la bénédiction en latin ordinaire.
-Voilà, Funes, tu peux partir en paix.
Fabio remercia en silence et s'apprêtait à partir lorsque le prêtre lui demanda :

— Et que devrais-je répondre s’ils me demandent, Funes, quelle est l’origine de la créature ?
— Quoi, papa ? C'est ma petite fille, que dire de plus ? Sa mère est morte en couches, elle est à la campagne.
Le corps fut découvert une semaine plus tard par des ouvriers agricoles. Le caporal Prilidiano Saldívar fut chargé de l'enquête pendant une dizaine de jours. Pauvre homme, il n'y connaissait pas grand-chose ; il avait été muté à plusieurs reprises, tantôt pour ivresse lors de réunions où il avait été convoqué pour des affaires politiques, tantôt pour de menues escroqueries envers les commerçants locaux. Il fit comparaître le médecin devant le juge, et le docteur Hermes Farías exhuma le corps et l'examina dans son bureau à l'hôpital, en compagnie de son infirmière habituelle, une vieille femme corpulente, toujours fatiguée et impatiente de se retirer. Il conclut à une mort par asphyxie post-partum.
Au poste de police, fumant de part et d'autre du bureau, ils discutaient de ce qu'ils allaient faire. Le caporal était responsable en l'absence du commissaire, qui était son père, en congé maladie, expliquèrent-ils.
— Et comment va votre père, Saldívar ?
« C’est grave, docteur, il respire comme un moteur », me dit la vieille dame, « et il pourrait mourir d’une minute à l’autre. »
-Je suis désolé, mon ami.
Le docteur Farías était la brebis galeuse de sa famille, méprisant l'influence de ses proches célèbres car il savait qu'il était incapable de les imiter. Était-il cocaïnomane ? C'est ce qu'on disait, car les infirmières qui avaient couché avec lui avaient parlé, et les rumeurs avaient envahi l'hôpital et se répandaient dans les rues de la ville, finissant par se transformer en une simple anecdote.
— Vous savez déjà qui est le suspect, n'est-ce pas ?
« Funes est un fou, docteur », dit-il en se massant la tempe du doigt. « Mais il est inoffensif, il sait déjà qu'il a pris soin de l'enfant… »
« C’est ce qu’on m’a dit. Qui l’eût cru ? Il s’est bien comporté. Avez-vous prévenu le juge, Saldívar ? »
« J'ai parlé avec le prêtre, docteur. C'est un type formidable, vous savez, pour un prêtre… »
Farías le savait déjà ; ils n'avaient pas besoin de le lui dire, et il pouvait informer le caporal de plusieurs autres choses également. Par exemple, des

avortements des jeunes femmes des domaines voisins qui fréquentaient si souvent la sacristie.
— Et que vous a-t-il dit ?
-Les mêmes vieilles inepties sur la culpabilité et le châtiment.
Le silence se fit dans le bureau à la tombée du soir. Le soleil, las de se coucher, se couchait derrière les peupliers centenaires qui bordaient la route. Au loin, les cris des caracaras qui sillonnaient la campagne en quête de nourriture couvraient le bruit des camions sur l'autoroute.
Ni la famille, ni les connaissances, ni la famille Sanhueza ne formulent de revendications.
« Bien sûr, » dit Saldívar , « moins il y a de complications, mieux c'est. Combien de personnes sont passées par cet établissement ces dernières années ? Plus il y en a, moins cela coûte cher. »
« C’est comme ça qu’ils gagnent leur vie, mon ami. » Farías parlait, comme toujours, avec ressentiment, lui qui devait nettoyer du pus et se salir les mains pour gagner sa vie.
Ils se serrèrent la main, considérant l'affaire Funes close.

C’est ainsi qu’Inés a grandi avec son père. Dès son plus jeune âge, elle l’accompagnait aux champs car il ne pouvait la laisser seule. Pendant la saison sèche, ils passaient leurs journées au ranch ou dans la cour près de la vieille citerne, ou bien ils venaient le chercher pour qu’il fasse de petits travaux au ranch de Sanhueza. Ceux qui connaissaient son histoire regardaient la petite fille comme une créature étrange. Et elle a grandi en se sentant différente. Avec sa peau claire et ses cheveux noirs et raides, elle marchait d’un pas boiteux, une habitude qu’elle avait prise pour éviter les regards des autres.
Plus tard, elle aidait son père aux travaux des champs, ratissant les chaumes après chaque récolte. L'odeur, et même la poussière, s'imprégnaient dans ses cheveux et sur sa peau. Alors, les écoliers lui donnèrent le surnom qu'elle conserva toute son enfance : Inés des Chaumes, l'appelaient-ils, et ils riaient. Elle baissait la tête et s'enfuyait, ou, si elle était aux champs, le râteau à la main, au lieu de les menacer, elle se plongeait dans sa tâche, car son père lui avait toujours dit que le travail était essentiel, et parce qu'elle avait vu le Christ à l'église, la tête baissée, cloué aux clous.

Le silence face aux croassements des caracaras.
Elle savait qu'elle était laide, elle savait qu'elle était bête. À la maison, elle parlait à peine à son père, qui travaillait du matin au soir, puis rentrait et lavait le linge dans l'évier. Ensuite, pour faire une pause, il s'asseyait et fumait dix minutes, contemplant le coucher de soleil au bout de la rue pavée, puis il jetait sa cigarette et se mettait à brosser le merle noir aveugle et abattu qui ne servait plus qu'à tirer la charrette des champs jusqu'au hangar où étaient entreposées les balles de foin, lesquelles seraient ensuite transportées par le train jusqu'en ville, car les propriétaires terriens, les Sanhueza, ne gaspillaient même pas cela ; ils utilisaient tout, même les chaumes. Et c'était bien ainsi, se disait Funes, la science est faite pour apprendre, il ne s'agissait pas de jeter l'argent par les fenêtres, comme autrefois, où même le fumier était utile de nos jours. Tout est transformé et recréé, comme la mort et la résurrection du Sauveur.
D'où venait la foi de Funes ? Jamais dans la famille, personne n'avait été aussi dévoué à l'Église et à ses préceptes. Son complexe de persécution l'avait peut-être poussé à se réfugier dans ses croyances. L'ampleur de la tragédie qui avait peu à peu anéanti la famille Funes, à la fois rustique, rurale et aristocratique, au cours du XIXe siècle, lui avait toujours servi de rempart, le protégeant de tout reproche, lui permettant d'exiger réparation et de solliciter des prêts. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le vieil homme, sénile et rongé par un cancer de la prostate qui avait également dilapidé sa fortune. Seuls subsistaient le grand ranch délabré et les terres environnantes. Même pas le pâté de maisons entier, car la vente avait été forcée ; seuls les terrains vagues alentour demeuraient, que personne n'achetait pour fuir la proximité d'une telle saleté et d' une telle décrépitude.
Les voisins s'étaient habitués à Inés qui, sans être vraiment aimable, était timide et discrète, feignant une distinction qu'elle n'avait pas. Les femmes la voyaient entrer dans le magasin et chuchotaient, les autres filles gloussaient, les garçons lui tiraient les cheveux, et toute la foule se mettait à bavarder dès que la poussière de sa barbe naissante retombait sur le sol. Elle supportait tout cela ; elle ne repartait jamais sans avoir obtenu ce qu'elle avait payé avec les billets froissés que son père lui avait donnés.

Santos, le commerçant, lui demanda alors de l'autre côté du comptoir haut, d'où elle laissait à peine entrevoir sa tête :
« Comment va ton père ? Dis-lui de passer demain, j'ai deux ou trois choses à lui demander. » Et il lui donnait un ou deux bonbons qu'elle regardait toujours avec envie dans les bocaux transparents de la vitrine.

Quand Inés eut onze ans et demi, elle eut ses premières règles. Que lui arrivait-il ? se demanda-t-elle, effrayée, lorsqu'au beau milieu de ses recherches, elle vit du sang couler le long de ses cuisses. C'était du sang chaud qui devint vite collant. Elle souleva sa jupe. Sa culotte était tachée de sang. Elle n'était pas du genre à pleurer facilement, mais cette fois, une boule d'angoisse lui serra la gorge. Le problème, c'est qu'elle n'allait à l'école qu'un jour sur deux, plus quand elle en avait envie que parce que son père l'y obligeait. Elle n'avait pas d'amis ; l'isolement auquel son apparence la condamnait était d'autant plus fort que son orgueil était teinté de ressentiment. Elle ne demandait pas de faveurs, comme son père, elle ne mendiait pas d'affection. C'est pourquoi elle parlait peu, et personne ne lui adressait la parole. Et Fabio, que pouvait-il bien lui dire sur les changements biologiques de l'adolescence ? Il n'y connaissait presque rien ; peut-être les acceptait-il simplement comme on accepte la foi en un médecin ou en les miracles de la Vierge. Parce qu'il y avait du vrai là-dedans, à son avis. Combien de fois avait-il entendu, dans les sermons du père Macabeo, parler de l'étrange, de la merveilleuse conception virginale de Marie ? Si les femmes subissaient cette déchirure, cette blessure, tous les trente jours, c'était pour leur rappeler leur statut de parias. Toutes, même la mère de chaque homme, disait le père depuis sa chaise de bois grinçante, partageaient la même condition. C'est pourquoi leur vie était une expiation par la douleur.
Inés courut vers l'endroit où se trouvait Fabio, à côté de la charrette, en train de pelleter des tas de foin et de chaume.
« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda-t-il en s'essuyant le front avec son béret avant de le remettre.
Elle essaya de ne pas pleurer, et sa lèvre inférieure se gonfla tandis qu'elle ravalait ses larmes et son mucus. Puis elle vit les jambes.
-Venez ici.
Il posa ses mains sur ses épaules et, de sa hauteur, l'embrassa sur le front.

— Tu es devenue une femme maintenant, Inesita. Rentrons à la maison que je te lave.
Tout au long du trajet de retour au village, ils gardèrent les yeux fixés droit devant eux, sans répondre aux salutations. Elle était effrayée, il était perdu dans ses pensées. Ils entrèrent, et il la conduisit par la main jusqu'à la salle de bains. Spacieuse, comme autrefois, elle avait des murs froids et moussus, un plafond couvert de toiles d'araignée, un lavabo avec un unique robinet d'eau froide, une petite table pour y poser quoi que ce soit, une baignoire qui détonait avec le reste de la pièce par son incongruité intemporelle, et surtout ces latrines dans un coin, propres, mais si anciennes que, pour eux, c'était le seul système connu de l'humanité pour se débarrasser des déchets. Quiconque les aurait vus accroupis dans ces empreintes de pas sur le sol, le trou obscur béant comme un puits dangereux menant à des mondes étranges, aurait cru qu'ils s'en accommodaient. Le calme avec lequel ils acceptaient leur sort était peut-être plus admirable que leur mesquinerie ou leur obstination.
Fabio remplit la baignoire de seaux d'eau chaude qu'il avait apportés de la cuisine, tandis qu'elle attendait nue, allongée au fond. Chaque seau se déversait lentement et doucement, emplissant l'espace entre ses jambes, ses bras, son corps et les parois carrelées. L'eau devint rouge, puis rose. Fabio versa le dernier seau d'eau sur Inés, la recouvrant jusqu'au cou. Il s'assit sur le bord et commença à lui frotter la peau avec une vieille éponge qui ne lui faisait plus mal.
« Ça t'arrivera toujours, Inesita », lui dit-il. « C'est comme ça les femmes, que peux-tu y faire ? »
— Mais… et si je meurs ?
« Il ne va rien t'arriver, ce n'est qu'un peu de sang. Dieu l'a décidé ainsi, alors tu ne devrais pas avoir de souci à te faire, n'est-ce pas ? »
Elle haussa les épaules. Elle comprenait, peut-être, mais son père continuait de ruminer ses pensées. Encore un fardeau, se disait-il, de s'occuper des étalons qui erraient en ville et à la campagne, lesquels, contrairement à lui, ne se soucieraient pas de leur propre descendance. Comment pourrait-il lever ce fardeau qui pesait sur Inés ? se demandait-il. Le père Macabeo aimait un verset de saint Matthieu qui parlait de la tentation : si quelque chose te fait trébucher, retranche-le.
Il se pencha sur Inés et commença à la sécher.

« Ça me démange », dit Inés en montrant ses parties génitales.
Il restait des caillots de sang séché qui n'avaient pas disparu. Il les frotta, et lorsqu'ils résistaient, il frotta encore un peu, jusqu'à ce que la peau d'Inés devienne rouge. Elle ne pleura pas ; elle le regarda dans les yeux. Il la lava ensuite comme il l'avait fait pour le reste de son corps, sans précautions, aussi naturellement qu'il lavait ses cheveux. La main de Fabio était un instrument aux cinq membres souples et doux, mais suffisamment fort pour ne pas se briser et pour pénétrer sans faiblir.
À partir de ce jour, chaque fois que le même événement se reproduisait, elle prenait un bain et attendait que l'eau chaude et les mains de son père la purifient de la malédiction, du moins jusqu'à la prochaine fois. Et comme cela durerait sans doute toute sa vie, elle ressentit, pour la première fois, une sorte d'équilibre apaisant. Cette certitude dans la répétition d'un événement et son dénouement lui donnait un rythme plus personnel que la routine qu'elle avait vécue jusque-là. Se réveiller, manger, ratisser, interagir avec les autres. Tout cela était extérieur. Mais ce qui lui arrivait maintenant était intime et unique, une sorte de secret qui la définissait à ses propres yeux. Et pour que ce soit un secret, il en fallait deux : la protagoniste et son complice. Désormais, elle était liée à son père d'une manière qu'elle n'avait jamais connue. Les baisers et les câlins d'un enfant pouvaient être adressés à n'importe qui, mais le contact avec Fabio était unique.
Elle dormait avec lui. Elle posait des questions, il répondait, parfois fatigué et à moitié endormi.
Ce n'était plus seulement la main ; c'était le corps de Fabio sur le sien, et la douleur qu'il ressentait, il l'offrait à la croix accrochée au mur au-dessus de la tête de lit. La douleur devint une habitude, au point qu'il crut en avoir besoin, et plus tard, qu'il l'aimait.
Cependant, Inés était encore trop jeune. Fabio commença à la maltraiter. Elle saigna et sa vulve se déchira probablement. À plusieurs reprises. Les premières fois, les plaies guérirent d'elles-mêmes. Mais un jour, Inés eut de la fièvre toute la journée. Il la laissa au lit et alla à la campagne. À son retour, il la trouva nue, en sueur et tremblante. Il la prit dans ses bras et la conduisit chez le docteur Farías.

Ce soir-là, le médecin passa son bras autour des épaules de Fabio et le conduisit sur le patio de son cabinet. Il fumait et lui soufflait la fumée au visage, dit-il…
-Attends une minute, mon pote.
Il va de soi qu'il était impuissant. La ville et ses habitants étaient enveloppés d'un voile de secret, sous lequel coexistaient tous les privilèges. Le secret est rarement rompu, et lorsqu'il l'est, c'est au prix d'une méticulosité à l'abri de toute corruption. Nul ne pouvait jeter la première pierre, et c'est ce que pensa Farías à cet instant. Ce n'était ni la première fois qu'il voyait cela, ni la plus grave, mais à chaque fois, sa pensée était la même.
Fabio s'assit et se couvrit le visage de ses mains. Il ne pleurait pas.
- Pourquoi ne m'aides-tu pas ?
— À quoi penses-tu, Funes, à ces moments-là ?
-Je ne sais pas, c'est juste ce que je ressens.
— Et toi, qu’est-ce que tu ressens, à part du plaisir, espèce d’enfoiré ?
— Je ne veux pas, je sais que c'est mal, mais je ne peux pas m'en empêcher.
— Ce sont des inepties de psychologue, Funes, quelqu'un te les a mises dans la tête.
Funes réfléchissait, sondant ses sentiments avec la précision d'un scalpel de la pensée.
-Je vais le nettoyer, docteur.
« C’est bien ce que je pensais, Funes. Pourquoi, à ton avis, le monde est-il qualifié de sexiste et de patriarcal, et pourquoi sommes-nous tant critiqués ? Le sperme, Funes, crée la vie. Les femmes y contribuent, bien sûr ; elles offrent le foyer, cet immense espace où l’une d’entre nous vit seule. Nous vivons en elles, pour toujours, et nous nettoyons la maison qu’elles négligent. La blancheur du sperme est comme la blancheur d’une robe de mariée. »
Il s'arrêta pour contempler le ciel dans un coin tranquille de la rue, à deux heures du matin. Inés dormait sur la table d'examen du cabinet privé de Farías, moins fiévreuse et plus sereine.
« Une seule piqûre, mon ami, suffit à tout tacher de rouge. Ne me demandez pas pourquoi nous agissons ainsi ; c'est peut-être dans notre nature. Par malice ? Je n'en sais rien. Malgré toute notre intelligence, nous autres hommes ne sommes que des animaux, Funes, et face à cela, la

sagesse ne suffit pas, pas même celle d'un philosophe, ni l'abnégation d'un saint. Pourquoi crois-tu que ces pauvres diables en soutane se flagellent ainsi ? Le père Maccabée semble avoir trouvé le juste milieu pour avoir la conscience tranquille. »
« Qu’est-ce que ce plouc de Funes allait bien pouvoir comprendre ! » pensa-t-il. Cette nuit-là, le père partit avec sa fille dans les bras et un petit sac de médicaments.

Les trois années suivantes furent marquées par des périodes d'austérité et de tempêtes. Farías s'occupait de tout. Parfois, il aurait bien voulu emmener Inés à l'hôpital, mais c'était impensable. Un jour de décembre, elle faillit mourir. Ce ne serait pas la première fois, et Fabio veilla sur sa fille, lui tenant la main, pleurant dans le creux de la paume de la jeune fille qui avait maintenant quinze ans. Nue dans son lit, elle était couverte de cicatrices sur les cuisses et le bassin, et sa vulve était comme une croûte, dure et douce au toucher, comme une huître, précisément. Inés avait quelque peu changé d'apparence. Elle n'était plus laide, et ses cheveux, bouclés naturellement, étaient noirs et brillants comme du jais.
Elle avait déjà avorté deux ou trois fois. Mais cette fois, Farías devait s'en charger lui-même. L'utérus d'Inés n'était plus en bon état, et tout embryon qui s'implanterait ne pourrait pas se fixer et mourrait, entraînant une infection. Lorsque Funes l'emmena chez Farías en décembre, elle était enceinte de deux mois. Elle ne s'en était pas rendu compte ou n'avait pas voulu en parler. Inés s'était installée dans une sorte d'équilibre sans émotion, cette paix dorée si divine, qui acceptait tout, la vie comme la mort. Aucun changement n'était possible, car il n'y avait pas d'alternative. L'embryon s'était logé près d'un ovaire, comme une de ces cicatrices protectrices que son corps avait appris à former, une sorte d'armure, la carapace interne du coléoptère qu'était devenu son utérus. Creuser ces tissus fut une tâche brutale et difficile pour Farías, mais il parvint finalement à extraire l'embryon mort. L'infection, cependant, ne cessa pas, et jusqu'au début de l'année, Inés resta alitée au ranch. Fabio veillait à son chevet ; il ne travaillait plus et la nourriture était rare. Farías se procurait ses médicaments à la pharmacie Valverde de La Plata, la seule où il pouvait se rendre sans crainte.

« Il est en train de mourir, n'est-ce pas ? » demanda Fabio en levant les yeux, sans retirer ses mains du sol pendant qu'il priait.
-Rien n'est certain, Funes.
Le 5 janvier, la fièvre tomba. Inés ouvrit les yeux et vit son père, la tête posée sur le lit, la barbe de plusieurs jours, la chemise trempée de sueur. D'une main, elle caressa ses cheveux bouclés, hérités des siens. Fabio se réveilla en sursaut.
- Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !
Il l'a serrée dans ses bras et l'a embrassée jusqu'à ce que ça lui fasse mal, car il ne connaissait pas d'autre façon de faire.
Farías poussa un soupir de soulagement.
-Vous pouvez l'emporter chez vous cet après-midi.
Funes, cependant, baissa la tête, pensif, comme s'il essayait de se souvenir de quelque chose.
-Je dois faire quelque chose d'abord, docteur.
Il serra Farías dans ses bras, serra de nouveau Inés contre lui, qui riait. Puis il sortit dans la rue.

Il se rendit directement à l'église. Le père Macabeo y célébrait la messe de sept heures. Il attendit la fin de la messe et s'approcha de lui une fois qu'il eut fini de saluer la foule de mères et de filles qui l'entouraient.
— Père, voulez-vous entendre ma confession ?
Maccabée entra dans le confessionnal vêtu de sa chasuble blanche, et Fabio s'agenouilla de l'autre côté. Ils étaient séparés par une vannerie tissée par les Indiens plus de 150 ans auparavant.
-J'ai péché, Père.
- Ça fait combien de temps que tu ne t'es pas confessé, mon fils ?
-Depuis que je suis tout petit, papa.
Commença alors la longue litanie des crimes et des péchés, qu'il récita avec des interruptions, des quintes de toux et des gémissements excessifs qui ennuyaient le prêtre.
— Cela suffit, mon fils. Je t’absous au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
Funes resta à attendre.
— Et quelle est ma pénitence, mon Père ?
- Tu le sais déjà, c'est pour ça que tu es venu.

Le lendemain, Farías envoya le chercher pour qu'il ramène Inés chez elle, car il n'était pas venu de la journée ni de la nuit. On le trouva dans le champ de Sanhueza, sous la batteuse. Son corps, ou du moins ce qu'il en restait, était mutilé et en morceaux éparpillés autour de la machine. « Comment est-ce arrivé ? » demanda le juge de paix au médecin.
« Il a probablement allumé la machine et s'est endormi », a-t-il répondu. « Sa petite fille était malade, et il est resté à son chevet pendant de nombreux jours sans sommeil. »
« Hautement louable », a déclaré le juge, et il a classé l'affaire comme un accident regrettable.
Farías, fixant le corps criblé de balles de Fabio Funes, imagina la scène macabre du suicide. Monter dans la cabine de la locomotive, démarrer le moteur, puis se jeter soudainement devant. Il fallait un courage immense pour cela, les derniers vestiges d'une âme tourmentée.

« Qu’allons-nous faire de toi ? » demanda Farías en regardant la jeune fille vêtue de la robe de deuil que lui avait prêtée le propriétaire des pompes funèbres, une robe bien trop grande pour elle. Les mains dans les poches de son tailleur , un bout de papier froissé à la main, sur lequel elle avait griffonné quelques mots d’adieu à Funes, elle la contemplait, debout là, dans le cimetière, devant la croix.
« Je peux rester avec vous, docteur. Je serais votre infirmière… Je peux tout apprendre et tout faire… vous verrez… »
Il n'en doutait pas, se dit-il. S'il l'abandonnait à l'État, on la placerait dans un orphelinat, et elle en ressortirait plus mal qu'avant. Il y réfléchit un instant. Il desserra sa cravate et s'essuya le front. Son chapeau le tenait chaud, mais le protégeait du soleil du cimetière. Les morts ne se plaignaient pas, et il les enviait.
— D’accord, mais tu dois aller à l’école et terminer tes études. Sinon, tu iras à l’orphelinat.
Elle l'avait promis, et elle s'en est très bien sortie. Intelligente et appliquée, elle prenait grand soin d'explorer les livres que Farías possédait chez lui et à son bureau, et lui en achetait d'autres à chaque fois qu'elle se rendait à Buenos Aires. Pendant les années où elle vécut avec lui, jusqu'à la fin de ses études, elle se glissa plusieurs fois dans son lit, mais il lui disait :
-Sortez d'ici…

-Mais papa m'a laissé…
« Je ne suis pas ton père. Tu t'en rendras compte quand tu auras un mari… »
— Et vous, vous n'avez pas envie d'en être un ?
Le médecin a ri.
« Ils m'arrêteraient, Inesita. Allez, retourne dans ton lit… » — et il la poussa affectueusement, mais fermement.
À dix-huit ans, elle avait terminé ses études avec de bonnes notes. Quiconque la voyait maintenant ne reconnaîtrait pas la jeune fille débraillée et sale qui avait travaillé dans les champs. Elle assistait le médecin comme infirmière, imperturbable face au sang et aux cris de douleur des patients. Il lui avait demandé si elle souhaitait faire des études d'infirmière ou de médecin ; après tout, elle avait le tempérament requis.
Elle haussa les épaules.
« Je veux juste rester avec toi », dit-elle.
Oui, l'obsession n'avait pas pris fin. Il l'inscrivit au Lycée des enseignants, et elle fit comme toujours, avec soin et application, comme si elle y prenait plaisir ; pourtant, elle semblait obéir à un automatisme qui la poussait à suivre les règles imposées par l'homme qui la surpassait.
Il ne vécut pas assez longtemps pour la voir terminer ses études ni obtenir son diplôme d'enseignante. Le docteur Hermes Farías mourut un hiver, rongé par la syphilis. Il l'avait contractée trente ans plus tôt auprès d'une prostituée indienne au Brésil.
Mais il n'a jamais touché Inés. Le médecin savait ce qu'il faisait.

2

Elle commença à travailler comme enseignante suppléante dans des écoles de province pendant près d'un an, puis obtint un poste d'institutrice en CM2 dans une école de La Plata. Elle avait vingt-deux ans, et lorsqu'elle franchit pour la première fois ce portail métallique, qui ressemblait davantage à un hangar ou à un atelier qu'à une école, elle était loin de se douter qu'elle y passerait la majeure partie de ses journées. Elle s'inscrivit

dans l'histoire de cette école, y apportant ses idées, son énergie et une grande partie de sa santé, qu'elle perdrait à jamais. Et surtout, c'est là que prirent racine les rêves d'amour qu'elle croyait réservés aux livres.
Mais les premières années ne furent pas faciles. Elle était extrêmement stricte avec ses élèves. Les enfants ne l'aimaient pas, et leurs parents se plaignaient à la directrice du comportement despotique qu'elle leur imposait. Grande, avec d'épais cheveux noirs, soigneusement relevés en un chignon maintenu par de nombreuses pinces, elle ne se maquillait jamais, du moins pas à l'époque. Son teint était très pâle et ses yeux très sombres. Ses sourcils étaient fins et son visage droit. Seuls ses hanches larges et le mouvement de ses robes ou jupes lorsqu'elle traversait la cour, surtout dans les rafales hivernales, trahissaient sa silhouette, alors qu'elle passait d'une classe à l'autre pour superviser et discuter avec les autres enseignants. Par-dessus sa robe, elle portait une blouse et le manteau Montgomery que le docteur Farías lui avait offert.
Ses collègues ne l'appréciaient guère non plus, en raison de son caractère austère, froid, voire autoritaire. Mais elle ne se voyait pas ainsi ; c'était simplement la façon dont elle avait appris à se comporter avec les autres, en fonction de la façon dont elle avait été traitée. Du rejet de son enfance et de son adolescence, elle avait acquis l'austérité et la distance nécessaires. Elle demeurait dans son entre-deux, celui où elle avait trouvé refuge au début de son secret, celui qu'elle avait partagé avec son père. Bien qu'il fût parti et que la vie qu'elle avait menée avec lui fût terminée, cette pièce de son esprit restait ouverte, réchauffée par un rêve entretenu par on ne sait quelles sécrétions de l'âme. Si son corps ressentait chaque jour les séquelles de ce qui lui était arrivé, si son esprit s'obstinait à réclamer et à dénoncer sans cesse toutes ces nuits que le bien commun, si bienveillant soit-il, qualifiait d'exécrables, elle n'avait d'autre choix que de se réfugier dans cette pièce, qu'elle pouvait ouvrir où qu'elle soit : la salle à manger ou le patio de sa maison, la salle des professeurs ou la salle de classe de l'école, ou encore dans le bus qui l'emmenait où qu'elle aille.
Suite à des plaintes, elle fut mutée plusieurs fois d'une classe à l'autre. Elle quittait discrètement le bureau du principal pour rejoindre sa nouvelle classe. Elle s'entendait mieux avec les garçons plus âgés. Cette personnalité, à la limite de l'autoritarisme, frôlant la violence, agaçait les garçons de douze ou treize ans, qui réagissaient et, chose curieuse et

extraordinaire pour l'époque, finissaient par se résigner à l'amertume plutôt qu'à la sentimentalité. C'est ainsi que les classes qu'elle enseignait et les niveaux dont elle avait la charge obtenaient les meilleurs résultats en fin d'année. Et le principal, un homme à l'ancienne, dut admettre qu'Inés Funes était une enseignante née. Qu'est-ce que c'est, et d'où cela vient-il ? De n'importe quelle facette de la personnalité : une vocation, l'amour de l'enseignement ou d'une matière en particulier, l'amour des enfants, ou la satisfaction de trouver chez les autres une compréhension de sa propre sagesse. Tout est égoïste, même l'amour ; la directrice, une vieille fille, le savait bien. Mais Inés employait une autre forme de sagesse : la provocation, l’exigence et la sévérité. Et les garçons de cet âge, habitués aux réalités de leurs familles – instables, violentes et dissolues – étaient sans doute ravis de trouver en cette institutrice une adversaire d’égale, voire de plus. Elle était un flux et reflux constant d’insistance et de réprimandes qui ne faisait qu’attiser leur rébellion. Quelques jours ou plusieurs mois de résistance n’étaient rien quand, finalement, les garçons s’éveillaient et que, soudain, une équation complexe et tortueuse, une phrase poétique ou philosophique, se laissait disséquer pour révéler ses secrets à ces esprits naissants, stupéfaits pour la première et unique fois, jusqu’à la prochaine découverte.

Elle organisa les kermesses de décembre pour récolter des fonds pour l'année suivante, qui servirent à rénover l'école. Le portail en tôle fut remplacé par un beau portail en bois, la façade fut repeinte, la cour carrelée, des livres furent achetés pour la bibliothèque – qui n'existait pas à son arrivée – et des cartes furent acquises pour les cours de géographie. Elle accrochait ces cartes à un crochet au-dessus du tableau noir, puis les dépliait, à la grande fascination des enfants. Après avoir laissé libre cours à cette brève manifestation de sentimentalité, elle les faisait taire d'un double coup de gomme. Elle parvint même à se procurer un squelette, mais comme il était trop cher, elle alla à l'ossuaire du cimetière pour en récupérer un, le nettoya, l'assembla et le peignit. Un an plus tard, un inspecteur découvrit son origine et elle reçut un avertissement qui faillit entraîner son expulsion, mais le directeur intervint en sa faveur. C'était un an avant que la vieille dame ne prenne sa retraite et, suite à cet incident, elle fut écartée de la course pour lui succéder, un poste qui était pourtant évoqué depuis un certain temps.

Mais un jour, Mlle Inés commença à changer. Les brèves rêveries dans lesquelles les élèves la surprenaient parfois en classe, le regard perdu par la fenêtre pendant qu'ils faisaient leurs devoirs, ou que ses collègues remarquaient en entrant dans la salle des professeurs, la voyant un coude sur la table et le menton appuyé sur sa main, devinrent plus fréquentes et plus longues. Elle se débarrassait de ces moments comme si elle époussetait un vieux meuble et, chose surprenante, elle s'excusait et souriait même. Au début, ils n'y prêtèrent pas attention, les attribuant aux distractions d'une âme dure et austère, sujette à la fatigue. Durant ces cinq dernières années, ils avaient appris à ne pas s'opposer à Mlle Inés. Ceux qui ne la détestaient pas en étaient venus à la respecter, et beaucoup n'osaient même pas avouer une certaine admiration obstinée. Qui voudrait lui ressembler ? Personne, bien sûr.

Elle savait qu'elle serait stérile à jamais, qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfants. C'est peut-être pour cela qu'elle n'aimait pas les petits. Avec les plus grands, en revanche, elle les entrait en contact de façon spontanée, sans préambule ni permission préalable, comme une lutte acharnée qui surgissait naturellement, chaque participant ayant trouvé son adversaire idéal. Les garçons, s'éveillant à la sexualité sans encore en comprendre pleinement la nature, imaginant bien plus que ce qu'ils avaient vu ou entendu, ne la percevaient pas comme une femme, mais comme une sorte de confidente à qui ils ne pouvaient pas parler comme à un homme, mais auprès de qui ils pouvaient apprendre intuitivement. Au milieu de ces hostilités, l'attirance entre les sexes était latente, tout comme une sagesse qui circulait en filigrane.

Elle avait ses règles, parfois, car l'un de ses ovaires fonctionnait encore, tant bien que mal, comme elle aimait à le croire. C'était tout ce qui restait d'elle en tant que femme, se disait-elle. Elle souffrait très fréquemment d'infections urinaires ; les cicatrices de ses avortements et de ses déchirures périnéales étaient presque insensibles au toucher et retenaient l'urine et les bactéries. L'hygiène quotidienne était un véritable problème chaque matin, non pas à cause de la douleur, mais plutôt à cause de son absence. Chaque jour, en se déshabillant, elle pouvait découvrir une tache qui n'était pas là la veille. C'est pourquoi elle allait régulièrement consulter le docteur Ruiz. Elle ne connaissait personne à La Plata, et Farías était mort comme s'il était le seul médecin au monde. Adalberto Ruiz, en

revanche, était un homme simple et direct qui, pour autant, ne faisait pas de blagues de mauvais goût ni de plaisanteries sur la sexualité féminine. La première fois qu'il l'examina, il la vit nue du bas du corps sur la table d'examen et dut s'excuser pour son bref moment de gêne, qu'elle n'avait même pas remarqué. Elle ne lui posa aucune question ; ce n'était pas nécessaire. Dès lors, elle lui rendit visite régulièrement et ils parlèrent franchement de ce qui s'était passé. Ce qu'elle avait le plus apprécié chez Ruiz, selon elle, n'était pas tant son savoir que sa discrétion.
C’est lors d’une de ces consultations qu’elle rencontra Bruno Méndez. Ruiz, médecin généraliste, voyait des patients de tous horizons. Les médecins étaient rares dans le quartier et, grâce à sa simplicité et à sa bonhomie, il finit par attirer la clientèle de plusieurs confrères qui avaient tenté de s’installer à proximité. Il avait même des patients fortunés, capables de se faire soigner dans les meilleures cliniques de Buenos Aires. Méndez était l’un d’eux. Mais Méndez était du coin ; il avait passé la majeure partie de son enfance entre Buenos Aires et La Plata, faisant des allers-retours en train, puis en voiture, jusqu’à ce qu’il ouvre son cabinet dans cette dernière ville. Peu après, il fut victime d’un accident qui entraîna l’amputation de sa jambe. C’est donc avec une prothèse – certes rigide, mais moins qu’une jambe de bois – qu’Inés le rencontra, entrant dans son cabinet avec sa démarche bruyante et si caractéristique. D'abord, sa jambe valide, puis l'autre paire de chaussures qui, malgré une semelle identique, claquaient sur le sol comme une brique tombée d'une grande hauteur. Dans la salle d'attente du médecin, tous se retournèrent à son entrée, mais comme il était une figure connue, on se laissa vite distraire ou on le salua, selon les circonstances. Seule Inés ne le remarqua pas, le fixant du regard, les mains dans sa jupe, en essorant un mouchoir avec lequel elle se mouchait à cause de son rhume.
C'était l'hiver, et Méndez était entré, portant une écharpe tricotée main et un très beau manteau en poil de chameau. Il s'assit à côté d'elle sur la seule chaise libre. Il la salua poliment, ôtant son chapeau puis son manteau, qu'il déposa sur ses genoux. Sa cuisse gauche était celle d'un homme fort, mais sous le genou, son pantalon lui tombait jusqu'à la chaussure. Elle ne pouvait pas voir la prothèse ce jour-là, mais elle jeta un coup d'œil au visage de Bruno et fut surprise de le voir la regarder avec un sourire qu'elle trouva charmant.

« Excusez-moi », dit-elle. Pourquoi avait-elle dit cela ? Tous ces mots ridicules sur la politesse et la gentillesse n'étaient-ils pas juste des balivernes apprises au lycée ? Pourtant, il lui avait souri lorsqu'elle l'avait traité d'infirme, et pourtant ce sourire n'était pas méprisant. C'était un peu comme, se dit-elle, lorsqu'on observait un de ses élèves rire tous les deux de l'absurdité de la situation, épuisés après une longue joute verbale en classe.
Bruno Méndez était de la même taille qu'elle ; leurs regards se croisèrent. Il avait des yeux d'un bleu très foncé, comme l'Atlantique, des cheveux châtain foncé, une barbe naissante et un large front. Sa nuque velue dépassait du col de sa chemise blanche, ornée d'une cravate noire.
« Ce n'est pas nécessaire, mademoiselle », répondit-il. « Êtes-vous une nouvelle patiente du docteur ? »
-Non, ça fait longtemps, mais nous ne nous sommes pas croisés, monsieur…
Il lui a dit son nom, et elle lui a dit le sien.
« Je viens tous les deux ou trois mois, quand mon moignon me fait mal, pour qu'on le rembourre. Ma prothèse se casse et je dois la remplacer, et ça coûte une fortune. Et je ne veux pas qu'ils me prennent quoi que ce soit d'autre. »
Personne ne rit, car tout le monde écoutait, évidemment. Il répétait la même chose à chaque fois.
-Excusez-moi, mauvaise blague.
-Ne t'inquiète pas, j'y suis habituée, à cause des garçons…
— Ah, combien en avez-vous, si je peux me permettre ?
Inés n'était ni gênée ni troublée lorsqu'on lui avait posé la même question tant de fois auparavant, surtout par des femmes.
-Je dis cela pour mes élèves ; je suis enseignant.
Cet après-midi-là, ils furent les derniers à être vus. Le cabinet du médecin était un véritable défilé incessant jusqu'à la tombée de la nuit, lorsque l'infirmière alluma la lumière. Ils semblaient oubliés dans ce coin désert, assis sur deux chaises. Ils discutaient, riaient, chuchotaient parfois comme de vieux amis. De quoi parlaient-ils ? De leurs maladies, bien sûr, de ce dont on parle toujours chez le médecin, mais sans s'y attarder, comme on parle de la pluie et du beau temps. Ils parlaient du pays, de la situation économique, du monde en général. Elle lui raconta un peu ses études, lui

son garage. Méndez avait de grandes mains fortes , marquées par les cicatrices et la peau calleuse, mais d'une certaine façon, elles avaient un charme particulier. Elle pensa aux mains de son père, elles aussi empreintes de la vie.
Le médecin apparut alors sur le seuil de son cabinet et l'appela. Inés se leva, ne sachant comment dire au revoir à Méndez. Il la soulagea de son incertitude en disant :
-Nous nous reverrons un de ces jours, Mademoiselle Inés.
-Avec plaisir, Bruno.
Ils se serrèrent la main doucement. Quiconque la connaissait depuis un certain temps ne l'aurait pas reconnue à ses paroles ni à son expression lorsqu'elle est entrée dans le bureau.

Pour ceux qui souhaitaient créer un mélodrame d'amour trahi, Inés n'a découvert le mariage de Bruno que trop tard, mais il est peu probable qu'elle l'ignorât dès le départ. S'il ne le lui avait pas dit lui-même, nombreux étaient ceux qui s'en chargeaient. Méndez était bien connu dans le quartier et même au-delà, pratiquement dans toute la ville, lorsqu'ils se rencontrèrent. Si, au début, sa notoriété était due à la gentillesse de son travail, elle s'étendit rapidement suite à l'accident qui fit de lui, un temps, une sorte de martyr. « Le pauvre », disaient les épouses de ceux qui avaient amené leurs voitures au garage, ainsi que les voisins, et c'est ainsi que la légende de Juan, l'homme hospitalier du quartier, se répandit comme une traînée de poudre. Car il se trouve que le pauvre Bruno, issu d'une famille en difficulté, si brisée qu'il n'était pas dans sa nature de les aider, avait perdu sa jambe gauche sous le poids du moteur d'un pick-up que la vieille dépanneuse d'occasion qu'il avait achetée ne pouvait supporter. On ne blâma pas le revendeur, mais la banque qui avait refusé de lui accorder un crédit, et aussi le prêt pour payer la prothèse, et la presse se chargea de répandre les rumeurs comme il se devait. Mais comme il s'agissait d'une histoire de banlieue, elle tomba rapidement dans l'oubli, bien que localement elle se soit transformée en un mythe soigneusement embelli, protégé comme une relique. La notoriété acquise par Bruno, lorsqu'il doubla ses heures de travail pour gagner sa vie, seul avec son moignon encore recousu, y contribua certainement. Il avait une femme et deux très jeunes enfants, un nouveau-né et l'autre âgé d'un an.

Le pauvre homme était fini, disait-on, et pourtant il réparait tout ce qu'il pouvait porter dans son fauteuil roulant, puis dans son atelier, désormais vide de voitures. Le journal local vint alors l'interviewer, et son activité augmenta en conséquence.
Lorsqu'ils se rencontrèrent, les enfants de Bruno étaient déjà adolescents, et son atelier comptait plusieurs succursales à La Plata et une autre à Temperley. Il vivait confortablement, grâce à la maison qu'il avait achetée et aux voitures qu'il avait offertes à ses enfants. Les garçons se révélèrent être de véritables profiteurs, mais c'est une autre histoire. Le fait est que tout le monde savait qu'il n'avait pas bâti ce train de vie en réparant des voitures ni grâce à la pitié que suscitait son drame personnel, même si beaucoup s'obstinaient à le voir comme une figure quasi-sainte, juché sur une jambe, appuyé sur un moteur. On a même fait des calendriers avec cette image, qui est probablement encore affichée au mur d'un vieil atelier abandonné. C'est à la même époque où se forgeait cette légende que l'on découvrit les activités secrètes de Bruno, qui n'étaient plus dissimulées sous sa salopette graisseuse, mais sous un manteau en poil de chameau. Le commerce de la ferraille, bien sûr ; c'était le cœur du problème. Mais on ne pouvait ternir un apostolat, un candidat à la sainteté, un époux et père dévoué dont les enfants commençaient déjà à se montrer ingrats. Les milliers de pesos évoqués dans la presse étaient assurément un euphémisme, car l'argent circulait à la vitesse de l'éclair, à l'instar des camions qui sillonnaient la province. Le général Justo avait pris le pouvoir à cette époque, et la reprise économique se manifestait par la réussite d'un simple garagiste. « S'il a réussi… », telle était la phrase tacitement ancrée dans la conscience collective des faubourgs. Le peuple prenait de l'ampleur et, bientôt, il atteindrait sa pleine maturité.
Ils commencèrent à se fréquenter. Au début, ils allaient dans des endroits éloignés de leurs lieux de travail. Ceux qui les avaient vus chez le médecin n'étaient pas du tout surpris ; il ne manquait que les câlins et les baisers pour sceller leur relation. Mais ils faisaient semblant de ne pas prêter attention aux commentaires des autres et se retrouvaient dans un café l'après-midi, après les cours, ou dans un bar miteux d'une rue mal numérotée à la périphérie de la ville, où le froid humide donnait la chair de poule à Inés et où l'averse menaçait les pas chancelants de Bruno. Tous deux, cependant, arrivaient à l'heure à leurs rendez-vous et restaient

jusqu'à très tard. C'est pourquoi personne ne croyait qu'elle ignorait qu'il était marié : il vivait encore avec sa femme et devait bien justifier ses sorties et ses arrivées tardives.
C'est peut-être de cela qu'ils ont parlé un soir, vers onze heures ou plus tard. Elle frissonnait légèrement ; il était à ses côtés, l'enlaçant et partageant avec elle l'anis qu'elle aimait tant. La première fois qu'il lui en a fait goûter, elle l'a regardé, extatique, comme si elle avait goûté un élixir.
« Tu dois partir ? » lui demanda-t-il.
Il haussa les épaules.
-Vous savez, je ne veux aucune scène à cette heure-ci.
— Et que faites-vous une fois arrivé ?
Il dort, ou fait semblant de dormir. Je vais me coucher à côté de lui et c'est tout...
C’est ainsi que se terminaient les dialogues lorsqu’il s’agissait de « l’autre femme » : pas de nom au début, pas de sentiments.
C'était purement professionnel, disait-il à la maison. Des rendez-vous intempestifs, désormais dissimulés par la police qui, malgré tout, s'efforçait toujours de donner l'illusion d'agir. Sa femme le savait, bien sûr ; après tout, elle avait contribué à bâtir l'empire financier avec Bruno et les voitures. Inés l'avait imaginée des centaines de fois : blonde, brune, rousse, grosse, mince, méchante, gentille, stupide, et elle n'arrivait jamais à la décrire précisément car il ne disait jamais plus de deux mots à son sujet.
Inés évitait les endroits où l'autre femme pouvait se rendre, mais lorsqu'elle apprit qu'elle était partie à Buenos Aires avec l'un de leurs enfants, elle se sentit, pour la première fois, libérée de toute hypocrisie.
Il l'a convoquée à l'atelier en milieu de matinée, alors qu'elle était encore à l'école.
-Viens ici, j'ai quelque chose d'important à te dire, c'est une surprise.
Il trouvait des excuses ; il n’aimait pas qu’on le voie là. Elle ne comprenait pas, et pourtant elle attendit tout l’après-midi, jusqu’à la tombée de la nuit. Les professeurs partirent, surpris de la voir, elle qui était devenue si différente et sociable, presque seule à l’école, à l’exception du concierge et de son chien. Inés attendait dans la salle des professeurs et entendait les pas hésitants de Bruno. Soudain, elle imagina les pas d’un criminel arrivant en fin d’après-midi, peut-être une faux ou une faucille à la main. Quelle absurdité, se dit-elle, lorsqu’elle le vit apparaître sur le seuil de la salle des

professeurs, comme encadré par les dessins des enfants primés ou par les plans de l'école. Elle se leva pour l'embrasser, et ils s'embrassèrent.
« Qu'est-ce qui ne va pas, mon amour ? » lui demanda-t-il entre deux baisers.
-Tu me manques, Bruno.
— Et toi aussi, tu me désires ?
- Beaucoup.
-À tel point qu'à la fin tu m'as quitté… ?
Sans la lâcher, il tendit le bras, laissa tomber son chapeau, éteignit la lumière à l'interrupteur près du cadre et la poussa sur la table. Inés résista, soudain effrayée.
« Et tu m'as appelé pour ça ? » dit-il. C'était la première fois qu'il entendait de l'insolence dans sa voix. Il était excité, et c'était de sa faute. Elle n'avait pas soigné les détails.
-Pardonnez-moi, je suis trop heureuse et je me suis laissée emporter.
-Je comprends. Tu veux venir chez moi ce soir ?
-Et votre autre fils ?
Oscar, ce coquin, n'a pas d'endroit fixe ; maintenant il est chez son oncle, je crois, ou bien il fait semblant de travailler dans une boulangerie.
Ils montèrent dans la voiture, neuve, si elle pouvait encore sentir l'odeur du neuf. Elle l'aimait bien, bien sûr, mais ce n'était pas l'argent qui l'attirait, et elle se fichait qu'ils ne soient pas faits l'un pour l'autre. Elle désirait Bruno, mais elle craignait ce qui se passerait s'il la voyait nue.
Alors qu'ils roulaient en pleine nuit, elle a dit :
« Je sais que je ne suis pas très jolie, Bruno. Tu risques d'être déçu. »
Ne me dis pas ça, tu sais que je t'aime…
« Je sais, sinon vous ne perdriez pas votre temps avec une petite institutrice comme moi, mais vous pourriez avoir des femmes plus jolies, et j'ai bien peur que vous ne vous en lassiez… »
-Je m'en occuperai le moment venu, si cela se présente.
C'était une réaction typique de Fabio Funes, pensa Inés.
Ils s'arrêtèrent à un coin de rue, devant la maison. Une vieille maison que Dardo Rocha lui-même aurait pu concevoir, à en juger par son allure et la symétrie de ses formes. Ils entrèrent sans s'attarder dans les pièces obscures, qu'il crut distinguer : le vestibule, à peine éclairé par les vitres dépolies de part et d'autre de la porte ; la salle à manger, où la grande

table projetait une ombre immense ; et le salon, où la cheminée laissait filtrer des braises froides, telles des étoiles dans un ciel décrépit. Ils montèrent à l'étage, dans une pièce qui n'était certainement pas la leur. Il y faisait froid, les murs nus, une maigre lampe pendait du plafond. C'était une pièce sans âme, où le parquet n'offrait aucune chaleur, car les fenêtres étaient sans âme, il n'y avait pas de rideaux, les carreaux portaient les traces de chiffons sales, et le plafond mansardé, au lieu d'abriter les occupants, ressemblait à un mur penché sur le point de s'effondrer.
Mais peu importait ; elle n’avait d’yeux que pour les épaules de Bruno. Il avait ôté sa chemise, dévoilant les muscles d’un homme d’une trentaine d’années, habitué à porter des outils lourds. Elle l’enlaça alors, posant ses mains sur son dos ferme et poilu, et réalisa soudain qu’il avait enlevé sa prothèse en même temps que son pantalon, et qu’il titubait.
« Je te soutiendrai, mon amour », dit-elle, car elle sentait sa vulnérabilité. Bruno s'accrochait à Inés de tout son poids, et pour elle, il n'était rien, une simple fleur d'amour brut et fragile, à moitié sauvage, poussant parmi les mauvaises herbes d'un terrain vague du quartier, à côté d'un hangar qui avait tour à tour servi d'atelier de mécanicien, de remise, ou de simple nid de vide.
Alors elle n'eut plus peur. Elle se déshabilla tandis qu'il la tenait par la main, l'embrassant dans le cou, sur les épaules, puis sur les seins. Elle l'aida à s'allonger sur le lit, et soudain elle s'agenouilla près du matelas, le visage tout près de l'entrejambe nue d'Inés. Ils rirent, puis il commença à la caresser des lèvres.
Et ça s'est arrêté.
-On dirait que le passé est déterminé à nous jouer un mauvais tour, n'est-ce pas ?
Il la regarda de cette immense distance qui mêlait émerveillement et interrogation.
-C'est exact, Bruno. Nous sommes faits l'un pour l'autre.
Il a sursauté d'un ton dédaigneux, brusque et incrédule.
Ne me dites pas de telles bêtises. Nous sommes des survivants, rien de plus.
Oui, il avait raison, c'est plus digne que la sentimentalité. Car combien d'hommes et de femmes seraient comme eux, dans une pièce déserte, à bouger leurs corps comme ces mannequins de bois qu'un psychologue

utilise pour tester la dextérité d'un patient ? Eux, différents de tous les autres, et différents les uns des autres. Leurs corps incongrus se regardaient, se sentaient, se testaient mentalement. Et c'était peine perdue, les combinaisons étaient asymétriques et forcées.
Mais cela n'avait pas d'importance.
Bruno avait la force de la soulever et de la déposer sur le lit, puis de la faire glisser sur les oreillers. Le corps d'Inés était dur comme de l'écorce, et pourtant souple. Il aimait cette peau meurtrie, où chaque cicatrice était un pli murmurant un secret. Il pressa son oreille contre la sienne et sourit. Elle ne voyait pas son visage, mais sa barbe la chatouillait, et c'était la première fois depuis longtemps qu'elle ne ressentait pas une telle sensation. Alors, elle tendit les bras et fit glisser désespérément ses mains le long du dos de Bruno, jusqu'à toucher ses fesses, et vit, dans le miroir incliné du plafond, qu'elle imaginait, la forme du corps incomplet de cet homme qui était le plus complet qu'elle ait jamais vu. L'asymétrie était la symétrie de ses contours projetés sur les siens. Le large bassin d'Inés le protégeait, et c'est là qu'il se réfugiait, comme un garçon à la fois honteux et condamné, car depuis son enfance, il était condamné à ne voir que des moitiés d'hommes : son père, par exemple, le demi-homme qui vivait dans un fauteuil roulant tiré par l'autre demi-père qui n'était pas son père.
C’est de cela qu’il lui avait parlé ce soir-là, entre deux halètements et les yeux clos, avec cette voix qui sortait de sa barbe hirsute mais qu’elle avait appris à embrasser comme quelqu’un qui s’abandonne à être labouré par une charrue de barbelés.
La douleur était si intense qu'ils la ressentaient tous les deux. La douleur des caresses et des baisers sur leurs visages, la douleur de la pénétration de leurs corps, l'un contre l'autre.
Cicatrices ouvertes et moignons informes.
L’héritage des corps était la seule chose qui leur appartînt en propre, et ils l’ont transmis cette nuit-là, avec confiance, comme quelqu’un qui partage pour la première fois sans honte la stigmatisation de son âme.
Allongés nus, au cœur de la nuit, tandis que le soleil levant filtrait par la fenêtre tel un voisin curieux, ils parlaient de leurs parents. Comment les comparer alors qu'ils partageaient la même différence, et que ce qui les distinguait était l'égalité de leur caractère ? Soudain, la conversation prit une autre tournure, et Dieu apparut. Ils se regardèrent dans les yeux,

véritablement stupéfaits par cette coïncidence, peut-être la seule ressemblance véritable qu'ils trouvèrent cette nuit-là.
Le dieu de leurs parents était un dieu du même nom, et surtout, de la même culpabilité. Trop grands, leurs pieds pataugeaient. C’est pourquoi leurs aînés trébuchaient sans cesse, l’un en fauteuil roulant, comme Bruno, l’autre zigzaguant entre les pierres du champ, comme Inés.
« Mais ta jambe, Bruno, ce n'est pas la faute de ton père. La mienne, par contre, regarde ce qu'il m'a fait. »
La pièce était déjà très éclairée. Impossible de feindre la dissimulation, même avec les draps.
« Mon père, dit-il, le pauvre, il m'a fait à son image. Il s'est amputé la jambe lui-même, vous savez. C'est comme ça que je l'ai connu. Je n'ai jamais eu d'autre dieu que celui qui vivait dans un fauteuil roulant. »
Inés alluma une cigarette, chose rare chez elle. Était-elle heureuse dans son malheur ? se demanda-t-elle. Que ressentait Bruno ? De l’amour ? De la frustration ? Ou simplement une autre crise de la quarantaine ? En observant le moignon desséché de sa jambe, terminé par une sorte d’os pointu recouvert d’une peau durcie comme du parchemin, elle sut qu’il ne se considérait comme un homme que lorsque ses affaires marchaient bien. Elle l’avait constaté lors de leur conversation sur le petit commerce de pièces automobiles qui prospérait.

Une fois habillés, ils parlèrent affaires comme s'il s'agissait des courses du jour et des rencontres fortuites. Des farces des élèves d'Inés aux personnalités des uns et à l'audace des autres, ils passèrent aux boulons, aux bougies d'allumage et au liquide de frein, autant de termes qui, aux oreilles d'Inés, sonnaient comme les pièces d'un assemblage extraordinaire, merveilleux, regorgeant de secrets qu'elle déchiffrait grâce à sa propre intuition. Le vieux pick-up de Fabio Funes, celui qu'il avait acheté peu avant de se suicider, était un véritable orchestre de bruits étranges et un mécanicien de fortune.
Tandis qu'elle l'écoutait parler du prix des pièces détachées, de la flambée des coûts, des tracas que lui causait récemment le gouvernement, elle l'observait de l'autre côté de la table, dans une cuisine qui n'était pas la sienne. Et pourtant, cette table était un pont qui transcendait les espaces réels et en inventait d'autres.
« Tu sais, Inés ? J'ai peur que tout s'écroule… »

Alors elle se leva de sa chaise, se tint près de lui, lui fit poser le maté qui était son seul petit-déjeuner de la matinée, et l'étreignit si fort qu'elle semblait vouloir retenir non seulement son corps, et avec lui toute la structure des affaires et des entreprises sur lesquelles Bruno avait bâti son âme, mais aussi, et précisément, l'âme même de cet homme qui, elle le savait déjà, était un rempart imprenable dans sa vie, et qui, en tant que tel et en tant qu'homme, ne pouvait être abattu qu'en le faisant tomber ou en le tuant. La pauvre Inés, aveuglée par son engouement pour la chair et l'âme, ne se rendit pas compte qu'elle parlait de la même chose, telle une diseuse de bonne aventure, même contre son gré.

3

Les temps difficiles sont arrivés, ceux des crises économiques. Mais lesquelles, si chaque décennie a eu son lot de crises ? On pourrait presque parler d'un état chronique pour le pays. Pourtant, elles ont succédé à une décennie prospère, où l'on nous considérait comme le grenier du monde et où les Anglais nous achetaient du bœuf en grandes quantités, à l'exception des moutons, que l'Argentin considérait peut-être comme un point faible, car les élevages anglais les maîtrisaient bien mieux. C'est pourquoi nous exportions des matières premières pour ensuite racheter les produits finis à un prix trois fois supérieur. La mentalité du « sage » – qu'il soit de Buenos Aires, créole ou espagnol, peu importe – nous a trompés comme un diable nous soufflant à l'oreille, nous empoisonnant l'esprit d'une haleine âcre. Et comment la remplacer ? Par la technologie Ford, bien sûr. Machines et fumée : voilà la carte postale de nos pampas que les touristes envoient à leurs proches à l'étranger. Derrière la photo, quelques mots d'affection, et au milieu : le carton jauni.
Bruno avait des associés dans sa société : Talleres SRL. Tout simplement, pour éviter toute confusion. Inés les avait aperçus à quelques reprises en passant devant l'atelier où elle avait eu son accident. Le principal s'appelait Benítez, mais Bruno lui avait dit qu'il n'était qu'un simple apport financier, étant donné qu'il était quasiment un magnat avec ses papeteries

disséminées le long de la côte et dans le nord de Buenos Aires. Benítez portait un costume et conduisait un break importé des États-Unis. L'autre, en revanche, un homme petit, trapu et barbu, une cigarette toujours au coin des lèvres, s'appelait Rinaldi. C'était une sorte de mafieux, comme le surnommait Bruno, car il était brutal et opportuniste, louche comme un tissu de mensonges, mais indispensable dans ces affaires louches où il devait composer avec les habituels traîtres.
Les pièces automobiles, disait parfois Bruno, sont un vrai casse-tête.
Cela suffisait à Inés. L'essentiel était d'être à ses côtés en voiture et au lit. Ils ne cachaient plus leur relation, car il était pratiquement séparé de sa femme. Bruno venait la chercher à l'école, et elle se levait, rassemblait ses livres lorsqu'il s'annonçait ou lorsqu'elle entendait le bruit caractéristique de ses pas, et saluait effrontément les autres professeurs, visiblement envieux.
Les gros titres des journaux étaient alarmistes. On comparait la crise au krach boursier de Wall Street survenu plus de dix ans auparavant. Ce que les journaux passaient sous silence, c'étaient les plans visant à ramener Perón au pouvoir, or c'était là le nœud du problème. Le gouvernement exploitait la crise à son avantage, en la rejetant sur l'opposition, et l'opposition s'en servait comme prétexte à une révolution.
« Benítez dit que le général n’est pas bon pour nous », a déclaré Bruno dans la voiture, l’après-midi du 25 mai, après les événements scolaires qui avaient tant fatigué Inés.
« Je ne sais pas, Bruno. Je trouve ces enfants un peu négligés. Beaucoup de parents ont perdu leur emploi. »
— Et alors, Inesita ? Les socialistes se bourrent la bouche de merde, la recrachent et ils appellent ça parler de la réalité.
-Je ne sais pas, Bruno.
Il a proféré des injures à l'encontre du conducteur des autres voitures et de quelques piétons, en disant :
Le pire, c'est qu'ils nous tuent. Et nous devons faire quelque chose, sinon nous ferons faillite.
— Tu crois que c'est si grave, Bruno ?
« Fais le calcul, Inés. Les fournisseurs se retiennent, attendant de voir ce qui va se passer. Avec un peu de chance, il ne se passera rien, mais en attendant, que faire ? »

Le temps passa et la fin de l'année arriva. Bruno était de plus en plus inquiet. Il négligeait sa prothèse, qui s'était fissurée, et prétendait qu'en commander une autre en Europe coûtait trop cher. Il arpentait la pièce de long en large, et le bruit de ses pas devenait de plus en plus étrange. Sa chaussure, munie de la prothèse, grinçait, imitant le claquement d'une porte sur ses gonds. Cela l'exaspérait lorsqu'elle essayait de se concentrer sur la correction des copies qu'elle rapportait chez elle ou chez Bruno. Elle connaissait la voiture comme sa poche ; ils y avaient passé tant de fois des moments allongés sur la banquette arrière à s'embrasser, sur les classeurs des enfants qu'elle transportait d'une maison à l'autre. Elle ne pouvait pas encore partir, pas avant que le divorce ne soit prononcé, pas dans le pays, bien sûr, mais tout était entre les mains d'avocats américains qui demandaient une fortune. Lorsqu'il lui annonça qu'il avait dû reporter la procédure, son cœur se serra et elle le foudroya du regard.

— Tu crois qu'ils me donnent de l'argent gratuitement ? Va te faire foutre…

Bruno ne parlait généralement pas ainsi ; Bruno était un gentleman. Puis, la semaine suivante, elle remarqua qu'il arrivait en retard, dégageant une forte odeur de tabac. Il rencontrait Benítez et Rinaldi, et probablement quelques autres, pour affaires. Ils ne parlaient certainement pas de pâte à papier ni de pièces détachées ; le sujet était épuisé. Les quelques articles parus sur la « papeterie Benítez » laissaient présager sa faillite imminente. Mais Bruno avait le savoir ; il était comme un médecin, capable d'appliquer son expertise partout, dans n'importe quel quartier ou ville où il y avait des voitures – et même là où il n'y en avait pas ?

Mais Bruno souffrait ; il était tellement habitué au *train de vie des nouveaux riches* que l'idée de remettre la main sur un moteur lui paraissait insurmontable. C'est ce qu'il disait, mais en réalité, sa femme lui réclamait de l'argent, tout comme les avocats. Inés craignait qu'il ne la quitte.

« Je vais t'aider », dit Inés franchement pendant qu'elles mangeaient à la maison, car elles ne sortaient plus.

« Avec ton salaire d'institutrice, Inesita ? » répliqua-t-il en sirotant bruyamment sa soupe, délibérément pour souligner son sarcasme. Son visage exprimait une amertume plus profonde que la colère.

Puis la nouvelle du braquage a éclaté. Une société financière de Partido de la Costa avait été cambriolée. Au début, personne n'y a prêté attention, car il s'agissait d'un établissement qui proposait des prêts aux travailleurs et

aux retraités dans un local loué de 2 x 5 mètres, à un taux d'intérêt encore plus élevé que celui des banques. De purs usuriers, cela ne faisait aucun doute. Mais ensuite, on a prétendu que c'était une façade pour des activités plus louches. C'était le terme le moins compromettant que la presse pouvait trouver pour sous-entendre ce que tout citoyen sensé savait déjà. Le problème, c'est que tout a basculé lorsque le montant du butin a fuité : 16 millions de pesos. Une somme impossible pour une société financière de cette envergure. Une autorisation tacite s'est alors instaurée pour parler de ce qui était habituellement caché. Les circuits de distribution clandestins ont fait l'objet de controverses, et l'écran de fumée, bien sûr. L'argent devait bien venir de quelque part, et s'il était entré illégalement, il fallait aussi prétendre provenir d'activités illicites. Les propriétaires de la société financière, aux noms d'emprunt et à une photo divulguée dans la presse – peut-être celle d'un homme à moustache quelconque – furent poursuivis et emprisonnés, du moins en apparence. Où étaient-ils ? Nul ne le savait. Et l'argent ? Entre les mains des voleurs. Se fiant à la sagesse populaire, habilement imitée et exploitée par des intérêts étrangers, les voleurs bénéficièrent de l'amnistie du peuple, et pour cela, la justice et la police furent largement corrompues.

Ce qui suivit immédiatement le cambriolage se déroula très vite, en l'espace de trois jours tout au plus. Pendant la publication de l'article, Bruno était nerveux. Il appelait Inés à l'école toutes les demi-heures et, lorsqu'ils se voyaient l'après-midi, il insistait pour que ce soit chez elle. Inés s'était peut-être trop habituée à la grande maison de Bruno. Elle était persuadée que tôt ou tard, elle déménagerait et qu'elle n'aurait plus à se cacher ni à faire semblant. Quand Bruno divorcerait, bien sûr.

Cet après-midi-là, après avoir lu l'intégralité de l' édition de midi de *La Prensa , il commença à errer dans la petite cuisine, les mains dans les poches ou fumant cigarette sur cigarette.*

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » lui demanda-t-elle, mais il la regarda d'un air confus, voire méprisant. Les femmes ne comprennent rien à ces choses-là, lut-elle dans ses yeux. Tant qu'il l'aimait comme ces derniers mois et qu'il ne la quittait jamais, cela lui suffisait. C'était tout ce qui comptait, au fond.

Ce n'est que le lendemain après-midi, alors que le crépuscule tombait et que les derniers rayons du soleil filtraient à travers les persiennes baissées, qu'il lui confia ses pensées. Ils étaient au lit, lui en caleçon blanc, elle en

jupon noir, un sein dénudé par une bretelle cassée. Elle adorait quand il embrassait son téton avec tant de délicatesse, comme toujours, tel un nourrisson allaité, mais avec de grandes mains, puis quand son corps l'enveloppait, et qu'entre lui et le lit, elle n'était plus un morceau de chair meurtrie, mais le néant, un simple esprit capable de toutes les sensations. Après avoir si longtemps sondé son psychisme, son âme, ou ce cerveau dur et souffrant que son ventre avait façonné, elle en était arrivée à la conclusion que ce n'était pas son corps qui comptait, mais celui de Bruno. Sans lui, elle n'était rien de plus qu'une institutrice sans vocation, sans même prendre plaisir à son travail. Transmettre ses connaissances aux enfants était facile ; Le plus dur, c'était d'empêcher le contenu de déborder de ces crânes, et ensuite il s'énervait de ne pas pouvoir dilater ces minuscules cavités fragiles. Il aurait tellement aimé les écraser à coups de marteau et les malaxer pour les recoller, ou même pas, laisser les fragments à la disposition des parents. « Monsieur et Madame X, veuillez venir chercher votre fils à l'école aujourd'hui ; il s'est fracturé le crâne. » Il riait à cette idée, tellement drôle.

-Inesita, j'ai une très grande faveur à te demander.

-Tout ce que tu veux, Bruno.

Le visage d'Inés s'illumina, mais son expression changea au fil du récit de Bruno. Il lui racontait tout, presque dans les moindres détails, insistant sur les mobiles, ou plutôt les excuses. La planification du braquage, les quatre complices dont il n'avait pas révélé les noms, et sa propre responsabilité : celui de trésorier temporaire du butin mal acquis. Ses complices lui faisaient confiance, Inésita ; ils avaient placé leurs efforts et leurs espoirs, ou plutôt leur désespoir, entre ses mains. Il devait cacher l'argent, Inés, dans un endroit sûr, où la police n'aurait même pas l'idée de chercher.

« Alors je me suis dit, dit-il en posant la paume de sa main sur le ventre d'Inés, comme la main protectrice de Dieu sur son corps désormais dur et inerte, quel meilleur endroit que l'école ? Ce ne sera pas long, pas avant que les choses ne se calment. Tu n'imagines pas, ma chérie, la faveur que tu me rendrais. Je sais que j'en demande beaucoup, que je vais à l'encontre de tes valeurs, mon amour, mais tu sais que je t'aime à la folie. »

Elle le regarda, supposant que ses paroles n'étaient que des paroles en l'air, mais elle perçut aussi le désespoir sur le visage de Bruno. Elle sentit qu'il comptait tout garder pour lui, et dans cette trace de culpabilité dont il

ne pouvait se défaire malgré tous ses efforts pour réprimer ses remords, elle reconnut le visage de son père, Fabio Funes, implorant le pardon de Dieu alors même qu'il péchait.
Dans ce cas, Inés était la prêtresse de Bruno Méndez.
Celle qui garderait le secret de ses aveux caché pour le restant de sa vie.
Le lendemain, à dix heures du soir, alors que le quartier était plongé dans l'obscurité et que le concierge de l'école était parti avec le bus de neuf heures, elle entra avec le double de la clé qu'elle avait demandée il y a longtemps pour pouvoir entrer un soir de Nouvel An et installer les tables pour la kermesse de l'école. Ils marchèrent en silence dans le couloir, longeant les salles de classe vides. Les affiches et les dessins sur les murs se détachaient en blanc comme de pâles taches, s'animant au pas sec et irrégulier de Bruno qui portait la lourde valise sous le bras. Ils atteignirent une porte au bout du couloir, qui menait à une petite cour servant de débarras pour les produits d'entretien ou les vieux objets. Un mètre plus loin, il y avait une autre porte, dont elle seule possédait la clé. Tant de temps avait passé que les autres avaient oublié le petit désagrément qu'Inés avait eu avec le squelette qu'elle avait si soigneusement conservé. Le squelette était toujours là, enveloppé dans des chiffons sales.
"Ici ?" demanda Bruno.
-Personne ne regarde ici, et celui qui le fera demandera la clé.
Bruno hésita, mais finit par laisser la vieille valise, qui ne pesait pas si lourd ; les billets et les liasses étaient nombreux, mais ce n'était que du papier.
Le temps passa. Ils reprenaient leurs habitudes quotidiennes : l'école et l'atelier. Ils se retrouvaient chez Inés, une petite maison au bout d'une longue ruelle froide qui tentait de se protéger du terrain vague et des ordures qui la bordaient. Il n'y avait presque pas de voisins ; la propriété était en litige, ce qui expliquait le loyer modique qu'Inés payait. Ils se voyaient, faisaient l'amour, parlaient du « mort » et riaient. Mais il était temps de réveiller le cadavre, dit-il, allongé nu sur le lit, une cigarette à la main. Des cendres tombaient sur son ventre, le ventre d'un homme d'une trentaine d'années qui s'efforçait en vain de prendre soin de lui, se mêlant à ses épais cheveux bruns.
-Eh bien, Bruno, dis-moi…
-Je vais te le dire, Inesita.

Il écrasa le joint dans le cendrier sur la table de chevet et attrapa son membre, flasque maintenant, mais auquel il voulait donner du travail.
Elle repensa à la nuit, aux coups frappés à la porte, aux klaxons dans le quartier sombre, aux phares d'une voiture éclairant brièvement les stores. Toutes ces choses qui s'étaient produites de temps à autre ces derniers mois. Qui étaient-ils ? avait-elle demandé à Bruno. Sans répondre, il l'avait simplement apaisée par son indifférence. Les associés ? Les soldats ? Mais le silence et l'obscurité revinrent, complices insidieux de cette tranquillité déguisée en scène de théâtre amateur.
Mais cette nuit-là, elle resta allongée à réfléchir. Bruno se levait tôt, avant cinq heures. Il ne lui disait jamais bonne nuit pour la laisser dormir, mais elle ouvrait presque toujours les yeux et le voyait s'habiller, sortir et fermer la porte, et quand le bruit du moteur de la voiture s'estompait dans le matin, elle fermait les yeux jusqu'à l'heure d'aller à l'école.
Ce soir-là, elle ne dit rien non plus, mais elle était persuadée que quelque chose d'autre le tracassait. Il devait s'inquiéter pour ces associés dont il parlait tant. Il devait absolument faire quelque chose pour éviter une tragédie.
Elle passa toute la matinée à l'école, distraite. Assise, perdue dans ses pensées, la tête appuyée sur une main, le coude sur le bureau, elle entendit la sonnerie de la récréation retentir. Les enfants se précipitèrent dehors, apparemment indifférents au tumulte. Ils la touchèrent à plusieurs reprises, comme des tirs d'entraînement, et ce n'est qu'à la troisième fois qu'elle se releva, agacée, mais moins que d'habitude.
Lorsqu'il partit, à cinq heures de l'après-midi, il se rendit directement à l'atelier de Bruno Méndez.
La porte était fermée à clé. Étrange, il sentit son cœur s'emballer et se mit à frapper à la porte métallique. Il se souvint de la porte latérale et, Dieu merci, elle était ouverte. À l'intérieur, il n'y avait qu'une seule voiture, celle de Bruno, qui chargeait des valises dans le coffre.
« Que fais-tu ici ? » dit-il en la voyant.
— Je m'inquiétais pour toi. Où vas-tu ?
Écoute, Inés, je ne t'ai rien dit parce que je ne veux pas t'entraîner davantage dans ce pétrin. Je pars à l'étranger quelque temps, le temps que les choses se calment.
— Tu as trahi tes partenaires, Bruno, je le sais, et ils vont te tuer.

— Pas si vous ne dites rien.
— Et vous croyez que je vais parler ?
Offensée, elle resta silencieuse, le regardant charger le coffre.
— Et pourquoi tant de valises ?
Il ne lui répondit pas. Elle posa la main sur son bras et l'obligea à s'arrêter. C'étaient de belles valises, qui sentaient les vêtements de femme, de celles qui conservent toujours leur parfum.
— Vous partez avec votre femme ?
Bruno haussa les épaules.
« Que veux-tu, Inesita ? Toute cette histoire de divorce et d'avocat me rend folle. Quand ce sera fini, je t'écrirai pour que tu m'envoies l'argent petit à petit, quand ce sera plus sûr. »
Elle restait perdue dans ses pensées. Elle n'avait toujours pas bien compris ce qu'elle entendait, alors les minutes s'écoulaient, tandis que les bus passaient et s'arrêtaient au coin de la rue pour prendre les enfants qui sortaient de l'école après les cours de l'après-midi.
Et la voilà, au milieu d'un atelier aux sols maculés d'essence et de graisse, des calendriers de femmes en maillot de bain, des outils éparpillés ou accrochés aux murs, et des pneus crevés. L'odeur du caoutchouc fit ressurgir des souvenirs.
L'odeur du caoutchouc du camion de Fabio Funes, durant sa dernière année, quand il rentrait des champs et se jetait sur elle, et qu'elle le laissait faire, ne ressentant plus rien. Puis, au petit matin, elle lui préparait un café, l'ayant vu pleurer toute la nuit. Le pauvre vieux Funes, la tête rongée par le chagrin et les remords. Et un jour, on lui annonça qu'il s'était suicidé. Il était parti sans dire au revoir.
Exactement comme Bruno le faisait à ce moment-là.
Elle n'avait jamais éprouvé de rage, seulement de la colère envers les garçons, leurs exigences de respect et de silence, leurs paroles de mépris et de défi assourdissantes, et ces innombrables images de coups de marteau sur leurs crânes durs pour leur faire comprendre ce qu'elle voulait qu'ils comprennent : l'ignominie de la vie. Et comment pouvait-elle leur faire comprendre un mot si complexe, si chargé de significations philosophiques et morales ?

« Tout s'infiltre par la force », pensa-t-elle, « même si cela détruit les murs de ce sombre purgatoire où je tente de pénétrer. Un autre se construira tout simplement autour. »
En voyant Bruno avec un tel cynisme, elle sut que ce n'était pas sincère. C'était un mélange de culpabilité et d'étroitesse d'esprit, resté immature. Il se comportait comme un enfant, volant et se cachant, comme s'il jouait à chat perché. Mais dès que sa femme l'appelait, il obéissait, contrit. C'est à ça que sert une épouse, pas à une camarade de jeu comme Inés.
Elle n'avait jamais compris d'où venait cette colère, car si elle l'avait analysée, elle se serait arrêtée. Il l'avait simplement forcée à saisir la clé à molette accrochée à un clou et avait commencé à frapper Bruno sur la tête pendant qu'elle plaçait la troisième et dernière valise dans la voiture.
Le sang gicla sur le tronc, le corps tomba, et il se frappa de nouveau le crâne pour voir, peut-être, ce qu'il y avait à l'intérieur, comme s'il voulait reconstruire les engrenages brisés avec cet outil.
Ou peut-être n'était-ce rien de plus qu'une vengeance qui avait couvé avec le temps.
Mais l'esprit de Mlle Inés était trop complexe pour être réduit à de tels sentiments banals.

4

Mademoiselle Inés, comme on l'appelait toujours, et plus encore par la suite, en vieille fille exemplaire et invétérée, devint l' *âme* de l'école. Elle n'en fut jamais la directrice, mais elle en était la force motrice. Grâce à son lobbying incessant auprès du ministère de l'Éducation, elle influença l'opinion des enseignants et des professeurs lors de la création du secondaire. Tout le personnel reconnaissait les mérites de Mademoiselle Inés, mais personne ne l'appréciait. Pourtant, elle était respectée, et le silence se faisait dès que quelqu'un s'approchait à moins de deux mètres d'elle, dès qu'elle passait avec son carnet et ses cheveux, dont la teinte rousse pâle s'intensifiait peu à peu à mesure que ses cheveux grisonnaient. Au fil des ans, ceux qui connaissaient son histoire d'adultère avaient soit

démissionné, soit été mutés dans d'autres établissements, soit elle s'était assurée de leur éviction.
Le meurtre survenu à l'atelier a fait couler beaucoup d'encre pendant quelques jours, puis a été oublié. Aucune empreinte digitale n'a été relevée sur l'arme du crime, et aucun témoin n'a vu qui que ce soit entrer ou sortir de l'atelier fermé cet après-midi-là, au milieu du brouhaha des enfants surexcités et des mères inquiètes qui tentaient de prendre le bus. L'affaire a été reléguée aux archives des affaires non résolues, vouées à l'abandon, comme tant d'autres affaires louches en banlieue. Voilà comment parle la presse – la mauvaise presse, celle qui ignore la vérité par refus ou par peur.
Elle ne s'attardait pas sur ce qui s'était passé cet après-midi-là. Au fil des ans, les versions dans sa mémoire se sont modifiées, comme si tout cela était une scène vue, vive et sentimentale, dans un feuilleton télévisé. Parfois, elle repensait à un couteau planté dans sa poitrine, la scène se déroulant dans une cuisine ; d'autres fois, à un coup de feu tiré à bout portant. Mais surtout, les mobiles devenaient des clichés de feuilleton : l'institutrice trompée par le beau gosse marié. De temps à autre, elle pensait à la valise qu'elle avait oubliée dans le petit cabanon au fond du jardin. Elle ne l'avait jamais rouverte, et de plus, la porte du couloir avait été murée par un maçon, si bien que le petit patio était devenu une sorte de puits de lumière inutile. Un vide.
Un an plus tard, un jour, un homme blond, très élégant, vint lui rendre visite à l'école. Ses camarades lui dirent qu'il ressemblait à un homme politique américain. Elle le reçut dans la salle des professeurs pendant que les autres étaient en classe. Elle imagina qu'il était le père d'un nouvel élève et, à en juger par son allure, il devait être aisé.
-Comment puis-je vous aider, monsieur ?
-Bénítez, Mademoiselle Inés.
-Je suis ravi d'entendre parler de moi, Monsieur Benítez ?
— C’est exact, mademoiselle. Un de mes associés, Bruno Méndez, m’a parlé de vous il y a quelque temps.
La jeune femme était stupéfaite, mais elle n'a pas cédé.
-Je suis désolé pour votre ami, j'ai entendu parler des terribles circonstances de sa mort.

« J'apprécie votre geste, mais certains amis sont mieux perdus que retrouvés, vous comprenez ce que je veux dire. Pour en venir au fait, mademoiselle, j'ai l'intention d'inscrire mes deux fils à l'école. Ce sont des jumeaux, et ils sont très turbulents. »
— Mais monsieur, vous devriez parler de ces procédures avec le directeur…
-Eh bien, la vérité est qu'on m'a dit que c'est vous qui êtes aux commandes, et que la réputation de votre discipline a dépassé toutes les attentes, avec tout le respect que je vous dois, bien sûr.
-Je prends ça comme un compliment, alors…
« Voilà comment ça devrait être. En ces temps permissifs, c'est un soulagement de trouver quelqu'un qui partage ses idées sur l'éducation de nos enfants.
Les jumeaux, Jorge et Daniel Benítez, étaient alors très jeunes, étant entrés à l'école en milieu de CP, et pendant dix ans, ils furent le plus gros souci de Mlle Inés, une épine constante dans son pied. Car Marcelo Benítez utilisa ses fils comme instruments de torture dans un interrogatoire qui dura toutes ces années, cherchant à savoir ce qu'il voulait savoir, d'abord par nécessité urgente, puis par pure obstination. Où était passé l'argent que Bruno Méndez avait détourné. Personne n'aurait pu être digne de confiance pour cela, sauf peut-être cette institutrice inconnue avec qui il couchait. L'insignifiance même de ce personnage la rendait apte à lui confier des secrets qu'elle ne comprendrait même pas. Mais lorsque Bruno fut assassiné, elle se demanda qui l'avait fait, si c'était ce brute de Rinaldi, l'autre associé, qui essayait d'obtenir les informations, ou quelqu'un d'autre. Cela n'avait plus autant d'importance pour elle que… » « Trouver l'argent. » Le temps passa et l'inflation ravagea la valeur du peso argentin. Cet argent, pourtant conséquent, ne valait plus rien. Alors pourquoi s'obstinait-il ainsi pendant toutes ces années ?
Voilà l'erreur. Benítez avait déjà d'autres soucis et ne pensait pas à réparer la tromperie de Méndez. Les garçons ont pris le relais, sans doute pour s'amuser. En réalité, ils la harcelaient constamment, selon leur âge et leurs capacités. Au début, des farces sans conséquences, mais qui causaient des problèmes et des complications à l'école. Leurs parents étant séparés, ils n'avaient personne à qui se plaindre, sauf leur père, avec qui ils vivaient. Au début, elle les couvrait, mais elle a fini par déléguer la responsabilité

des punitions à l'école. Les garçons questionnaient et interrogeaient Mlle Inés avec des questions insidieuses ou directement liées à la mort en général. Il pouvait s'agir d'un meurtre dans le quartier ou d'un vol, et ils lui demandaient si elle était mariée et si elle avait des enfants. En présence d'une personne, surtout d'un adulte, ils attribuaient leur curiosité à l'innocence des garçons et souriaient à Mlle Inés pour la rassurer et lui dire de ne pas prendre les choses trop au sérieux. Mais elle les punissait presque tous les jours avec des pénitences, leur supprimait la récréation, leur donnait des tâches supplémentaires ou les gardait à l'école deux ou trois heures après les cours ; elle leur faisait même nettoyer la salle de classe.

En grandissant, elle commença à les négliger, et leurs attaques redoublèrent de violence. Ils dessinaient des balles à la craie en plein cours, et elle ne pouvait rien faire d'autre que quitter la classe et les éviter. Le conseil scolaire et l'association des parents d'élèves réclamaient leur exclusion, mais elle refusa. Face à ce refus incompréhensible, ils se turent, car le climat n'était pas propice à la contestation de l'enseignante, qui avait le pouvoir de renvoyer n'importe quel autre professeur avant les jumeaux Benítez.

Elle n'était plus institutrice ; elle enseignait désormais la littérature au collège. Les jumeaux étaient ses élèves chaque année, car elle changeait au fil de leur croissance. Elle les cherchait avec cette contre-attaque, et ils, le comprenant, surent qu'ils devaient redoubler d'efforts. Ils avaient déjà seize ans, et elle les fit redoubler. C'était la première fois que cela arrivait ; elle n'avait jamais osé aller aussi loin. L'impunité dont ils se vantaient les fit rêver d'un avenir dans une université européenne ou une grande entreprise. Ils n'étaient pas faits pour cela, comme on le découvrit plus tard, mais à l'époque, ils en rêvaient car les promesses de l'avenir justifiaient leurs « exploits » du présent.

Cet hiver-là, Inés fut renversée par une voiture devant le portail de l'école. Des avocats, aussi habiles que querelleurs, parvinrent à les faire acquitter, arguant de leur minorité et, surtout, de l'impossibilité d'identifier lequel des deux conduisait. Pendant ce temps, alors que l'un d'eux avait la jambe plâtrée suite à l'accident, ils ne manquaient jamais de lui rendre visite à l'hôpital, tandis qu'elle se remettait lentement de l'état de confusion dans lequel l'accident l'avait plongée. Elle se réveillait et parlait aux garçons,

l'un après l'autre, car ils n'étaient jamais ensemble. Parfois, l'un avait un plâtre et l'autre non, et elle confondait leurs noms. Ils évoquaient leurs souvenirs d'école et lui posaient des questions sur sa famille. Elle parlait de son enfance à la campagne, de son père. Elle souriait au plafond, et ils l'incitaient à parler de ses petits amis. Inés pensait à Bruno, elle croyait lui avoir parlé, mais les sédatifs l'endormirent, et le sommeil la gagna rapidement.
C’est ainsi qu’ils l’ont découvert. Inés parlait dans son sommeil comme si elle s’adressait à eux, non plus à des ennemis, mais à des confidents. Elle mentionna, bien sûr, le père Maccabée ; ces garçons blonds étaient aussi beaux que le prêtre, ce qui expliquait sa gêne à se confier à lui.
Finalement, après tant d'années, Marcelo Benítez a appris la vérité. Et puis il m'a appelé.

C’est là que j’entre en scène. Je faisais ce que je pouvais ; rien ne m’effrayait, rien ne me satisfaisait vraiment. À l’époque, j’étais connu dans un cercle restreint – je les appelle des groupes familiaux avec des ramifications dans des milieux sociaux plus ou moins marginalisés. L’argent vient de partout, et il n’y a pas de raison d’être difficile. J’ai travaillé pour les chemins de fer, dans des ateliers, et même comme conducteur de train peu avant ce que je vais vous raconter. Quand j’ai été licencié, j’errais dans La Plata pour voir si mon oncle Antonio me redonnerait du travail, et aussi pour revoir mon fils, au moins de loin, car sa mère m’interdisait de lui rendre visite. Ça fait mauvaise réputation… mais qu’importe ! On est ce qu’on est, et plus on vieillit, plus on s’accepte, au point d’accepter son destin, voire de le favoriser.
Je ne sais pas ce que le vieux Benítez attendait de moi, ni ce qu'il espérait voir en moi. Peut-être une dignité filiale alliée à une personnalité sans scrupules. Où a-t-on déjà vu ça ? Uniquement au cinéma.
Comme je l'ai dit, il avait mon nom dans ses contacts, peut-être ceux de l'armée, ou probablement ceux de mon oncle. Il savait que j'étais dans le coin. Un des collègues de mon oncle m'a retrouvé et m'a transmis le message. Il me proposait de le rejoindre dans un café. Il m'a rapporté les propos des autres jeunes. Il m'a demandé si je voulais venger la mort de mon père et retrouver l'argent. Il n'avait pas pu aller à l'école, encore moins confier cette tâche à ses enfants.

Très bien, dis-je. Mais la vie de mon père avait un prix, et il était juste que je le réclame. Que pouvez-vous y faire ?
Cette semaine-là, j'ai espionné les heures de départ du personnel à l'école. Sûre de ne pas être dérangée de la nuit, je suis entrée et j'ai commencé à chercher. Silencieusement et méthodiquement, comme je l'avais appris à la boulangerie Casas. J'étais sur le point d'abandonner et de repartir bredouille. Je me tenais dans le couloir, les mains sur les hanches, me demandant où chercher, quand j'ai senti un courant d'air froid. Les fenêtres des classes étaient fermées ; même les radiateurs étaient allumés pour accueillir les enfants le matin. J'ai cherché une lucarne au plafond. Rien. Je suis allée au bout du couloir, où il n'y avait qu'un mur blanc. J'ai compris qu'il avait été construit et enduit récemment. Je suis entrée dans la classe la plus proche et je suis sortie par la fenêtre. J'ai regardé par-dessus le mur et j'ai découvert la petite cour sale, envahie par les mauvaises herbes. J'ai grimpé et j'ai sauté. Les chardons m'assaillaient, mais la découverte du vieux hangar m'a redonné espoir. La porte en tôle était verrouillée. Ça allait faire du bruit, mais qu'importe ? J'ai cassé la poignée ; la serrure est tombée, démantelée par la rouille qui l'avait rongée. J'ai éclairé l'intérieur avec ma lampe torche. Une humidité extrême imprégnait les murs et le sol. L'eau de pluie s'était infiltrée pendant des années et avait stagné pendant des semaines avant de sécher. Il y avait des draps couverts de moisissure, et à l'intérieur un squelette, les os à moitié décomposés. À côté, une grande valise, blanche de moisissure. Je l'ai ouverte du mieux que j'ai pu. Elle semblait si fragile, mais l'humidité avait durci les charnières et la serrure. J'ai vu les liasses de billets, qui n'étaient plus que des poignées de pâte. Était-ce cela qu'il allait remettre à Benítez, semblable à la pâte à papier avec laquelle il avait fait fortune ?
Je suis allé à la clinique où Mlle Inés était hospitalisée. L'infirmière de l'accueil dormait ; il n'y avait personne pour m'accueillir à quatre heures et demie du matin. J'allais faire peur à Mlle Inés, je lui parlerais de mon père, bien sûr. J'ai monté les escaliers en boitant, me souvenant du cliquetis de sa prothèse qui le caractérisait depuis avant ma naissance. Mon père, le boiteux. Mon père, l'homme à moitié humain qui préférait son fils aîné parce qu'il était intelligent, parce qu'il était obéissant, parce qu'il était sportif.

Lorsque j'atteignis la chambre plongée dans l'obscurité, le lit était éclairé par la lumière du couloir. Mademoiselle Inés me fixait du regard depuis le lit, les cheveux en désordre, les bras tendus, l'horreur se lisant sur son visage. Puis, à mon approche, elle se couvrit le visage pour se protéger du retour de mon père. Et elle mourut.
Je n'avais besoin de rien de plus. Juste de me laisser confondre avec l'ombre d'un homme.
Au fait, vous l'aurez sans doute déjà compris, mais je suis Oscar, ce bon à rien, comme il disait, qui ne sert à rien.

L'AMAZONIE

1

Elle s'appelait Flora Romero et elle est née sur les rives du fleuve Matanza. Elle vivait avec sa mère dans une cabane de tôle et de bois, au cœur d'un bidonville, au début des années quarante, alors qu'elle avait six ou sept ans, peut-être huit. Qui pourrait dire avec certitude ce que sont devenues ces histoires presque anonymes, arrachées à de vieux journaux, que seuls des obsédés récalcitrants comme moi, Bautista Beltrame, osent dénicher dans les bibliothèques, fouillant la crasse et imprégnés de l'odeur âcre de l'humidité et de l'urine de chat ? Ces étranges bibliothécaires qui respectent les bons livres, je ne sais pas s'ils l'ont remarquée, par hasard ou à cause de ces causes insidieuses et incertaines liées à leur lignée.

Alors, je disais que lorsque cette histoire commence, Flora a à peine dix ans et dort sur un matelas à même le sol en ciment de la cabane que sa mère avait réussi à se procurer quelques années auparavant. Tout le quartier savait ce que sa mère faisait dans la vie, aussi n'était-il pas surprenant que le gardien soit mort une nuit après être tombé ivre dans la rivière (les berges sont des décharges, ou alors, juste de la boue). Le fait est que Flora dormait en sous-vêtements sur le matelas, à peine couverte d'un drap en hiver, et le poêle à bois n'était qu'à vingt centimètres d'elle. Si elle n'est pas morte brûlée vive un de ces hivers de son enfance, c'est que Dieu lui réservait d'autres tragédies, plus intéressantes.

Elle regardait les hommes entrer et sortir par la porte grinçante, comme une femme qui accouche. Avec eux, la lumière du pâturage voisin, où Flora

jouait parfois avec les enfants du bidonville, si on la laissait faire. Car, à vrai dire, elle n'était pas d'une grande utilité avec son petit corps maigre et chétif, ses cheveux plats comme ceux d'un chat mouillé, et ses bras et ses jambes fins comme des allumettes. Cela lui restait bien en tête, car sa mère et les voisins se plaignaient sans cesse de « la petite Flora, si faible ». Elle se fatiguait même à porter un sac du magasin sur une seule rue, l'une de ces longues rues des bidonvilles où l'on ne savait plus où elles commençaient et où elles finissaient.
Les hommes entraient en plein jour, puis refermaient la porte, ne laissant derrière eux que la lueur d'une cigarette tombant au sol et le cliquetis d'une boucle de ceinture. Le lit de sa mère était juste là, à quelques mètres, mais un rideau suspendu au plafond par deux chauves tentait de dissimuler ce qu'il ne pouvait pas : les gémissements, les petits cris, les jurons et le grincement du vieux sommier à ressorts qui, depuis longtemps, avait habitué tout le quartier à ses gémissements. Puis il voyait l'un ou l'autre – peu importait – retourner à la porte, tantôt nus, tantôt en sous-vêtements, fumer appuyés contre l'encadrement, le regard perdu dans le vide au-dessus de la rivière triste et immonde, prenant plaisir à donner des coups de pied à tout chien qui s'approchait et à se gratter l'entrejambe en observant la construction lente et interminable des immeubles que le gouvernement promettait depuis si longtemps. Ils ne lui prêtaient jamais attention, ou presque jamais, ne la voyaient même pas, cachée dans l'ombre comme un chien maigre et recroquevillé.
Mais une nuit, l'un d'eux s'approcha, s'accroupit près du matelas et lui toucha l'épaule.
-Hé, espèce d'idiote... comment tu t'appelles ?
Sa mère lui avait dit de ne pas répondre aux hommes qui lui parlaient dans la rue, mais pas s'ils le faisaient à l'intérieur de la maison. Cependant, elle se ravisa et ne répondit pas.
— Mais qu'est-ce qui te prend ? T'es bête ou t'as perdu ta langue ?
Elle haussa les épaules.
« D’accord, ma petite. Tu es jolie, plus jolie que ta mère, et plus jeune, surtout. J’en ai marre des vieilles putes… » dit-il, marmonnant plus pour lui-même que pour Flora.
L'homme lui caressa l'épaule puis les cheveux. Elle sursauta, et l'on entendit la voix de sa mère derrière le rideau.

— Laisse-la tranquille, espèce d’enfoiré, ça pourrait être ta fille.
Et c'est ce qui obséda Flora dès lors. Elle n'avait jamais imaginé pouvoir avoir un père, car même la moitié des garçons du village n'en avaient pas. Mais le parfum de cet homme l'enivrait ; c'est la seule façon de comprendre la fascination qui marqua le début de sa chute. Le parfum de cet homme, sa force, la douceur de sa voix, à la fois assurée et sarcastique, mais surtout, accueillante comme une caresse sans mains.
L'homme était parti, mais le lendemain après-midi, alors qu'elle l'avait déjà oublié, elle le retrouva dans la rue.
-Salut Flora, comment va ta maman ?
Elle n'a pas répondu.
-Faites ce que vous voulez, mais j'imagine que vous aimez le cirque, n'est-ce pas ?
Elle le fixait du regard, impatiente de rentrer chez elle et de cuisiner à nouveau les deux steaks que le boucher lui avait vendus à crédit.
L'homme désigna du doigt les baraques qui bordaient la rivière, toujours sur le point de s'effondrer dans le courant lent chargé de tant de misère. Elle aperçut alors le sommet d'un grand mât et un drapeau triangulaire coloré flottant au vent. Il lui prit la main sans qu'elle hésite, tant elle était fascinée par la vue toujours plus imposante du chapiteau du cirque sur l'autre rive, là où commençait la ville. Derrière la décharge se trouvaient les voitures, et au-delà des champs d'Ezeiza, la route de La Noria menait encore plus loin, vers les immeubles au sud.
La tente semblait constellée d'étoiles sous le ciel qui s'assombrissait lentement, d'une beauté qu'elle n'avait jamais vue. L'odeur nauséabonde du fleuve, épaisse comme un brouillard de crasse et de rosée, servait cette fois de voile, dissimulant les horreurs et soulignant les images juvéniles d'êtres et de paysages indéfinis, si incertaines qu'elles minaient l'imagination et révélaient des fragments de trésors anciens, intacts face au temps. Le coucher de soleil était doré, et elle le savait même si elle ne l'avait jamais vu auparavant. Ses yeux brillèrent, et lorsqu'ils s'arrêtèrent tous deux après avoir traversé le pont, elle se frotta les yeux, car elle pleurait. C'était le smog des camions et des bus, c'était aussi la force de cette main qui serrait la sienne si fermement, qu'elle se voyait dans le regard des passants : des piétons indifférents qui lui jetaient un regard si fugace que c'en était douloureux, mais qui, pour la même raison, l'encourageaient à continuer,

jusqu'à ce qu'elle réalise qu'elle était une petite fille allant main dans la main avec son père au cirque pour la première fois.
Les banderoles flottaient haut dans le chapiteau, si impressionnantes, si immenses, qu'elle dut s'arrêter un instant, de peur d'être engloutie, ou peut-être que toute la structure ne s'effondre sur elle. Les bâches ondulaient comme la peau d'une bête préhistorique. Mais qu'en savait-elle, elle qui n'avait même pas la moindre idée de ce qu'était une école, si ce n'est ce que les autres enfants lui en avaient dit : l'ennui et l'obligation. Tout le contraire de ce qu'elle voyait maintenant, après avoir acheté ses billets et parcouru l'allée au sol de sable et de sciure entre les gradins, alors que le spectacle avait déjà commencé depuis un bon moment. D'abord aveuglée par les lumières, elle se retrouva dans l'ombre des tribunes, où la foule était compacte, riant, se bousculant, mangeant de la barbe à papa et buvant. Elle entendait le brouhaha incessant, décousu et incompréhensible qui l'entourait. L'homme la souleva dans ses bras, se fraya un chemin à travers la foule jusqu'au premier rang et la fit asseoir sur ses genoux.
Flora ne pensait qu'aux merveilles qu'elle découvrait pour la première fois sous la piste du cirque. Des clowns en costumes multicolores et masques aux visages si réels, exécutant toutes sortes d'acrobaties maladroites, se bousculant et se heurtant. Et tout cela était drôle, un rire tonitruant qu'elle ne pouvait retenir, emportée par l'enthousiasme général, extatique devant toutes ces nouveautés. Après les clowns vinrent les acrobates sur le fil, là-haut, tout en haut du chapiteau. Elle eut peur, car elle crut les voir tomber, mais ce n'était qu'une illusion ; ils rebondissaient sur le filet ou s'accrochaient aux cordes et aux passerelles, très haut perchées, et à ces moments-là, elle s'agrippait au cou de l'homme et sentait sa barbe rêche. L'odeur du tabac et du vin était différente de celle de sa mère, de l'odeur des femmes. Elle s'accrochait à cet homme qui était peut-être, peut-être pas, son père, parmi tant d'autres. Pourquoi ne pas l'avoir choisi, lui, s'il était le seul à l'avoir emmenée au cirque ?

Puis il vit apparaître les éléphants qui, malgré leur lenteur, dansaient au rythme de la musique de l'orchestre, ou posaient leurs énormes pattes sur les clowns qui feignaient d'être écrasés, avant de se relever soudain en gémissant de plaisir. Vinrent ensuite les chiens, d'innombrables chiens

courant partout sur la piste, sautant à travers des cerceaux et franchissant des barrières de feu.
Les messieurs en queue-de-pie arrivèrent pour tenter de calmer les esprits. Les magiciens et leurs assistants faisaient apparaître des lapins comme par magie, faisaient disparaître objets et personnes, et construisaient des tours de ballons qui se faisaient ensuite détruire par un clown armé d'une aiguille mortelle.
L'action s'est arrêtée.
Tout était-il terminé ?
Le maître de cérémonie, coiffé de son haut-de-forme, vêtu d'une redingote rouge vif, de bottes d'équitation et muni de son fouet réglementaire, présenta la cavalière. Qui était-elle ?
La cavalière apparut sur le dos d'un cheval blanc, et une clameur d'approbation s'éleva des tribunes. Elle chevauchait en s'accrochant à la crinière, sans selle ni rênes. Blonde et élancée, elle portait un justaucorps aussi blanc que sa peau. Elle paraissait nue, et pourtant elle ne l'était pas ; elle semblait fragile, mais elle se révéla plus forte que la bête qu'elle montait. Car après plusieurs tours, savourant les applaudissements, et sans que le cheval ne s'arrête, elle se cabra et se tint debout sur son dos, levant les bras sans se tenir à rien. L'animal trotta d'abord, puis, à son ordre, se mit à galoper de plus en plus vite, et la femme garda l'équilibre. Ses pieds nus semblaient flotter au-dessus du cheval, le touchant à peine.
Les applaudissements ne cessaient jamais. Lorsqu'ils s'apaissaient, ils reprenaient de plus belle quand la cavalière se tenait sur les mains et levait les jambes, toujours en rythme avec le défilé. Puis venaient d'autres prouesses, comme saisir la crinière du cheval et exécuter des acrobaties et des figures près de son flanc gauche ou droit, ou encore attraper en plein vol les balles que les clowns lui lançaient pour tenter de la faire tomber, tout en jonglant avec elles.
Flora applaudit, les paumes rougies, les frottant parfois contre sa jupe. L'homme lui tendit son mouchoir. Elle ne remarqua même pas les traces de morve. L'homme lui avait présenté cet être sans os, qui semblait être l'âme même de l'air pénétrant la peau du cheval pour le dompter.
La bête s'arrêta, s'inclinant et fléchissant une patte après l'autre. Des paillettes ornaient sa tête et ses oreilles. L'Amazone salua la foule, arpentant l'arène circulaire, prête à saluer chacun, voire à les toucher,

mais la vénération du public frôlait l'adoration. Ils criaient, louaient et pleuraient, surtout les femmes, tandis que les hommes demeuraient comme saisis d'effroi devant cette figure au corps si beau, qu'ils désiraient tant, et pourtant, c'était comme désirer une déesse éthérée.
La fin était arrivée. La fanfare envahit l'arène avec ses tambours stridents et désaccordés, mais peu importait. Tous vinrent saluer – magiciens, clowns, acrobates et animaux. Les gens commencèrent à se lever et à se diriger vers les sorties en applaudissant.

Flora et l'homme restèrent assis. Elle était perdue dans sa stupéfaction, dont il dut la tirer en disant :
-On y va, chérie ? Ça t'a plu, n'est-ce pas ?
Flora le regarda.
— Et il n'y a rien d'autre ?
Il rit, la souleva et s'éloigna de la sortie. Le couloir était sombre et empestait les excréments. On entendait le coassement des crapauds provenant du terrain vague. Soudain, ils émergèrent dans l'obscurité de la nuit. Il s'appuya contre la paroi de toile et se mit à fumer, comme s'il avait oublié Flora. Elle le regardait, essayant de saisir sa main, car elle se sentait en sécurité et protégée dans l'obscurité, si près de la rivière.
La cigarette fit un bond en avant, et le petit point rouge s'éteignit. Plus aucune lueur. Elle l'entendit bouger. Le bruit de ses bottes sur le sol résonnait, circulaire, puis le jet d'urine contre la toile. Elle le savait, bien sûr ; elle avait déjà vu ces garçons et ces hommes. Elle n'ignorait rien de tout cela ; elle les avait même vus nus chez sa mère. Elle attendit qu'il ait fini d'uriner. C'était un long jet, prudent, pourrait-on dire. Prendre son temps, pour quoi faire ? Peut-être pour que Flora lui fasse encore plus confiance, si c'était possible. Par ce geste familier, il se donnait à elle comme un père ; c'est ainsi qu'elle le comprit, sans raisonner, simplement en le sentant.
Il se retourna.
Il lui prit la main. Elle toucha cette chose chaude qu'il lui montrait, celle qu'elle distinguait à peine dans l'obscurité. La main de Flora était sous l'emprise de celle de l'homme, et la sienne tentait de saisir cet étrange objet, dont elle comprit bientôt la nature, bien sûr. Elle éprouvait de la honte, de la peur, de l'effroi face à ce qu'elle faisait. Mais il lui caressa la tête de l'autre main, l'aidant à frotter cet objet qui lui procurait tant de

plaisir, apparemment. Cet objet que les hommes aiment, sa mère le lui avait répété à maintes reprises, cet objet si simple et si stupide. Cet objet qui ne coûte rien aux femmes et que les hommes apprécient tant. Allait-elle avouer à sa mère ce qu'elle avait fait ? Peut-être serait-elle fière d'elle au lieu de la traiter de sotte et d'inutile.
Il remua, comme s'il se contractait, et laissa échapper un cri rauque. Sa main restait humide de ce liquide visqueux, qui pourtant sentait aussi bon que s'il se trouvait dans un champ de hautes herbes. Il boucla sa ceinture et boutonna sa chemise ; elle s'essuya sur sa jupe, mais la substance sécha sur sa main tandis qu'ils retournaient en silence, à travers l'obscurité du vieux pont, puis dans la rue remplie de chiens aboyant, sous les regards des voisins qui se doutaient déjà de ce qui s'était passé.
Il la laissa à la porte du box. Ce soir-là, il s'abstiendrait de parler à sa mère.

Au matin, les cris s'intensifièrent au point de faire trembler les murs de tôle ondulée. Mais ce n'étaient pas les cris eux-mêmes, c'étaient les coups que Maribel (c'était le nom de la mère, ou du moins celui qu'elle utilisait dans le quartier) assénait à sa fille. « Espèce de salope ! » lui lançait-elle, consciente, ou peut-être pas, dans son hystérie, de la vérité qui se cachait derrière l'insulte. « Petite pute, voleuse d'hommes ! » criait-elle avec indignation, « va te trouver un autre homme ! » Quelques personnes se pressaient à quelques mètres de la porte par laquelle Flora finit par sortir, courant vers la rive, sans que personne ne tente de l'arrêter. Après tout, elle était vivante, et c'était déjà plus que ce que beaucoup avaient vu dans les autres baraques du bidonville. Maribel regarda elle aussi dehors et s'emporta contre ceux qui restaient là à regarder.
— Et vous, allez en enfer !
Flora courut jusqu'à l'épuisement le long de la rive, jusqu'à l'endroit où la rivière faisait un coude et où les baraques laissaient place à des usines. Assise là, le souffle court, le coccyx enfoncé dans la boue, elle glissait presque inconsciemment vers les petites vagues d'eau sale. Les bras sur les genoux, les jambes fléchies, elle ne regardait que l'autre rive du bassin, où le chapiteau du cirque était un immense dôme futuriste, des drapeaux flottant comme ceux d'un château féodal. Ce ne sont là que des associations, bien sûr, mais interpréter l'émerveillement et les désirs de Flora et les assimiler à ces images, car qui sait ce qu'elle imaginait ? Peut-

être rien, et son esprit un vide abyssal réclamant d'être comblé, ou peut-être tout, dans une série d'innombrables images superposées formant une sorte de monstre qui la dévorerait si elle ne le chassait pas de son esprit. Elle sentit une main sur son épaule. Elle sursauta et faillit tomber dans la rivière si cette main ne l'avait pas retenue par le bras.
-Que fais-tu ici, Florita ?
L'homme la regardait maintenant fixement, observant son visage malgré ses tentatives de se protéger avec ses mains.
—Cette pute t'a vraiment mis dans un sale état, ça se voit. Viens ici, je vais te remettre d'aplomb.
Elle prit de l'eau dans sa paume et lui lava le visage ensanglanté. Une fois propre, les ecchymoses apparurent comme des papillons.
« Tu es encore plus jolie avec ces papillons, Flora. Ça doit être à cause de ton nom… n’est-ce pas ? »
Elle n'avait aucune idée de ce dont il parlait, mais elle avait bien aimé le passage sur les papillons dans le visage.
L'homme sourit, et elle se laissa toucher par ces mains au contact desquelles les papillons n'étaient pas effrayés.
Ils rentrèrent ensemble. Il allait à l'usine, mais son retard n'avait pas d'importance ; ils iraient d'abord lui chercher des vêtements propres. Il vola quelques cordes sur leur passage, en plein jour. Personne ne dit un mot. Il la laissa chez lui, une cabane certes, mais avec des murs de briques et un toit en tôle. Il y avait un chat à la place des nombreux chiens qui erraient habituellement. Le chat s'assit sur les genoux de Flora, et l'homme lui dit :
-Prenez soin de lui jusqu'à mon retour ; les chiens le cherchent sans cesse, mais il les évite en grimpant sur les toits.
Flora acquiesça.
L'homme s'appelait Casimiro.
-Ce soir, nous allons au cirque.
Et elle a passé toute la journée à repenser à cette nuit-là.

Ils s'habillèrent. Il portait un jean taché et un pull noir. Il n'était pas grand, mais musclé. Elle remarqua les muscles de sa poitrine ; il était différent de celui qu'elle avait vu en sous-vêtements, assis sur le lit de sa mère. À présent, il souriait en la regardant caresser le chat par-dessus le bas de la

petite robe noire qu'il lui avait offerte à son retour de l'usine. « Ils en ont plein là-bas, dit-il, à l'usine textile. »
Ils traversèrent à nouveau le pont, se frayèrent un chemin à travers les files de familles et achetèrent leurs billets. De retour à l'intérieur, pour la deuxième journée consécutive. Certains spectacles étaient répétés, mais les clowns improvisaient sans cesse, et chaque minute apportait son lot de nouveautés. Les tours de magie l'ennuyaient un peu, mais pas les animaux. Cette fois-ci, il y avait des pigeons, des oiseaux au plumage multicolore et des perroquets — qui parlaient, bien sûr.
Elle s'était rassis sur les genoux de Casimiro, les bras autour de son cou, les yeux rivés sur la bague. Après le numéro du ventriloque, que peu applaudirent car ils n'y comprenaient rien, vint ce qu'elle attendait avec impatience.
Le son des trompettes annonça et accompagna l'entrée de la cavalière dans l'arène. Flora lâcha prise et se tint dans les gradins, les mains agrippées à la rambarde qui la séparait à peine du flanc du cheval qui s'approchait en décrivant des cercles concentriques. Mais elle ne cessait de fixer la cavalière, avec ses collants couleur chair, les paillettes dans ses cheveux et le maquillage scintillant qui rehaussait son visage toujours souriant. Elle vit même la sueur perler sur ses tempes à mesure qu'elle s'approchait. Elle brûlait d'envie de la toucher, de lui parler et de l'embrasser. Elle sentait le parfum du maquillage, du rouge à lèvres, du mascara. C'était l'odeur de la trousse de maquillage que sa mère gardait dans un petit tiroir près de son lit, mais ces produits étaient vieux. Pourtant, le visage de la cavalière était frais malgré l'effort. C'était une femme au corps de fée, une fée au corps de femme. Flora ne le comprenait pas vraiment, et pourtant elle le sentait.
Soudain, l'homme la saisit et la souleva dans ses bras, quittant les marches menant au couloir recouvert de sciure et de sable. Elle hurla et se débattit. La cavalière n'en avait pas fini. Sans l'écouter, il la souleva d'un bras et la posa sur son épaule tandis qu'elle se débattait. Les parents regardaient et riaient.
« Mais ça n'a pas fini ! » criait-elle sans cesse.
-J'ai envie de faire pipi, Flora.
Ils atteignirent le bout du couloir, où le brouhaha s'était presque apaisé, ne laissant subsister que les lumières des charrettes à chevaux. Il la laissa boudeuse sur le sol et se mit à uriner sans ménagement. Furieuse, elle

observa le jet d'urine qu'il ne cherchait plus à dissimuler. Il était à moitié ivre, elle le savait déjà. D'une main, il tenait son pénis ; de l'autre, il sortit une flasque de la poche arrière de son jean. Il jeta la bouteille vide, et le jet cessa. Mais il continua de se masturber.
Il s'approcha de Flora et la souleva dans ses bras.
— Mais qu'est-ce qui te prend, idiote ? Tu aimes tellement cette fille à cheval ? Tu veux la monter ?
Son ton était incertain. Protecteur et menaçant, elle ne le comprenait plus, et dans cet effort, les trompettes retentirent à nouveau, et elle sut que l'amazone exécutait ses pirouettes à cheval, comme la veille, et sûrement d'autres qu'elle ne pouvait plus voir, et elle se mit à pleurer, regardant vers la piste du cirque, au loin, à l'autre bout du long couloir.
L'homme l'enlaça, écarta ses jambes et lui dit de les presser contre son corps, comme si elle le chevauchait. Elle obéit et sentit la force du corps de Casimiro, la chaleur de son ventre velu contre ses cuisses et sa main la caresser. Elle ne portait pas de culotte ; celle qu'elle avait mise le matin était sale et encore humide. « Mets la robe que je t'ai apportée », lui avait-il dit. Cela ne lui paraissait plus étrange ; elle avait dormi nue tant de fois, était allée laver son linge dans l'évier du jardin tant de fois.
Casimiro se balançait sur ses pieds, imitant le trot d'un cheval. Flora sursauta, mais il la retint. Et soudain, la douleur. Comme un coup de poignard, ou un coup de rein, qui sait. Elle savait ce qu'il lui faisait ; elle avait vu sa mère dans son lit, elle avait entendu les garçons chuchoter dans la rue. Cette chose était en elle. Cela la faisait souffrir, mais il était étrangement révélateur que cette expérience nouvelle et curieuse soit une sorte de découverte. Une révélation, peut-être.
La douleur fut éphémère ; ce qui persista et s’amplifia, ce furent l’étonnement et la surprise. Ces sentiments n’auraient-ils pas dû être inversés ? Le plaisir d’abord, puis l’humiliation ? Comment cela était-il possible ? On dirait qu’elle aurait dû d’abord être surprise et effrayée, puis, si elle avait éprouvé une quelconque sensation, ce mélange de douleur et de plaisir. Comme si elle était une femme. C’était une fille, certes, une fille qui en savait bien plus que les autres. Mais le savoir n’est pas l’expérience, et l’expérience peut être un savoir complet.
Il l'a laissée par terre.
Ils entendirent la voix venant des ombres.

«Va-t'en ou je te tue !»
Ils observèrent le clown s'approcher sous la lumière d'un projecteur. C'était peut-être un garçon, mais il imitait une voix d'homme. Son visage souriait, un sourire qui contrastait tellement avec la fureur et la menace qu'il semblait jouer la comédie.
-Dans quoi tu t'embarques, imbécile ? Dégage d'ici.
Le clown répliqua en lançant une bouteille qui frappa Casimiro à la poitrine. Ce dernier se releva en bouclant sa ceinture, mais le clown leva un bras au cou brisé par une autre bouteille.
N'approche pas davantage ou je te casse la gueule…
Casimiro l'ignora. Le clown lui jeta le tesson de bouteille à la tête, le faisant saigner et l'immobilisant. Le clown s'éloigna et rapporta d'autres bouteilles, qu'il se mit à lui lancer jusqu'à ce que Casimiro tombe à terre et tente de reculer en rampant. Le clown l'en empêcha ; bouteille après bouteille, il le frappa à la tête, jusqu'à ce que Flora dise :
-Assez!
Le clown la regarda.
— C’est ton père, n’est-ce pas ? Pire…
Ne le tuez pas…
-Si je ne vais pas le tuer, je veux juste lui couper les couilles.
Casimiro était allongé face contre terre, probablement avec de la sciure dans la gorge. Ils ne remarquèrent pas s'il respirait. Le clown prit la main de Flora et ils se dirigèrent ensemble vers les gradins. La main de l'étranger était douce et glabre. C'était un garçon, très probablement. À peine plus âgé qu'elle.

Ce garçon avait seize ans à l'époque. Il s'appelait Ernesto Lafuente et était le fils du propriétaire du Real Circus. C'était le nom de la compagnie qui avait sillonné les provinces et les pays voisins pendant trente ans, depuis sa fondation par ses grands-parents, les Lafuente. Il ne restait plus que lui et sa mère. Son père était mort, écrasé par la patte d'un éléphant. Cet événement tragique avait fait la une des journaux pendant quelques jours, et c'est ainsi que j'ai eu l'occasion de découvrir l'histoire de ce cirque. C'était une autre époque, et le commerce de la mère d'Ernesto peinait à survivre à sa gloire passée. Trop de concurrence et trop peu de clients, disait-elle. L'industrie du cinéma était une trahison qui ne leur laissait

aucun répit. Si même les plus grands clowns internationaux se vendaient au grand écran, que pouvaient-ils espérer de ces maigres salaires latino-américains ?
Après le spectacle, Lafuente, la jeune clown, a emmené Flora parler à sa mère et lui a raconté ce qui s'était passé.
« Et tu l'as laissé en vie, mec ? » demanda-t-il à son fils.
Flora crut reconnaître sa mère en cette femme : dure, taciturne et accusatrice. Pourtant, toute cette méchanceté n'était pas dirigée contre son fils.
-Oui, vieille dame. Je suppose, je n'avais pas remarqué.
La femme regarda Flora. Elle lui demanda son nom, et Flora lui donna le sien : Marietta.
-Devinez ce que je faisais dans la vie quand j'ai rencontré son père ?
-Oui, c'était la diseuse de bonne aventure.
« Je ne lui ai rien dit, vieille femme », intervint Ernesto.
-Regardez ça, j'ai peut-être un successeur.
« Je veux faire du vélo… » dit Flora.

La femme, aux cheveux aussi roux que le feu du poêle qui chauffait l'intérieur de la charrette, dit en fronçant les sourcils :
-Veux-tu devenir cavalier ?
-Je ne sais pas ce que c'est…
— L'Amazone, ma chère, c'est ce qu'on dit au cirque, c'est français, mais tu apprendras.
Il tourna autour d'elle, lui toucha les bras, lui palpa la taille et la largeur des jambes de Flora.
- Apporte-le à Edith demain.
-Mais la vieille dame…
-Je me fiche de ce qu'il dit, nous devons former un remplaçant ; tôt ou tard, il devra se rendre compte qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps.
Flora écouta sans comprendre. Dès lors, elle dormit sur un matelas de paille dans la roulotte du directeur du cirque.
Le lendemain, des policiers sont venus jeter un coup d'œil et, comme d'habitude, ils ont démoli quelques trucs.
« Ils ont trouvé un homme grièvement blessé, ils ont failli le tuer à coups de bouteilles, madame. Êtes-vous au courant de cela ? » demanda le

commissaire Saldívar, qui passait constamment d'un match à l'autre en fonction des dégâts qu'il causait.
Marietta haussa les épaules :
« Monsieur le commissaire, allez arrêter les ivrognes qui gâchent nos spectacles. C'est un spectacle pour toute la famille et… »
Le commissaire leva les mains en signe de reddition et partit avec ses hommes.
Edith était le nom de scène d'Elba, une femme qui avait déjà trente-cinq ans malgré son apparence de quinze ans de moins. Mais lorsque Flora la rencontra, elle entendit les craquements de ses articulations lorsqu'elle marchait, lorsqu'elle serrait des mains, lorsqu'elle bougeait à peine la tête.
— L’arthrose, ma chère. Notre pire ennemi, pire que la mort.
Quand elle prononça ces mots, il sut qu'elle l'acceptait, malgré les réticences d'Ernesto. Leurs regards se croisèrent, par-delà l'immense différence d'âge qui les séparait. Il sut alors qu'il était follement amoureux et qu'il attendrait aussi longtemps qu'il le faudrait. Ce qu'il avait vu importait peu ; peut-être était-ce là la raison pour laquelle Flora était différente. L'amour naît-il de la dureté ou de la beauté ? Et peut-on même appeler une telle chose de l'amour ?
Le temps passa, une dizaine d'années peut-être. La mort de Marietta laissa le cirque entre les mains d'Ernesto Lafuente. Il devait assumer la responsabilité de perpétuer une tradition vieille de près de quarante ans, mais aussi de faire vivre une centaine de personnes et leurs familles, et de maintenir en état toutes les infrastructures, constamment délabrées et nécessitant des réparations, au risque de succomber à une crise perpétuelle et d'être englouti par les autres cirques, qui se livraient une lutte acharnée pour la survie. La mafia du cirque avait menacé d'anéantir la famille Lafuente si elle ne cédait pas. Marietta mourut subitement d'une crise cardiaque, maudissant ces « gitans », comme elle les appelait, et incarnant en un seul mot toute la puissance de la tradition d'Europe de l'Est : la mafia mêlée au pouvoir soviétique, et par-dessus tout, les diatribes hypocrites du Vatican.
Ils ont fermé pendant deux mois, qui se sont transformés en six. Il avait promis de payer les salaires le temps de prendre une décision, mais peu à peu, les gens l'ont abandonné. Les animaux sont morts dans leurs cages, les bâches étaient déchirées, les structures métalliques rouillaient.

La seule à encore s'entraîner était Flora. Elle avait dix-huit ans et était plus douée que son ancienne professeure, décédée l'été précédent à l'hôpital de Rivadavia des suites de douleurs articulaires. Elle s'entraînait dans les champs d'Ezeiza, où le matériel était entreposé dans de grandes caisses en bois exposées à la pluie et à l'humidité hivernales, et dans un vieux wagon tiré par un tracteur qui l'avait transporté en tournée, mais qui ne circulait plus. Flora s'accrochait à son optimisme, prenant soin de son poulain, car le cheval d'Edith était déjà mort et enterré, ou plus probablement précipité dans la rivière Matanza après s'être effondré et être mort lors de sa dernière représentation.
Le cheval de Flora était noir, les collants qu'elle avait confectionnés étaient noirs, et elle portait sur la tête une plume noire semblable à du crêpe. Mais Flora souriait à un public encore invisible, s'essayant chaque jour à de nouveaux tours de jonglage et d'acrobaties, et le soir, elle les notait un à un, avec des schémas et des symboles. Ernesto lui avait appris à lire. Bien qu'ils ne fussent pas en couple, tout le monde les prenait pour tels. Mais il se souvenait de cette nuit, et il n'avait jamais osé lui demander ce qu'elle pensait, ce dont elle se souvenait. Flora riait et jouait.
Flora était heureuse dans un cirque démantelé.
Jusqu'à l'apparition du colonel Gonzaga dans leur histoire.

2

Archibaldo Gonzaga était le fils d'un officier de Tucumán et d'une gouvernante anglaise. Sa mère l'appelait Archie lorsqu'il était enfant, puis Archibald. Elle lui enseigna l'anglais et l'envoya à Londres, où sa famille, jadis pauvre, avait retrouvé sa prospérité grâce au mariage de la fille à qui elle avait enseigné dans la pampa. Son père, le général Justiniano Gonzaga, possédait la moitié de Tucumán et était un ami de Perón. Il était riche, bien sûr, mais Archie était son unique enfant. Du moins, c'est ce qu'il prétendait, mais vu la froideur de sa femme au lit, il devait avoir eu de nombreuses conquêtes. Elle, évidemment, n'y portait aucun intérêt. Cloîtrée dans ses jardins de Tucumán , elle ne se rendait à Buenos Aires ou

en Europe qu'avec sa dame de compagnie pour aller au théâtre, car elle n'avait que deux passions : son fils et l'opéra.
Archibald était un beau jeune homme. Mesurant entre 1,75 m et 1,80 m, une taille idéale, il avait une large carrure et des bras musclés. Il jouait au football, au grand dam de sa mère, mais il fréquentait aussi le club de tennis, faisait de l'aviron à Tigre et jouait même au golf à San Isidro. Tout cela l'après-midi ou le week-end, car le matin, il étudiait le droit à l'Université de Buenos Aires. Une université publique, bien sûr ; son père y avait tenu et elle avait dû céder. Quant aux examens, il révisait un dimanche après-midi, enfermé dans sa chambre, seul ou avec ses amis, dans la fumée de cigarettes et l'odeur d'alcool fort, parfois filtrée par le regard sévère de sa mère.
Le fait est qu'il avait obtenu son diplôme de droit à vingt-six ans. Lorsqu'il reçut son diplôme, sa mère lui lança un regard noir, car d'autres, bien moins brillants que lui, avaient obtenu leur diplôme à 23 ou 24 ans, et qui plus est, avec des bourses d'État. Que pouvait-elle faire ? Mais le jeune homme était déjà avocat, et son physique avait fait sensation auprès de ses camarades de classe féminines. Blond, les cheveux ondulés avec une raie sur le côté droit, il avait les yeux bleus hérités de sa mère. Du général, il tenait son visage carré et rigide, sa barbe épaisse et sa pilosité abondante. C'était un homme à la présence masculine, mais aux manières raffinées. Il ne parlait jamais beaucoup, ne criait jamais, sauf pendant l'entraînement militaire. Conformément à la tradition, il s'entraîna comme n'importe quel autre soldat, du moins au début, à El Palomar ou à La Tablada. Une fois son diplôme de droit en poche, il fut promu colonel. D'autres, bien sûr, durent attendre la prochaine vague de promotions.
Le jour où Gonzaga rencontra Flora, il se rendait à l'aéroport, inauguré quelques années auparavant sous la première présidence de Perón. La route n'était pas encore goudronnée et, lorsque sa voiture tomba en panne, il se retrouva immobilisé au milieu d'un champ, capot ouvert, cherchant à comprendre ce qui n'allait pas. Mais le problème venait de la bêtise du mécanicien qui travaillait pour lui à Buenos Aires : il n'avait pas fait le plein. Ce mécanicien cynique avait sans doute supposé qu'Archibald jetterait de temps en temps un coup d'œil au tableau de bord.
Il regarda autour de lui : des champs, des arbres et quelques cabanes qui n’inspiraient guère confiance pour demander de l’aide. Il devait prendre le

dernier vol pour Rio ; il devait jouer les médiateurs dans un conflit que le gouvernement lui avait confié – une affaire de frontières, de douanes et de droit international. Important, évidemment, et son père y avait participé. Il vérifia l'heure sur sa Rolex ; il n'y arriverait pas. Et comment ferait-il pour trouver de l'essence ? Il verrouilla la voiture, résigné à l'idée qu'à son retour, il ne retrouverait peut-être que le châssis, si tant est qu'elle soit encore là.

Il se dirigea vers un bâtiment qui ressemblait à un hangar ou à une usine. Arrivé sur place, il ne parvenait pas à distinguer ce qui se trouvait dans cet enchevêtrement de cartons, d'échafaudages, de cages, de centaines de mètres de tissu et de quelques chevaux. Soudain, il aperçut un poulain noir galopant en rond. Il semblait seul, mais en s'approchant, il distingua sur son dos une forme noire , comme faite de sa propre crinière.

C'était Flora, dont les longs cheveux et les longues plumes noires ressemblaient à une autre partie du corps de l'animal, non seulement par la façon dont elle se déplaçait sur son dos, mais aussi par l'harmonie de ses contours et la texture qui impressionnaient le regard de quiconque la voyait.

Il s'arrêta pour l'observer de loin, les bras croisés, un pied légèrement en avant de l'autre, dans une pose plus dandy que militaire. Il apprit à distinguer ses mouvements lorsqu'elle ordonnait à l'animal de changer de rythme ou d'allure, et elle se dressait sur son dos, tantôt sur une patte, tantôt sur l'autre, et bondissait. Et dans ce bref instant suspendu dans les airs, elle était comme un héron noir planant au-dessus du fleuve sombre du poulain, qui poursuivait sa route sans elle, mais pour un si court instant que Flora se posait à nouveau précisément sur ses hanches. Et la queue du poulain semblait prolonger sa longue chevelure noire.

Elle n'était pas seulement une cavalière, se dit Gonzaga, elle était messagère de la mort, mais la mort elle-même.

Tandis qu'il observait, fasciné, ce passage au-dessus du champ désolé du crépuscule, couvert d'ombres, où le froid humide condensait les particules de vie en formes statiques et asynchrones de rosée givrée, qui semblaient se fissurer au passage du dernier avion qui passait maintenant en se vantant de lui, de son oubli et de son insouciance, de la stupidité qui le maintenait dans ce champ devant la silhouette d'une femme.

Il se moquait de l'avenir, ni du désir de répondre aux attentes que tous avaient placées en lui. Il ne désirait qu'une chose : voir, parler, toucher et posséder cette figure qui dominait le monde en cet instant fugace et infime. Et le bruit tonitruant de l'avion masquait les accords qui lui parvenaient comme une musique née de la campagne et de la nuit naissante, le distrayant de cette sorte d'hypnose, et il entendit la voix brisée d'un homme à côté de lui.

-Qu'est-ce qui vous amène ici, monsieur ?

Il se retourna. C'était un homme de son âge, l'air renfrogné, rasé de près, vêtu d'une culotte de cheval et de bottes d'équitation, une cravache à la main, devant les genoux. Ses cheveux étaient longs, bruns avec des reflets roux, comme ceux de Marietta. C'était Lafuente, et elle le lui confirma. Ils se serrèrent la main après un bref échange de regards méfiants.

« Écoute, mon ami, dit Gonzaga d'un ton familier qui ne lui allait pas vraiment. Ma voiture est tombée en panne, j'ai raté mon avion et me voilà. »

-Allons voir la voiture, mais laissez-moi d'abord amener un cheval au cas où nous devrions la remorquer jusqu'ici.

Gonzaga ne lui avait pas dit qu'il préférait appeler à l'aide, mais lorsqu'il le vit marcher vers les chariots, rejoindre la femme à cheval, parler un moment, le désigner du doigt de loin, puis la voir aussitôt remonter en selle et courir vers lui, il oublia tout, jusqu'à qui il était . La mort approchait, et lorsqu'elle fut à quelques centimètres, il dut agripper la bride, croyant qu'elle allait l'écraser, sentant le souffle de son museau sur son visage et effleurant le pelage noir de jais. Soudain, la mort se mua en une vie intense, aussi intense qu'il l'avait imaginée.

« Bonjour monsieur », dit-elle. « Ernesto arrive avec l'animal. Mais ne vous inquiétez pas, Ernesto s'y connaît en mécanique. »

« Je peux l'imaginer, mademoiselle », dit-il en soulevant son chapeau et en faisant un signe de la main. « Avec toutes les machines que possède ce cirque, quand est-ce qu'ils ouvrent ? »

« Nous ne savons pas, monsieur. Ce que vous voyez ici, ce sont des ruines. Nous sommes dans une situation catastrophique, en faillite. »

« Mais vous êtes toujours en entraînement. Vous êtes une cavalière formidable, mademoiselle. La meilleure que j'aie jamais vue. »

Elle rit ; à ce regard-là, elle ne le voyait pas comme un habitué du cirque.

« Même en France, je n'ai jamais vu ce que vous faites, mademoiselle. Il y a beaucoup de pirouettes là-bas, mais votre grâce, je ne l'ai jamais vue auparavant. »
Ernesto arriva et tous trois se dirigèrent vers la route. Avant que Lafuente ne puisse s'approcher du moteur, il le distraya en engageant la conversation et coupa une courroie. Il était embarrassé, certes, par la cause de la panne, mais maintenant il voulait rester plus longtemps. Lafuente jeta un coup d'œil dans le moteur, y passa la main et prononça ce que tout le monde attendait. Une courroie avait cassé et il n'y avait pas d'autre solution que d'emmener la voiture au garage. Avec Ernesto, il attacha une chaîne au harnais du cheval et la fixa au pare-chocs avant. Archibald ôta son manteau, retroussa ses manches et se salit les mains et les bottes. Il était fort, et cet homme, qui s'entendait si bien avec Ernesto malgré leurs différences – des physiques différents, l'un entraîné par le sport, l'autre par le travail – l'admirait. La barbe du nouveau venu avait à peine poussé depuis le matin et la sueur dégoulinait des tempes d'Ernesto, mouillant ses cheveux.
Ernesto monta en selle, et le cheval tira lentement la voiture à travers le champ boueux. Archibald poussait par derrière si elle s'enlisait. Flora proposa son aide. Les hommes rirent et continuèrent à pousser et à tirer. À leur arrivée, il faisait déjà nuit. Ils ont remisé la voiture dans le hangar.
— Eh bien, mon ami. Merci beaucoup, j'avais peur qu'on me le vole. Auriez-vous un numéro de téléphone que je puisse appeler pour qu'ils viennent me le récupérer ?
« Mais écoutez, il est déjà tard, Monsieur Gonzaga. Vous ne voulez pas rester jusqu'à demain ? Si vous avez déjà raté votre vol, pourquoi se presser ? »
L'audace apparente de Flora gêna un peu Ernesto, mais il sourit, comme s'il avait attendu ces mots.
Non, ils ont déjà beaucoup fait pour moi. Je comprends qu'ils soient occupés et je ne veux pas les déranger.
« Pas question ! Gonzaga, les problèmes ne vont pas s'aggraver parce qu'une amie a besoin d'aide pour une nuit. On ne meurt pas de faim, quand même, Flora ? »
Elle a répondu en haussant simplement les épaules .

Archibald sut alors qu'il se passait quelque chose dans lequel il pouvait intervenir.

Le matin, il appela un ami. On l'entendit parler à voix basse, les lèvres à moitié cachées par la façon dont il tenait le téléphone à deux mains. Ce jour-là, son ami ne vint pas ; il avait des obligations.
« Tu vois, Ernesto, c'est comme ça que sont les gens, ils demandent beaucoup mais donnent peu », dit-il pendant leur déjeuner.
« Ne vous inquiétez pas, Docteur », dit-il, après leur avoir déjà expliqué sa profession et le but du voyage reporté. Il réserva pour plus tard la mention de son grade dans l'armée. « Je crois avoir trouvé le problème, outre la ceinture. J'étais à court d'essence, vous savez. »
Gonzaga fit semblant de ne pas entendre.
— Mais je lui en ai déjà acheté une, pour me dépanner en attendant de pouvoir l’emmener chez un bon mécanicien à Buenos Aires.
L'après-midi, pendant qu'Ernesto travaillait sur le moteur, Archibald et Flora buvaient du maté assis dans deux hamacs.
-Bel après-midi, Flora.
-C'est exact, docteur.
« Ne soyez pas si formelle, mademoiselle, appelez-moi Archi, comme ma mère. Et dites-moi comment vous avez appris votre métier. »
-Je pratique depuis dix ans, mon professeur s'appelait Edith.
-Mais il ne suffit pas d'avoir du talent, il faut aussi une affinité pour la vie de cirque.
-Je suppose que oui, je n'y ai pas trop réfléchi, je ne connais pratiquement rien d'autre.
« Tu pourrais te produire sur n'importe quelle scène d'Europe, Flora, je te l'assure. Il faut que tu rouvres ce cirque. Je vais t'aider. »
Ernesto s'approcha en s'essuyant les mains graisseuses avec un chiffon sale.
— Et combien cela va-t-il nous coûter, docteur ?
Le sourire de Flora s'effaça, absorbé par le reflet du soleil sur les flaques d'eau entre les chariots qui n'avaient pas bougé depuis près d'un an.
« Je comprends ta méfiance, Ernesto. On peut en parler ce soir, si tu veux, et je te ferai part de mon idée. Ne le prends pas mal, mon ami. »

— Si je ne suis pas offensé, docteur, je me méfie simplement de l'argent qui tombe du ciel, car même Dieu prend ce qui lui est dû.
Gonzaga rit et jeta sa cigarette dans la boue.
-Je facture moins cher que Dieu, Ernesto, ne t'inquiète pas.
Lafuente le regarda et il était clair qu'il inspirait confiance par son allure élégante et son style conversationnel, dénué de toute affectation. Il savait, par expérience, que les avocats n'agissent jamais sans raison. Mais cet homme, mon Dieu, pensa-t-il, dévoilait ses talents comme les couches d'un oignon.
Je l'apprendrais ce soir-là, réunis autour d'un dîner rassemblant près de cinquante personnes restées fidèles à la famille Lafuente et au cirque, ou qui ne savaient rien faire d'autre que l'art qu'elles pratiquaient depuis presque toujours, et c'est pourquoi elles continuaient d'attendre, sans vraiment savoir pourquoi.
Ce fut un barbecue improvisé qui surprit tout le monde. Le fameux ami avec qui elle avait parlé au téléphone arriva à six heures du soir dans son camion, chargé de plusieurs kilos de viande et d'abats, ainsi que de légumes et de pommes de terre. Les hommes et les femmes sortirent des roulottes et des hangars, rompant le quasi-isolement que leur imposait l'hiver. Des ouvriers, des cuisiniers, des couturières, des acrobates maigres, des hommes forts et chauves, des nains et des clowns qui, sans leurs masques, ressemblaient à de pauvres sans-abri. Flora porta ses mains à sa bouche pour étouffer ses larmes ; Ernesto vit l'ami du médecin descendre avec tous ces sacs qu'il pouvait à peine porter et s'écria, exigeant :
« Qu'est-ce que vous faites là comme des idiots ?! Au secours, allez ! »
Une longue file de personnes s'était formée, portant des sacs de viande fraîche, des sacs de pommes de terre, des bottes de légumes verts et de tomates. Il y avait de tout, tout ce qu'ils n'avaient ni vu ni mangé depuis longtemps.
Flora courut enlacer Gonzaga. Fine mais robuste, elle lui arrivait à peine à la poitrine. Elle pleurait, le visage enfoui dans la chemise qu'Archibald n'avait pas changée depuis deux jours.
Ernesto les regarda, et bien qu'il fût heureux, il savait que le destin était déjà scellé. Il le savait car sa mère, la diseuse de bonne aventure, n'était pas un simple fruit de son imagination, mais une sorcière de l'une des rares

espèces encore existantes, et elle lui avait parlé à maintes reprises des signes du destin. Dès qu'il les vit s'enlacer, il renonça à l'intuition que sa mère lui avait conseillé d'écouter. La logique lui dictait le cours des événements, et il se demanda si tant de magie en valait la peine, si, au final, le cours servile de la vie quotidienne importait plus que n'importe quelle imagination feinte.

Pendant le dîner, ils bavardèrent tous ensemble, et beaucoup s'enivrèrent, car, bien sûr, l'ami du médecin avait également apporté du vin. Il s'appelait Farías, et il était médecin lui aussi. Candidat au poste de ministre de la Santé, disait-il. Nombreux étaient ceux qui le regardaient, étonnés, ne sachant comment se comporter, à la fois gênés et poussés par le besoin de l'interroger sur les douleurs apparues dans leur ventre, ou sur la fracture déformée qu'ils s'étaient faite en tombant de la balançoire. Ernesto contemplait la longue table où les siens mangeaient joyeusement, comme s'ils renaissaient. Qui était Archibaldo Gonzaga ? Et que voulait-il ? C'était évident. Flora et le médecin riaient, se chuchotaient à l'oreille, se tenaient la main, et même s'embrassaient sur la joue. Le teint clair de Flora était rosi par un blush naturel. Et le corps de Gonzaga, avec sa longue barbe, ses cheveux en désordre et sa chemise ouverte dévoilant des cheveux blonds, était celui d'un ange gardien, d'un paysan travaillant de ses mains, d'un soldat en permission dans son village. Tout cela à la fois, et rien de tout cela en même temps.

Soudain, il se leva, un verre de vin à la main, et exigea le silence. Il dut attendre cinq minutes avant que tous ne lui obéissent. Il était minuit passé au cœur de la campagne d'Ezeiza. Les lumières de l'aéroport n'étaient que des lucioles à l'horizon. La rivière Matanza coulait, accompagnée du murmure étouffé des grillons.

Messieurs, je vous prie de m'excuser, j'ai quelque chose de très important à vous dire. Ernesto, je vous prie de m'excuser si je m'adresse à vous et à votre peuple de cette manière, mais j'ai l'impression de vous connaître depuis toujours.

Beaucoup ont dû penser qu'il parlait avec trop d'éloquence et qu'ils avaient déjà entendu tout cela à la radio. Le médecin parlait comme un politicien, et c'est pourquoi ils attendaient ses promesses.

Ce qu'ils ont fait pour moi, leur accueil, est inestimable. Ces deux derniers jours, j'ai songé à les remercier et à partir, pour que chacun puisse

reprendre son chemin. Mais j'ai vu des choses qui m'ont profondément touchée. L'amitié indéfectible de Lafuente, bien sûr.
Il saisit Ernesto par le bras et le serra contre lui, comme deux frères. Il était sincère, sans aucun doute, du moins c'est ce que Lafuente ressentit, sa honte ne le quittant jamais vraiment. Son peuple le regardait d'une manière inédite : sous la tutelle de quelqu'un qu'ils savaient plus riche et plus intelligent.
Mais surtout, j'ai été touché par une petite personne qui ressemble à un oiseau dominant les bêtes.
Il posa doucement son autre main sur l'épaule de Flora.
« Mes amis, Flora est une artiste incommensurable, je le pense vraiment. J'ai déjà beaucoup voyagé, je vous l'assure : Paris, Berlin, Moscou. Elle pourrait être là-bas. Mais je ne l'emmène pas avec moi, rassurez-vous. Ce que je veux, c'est vous aider à faire revivre la tradition que l'économie du pays s'efforce constamment de détruire. Nous trouverons une solution, peut-être. Mon père, le général Gonzaga, y contribuera grandement. Les forces armées savent ce qu'elles ont à faire. Et moi aussi, mes amis. »
Elle lâcha Ernesto et Flora, leva de nouveau son verre et dit :
-Je propose de porter un toast à la réouverture du cirque, pour laquelle nous, le Dr Farías et moi, ainsi que la fondation que nous présidons, apporterons les éléments nécessaires à cette résurrection.
Un silence pesant s'installa, comme une suspension du temps, où l'on entendait même le bourdonnement des moustiques. Puis, l'ovation éclata. Des chaises furent renversées, des verres se brisèrent. Flora pleura, et même Ernesto, déterminé à ne pas céder, sentit ses yeux s'embuer d'une lueur qu'il tenta de dissimuler, la gorge serrée.
Les festivités durèrent toute la nuit. Personne ne put dormir avant l'aube. Flora, après les avoir tous deux embrassés, alla se coucher sur les conseils d'Ernesto. Elle voulait parler seule à Gonzaga.
Ils avaient tous deux trop bu. Farías les laissa seuls ; ils le virent entrer dans la roulotte où dormait l'une des danseuses.

Ce même après-midi, ils étaient assis côte à côte dans les hamacs. Cigarettes, vin, tequila et bière. Tous deux tenaient le coup, et leurs esprits restaient lucides.
— Tout s'est passé très vite, docteur.
-La pute…

-Excusez-moi…Archi…Archi…Je ne sais pas pourquoi, mais ça me paraît bizarre.
-Comme un artiste de cirque, peut-être ?
-Pourrait être…
-C'est parce que je dois avoir quelque chose d'artiste en moi…
-C'est clair, mon ami.
Gonzaga éclata de rire.
« Rien ne lui échappe, Ernesto, c'est pour ça que je comprends comment il a réussi à maintenir le moral de tant de gens pendant tous ces mois. Oui, je l'admets, je suis un grand bavard, un politicien acharné, mais c'est parce que j'en suis conscient et que je le fais malgré moi ; je suis un peu dégoûté de moi-même. Je fais davantage confiance à l'armée, mon ami. »
Ils tuent avec leurs armes, et c'est tout, plus de discussions.
— C’est vrai, les politiciens, par contre, tuent tellement lentement que c’est de la torture.
— Et vous le dites, Docteur Gonzaga ?
— Et qui mieux que le vigile du coin pour le dire ? Il fait partie du problème, il en connaît les symptômes mieux que quiconque.
Le temps passa et le charme de la nuit s'estompa. Il devait être environ 4h30 du matin. On entendait au loin le grondement des avions.
— Et dis-moi, Ernesto, Flora a-t-elle un petit ami… ou quelque chose comme ça ?
Ce fut le tournant de toute cette histoire. Combien de fois Lafuente a-t-elle souhaité pouvoir remonter le temps et changer sa réponse, mais elle avait déjà été donnée.
« Non, mon ami. Son avenir est tout tracé. Mais prenez soin d'elle, s'il vous plaît. Elle est très fragile… »
Gonzaga sourit à la lueur de sa cigarette, et ses lèvres étaient à peine visibles.
-Comme un papillon, je sais, Ernesto.
Ce soir-là, malgré leur épuisement, ils finalisèrent leurs plans. Auparavant, Lafuente avait voulu s'assurer qu'ils seraient à l'abri des voyous et des hypothèques. Une fois certain que Gonzaga les protégerait, il n'eut d'autre choix que de se plier aux idées de son mécène, comme il préférait qu'on l'appelle. C'étaient des idées brillantes, témoignant de l'intuition artistique ou commerciale de Gonzaga, quelle qu'elle fût. Premièrement, ils

changeraient le nom du cirque en « Royale de Paris ». L'idée était d'européaniser le cirque, de lui donner une nouvelle esthétique et de réinventer son histoire. Le cirque argentin traditionnel était dépassé, et le style populaire, si en vogue avec l'arrivée au pouvoir de Perón, allait bientôt disparaître. Ce qui ne disparaîtrait pas, en revanche, c'était le bon goût, affirmait Archibaldo Gonzaga.
Ernesto Lafuente, le directeur et maître de cérémonie, devint Monsieur Lafitte, tout simplement, sans prénom, et cet étrange accent qu'il avait, mélange d'italien, de cocoliche et de provençal, lui allait à merveille. Où l'avait-il appris ? demanda-t-il. De ma mère, bien sûr, répondit-il. Elle parlait en langues, comme n'importe quelle sorcière, en transe, et moi, caché derrière les bâches de la tente de la sorcière, j'apprenais en répétant.
Flora Romero était un nom trop commun pour une artiste comme elle. Tous trois réfléchirent à de nombreux noms possibles pour son nom d'artiste. Elle proposa : Edith. Gonzaga y réfléchit ; il n'était pas entièrement convaincu, mais ce n'était pas mal, et il décida de ne pas la contredire lorsqu'il apprit la raison, mais ajouta : « Il te faut un nom de famille. »
Edith Lammonde, cavalière.
Et c'est ainsi que Flora entama la partie centrale de son histoire.

3

Ce fut une brève période, certes, comparée à la précédente, mais le rythme effréné des événements agissait comme un anesthésiant sur la douleur qui sommeille toujours en elle, même dans les moments de bonheur, et qui aurait pu la prévenir de ce qui allait arriver. Mais était-elle différente des autres ? N'attendons pas de miracles.
Le cirque rouvrit ses portes, métamorphosé. Le chapiteau fut rénové, les wagons repeints. Les animaux âgés et malades furent euthanasiés et conduits à l'abattoir. L'arrivée des nouveaux tissus redonna espoir aux couturières, et les costumes des clowns comme ceux de tout le personnel furent modernisés, arborant fièrement les codes de la Commedia dell'arte.

Lafitte, comme Ernesto se faisait désormais appeler, passait des nuits entières à concevoir de nouveaux programmes. Il laissait à chacun le choix des numéros, mais chacun devait lui soumettre sa décision pour approbation.
La seule exception était Flora, ou Edith, comme nous l'appellerons désormais. Elle était la seule à pouvoir l'appeler Ernesto lorsqu'ils étaient seuls, et elle n'avait pas à attendre son approbation pour les nouveaux numéros, même si elle en discutait avec lui et lui demandait son avis. Elle ne changeait jamais non plus de costume – un petit oiseau noir aux pattes blanches – qui était, pour ainsi dire, son leitmotiv. Messagère de la mort, elle planait au-dessus du monde, l'effleurant à peine, sous le regard extatique des spectateurs.
C’est cette stratégie publicitaire et esthétique qui a déterminé le succès retentissant du Cirque Royal de Paris durant ces années. Sur les parois du vieux wagon, ainsi que sur celles que Gonzaga avait réussi à exproprier de la compagnie ferroviaire, était peinte la figure d’Édith, la cavalière. Elle était, pour ainsi dire, l’attraction vedette, attirant les foules de partout. Une fois leur succès solidement établi à Buenos Aires, ils se lancèrent dans une longue, et peut-être trop ambitieuse, tournée à travers le pays : Rosario, Córdoba, Mendoza, Tucumán, Salta, puis de là au Pérou, en Équateur, en Colombie, au Venezuela, au Brésil, puis en Uruguay, et enfin, embarquèrent pour la Patagonie, dans une sorte de périple épique sans précédent pour un cirque latino-américain. À l’abri du chapiteau dressé face aux vents de l’Atlantique, le cheval d’Édith évoluait dans les cercles concentriques de la piste, tandis que la fanfare chassait le froid mordant et le vent glacial. Ils organisèrent même des spectacles en plein air, installant des échafaudages pour que les acrobates puissent tester leur endurance face aux caprices du temps. Inutile de préciser le succès de cette initiative, qu'elle soit de Lafitte ou de Gonzaga, et l'importante couverture médiatique nationale qu'elle suscita.
Tout cela aboutit au contrat pour la tournée européenne. Personne n'éprouvait de craintes, de ressentiments ni de doutes quant à la qualité et au succès de l'entreprise. Des rumeurs, voire des menaces, circulaient, que Gonzaga s'efforçait de dissimuler aux habituels fauteurs de troubles, à la puissante organisation qui cherchait toujours à tirer les ficelles de cette profession qu'elle s'appropriait par simple tradition culturelle, mais aussi,

de toute évidence, par la plus forte tradition de l'argent. Les « gitans », comme les appelait Gonzaga, se raccrochaient à n'importe quoi devant ce bastion que l'armée avait conquis. Bien sûr, il était évident que l'argent investi dans le cirque, les installations, les voyages, l'entretien, la nourriture, les costumes et les contrats provenait des relations de Gonzaga, mais il était tout aussi clair que l'investissement avait porté ses fruits ; cependant, de l'avis du cercle restreint d'Archibald, tout le cirque médiatique qui s'était formé autour d'une institution aussi prestigieuse pour la nation était injustifié.

Les parents d'Archibald le réprimandèrent lorsqu'ils apprirent comment il avait usé de son argent et de ses relations. Le général Justinien comprit qu'il s'agissait de propulser la maîtresse de son fils vers le succès, et ce qu'il justifiait avec panache, il le condamna officiellement. Sa mère était furieuse en découvrant tout cela, et surtout la relation scandaleuse – c'est ainsi qu'elle la qualifiait – de son fils adoré avec une « *prostituée de cirque* », et ce furent ses mots exacts, toujours avec cet accent anglais bien ancré. Il fallait faire quelque chose pour ce garçon, se dirent ses parents, mais en attendant, ils lisaient dans les journaux les critiques élogieuses et le succès de la tournée en Amérique latine, et dans les rubriques mondaines, les récits de la liaison entre le prometteur colonel Gonzaga et la belle et menue cavalière du cirque à la mode.

Leur relation s'approfondit alors. Ils formaient un couple connu et admiré de tous. Le raffinement, l'intelligence et surtout la fortune de Gonzaga complétaient à merveille le talent qui habitait le corps délicat d'Edith, dont la silhouette semblait prédestinée à la danse classique, et qui pourtant l'avait conduite à danser sur un cheval au galop. Quiconque la voyait ne pouvait nier l'harmonie de ses mouvements naturels, même les plus complexes et les plus contorsionnés, empreints d'une subtile pointe d'angoisse et de fatalisme, perceptible dans la chorégraphie qu'elle avait elle-même créée. Ses yeux, maquillés de noir , et la plume de crêpe accentuaient ces connotations auxquelles nul ne pouvait résister. À la fin de chaque représentation, cinq secondes de silence s'abattaient sur la salle, un silence solennel partagé spontanément, pour se remettre du tumulte qu'elle avait déclenché en chacun. Puis venaient les applaudissements tonitruants et les ovations, notamment en Europe : Paris, Vienne, Rome, Berlin. Le cirque a perdu deux membres qui n'ont pas su

résister à la tentation des contrats proposés par d'autres cirques. On leur a offert des millions pour Edith, mais elle n'était pas à vendre.
À son retour de tournée européenne, elle apprit qu'elle était enceinte. Près de cinq ans s'étaient écoulés depuis sa rencontre avec Gonzaga, et il lui avait toujours conseillé la prudence. Elle fit tout son possible pour l'éviter, sachant que l'amour d'Archibald était acheté et qu'une grossesse risquait de perturber sa carrière, voire d'y mettre un terme. Elle ne pouvait se permettre d'avoir un enfant au sommet de sa gloire, mais surtout, elle redoutait sa réaction.
Elle attendit, pensant que le temps serait patient face à son indécision, ralentissant ou suspendant le passage de Cronos. Mais trois mois s'étaient déjà écoulés lorsque Cronos fit sa révélation, apparemment de connivence avec Até, tous deux chargés de la troubler et de la replonger dans le fatalisme dont elle croyait pouvoir s'échapper. C'est ainsi que pensait Edith, plongée, sans savoir comment, dans le souvenir des étranges conversations avec Marietta Sottocorno, la mère d'Ernesto. Ce qu'elle n'avait pas compris auparavant, elle le voyait désormais clairement, avec l'horreur de la certitude.
Elle n'était pas sûre de vouloir un enfant, mais elle rêvait de celui qui serait le portrait craché d'Archie, ce bel homme qui l'avait protégée et aimée. Elle l'avait vu tourmenté, triste et inquiet, mais aussi dans ses moments de tendresse frôlant l'impuissance, ses gémissements, et enfin les accès de violence qu'il déchaînait lors de ses séances de tir à la cible en pleine campagne, contre des canettes, des bouteilles, et même des rats.
Elle n'en parla à personne, ni à lui, ni à ses amis, peu nombreux de toute façon, d'autant plus qu'ils la considéraient comme la propriétaire incontestée du cirque. Ceux qui ne l'enviaient pas l'évitaient. C'est pourquoi elle était seule et continua de se produire à Buenos Aires.
Ils avaient installé les installations sur un terrain vague du quartier de Saavedra, près de l'avenue General Paz. C'était début août ; les billets étaient tous vendus, sans compter ceux distribués gratuitement aux orphelinats et aux maisons de retraite, car il avait été annoncé que les recettes du spectacle du soir seraient reversées à la Société de Bienfaisance. Gonzaga était un grand stratège ; le pouvoir de Perón et de sa femme semait la terreur parmi le peuple, le dominant tel un magicien parfaitement à sa place dans son cirque. Mais que ce soit au cirque ou au

Palais du Gouvernement, il n'était jamais mal de rester en bons termes avec le peuple, tandis que d'autres plans se tramaient sans cesse dans les profondeurs de son esprit, sous les uniformes et les armes, dans de vieilles malles de cuir, comme rapportées du désert par d'anciens légionnaires. Son esprit était parfois une folie.

Ce samedi soir-là, une longue file de personnes s'était formée depuis le petit matin, observant passer des enfants en fauteuil roulant ou appuyés sur des béquilles, ou des personnes souffrant de déficience intellectuelle, le regard vide ou pointant du doigt, un sourire niais aux lèvres, les grandes banderoles flottant dans le ciel de Buenos Aires. Gonzaga avait affrété de petits avions pour larguer des tracts de propagande pour l'événement, survolant la zone tout l'après-midi, annonçant les festivités au mégaphone et effectuant des acrobaties aériennes ou libérant des fumigènes colorés par la queue de leurs appareils.

Tout ce spectacle d'avant-spectacle attira encore plus de monde qui, même s'il était impossible d'entrer dans le cirque, s'était massé pour voir les clowns venus divertir le public pendant la longue attente. Rires, excitation, enthousiasme, bonheur. Tout cela se mêlait sous le soleil, tandis que les vendeurs proposaient chocolats, cacahuètes, biscuits, choripán (sandwichs à la saucisse), barbe à papa et gaufrettes – un assortiment de saveurs pour tous les goûts et tous les tempéraments. Pas de bagarres, seulement de la cordialité. Quelques moments de tension, certes, mais rien de bien méchant. Le brouhaha couvrait les cris du chaos, qui se fondaient dans la musique tonitruante de la fanfare, les aboiements des chiens jongleurs et le barrissement des trois éléphants indiens qui avaient coûté une fortune – et oui, cela en valait la peine, car après les prouesses d'Edith, ils étaient la véritable attraction, avec leur douce brutalité. Edith avait eu l'idée de se faire soulever par le tronc et, une fois sur la tête et le dos, de faire des pirouettes sans les appréhensions liées à la monte de son cheval noir.

La nuit était tombée et le spectacle avait commencé. La première explosion ne fut entendue que par quelques personnes, seulement celles des tribunes les plus proches de la bombe. Elle brisa les planches de bois ; beaucoup furent surpris, mais apparemment personne ne fut blessé. Les mouvements sur la piste continuèrent, simultanément dans les quatre sections des tribunes, un spectacle impressionnant qui préfigurait les spectacles qui deviendraient courants des décennies plus tard. Les agents de sécurité

prévinrent Monsieur Lafitte, qui quitta la piste en tenue de maître de cérémonie : haut-de-forme, bottes et cravache. Il constata les dégâts mineurs et jura en créole en voyant une femme la tête ensanglantée.
« Que devons-nous faire, Monsieur ? » demanda le directeur.
-Appelez Gonzaga, et une ambulance…
Avant qu'il ait pu terminer sa phrase, la seconde explosion retentit. Ce n'était pas au fond des tribunes, mais à l'avant, près de la piste. Cette fois, il y avait du feu, et l'un des piliers centraux, pourtant métallique mais entouré de guirlandes et de tissus hautement inflammables, commença à brûler. Il vit les flammes se propager rapidement et avec force vers le dôme du chapiteau. Il imagina le feu dévorer la toile qui, malgré toutes les précautions, ne pouvait être protégée des flammes. Il pensa d'abord à l'assurance ; c'était à Gonzaga de s'en occuper.
La prudence n'était plus de mise ; les gens hurlaient et dévalaient les marches en titubant. Les gardes tentaient de calmer la foule et de la guider vers les sorties, mais les hommes et les femmes, lorsqu'il s'agissait de leurs enfants en danger, se montraient souvent d'une imprudence incorrigible. À peine attentifs, ils allaient où bon leur semblait, se retrouvant dans des couloirs sans issue , où beaucoup périrent piégés. Les enfants de l'orphelinat étaient les plus lents ; pour beaucoup, l'incendie n'était qu'un spectacle de plus, pour d'autres, une réalité qu'ils ne comprenaient pas. Les religieuses qui s'occupaient d'eux étaient désespérées ; elles poussaient, priaient, criaient et donnaient des ordres, jusqu'à ce qu'elles comprennent que tous succomberaient au châtiment divin. Peut-être pensaient-elles que Dieu voulait emporter toutes ces âmes damnées pour mettre fin à leurs souffrances.
Il fallut près d'une demi-heure pour que les camions de pompiers arrivent. Le feu avait déjà consumé tout ce qui était inflammable : la multitude de tissus et l'immense quantité d'accessoires en bois pour les clowns, les magiciens et les jongleurs. Dans la piste, les éléphants, paniqués, se ruèrent dans tous les sens, bousculant objets et personnes. Edith, qui était à cheval lors de la seconde explosion, entendit la détonation sans perdre l'équilibre. Elle connaissait son poulain, fort et obéissant, habitué aux pétards inoffensifs mais tonitruants des clowns. Mais elle n'avait pas prévu le feu et ignorait comment il réagirait. Il était trop tard lorsque l'animal s'arrêta brusquement et se cabra. Edith tomba à la renverse et vit les

flammes engloutir le pilier central, des gens courir, se bousculant les uns les autres, et ses compagnons courir dans tous les sens, s'entraidant, sauf elle, qu'ils n'avaient pas vue, ou qu'ils pensaient tout simplement ne pas avoir besoin d'aide. Elle avait mal au dos, mais elle pouvait encore bouger ses jambes. Au milieu de toute cette confusion, je cherchais Ernesto. Il me sembla apercevoir sa veste rouge au loin. Je cherchai son cheval et le vis trotter, effrayé, tel une tache noire d'obscurité qui se déplaçait et échappait à ceux qui tentaient de l'attraper, car l'obscurité lui offrait sécurité et fraîcheur.

Et le feu n'était que chaleur et fureur, et un bruit assourdissant de crépitements incessants : le bois et les tissus, le vieux cuir, les peintures, les vernis. Tout sentait les tanneries et le caoutchouc brûlé, et il se souvint de la rivière Matanza de son enfance, des brûlis qu'ils faisaient sur la rive des ordures qui s'accumulaient pendant des mois et que les citadins et les camions déchargeaient chaque jour.

Lorsqu'elle tenta de se lever, elle aperçut Lucifer, son poulain. J'ai omis de mentionner son nom, bien sûr. J'aurais dû, pour ne pas jouer un tour aux lecteurs de cette chronique. Pourquoi l'a-t-elle nommé ainsi, vous demandez-vous sans doute ? Ce n'est pas Flora qui en est à l'origine, mais Marietta, la propriétaire du cirque à l'époque. La jument d'Edith s'appelait Magdalena ; elle était blanche, comme nous l'avons déjà dit, et le costume de la vieille cavalière était blanc. En le nommant ainsi, et sachant que Flora serait la prochaine artiste du spectacle, elle jouait peut-être sur les contrastes. Le costume noir était-il une conséquence de la couleur du poulain ? C'est possible. Était-ce un jeu de symboles ? Certainement. Mais Marietta devait savoir qu'on ne joue pas avec ce genre de choses. Les femmes comme elle ne prennent pas de risques sans être sûres d'elles ; d'ailleurs, ses actions ne sont pas un pari, mais une certitude déjà acquise, même si elle ne s'est pas encore réalisée.

Le cheval lui avait roulé dessus. Elle ne lui en voulait pas, mais à elle-même. Elle regarda ses jambes, déchirées en mille morceaux comme de fines lignes en zigzag. Elle vit Lucifer continuer sa course, ignorant ses appels, étouffés par le désespoir des flammes qui l'engloutissaient. Jusqu'à ce qu'elle le voie disparaître dans les flammes de la tente qui s'effondra comme une immense couverture de feu, la mer du ciel en feu, le firmament se dissolvant en vagues de flammes.

Il ne se souvenait de rien de ce qui s'était passé ensuite. Seulement de son réveil à l'hôpital Rivadavia. Ses jambes étaient transpercées de clous et soutenues par deux appareils lestés. Une infirmière était à son chevet.
« Comment te sens-tu ? » lui demanda-t-il.
Elle ouvrit les lèvres et les humecta avec sa langue. Elle avait la gorge sèche. L'infirmière lui donna de l'eau.
-Rien ne fait mal.
« Je suis contente, mais c'est à cause de l'anesthésie. Elle est sortie du bloc opératoire il y a deux heures. »
Edith regarda de nouveau ses jambes.
-Y ont-ils mis des clous ?
C'était étrange qu'elle parle de ses jambes comme s'il s'agissait d'entités autres qu'elle-même.
-Oui…pour le moment, mais les médecins vous l'expliqueront.
-Et mon bébé ?
Je ne pouvais plus le cacher à cette inconnue, et je n'étais pas en mesure de la juger.
Il est toujours là, et il semble aller bien. Il a eu beaucoup de chance lors de cette catastrophe.
C'est ainsi que les journaux ont décrit la catastrophe du cirque toute la semaine. Ils ont essayé de la lui cacher, mais elle a surpris les conversations dans la cour, par la fenêtre de sa chambre, ainsi que les communications radio des ambulanciers et des patients dans les autres salles. Cinquante morts, adultes et enfants confondus. Ils ont imputé la cause à la négligence des artistes qui faisaient des expériences avec le feu, ou aux électriciens qui avaient installé un système de lumières si complexe. Ils n'ont pas mentionné les bombes ni les menaces.
Le soir de l'opération, Ernesto alla lui rendre visite. Il se tint près du lit, lui prit la main et pleura avec elle, évitant de regarder ses jambes, qui ressemblaient à deux cadavres dans des cercueils de métal et de plâtre.
Edith a posé des questions sur Archie.
— On ne sait rien. Vous savez, ses parents et l'armée ont dû le forcer à se dédouaner de toute responsabilité.
« On ne peut pas lui en vouloir, n'est-ce pas ? » dit-elle en le regardant, pâle comme un martyr.
Il haussa les épaules.

« Mais quand il saura qu'il va avoir un enfant, il reviendra. S'il vous plaît, Ernesto, retrouvez-le et prévenez-le. Le docteur Farías a besoin de savoir où il est. »
Monsieur Lafitte lui demanda depuis combien de temps il le savait.
Edith baissa les yeux sur les draps et les serra fort dans ses poings.
— Et tu ne m'as rien dit ? Et tu as continué à travailler ? Merde, Flora.

Lafitte serra son chapeau jusqu'à ce qu'il soit presque froissé, se tourna vers la porte et, avant de partir, regarda ses jambes, et non Edith.
Rien de tout cela ne vous serait arrivé si vous l'aviez dit.
Sachant qu'il répétait l'inutile, il voulut ajouter quelque chose qui n'avait jamais été dit auparavant, mais que, d'une certaine manière, ils savaient tous les deux depuis longtemps.
Rien de tout cela ne te serait arrivé si tu m'avais épousé.

Elle resta alitée pendant quatre mois. Après l'hôpital, on la ramena à la caravane où elle avait toujours vécu, entourée des vestiges du cirque : la chapiteau gorgé d'eau et en décomposition, les piliers encore debout. Tout le personnel s'était dispersé dans d'autres cirques, du moins ceux qui n'avaient pas été tués ou blessés. Seules elles deux étaient restées.
L'assurance prit en charge une partie des dégâts, mais l'enquête, selon leurs dires, ne révéla aucune preuve d'agression.
Un jour, les « Gitans » arrivèrent. Trois hommes costauds à longues moustaches. Ils contemplèrent les ruines, et l’un d’eux dit :
-Eh bien, Lafuente, il était temps que tu m'écoutes.
Il avait raison, il ne restait plus qu'à rendre les armes et à présenter les mains vides.
Le colonel Gonzaga ne se présenta pas en personne, mais on apprit son arrivée par les journaux. Il s'était fiancé à une jeune femme de la haute société, Eva Larrière. Issus d'une famille de pompes funèbres, ils étaient assurés d'une vie confortable, et même d'économies sur les frais d'obsèques. Edith lut la nouvelle des fiançailles et du mariage comme si elle apprenait une guerre en Chine. Elle ne pleura pas, ne fut pas hystérique ; elle haussa simplement les épaules.
On lui avait retiré ses plâtres, mais elle ne pouvait toujours pas marcher. Ses jambes étaient trop faibles pour supporter le poids de sa grossesse, qui n'était d'ailleurs pas très lourde. Le bébé est né par césarienne à sept mois.

Il était malformé, ont dit les médecins, et vu sa position dans l'utérus, il allait mourir. En le voyant, elle s'est dit que c'était peut-être mieux ainsi. Elle le nomma Charlie, car ce nom lui rappelait celui de son père. Elle détestait ce garçon autant qu'elle avait aimé son père. Elle fixait sa difformité, l'exact opposé de la beauté de l'autre. Ce qu'elle détestait chez l'un, elle l'aimait chez l'autre. Et à force de l'observer, elle ne savait plus lequel elle regardait, ni qui elle aimait ou détestait. Charlie avait des traits simiesques ; il avait même appris à ramper les jambes repliées, les mains posées sur l'arrière de la tête plutôt que sur les paumes. Il était très poilu et, au début, il n'émettait que des grognements.

Le cirque fut rétabli sous l'égide et la stricte direction des Gitans. Ils avaient amené le personnel, ainsi que le nouveau nom, si insignifiant qu'il n'existe aucune trace de ce qu'il était réellement, ni des spectacles qui y étaient proposés.

Edith avait appris à jouer de la flûte pour le plaisir bien des années auparavant, et c'est ainsi qu'on lui confia ce rôle dans l'orchestre du cirque. Elle continua ainsi pendant les deux années suivantes, sillonnant les petites villes et les villages de la province, au gré des déplacements des propriétaires.

Charlie grandit, et ses collègues du cirque se moquèrent de lui, disant qu'il faudrait l'exhiber comme une bête de foire. Edith ne dit rien. L'idée parvint aux oreilles des propriétaires, qui vinrent voir le garçon, alors âgé de deux ans environ. Ils envisagèrent de monter un spectacle *de phénomènes de foire* , ce qui pourrait booster les ventes de billets. Il n'y avait rien à lui apprendre, juste à le laisser se promener comme un petit animal. Dans les semaines qui suivirent, ils firent venir deux amputés et un enfant hydrocéphale qu'ils avaient retirés de l'asile. Pendant le spectacle, ils éteignaient les lumières, passaient une musique inquiétante sur un tourne-disque, et les petits monstres apparaissaient en boitant ou en rampant, ainsi qu'un autre, sans bras ni jambes, sur une charrette grinçante. Ils continuèrent d'en ajouter, toujours des enfants abandonnés, sans famille : des jumeaux siamois, des enfants handicapés mentaux, des enfants difformes. Ceux que personne ne voulait chez soi se trouvaient au cirque, et là on pouvait les observer avec crainte et dégoût, car une fois le spectacle terminé, chaque spectateur retournait chez lui, quel que soit son domicile.

À cinq ans, Charlie rejoignit le groupe avec sa mère. Elle jouait de la flûte en solos approximatifs, marchant tant bien que mal, titubant, parfois à cause de l'alcool auquel elle s'était habituée, parfois à cause de la douleur de fractures jamais complètement guéries. Derrière elle, le garçon marchait de la même façon, à cause de l'étrange raideur de ses jambes, barbu malgré son âge, avec le prognathisme caractéristique, et jouant des cymbales à sa guise. Ce n'était pas la musique, mais sa présence excentrique qui annonçait le spectacle des *« freaks »* , qui connaissait un succès honorable depuis quelque temps, du moins dans les circuits marginaux et non officiels de la culture nationale tant vantée. Mais personne ne s'en souciait. La mort du « champion des humbles » avait plongé le pays dans le deuil, et le président, comme perdu, était à la dérive, ouvrant une fois de plus la voie à l'armée.
Ernesto Lafuente, qui n'était plus Monsieur Lafitte, quitta le cirque. Il avait un cancer du poumon – la cigarette et tout ça – et deux mois plus tard, il décédait à l'hôpital. Edith resta à ses côtés jusqu'au bout, et personne ne remarqua son absence au cirque. À son retour après les funérailles de son ami, elle apprit qu'elle avait été renvoyée. Elle demanda un endroit où dormir ; après tout, son fils y travaillait. « Qui ne travaille pas ne mange pas », lui répondit-on.
Il a été laissé dans la rue, avec pour seuls biens les vêtements qu'il portait sur le dos, et sa claudication.
Elle reprit bien sûr son nom de Flora Romero, et c'est ainsi que commença la dernière étape de sa vie.

4

Pendant plusieurs nuits, elle resta près du cirque, tentant d'échapper à la vigilance des nouveaux propriétaires. Deux femmes, qui la connaissaient depuis longtemps, lui apportèrent à manger et un abri. Mais Estanislao Krakovsky l'apprit et, un matin, il sortit en trombe, hurlant des injures et donnant un coup de pied aux fesses de Charlie. Le garçon ne pleura pas ; il se contenta de sauter et d'avancer d'un mètre à chaque coup. Hommes et

femmes s'attroupèrent pour voir ce qui se passait, mais personne n'osa contredire le patron. Il avait de longs cheveux gominés, une épaisse moustache qui lui descendait jusqu'au menton, des créoles en or à chaque oreille, des colliers et de nombreuses bagues, un torse nu et velu, et il ne portait que le caleçon long dans lequel il dormait.
« Cet imbécile m'a chié dessus, Flora ! Il a chié sur mon lit comme un chien, pire qu'un chien ! Quel salaud ! »
Personne ne demanda ce que le garçon faisait dans son lit ; tout le monde savait déjà qu'il avait un faible pour l'étrange. Les femmes du cirque le savaient, et les hommes, consentants, le savaient aussi. C'était le seul moyen de faire tourner la machine. Sinon, là, par terre, dans la boue, se trouvait Flora, l'ancienne cavalière d'exception, admirée dans toute l'Europe. Ou peut-être que Charlie était monté sur le lit par curiosité, sautillant comme un singe, à sa manière si particulière.
Alors Flora écarta la couverture sale sous laquelle elle avait passé la nuit, près de la bâche du cirque, se pencha et regarda son fils qui remuait la boue avec ses mains, les yeux embués de confusion, car il ne savait pas comment exprimer sa douleur, le pauvre fils de pute, il en était même incapable.
« Vous le connaissez », dit-elle. « C'est un petit monstre inoffensif. Voulez-vous que je vienne nettoyer les draps et le matelas ? »
Ceux qui l'entendaient ignoraient le sarcasme qui s'était soudainement manifesté chez Flora. D'ordinaire, elle était soit soumise et triste, soit joyeuse et naïve. Désormais, son regard avait changé : l'image de Charlie se reflétait dans ses pupilles, assis là, les fesses en l'air, en train de dessiner quelque chose dans la boue.
Krakovsky a dû la croire sérieuse, et il a même semblé hésiter un instant. Peut-être pensait-il qu'elle se laissait prendre pour qu'il la réintègre au cirque, mais pour ceux qui la connaissaient, son ton exprimait tout autre chose : une dignité blessée, un orgueil bafoué et, surtout, une colère grandissante.
« Va-t'en d'ici, espèce d'idiot ! Et emmène ce gamin pourri avec toi ! Il y a plein de monstres dans le coin ! »
Elle se retourna et disparut derrière la bâche, qui, dès lors, devint comme un rideau de fer pour Flora et Charlie. Quelques-uns restèrent pour l'aider à empaqueter des restes de nourriture et de vieux vêtements dans un sac

de jute. Ils lavèrent le garçon nu, dans l'air glacial de l'hiver, pour laver son corps poilu où la crasse était incrustée. Puis ils les regardèrent s'éloigner vers la rivière Matanza. Elle portait le sac sur une épaule et tenait la main du garçon de l'autre ; il marchait lentement et péniblement.

Ils suivirent la rive du fleuve vers le sud. À Barracas, il logea dans plusieurs pensions ou chambres louées pour une seule nuit, car personne ne supportait l'odeur du corps de Charlie, et encore moins ses cris lorsqu'il se mettait en colère ou s'agitait.

« Pourquoi ne pas le jeter dans la rivière ? » lui répéta-t-elle à plusieurs reprises durant ces jours, tandis qu'ils contemplaient la surface trouble de l'eau. Il l'écoutait avec une attention étrangement captivée, comme s'il la comprenait, mais elle savait qu'il n'avait jamais rien compris depuis sa naissance.

Le pire n'était pas de dormir dehors, mais la faim. Elle n'eut d'autre choix que de se laisser convaincre par une femme de Barracas, qui l'aida à traverser le fleuve Riachuelo avec son enfant, son sac et les vêtements qu'elle portait.

« Tu n'es pas très jolie, ma belle, mais il y a toujours des mecs qui se fichent de savoir si tu as une jolie chatte et un cul passable », lui dit-il, tandis qu'ils marchaient sur les pavés en direction de Mataderos.

Dans une pension de famille à deux étages, aux balcons débordant de géraniums et où le linge séchait, elles s'arrêtèrent ; la nuit était déjà tombée. Une prostituée en peignoir, les cheveux mouillés, ouvrit la porte. La vieille femme la présenta. L'autre femme dévisagea Flora de haut en bas, puis le garçon caché derrière sa jupe.

« Et c'est ça que vous m'avez apporté ? » dit-il à la vieille femme.

Que veux-tu ? Si tu veux des mannequins, va au cinéma. D'ailleurs, j'avais pitié d'elle, que veux-tu ?

Flora écouta et attendit.

« Et vous êtes au courant de ça ? » demanda la jeune femme, toujours à la porte, alors que la lumière du long couloir était faible et tamisée.

Flora claqua simplement la langue et désigna le garçon du doigt.

« Je peux l'imaginer. Tu as perdu du temps à trop y penser. Ça n'arrive pas ici, ma petite. Rosa et moi, ma marraine, » dit-elle en désignant la vieille femme, « nous allons nous occuper de les faire sortir tous. »

Elle vivait dans la pension de famille que tout le monde connaissait comme le bordel sordide et notoire du quartier de Mataderos. Toutes les adolescentes qui voulaient perdre leur virginité s'y rendaient, et à leur retour, après les sermons de leurs mères, elles étaient obligées de se laver et de se frotter soigneusement pour se débarrasser des maladies qu'elles avaient forcément contractées. Les hommes étaient des ouvriers d'usine ou du bâtiment, quelques employés de bureau qui essayaient de passer inaperçus en baissant la tête à l'entrée, mais c'étaient généralement les pires, disaient les femmes. « Que Dieu te protège des timides et des discrets », disaient-elles à Flora.
D'autres enfants vivaient là. Ils dormaient dans une chambre au premier étage qui donnait sur le jardin. Habitués aux routines de la maison, ils restaient silencieux quand il le fallait. Mais à la vue de Charlie, ils reculèrent et se couvrirent la bouche. Il les regarda en silence, habitué aux réactions du public au cirque. Puis ils l'encerclèrent, le fixant du regard. L'un d'eux osa le toucher et le poussa. Charlie perdit l'équilibre et tomba face contre terre. Ils rirent, et c'est ainsi que les deux camps trouvèrent le moyen de coexister.

Son comportement laissait penser qu'il comprenait que leur abri et leur nourriture en dépendaient, et Flora crut déceler dans les yeux bovins de Charlie une lueur d'intelligence. Mais n'était-ce pas aller trop loin ? Charlie ne s'exprimait que par des gémissements et une sorte de murmure de mécontentement. Ses cris, semblables au chant dissonant d'un contre-ténor, il les avait gardés pour lui depuis leur arrivée à la pension.
Le jour, elle s'habillait comme une ménagère ordinaire, essayant de se fondre dans la masse dans les commerces du quartier, mais le garçon la suivait parfois, et alors elle ne pouvait plus cacher que c'était son fils, cette chose, cette petite bête qui tantôt rampait, tantôt sautait. Elle voyait les visages des femmes sur les trottoirs, celles qui balayaient ou lavaient le sol, maudissant la putain qui exhibait le fruit de ses péchés dans les rues. Et Flora, consciente de la marque indélébile sur son corps, commença à s'en délecter et cracha sur les carreaux cassés que les autres venaient de nettoyer. Une fois, le pauvre garçon, la pauvre bête, baissa même son pantalon et déféqua sur le trottoir comme un chien, tandis que sa mère lui tenait la main, souriant et fumant en défiant les bouches qui l'insultaient.

Il y avait des nuits où personne n'entrait dans le bordel, parfois un seul homme, deux tout au plus. Des temps difficiles pour une ère incertaine, marquée par une politique imprévisible. Perón était submergé par sa propre légende, et l'opposition grandissait. Les militaires parlaient à la radio, et elle, alitée, attendant un homme qui ne venait jamais, se souvenait d'Archibald, comme si elle l'entendait à la radio. Et dans tous ces discours stériles, où tout n'était que critiques et promesses, où les fusils ressemblaient à de longues tiges de roses fanées, elle retrouvait la force de ses sentiments. La période de transition se poursuivait, mais les conséquences devenaient évidentes. Charlie était un monstre, parce qu'il était le sien, c'est-à-dire le sien propre. La rhétorique guerrière, les menaces contre le peuple, le danger qui guettait les ouvriers, sortaient d'une bouche aux dents propres et saines, mais ils étaient nés de l'esprit d'hommes comme le colonel Gonzaga.
Charlie en était la graine. Un monstre à l'image de la société qui naissait – non plus une société, mais un désastre, un chaos. L'incertitude comme norme, l'ignorance comme instrument de connaissance, la violence comme méthode. Lorsqu'elle le vit entrer dans sa chambre, très tôt le matin, alors que la nuit avait emporté les hommes comme elle l'avait vue elle-même les emporter dans la cabane de sa mère, au bord de la rivière Matanza, elle perçut en Charlie la sagesse des ignorants, de ceux qui savent tout sans que personne ne le leur ait enseigné. Le fatalisme qui habitait l'âme de la petite Flora était le même que celui qu'elle lisait dans les yeux de son fils. Mais il n'y avait aucune beauté, pas même la moindre harmonie. Gonzaga avait fourni le corps, c'est-à-dire la chair qui se décompose et pourrit. Il avait contribué, dans cette société qui construisait une entité indéfinie et stérile, à l'union du corps et de l'âme. Charlie était un monstre qui vivrait, qui parlerait peut-être un jour, qui raisonnerait intelligemment, peut-être, dans le but de tuer. Et c'était le seul moyen de se débarrasser de la colère : une vengeance impérissable qu'aucun d'eux ne croyait alors impérissable : lui parce que son martyre ne faisait que commencer, elle parce qu'il était arrivé trop tard et qu'elle n'avait plus la force.
Elle s'en rendit compte quelques nuits plus tard, en observant l'homme à ses côtés dans le lit. L'homme le plus beau qu'elle ait jamais vu.

Le colonel Gonzaga avait épousé une Larrière ; il n'était plus simplement colonel, mais lieutenant-colonel. Il avait lu et entendu parler de la tragédie du cirque de Buenos Aires, mais il était avec sa femme pour leur long voyage de noces à travers l'Europe et l'Orient. Un cadeau de ses beaux-parents, bien sûr, mais les Gonzaga avaient offert la maison et le terrain à San Isidro. Du Jockey Club à l'Hippodrome, il n'y avait qu'une marche pour sa Chevrolet, car Eva en avait une autre pour elle et son entreprise, plus formelle, noire et austère. Eva était une femme remarquable, non seulement avisée en affaires, mais dotée d'une intuition qu'il n'a jamais vraiment comprise, car elle lui parlait de la mort, l'objet même de l'entreprise familiale, comme s'il s'agissait d'un événement futur. Lorsqu'elle l'a enlacé, il a ressenti une tristesse semblable à celle qu'il avait éprouvée en voyant Flora monter son poulain noir pour la première fois. Comme s'ils étaient tous deux messagères. Mais il n'en était rien, disait-on les jours suivants, fumant au lit près de la femme qui, après l'amour, s'était pomponnée et habillée comme pour un enterrement, et que ce n'était qu'une simple nuit de repos. Flora portait la mort en elle, mais Ève était une médiatrice, ou peut-être serait-il plus juste de dire, la marchande de mort.

C’est pourquoi, deux, trois, quatre ans plus tard, alors que César était déjà né et courait partout dans le parc, il l’emmenait déjeuner au Club, parfois même à l’Hôtel Castelar pour le présenter fièrement aux autres hommes qui entraient et sortaient du sauna, saluant le petit garçon d’Archie, beau comme son père, d’un geste viril. Et dès qu’il le pouvait, après son travail au Cercle Militaire, qui lui prenait plus de temps que la paperasserie du cabinet d’avocats, il allait boire un verre avec les copains. Parfois le vendredi, toujours le samedi, et plus tard n’importe quel jour de la semaine, sauf le dimanche, réservé à sa famille et à celle de ses beaux-parents.

Et un de ces soirs, j'étais dans un cabaret de l'Avenida de Mayo, dans la partie basse de la ville. Une lumière tamisée, quand il y en avait, baignait les pistes de danse où les strip-teaseuses allaient et venaient, sans aucun déhanchement vulgaire, sans vêtements, bien sûr, juste une très belle culotte que le propriétaire avait importée de Russie, car là-bas, on savait comment séduire, comment flirter avec les femmes, comment les convaincre du charme d'un homme, quel qu'il soit. Le French Finns était un

bordel de mauvais goût, orné de faux or et de paroles obséquieuses pour masquer l'efféminement d'hommes difformes et lâches.
Ivre, certes, mais pas au point de ne pas pouvoir asseoir une fille sur ses genoux et sentir ses fesses se presser contre sa cuisse, comme si elle le chevauchait. Et il ne savait pas pourquoi, mais chaque fois qu'il y pensait, il se souvenait de Flora. Qu'était-elle devenue ? Elle avait même évité de lui dire au revoir cette fois-là, la veille de l'incendie . Ils lui avaient dit quelque chose, bien sûr, les voyous de Krakovsky, et son père l'avait appelé aussi. Ces deux coïncidences s'étaient heurtées pour ne dire rien, et pour dire le même néant. Dans le dérèglement de son esprit ces derniers temps, le silence de tant de mots réunis pouvait se traduire par : *va-t'en, Archie, il a eu son pied, Colonel, il a joué au proxénète et au bienfaiteur comme bon lui semblait, essuie-toi la bite, gamin, et casse-toi d'ici.*

Le pays attend le lieutenant-colonel Archibaldo Gonzaga.
Mais personne ne lui avait interdit de s'offrir quelques soirées de folie quand bon lui semblait. Alors, à moitié ivre et à moitié joyeux – car chez lui, ces deux états formaient souvent une contradiction qui le submergeait, le troublait et l'épuisait –, il quitta le bar miteux et s'avança sur le trottoir désert à cette heure de la nuit. Son ami, le docteur Farías, lui manquait. Cet ami proche, parfois plus qu'un ami, semblait le comprendre en un clin d'œil, d'un simple regard ou d'une étreinte dans cet état hypnotique qui suit l'alcool et précède le sommeil. Mais le docteur était en campagne pour devenir ministre de la Santé publique et ne se montrait donc que le jour, en public et en famille.
Il était donc seul, et cela ne le dérangeait pas d'être seul avec lui-même, de s'humilier sans que personne ne le voie, de faire ses *mea culpa* comme on en avait entendu au catéchisme. Cela lui rappela qu'il avait envie d'uriner, alors il se tourna vers une vitrine et se soulagea contre la vitre sous le regard impassible des mannequins féminins, sans le moindre scandale. Il trouverait une prostituée, se dit-il ; celles du cabaret étaient prudes. Il en trouverait une dans la rue, une femme dans le besoin qui ferait tout ce qu'il lui demanderait. Il la partagerait en deux, pensa-t-il, finissant les testicules vidés et la femme maculée de sa semence comme l'une de ces déesses orientales dont il avait vu les statuettes pendant sa lune de miel.
Il a erré, cherchant, mais aucune des femmes qu'il croisait ne lui plaisait. Il cherchait quelque chose d'indéfinissable, une femme qui ressemblerait à

celle qu'il désirait, sans savoir précisément de quoi il s'agissait. Il prit un taxi.
— Patron, vous savez où se trouve un bordel correct ?
Il baissa la vitre, laissant entrer l'air froid et expira la fumée de cigarette.
— Cela dépend du budget que vous souhaitez allouer, patron.
-Autant que possible, car tous les coquillages se ressemblent, n'est-ce pas ?
Le chauffeur a ri.
Ils traversèrent de nombreuses rues et plusieurs quartiers, chacun plus pauvre que le précédent. Le compteur du taxi ne cessait de grimper, et le chauffeur devait se demander si le client allait payer.
-Patron, excusez-moi de vous dire ça, mais il est tard, et en cherchant une prostituée bon marché, vous dépensez plus pour le voyage que pour deux ou trois prostituées de luxe.
Gonzaga le regarda dans le rétroviseur, caché derrière la fumée.
-Arrêtez ici.

Ils étaient à Mataderos. Une petite lanterne rouge éclairait la porte d'une pension. Il regarda le billet, sortit les billets de sa poche et les glissa soigneusement dans le creux de la peluche accrochée au dossier du siège avant. Il sortit de la voiture ; le chauffeur, un peu agacé, fit de même, mais il renonça lorsque Gonzaga dit :
-Garde la monnaie, tu auras largement de quoi faire l'entretien de cette cafetière.
Il se dirigea vers le bordel et sonna. Un faisceau de lumière, mêlé à une odeur de camphre, jaillit du judas. « Dans quoi me suis-je embarqué ? » pensa-t-il.
Dans le couloir, une table avec une vieille pute assise dessus, jambes flasques et seins sales.
« Attends là-bas », lui dit-il en désignant la petite pièce avec quatre ou cinq chaises.
Il s'assit, fixant le plafond dont la peinture s'écaillait et était couverte de taches d'humidité. Il était quatre heures du matin ; tous ceux qui étaient venus étaient déjà partis.
« Monte au premier étage, dans la première pièce », cria la jeune fille un peu plus tard.
Il fit ce qu'on lui avait dit, fatigué mais plus vraiment ivre. Le trajet en taxi et l'air froid qui entrait par la fenêtre l'avaient dégrisé. Il entra sans

frapper. Dans le lit sombre, à côté d'une table de chevet qui ressemblait davantage à un meuble funéraire, gisait une femme. Elle était petite, à en juger par l'espace qu'elle occupait sur le lit, mince, plutôt maigre.
« Excusez-moi », dit-il, et il entendit un cri de surprise.
-Archie…
La voix de Flora a effacé ce qui restait de son nom cette nuit-là.

Il s'allongea près d'elle, muet de stupeur, véritablement abasourdi de la trouver là, elle, de toutes les personnes, par Dieu, celle qu'il ne pouvait même plus regarder en face, car elle était partie sans dire au revoir, sans même lui rendre visite à l'hôpital. Il s'était débarrassé d'elle comme on jette un bout de papier à la poubelle et qu'on recouvre de mille autres choses pour ne plus jamais le revoir : mariage, voyages, travail, et surtout, indifférence. Mais la voilà, Flora, ou Edith, celle dont il était vraiment tombé amoureux, la cavalière traversant les terrains déserts jouxtant l'aéroport, sur un cheval noir incapable de voler, seulement à raser le sol, ramassant les restes de squelettes.
La voilà, survivante sur un lit étrange qu'elle s'était improvisé par nécessité, une habitude tenace. Heureusement qu'elle n'était pour l'instant qu'une ombre, car il n'osait pas la regarder en face.
« Tu ne vas pas te déshabiller ? » demanda-t-elle.
Son ton était différent, mais c'était la même voix. Un ton rauque, une voix aiguë. Edith, jouant de la flûte à cheval, tournant autour de la piste du cirque. Combien de fois l'avait-il vue ainsi, dans cette image aux connotations sexuelles qu'il ne pouvait se défaire, tout comme aucun des adultes qui l'avaient jamais vue. L'innocence était une étiquette qui chantait son nom et son visage, comme si elle ignorait le désir qu'elle provoquait, elle, si fragile, si « mouche morte », comme l'appelaient les autres femmes, elle qui, sans le vouloir et sans la silhouette adéquate, suscitait le désir comme seul un idéal peut le faire, inaccessible et pourtant essentiel. Sans elle, les autres n'étaient rien de plus que des corps fertiles, comme la terre sous leurs pieds. La terre se dessèche et se transforme en poussière, mais la silhouette ailée, chevauchant, toujours près du sol sans le toucher, dans cet espace indéfinissable qui déterminait la différence absolue. Ni air ni terre, peut-être de l'eau tourbillonnant dans l'espace

contre toute physique et toute logique. Ou la plume de son papier crépon, emportant peut-être toute existence possible dans son abîme.
Il se déshabilla. Il s'allongea sur elle. L'odeur du cirque l'enveloppait comme des mains invisibles qui le caressaient et l'étreignaient. Flora le regardait maintenant droit dans les yeux, et ce n'était ni amour, ni altruisme, ni joie, ni même satisfaction. C'était un ressentiment qui lui brûlait le visage, et il ne put que faire ce que fait un homme quand il ne peut répondre : il se jeta sur elle, la pénétrant pour observer son visage douloureux, un mélange de plaisir et de douleur, de haine et d'amour confondus un instant. Elle ne sourit pas, ne ferma pas les yeux ; Flora n'était plus à califourchon sur lui. Ses jambes étaient deux parenthèses enserrant le corps d'un homme, ou le corps d'un monstre.
Quand il eut fini, il lui prit le visage entre ses mains, le serrant fort, conscient du mal qu'il lui faisait.
« Qu'est-ce qui ne va pas chez toi, Flora ? Je te regarde et tu n'es plus toi-même. Tu n'étais pas une pute, et maintenant tu te comportes comme une. »
— Qui a dit que je n'étais pas une pute ? Je l'étais depuis que j'étais toute petite.
Elle ne se souvenait pas d'avoir réfléchi à tout cela en détail pendant tant d'années. Ce qu'Ernesto savait, elle l'avait gardé pour elle, et elle avait maintenu ce silence qui était la plus belle chose qu'un homme puisse dire. Pourtant, ce soir-là, de façon inattendue, cela s'infiltrait des replis de son esprit. Des murs mal enduits et délabrés de son esprit.
-Tu ne veux pas rencontrer ton fils ?
Il la regarda, la lâcha et se laissa tomber sur le lit, épuisé.
-Ne me dis pas ça, tu as appris tout le manuel de la pute…
Flora rit.
« Ils m'ont fourré le manuel dans le cul, ma chérie, quand j'étais petite. Mais ça n'a plus d'importance. Ce que je te dis est vrai. Le garçon dort à l'étage. »
-Mais…
« Quand tu es parti, j'étais déjà enceinte, je ne l'ai dit à personne. J'étais enceinte de trois mois quand l'accident est arrivé. Ce gamin est un imbécile, et je suis plus défigurée qu'une merde. C'est tout ce que je vaux,

allongée sur le dos comme une morte et recevoir le pieu qui, pendant un moment, me libère de l'enfer. »
Il se leva et enfila son pantalon.
-À l'étage, dites-vous ?
Il sortit dans le couloir obscur, malgré les premières lueurs de l'aube qui tentaient de filtrer par les fenêtres. Il monta à l'étage et ouvrit l'unique porte. À la lueur d'un poêle, il aperçut plusieurs matelas et des garçons à demi nus qui dormaient.
« Celle-là », dit Flora, derrière lui, en tendant le bras.
Elle était différente maintenant, petite, lui touchant doucement le coude pour le guider dans la pénombre.
Il le fit s'accroupir. Il entendit un ronflement semblable à celui d'un animal malade. Il fronça les sourcils, essayant de demander silencieusement à Flora de quoi il s'agissait, s'il s'agissait d'une plaisanterie ou d'une sorte de vengeance de mauvais goût .
Flora s'approcha du garçon, ou de ce qu'il était, car il ronflait ou gémissait comme un chien blessé, et dit :
-Charlie, réveille-toi, voici ton père, mon chéri, mon petit ange parfait, mon doux, innocent et fragile petit animal, ange de Dieu, digne fils de ton père, la graine bénie de bonté et de beauté…
Alors qu'il s'apprêtait à la faire taire pour mettre fin à cette explosion de colère et d'obsession, elle lui dit :
-Regarde-le un instant, et dis-moi s'il ne te ressemble pas.
C'était une créature d'âge indéterminé, au visage marqué par le prognathisme, aux longs bras, aux jambes arquées et couverte de poils.
Était-ce son fils ?
Il attrapa Flora par le bras et lui couvrit la bouche. Ils redescendirent dans la chambre.
« Ça va, Flora ? » cria la vieille femme depuis le bas des escaliers ; elle avait entendu les pas et les portes.
-Oui, Rosa, ne t'inquiète pas.
Archibald la plaquait contre le lit, son corps sur le sien, sa fureur exacerbée.
« Quelle belle plaisanterie ! Tu n'étais pas comme ça avant. L'accident t'a tellement changée ? » dit-il en lui pinçant la tempe du bout du doigt, comme pour chercher l'entrée du cerveau de Flora.

« Un accident ? Appelez ça comme vous voulez », m’ont-ils dit, ajoutant que vous étiez au courant, mais que c’était du passé. Ce qui m’a changée, ma chère, c’est vous. Vous êtes partie, vous m’avez laissée avec un fils…
-Je ne savais pas…
« Je sais que tu ne savais pas, je ne t'en veux pas, mais pour la fuite… Tu as appris l'incendie et ce qui est arrivé à Edith la cavalière. Tu n'es pas venu me voir, Archie… »
Elle ne pleurait pas, bien sûr. C'était une plainte, un reproche. C'était, en fait, une accusation.
Gonzaga se leva. Il enfila sa chemise et sa veste, puis remit autour de son cou la cravate qu'il avait ôtée en arrivant au cabaret.
-Tu pars déjà ?
—Que me veux-tu, Flora ? Quel est l’intérêt de tout ça, si tu ne savais même pas que je venais, que nous allions nous rencontrer ?
« Mais c'est arrivé, Archie. La mère d'Ernesto, tu te souviens, je t'en ai parlé ? C'était une grande sorcière, très sage. J'ai appris d'elle que les événements nous échappent. Elle a monté un spectacle de marionnettes et en contrôlait presque toutes. Nous, m'a-t-elle dit, nous ne contrôlons rien, mais nous voyons les ficelles qui tirent les ficelles. Plus haut encore, il y a les mains qui dirigent ces ficelles, et plus haut encore, l'inconnu. Tu es venu pour une raison, Archie. »
-Je suis venu parce que je suis un idiot, un obsédé qui ne peut pas rester calme avec sa femme et son petit garçon à la maison.
—Vous devez avoir un fils, un très beau garçon, Archie.
— Bien sûr, Flora, pas cette horreur que tu avais.
Flora ne savait pas pourquoi elle avait agi ainsi ; peut-être que Marietta le savait. Elle, qui détestait le garçon, se retrouva soudain à saisir la lampe sur la table de chevet, plongeant la pièce dans l’obscurité, et à la jeter à la tête de Gonzaga.
On a entendu un bruit de verre brisé et un cri étouffé.
« Putain de merde ! » dit-il.
« Que se passe-t-il en haut ? » cria la vieille femme d'en bas.
-Rien, on jouera, rien, ne t'inquiète pas.
-Ils paieront pour ce qu'ils cassent.
Gonzaga s'approcha du lit dans l'obscurité, trébuchant sur le drap tombé et se cognant le pied nu contre un des pieds. Il se prit la tête, blessée ; des

éclats de verre étaient dans ses cheveux. Flora se blottit contre la tête de lit ; le silence d'Archie la laissait à la fois indifférente et effrayante. Elle sentit ses mains sur ses épaules, la plaquant contre le mur, puis il lui toucha les seins et le ventre, là où la cicatrice de la césarienne était encore visible.
— Espèce de pute difforme. Heureusement que je n'ai pas de flingue pour te tirer dessus.
« Tu me rendrais service, Archie », dit-elle, mais elle ne pleura pas.
Si elle avait agi ainsi, peut-être que l'écheveau des événements de cette nuit-là se serait dénoué de lui-même. Pourtant, la structure de la tragédie demeurait intacte.
Il prit la cravate et l'enroula autour du cou de Flora. Elle était soyeuse, d'une douceur extrême. De la soie italienne, peut-être achetée à Naples. Il hésita un instant, puis commença à l'ajuster autour du cou de Flora.
Elle sentit la mort l'envelopper avec une telle douceur qu'elle s'endormit peu à peu, le souffle d'Archibald sur son visage, l'odeur du tabac et du poulain qu'elle avait monté, celle de Matanza et de la sciure du cirque. Tout cela, même si elle ne pouvait plus respirer, formait un doux amalgame, comme du papier crépon à jamais disparu.
L'obscurité de la pièce fut la dernière chose qu'elle vit, et l'obscurité qui suivit ne la surprit pas.

5

Archibald Gonzaga leva les yeux au plafond. Les toiles d'araignée frémirent au bruit des pas dans l'escalier. Puis, on frappa à la porte.
— Tu as terminé, Flora ?
Il n'a pas répondu, mais il n'avait pas le choix.
-Elle dort, madame.
-D'accord, mais je ne veux aucun client ici après 18 heures, alors veuillez vous habiller et partir.
L'horloge sur la table de chevet était arrêtée. La montre-bracelet indiquait cinq minutes moins cinq.

-D'accord, madame... Je descends.
Il savait qu'à son retour à la réalité, après cet intervalle hors du temps, où il n'y avait plus qu'eux deux, ou plutôt lui et sa colère, ou quel que soit le nom donné à cette chose incertaine et insensible qu'était lui, Gonzaga, lorsqu'il avait noué la cravate autour du cou de Flora, le désespoir prendrait sa place, arrogant et exclusif.
Il porta ses mains à sa tête, se frotta les cheveux et la barbe du bout des ongles, se demandant sans cesse : « Que faire maintenant ? » S'il sortait comme si de rien n'était, la vieille femme ne tarderait pas à trouver Flora morte et à savoir que c'était lui. Même s'il ne connaissait pas son nom, les visages ne s'oublient jamais.
Il pensa alors à son ami Farías. Marco sortirait de sa retraite pour l'aider, cela ne faisait aucun doute, même s'il lui rendrait la pareille à maintes reprises par la suite.
Il est descendu au rez-de-chaussée.
— Excusez-moi, madame, je dois passer un coup de fil pour qu'un ami vienne me chercher, puis-je emprunter votre téléphone ?
La femme désigna la petite table à trois pieds adossée au mur du couloir. Gonzaga fit quelques pas, décrocha le combiné, composa le numéro et attendit que Farías soit réveillé ou au moins qu'il entende le téléphone sonner. La vieille femme leva les yeux vers le couloir, puis les reporta sur lui et demanda :
-Dort-il encore ?
Tout en suppliant d'entendre la voix de Marco, elle a répondu :
-Oui, vieille dame, que voulez-vous ? On se fatigue un peu, vous savez.
La femme jura et continua d'écouter la radio, l'oreille collée au haut-parleur.
Finalement, le docteur Farías répondit. Il murmura ce qui s'était passé : « Non, non, je ne peux plus parler. Je t'en prie, Marco, fais ce que je te demande, pour l'amour de Dieu. » Il sentit les larmes lui monter aux yeux. Il pensait à sa femme, à sa maison, à son travail, à son fils. Non, pas à ce petit monstre du deuxième étage, mais à César, celui qui les attendait pour leur promenade habituelle de l'après-midi le long des ravins de San Isidro. « Il sera bientôt là », dit-il en raccrochant le tube, en souriant à la vieille dame, puis il remonta dans sa chambre et ferma la porte à clé.

Au début, il comptait les minutes avec anxiété. Au bout d'un quart d'heure, ses nerfs menaçaient de le trahir. Flora était toujours dans la même position, appuyée contre le dossier de la chaise, la tête penchée sur le côté. Il lui retira sa cravate et la glissa dans sa poche.
Au bout d'une demi-heure, le désespoir le fit faire les cent pas dans la pièce, sachant qu'il faisait du bruit sur le plancher, mais la vieille femme avait l'oreille collée à la radio, il lui était impossible d'entendre, se disait-il, il devait en être ainsi, jusqu'à l'arrivée de Farías.
Il jeta un nouveau coup d'œil à l'horloge sur la table, ses aiguilles figées à quatre heures et demie. N'était-ce pas l'heure à laquelle il avait resserré sa cravate ? Mais ensuite… Non, se dit-il, l'horloge ne fonctionnait plus depuis on ne sait quand. Quatre heures de l'après-midi, ou à l'aube d'un « on ne sait quand » perdu dans le temps. Le visage de Flora, à demi enfoui dans le creux de son épaule, semblait endormi, rien de plus, et bientôt il la verrait ouvrir un œil, perfide, malicieux, moqueur. Elle qui savait chevaucher des poulains gémissant d'extase et donner naissance à des monstres.
L'équitation dont les ancêtres étaient enracinés dans la vieille Bretagne, le pays des sorcières célébrant leurs sabbats dans les clairières entre minuit et les premières lueurs de l'aube. Peut-être quatre heures et demie du matin.
Il se demanda alors si ce qu'il avait fait n'était rien de plus que de libérer l'esprit enfermé dans le petit corps de cette femme, le grand esprit qui ne se manifestait que dans ces moments d'extase, comme lorsqu'il l'avait vue chevaucher dans les champs d'Ezeiza.
C'est probablement elle qui retardait l'arrivée de Farías, qui le gênait, le faisait trébucher, et qui provoquait peut-être même un accident.
En regardant sa montre, il vit qu'il était six heures du matin et entendit les premiers pas dans l'escalier. Il s'enferma dans sa chambre, noua sa cravate autour de son cou, puis s'accrocha à une poutre, un crochet, voire une vis ou un clou qui dépassait du plafond, et se pendit, plutôt que d'affronter la honte de l'avenir.
Mais soudain, on frappa bruyamment à la porte d'entrée. La vieille femme claqua de nouveau ses talons pour voir qui frappait. Il y eut des cris, des portes qui claquaient et le bruit de pas précipités de bottes d'hommes. Des voix d'hommes, et parmi elles celle du docteur Farías, qui disait :

Madame, veuillez vous écarter. Il s'agit d'une inspection du service d'hygiène. Nous avons reçu de nombreuses plaintes concernant ce qui se passe ici.
Un claquement de mains symbolisait la réaction de la vieille dame, disant « pas encore ça ! »
« Je pourrais t’embrasser et te serrer dans mes bras tout de suite, mon cher ami », pensa Gonzaga, ravi par cette idée géniale. Le docteur Farías, le futur ministre de la Santé, était venu le sauver grâce à une ruse parfaitement légale. « La victoire est à nous, mon cher », se dit-il. Flora, dans l’obscurité, souriait peut-être elle aussi.
Les hommes de Farías, quatre ou cinq à en juger par leurs pas, arpentaient les couloirs et les escaliers, ouvrant les portes et faisant sortir les femmes qui, désormais réveillées, s'interrogeaient sur ce qui se passait, avant de se résigner au rituel urbain qu'elles devaient accomplir. Certaines en corset, d'autres en robe de chambre, elles bavardaient et se moquaient des hommes, tandis que Rosa bloquait l'escalier menant à l'étage.
-Voilà les garçons, c'est tout.
Les hommes regardèrent Farías, qui attendait, les bras croisés, près de la table de la salle à manger jonchée de cendriers, de mégots de cigarettes, de verres et de bouteilles. Il secoua la tête, et ses hommes se mirent alors à fouiller les pièces, retournant les lits, sortant les vêtements des armoires, jusqu'à trouver la porte close où il se trouvait.
Il ouvrit la porte, boutonna son pantalon et s'excusa comme s'il ne connaissait personne. Ils l'attrapèrent par les bras et le traînèrent en bas. Il vit les autres entrer dans la pièce, fouiller, jeter des objets, les casser, puis repartir, comme ils avaient quitté les autres pièces, emportant des sacs de preuves : des draps tachés de sperme, d'autres contenant des couteaux, un revolver, sans doute, des tas de crèmes et d'huiles, des tubes de maquillage, des godemichés, des cordes, des photos pornographiques et de vieux appareils photo. Et dans l'un de ces sacs, pas plus gros que les autres, car son corps était petit et maigre, léger comme le crêpe qu'il portait, se trouvait le corps de Flora, une grande partie de ses vêtements, et sa valise aussi, car ces hommes n'oubliaient rien, experts en mort et en ses fictions.

Il y avait deux voitures et un camion dans la rue ; ils y ont jeté tout ce qu'ils avaient pris au bordel. Ils sont montés dans une des voitures, à l'arrière. Deux hommes étaient à l'avant, des pistolets sur le tableau de bord.
-Merci, Marco.
-Merci à mon frère Hermès, qui m'a prêté ces gars-là.
Tu lui as dit ?
« C'est seulement après la fermeture d'une maison close qu'il a accepté de faire amende honorable. C'est le mouton noir de la famille Farías, vous savez ? Ou plutôt, le mouton blanc. »
Ils errèrent dans plusieurs rues, tournant en rond comme pour brouiller les pistes, mais on sait qu'ils étaient à la fois poursuivis et poursuivants, comme s'ils tentaient d'effacer leurs traces dans une sorte de cercle sans fin. Curieux, n'est-ce pas ? Une véritable métaphore de l'enfer sur terre.
« Alors, on fait quoi maintenant ? » lui demanda Farías. « Quel gâchis tu as fait, mec ! »
« Qu'est-ce que tu veux ? Cette garce essayait de me faire chanter avec un gamin attardé ou un truc du genre. Tu aurais dû le voir… Elle me disait que c'était de ma faute, qu'elle avait été virée du cirque à cause de cette horreur que j'avais créée pour elle. Que j'avais disparu et que je l'avais abandonnée, que j'avais volé tout l'argent de ses tournées… »
Croyait-il vraiment tout ça ? Marco, qui le connaissait, porta la main à sa bouche et désigna les autres dans le rétroviseur. Il valait mieux se taire. Les mensonges qu'on invente sont plus dangereux que ceux qu'on entend.
Gonzaga a alors déclaré :
-L'abattoir, nous sommes tout près.
Marco le regarda sans rien dire.

Le colonel Gonzaga connaissait l'ordonnance ; il avait souvent discuté avec lui durant la campagne qu'il avait menée pour nommer un militaire directeur – un homme qui cherchait à se faire bien voir pour devenir général, même s'il n'en avait pas les capacités. On le laissait rêver, mais on lui avait confié ce poste pour l'occuper.
Ils arrivèrent. Gonzaga descendit de voiture, l'air échevelé après une nuit de festivités. Il s'approcha du portail et frappa.
Il était environ six heures et demie. Les hommes étaient déjà au travail.
« Colonel, quel plaisir ! » dit le jeune homme à la barbe épaisse.
Oscar, mon vieux, écoute-moi. J'ai besoin d'un petit service…

Le garçon regarda en direction du camion et des voitures.
— Pour vous, mon colonel, tout ce que vous désirez.
Il n'était pas inutile de le graisser la patte avec des billets de banque, en plus de la position qu'il lui avait conféré.
Les hommes déchargeèrent quelques ballots seulement, pour dissimuler leur présence. Puis le camion et l'autre voiture repartirent. Le garçon se chargea de choisir le sac, comme s'il l'examinait avec méticulosité et gravité. Il sentait, peut-être, l'odeur de la mort. Gonzaga le connaissait ; le gamin changeait de camp au gré des circonstances politiques et des faveurs de nombreux poids lourds du Cercle. Les Saravias l'avaient recommandé. Ensuite, il les laissa seuls dans un entrepôt humide et vide, loin des ouvriers. L'odeur de graisse et de viande pourrie imprégnait les murs, comme s'ils étaient faits d'os fraîchement écorchés par des charognards efficaces.
Le corps de Flora gisait sous le drap, sur le sol en ciment. Des armoires longeaient les murs et des étagères étaient crasseuses et vides d'outils. Archie fouilla les armoires ; il savait ce qu'il cherchait, mais n'était pas certain de le trouver.
« Que cherchez-vous ? » demanda Marco.
— Une hache, une scie, mon frère. Que veux-tu que je cherche dans cet enfer ?
-Un enfer glacial, mon frère, comme tu dis, parce que c'est un vrai réfrigérateur en ce moment.
Tous deux tremblaient de façon incontrôlable, pris de frissons qui leur faisaient claquer les dents et leur rendaient les mots indistincts, qui restaient figés dans l'air avant même d'être prononcés.
-J'ai choisi.
Gonzaga tenait une hache dans une main et une scie à os dans l'autre.
— Ou bien vous préférez ne pas vous salir les mains, futur ministre ?
Qui était Archibaldo Gonzaga ? Farías devait se le demander. Ce rictus de mépris, cette menace, étaient gravés sur son visage, comme de minuscules taches de rousseur parsemant ses yeux bleus, comme un ciel obscurci. Sa voix tremblait, ses mains tenant les outils – des armes – tremblaient. Sa chemise blanche était sale et trempée de sueur, la poche de son pantalon était déchirée.

« Donne-la-moi », dit Farías en choisissant la hache. S'il devait le faire, autant que ce soit avec fureur, pour pouvoir déchaîner sa colère à coups de hache.
Par où commencer ? Non pas par où, mais par comment.
Abattre la hache là où le hasard le décidait.
Ils démembraient un corps, comme le faisaient ces autres hommes dans les autres salles de l'abattoir municipal. Mais celui-ci était si petit qu'ils n'allaient pas tarder à en finir.
Trois, quatre coups de hache qui ont séparé la tête du thorax, puis l'abdomen et fendu le bassin en deux.
La moitié du travail était déjà faite.
Gonzaga se pencha sur les restes, essuyant le sang qui avait éclaboussé ses vêtements et son visage. Farías s'essuya avec ses manches de chemise. Du sang, de la sueur et des larmes, comme à la guerre, comme l'a dit un homme célèbre, et Archie rit de cette association, aussi sarcastique qu'une plaisanterie divine, présente là, dans la chair qu'il prenait tant de plaisir à lacérer et à faire souffrir.
Scie à la main, il écarta ses bras aux épaules, puis ses coudes, et enfin ses mains qui avaient jadis tenu les rênes d'un poulain docile. Il trancha ses hanches, fortes, peut-être la partie la plus robuste du corps de Flora, celles qui l'avaient portée sur son dos et maintenue droite lors des longs tours de piste. Ses genoux étaient si difficiles à scier qu'il faillit lui-même fondre en larmes, comme cet imbécile de Farías. Mais il se retint et toucha ses pieds. Il les avait embrassés maintes fois, et maintenant leur peau pâle était tachée de sang sous les coups qu'il leur infligeait.
Tout était réduit à un amas de chair et d'os sur lequel ils posèrent leurs têtes, et qu'ils recouvrirent du drap.
Ils ont appelé Oscar.
« Pour les chiens », dit Gonzaga, la scie collée à sa main par du sang séché. Le garçon a ri, mais a dit qu'il s'occuperait de tout mettre dans le camion qui transportait la dépouille au crématorium.
-Fais ce que tu veux.
Ils se rendirent aux toilettes, celles que les ouvriers utilisaient en fin de journée. Le bruit des haches résonnait toujours dans les cours, mêlé aux cris et aux joyeux jurons des hommes.

Ils se déshabillèrent et s'accroupit au-dessus des vieilles latrines, au-dessus desquelles coulait l'eau des robinets, parfois forte, parfois juste un filet, mais toujours froide.
Ils frottèrent leur sang l'un contre l'autre, frissonnant de froid, grimaçant de façon ridicule, maudissant le même Dieu qui leur avait donné l'eau et la viande, le vin et le pain de cette petite apocalypse qu'ils avaient créée sur le corps de Flora.
Transi de froid, Archibaldo se serra les bras contre lui-même. Le dos appuyé contre les vieux carreaux, il tentait de se débarrasser de la crasse qui collait à son corps, mais celui-ci ne répondait plus. Tandis qu'il pleurait, Marco, pris de peur, s'approcha et le prit dans ses bras.
Ils essayaient de se réchauffer mutuellement , mais le froid régnait comme un despote préparant son prochain massacre.

Vers midi, à la pension, le jeune propriétaire du bordel se plaignait beaucoup à Rosa, celle qui pratiquait des avortements dans le quartier et qui ne demandait pas cher.
— Je t'ai laissé aux commandes une fois, et regarde ce qui s'est passé !
« Et qu'est-ce que ça peut me faire, s'il vous plaît ? Ils vous rouvriront dans deux jours, vous savez comment ils sont, tout ça pour la presse. »
-Et en plus de ça, Flora nous a quittés, et elle a laissé tomber cet idiot.
Rosa croisa les bras, elle aussi surprise, mais avec toute l'agitation de ce matin-là, elle ne l'avait pas vue, et il n'était pas rare qu'elle prenne la fuite avec autant de soldats autour. Mais elle emmènerait Charlie avec elle et l'élèverait pour lui apprendre le métier.
Et s'il ne l'apprenait pas, qu'importe ? Les femmes, rien qu'en le voyant, avorteraient d'horreur.

EXALTATIONS PROFONDES

1

Je vais raconter mon histoire comme si j'en étais le protagoniste, mais en réalité, le personnage principal est Andrés Funes. Je l'ai rencontré à Dolores quand nous étions enfants. Je ne me souviens plus du début de notre amitié ; peut-être était-ce durant cette petite enfance où les souvenirs se confondent et où la réalité se mêle aux sentiments.

Au fait, je m'appelle Juan Carlos, Juanca pour tout le monde. Mais sur ma carte d'identité, il est clairement indiqué Gian Carlo Voltoretá. C'est mon nom de naissance, car mon père était un Italien de souche, un Milanais arrivé en Argentine avec mon grand-père, fuyant Mussolini dans les années

quarante. Orphelin de mère, ma grand-mère ayant été exécutée pour anarchisme, mon grand-père, Lautaro Voltoretá, est arrivé par bateau, clandestin, comme il le racontait, avec son fils dans les bras, emmitouflé dans des couvertures et par-dessus, une peau de chèvre imperméable pour le protéger de l'air marin et de la pluie. Il a débarqué au port de Buenos Aires, sous la présidence de Perón. Il a ouvert une boutique de chaussures dans le quartier de La Boca et, même s'il n'est pas devenu millionnaire, il a pu financer les études de mon père. Père et fils étaient à la fois aimés et détestés dans le quartier du port. Trop entreprenants, trop soucieux du bien commun, trop responsables, dirait-on aujourd'hui, pour un travail bien fait. Papa voulait l'aider comme apprenti cordonnier, mais avant que le vieil homme ne puisse le dissuader, il mourut d'une crise cardiaque sur son lieu de travail, assis dans son fauteuil habituel, une botte sur les genoux, qu'il serrait contre sa poitrine dès les premiers signes de douleur. La botte était sa complice pour ne pas inquiéter le garçon à ses côtés, occupé à coller des semelles. Un garçon devenu homme, qui ne rêvait pas d'être cordonnier, mais musicien, captivé par le rythme syncopé des machines à chaussures, mêlé aux tangos et aux canzonettas italiennes que son grand-père écoutait à la radio. Mais papa n'avait rien dit, même si son grand-père le savait pertinemment et l'encourageait en chantant de sa voix de baryton fragile et non exercée le samedi après-midi, lorsque son fils l'aidait à l'atelier.
Comme je le disais, grand-père est mort d'une crise cardiaque, et quand mon père a entendu le silence de l'atelier vide, rempli de chaussures cassées et à moitié réparées, il a ressenti une telle angoisse qu'il a eu envie de vomir à la vue de tant de saleté et de désolation. C'était comme si l'odeur des pieds sales de tous ces gens, qu'il n'avait jamais remarquée auparavant, l'avait soudainement et irrémédiablement envahi. Il a alors vendu tout l'atelier, avec toute sa clientèle, à un vieil ami italien de grand-père qui, loin de l'aimer, avait envié sa prospérité, ou plutôt, cette volonté inflexible et insidieuse qui avait apporté plus de prestige à la petite famille Voltoretá du quartier que n'importe quel progrès réel.
Avec ce maigre pécule, il alla vivre chez un camarade d'école à San Telmo, dans une rue pavée près d'un conservatoire. Mon père, Nicola, connaissait l'italien et plusieurs dialectes que mon grand-père parlait sans aucune intention de les enseigner. Mon père possédait une mémoire auditive prodigieuse, en plus d'une oreille exceptionnelle. Il pouvait réciter des

paroles et des mélodies après les avoir entendues une seule fois, et c'est lorsqu'il commença à les noter dans son cahier d'écolier que mon grand-père prit conscience du talent de son fils : il avait transcrit les notes sans portée, ne connaissant rien de plus que le solfège appris à l'école primaire. À vingt-cinq ans, il avait déjà vendu des chansons à deux maisons de disques et était apparu à la radio et à la télévision. Il ne chantait pas ; sa voix était épouvantable, mais il jouait du piano, accompagnant des solistes de plus en plus connus. Il se fit un nom et on lui demanda des chansons : surtout des ballades, avec une influence méditerranéenne reconnaissable, ce qui dérangeait certains, qui les jugeaient prétentieux ou exotiques, mais que le public réclamait. Il y avait cependant quelque chose qui le tourmentait sans cesse : l’impossibilité de composer pour le grand public, ce qu’il appelait le public averti, une musique sans rythmes dansants mais riche en harmonies. Il aurait aimé être un Mozart créole, mais on ne le lui permettait pas. À vrai dire, peut-être n’a-t-il même jamais essayé.

Parce qu'il a rencontré ma mère dans un bar où il jouait. Elle était ingénieure et professeure à l'Université de Buenos Aires. Jeune, un an ou deux plus âgée que lui, elle fumait et portait des pantalons et des lunettes noires, même dans ce bar de la rue Corrientes, dans le bas de la ville. Il la prenait pour une prostituée, racontait-il à ses amis, et même à certains qui n'y croyaient pas vraiment. Il a quitté le piano, s'est approché de la table où elle était assise seule, et voilà, comme un Italien en chaleur, torse velu et barbe clairsemée. On raconte qu'elle a enlevé ses lunettes, l'a regardé de ses yeux noirs cernés par la pénombre du bouge à minuit, et lui a dit : « Tu joues sacrément bien, chéri. » Ils ont couché ensemble, puis il y a eu le mariage, et ensuite je suis né.

Je n'avais jamais imaginé ma mère ainsi ; cela ressemblait davantage à une légende qu'ils s'étaient forgée pour séduire le public de musiciens et d'artistes qui leur rendaient visite lorsqu'ils vivaient à Buenos Aires. Ma mère était une professeure sérieuse, mais elle fumait et buvait beaucoup trop lors de ces réunions, où, si un étudiant arrivait, elle l'accueillait comme un ami proche. Au début, après mon installation à Dolores, cet aspect de ma mère m'effrayait, mais j'ai fini par comprendre qu'elle s'affranchissait ainsi des contraintes liées à son statut universitaire, un comportement qui, pour quiconque ne l'avait pas connue à l'université, était tout à fait normal. C'est d'elle que j'ai appris mon métier : architecte.

Mais de mon père, j'ai hérité de ma passion pour la musique. Le jour , école d'architecture à La Plata ; le soir, conservatoire.
De retour à Dolores, loin des grands centres commerciaux, ils devaient se déplacer en bus, en train et en voiture empruntée. Ils s'y sont installés juste après ma naissance. Pourquoi, alors que les milieux universitaires et artistiques se trouvaient à Buenos Aires ? J'avais six ans quand j'ai posé la question à ma mère ; je m'en souviens car c'était mon premier jour d'école. Même si je ne le comprenais pas vraiment à l'époque, je savais que mon père, un fervent militant de gauche, était fiché par l'armée.
Dolores était-elle vraiment un endroit si reculé et oublié ? Ce n’était pas la raison de son choix, mais plutôt la négligence qui affecte ces vieilles villes de province, aussi vénérables soient-elles. Ou peut-être était-ce dû à ses liens avec un colonel à l’ancienne qui lui avait conseillé de se faire discret. Il publia de nombreuses chansons à distance jusqu’à la fin de sa vie, sous le pseudonyme de Nicolás Montalto, le nom de famille de ma grand-mère. Pendant notre séjour à Dolores, mon père était officiellement pianiste amateur et épicier de quartier. Ma mère quitta son poste de professeure à l’université et commença à enseigner dans un collège. Elle reçut des commandes de l’étranger et du pays pour de nombreux projets. Elle dessinait dans son atelier et sur sa grande table à dessin, couverte de formules et de chiffres. Si nous ne manquions de rien, c’était grâce à elle. Les chansons de mon père tombèrent dans l'oubli, peut-être parce qu'un décret tacite interdisait de les partager, même si elles évoquaient les amours adolescentes et les cœurs brisés. Sa musique commença à être qualifiée de décadente et de futile. Cela l'attristait profondément et l'accablait, le reléguant au rang des cercles littéraires informels où de piètres poètes abusaient de leur talent au clavier. Combien de mélodies sont nées et mortes inutilement ces samedis après-midi, me dis-je souvent, assis devant une portée, à concevoir l'architecture d'une musique qui aspire à être à la fois un refuge et un temple de vénération. À l'intérieur, les ondes sonores d'un orgue résonnent entre les murs et les hauts plafonds, et à l'extérieur, les rythmes tonitruants des marches militaires se déconstruisent lentement pour se reformer avec de nouvelles figures, la guerre toujours changeante, la menace dissimulée, et de ce fait, le grondement et le silence, plus terrifiants que le bruit. Un silence chargé de peur.

Andrés et moi étions voisins et amis. Il vivait avec ses parents dans une vieille maison délabrée et humide. Son père était maître d'œuvre, et venait souvent chez nous pour les travaux que sa mère lui confiait. Sa mère, je crois, était simplement femme au foyer. Elle avait été femme de ménage, puis serveuse dans plusieurs bars du quartier, et c'est comme ça qu'elle connaissait mon père : elle l'entendait jouer du piano en servant les clients. Tout ça, c'est du passé, ce que ma mère m'a raconté. Pour se changer les idées, car elle était constamment obsédée par les mathématiques, elle allait dans ces mêmes bars quand mon père jouait, et elle avait discuté avec la mère d'Andrés. Quand elle me racontait tout ça, elle s'éclipsait brusquement, comme si elle était sur le point de révéler un secret qu'elle avait promis de garder. Mais ce n'était pas tout à fait ça non plus, me suis-je dit en y repensant bien plus tard : cela ressemblait plutôt à un regret d'avoir laissé échapper, une seule fois, et qui sait quand, quelque chose qu'il ne fallait pas révéler. L’avais-je entendue, à sept ans, lors de ces après-midi mélancoliques à Dolores ? Elle avait dû se rendre compte que je l’avais entendue, mais je n’osais pas creuser de peur de tout dévoiler.
Oui, cela a dû rester enfoui dans ma mémoire, bourdonnant comme une mouche verte, jusqu'à ce que cela finisse par ressurgir quand Andrés m'a tout raconté à l'adolescence, plusieurs années plus tard. Cet après-midi-là, nous sommes descendus du bus, nous nous sommes assis sur un banc dans un parc, et il m'a raconté en pleurant comment ses parents l'avaient utilisé comme témoin, puis comme complice.
Andrés était maigre, encore plus maigre que moi à l'époque. Ce n'est que plus tard qu'il a pris du poids et s'est musclé. À quatorze ans, il n'était pas plus grand que moi, mais il était plus musclé, avec un visage rond et une pilosité faciale qui n'était pas encore tout à fait une barbe, car les garçons blonds comme lui ne sont généralement pas très poilus. Moi, en revanche, avec mes traits italiens et mon épaisse moustache, j'étais son ombre, maigre et à la peau mate, mi-grec, disait-on, mi-sicilien. J'utilisais un langage familier pour essayer de faire le dur, mais Andrés était timide et réservé. S'il m'a tout raconté cet après-midi-là sur la place, c'est parce que c'était la première fois qu'il était émerveillé par son propre corps, source de sa culpabilité.

La veille au soir, il avait vu ses parents au lit et s'était masturbé. Quand il me l'a dit, je n'ai pas su si je devais rire ou le taquiner, car ce n'était même pas ça ; c'était une éjaculation adolescente, quelque chose que je savais depuis un moment, même si à l'époque, parents et enfants n'en parlaient pas. Alors je me suis tue et je l'ai écouté attentivement.
Ce n'était pas la première fois. Ils l'appelaient dans sa chambre. Ils le voyaient se cacher derrière la porte et ils riaient. Ils gémissaient et lui parlaient obscènement pour l'exciter. J'imaginais la pénombre de la chambre dans la vieille maison, avec ses murs fissurés et ses multiples couches de peinture sèche qui s'écaillaient, laissant de gros morceaux s'effriter sur le sol, car on balayait rarement. Il m'arrivait de dormir chez Andrés, dans sa chambre, et j'entendais des gémissements qui me faisaient rire, mais je ne me souviens plus exactement de ce que j'imaginais. Ces premiers jours de l'adolescence sont si imprécis, si pleins de doutes, que l'imagination a tendance à exagérer ou à minimiser. On ne sait plus ce qui est vrai ou faux, et la plupart du temps, on sombre dans une naïveté extraordinaire ou dans des fantasmes improbables.
Cet après-midi-là, sur la place, il m'a raconté que lorsque son pantalon de pyjama est tombé, il avait du sperme sur les cuisses. Sa mère l'a appelé : « Viens ici, mon pauvre, laisse-moi te nettoyer. » Il est allé. Il s'est approché du lit. Sa mère a attrapé un coin du drap et l'a nettoyé. Andrés, respectueux, timide, effrayé, la regardait faire, car il n'y avait pas de mal à ce qu'elle le fasse. Son père, dans le lit, nu, le ventre poilu, appuyé sur l'oreiller, lui disait : *« Finis, finis »*, tout en se masturbant, *comme moi* . Andrés l'a fait, et il pensait que c'était normal. Et ils l'ont forcé à aller au lit.
Ils ne le violaient probablement pas. Ils l'utilisaient juste comme un objet de fétichisme. Je n'en suis pas sûr ; à cette époque, Andrés commençait très lentement à s'ouvrir à nous. Cet après-midi-là, sur la place, il m'a serré fort dans ses bras et s'est mis à pleurer sur mon épaule. Je me suis dit : s'ils nous voient, ils vont nous traiter de pédés. Mais je l'ai serré contre moi. J'avais l'impression que nous étions les deux seuls habitants d'une zone désolée et lugubre dans la plaine de Buenos Aires.
Alors je me suis souvenue des paroles oubliées de ma mère, prononcées un après-midi, presque le soir, au salon de coiffure du village – vagues, mais dont le sens se précisait à la lumière de ce qu'Andrés m'avait raconté. Sa

mère avait invité la mienne ; il s'était passé quelque chose, une dispute, je ne sais quoi. J'ai repensé à la silhouette voluptueuse du contremaître, à ses mains fortes si différentes des mains délicates de son mari pianiste. Pour une fois, avait-elle dû penser, elle allait se laisser aller. Quel fantasme, me suis-je dit, une orgie entre deux femmes et un homme robuste.
J'ai serré Andrés si fort dans mes bras en réponse à ses pleurs qu'il a dû penser que j'étais plus qu'un ami, que j'étais son frère, son âme sœur, et que je faisais déjà partie de son corps.
La culpabilité et la honte de ma mère se métamorphosèrent devant le fils de ces autres, dans la chambre de la vieille maison, sur le lit à ressorts et en bois ancien. Du ressentiment, peut-être. De la colère, assurément. Mais les deux ressemblaient tellement à l'amour que je ne cherchais pas à les distinguer. Et c'est ainsi qu'une étrange créature naquit entre Andrés et moi, sous diverses formes, tantôt belles, tantôt d'une étrangeté stupéfiante. Une créature faite de deux mains immenses et sans tête.

2

Quelque temps plus tard, mon père est décédé. Ses funérailles furent plus répugnantes que tristes. L'indifférence du quartier où nous vivions devint flagrante lorsque, après plusieurs années, tout le monde connaissait son histoire : triviale, voire ridicule. Un compositeur de musique populaire aux sympathies de gauche, et un homme mis sur liste noire. Même ce dernier détail semblait être la vantardise de quelqu'un qui n'avait rien créé de durable. Les immeubles de ma mère, par exemple, seraient plus pérennes que ces chansons.
Elle, qui se montrait parfois froide, parfois même rancunière, n'était plus toute jeune, mais elle conservait son charme avec ses cheveux blond cendré, son regard intelligent et une conversation si juste et si habile qu'elle s'adaptait aussi bien à l'amphithéâtre qu'à l'épicerie. C'est pourquoi, lassés de la ville et enfin libres, nous avons déménagé à Buenos Aires. Le prétexte : mes études d'architecture à l'université. La véritable raison : le

poste de doyen de la faculté d'ingénierie était vacant suite au décès du vieil homme qui l'avait remplacé lorsque mon père et elle étaient partis pour Dolores.
La maison fut vendue. Nous louâmes un appartement à Palerme. Je me levais tôt pour aller à l'université, mais j'insistais pour aller au conservatoire le soir, celui de l'avenue Córdoba, près de Pueyrredón. Réticente à ma décision, elle dut céder si elle ne voulait pas me perdre de vue. Je la regardais et, incidemment, je mentionnais Andrés.
« Maman, » lui dit-il, « je vais le voir ce week-end. »
Et elle savait que je ne parlais pas de lui à cause de notre amitié, mais à cause de ses parents. Ce que j'avais perçu, c'était son regret. Non pas pour l'acte lui-même, mais pour la maladresse de ses paroles. Un lapsus freudien, pourrait-on dire, en cet après-midi perdu de ma préadolescence, dans le lit de mes parents, tandis qu'elle me racontait des choses sur le quartier, et que, rêvant et se souvenant, ses mots lui avaient échappé. Le désir, dirais-je.
Les années suivantes, Andrés et moi nous sommes rendus visite. Il avait vingt ans et ne pouvait échapper à ses parents. Il me confiait qu'il ne dormait plus avec eux, seulement avec son père, et encore, rarement. Sa mère avait fait une crise psychotique et était hospitalisée depuis un an. Son père était sans emploi et avait pris du poids. Andrés s'occupait de lui : il le lavait, l'habillait et retirait les bouteilles de vin qu'il cachait habituellement sous le lit. C'est pourquoi il dormait avec son père ; d'ailleurs, c'était la seule pièce où l'on pouvait échapper à la neige humide de la vieille peinture, aux morceaux de maçonnerie du plafond qui, en tombant, laissaient des ouvertures obscures où nichaient les chauves-souris. Je me représentais cette vieille maison lorsqu'il me la décrivait. Une nuit, alors que je rendais visite à Dolores, j'ai dû y passer la nuit.
« Tu dois rester dans mon ancienne chambre, Juanca », m’a-t-il dit.
« Cela n'a pas d'importance », ai-je répondu.
La chambre était vide, une ampoule grillée au plafond, de l'humidité ruisselait des murs et des robinets de la salle de bain. Le même vieux lit, avec des draps qui n'avaient pas été changés depuis des lustres. Je m'y suis allongée, humant l'odeur d'Andrés, une odeur que je n'avais pas sentie depuis si longtemps – je veux dire l'odeur de l'intimité, des sécrétions, bien sûr. Je n'étais pas dégoûtée, parce que c'était mon ami.

Au beau milieu de la nuit, j'ai entendu des quintes de toux rauques et des crachats qui ressemblaient à des bombes explosant au sol. Je me suis levé et je suis allé dans la chambre de mon père, où Andrés dormait, pour voir comment il allait. Je les ai trouvés assis sur le lit : le vieil homme, nu, penché sur une bassine posée à même le sol, et Andrés qui lui tapotait le dos.
« Avez-vous besoin de mon aide pour quoi que ce soit ? » lui ai-je demandé.
-Ne t'inquiète pas, Juanca.
La lampe de chevet éclairait leurs visages, si semblables maintenant que mon ami était adulte, que j'eus une sorte de prémonition et me sentis absurde et stupide. L'avenir ne réside pas dans les apparences, mais dans les actes, m'avait appris la raison. Et soudain, de ce gouffre qu'était cette maison, des cavernes creusées dans les poumons du vieil homme, jaillit l'un de ses derniers cris de sang et de vomi. Je vis le corps massif du vieil homme se mouvoir comme la coque d'un ancien drakkar viking : les longs cheveux poussant de sa nuque et des tempes de son crâne, le reste presque chauve, son corps velu, ses épaules larges, ses mains aux doigts larges couvertes de sang à force d'essayer de se couvrir la bouche. Agité, le vieil homme accepta l'étreinte d'Andrés, qui prenait soin de lui comme on prend soin d'un chien errant mourant, qui ne mord plus ni ne proteste, qui est simplement lassant, sale et obstiné.
Le vieil homme se retourna et s'allongea. Andrés nettoya le sang et les vomissures de son visage et de sa poitrine. Je voulus l'aider et trébuchai sur la bassine qui débordait. J'eus envie de m'excuser, mais ce n'était pas nécessaire. Je m'assis sur le lit et demandai au vieil homme s'il se souvenait de moi. Il me regarda, un léger sourire à peine visible sous sa barbe sale. Il prit ma main, la porta à son visage et la baisa, comme si j'étais son fils.
J'interprétai ce geste comme la confusion d'un mourant, et je pensai alors à ma mère. Avait-elle connu ce contremaître avant de déménager à Dolores ? N'était-ce pas elle, me semblait-il (ou peut-être l'avais-je imaginé), qui avait suggéré cet endroit où vivre lorsque toute cette histoire de liste noire et les conseils du colonel (qui, à présent, paraissaient bien trop opportuns) à mon père avaient été évoqués ?
Le vieil homme mourut de la tuberculose à l'hôpital où Andrés et moi l'avions emmené le lendemain matin dans notre pick-up Dodge. Les médecins dirent qu'il n'y avait plus rien à faire : anémie, pleurésie,

hémorragie. Une semaine plus tard, il décédait et était enterré au cimetière Dolores.
-Alors, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?
Andrés haussa les épaules, sous la rosée d'automne, en regardant les feuilles des arbres qui tombaient comme des plaintes sur ses épaules.
-Tu viens avec moi, tu restes à la maison jusqu'à ce qu'on décide de ce que tu vas faire.
- Je ne sais rien faire, Juanca.
Il était fort, je le savais, mais je n'allais pas l'envoyer porter des sacs et en faire un ouvrier du bâtiment, comme ma mère l'aurait sans doute suggéré. Nous lui avions déjà parlé d'Andrés et de la négligence dont il avait été victime de la part de ses parents.
Elle ferma la maison à clé. Nous sommes partis pour Buenos Aires. Elle logeait dans notre appartement et dormait dans ma chambre. Ma mère se plaignait de l'odeur des hommes négligés et sales, mais elle allait à l'université avec ses gros dossiers remplis de projets, faisant le tri au téléphone pendant le petit-déjeuner, et rentrait toujours tard, descendant d'une voiture qui était tantôt un taxi, tantôt une Falcon appartenant à un inconnu. La fois où je lui ai posé la question, elle a répondu : un collègue.
Andrés et moi avons échangé un regard par-dessus la table de la cuisine où nous dînions à onze heures du soir. Elle a pris une louche et a goûté la soupe que j'avais préparée.
— Pas mal, Juanca. Tu es prête pour l'examen de demain ? Viens un peu pendant que je vais me coucher, on pourra réviser.
J'ai dû céder si je voulais qu'elle accepte que je suive des cours au conservatoire. Malgré le temps que je consacrais davantage à la musique, j'ai réussi mes examens universitaires et obtenu mon diplôme d'architecte. Ma mère avait des projets pour moi, peut-être me trouver un emploi dans le cabinet d'architectes de certaines de ses connaissances.
Andrés est décédé à la fin de cette année-là. Il était parti chercher du travail et, un jour, il nous annonça avoir trouvé des agents agricoles. Il suivit leur piste de bouche à oreille jusqu'à la Société Rurale. Andrés fit la démonstration de ses connaissances en agriculture et on lui offrit un petit capital, comme il le disait, pour qu'il puisse faire des bénéfices. Il commença alors à vendre des produits agricoles entre Buenos Aires et la province. Il voyageait beaucoup, mais son siège social était à Dolores. Il

avait rénové la vieille maison et nous avait invités un jour à la visiter. C'était aussi pour fêter l'ouverture du magasin, situé sur la même propriété, et je me suis souvenu, presque aussitôt, que c'était le jour de l'anniversaire de son père.

Maman ne voulait pas venir. Elle a prétexté le travail, mais je savais déjà qu'elle voyait quelqu'un, de la fac ou d'ailleurs. La question était de savoir pourquoi elle ne me présentait pas ce prétendant d'âge mûr. Ma mère n'était pas si vieille, d'ailleurs ; c'était une femme exigeante, et depuis son veuvage, elle l'était devenue encore plus. C'est pourquoi il m'était si difficile de présenter des amis ou ma petite amie du moment. Elle les jugeait d'un seul regard, surtout s'ils venaient du conservatoire, évidemment. J'aurais été étonnamment indulgent avec une étudiante, même si elle avait été laide comme un chat. Mais qu'est-ce que j'en savais ? À ce moment-là, je m'en fichais. Mon univers, c'était la musique, et il est vrai que j'avais développé pour mes compositions une structure très spatiale, atmosphérique, influencée par la musique assonante contemporaine. Ce que je composais alors était fortement influencé par Varèse et Berio : cordes frottées, percussions et musique électronique filtrée par des sonorités acoustiques. Mais ce qui me fascinait le plus, c'était l'atmosphère sinistre des cordes graves, ponctuée par moments d'une douce mélodie apaisante apportée par le hautbois, et parfois par le violon, avant de surprendre et de captiver l'attention par le martèlement nerveux des bois. Mes professeurs me reprochaient mon usage excessif du *pizzicato* . Ils avaient raison ; je l'ai peu à peu abandonné en découvrant à quel point c'était un procédé éculé, une vieille astuce qui sonnait comme la toux d'un mourant de plus en plus faible.
J'utilisais rarement le piano, l'instrument de mon père. Je le considérais comme un abus, une simple plateforme pour débutants. Mais dernièrement, j'avais commencé à jouer timidement du clavier. Une note aiguë, une note grave, en alternance, comme un *scherzo.* Une idée avait germé, mais ce n'était encore qu'un embryon informe, une possibilité, rien de plus, susceptible de s'évanouir.
J'ai emmené Dolores voir ma petite amie de l'époque. Elle s'appelait Alina et jouait de l'alto. Petite et mince, un violon aurait été plus harmonieux avec sa silhouette, mais on ne choisit généralement pas ce genre

d'instrument. La sonorité intermédiaire de l'alto, disait-elle, lui convenait parfaitement. Je ne l'ai jamais vue crier ni piquer une crise comme une artiste capricieuse face à une partition difficile ; elle s'adaptait aux exigences sans se faire d'illusions. Méthodique de nature, elle avait vite compris ce qu'elle attendait de son instrument et de sa vie. En cela, elle ressemblait à ma mère.

Une amie, une camarade de l'École nationale de Buenos Aires qui étudiait la philosophie et les lettres, nous accompagnait. Sonia avait une connaissance étonnante de la littérature, mais surtout de l'histoire. Au fil du voyage, la voiture se remplit de titres de livres et s'illumina soudain de scènes en clair-obscur, de marines, de natures mortes, de forêts et de portraits de défunts. L'histoire de l'art la fascinait. Peignait-elle ? Non, répondit-elle avec un soupir. Mais elle pouvait recréer les plus belles œuvres d'art par la seule force de sa conversation.

Tandis que je l'écoutais et la regardais de temps à autre dans le rétroviseur, je me demandais si j'étais en train de tomber amoureux d'elle. Alina, qui nous observait du coin de l'œil, se posait peut-être la même question. Son indifférence, cependant, était apaisante.

Ce samedi soir à Dolores, si différent pour ces citadines, devint le théâtre d'une transgression qui les entraîna sur des chemins insoupçonnés. Elles étaient littéralement fascinées par nous, et l'influence de la vieille maison de ranch, l'odeur des pavés envahis par les mauvaises herbes, le parfum du crottin de cheval et, bien sûr, le vin, mirent à mal leurs manières et révélèrent leur côté… comment dire sans être péjoratif… leur côté sauvage, leur instinct. Quant à Alina, c'était comme revoir ma mère me raconter comment elle se comportait dans les bars avec mon père.

Détendue, Alina ouvrit son chemisier, dévoilant un décolleté plus que provocateur, et leva les jambes sur le fauteuil qui, après une heure du matin, devenait un meuble pratique pour manger, se caresser et s'adonner à mille autres choses dans la pénombre entre des murs propres et peints, mais qui exhalaient toujours cette odeur de renfermé qui attisait les désirs. Ainsi, la altiste, si réservée et si convenable, se laissa faire l'amour sur son beau corps, pourquoi pas mince, presque maigre, avec ses petits seins en bouton de rose, comme on dirait dans un roman de Corín Tellado que personne n'avouait lire, mais qui traînait au fond des tiroirs des tables de

chevet des jeunes filles à marier et des femmes mariées lassées de leurs époux.
Dans l'autre fauteuil, celui dehors, donnant sur les champs, tandis que les autres invités, un verre à la main, s'embrassaient et se câlinaient, ou bien sur l'herbe près du hangar où se trouvaient les machines et les bottes de foin, Andrés et Sonia chuchotaient et riaient. J'entendais des mots : art, campagne. Sonia parlait de Florencio Molina Campos, bien sûr, un sujet de conversation incontournable, du moins au début, et un sujet sur lequel Andrés feignait de s'intéresser, mais j'avais remarqué qu'il la dévisageait avec obsession. Et les voilà, sous l'avant-toit, embaumés par le parfum de la luzerne et de la lavande, s'embrassant passionnément.
Puis je l'ai vu rentrer chercher une autre bouteille, je ne sais plus quoi, la chemise ouverte. Ce soir-là, nos amis, ceux qui nous connaissaient depuis l'enfance, étaient restés dormir. Certains s'étaient endormis, mais se sont réveillés quand Alina s'est mise à improviser au piano. Car Andrés, dans son désir d'être progressiste, avait dépensé sans compter, peut-être pour des choses superflues. Comme ce piano, par exemple, qu'il m'avait acheté pour ma visite. « *Je te l'ai acheté* , mon ami », m'avait-il dit au téléphone un peu plus tôt, « *pour t'écouter* . »
Alina, à moitié ivre mais maîtresse d'elle-même, jouait aussi bien de son alto, et d'autres instruments, à en juger par la façon dont elle m'avait touchée un instant auparavant. Une improvisation sur une partita de Bach, qui, curieusement, sonnait comme une chacarera. J'imaginais, dehors, les hennissements des chevaux et les ouvriers agricoles des domaines voisins, réveillés par cette musique dont ils ignoraient l'origine, invoquée par les mains de cette citadine qui enflammait son âme et ses corps de cet hybride musical nocturne. C'était une femme, sans aucun doute, qui revendiquait ses droits sur la nuit.
Je l'ai approchée par derrière. J'ai posé mon verre sur le piano, me suis assis, enlaçant ses jambes et lui serrant les seins tout en l'embrassant dans le cou. Et elle jouait, faisant exactement la même chose que ma mère devait faire avec mon père lorsqu'il jouait du piano dans un bar miteux, à l'époque où ils étaient jeunes, avant même ma naissance.
Lorsque la chanson s'acheva, il n'y eut pas d'applaudissements, seulement des regards et des chuchotements. Derrière eux se tenait Andrés, torse nu,

la bouteille à la main, et Sonia l'enlaçait par derrière, sa main glissée dans son pantalon.
Nous nous sommes couchés dans le vieux lit des parents d'Andrés, retapé, bien sûr, renforcé par des vis aux angles, le bois poli mettant en valeur les ornements de la tête de lit et des pieds. Et le matelas neuf, et les draps achetés à Buenos Aires, mais importés. Les poutres du plafond, dissimulées par la nuit, donnaient l'illusion d'un champ dévasté, où nous étions seuls. C'était la seule fois où il n'y avait pas de couples prédestinés, et pourtant, les sentiments étaient à jamais déterminés, voire inextricablement liés. Le corps d'Alina était mon devoir, mais celui de Sonia était mon privilège, et inversement, celui d'Andrés.
Nous nous observions nus, nous nous regardions dans le miroir que nos parents avaient placé au mur en face du lit, et qui restait là, ancien et immuable comme un dieu indifférent, comme une substance de la terre née dans le mur de briques cuites avec lequel la maison avait été construite.
À ce moment-là, je savais que le corps de Sonia m'attirait, mais c'était désormais interdit, car, amoureuse d'Andrés, elle me menait vers lui. Et le corps d'Alina, qui m'était destiné car elle était le portrait craché de ma mère, était amoureux de moi.
Et de qui Andrés était-il amoureux ?
Peut-être de personne.
Et c'est ce qui m'a toujours lié à lui. L'étrangeté de la solitude spirituelle, l'angoisse muée en détachement, la désillusion en indifférence. Les pas perdus d'un dieu égaré dans ses limbes, ne cherchant plus d'issue . Ne perçant plus désespérément les murs, ne se cognant plus la tête contre eux, ne se blessant plus les mains à les frapper.
Dans le labyrinthe de cette vieille maison, nous nous poursuivions, et lorsque nous nous retrouvions, nous nous enfuyions, et le cercle vicieux se répétait sans cesse.
C'était vertigineux.
C'est pourquoi j'ai commencé à composer, le lendemain, *Profonde esaltazioni* .

3

La composition de cette œuvre, avec ses avancées et ses reculs, ses interruptions plus ou moins longues et ses périodes de création fiévreuses, dura environ dix ans. Lorsque je la crus enfin achevée, je retranscrivis soigneusement les portées griffonnées. Bien que j'eût déjà des assistants au cabinet d'architectes qui se seraient volontiers chargés de la transcription, je ne souhaitais la montrer à personne. Ceux qui me connaissaient au travail étaient conscients de ma passion, voire de mon talent, pour la musique. Au début, lorsque j'entrai dans ce grand appartement de l'avenue Libertador, je bénéficiai d'une totale liberté grâce aux relations de ma mère avec l'architecte et directeur du cabinet. Ce cabinet avait construit de nombreux immeubles, surtout après la dictature militaire. Puis, constatant que mes créations étaient dépourvues des fioritures baroques et des lignes austères que l'on retrouvait dans ma musique – que je jouais déjà lors d'événements privés ou dans de petites salles –, qu'elles ne menaçaient en rien ma réputation commerciale et qu'elles attiraient même une clientèle inédite – artistes, étrangers et même un célèbre magicien français –, ils m'accordèrent cette fois sans hésitation une totale liberté d'expression. Je n'utilisai pas cette liberté pour me consacrer à l'architecture, mais plutôt à ma musique.

Pendant de longues heures chaque jour, à l'atelier, sur la table à dessin, il n'y avait que les portées des *Esaltazioni inachevées* . Et de nombreuses heures de la nuit aussi, volées à ma femme, Alina. Andrés et moi avions tous deux commencé à vivre avec nos conjoints respectifs dès cette première à Dolores. Peu à peu, les habitudes s'étaient installées. Alina voyageait pour ses engagements avec différents orchestres ou pour des séances d'enregistrement. Notre appartement à Palerme n'était pour elle qu'une étape de plus, où elle pouvait trouver des relations sexuelles légales ou un repos paisible. Nous nous comprenions, nous nous tolérions, nous nous réconfortions, conscients que nos absences étaient une oasis dans le désert de notre mariage.

Andrés et Sonia se trouvaient dans des situations différentes, mais avec le même résultat, d'après ce qu'il m'a dit. Elle se consacra à ses cours d'histoire de l'art à l'université et à ses recherches pour les livres qui, les uns après les autres, se vendirent très peu. Sans le succès de l'entreprise

d'Andrés, elle n'aurait pas pu poursuivre la carrière dont elle parlait et dont elle se vantait tant. Sonia était absente de Dolores presque toutes les semaines à cause de son travail à Buenos Aires, à La Plata et de réunions dans les musées où elle était conservatrice.
Il m'arrivait de la croiser lors d'événements culturels dans des ambassades, des musées, ou tout simplement à des conférences ou autour d'un café. Ce n'était pas prévu, mais nos rencontres sont devenues si fréquentes et agréables que nous avons commencé à organiser des rendez-vous à différents jours de la semaine.
J'avais l'habitude de retrouver Andrés un samedi ou un dimanche sur deux en ville, surtout l'été. On s'asseyait sur la véranda de la vieille maison, on regardait le coucher du soleil, un maté à la main, et on observait passer les femmes qu'il employait comme domestiques ou cuisinières au ranch. Elles étaient toujours différentes : des jeunes filles de passage ou des femmes d'une trentaine d'années aux formes généreuses. Il souriait et leur touchait les jambes ou les fesses quand elles apportaient les biscuits ou les beignets, ou bien il les appelait simplement pour échanger quelques mots sans importance. Je savais qu'Andrés avait beaucoup de maîtresses, mais ce n'étaient même pas des amantes ; c'étaient juste des femmes dont il se servait pour assouvir ses désirs, ou peut-être prenait-il simplement plaisir à les regarder, à les avoir là, à se lécher les babines de désir devant leur soumission craintive ou leur fierté obstinée.
J’enviais cela, ce qu’elle avait appris de ses parents, car toute cette exubérance de sexe éphémère n’était rien d’autre que la quête incessante de ce qui avait disparu à jamais. Sa mère était probablement morte à l’asile ; elle n’y était jamais allée, et personne ne lui avait jamais rien demandé. Ces week-ends-là, il nous arrivait de coucher avec l’une d’elles, mais je me lassais de cette abondance et me retournais, sentant le plaisir d’Andrés sur le corps de la fille avec qui il était, qui se levait alors, et il me touchait l’épaule en disant :
-Ne sois pas si prude, Juanca, tu aimes tellement ça.
Ces promenades solitaires dans le même lit duraient aussi longtemps que les voyages de Sonia. Comme je connaissais son emploi du temps avec une précision étonnante, Andrés se servait de moi comme espion et comme couverture. Il parlait à Sonia au téléphone depuis la chambre et disait : Juanca vous salue.

Pourquoi s'embêter, si je la croise bien assez tôt dans la semaine, rue San Martín ou rue Florida ? Andrés le savait-il ? Je le crois, d'où le sarcasme. Puis il me serrait dans ses bras au lit après avoir joué avec les orifices de ce vagin qui s'était ouvert un peu plus tôt. C'était mon frère, bien sûr, j'étais son âme sœur. Nous nous étreignions comme seuls deux hommes savent le faire : sans honte, sans disputes, sans ressentiment. Passivité et activité s'annulaient comme deux pôles opposés.
Les corps de nos parents, je suppose , étaient ce que nous cherchions et trouvions, et leur fugacité était à la fois un plaisir et un tourment. Quand la nuit s'achèverait, le monde nous dominerait.
Maman m'a fait une surprise qui, à l'époque, n'en était pas vraiment une. Elle supervisait la rénovation d'un appartement dans l'immeuble Kavanagh, un appartement qui appartenait à un officier, m'a-t-elle dit. Elle y travaillait depuis des mois, visitant des entreprises à Buenos Aires et organisant des achats par téléphone à l'étranger. Parfois, elle riait aux éclats, et je savais alors qu'il était le propriétaire de l'appartement.
« Qui était-ce ? » lui ai-je demandé, juste pour la taquiner.
Il me regarda sans méfiance, ne laissant rien transparaître de ce que l'on saurait plus tard.
« Le colonel Ansaldi, Juanca. Vous le rencontrerez bientôt », répondit-il avant de raccrocher. « Il est très intéressé par votre travail… »
-Je ne crée pas pour l'armée, vous savez.
-Je sais, fidèle à votre père, mort, enterré et oublié… Mais je parle de votre musique, le colonel est un homme très cultivé, Juanca, il a beaucoup de relations.
L'essentiel, c'est que j'ai pu donner la première de cette œuvre. J'ignore qui mérite le mérite de cet accomplissement. Sans doute ma mère avait-elle tiré les ficelles pour que les notes soient tapées sur le clavier du colonel. L'occasion se présentait au Conservatoire Beethoven, dans un auditorium plus grand que ceux auxquels j'étais habitué, et les invitations comprenaient des représentants du gouvernement et autres personnalités du même genre.
Aurais-je pu refuser, malgré ma terreur ? Alina exulta en apprenant la nouvelle, appela sa belle-mère pour la remercier, et le lendemain, elles se retrouvèrent dans une confiserie de la rue Alvear pour finaliser les détails de la première. Alina annula ses représentations et commença à répéter

avec le groupe que nous connaissions du conservatoire. L'œuvre de chambre pour huit instruments durait une quarantaine de minutes et se divisait en deux longues sections alternant *allegros* et *andantes* dans une sorte d'enchaînement capricieux de hauts et de bas, de profondes dépressions frôlant l'autodestruction et d'exaltations de folie et de sensualité.

J'étais au piano, Alina dirigeait les six cordes : deux violons, deux altos, un violoncelle et une contrebasse, d'où l'œuvre était surgie par le hautbois langoureux et spectral. La contrebasse, imposante, frénétique et lasse, jouait de façon percussive, dérivant vers un jazz clinquant et vulgaire. Mais Alina reprenait l'attaque avec les cordes à l'unisson, parfois asynchrones, presque toujours dissonantes. Entre les deux longs mouvements survenait la coda, un *scherzo de trois minutes* flirtant avec la folie, où les instrumentistes s'enflammaient, poussant les cordes à leurs limites, comme si elles allaient se briser à tout instant.

Ce soir-là, dans l'auditorium plongé dans l'obscurité, où se reflétaient la lueur rouge des cigarettes et les épaulettes, l'extase s'installa tandis que la dernière note s'éteignait. Mes collègues et moi savions déjà que ce genre de musique n'était réservé qu'à nous, les musiciens et les initiés . Point de rythmes entraînants, point de mélodies reconnaissables, pas même le pouvoir d'apaiser ; une simple valse sans fin, un manège incessant, des montagnes russes qui s'élevaient jusqu'aux cieux pour plonger dans les abysses de l'inconscient.

Mais tout le monde applaudit. Le lendemain, les critiques parurent, payées, bien sûr, par le colonel, qui d'autre ? *Une expérience schubertienne* , disaient certains ; *un abîme de tristesse excentrique,* disaient d'autres *; l'œuvre beethovénienne méconnue d'un condamné,* fut finalement la formule radiophonique d'un critique trop respecté.

La réception qui suivit eut lieu à l'hôtel Castelar, où le colonel avait récemment échappé à une tentative d'assassinat. Ce soir-là, bien sûr, tout le monde en parlait ; l'odeur du coup de feu et du sang flottait encore dans l'air. Mais le colonel était exubérant, se pavanant avec ma mère, cette intellectuelle élégante aux longs cheveux gris, aux lunettes à monture écaille et à la robe contrefaite qui aurait facilement pu passer pour une Armani.

Exaspérée et nerveuse, j'ai supplié Andrés de me faire sortir de là. Je ne supportais plus une minute de plus les salutations, les commentaires et les questions sur la pièce. Alina a fini par accepter à contrecœur, car elle savourait sereinement le succès. Sonia nous a accompagnées sans faire d'histoires ; ce n'était pas son truc, disait-elle, trop de bruit et de sourires forcés. Elle préférait les portraits aux murs, qui ne cachaient rien. Je n'ai dit au revoir à personne, pas même à ma mère.
Nous sommes allés chez Andrés Funes ce même soir à Dolores. Il a conduit quatre heures, à peine, à vive allure, dans l'obscurité la plus totale, éclairant la route avec les phares de son Dodge – non pas le vieux camion, mais un neuf. Nous avons dormi presque toute la journée, chacun dans sa chambre. Alina s'est levée la première et a préparé le petit-déjeuner, en congédiant la femme de ménage de la cuisine. Andrés s'est levé vers midi le dimanche, en caleçon long, bâillant et bousculant Alina.
C’est ainsi qu’il me l’a raconté. Il était ivre, ou avait la gueule de bois, mais il parlait couramment. Je sentais l’odeur du whisky sur lui, mais je n’arrivais pas à savoir s’il l’avait bu après s’être levé ou pendant la nuit et le matin. Sonia, à un moment indéterminé, peignait devant son chevalet, vêtue de la même chemise de nuit que celle dans laquelle elle avait dormi. Alina ne m'a rien dit. Je me suis levée vers deux heures de l'après-midi, fatiguée et nerveuse à l'idée des critiques que je m'attendais à recevoir lundi. J'ai seulement remarqué la froideur avec laquelle elle traitait Andrés, ce qui, après tout, faisait partie de son tempérament.
Il avait dit qu'il préparerait le dîner. Mais un des ouvriers agricoles est arrivé et a allumé un feu pour un barbecue. La nuit est tombée, et nous étions tous les quatre dehors, près du feu, à regarder les étincelles jaillir, à écouter les gémissements des chiens que les ouvriers ivres malmenaient. Les femmes riaient. Andrés et moi, assis sur une bûche fendue, buvions et fumions. Nous les observions de loin, de l'autre côté du feu, illuminés et comme consumés par les flammes de leur propre enfer.
-Ils sont mignons, n'est-ce pas ?
« Je sais », ai-je répondu .
-Ce sont des amis, n'est-ce pas ? Comme nous.
-Non, pas comme nous.
-Je sais. Ils n'ont rien en commun, sauf la méfiance.
-Tu couches avec Sonia de temps en temps.

Ce n'était pas une question.
-Ça te dérange?
Il se leva et se dirigea vers l'endroit où ils étaient assis. De loin, à travers les flammes du feu qui faisaient fondre la graisse dégoulinant sur le sol et transformaient la viande de la vache fendue et empalée, je les vis le regarder, interrogateurs.
Et soudain, un cri, aussitôt étouffé par la même voix qui l'avait poussé. Je suis allée voir ce qui se passait ; ils se disputaient. Alina s'est précipitée à l'intérieur. Sonia confrontait Andrés.
« Qu'est-ce qui ne va pas ? » ai-je demandé.
Les ouvriers ont ri.
Il m'a alors avoué que c'était la deuxième fois que ce bon vieux Andrés tripotait ma femme. La première fois, c'était dans la cuisine, quand elle s'était levée ; il s'était appuyé contre ses fesses, en caleçon. Et maintenant, devant tout le monde, il l'avait attrapée. Si Sonia ne l'avait pas arrêté, il l'aurait violée sur-le-champ.
« Ce n'est pas si grave », a déclaré Andrés en riant de l'exagération.
« Et toi, Juanca, tu ne fais rien ? » me dit Sonia, les mains sur les hanches, toute excitée comme une fille des quartiers populaires.
J'ai regardé mon ami, mon frère. J'avais l'impression que le monde entier se refermait sur moi, mais c'était le rire des ouvriers qui me rendait fou.
J'ai donné un coup de poing à Andrés au visage, et il est tombé par terre, trop ivre pour se défendre. Sonia est rentrée dans la maison. Nous sommes restés seuls tous les deux. Accroupi dans la boue, j'ai soulevé la tête d'Andrés et l'ai posée sur mes jambes pour lui nettoyer le visage.
Cette nuit-là, je serais restée avec lui pour toujours s'il avait pu me pardonner.
Et lui, sachant d'avance, depuis qu'il était un enfant qui espionnait la chambre de ses parents, que les sentiments n'ont ni sens ni raison, m'a dit : « Je suis impuissant, tu sais ? Je ne peux aimer personne. Pas même toi, tu t'en rends compte ? Pas même toi. »
Il m'a embrassé sur la barbe, tout près des lèvres.
Le pauvre homme pleurait à cause de sa méchanceté.

4

Quelques années passèrent, cinq, six, je ne sais plus. Maman mourut un jour, alors qu'elle supervisait l'avancement d'un bâtiment qui ne fut jamais achevé, car le mur mitoyen de la vieille maison voisine s'était effondré sur elle et sur de nombreux maçons.
Ma femme a accepté de prendre sa place dans ma vie ; c'était son destin, mais je n'étais plus le même homme qu'il y a quinze ans. J'étais un paria, incapable d'obtenir ce que je désirais sans même savoir de quoi il s'agissait. Mes rêves étaient liés à Dolores, et comme une onomatopée décalée, ce nom devint son trait distinctif, et je commençai à sombrer dans l'hypocondrie. Un jour, mon estomac me torturait d'une brûlure d'estomac atroce qui me tourmentait sans cesse jusqu'au bout de la nuit ; un autre jour, une entorse à la cheville me clouait au lit pendant des semaines. Parfois, une démangeaison m'empêchait de dormir, et le lendemain, une migraine prenait le relais, transformant ma vie en un véritable enfer.
Alina et moi nous disputions à chaque fois qu'elle était à la maison, et c'était à l'époque où elle travaillait pour l'Orchestre philharmonique de Buenos Aires, ce qui l'empêchait de voyager. Elle a fini par me quitter parce qu'un jour j'ai essayé de la frapper. Sa voix, bon sang, était la même que celle de ma mère, pleine de reproches et d'exigences, prononcée sur le ton impitoyable des bonnes manières.
Sonia avait quitté Andrés après la première. Nous nous sommes revus plusieurs fois par la suite. Elle pleurait, disant qu'elle l'aimait, mais il y avait trop de non-dits, trop de secrets, trop de ressentiments enfouis qui nous étouffaient tous les deux. Alors, dans le bar où nous nous retrouvions, elle me prenait la main et tremblait près de sa tasse de café froid, et je tremblais aussi, car nous pensions tous deux à celui qui était absent, dont la présence était plus tangible que tout ce qui nous entourait.
L'obsession de Sonia pour Andrés, cet amour tenace, nous unissait plus que tout autre. Alors elle est restée avec moi. Mes chagrins se sont mués en musique pour les portraits qu'elle esquissait. Les nus de ses toiles représentaient des hommes angoissés, des hommes suicidaires, ou des

hommes contemplant la mer comme si c'était la fin du monde. Avec Sonia, nous riions, parlions et faisions l'amour comme si nous nous adressions à une autre personne, chacun de nous un objet, un prétexte, une simple comparaison pour ne pas avoir à admettre notre folie. Certains ont un chien ou un chat, par exemple ; d'autres ont, pour la même raison, un mari ou une femme.

Comme je l'ai dit, c'est quelques années plus tard qu'Andrés m'a appelé. Il travaillait dans les bureaux de la société qui avait racheté son commerce quelque temps après le départ de Sonia. L'entreprise de Dolores avait fait faillite. La société qui avait acheté la maison, le terrain et toutes les machines rouillées et abandonnées avait eu pitié de lui et l'avait embauché. Il survivait difficilement ainsi, vivant dans une pension de famille à Once.
Il m'a appelé tôt, me proposant de déjeuner ensemble avant qu'il ne commence à travailler. Nous ne nous étions pas parlé depuis des années, depuis ce coup de poing que je lui avais donné. Nous avons discuté autour d'un café, nos conversations ponctuées par la honte du silence que nous avions instauré entre nous toutes ces années. Il était amaigri, maigre, mais ses mains et ses bras exprimaient un profond désir. Soudain, comme une révélation, comme toute découverte inattendue, j'ai trouvé le mot juste, je crois, pour décrire l'angoisse que j'avais vue dans ses yeux cet après-midi-là, quand nous étions adolescents et que nous nous étions enlacés.
Le désir. Quel mot juste, me dis-je, en le voyant regarder la femme à l'autre table, qui nous lançait un regard entendu.
Le serrant contre moi, je l'interrogeai sur sa vie. Il voulait retourner auprès de Sonia. Le pauvre homme ne savait rien. Il voulait retourner auprès d'elle car elle était sa sérénité, sa paix, son équilibre. Un vieux remède qu'il n'avait pas utilisé depuis longtemps et dont l'absence aggravait les symptômes de sa maladie.
« Andrés… », lui dis-je à voix basse, comme une remarque flirtante.
Mais il s'est levé pour parler à ce fichu lève-tôt.
Il m'a laissée seule à table, sans voix, mon désir insatisfait.
J’ai payé et je suis parti, observant, à travers la vitrine du magasin tandis que je m’éloignais sur le trottoir, les labeurs inutiles faits avec amour qui, sans le savoir, nourrissent les chiens de la colère.

5

Paola et Francisco, à l'instar des amants d'antan aux verres inversés, finirent eux aussi tragiquement. Tous deux étaient des voleurs professionnels. Elle se prostituait, ou du moins prétendait l'être, afin d'attirer les hommes dans un motel. Une fois la victime déshabillée, son complice entrait, se défendait, ligotait l'homme, et le duo criminel disparaissait avec le portefeuille, la montre et la bague – la sainte trinité qu'il fallait respecter sans poser de questions. S'ils lui laissaient ses chaussures, même de valeur, le bouc émissaire avait beaucoup de chance. Parfois, ils trouvaient aussi des boutons de manchette en or, une chaîne avec une croix, et très rarement, une mallette contenant des objets de valeur que le pauvre homme avait été contraint de ramener du travail dans l'espoir d'une passe rapide avant de retrouver sa femme et ses enfants.

Au début, ce n'était qu'un fantasme. Une idée qui m'a traversé l'esprit en m'éloignant ce matin-là du bar où Andrés, après m'avoir supplié, avec ses paroles détournées, avec ses non-dits, de l'aider à reconquérir Sonia, m'avait ignoré comme si je n'avais jamais été son ami le plus proche, son âme sœur. M'oubliant complètement, peut-être déjà ivre à cette heure matinale, comme il m'arrivait aussi, car je n'avais pas de femme non plus, et nous étions tous deux seuls, comme au début, comme cet après-midi à Dolores où il m'avait tout raconté de ses parents et de lui, et où nous nous étions enlacés, enveloppés par la brise fraîche naissante qui, peu à peu, s'était aiguisée jusqu'à devenir la lame d'un couteau dangereux.

À la fin de la journée, l'idée était devenue une obsession. Mais j'étais architecte, et je ne fréquentais ni les voleurs ni les criminels. En fait, j'en avais peur. Qui sait, nombre d'entre eux auraient pu être ces amis avec qui je discutais au travail, avec qui je prenais un café en terrasse, ou qui me serraient la main en tant que nouveaux clients de l'agence. Au conservatoire, c'était différent. Les musiciens ne cachaient pas leur vraie nature, et quiconque portait un masque se trahissait en jouant un morceau,

que ce soit dans les accords de guitare, le toucher d'un violon, ou le souffle plus ou moins puissant qu'il produisait sur sa flûte, par exemple.
Cependant, le colonel Ansaldi continua de me suivre. Il devint mon protecteur après la mort de ma mère. Il m'invitait à des dîners de charité, à des expositions d'art, puis, alors que j'étais presque convaincue de sa bonté et de sa crainte, il m'invita au Cercle militaire pour l'évaluation d'un projet de nouvelle station balnéaire sur la côte de Buenos Aires, une ville pratiquement achevée, aux projections quasi futuristes et destinée, de toute évidence, avant tout aux touristes, et en particulier aux investissements étrangers.
Lorsque l'invitation pour le studio arriva, l'effervescence attendue se produisit. On me félicita, on me tapota l'épaule et on m'invita en privé chez des gens pour me confier des missions à transmettre à ce colonel, une figure presque paternelle. Le propriétaire du studio m'emmena dans son bureau, entouré de baies vitrées offrant une vue imprenable, luxuriante et enviable sur le port. Le Río de la Plata ressemblait à la mer, et de notre point de vue privilégié, nous nous laissions aller à l'illusion éthérée d'être les maîtres du monde. Et pendant un instant, moi aussi, j'y ai cru.
« Je savais que ce jour viendrait, cher Juan Carlos », me confiait Walter Márquez, l’architecte vedette de la faculté, le professionnel le plus récompensé et le plus admiré d’Amérique du Sud. Il était beau, jeune et courtois. Il y avait même chez lui un côté mystérieux, presque coupable. Il avait une femme, mais pas d’enfants.
Le dîner au Circle fut différent pour moi, même si maman m'en avait parlé. De toute façon, elle était très réservée au sujet du colonel. Que cherchait-il ? Ce n'était ni un devoir envers sa défunte amante, ni même une promesse. Ce n'était pas ce genre d'homme. Quelque chose que ma mère possédait, ou savait, et que j'avais hérité sans le savoir.
L'envie.
Absurde, me dis-je.
Je n'avais pas d'argent, je n'étais même pas propriétaire de l'appartement de Kavanaugh où ma mère a emménagé. Mon seul capital était mon talent pour le design et la musique.
Ma seule œuvre importante, les *Esaltazioni,* avait été enregistrée par Grammaphone et interprétée par un octuor européen. Cela avait fait sensation à Buenos Aires : articles dans la presse et critiques spécialisées.

Rien d’énorme, certes, mais cela avait suscité un certain émoi dans les milieux musicaux. L’Association wagnérienne m’avait proposé une date de concert pour interpréter cette œuvre et en donner la première. Alina réapparut, ravie, car, après avoir été écarté de l’enregistrement européen, une nouvelle opportunité s’offrait à moi. Elle m’encouragea à oublier mon ressentiment et à commencer les répétitions. Il restait huit mois, lui dis-je. J’avais des engagements antérieurs.
«Lesquelles ?» m’a-t-il demandé.
J'ai hésité un instant.
-Un projet pour le gouvernement.
Il toussa, sourit et me saisit le bras, comme si j'étais encore sa partenaire.
-Je viendrai avec toi.
Il eut alors une autre idée malicieuse, mais qui remplit mon âme de joie. Le jour du dîner, pourrais-je venir la chercher ? Elle habitait à San Isidro, moi à Palermo. Mieux encore, nous pourrions nous retrouver rue Libertador.
Ce soir-là, elle sortit du taxi, mince mais avec des hanches plus larges qu'auparavant, comme son alto, peut-être. Nous nous sommes croisées, mais j'étais avec Sonia. Elles se sont regardées, Sonia impassible, le visage d'Alina s'embrasant de haine et d'envie. J'ai ri intérieurement, et Sonia et moi sommes entrées dans le hall rempli d'hommes armés et de leurs épouses.
Le dîner se déroula sans incident, avec élégance et raffinement, sans aucune exubérance. Les toasts s'enchaînèrent sans le moindre accroc. Les uniformes étaient impeccables. Plus tard, au café, les hommes se retrouvèrent pour fumer, boire et converser dans les spacieux fauteuils, entourés de tableaux de batailles et de portraits militaires.
Le colonel s'approcha de moi par derrière le fauteuil où j'étais assis, un cigare à la main, me rendant très malade. Les mains sur mes épaules et la bouche près de mon oreille gauche, il dit :
-Ma chérie, tu me rappelles tellement ta mère…
Déjà assis dans le fauteuil d'en face, un verre que le serveur lui avait apporté à la main, j'ai répondu :
-On dit que je ressemble à mon père.
— Sans aucun doute, Juan Carlos, mais je fais référence à ses gestes, à sa distinction, à des caractéristiques typiques de sa mère.

« Mais connaissiez-vous mon père ? Savez-vous s'il était quelqu'un de remarquable ? »
Il se laissa aller en arrière sur sa chaise et prit une gorgée de son whisky, peut-être du bourbon.
« Je ne voulais pas offenser sa mémoire, mon ami. Chacun, à sa manière, est un rouage de la machine de notre pays. Je respecte toutes les idéologies, sauf lorsqu'elles font du mal, bien sûr. »
-Colonel, la seule idéologie de mon père était le piano.
Sérieux.
« Je vois que je t'ai provoquée involontairement, ma chérie. Ta mère m'avait déjà prévenue de ton caractère, et j'apprécie beaucoup cela. »
— Est-ce pour cela qu'il m'a choisi pour ce projet ?
-En partie, mon ami. Nous allons accomplir quelque chose de formidable…
-Mais je n'ai pas encore accepté…
« Eh bien, je comprends que vous et vos associés ayez besoin d'y réfléchir, mais d'après ce que j'ai entendu de Márquez, je ne pense pas qu'il hésitera beaucoup à accepter, et ensuite… »
« Je suis un associé indépendant, Colonel, je ne suis nullement obligé d'accepter… »
— Mais mon ami, peux-tu te permettre de prendre tes distances avec cette association prestigieuse ?
-Comme mon père, colonel, j'exerce une autre profession, moins lucrative, bien sûr.
Ansaldi se leva en souriant. Il me prit le cigare des mains.
« C'est mauvais pour lui, Juanca, il n'y est pas habitué. Allez. »
Il m'a aidée à me relever. J'avais la nausée et la tête qui tournait. Mes yeux larmoyaient et mes mains étaient moites. Nous avons traversé la pièce, les hommes plaisantant, entourés de fumée et de rots décousus. Nous sommes arrivés au couloir qui menait aux toilettes des hommes. Certains urinoirs étaient occupés, mais le dernier était un refuge pour ma nausée.
J'ai vomi mon dîner et je suis devenu livide. Ansaldi me tenait la poitrine par derrière pour que je ne tache pas mon costume. Je me suis appuyé contre le carrelage et j'ai continué à vomir le peu qu'il me restait dans l'estomac. Puis il a pris du papier toilette et m'a essuyé la bouche.
Pendant un instant, pendant une seconde flagrante, il a agi comme mon père, et ce fut ma perte.

Nous étions seuls devant le miroir. Les hommes qui le connaissaient le respectaient trop pour uriner en sa présence. Il m'a lavé le visage et m'a essuyé avec son propre mouchoir.
—Tu es encore une enfant, Juanca, si tu me permets de t'appeler ainsi et de m'adresser à toi de façon familière, comme ta mère l'aurait souhaité.
— Pourquoi voulez-vous m'acheter, Colonel ?
Je me suis retrouvée face à lui, le miroir entre nous. Il avait ses grandes mains sur mes épaules, son uniforme était en désordre et ma cravate était dénouée.
-Ta mère lui a promis qu'elle te protégerait…
— Et vous, Colonel ?
-De l'héritage des Funes, ma chère.
— Mais de quoi tu parles, ils sont tous fauchés ?
« C'est de famille , fiston. Qui crois-tu qui a financé le lancement de l'exploitation agricole de Funes ? Si elle a fait faillite, c'est parce qu'il était ivrogne et imbécile, mais il reste ton parent. Il faut effacer le sang des Funes, mon garçon, mon cher fils, si tu es comme le mien… »
La voix du colonel sembla se briser sous le coup de l'émotion, comme dans une scène savamment mise en scène. Il me caressa la tête, ébouriffant mes cheveux comme on le ferait pour un garçon, et m'embrassa sur la joue.
« Voyez-vous, ce qu'il faut faire, c'est vous rendre le nom de famille de votre père, celui de gaucher, celui que vous aimez tant. Andrés Funes est un dossier complexe qu'on ne peut pas faire disparaître aussi facilement, même s'il a l'air d'un parfait inconnu. Le système judiciaire, les tribunaux, vous savez, et certains juges qui sont vraiment pénibles. »
Le souvenir de ma vieille femme échevelée, cet après-midi chez le coiffeur, tant d'années auparavant, se reflétait clairement dans le miroir. Et le souvenir de mes oreilles, que Nicola Voltoretá ne m'avait pas transmises comme je le croyais, mais qu'il m'avait néanmoins apprises.
J'ai insisté ; je voulais l'entendre de sa bouche.
« Des affaires à l'étranger, ma chère », répondit Ansaldi.
-Des armes ? De la drogue ? Des garçons ? Des femmes ?
Le vieux ranch, l'entreprise d'Andrés, les terres avoisinantes. Tout cela servait de prolongement aux puits, de relais pour les camions clandestins. La vieille pampa oubliée, telle une maison abandonnée où se dissimulent des misères. Andrés mettait tout cela en péril par son ivresse, par sa folie

de plus en plus erratique, par ses allées et venues incessantes à la recherche de femmes qui savaient d'où elles venaient et qui elles étaient.
Le colonel posa un doigt sur mes lèvres en signe de silence.
En se regardant dans le miroir, il dit cela, comme s'il s'adressait à quelqu'un derrière lui.
Les miroirs écoutent…
-Allez…
-Tu vois ce que tu veux voir, mon garçon, mais tu entends la vérité, tu devrais le savoir mieux que quiconque.
Et il se mit à fredonner la mélodie cachée dans les *Esaltazioni* , que je n'aurais jamais cru avoir composée. Mais elle était là, claire et nette comme un jingle de propagande au milieu d'un requiem.

Andrés Funes, qui jouait le rôle de prête-nom, n'était pas l'ami que j'avais imaginé, celui à qui je confiais mes secrets les plus intimes. Il était tout autre, dissimulant des choses comme il en avait dissimulé tant durant son enfance. Je ne pouvais pourtant pas lui en vouloir. La honte est un sentiment trop profondément enraciné dans l'âme, et elle est quotidiennement alimentée par la culpabilité. Le regard des autres n'est qu'un instrument qui mine et pénètre le terreau fertile de l'échec.
Mais je ne pouvais pardonner ; ma mère me l'avait appris. Nicola, mon père, était parti trop tôt, m'abandonnant à son emprise – simple culpabilité, simples exigences, simple angoisse – d'où mes yeux effleuraient à peine le monde. Il avait laissé derrière lui un idéalisme inébranlable, l'anarchie des sentiments, la violence de la beauté au milieu de la saleté domestique, et les extases éternelles et invisibles de la musique. Les secondes comme des heures, les heures comme des éternités. L'immortalité de l'art face à la fugacité de l'ingénierie, qui s'effondre devant la puissance impérieuse de l'hydrogène.
L'union de mes parents était une union entre les sexes, et une bonne éducation en assurait le bon fonctionnement. Ce n'était pas une fraternité d'âmes, comme je le croyais avec Andrés. Et maintenant, je savais que ce n'était pas le cas non plus. Que rien de tout cela n'existait.
Et maintenant, le désir insatisfait cherchait à se débarrasser des vestiges de sa concupiscence et trouva dans l'occasion publique l'occasion privée.

Nous avons rencontré le colonel au sauna du Castelar. Il avait failli me prendre sous son aile. Je me déplaçais autour de lui, évitant ses gardes du corps qui m'ont ignoré dès qu'ils m'ont aperçu. À travers la vapeur, j'ai remarqué la cicatrice chirurgicale de l'attaque dont on avait tant parlé, à cet endroit précis. Face à face, en sueur, une serviette à la main, j'ai observé les gouttes de transpiration sur son épaisse moustache. Son regard était fixé sur moi, non pas souriant, mais interrogateur.
— Avez-vous pensé à quelque chose ? Jetez-le en prison, ça suffit.
« Ce que je me demande, Colonel, c'est pourquoi vous ne fabriquez pas vous-même un dossier contre lui, ou pourquoi vous n'envoyez pas vos hommes de main à ses trousses, pour ainsi dire. Andrés n'est qu'un pauvre type… »
« Ces pauvres types sont les plus dangereux, gamin. Ils sont comme les couches d'un oignon ; plus on les enlève, plus ils font pleurer. »
Alors je lui ai raconté mon fantasme, celui des duos de voleurs dont j'avais lu l'histoire dans la presse.
Il me regarda avec satisfaction.
— Bonne idée, fiston. Tellement simple, mec, j'y aurais jamais pensé. Tu es clairement un artiste…
Il se leva, me serra dans ses bras et quitta le hammam. L'homme fort, le beau-père. Le mentor de mon orgie.
Les hommes de main, qui, de ce fait, n'avaient pas de nom et ne se désignaient pas ainsi, m'ont mis en contact avec la racaille. Pas un quartier pauvre ni un bidonville. Un appartement à Recoleta, à l'angle de Talcahuano et de Sánchez de Bustamante. Une femme aux cheveux platine et aux yeux noirs, vêtue d'une robe de créateur mais les lèvres gercées, mâchant du chewing-gum. Sa voix était aiguë, son comportement indécent. Je n'ai jamais rencontré son compagnon.
Elle m'a salué en regardant par le judas, par-delà la mince barrière de l'interphone. Après les présentations d'usage, qui faisaient office de mot de passe, nous avons discuté et convenu de mes besoins. Les frais, bien entendu, étaient pris en charge par mon parrain.
« Juste pour lui faire peur », lui ai-je dit avant de partir. « Pour lui faire peur, tu comprends ? »
Elle sourit, m'enveloppant le visage du parfum de Bazzoka.
« Reste calme », m'a-t-il dit.

Je voulais connaître la méthode, le processus étape par étape, comme pour une composition musicale ou la construction d'une maison. J'imaginais le motel miteux où elle l'emmènerait, délabré, comme celui qu'Andrés fréquentait, ressemblant de l'extérieur à une prison avec ses hautes fenêtres à barreaux et son unique entrée, un portail latéral.
Je savais que ce soir-là, cela allait arriver. Par une sorte de coïncidence astrologique, mêlant catastrophes personnelles, c'était le jour même de la première des *Esaltazioni* à la Wagneriana. J'ai renoncé à jouer. Assise au premier rang, sous le regard de tous avant et après le concert, j'observais Alina diriger l'ensemble de chambre sur scène. À la dernière note, elle se leva, laissant son alto et son archet sur sa chaise, et après les applaudissements, elle m'invita à la rejoindre.
Le colonel et toute une armée d'hommes, dissimulés en civil parmi la foule, me soutenaient. Debout là, la main de mon ex-femme à la main – elle essayait de tourner la page –, il savait déjà qu'il serait l'exécuteur testamentaire de mon œuvre future. Sonia, la fière Sonia, était restée dans son appartement, peut-être en train de peindre, peut-être de choisir les toiles pour une nouvelle exposition au Musée des Beaux-Arts. Je lui ai demandé de ne pas venir avec moi ; elle a accepté comme si elle s'y attendait.
Savait-elle ce qui allait se passer cette nuit-là ? S’en doutait-elle seulement ? Depuis, je crois que oui, mais elle n’a rien pu faire. Les femmes comme elle aiment et assistent à l’inévitable destruction de leurs amours.
Dans chaque visage du public, se dessinait le visage d'Andrés enfant. Dans les cadets presque imberbes, invités au concert pour leur beauté et leur allure efféminée, je voyais le visage adolescent qui avait pleuré sur la place. Et dans les visages burinés, barbus ou rasés de près des officiers, je voyais Andrés dans son lit de dortoir, effrayé, vaincu. Peut-être, désespéré.
Je n'avais d'autre choix que d'attendre : les salutations et les félicitations, les poignées de main et les promesses de dîners et d'événements. Le projet de spa avait été annoncé, bien sûr. Nous sommes allés dîner, et Alina, renaissante, extatique, m'a serré dans ses bras et m'a caressé la cuisse pendant le repas. Cela m'a excité, évidemment. Je suis un homme, après tout, même si j'ai pensé à cet autre homme à l'auberge de jeunesse, dans

quel état de détresse je ne sais pas. Comment l'avaient-ils traité ? Que lui avaient-ils fait ?
À trois heures du matin, le colonel s'est approché de moi et m'a chuchoté quelque chose à l'oreille. Il devait partir, m'a-t-il dit ; il ne pouvait pas livrer ses hommes à la police. Il s'était passé quelque chose à l'hôtel, quelque chose d'inattendu.
J'ai pris un taxi. Le chauffeur a regardé le panneau, m'a fait un clin d'œil et a dit :
« Ce n'est pas très propre, monsieur. J'en connais un meilleur ; si vous le souhaitez, je peux vous y emmener. »
Je l'ai surpayé, j'ai quitté les dalles cassées pour rejoindre le trottoir et j'ai sonné. Le caissier, à moitié endormi, a écouté mes explications. Soit il faisait semblant de ne pas entendre, soit il était tout simplement stupide, mais il avait déjà été prévenu. Je lui avais dit d'appeler la police quand je le lui dirais, pas avant. Il a hoché la tête, me prenant pour un policier.
J'ai descendu le couloir sombre. Des portes ouvertes, des lits défaits, d'autres fermés comme dans une morgue, d'où s'échappait une odeur de bière éventée et d'urine rance. Au bout, la chambre à la porte ouverte, sans poignée. Le lit près de la fenêtre condamnée, le sol en bâche plastique rapiécée. La lumière était éteinte, mais j'ai aperçu le corps d'Andrés sur les draps froissés. Nu, allongé sur le dos, il semblait dormir.
Je me suis baissée pour le réveiller, mais j'ai trébuché sur quelque chose par terre. J'ai allumé la lampe de chevet, qui, miraculeusement, a fonctionné, mais elle était faible et tamisée. Le corps de la femme gisait là, en sous-vêtements, le crâne fracassé.
Je me suis assise sur le lit et j'ai saisi les mains d'Andrés, qui étaient couvertes de sang.
J'imaginais, comme si j'avais été là pendant qu'ils interprétaient ma musique sur scène, la chorégraphie des événements dans cette chambre d'auberge, le rassemblement du destin funeste, le plus grand et le plus talentueux ingénieur.
L'entrée de l'hôtel, le passage dans le couloir, au milieu des baisers et des rires. Le lit, les vêtements éparpillés, puis l'assaut de sa partenaire alors qu'Andrés était déjà emporté, distrait, voilé par l'alcool de cette femme qui l'avait embrassé et peloté, le laissant nu et sans défense comme un

vieillard, avec pour seule arme ses mains, qui finalement ne lui furent d'aucune utilité.
Ils l'auraient sans doute ligoté, se seraient moqués de lui, auraient même joué de ce comportement incongru et discordant, si rare chez les gens ordinaires qui étaient habituellement leurs victimes. Ils se seraient demandé pourquoi cet homme pleurait comme un enfant, implorait leur pardon entre deux sanglots, ou suppliait grâce comme si ces deux prisonniers étaient ses parents.
À un moment donné, leurs rires ont baissé leur garde, et le type a probablement laissé tomber son arme quelque part. Ils se sont dit qu'ils pourraient peut-être encore l'embêter un peu ; qui s'en apercevrait, de toute façon ? Le type était fou, complètement cinglé.
Ils n'ont rien vu venir. Il lui a sauté dessus, l'a peut-être frappée avec le pistolet. Le type, qui sait, un de ces voleurs qui ne font que voler, un de ceux qui agissent ainsi quand leurs complices sont ligotés ou à terre, et qui se débattent avant de s'enfuir, a eu peur : son complice était mort, l'autre était comme un fou furieux avec son revolver à la main, et la police allait arriver d'une minute à l'autre.
Il n'y avait pas de retour en arrière possible, et aucun moyen de réparer les choses.
« Je ne voulais pas ça », lui ai-je dit lorsqu'il a ouvert les yeux et a tenté de me dire ce qu'il savait déjà. Il ne m'écoutait même pas, pleurant entre deux quintes de toux, me serrant les mains, suppliant comme un ivrogne désespéré.
On l'emprisonnerait à vie, jusqu'à ce qu'il meure de son plein gré dans une cellule d'isolement, perdu dans la solitude qu'il avait choisie. Il n'était pas un homme qui se contentait de survivre en prison ; contrairement à tous les autres, son âme était un chant de chambre, une profonde exaltation des tourments intimes et des extases contrariées.
La solitude était sa seule amie, l'impuissance sa seule capacité.

Alors j'ai saisi le fusil abandonné qui gisait sur le sol, recouvert des draps. Je l'ai pointé sur Andrés et j'ai tiré.
Les empreintes digitales du prisonnier évadé des lieux du crime, relevées sur l'arme, permettraient de clore l'affaire.

Mais avant de demander au gérant d'appeler la police, il avait besoin de temps pour construire d'autres illusions d'imagination afin de compenser les catastrophes du monde.
Assise sur le lit, j'ai posé la tête d'Andrés sur mes jambes, caressant ses cheveux comme un enfant, et j'ai attendu que les premiers rayons du soleil filtrent à travers les lamelles du store toujours fermé.

1

Dis-moi, Lisandro. J'étais moi aussi amoureux de Mecha, tout comme Arturo, son cousin, et Franco, le garçon de ferme. Mais par où commencer, je me demande, quand tout est si confus : eux, la terre et mes sentiments.

Le ranch Sanhueza était le plus grand de General Lavalle. On les respectait pour leur passé austère et modeste, semblable à celui de tout colon espagnol, basque pour être précis, à l'image de l'arrière-grand-père qui s'était installé sur cette plaine arborée qui lui rappelait à peine, peut-être, les saulaies de sa terre natale. Tout avait commencé par une parcelle de terre sans nom ni propriétaire reconnu, sur les rives d'un ruisseau qui, au fil des décennies et jusqu'au tournant du siècle, finit par s'assécher, ne laissant derrière lui qu'un petit pont de bois qui existe encore aujourd'hui. Les récoltes successives, tout aussi souvent infructueuses, furent héritées par le fils unique que le père et sa femme avaient amené avec eux à la naissance. Espagnol de naissance, mais créole par éducation, Humberto Sanhueza troqua la charrue contre des harnais et se mit à élever des chevaux. Il s'y connaissait un peu, car il avait grandi à la campagne avec les journaliers que son père employait et ne payait pas toujours. À la moisson, il ne restait plus que des chaumes, vestiges de la sécheresse, des pluies torrentielles ou d'une mauvaise gestion des cultures. Il avait aussi appris des voleurs de bétail à la fin du siècle, alors qu'il était encore adolescent, voire plus jeune, en voyant comment les chevaux étaient mieux traités que les hommes, sans parler des femmes de la campagne, qui semblaient être des bêtes de somme et de procréation, portant des ballots sur le dos et des enfants contre leur poitrine.

Tout cela dura un peu plus d'un quart de siècle. Au début de 1920, le fils aîné vit son père mourir sous les coups des voleurs de bétail qui le

harcelaient depuis des années, sans doute jaloux de la prospérité et du beau cheptel qu'il avait réussi à élever sur les rives de l'Ajó, un étrange mélange de fumée et d'air marin, si proche et pourtant si lointain, qui évoquait la sécheresse du sable, comme des dunes invisibles baignées de soleil. Les chevaux étaient élevés en bonne santé et robustes, mais la prospérité économique était aussi précaire que les besoins en soins étaient intenses. Les vols étaient incessants, et bientôt, on dépensait davantage pour se protéger en corrompant les commissaires de police successifs, puis les conseillers municipaux, dont les mains changeaient constamment et étaient si nombreuses qu'elles restaient toujours vides.

Le futur père de Mecha s'appelait Enzo Sanhueza. Lui et son unique frère cadet restèrent seuls sur le ranch principal, qui s'étendait déjà sur plusieurs lieues, occupant une partie de la ville. Celle-ci s'étendit vers l'est pour se distinguer des propriétés de cette famille qui avait survécu aux raids de la fin du siècle et aux vols de bétail. Mais la politique empiétait sur la vie sociale, même dans ces contrées, et les propriétaires terriens, aussi modérés fussent-ils, n'étaient pas entièrement bien vus.

Son ranch hypothéqué auprès de la Banque Provinciale, son frère étudiant la médecine, Macario Sanhueza, les cheveux gominés, toujours tiré à quatre épingles pour monter les magnifiques chevaux bais hérités, et avec à peine vingt chevaux sauvés des ravages grâce à un changement de gouvernement, Enzo, le futur père de Mecha, changea de cap. Si les Anglais sont si efficaces et prolifiques, si leur implication dans les biens nationaux – terres, chemins de fer, entreprises, gouvernements – a engendré tant d'activités insidieuses, pourquoi ne pas les imiter ? se demanda-t-il.

L'apathie de ces Espagnols, si indignés, semblait impossible à éradiquer, mais il tenterait au moins de les éduquer à l'anglaise. C'est ainsi que débuta l'élevage de moutons. Lui, qui n'y connaissait rien, vendit les chevaux aux Anglais, car c'est ainsi qu'ils appelaient tout le monde, même les Écossais, les Gallois ou les Irlandais, tous entreprenants et également intéressés par les richesses de ce qu'ils nommaient la pampa argentine. Certains plus que d'autres, ils travaillaient la terre avec un sens aigu des opportunités, tel un signal d'alarme. Ce qu'il parvint à gagner, peu de choses, lui apporta néanmoins une certaine renommée, qui s'ajouta à celle dont jouissait déjà sa famille.

L'histoire, que j'ai entendue maintes fois en ville, et que Mecha et les garçons m'ont même racontée sous différentes formes, raconte que le candidat à la présidence de l'époque, Alvear, était venu avec sa femme, une chanteuse d'opéra, entourés de la crème de la société de Buenos Aires, pour visiter la ville pendant sa campagne. Rarement avait-on vu une telle démonstration de bon goût au milieu de cette foule respectueuse de paysans et de femmes de la campagne. Il se trouve que, ce dimanche-là, les deux derniers chevaux Sanhueza étaient à vendre. Enzo attendait, assis dans un fauteuil à bascule, fouettant le sol avec des herbes folles, le regard perdu dans le soleil de l'après-midi. Dans le bosquet voisin, des chiens s'accouplaient près de couples faisant de même, profitant peut-être de la seule occasion qui leur restait.
Le président, qui, bien que n'étant pas encore président, ne ressemblait pour l'occasion qu'à un habitant de Buenos Aires bien habillé : bottes hautes, pantalon en gabardine, chemise en lin et mouchoir en soie, ôta son chapeau devant les jambes écartées et ouvertes de Sanhueza.
-Comment vas-tu, mon ami ?
Enzo le regarda en se protégeant les yeux du soleil.
« Bonjour patron », répondit-il. « Comment puis-je vous aider ? »
Don Torcuato apparut, désigna les chevaux bais et s'enquit de leur prix.
« Lequel, mon ami ? » lança Enzo en se levant pour s'essuyer les mains sur son pantalon et en saluant l'homme de Buenos Aires.
-Tous les deux, mon pote.
« Mince ! » s’exclama Enzo, surpris, ignorant la présence de dames de la haute société à proximité. Il ressentait encore les effets de sa sieste et du vin du barbecue. « Excusez-moi, monsieur… mesdames… mes bonnes manières. »
Don Torcuato rit et lui tapota l'épaule pour dissiper toute trace de manières distinguées. Ils se dirigèrent ensuite ensemble vers le corral. Tandis qu'il observait les animaux, tournant autour d'eux et recevant les conseils des hommes qui accompagnaient l'homme politique, il fut interrompu par sa femme, la célèbre soprano. Grande et mince, elle ressemblait presque à une vestale d'un opéra wagnérien. Elle voulait monter à cheval, et il était impossible de la dissuader.
Enzo était bien sûr méfiant, mais pas envers les personnes qui accompagnaient la future présidente. Après des tentatives infructueuses

pour la convaincre du contraire, ils préparèrent la selle pendant qu'elle se changeait dans une épicerie avec une amie, peut-être une dame de compagnie. Elles revinrent en riant ensemble, et Enzo lui tendit la main pour l'aider à monter. Pendant l'attente, les hommes avaient chuchoté entre eux, suspicieux, mais Don Torcuato semblait satisfait. Et Enzo, plus encore, était euphorique. L'argent que l'homme lui avait offert était presque égal à ce qu'il avait reçu pour tout le terrain qu'il avait vendu, ou plutôt, pratiquement donné. Il ne manquait plus que tout soit gâché par une femme capricieuse qui pourrait tomber, se blesser, voire se tuer. Enzo était un célibataire endurci à l'époque, et le resterait longtemps ; les femmes le dégoûtaient, disait-il, avec leur étroitesse d'esprit et leur inconstance.

Mais Mme de Alvear se comporta comme une cavalière experte, ou plutôt comme une cavalière ordinaire, habituée à maîtriser son cheval selon son caractère et son tempérament. Après avoir fait plusieurs fois le tour de la monture, elle revint sur le chemin de terre et donna son accord pour l'achat.

Enzo fit ses adieux à ce qui restait de son héritage ce même après-midi. Il cacha le chèque dans ses sous-vêtements et, le lendemain, se rendit à la banque pour rembourser l'hypothèque du ranch. Il ne lui restait que peu d'argent pour poursuivre son projet, mais la banque lui en accorda un nouveau lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé ce dimanche après-midi. Les employés de la banque l'accueillirent respectueusement et, dès lors, alors qu'Alvear allait bientôt accéder au pouvoir, les Sanhueza – Enzo avec ses moutons et la tonte, le ranch reflétant de plus en plus son statut, Macario, étudiant en médecine, qui se tourna vers la médecine vétérinaire lorsque son frère lui lança un ultimatum : soit continuer à suivre ses caprices et abandonner le ranch, soit enfiler sa culotte de cheval et se salir les mains. Il semble que l' air de la campagne coulait dans le sang des Sanhueza , car les attraits et le luxe de Buenos Aires ne firent pas long feu pour Macario ; après tout, c'était un garçon qui aimait les femmes par-dessus tout, et il pouvait les trouver partout.

Les frères Sanhueza, séparés par sept ans, perpétuaient la bonne réputation de leur famille. De vrais hommes, disaient certains, à la fois progressistes et conservateurs, ils ne franchissaient le seuil d'une église que pour accompagner une amie de passage (pour le cadet) ou pour des

funérailles (pour l'aîné). Ils tondaient les moutons, soignaient leurs gales et aidaient à la mise bas. Macario avait changé, devenant à la fois paresseux et raffiné, et laissant pousser ses cheveux et sa barbe. Les ouvriers agricoles et les propriétaires terriens faisaient appel à lui pour le moindre souci de santé de leurs animaux : chiens, chats, lapins, vaches ou cochons. Il avait même aidé une nonagénaire à faire survivre son canari quelques jours, pour qu'elle le perde moins.
Les femmes l'idolâtraient, et beaucoup se demandaient, comme son frère, s'il avait eu des enfants hors mariage. Mais c'était pour cela qu'il avait étudié, confia-t-il à Enzo un soir, alors qu'ils revenaient des champs, chacun une bouteille de vin à la main et l'autre sur les rênes de leur cheval.
-Enzo, je ne sais pas comment tu fais.
L'autre, dans l'obscurité, laissa échapper un rire teinté de sarcasme.
Macario se maria le premier. Il n'y avait ni amour, c'était évident lors du mariage, ni beauté, car la petite Chinoise, comme Macario appelait sa femme, avait la peau mate mais était jolie. Il l'avait mise enceinte, mais il n'avait pas su la conquérir comme il l'avait fait avec les autres. « Il n'y a pas de remède », lui dit-elle, les mains sur les hanches, le noir de ses yeux contrastant avec la blancheur de ses dents qui lui avaient souri tant de fois. C'est cette année-là qu'Arturo naquit ; je parle des années 1930, lorsque les militaires arrivèrent avec leurs apparences démocratiques et leurs méthodes de facto.
Des inspecteurs furent envoyés au ranch pour vérifier le respect des normes sanitaires, toutes conçues dans une optique de développement national. Cependant, les troubles sociaux occultèrent les manœuvres douanières à l'importation, tellement alourdies par de nouvelles taxes qu'il était impossible de savoir à qui ou à quoi elles s'appliquaient. Grâce à une propagande vantant les progrès de l'industrie nationale, le pays fut proclamé grenier du monde et le bétail fut exporté pour des millions de pesos. L'élevage ovin dépendait de l'industrie textile pour sa commercialisation. Quelques usines virent le jour durant cette période et certains tissus attirèrent l'attention à l'étranger. Toutefois, ce commerce n'était pas aussi lucratif que la vente directe à l'export, mais les vêtements confectionnés avec ces laines revenaient au pays et se vendaient plusieurs fois plus cher que s'ils avaient été fabriqués localement. Le gouvernement ferma les yeux et les hommes d'affaires s'enrichirent.

Enzo voulait simplement vendre, peu lui importait à qui. Du moment qu'ils payaient, cela lui suffisait. Aussi ne fut-il pas surpris le jour où, se rendant à la Banque Provinciale pour ouvrir un nouveau compte, le directeur le convoqua dans son bureau ; la nouvelle succursale était placée sous la tutelle d'un conseil d'administration nommé par le gouvernement.
« Don Enzo, dit le directeur au célibataire désormais célèbre qui approchait la quarantaine, j'ai un conseil à vous donner, mon ami. En tant que client fidèle depuis de nombreuses années, j'ai l'obligation morale de vous conseiller de vous adapter aux changements à venir. »
Enzo jeta un regard sarcastique autour de lui, allant même jusqu'à regarder par la fenêtre pour voir s'il pouvait apercevoir des signes d'une tempête imminente ou l'arrivée d'un régiment.
« Mon ami, dans notre ville, une succursale de la Bank of London ouvrira bientôt ses portes. Je vous le dis en toute confidence, car cela n'a pas encore été annoncé officiellement, mais je considère qu'il est de mon devoir de partager avec les personnes en qui j'ai confiance les avantages que cela nous apportera. »
Enzo imaginait les brouettes de billets et de lingots d'or déferlant à travers les portes de la banque, comme dans un film muet de Charlie Chaplin. Il n'y avait plus de retour en arrière ; il l'avait voulu, et il l'avait obtenu.
On lui ouvrit un compte à la Banque de Londres, qui n'eut jamais de succursale dans la ville ; il s'agissait d'un compte joint avec la banque provinciale. Tous les flux financiers, entrants et sortants, étaient transmis au ranch par relevés bancaires mensuels. C'est ainsi qu'il rencontra sa future épouse ; elle était la secrétaire du représentant qui le recevait dans son bureau austère, typique d'un riche propriétaire terrien. Don Mac Alister arrivait ponctuellement le samedi après-midi, accompagné de sa secrétaire, Mlle Martina Larrière, qui notait scrupuleusement chaque conversation jusqu'à la fin de la réunion, qui se terminait par un agréable thé, mélange de spécialités locales et anglaises. Elle traduisait parfaitement les propos de son patron, si bien que M. Sanhueza ne manquait aucun détail des transactions, ce qu'il ne parvenait pas toujours à faire, à en juger par l'expression de plus en plus souvent désorientée, voire distraite, du viril M. Enzo. Un homme au visage buriné mais aux traits harmonieux, une barbe courte et hirsute, des cheveux bruns clairsemés et ondulés, et des yeux bleus comme l'océan tout proche, celui qu'elle

connaissait de ses étés à Mar del Plata. Monsieur Mac Alister leur offrit du café au lait, contemplant avec émerveillement les deux Argentins qui se souriaient en partageant un maté, qu'ils se passaient de main en main, la bouilloire étant sans cesse remplie d'eau chaude, jusqu'à ce que la nuit tombe sur la pampa et qu'il insiste auprès de sa secrétaire pour qu'ils rentrent à Buenos Aires. Le chauffeur arriva les chercher à huit heures du soir, mais un jour, elle refusa de l'accompagner.
« Monsieur Sanhueza m'a invitée à passer dimanche au ranch », dit-elle, près du portail où la voiture attendait, une des portières arrière ouverte. Le banquier anglais dut se dire qu'il avait perdu une autre secrétaire, une excellente, au profit des fameux gauchos argentins, mais que pouvait-il faire ? Après tout, ce n'était qu'un lien de plus que Sa Majesté tissait avec ces contrées lointaines. Il était peut-être habitué à ce que le mariage scelle des liens commerciaux indéfectibles, et il avait raison. Bientôt, les voisins et connaissances des Sanhueza virent en Mlle Larriere la seule femme à avoir conquis le cœur et le corps d'Enzo, chose si difficile à obtenir pour la gent féminine.
Deux ans après la naissance de son neveu Arturo, Martina donna naissance à Mercedes. Dès lors, les deux cousines semblèrent destinées à ne jamais se séparer, comme un mariage arrangé avant leur conception, où les facteurs familiaux se mêlaient aux facteurs financiers, à l'instar des plus grandes aristocraties.

Je n'ai vu Mecha que trois fois dans ma vie. La première fois, c'était à l'adolescence ; j'avais dû faire une course pour le ranch, à la demande de ma mère, qui gérait alors les commerces familiaux dans le coin. Je suis un Goncalvez, comme on nous appelle parfois, croque-mort de métier, éboueurs, récupérateurs de tout ce dont personne ne veut. La tonte des moutons laisse beaucoup de terre qui encrasse les hangars où l'on travaille, ou tout simplement le sol si c'est dans les champs. Sanhueza nous avait embauchés il y a longtemps, et j'apprenais le métier.
Je suis allé au ranch dans ma vieille charrette, seul, avec l'allure d'un adolescent rebelle défiant les souhaits de ma famille : cheveux noirs, teint aigre, yeux verts moisis, barbe naissante que je trouvais encore clairsemée et irrégulière, comme des taches noires sur mon visage, telles des fosses septiques. Comment aurait-on pu m'aimer dans cet état ? Et quand j'ai vu

Mecha cet après-midi-là, en apportant les journaux à son père, assise dans le rocking-chair, buvant du maté avec sa cousine, je suis tombé amoureux, littéralement et instantanément. Il ne pouvait en être autrement ; quiconque la verrait ressentirait la même chose. Sa beauté était malsaine pour tout cœur encore vierge, et je supposais que c'était vrai même pour ces hommes endurcis, marqués par le travail de la ferme. Aussi bien le silencieux Arturo, avec son âme de poète en herbe, que l'austère Franco, avec sa chair maudite héritée.

J'ai serré la main à chacun d'eux, car déjà à cette époque, ils formaient un trio inséparable : à la campagne, dans les bourgs et les villes, on les voyait marcher ou chevaucher avec une harmonie remarquable. Bien que l'on sût que les cousins se marieraient un jour, un lien de sang aussi étroit n'était pas bien vu, même si les coutumes le permettaient. Franco était donc une figure prodigieuse à leurs yeux, et l'image qu'ils projetaient offrait un équilibre parfait, tel un triangle indissoluble à moins que tous trois ne disparaissent simultanément.

C’est ce que je pensais, bien sûr, tout en souhaitant secrètement que ma petite amie Clarisa, la sœur de Franco, soit aussi belle que Mecha, mais c’était impossible. Les Espinoza étaient les vilains petits canards du quartier de Lavalle, les voyous, les marginaux qui évitaient tout contact, gardant obstinément leurs malheurs pour eux – des malheurs qui étaient et allaient devenir nombreux. Des hommes de la campagne, certains à moitié fous, d’autres obsessionnels, semant les graines de la mort dans leurs âmes tout en s’exerçant à l’art de détruire la terre même qu’ils tentaient de cultiver . Ils étaient de ceux qui tuent ce qu’ils aiment, et cet amour est aussi sombre qu’une fosse septique.

Mecha avait hérité de la douceur de sa mère et de sa même intelligence pour les mots et les langues, mais elle aimait passer du temps avec les hommes, apprendre le métier de la campagne avec son père et avec Franco, et lorsqu'elle rentrait à la maison, Arturo lui lisait des livres, et elle s'endormait la tête posée sur l'une de ses épaules, bercée par la vibration de sa voix au rythme des phrases.

Clarisa, en revanche, était une jeune fille de la campagne, pure et sans instruction. Elle était toujours avec ses trois frères, et la seule figure féminine, sa mère, n'avait de temps que pour la maison et pour les hommes de la famille, qui étaient turbulents et querelleurs.

J'adorais ma copine, bien sûr. Clarisa était jolie, même si elle l'était moins que Mecha. Elle était encore naïve et espiègle, comme une petite fille, bien qu'elle ait presque l'âge de Mercedes. Elle était plus petite, avec des cheveux roux et un teint hâlé, contrairement à Mecha, qui avait la peau très claire et les cheveux bruns, et qui était grande et mince, à peu près de la taille d'un adolescent. Clarisa jouait dans les champs, et les tâches qu'elle entreprenait restaient interminables. Que pouvait-elle bien faire, n'ayant jamais rien appris, ses frères monopolisant tout – l'attention et les soucis – ? Ma copine Clarisa était comme une perdrix : elle courait, se faufilait, espionnait, détruisait tout ce qu'elle essayait de réparer, puis s'arrêtait avec un sourire auquel on ne pouvait qu'être indulgent.
Clarisa adorait son père et aimait ses frères, et c'est là que j'entrais en scène, détournant l'attention de ces relations qui abritaient le mal naissant. Avant même que quoi que ce soit ne se produise, sa mère joua les entremetteuses. J'étais un jeune homme prometteur, bien sûr, avec ma famille sur les épaules, sachant que ces épaules étaient aussi solides que le bois d'un cercueil, et qu'elles dureraient sous terre presque une éternité. Cet après-midi-là, je ne crois pas que Mecha m'ait même regardée, tellement elle était absorbée par sa conversation avec Franco, qui expliquait quelque chose sur les moutons, mimant le geste de les tenir par la peau, comme pour lui montrer comment les tondre. Aucun des trois ne daigna me regarder, et surtout pas Arturo, qui, indifférent à la conversation de sa cousine, lisait tranquillement, les pieds posés sur la rambarde du porche. Je passai devant eux pour aller à la cuisine, où Enzo Sanhueza avait chargé quelqu'un de servir des rafraîchissements aux visiteurs et aux fournisseurs pendant qu'il s'occupait des affaires courantes. Il me serra la main et me demanda de transmettre mes salutations à mon futur beau-père, avec qui il avait eu des différends toujours réglés par lui, qui possédait tout, en accordant le bénéfice du doute à Don Pedro Espinoza, qui ne possédait rien. Le père de Clarisa, qui avait incendié des terres pour se les approprier, était un homme malade et dangereux. Dans le regard du rancher, je vis aussi la mission qu'ils m'avaient tous confiée : sauver Clarisa.

C’est pourquoi mon amour pour Mecha était purement platonique, à tel point qu’elle ne se souvenait même plus de mon visage, ni même de mon nom, et la deuxième fois que nous nous sommes revues, elle ne m’a pas

reconnue. Elles voyageaient à Buenos Aires, et je me souviens que la première fois, Mecha était ravie de retourner au ranch, me racontant ce qu'elle avait vu : les immeubles et les rues asphaltées, les lumières et les cinémas, et l'université où Arturo comptait étudier après le lycée dans notre ville. Pendant ce temps, ma relation avec Clarisa se renforçait, et je rendais visite au pauvre ranch Espinoza. J'y croisais Franco, le fils aîné de Raúl, le premier-né de Don Pedro, mais Franco travaillait et vivait au ranch Sanhueza et s'éloignait peu à peu de sa famille. Il avait un petit frère auquel il tenait beaucoup. Parfois, nous bavardions, presque par monosyllabes, juste assez pour comprendre nos malheurs respectifs. Moi, condamnée à être une jeune fille-femme qui ne grandirait jamais, lui, sachant qu'il serait toujours relégué par sa classe et sa famille.
La menace Espinoza se concrétisa par de nouveaux incendies. La municipalité intervint, mais le vieux Don Pedro eut la malchance d'être le seul à bénéficier de la protection du prêtre, le père Macabeo, originaire d'une petite ville, qui savait user de son influence auprès des autorités. À la mort du vieil homme et lorsque ses fils devinrent les suspects, même l'influence du vieux docteur Ruiz ne put rien y faire.
Puis survint l'incendie où périt le prêtre. L'incendiaire était déjà mort, mais ses fils avaient retenu la leçon qu'on leur avait inculquée depuis si longtemps, et comme les fils de leur père, ils s'en sortirent indemnes, du moins aux yeux de la loi. On raconte que c'était une vengeance, que les garçons Espinoza avaient juré vengeance, que le prêtre avait couché avec leur mère comme avec toutes les autres filles de la ville, et qui sait quoi d'autre. Tout cela était connu et considéré comme une chose banale, aussi ordinaire que les arbres et l'eau de la rivière.
Mais Clarisa était elle aussi impliquée dans l'incendie, fidèle à sa nature de commère, se mêlant de tout, et regrettant l'absence du vieil homme enterré à l'endroit même que les frères avaient incendié. Elle fut la victime sacrificielle, le bouc émissaire providentiel des péchés des Espinoza, qui, au final, ne se rachetèrent de rien.
Clarisa n'est pas morte, mais son corps entier a été brûlé. Alité pour le restant de mes jours, je suis devenu son mari, et elle, la croix dans un cercueil que je portais sur mes épaules, symbole de mon héritage familial, de ma descendance et de ma malédiction.

2

J'aurais pu revenir sur ma promesse, qui n'en était d'ailleurs pas vraiment une, mais simplement un accord tacite fondé sur des sentiments partagés que même nous ne considérions pas comme définitifs. Elle était encore une enfant, émotionnellement parlant, et moi, un opportuniste sans scrupules qui, voyant une porte de sortie facile, me suis laissé emporter par les circonstances.

Mais lorsqu'on me l'a montrée brûlée, là, dans le champ calciné, entourée de policiers, de gendarmes, de médecins et d'élus locaux qui ne la regardaient même pas, plus intéressés par le cadavre du prêtre, qui empestait le brûlé comme un veau à la broche, son impuissance m'a semblé une fatalité. Habituée aux discours de ma famille, à ce sentiment que j'avais peu à peu appris à discerner avec le temps et l'expérience, à cette tâche de messagers et de moissonneurs de mort, l'idée de prédestination, d'irrévocabilité, m'était familière.

Il n'y avait pas de retour en arrière pour le corps de Clarisa, pas plus qu'il n'y en avait pour les actes commis entre nous. Les sentiments, contrairement à ce que beaucoup croient, sont irréversibles. Leur intensité peut varier, ils peuvent se métamorphoser en d'autres sentiments, plus ou moins différents, mais ils ne peuvent être abolis. L'expression maintes fois répétée « rien ne meurt, tout se transforme » est d'une évidence si crasse qu'il est honteux que l'humanité ait jamais été fière de l'avoir découverte. La mort elle-même n'est rien d'autre qu'une transformation, et ce que nous déplorons n'est que la forme que nous avons connue, désormais différente, désormais tout autre, mais de même substance. L'homme, cependant, enivré par les sensations de son corps, peine à concevoir ce qui se trouve au-delà ou à l'intérieur de ses sens.

Accroupi près du corps de Clarisa, sentant la fumée des pâturages autour de nous, les cris des femmes pleurant la mort du prêtre, brûlé comme dans un châtiment biblique, le regard angoissé des frères, interrogés par la police qui n'obtint d'autre réponse que cette expression toujours confuse, typique de tous les Espinoza ; je dis, entouré par le ciel humide de ce

matin-là, voyant les yeux ouverts de Clarisa, ses vêtements brûlés et trempés par les seaux avec lesquels ils avaient tenté d'éteindre le feu sur elle, et l'odeur de sa chair et de sa douleur, j'ai touché les doigts d'une main noire qui ne sentait rien, du moins à cet instant, au début de son supplice, et je me suis senti pour la première fois au seuil de la mort, à peine sorti de l'adolescence, et j'ai su que c'était l'événement qui m'était destiné, le point de départ de mon œuvre. La famille Gonçavez n'éduquait pas ses enfants ; Ils les envoyèrent tout simplement au front, et au milieu du champ de bataille, par-dessus les piles de cadavres, nous grimpâmes vers le grand maréchal qui, au-dessus de nous tous, contemplait le paysage désolé créé par son dessein.

Ils l'ont ramenée chez elle, ont soigné ses brûlures sur tout le corps et lui ont coupé les cheveux brûlés. Nue, elle n'en avait pourtant pas l'air. On lui a lavé la cendre à l'eau froide au milieu de ses cris déchirants qui mettaient tout le monde mal à l'aise : frères et sœurs, médecins, voisins – sauf moi, qui la tenais par le crâne désormais chauve, presque la seule partie de son corps où sa peau était encore intacte, grâce à l'abondante chevelure rouge comme celle de Clarisa, sacrifiée au feu. J'ai pressé mes lèvres contre son crâne dénudé tandis qu'elle roulait des yeux, me regardant, essayant de ne pas pleurer car même les larmes irritaient sa peau, jusqu'à ce qu'elle réalise que les grimaces qu'elle faisait pour les retenir tiraient sur sa peau brûlée comme une torture. Elle ne savait pas comment éviter chaque mouvement, aussi insignifiant soit-il, chaque contact, chaque grain de poussière ou goutte d'eau qui l'effleurait. Même respirer était une torture. Et ce n'était pas comme s'il pouvait parler ou même entrouvrir les lèvres. Je l’ai compris en caressant son crâne et en voyant ses yeux comme deux boussoles guidant mes doigts sur la carte de son crâne, taché comme des fragments de mer et de terre, de volcans en éruption et de tsunamis tentant de les éteindre.

Leurs cris, mon Dieu, comment les calmer ? Comment ne plus les entendre ?

Tout le monde dans la pièce le savait et me regardait. Même la mère, qui ne pleurait plus et avait décidé de ne plus jamais la toucher.

Les jours et les semaines passèrent, et peu à peu, les gens quittèrent la pièce. La mère pleurait pour une raison que nous ne comprenions pas : la mort du père Maccabée. Et les frères, dispersés, s’enfoncèrent dans

l’anonymat de la vaste campagne, où l’homme est une fourmi, et où les fourmis sont facilement écrasées, réduites en poussière et en terre.
Je me suis retrouvé seul avec elle. Si j'avais voulu partir, il était trop tard. Son regard me suppliait, et j'ai mal interprété ses intentions. Voulait-elle que je reste ? Voulait-elle que je mette fin à ses jours ?
Elle hurla, malgré elle, non par pitié – cela lui importait peu –, mais parce que son âme était dépourvue de toute conscience. Son âme, c'était son corps à nu, les lambeaux de peau recouvrant les ulcères que les brûlures avaient laissés cicatriser, le pus s'écoulant des infections, et les mouches qui se posaient sur elle, car elle ne supportait aucun pansement. Les onguents que les femmes du village lui avaient apportés ne l'avaient calmée qu'une heure ou deux, avant qu'elle ne les rejette complètement, car même en temps de paix, la guerre l'obsédait.
Elle murmurait des sons et des mots, mais son corps était raide comme un piquet, incapable de bouger. Je l'ai nettoyée, nourrie au biberon, puis à la cuillère quand elle a pu commencer à ouvrir la bouche. De l'eau, rien que de l'eau ; je vivais entourée de seaux que je changeais sans cesse et de chiffons que je jetais après usage. Je ne sais pas d'où venaient tous ces chiffons ; les femmes me les apportaient, les hommes me les tendaient après les avoir déchirés en morceaux, que j'utilisais pour nettoyer le corps de Clarisa.
Un jour, le docteur Ruiz, qui n'était là que par obligation, m'a dit que si elle avait survécu tout ce temps, c'était grâce à moi, grâce à mon dévouement. Il n'a pas parlé d'amour ; à vrai dire , je l'aurais mis à la porte s'il l'avait fait. Mais lui aussi, en tant que médecin, connaissait bien le cœur humain.
Elle était ma femme, et elle l'est toujours. Nous ne nous sommes pas mariés ; nous avons vécu ensemble comme mari et femme pendant les premiers mois, qui se sont prolongés jusqu'à un peu plus d'un an, avant que je ne l'emmène à Buenos Aires. Mais avant le voyage, je l'ai conduite de la maison de ses parents, un véritable havre de paix, jusqu'à ma maison en ville, ou plutôt à Lavalle, comme nous l'appelions tous. C'était l'une des premières maisons construites par la famille Gonçalves plus de cinquante ans auparavant : ancienne, de style colonial, froide, mais spacieuse et confortable, un véritable paradis miniature, un paradis hivernal ensoleillé, où les pièces étaient vastes et résonnaient des échos qui s'échappaient par les portes donnant sur la galerie intérieure entourant le patio. Au centre de

ce patio trônait une citerne dont les poulies grinçaient sous le vent, parfois sans raison apparente.

Je l'ai installée dans le grand lit double de la plus grande chambre, celle du fond, dont la porte était la première que l'on voyait après avoir traversé le long et étroit vestibule qui donnait sur le trottoir pavé. Une femme corpulente et discrète m'a aidée à la laver, la retournant sur le matelas si brutalement que Clarisa ne sentait pas la douleur du mouvement, mais plutôt l'atrocité de l'immobilité qui s'ensuivait. C'était la seule solution, bien sûr. Et la nuit, il m'arrivait de veiller assise dans un coin, ou de m'allonger près d'elle, nos corps séparés par des oreillers qui ne la blesseraient pas. Son corps se transformait lentement en une cicatrice ridée et continue. Par moments, elle ressemblait à un serpent. Toujours nue, elle ne supportait que les draps de soie, mais elle frissonnait de froid et hurlait quand j'essayais de la couvrir d'une couverture.

Les nuits de la seconde moitié de l'année arrivèrent. Les remèdes, les injections et les perfusions que le docteur Ruiz et tant d'autres lui avaient administrés après elle – des médecins qui la considéraient comme un monstre, un phénomène non pas scientifique, mais dû à une force surnaturelle et sinistre – ne lui firent aucun bien. Ils la calmaient un temps, mais ce répit était de plus en plus court. Ce n'était plus sa peau qui la faisait souffrir, mais la douleur sous les croûtes qui se détachaient lentement. Elle ne pouvait s'empêcher de se gratter si fort qu'elle hurlait sans cesse, me suppliant de les gratter avec mes ongles, jusqu'à ce qu'une nuit, ses supplications deviennent si intenses que je cède. Et elle saigna, ses veines apparentes tachant les draps, et le pus nauséabond qui emplissait la pièce depuis longtemps. La femme qui nous observait, effrayée, jeta un coup d'œil par la porte.

J'ai donc décidé d'ignorer ses supplications pour que ses souffrances cessent. Je brûlais d'envie de l'étrangler une fois pour toutes, car elle semblait se moquer de moi, exhibant la force de sa gorge, comme pour dire : « *Tu vois, tu vois, avec la seule chose qui me reste de bon, je vais te torturer, Lisandro.* » Mais elle ne demandait rien d'autre que la mort, la seule chose que je ne pouvais lui donner. Je n'avais pas le pouvoir d'ôter la vie de mes mains, qui n'étaient que les bras d'une pelleteuse de cimetière. La morphine ne faisait plus aucun effet sur elle ; on avait augmenté la dose à des niveaux dangereux, mais elle continuait de hurler de douleurs

internes que personne ne parvenait à identifier. Ruiz et les autres conseillèrent de l’emmener dans un grand hôpital, mais leurs arguments manquaient de conviction. Peut-être l’anesthésieraient-ils , ou la plongeraient-ils dans le coma. Combien de temps resterait-elle ainsi ? Des mois, peut-être des années. « Mais toi, Lisandro, au moins tu peux vivre ta vie », me dirent-ils. « Et à quoi me servirait-elle sinon à m’occuper d’elle ? » répondis-je. « Vous l’aimez tant que ça ? » Je ris intérieurement, ne laissant transparaître qu’un sourire, un sourire qui aurait facilement pu être confondu avec une émotion sincère.
Je ne l'aime pas, et pourtant j'ai besoin d'elle. Elle est ma tâche inachevée, mon affaire en suspens, ma pensée constante.
De la culpabilité, peut-être ?
Du ressentiment, très probablement.
Le lien qui m'unissait à Clarisa était d'une matière aussi forte que la haine, qui permet à l'objet de son obsession d'éviter de mourir dans la souffrance, car la douleur est expiation. Je me persuadais d'être l'instrument nécessaire, le messager désigné pour expier les meurtres passés et futurs des Espinoza. Peut-être ne mourrait-elle pas avant la disparition de la famille ou lorsqu'elle atteindrait l'impossible état de renoncement à soi et de béatitude. Tous les Goncalves ne sont pas croque-morts.
J'ai contacté Macario Sanhueza, le vétérinaire. Je l'ai trouvé au ranch, en train de soigner une génisse qui se vidait de parasites par le ventre ouvert.
-Quoi de neuf, docteur ?
Il me regarda, le visage froncé par la sueur et les sourcils froncés.
— Tu t’impliques… et toi, Lisandro ? Des nouvelles ? — Il me fixa du regard, pensant peut-être que Clarisa était morte.
-C'est toujours pareil, docteur.
À ce moment précis, la génisse mourut.
« Mince alors ! » s’exclama Macario. « Ces gamins n’y connaissent rien. Ils l’ont laissée grandir comme ça depuis sa naissance. On voyait des vers gros comme des serpents dans sa merde. Il n’y a rien à faire. »
Il ordonna aux ouvriers agricoles, qui le regardaient comme des imbéciles, de sacrifier la vache.
— Et brûlez tout ce foin et fermez-le hermétiquement. N'y laissez entrer ni les moutons ni les chiens.
Il m'a passé le bras autour des épaules et nous avons quitté le hangar.

« Tu vois, mon garçon, je vais devoir vacciner presque tout le bétail par précaution. Si la catastrophe ne se produit pas dans trois semaines, nous serons sauvés. »
-Si tu veux…
« Non, Lisandro, tu as tes propres affaires. Ici, les ouvriers agricoles m'aident, ainsi que mon frère et Mecha, bien sûr. Si tu la voyais… tu ne peux pas compter sur Arturo. Il écrit de la poésie et s'ennuie à mourir, mais je ne peux pas lui en vouloir, il fait ce que j'aurais aimé faire. »
On savait que la femme du vétérinaire n'était plus au ranch. Après les premières années, elle ne s'y était plus sentie à sa place ; elle était presque une servante, une femme de valet de ferme illettrée. Arturo ne se souvenait probablement même plus d'elle. Souvent, on voyait le père et le fils assis dans leurs fauteuils à bascule, savourant l'exotisme des nuits d'automne sous les arbres, alors que le froid commençait à s'installer, tous deux fumant la pipe. Le père contemplait la campagne, comme s'il apercevait la ville au loin ; le fils, un livre sur les genoux, tournait les pages comme celles qui tombaient des eucalyptus à cette heure du jour. Le parfum des arbres les enveloppait, et le tabac ne restait que dans leurs poumons, noyé sous les senteurs de l'automne.
J'avais presque le même âge qu'Arturo, mais j'étais l'opposé de son fils.
— Tu es un garçon très sage, Lisandro. Mais qu'est-ce que je raconte ! Tu es un homme maintenant.
Nous nous sommes arrêtés à la barrière et nous nous sommes assis pour regarder le feu de joie où les ouvriers agricoles jetaient les restes de la génisse, le foin et les chiffons. La fumée était noire, puis blanche, et s'élevait dans le ciel, se répandant au-dessus des champs.
Clarisa ne supporte plus la douleur, et je ne sais pas quoi lui donner… J’ai pensé à ce qu’on donne aux chevaux, ces sérums ou ces injections contre la douleur…
-Putain, gamin, tu sais déjà que la moitié de ces doses la tueraient.
« Je ne sais pas. Ils lui ont déjà administré de fortes doses de morphine, et elle est toujours en vie, mais elle souffre. Je ne sais pas ce qu'elle a, mais je ne veux pas l'emmener dans un hôpital où on la brancherait à des tubes et où on la laisserait mourir. Oui, je sais ce que vous allez dire… mais maintenant elle me parle, même si ce n'est qu'un peu, et elle me comprend quand je lui parle et que je la caresse. Savez-vous que ses cheveux ont

repoussé ? Ils ne sont plus roux comme avant ; ils sont tellement blonds qu'ils paraissent blancs… »
Macario alluma sa pipe, cracha et contempla le feu de joie.
-Je passerai ce soir, Lisandro, et on verra ce que je peux faire.

À dix heures du soir, il arriva en ville avec la grande mallette. Avant même d'avoir pu frapper à la porte, il entendit les cris, entrecoupés de gémissements rauques par lesquels Clarisa reprenait des forces. Ce son était caractéristique de ceux dont les poumons se durcissaient comme des canaux, des tunnels ou des catacombes enfouis sous les os de leur poitrine. Parfois un sifflement semblable au vent dans les cavernes, soudain interrompu, brutalement par des bouffées de soulagement.
J'ouvris la porte et nous traversâmes le couloir, puis le patio, avant d'entrer dans la pièce. Des bassines, des piles de draps et de chiffons, la table jonchée de flacons, d'ampoules et de seringues. La femme corpulente était assise, les mains sur les genoux, à demi endormie. Clarisa avait les yeux ouverts, le visage figé par l'horreur, la même expression que j'avais vue peu après l'incendie. Son visage était une cicatrice indélébile, et Macario ne parvenait pas à imaginer comment je pouvais être sûre qu'elle comprenait et qu'elle me parlait.
Il l'examina ainsi, nue comme toujours, mais ses cicatrices, telles des robes, recouvraient son corps tout entier. L'intimité féminine avait disparu. Elle n'était plus qu'un morceau d'anatomie qui respirait encore, rien de plus. L'écorce d'un arbre abattu sur le lit, lourde et immobile.

Elle gémissait et criait, bougeant à peine les lèvres, mais sa gorge bougeait, sa pomme d'Adam se soulevait et s'abaissait au rythme de ses cris, de sa déglutition et de sa respiration.
-Est-ce qu'il mange ?
Il a déclaré.
-Avez-vous mesuré son volume urinaire ?
J'ai hoché la tête.
— Est-ce que ça bouge un peu ?
J'ai secoué la tête.
— Si je lui parle, me comprendra-t-il ?
— Et qu’est-ce que tu vas lui demander ? Qu’est-ce que tu veux savoir ? La voir et l’écouter, c’est déjà bien assez.

-Avez-vous pensé à… ?
J'ai haussé les épaules, je me suis approché du lit et j'ai pris la main de Clarisa.
— Elle me le demande tous les jours, docteur.
La femme était partie. Dehors, un bus passait, le dernier de la nuit. Un chien aboyait, et d'autres personnes lui répondaient.
Macario s'est approché de moi, a posé ses mains sur mes épaules et m'a secoué légèrement, amicalement, comme s'il réprimandait son fils.
-Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant, gamin ?
Il s'empara de la mallette, en sortit une grosse seringue, du genre de celles qu'il utilisait pour ses animaux. Il la remplit du contenu de cinq ampoules d'un analgésique, d'un sédatif, n'importe quoi qui puisse faire taire les cris de Clarisa.
Il prit un cordon élastique et le fixa autour du bras du patient. Patiemment, il chercha le moindre signe de veine. La peau était un réseau complexe de sillons et de ruisseaux interconnectés, aux nuances de rouge et de bleu. Lorsqu'il crut avoir trouvé le trajet d'une veine, il inséra l'aiguille. La peau épaisse et résistante offrait une forte résistance.
L'aiguille s'est tordue.
Il changea pour une seringue très épaisse, du genre de celles qu'il utilisait pour les chevaux. Elle entra enfin. Le liquide épais, qui aurait fait se débattre n'importe qui, resta sans effet. Arrivé à la moitié de la seringue, il comprit que le produit ne pénétrait plus dans la veine, probablement durcie ou obstruée par une fibrose. Il continua d'injecter ; il n'y avait aucune raison de s'arrêter. Son bras gonflait. Une fois l'injection terminée, il remit tout dans l'étui en cuir usé. Il resta là un moment, caressant le cuir, songeant au vétérinaire français qui le lui avait donné. Cet homme avait mauvaise réputation ; tout le monde dans la province disait du mal de lui, mais c'était un expert dans son domaine. Il lui avait donné cette vieille valise qui en avait vu de toutes les couleurs et qui avait reposé sur tant de tables sales. Et que de choses étranges y avaient été rangées ! Parfois, les traces persistantes de culpabilité étaient dissimulées, d'autres fois, le remords, et alors tout était déversé dans un champ ouvert, ou dans le cours d'un ruisseau bordé de hautes herbes et dont le courant était si lent qu'il permettait aux ordures jetées de proliférer.
-Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, tu sais, gamin.

Il partit avec la mallette dans une main, la pipe éteinte dans l'autre, marchant silencieusement dans ses bottes boueuses.
La voix de Clarisa s'éteignit, et le silence me terrifia. Je touchai son bras enflé, la secouai par les épaules. Je ne pouvais être sûre qu'elle était morte, tout comme je ne pouvais être sûre que c'était mon souhait. Ce silence, après tant de mois, était comme un monstre invisible tapi dans la maison, menaçant de toutes parts.
J'ai posé ma tête sur sa poitrine et écouté le sifflement de sa respiration. Un soulagement m'a envahie, et j'ai senti que le monstre s'éloignait. Enfin, Clarisa ne souffrait plus, pour la première fois depuis près d'un an. J'ai commencé à lui parler, même si elle avait les yeux fermés. J'ai caressé son visage, peigné ses cheveux, pris les robes qu'elle avait achetées pour le mariage mais qu'elle n'avait jamais pu porter, et les ai posées sur elle, attendant qu'elle ouvre les yeux. Puis je les ai jetées sur une chaise et me suis assise sur le lit.
Je lui ai parlé, lui disant tout ce que je n'avais pas osé dire auparavant pour ne pas la contrarier : mes peurs, mes angoisses, mes doutes. J'ai repensé à nos étreintes, tantôt dans les champs, tantôt dans cette maison. J'étais si prudent, si craintif, qu'on ne la voie pas entrer. Puis j'ai caressé sa peau durcie, si différente de celle de n'importe quelle autre femme. Clarisa était unique. Sa peau était un tourbillon de reliefs et de formes, des sillons, des montagnes, des sentiers sinueux, des puits. Et à chaque détail de sa carte, je m'arrêtais pour l'explorer. Je l'ai déshabillée, j'ai écarté ses jambes et je l'ai pénétrée comme avant, mais elle était devenue une autre femme, plus sage car elle avait souffert. J'ai senti son corps trembler, et quand elle a levé les yeux, elle me regardait.
Clarisa, bien sûr, continua à vivre, et Macario Sanhueza ne pouvait l'expliquer. En réalité, il se reprochait son geste, car le bras injecté s'était gangréné et avait dû être amputé. Et avec l'amputation, la douleur recommença.
De quoi était fait le corps de cette femme ? se demanda-t-il sans doute, tandis qu'il opérait là, dans la pièce. La vieille femme enveloppa le bras mort dans un drap et alla sur le patio le jeter dans la citerne, ce qui était désormais sa seule utilité. Une fois le moignon bandé, Macario se lava les mains, me serra dans ses bras, à moitié en larmes, accablé de chagrin et d'incompréhension. À sa grande surprise, c'est moi qui le consolai.

«Ne vous énervez pas comme ça, docteur», dis-je en lui tapotant l'épaule. Sanhueza partit, sans doute en se disant qu'il ne s'en prendrait plus jamais à un être humain.

3

Je l'ai emmenée à Buenos Aires cet été-là, avant les vacances. J'ai fermé la vieille maison, avec la bénédiction de ma mère – elle était la propriétaire absolue de tout, supervisant chacun de mes faits et gestes depuis São Paulo. J'étais son fils unique, et je ne pouvais passer qu'un jour ou deux avec elle sans qu'une avalanche de désaccords n'éclate. Sans aucun doute, elle et ses compagnes étaient des femmes trop fortes pour accepter d'avoir à leurs côtés un homme qui n'était rien de plus que leur géniteur. Et puis, les fils, comme César Gonzaga et moi, avaient tendance à être faibles, si l'on peut appeler cela le doute éternel, l'insatisfaction constante face à l'héritage reçu.
C’est pourquoi nous avons parlé au téléphone, et elle m’a donné mille recommandations d’appartements ou de maisons à Buenos Aires. J’étais loin d’elle la majeure partie de l’année, car je ne venais que très occasionnellement superviser l’entreprise de gestion des déchets, et quant aux veillées funèbres, je les laissais aux autres. Je pouvais écouter et donner mon accord au téléphone, puis faire ce que je voulais. Après tout, ma vie, comme le fardeau que je portais, m’appartenait exclusivement.
Avec l'argent que j'avais, j'ai loué un appartement dans un vieil immeuble de trois étages du quartier de Barracas, rue Irala. Il y avait un trottoir surélevé avec un petit escalier que presque tout le monde évitait, préférant descendre dans la rue. Là, au fond de cet appartement spacieux et froid, avec ses hauts plafonds et ses murs et plafonds blanchis à la chaux pour masquer l'humidité, j'ai installé le lit que j'avais acheté dans un magasin de meubles voisin et j'y ai allongé Clarisa. Le déménagement a provoqué un certain émoi dans le quartier ; des curieux s'arrêtaient pour regarder comment on apportait le lit avec la malade dessus. Ils chuchotaient, leurs

expressions à peine dissimulées, me regardaient et pensaient probablement : *pauvre homme,* ou *qu'a-t-il bien pu lui faire ?* Ce même jour, en fin de journée, je suis sorti faire les courses pour le dîner et remplir le réfrigérateur. L'appartement, au rez-de-chaussée, avait un petit patio à l'arrière avec de vieux pots de fleurs cassés, de la terre battue, quelques cactus et beaucoup de mauvaises herbes qui poussaient dans les coins des murs. La chambre était immense et paraissait vide, ne contenant que l'armoire et le lit. Dans la salle à manger, j'ai installé une table et deux chaises. La cuisine était étroite, avec un plafond en plâtre et une peinture écaillée qui m'obligeait à faire attention à ne pas la laisser tomber dans la casserole. La salle de bains était pleine de taches indélébiles sur le sol en vinyle posé sur le vieux carrelage, de longues traces de calcaire et de crasse sur les robinetteries, et le grand miroir était rouillé.
Après le dîner et l'injection de morphine à Clarisa, je me suis allongée dans la baignoire. Cela m'a permis de me reposer un peu, juste assez pour me donner l'illusion de la paix pendant au moins deux heures, parfois bien moins. L'eau a mis du temps à chauffer à cause des vieux robinets, mais même cette chaleur était agréable. Deux cafards se promenaient sur le sol de la salle de bain et je me suis assoupie en suivant leur trace. Quand j'ai été réveillée par le cri de Clarisa, l'un des insectes était sur le bord de la baignoire, me regardant, frottant ses pattes avant l'une contre l'autre, ou je ne sais quoi. Je me suis levée, j'ai posé le pied dessus, sentant le craquement sous ma plante de pied, et j'ai dit : « *J'arrive.* »

On frappa à la porte, puis la sonnette, cassée, tinta fort, mais avec des sifflements brefs et aigus, presque comme les gémissements de Clarisa. Ce devaient être les voisins, me dis-je. Ils devaient s'habituer, mais ce n'était pas encore le moment. Mon « *J'arrive* » suffit à faire taire les deux plaintes, celle de la chambre et celle de la porte. J'enfilai mon peignoir et mes pantoufles. Je regardai par le judas : c'était un garçon de mon âge, peut-être même plus jeune, qui attendait, les mains dans les poches, vêtu d'un débardeur.
« Bonjour », dit-il quand j'ouvris la porte. Il était timide, ou peut-être faisait-il semblant. « Excusez-moi, mais les voisins m'ont demandé de venir me plaindre. Je rentre du travail, mais les gens des autres étages sont un peu en colère. Ils s'inquiètent pour cette dame. »

Il leva les bras, l'air indifférent ou réticent à partager d'autres opinions. Son t-shirt était trempé de sueur, ses poils de poitrine clairsemés poussaient par endroits. Son pantalon était déboutonné, laissant entrevoir négligemment un bout de son caleçon blanc.
— Et ils vont appeler la police, n'est-ce pas ?
« Non, non… » mais il voulait dire oui. « Écoutez, on a tous nos problèmes ici, et on n’aime pas les flics, vous voyez ce que je veux dire, monsieur… »
-Lisando Goncálvez, à votre service.
Il m'a serré la main avec une force qui m'a inspiré confiance.
Oscar Méndez, je suis d'accord. Sinon, c'est peut-être parce que c'est un quartier tranquille, vous savez, personne ne dérange personne, mais cette dame crie…
Je l'ai pris par le bras et l'ai conduit dans la chambre. De l'embrasure de la porte, sans même avoir besoin d'allumer le plafonnier, une simple lampe suspendue à un fil, nous avons aperçu la silhouette de Clarisa sur le matelas. Elle bougeait déjà un peu, mais ses mouvements étaient très légers. Parfois, elle me faisait penser à une salamandre.
Le garçon porta une main à son front, ébouriffa ses cheveux, puis se couvrit la bouche. Je l'emmenai aux toilettes pour le faire vomir. Il ne vomit pas, mais me demanda la permission d'uriner. Au moment où j'allais partir, il dit :
« Vous n’avez pas besoin de partir, mon ami, maintenant je comprends. »
Le filet d’eau tomba au fond de la cuvette des toilettes tandis qu’il parlait. Il tira la chasse d’eau, dont le bruit ressemblait à une cascade grinçante d’eau sale. « Vous avez eu de la chance de louer cet appartement. Comme vous pouvez le constater, c’est celui que le propriétaire a le mieux entretenu, c’est pourquoi il est resté vide toute l’année. Vu qu’il est plus cher… »
Le gamin essayait déjà de me soutirer de l'argent en échange de calmer les autres voisins, ou peut-être que c'était juste son idée. Il boutonna sa chemise. On alla à la cuisine, je lui proposai un café, et il me demanda si j'avais quelque chose de plus fort.
-Je viens d'arriver, Méndez, j'ai à peine eu le temps d'acheter quoi que ce soit ce soir.
— Excusez-moi, mon ami. Et qu'est-il arrivé à cette pauvre femme, si je puis me permettre ?

Nous avons passé plus d'une heure à discuter. Il m'a dit au revoir d'une accolade amicale. Sur le seuil, je lui ai demandé :

— Et combien va me coûter mon silence, Méndez ?

Il a failli rire, et soudain, prenant l'assurance d'un homme de plusieurs années, il a passé un bras autour de mes épaules et m'a tapoté la poitrine. « Ne sois pas méfiant, Lisandro. Je te propose un marché : quand tu auras obtenu ce silence si précieux pour toi et ta femme, alors tu me paieras. C'est clair ? »

Nous nous sommes serré la main, et je l'ai regardé descendre le couloir puis l'escalier. Après avoir refermé la porte, je me suis allongée près de Clarisa et j'ai commencé à lui raconter ce que j'avais vu dans le quartier : les gens, les commerces, les enfants, les chiens, et la visite du voisin. Elle a gémi, mais ma voix était comme le doux murmure d'une rue asphaltée qui défilait sous les fenêtres de notre nouvelle maison.

Méndez travaillait comme chauffeur de camion de déménagement avec un vieux camion. Il travaillait seul, disait-il, car les gains n'étaient pas suffisants pour être partagés. On l'embauchait presque toujours dans n'importe quel quartier de la capitale ou de la région de Buenos Aires, sauf au magasin de meubles où j'avais acheté les miens. Il n'était pas fort, mais il s'appliquait beaucoup à porter les caisses de déménagement et, surtout, il avait des idées géniales pour faire passer les meubles dans les couloirs étroits, les portes, les escaliers raides, voire même les ascenseurs. On riait de ses histoires quand il venait me voir le soir, après le dîner. Il avait tout fait, et rien ne le dégoûtait. Parfois, en fumant un joint, comme j'avais pris l'habitude d'en fumer aussi, il s'assoupissait et se réveillait en sursaut. Un jour, il m'a demandé :

— De quoi as-tu peur, Lisandro ?

« Moi ? » J’ai haussé les épaules, je me suis versé un verre de gin, et au bout d’un moment, j’ai dit :

« À la vie, Méndez. Regarde ma femme, chaque jour elle me supplie de la tuer, mais pourquoi donc, dis-moi ? Elle paie la paix de son âme par les souffrances de son corps, voilà ce que j'ai appris de la mort. J'ai souvent vu mes oncles, et même ma mère, nettoyer les corps des morts, et ils n'en ressortent jamais propres. En revanche, chaque fois que je lave la peau de Clarisa, déformée par les cicatrices, que je nettoie les sillons entre ses

rides profondes, elle s'apaise un peu. C'est comme lui faire l'amour, je ne sais pas si tu comprends… »
« Je te comprends, Lisandro, je pense même mieux que toi. Le truc, c'est que tu refuses d'accepter ce que tu considères comme une tragédie, alors que c'est peut-être une bénédiction, qui sait ? Et dis-moi, mec, tu vas te débrouiller comme ça ? » demanda-t-il en touchant son pénis sous sa salopette de travail.
« Parfois », ai-je dit. « Excusez-moi, mais je suis un peu prude pour parler de ça. »
-J'ai remarqué, mon ami, que tu as une bonne éducation, mais surtout tu es imprégné de dogmes catholiques, de culpabilité et de tout ça... Je vais t'emmener dans un bouge que je connais un de ces jours, ne t'inquiète pas, c'est propre, et en plus, si tu viens avec moi, ils te feront une réduction et te traiteront comme un roi.
C’est alors que nous avons entendu Clarisa appeler depuis la chambre. Elle parlait fort maintenant, et nous comprenions presque tout ce qu’elle disait. Il fallait changer ses draps, car ils étaient souillés d’excréments. Méndez m’aidait, car il l’avait déjà fait plusieurs fois, et il déplaçait Clarisa avec douceur et sans effort. Je crois qu’elle a souri, se souvenant des cauchemars qu’elle avait faits lorsque cette grande femme de Lavalle l’avait déplacée.
Méndez se comporta comme un infirmier attentionné, sans même jeter un regard à la nudité de Clarisa. Je le remerciai pour tout cela, et me sentis redevable de cette amitié en apparence désintéressée. Cette dette fut révélée plus tard, les comptes dissimulés et méticuleusement consignés dans les tiroirs de son esprit — de multiples tiroirs, emplis de crasse et de choses étranges, verrouillés par des clés forgées seulement lorsque le serrurier de son ignominie décida, tel une boîte de Pandore peut-être, d'inonder le monde qui l'entourait des excréments de son âme.

Le samedi soir suivant, j'ai entendu un coup de klaxon. J'ai regardé par la portière et j'ai vu une Chevrolet aux pare-chocs chromés, mais cabossée sur le côté. Le rythme d'une ballade américaine s'échappait de la radio par la fenêtre ; le saxophone vibrait jusqu'à atteindre un cri de douleur désespérée. C'était Méndez, une cigarette aux lèvres, vêtu d'une chemise noire et d'un costume assorti, et coiffé d'un chapeau qui m'a fait sourire.

-Allez, Lisandro !
Il m’avait prévenu la veille : on allait dans un bordel en face du Riachuelo. Le fameux bouge dont il m’avait parlé. J’éteignis la lumière. Clarisa se reposait, savourant sa dose de cocaïne que Méndez m’avait vendue – pas chère, et en grande quantité, d’après lui, par amitié. J’enfilai mon manteau, car la fraîcheur automnale commençait à se faire sentir fin mars, et je sortis dans la rue. J’enjambai la petite échelle qui tenait les curieux à distance et je montai dans la voiture.
-Alors, comment ça va ? Comment va Clarisa ?
— D’abord, elle était euphorique, riant même malgré la douleur à son visage. Puis, elle s’est soit endormie, soit m’a regardée avec soulagement.
-Je te l'avais dit, ça lui ferait du bien.
J'ai complimenté sa voiture ; on ne voyait pas qu'il gagnait autant en tant que chauffeur routier.
« Chut », dit-il simplement. « Un cadeau d'un gars reconnaissant, je t'en parlerai un jour. »
Nous avons roulé quelques minutes. La brume du ruisseau masquait la moitié du pont de fer, le reste émergeant tel un monstre préhistorique. Nous nous sommes arrêtés devant un portail noir, nous sommes descendus, Méndez a claqué des mains à deux reprises, suffisamment pour faire aboyer les chiens alentour, et le chien à l'intérieur – c'est-à-dire le grand homme au visage sinistre qui laissait entrer ou expulsait quiconque tentait de passer – a jeté un coup d'œil par une ouverture carrée.
« Bonsoir », dit Méndez. « J'ai amené des clients, Gervasio. »
Gervasio ouvrit la porte et nous fit entrer dans une cour ouverte, à moitié dépourvue d'arbres et remplie de tôles et de voitures démontées.
« Mais où m’as-tu emmenée ? » lui ai-je murmuré à l’oreille.
Il me fit signe de me taire. Derrière moi, on entendait un tourne-disque jouer un tango, et on voyait la lumière filtrer à travers les persiennes d'un volet.
À l'intérieur, deux femmes sont venues nous accueillir. Il y avait beaucoup de fumée de marijuana, et plusieurs hommes torse nu pelotaient les filles assises sur leurs genoux. Il me les a présentés, du moins ceux qu'il connaissait ; ils changeaient constamment, a-t-il dit. Il saluait les hommes d'un hochement de tête respectueux et distant. Il m'a chuchoté à l'oreille :

« Ne parle à personne, Lisandro, et vérifie tes poches en t'habillant avant de sortir. Les filles obéissent, et ces vauriens donnent des ordres. Les flics viennent arnaquer les naïfs, et ensuite ils les jettent en prison s'ils n'ont pas d'argent. Mais tout le monde a quelque chose, tu sais, une petite voiture, une petite maison, une fille adolescente. On peut construire beaucoup avec très peu, Lisandro. »

Une femme sublime, aux seins opulents et aux fesses rebondies, se colla contre moi et me lécha le visage comme une chienne. Oui, pensai-je, ce genre de choses me manquait : cette pudeur perdue dans la rue, ces choses faites sans fanfare ni gloire. Je la pris par la taille et nous entrâmes dans une minuscule cabine d'environ trois mètres sur quatre, où le lit occupait presque tout l'espace. Mais juste avant d'entrer, juste après la porte, un homme à genoux pratiquait une fellation sur un gros type à la peau si pâle qu'il semblait luire dans la pénombre. C'est ainsi que je le reconnus. Il leva les yeux, distrait, bien sûr, et lorsqu'il réalisa qui j'étais, il tenta de se relever, mais l'autre bouda.

— Qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu fais ? Je n'ai pas encore fini !

La voix était sans équivoque. Gervasio, le bon vieux Gervasio, qui travaillait comme portier et videur, s'était lui aussi laissé aller. Je les laissai tranquilles, me demandant pourquoi un type comme César Gonzaga, avec sa fortune, ses affaires et son appartenance à l'aristocratie militaire, tout cela se mêlant harmonieusement dans son allure soignée et son langage poli, se cachait dans un bouge pareil.

Je ne pouvais pas rester plus d'une heure, alors je me suis habillée, suivant le conseil de Méndez. En ouvrant la porte du poste de garde, j'ai trouvé César qui m'attendait, une cigarette à la main, l'air gêné. Nous nous connaissions à peine, si ce n'est que nous avions fréquenté le même lycée, dans le quartier de Belgrano, où il avait fait toutes ses études secondaires, car j'étais constamment ballottée d'un endroit à l'autre au gré des caprices de ma mère. C'était un homme réservé, toujours timide, comme s'il demandait la permission, ce qui contrastait fortement avec son apparence enfantine et efféminée, ou plutôt, avec ses manières affectées. Son humilité et sa fierté de classe se mêlaient pour créer une personnalité difficile à accepter, ce qui expliquait pourquoi il était toujours seul, et peut-être aussi pourquoi il ne fréquentait pas les bordels plus huppés, où des gens de son rang social auraient pu le reconnaître.

Mais j'étais là, le fils d'un des associés de sa mère dans l'entreprise de pompes funèbres.
-Écoute, Lisandro...
« Non, non, César, ne me montre rien. Je l'ai déjà vu, et tu n'as rien à envier aux autres. » Je ne pouvais pas être assez salaud pour lui dire que je n'avais rien à me vanter. J'étais aux anges ; cette demi-heure avec la pute m'avait rendu euphorique.
-Ne me dis rien, tu me vois bien, je fais aussi l'amour dans ce bouge.
J'ai cherché Méndez du regard ; il avait un peu le vertige et était surpris de nous voir discuter.
-Vous vous connaissiez donc, hein ?
« Rien qu'à l'école, nos mamans travaillent ensemble », ai-je dit.
-Regarde ça, quelle coïncidence, le monde est petit, Lisandro.
-Allez, Méndez, on s'en va, je ne peux pas laisser Clarisa seule toute la nuit.
César nous a suivis. Que voulait-il ? Il est monté dans la voiture pour prendre Méndez sur la banquette arrière. Ce dernier s'agitait, à moitié fou, qui sait ce qu'il avait bien pu mélanger. J'ai démarré et, pendant que nous roulions, je l'observais dans le rétroviseur. Ils se connaissaient, certes, Méndez vendait de la drogue à César, et alors ?
Nous sommes rentrés tous les trois. À deux, nous avons couvert la bouche de Méndez et lui avons enlevé ses chaussures pour ne pas réveiller les voisins, qui ne nous appréciaient déjà pas. Nous l'avons jeté sur le vieux tapis de la salle à manger, et César et moi sommes allés à la cuisine.
«Merci», ai-je dit.
-De rien, Lisandro. Je crois qu'à partir d'aujourd'hui, nous sommes meilleurs amis que jamais, n'est-ce pas ?
J'ai ri.
-Pas de problème, César, mais pourquoi t'es-tu frotté à ce type ?
« J'en ai besoin pour obtenir ce que mon père me refuserait, même s'il est impliqué dans ce genre de choses, et même pire. Que puis-je te dire, ma chérie, si tu le sais déjà ? »
-Morphine…
— La neige blanche aussi. Ça fait très mal, Lisandro. J'ai un cancer, mon chéri, un cancer du cul, enfin, de l'anus, que voulez-vous ? Les mauvaises habitudes punissent ce qui cause le péché, comme dans la Bible, n'est-ce

pas ? Et vous savez ce qui est le plus drôle ? Ma mère est déjà en train d'organiser les funérailles, et en plus, elle se fait passer pour la victime.
« Et comment ça ? » demandai-je en remplissant pour la deuxième fois les verres à vin que j'avais achetés pour une visite occasionnelle d'une classe supérieure à celle de Méndez.
Quand elle a parlé de moi aux autres, ils ont refusé, et elle va quitter l'entreprise, c'est ce qu'elle m'a dit. Elle attend juste que je meure pour être sûre de leur trahison. Ensuite, oui, elle jouera la victime et pleurera autant qu'il le faudra, en faisant la faible et la malade. J'ai déjà imaginé toute la scène, vous voyez ? Parce que je connais le discours qu'elle a préparé quand je lui ai raconté mon histoire. Entre elle et mon père, quelles remontrances ils se sont faites ! L'un me menait la vie dure, l'autre me protégeait sans pour autant me lâcher.
Je n'avais jamais entendu César parler comme ça auparavant, mais je me suis rendu compte que je n'avais jamais été son ami jusqu'à présent.
"Je vais me coucher", lui ai-je dit .
« Vas-y, Lisandro. Je te comprends, mon ami, et je t'admire, mon cher. Toute la famille parle de toi et de ce que tu fais. Même ta mère est fière de toi, car tu as trouvé ta place et ta vocation ; c'est ce que j'ai entendu la mienne répéter à une veillée funèbre, j'en suis sûr. »
Regarde comme les choses ont évolué, me suis-je dit, ma mère est si fière de moi. J'ai serré César dans mes bras, et il m'a dit qu'il m'avait toujours un peu appréciée, depuis l'école.
« Dieu merci que tu ne me l'aies jamais dit », ai-je plaisanté. « À l'époque, je t'aurais donné un coup de poing dont j'aurais honte aujourd'hui. »
— Je sais, c'est pour ça que je ne te l'ai pas dit. Je t'aimais trop pour te laisser garder ce mauvais souvenir.
Le matin, aucun des deux n'était là. Clarisa commença à gémir, et je regardai l'horloge sur la table de chevet pour voir combien d'heures il restait avant que Méndez m'apporte le prochain petit sachet d'élixir d'oubli.

4

À la fin de l'hiver suivant, César mourut.
Un matin, le téléphone sonna avec insistance, mais je l'ignorai. Clarisa souffrait atrocement et je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Il devait être un peu plus de 3 heures du matin lorsqu'un coup de klaxon retentit dehors. Des chiens aboyèrent et j'entendis les voix des voisins. Je regardai par la fenêtre et vis la voiture de Méndez. Il me faisait signe de le suivre. Il avait l'air agacé et je décidai de le suivre. Je m'assurai que Clarisa dormait encore grâce au cocktail que je lui avais injecté, je sortis et montai dans la voiture. Je n'eus même pas le temps de protester quand Méndez dit :
« T'es sourd ou quoi ? Tu réponds pas au téléphone ? J'ai besoin de ton aide, s'il te plaît. Après tout, c'est ton ami, pas le mien… »
— Mais de quoi tu parles ? J'ai pas fermé l'œil de la nuit et tu débarques à trois heures du matin pour me crier dessus…
Il avait emprunté le chemin habituel jusqu'au bordel au bord de la rivière.
« Ils m'ont appelé il y a plus d'une heure, Lisandro. César est finalement mort. Ils ne savaient pas qui d'autre appeler que nous, ses acolytes. »
-Et une ambulance ?
— Fais-moi une faveur et ne sois pas aussi idiot, ou alors c'est parce que tu es à moitié endormi ?
Nous sommes arrivés. Dans la plus grande pièce, si l'on peut dire, Gervasio nous a accueillis complètement nu. César était au lit, dos à nous. Méndez a posé une main sur l'épaule du gardien.
-Que s'est-il passé ? Tu l'as vraiment frappé fort cette fois, n'est-ce pas ?
Gervasio avait le visage d'un garçon effrayé, avec une barbe hirsute et le crâne chauve.
« Ça lui a fait mal, mais il en voulait plus », a-t-elle répondu.
-J'imagine...il l'a donc terminé à son goût.
L'expression moqueuse de Méndez m'étouffait, alors je me suis approché du corps de César. Il était froid, bien sûr, et il avait du sang sur les fesses. À nous deux — car Gervasio s'était assis en gémissant, les mains sur le visage —, nous l'avons lavé avec l'eau d'une bassine que l'une des filles avait remplie dans l'évier du patio. Nous l'avons enveloppé dans les draps et l'avons porté jusqu'à la voiture, cette fois avec l'aide de Gervasio. César était lourd, non seulement parce qu'il était potelé, mais aussi à cause de son poids mort.

« Et maintenant ? » demandai-je à Méndez. « Quelle est votre brillante idée pour nous débarrasser du fardeau dont nous avons sauvé le saint cloître dont nous venons tout juste de sortir ? »
Il laissa échapper un rire si fort que je crus qu'il réveillerait César, allongé sur la banquette arrière. Dehors, le brouillard nous dissimulait au moins, mais il allait bientôt se dissiper, et les seuls cheveux gris étaient les aboiements des chiens.
« C’est ce que j’apprécie chez toi, Lisandro, que tu gardes le moral malgré tout. » Il garda sa main droite sur mon genou pour le reste du trajet, sauf lorsqu’il changeait de vitesse, et me dit :
—Allons chez les parents, tu connais la mère, et tu lui expliqueras. Tu es douée pour ça, ma chérie.
Elle avait pensé à tout, et je suppose qu'elle devait s'en réjouir. Sa mère aussi, bien sûr. Il était hors de question qu'un scandale éclate dans le petit cercle auquel appartenait César Gonzaga ; le déshonneur pour elle avant tout, et la honte pour le vieil homme qui, à ce qu'on disait, n'était plus en très bonne santé.
Nous nous sommes arrêtés devant une des demeures de Belgrano ; un garde était posté à l’entrée. Le soldat s’est approché, fusil à la main. Je lui ai donné ma carte d’identité ; c’était urgent, lui ai-je dit.
-Descendre.
Il a jeté un coup d'œil à la banquette arrière, visiblement nerveux. Il m'a fouillé sur place, et Méndez a fait de même. Heureusement, j'avais laissé à la maison le revolver que je lui avais parfois vu porter, mais avec lui à l'arrière, ça aurait pu nous attirer des ennuis.
-S'il vous plaît, c'est le fils de Mme Larrière.
Le soldat m'a à peine entendu lorsque la porte s'est ouverte et qu'Eva, la mère, est sortie vêtue d'une sorte de nuisette et les cheveux à moitié décoiffés.
— Pouvez-vous me dire ce qui se passe ? Lisandro, et toi ? Que fais-tu ici ? Est-il arrivé quelque chose à ta mère ?
-Non, madame, c'est César.
Oh là là, encore un mauvais coup ! Attendez que je leur demande d'ouvrir le portail. Vous pourrez ensuite rentrer la voiture avec votre ami. Je ne sais pas qui c'est, mais s'il est avec vous…

Je n'avais encore rien vu, c'était mieux ainsi, nous avions déjà causé beaucoup de problèmes sur le trottoir et il ne faisait même pas encore jour. Lorsque nous sommes entrés et que le portail s'est refermé derrière nous, elle s'est approchée de la fenêtre et a aperçu César au fond. Sans trop s'inquiéter, elle a dit :
-Je vois qu'il en a pris trop, je le lui ai dit mille fois avec tous les médicaments qu'il prend…
-Eva…il est mort, Eva.
Il me fixait du regard, la vieille maison se détachant sur sa silhouette frêle et vieillissante. César n'était plus un enfant ; il avait une fille de dix ans et était séparé, bien sûr, depuis longtemps.
Elle ouvrit la porte de derrière, regarda son fils, le toucha, sentant sa nudité sous les linceuls qui l'enveloppaient comme un paquet, semblable aux cadavres dans lesquels les rebelles étaient souvent réduits par ceux qui étaient chargés de protéger la patrie. Son mari avait été l'un de ces derniers, le propre père de César.
Je l'ai prise par les épaules, elle s'est appuyée contre ma poitrine un instant et a dit :
- Entrons et tu pourras nous expliquer.
— Oui, il fait froid, Eva. Oscar, s'il te plaît…
-Ne t'inquiète pas, Lisandro, je t'attendrai ici.
Dans le salon, elle alluma la lumière, et aussitôt, des choses jusque-là enfouies se révélèrent. C'était comme voir chacune d'elles sursauter sous cette lumière soudaine qui, à cette heure-ci, annonçait toujours de mauvaises nouvelles. Une lumière qui s'allume brusquement, ou un coup de téléphone en pleine nuit, nous réveillant en sursaut, le cœur battant la chamade.
Je lui ai tout expliqué, dans les moindres détails. Elle m'a regardée tout ce temps avec une expression grave, fière et résignée. Le général Gonzaga était mort quelques mois auparavant ; elle était donc seule, hormis les membres de la société féminine à laquelle elle appartenait.
« J’ai tout fait pour le protéger, Lisandro. Je lui ai donné toutes les chances, mais il semble que cela ne pouvait que se terminer ainsi. Si je l’avais accepté ainsi, j’aurais pris le parti de mon mari, et César, qu’aurait-il fait, dites-moi ? »
-Partir, je suppose, et faire la même chose qu'il faisait…

-C'est exact, et nous n'aurions pas eu au moins ces années ensemble, même si elles ont été nulles.
Ainsi, la veillée funèbre et les obsèques de César devinrent un événement émouvant et solennel, et les journaux annoncèrent la nouvelle en grande pompe, déplorant la perte d'une personne si belle et si sensible, car César était une sorte de mécène pour certains artistes et musiciens amateurs, et la nécrologie soulignait les conditions terribles des taudis dans lesquels César avait eu le malheur de se rendre pour le bien de ses protégés.
Le rituel était organisé par la Société, bien sûr. Mais Eva n'en faisait plus partie. Elle s'était éloignée depuis la maladie de César, et la compagnie en avait souffert. La famille Larrière avait été l'une des familles fondatrices, et son influence avait diminué – sinon ses revenus, du moins sa fortune et son pouvoir. Il faudrait du temps pour s'adapter au nouveau contexte politique du pays, m'avait dit ma mère au téléphone, inquiète.
« Toute l'Amérique du Sud… », m'a-t-elle dit aux funérailles. J'avais eu la chance de recevoir l'une de ses rares visites, qui coïncidaient rarement avec l'emploi du temps de sa mère (j'étais certaine qu'elle viendrait au moins à mes funérailles, quelle que soit la date) — «… est dévastée, et l'Europe doit la protéger d'elle-même. C'est comme un psychopathe qui fait des allers-retours dans les hôpitaux psychiatriques, à l'image de ces révolutions latino-américaines. Il n'y a pas de remède, seulement une immense patience.»
C'était sa façon de me dire au revoir une dernière fois avant de retourner au Brésil, en me faisant bien comprendre que les frais supplémentaires liés à la maladie de Clarisa étaient à ma charge, puisque le travail qu'elle aurait dû me confier devait être effectué par quelqu'un d'autre. Elle refusa d'entrer pour voir Clarisa et, après un rapide coup d'œil triste autour de mon appartement, nous l'avons emmenée à Ezeiza dans la voiture de Méndez.
« Ne t'en fais pas », me dit-il en rentrant, toujours avec sa nouvelle habitude de poser la main sur mon genou. « Je te donnerai un peu de drogue, Lisandro, et tu la vendras, mon pote, et je ne te prendrai pas de commission. »
-Pendant combien de temps?
Qu'est-ce que j'en sais ! Dans ce pays de merde, comment savoir où on va finir demain ? Mais c'est à ça que servent les amis, non ?

C’est ainsi que je suis entré dans la boutique du colporteur, un mot qui l’a fait rire et qui lui a valu une autre de ses étreintes affectueuses. Je ne sais pas vraiment qui était Oscar Méndez, ni ce qu’il était. Des personnalités multiples, ou plutôt, d’innombrables couches d’un oignon, révélaient de nouvelles couleurs et formes de cette même étrange personnalité, aussi étrange que le sentiment sinistre qu’elle m’inspirait. La mort, pour moi, n’avait rien de mystérieux ; elle était simple et ennuyeuse comme la pampa, aride et immuable. Mais dans le regard de Méndez, il y avait toujours de la place pour le tordu, pour trouver des squelettes d’oiseaux morts dans cette terre où il n’y avait pas d’arbres, et c’est là que résidait le mystère, dans ces fissures de la réalité imaginée qu’il dissimulait, attendant de surgir.

On m'a traité d'oiseau de mauvais augure, de porte-malheur, et d'injures bien pires, mais j'y suis habitué. Il y a ceux qui courent après le malheur, de véritables fous qui, par leur ténacité, le trouvent presque toujours ; il y en a d'autres qui l'attirent, car quelque chose en eux s'en nourrit, et ils ne peuvent l'éviter, peu importe leurs efforts pour fuir et se cacher, il finit toujours par les rattraper ; et enfin, il y a ceux qui le créent, des entités plus que des êtres, des puissances qui peuvent prendre diverses formes, notamment celles des deux premières catégories, car elles ont besoin d'un corps pour s'exprimer, n'étant rien en tant que simples entités. On dit que l'énergie est un potentiel, mais le potentiel devient force grâce à la chair. Le biologique est la perpétuité de l'âme, non sa prison. Grâce à lui, elle s'exprime et se reproduit. L' *âme* s'épuise comme une batterie inutilisée. Parfois, je pense que lorsque nous cessons de penser à Dieu, Dieu meurt.
Mon premier client sonna donc à l'interphone, sa voix rauque et haletante, comme celle d'un sourd qui tente de se faire comprendre. Je sortis dans le couloir et ouvris la porte. C'était un jeune homme, la casquette vissée sur les oreilles et couvrant ses sourcils, barbu, l'air plus bohème que bagnard.
« Bonsoir », dit-il, en cette nuit d'été qui tombait comme du plomb sur Buenos Aires.
Il avait un air familier, mais je n'arrivais pas à me souvenir de qui il était.
« Le livreur m’a envoyé » : c’était le mot de passe convenu avec Méndez.
« Il m’a dit que les colis étaient prêts. » Cette dernière partie était de son

invention, et c’est alors que j’ai compris qui il était, mais je n’arrivais pas à y croire.
Je l'ai fait entrer, contrairement à ce qui s'était passé avec n'importe qui d'autre, mais bien qu'il semblât ne pas me reconnaître, je l'ai invité à s'asseoir dans la cuisine et lui ai offert du maté. Il a levé les yeux, et j'ai vu dans son regard qu'il me reconnaissait désormais.
-Lisandre ?
— Pareil, Arturo. Je ne m'attendais pas à te voir ici, mon vieux.
Il ôta sa casquette ; ses cheveux étaient longs et ébouriffés. Son gilet était trop grand et son pantalon trop large. Il était maigre, et je compris qu’il consommait de la cocaïne, depuis combien de temps, qui sait ?
Il expliqua qu'il avait commencé à passer des examens pour rester éveillé. Ses résultats à l'université étaient médiocres ; tout ce qu'il étudiait lui paraissait insurmontable.
-Je ne sais pas si c'est la politique qu'ils enseignent, car on ne peut pas appeler ça de la philosophie, ou si c'est moi qui suis fou.
-Et quand êtes-vous arrivé ici ?
Il y a un peu plus d'un an, je me suis inscrit en philosophie et lettres, et j'y suis toujours.
Il sentit un frisson le parcourir, mais en réalité, il tremblait à cause du manque.
- J'ai besoin… tu sais, Lisandro.
« D’accord, Arturo. Attends un peu. » Je suis allé chercher les médicaments et lui ai tendu la petite enveloppe en papier. Il a fouillé les poches de son gilet à la recherche d’argent. Et pendant qu’il attendait, j’ai demandé :
-Comment ça va en ville ? Vous avez des nouvelles ?
Tu n'as pas entendu ?
-À propos de quoi?
« L’épidémie de charbon. Elle a décimé tous les moutons du ranch, un par un, pendant plusieurs mois, malgré tous les efforts de mon père pour l’éviter. » Il s’interrompit, nerveux et tremblant. « Puis-je aller aux toilettes ? »
-Ne fais pas l'idiot, je vais t'aider.
Je lui ai mis le brassard, préparé la seringue et lui ai fait l'injection. Que pouvais-je faire ? Le laisser se débrouiller seul, témoin de sa maladresse, ou faire comme si de rien n'était simplement parce qu'il allait aux

toilettes ? Lorsqu'il s'est calmé, son visage s'est éclairci et il ressemblait enfin au poète et à l'écrivain qu'il rêvait d'être.
« Mince ! » dis-je. « Je ne savais rien de ce qui est arrivé à ma femme… Et à Mecha ? »
« Je suis partie au début de l'épidémie, qui ne paraissait pas si grave au départ. Plus tard, j'ai eu de ses nouvelles par téléphone. Elle dit qu'elle va bien, mais avec toute cette tragédie… »
-Eh bien, Arturo, mais Enzo Sanhueza peut…
« Il est clair que tu ne sais rien, Lisandro. La tragédie de Mecha, ce ne sont pas les moutons, ce sont ses parents. Ma tante Martina est morte ; elle a eu de la fièvre et a eu la diarrhée pendant des jours et des jours. Et mon oncle Enzo est resté alité, victime d'un AVC. »
Oui, me dis-je. C'était une tragédie digne de Sophocle, en plein cœur de la pampa humide. Je me frottai la tête et m'appuyai sur la table de la cuisine.
— Et que vont-ils faire ?
« Je ne sais pas. La dernière fois que je lui ai parlé, elle m'a dit que mon père s'occupe de son frère, et qu'ils sont comme deux vieux boucs solitaires. Deux hommes de la campagne qui veillent l'un sur l'autre, mon père étant handicapé, et le handicapé étant le pilier de mon père. »
-Et toi?
« Et moi alors ? Tu me vois gérer un ranch en plein effondrement ? Qu'est-ce que j'y connais ? Je connais les villes imaginaires et les sentiments contradictoires, et ce qui m'inspire, c'est la frustration, Lisandro. C'est ce qui me fait vivre, à part ça », dit-elle en froissant la petite enveloppe et en la jetant par terre.
Comme elle était en vacances universitaires, elle est restée chez elle et a quitté la pension qu'elle ne pouvait plus se permettre. Elle m'a aidée à prendre soin de Clarisa, et j'ai remarqué qu'elle trouvait du plaisir à cette tâche, y voyant peut-être une compensation pour ce qu'elle avait laissé derrière elle au village : la maladie et la pauvreté soudaine.
Quand Méndez l'a vu chez lui, il m'a dit :
« Tu amènes tous tes amis, Lisandro ? Qu'est-ce que tu as, mon vieux, pour qu'ils aient tous l'air d'être attirés par toi comme par un aimant ? »
« Ce sera la terre qui sera entre mes mains », ai-je répondu. Je n'étais généralement pas aussi énigmatique, mais ils m'ont tous deux compris, l'un

parce que son esprit était hanté par la mort, et le nouveau venu par intuition, une vertu innée chez lui.

J'avais déjà décroché trois clients pour Méndez depuis notre rencontre : Clarisa, César et Arturo.

Un jour de février, j'ai trouvé Arturo enfermé dans la salle de bain. J'ai cru qu'il se droguait, alors je l'ai laissé tranquille. Une heure passa. J'ai frappé à la porte ; j'étais sur le point de me faire pipi dessus. Il n'a pas répondu, et j'ai eu un mauvais pressentiment. J'ai frappé de nouveau, et je l'ai entendu pleurer.

-Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? Laissez-moi passer.

Finalement, j'ai poussé la porte. Elle n'avait pas de clé, mais était retenue par une poignée qui, heureusement, s'était desserrée à l'usage. Je l'ai trouvé par terre, les poignets lacérés, le sol maculé de sang. J'ai pansé ses plaies, ouvert ses paupières ; il avait fait une overdose, j'ignore à quel point. Je l'ai mis dans la baignoire et l'ai secoué pour le maintenir éveillé. « S'il meurt ici », me suis-je dit, « s'il meurt », ai-je répété, comme une incantation, une prière au dieu de mes ancêtres, caché dans la forêt amazonienne : une vitalité extrême enveloppant le germe de la mort, trouvant en chaque graine le vide absolu, le néant fondamental, l'absence totale. Le monde, un mirage reflété par l'eau de la baignoire sur les murs et le plafond, et renvoyé par le miroir de la salle de bain : reflet contre reflet, s'annulant mutuellement et évoquant le néant blanc, plus mortel que les ténèbres.

Je l'ai laissé dans la baignoire, le croyant mort. J'ai appelé Méndez. Clarisa m'appelait aussi. À son arrivée, il m'a dit qu'il s'occuperait de tout. Il a recousu ses plaies, mais d'abord, il lui a injecté de la naloxone, un médicament que peu de gens connaissaient à l'époque. Nous avons vidé la baignoire et l'avons remplie d'eau chaude. Arturo dormait nu, et nous nous sommes assis sur le rebord.

-Ce qui s'est passé?

-Comment aurais-je pu le savoir ? Je l'ai trouvé enfermé.

Le lendemain, Arturo était réveillé, enveloppé dans un vieux peignoir, assis sur une chaise de cuisine. Méndez et moi lui avons donné du maté, du café et des croissants que j'étais allé acheter à sept heures du matin à la boulangerie du coin.

« Tu ne veux pas dire pourquoi tu as fait ça ? » lui ai-je demandé. Méndez, assis sur le comptoir, suçait l'ampoule en faisant du bruit et nous écoutait.
J'ai parlé avec Mecha. Elle a épousé Franco.
J'étais épuisée par une telle stupidité, je me tapotais les cuisses.
« Tu es un idiot, Arturo. Tu croyais vraiment qu'elle allait t'attendre ? Et en plus de tout le reste, avec tous les problèmes qu'elle traverse ? Heureusement que Franco a eu la décence de l'épouser et de l'aider. Je l'imagine toute seule, la pauvre Mecha. »
— Et c'est qui ce Mecha dont ils se vantent tous ? Se tuer pour une jupe, ma chère, ça me paraît une vieille blague de mauvais goût.
Arturo prit de l'assurance. Il se leva, sa robe ouverte, dévoilant son corps mince aux cheveux blonds, et surtout les marques d'aiguilles sur ses bras et son ventre. Les bandages à ses poignets étaient tachés de sang séché.
— Et vous, qu'est-ce que vous essayez de me dire ?
« Calme-toi », lui dis-je. Méndez leva les mains et m'ignora.
Lorsque nous nous sommes rassis, j'ai dit :
Mercedes Sanhueza est la plus belle fille que j'aie jamais vue. Elle a une personnalité remarquable, avec son intelligence, son talent au travail et sa douceur lorsqu'elle s'assoit pour écouter un disque…
— Toi aussi, tu es tombé amoureux de cette fille. Vous êtes tous les trois comme des chiens en rut autour de la femme fatale, pas vrai ?
Arturo le fixa en silence.
Clarisa m'a appelée.
Quand je suis allée la voir, je savais qu'elle m'avait entendue, comme elle entendait tout, bien sûr, ce qui se passait dans chaque recoin de l'appartement. Ses oreilles, aiguisées par ses autres faiblesses physiques, étaient devenues, presque, la conscience de la maison. Mais il n'y avait aucun reproche dans les quelques grimaces qu'elle parvint à exprimer. Les deux autres se tenaient dans l'embrasure de la porte, nous observant. Je lui tenais la main. Ils entrèrent, momentanément réconciliés.
Nous étions tous les trois réunis autour du lit, et la lumière de la table de chevet, toujours allumée car ses yeux ne supportaient pas la lumière du jour, nous éclairait directement. C'était comme si cette lumière venait d'elle, de Clarisa. Tels des tableaux de la Renaissance, nous étions trois anges vaincus adorant la Vierge.
Il existe des moments inattendus qui rachètent les hommes.

5

En avril, Arturo a repris les cours à l'université. Il ne voulait pas travailler, à part ce qu'il faisait à la maison : s'occuper de Clarisa, cuisiner et nettoyer la salle de bain. En échange, il avait le toit, à manger et de la drogue, car je n'arrivais pas à le sevrer de sa fichue addiction. Un jour, il m'a annoncé que Franco venait tenter sa chance dans la capitale.
« Et vous l'avez invité à vivre ici, n'est-ce pas ? » ai-je demandé, même si je connaissais déjà la réponse. Mais ce qui m'intriguait le plus, je l'ai gardé pour moi : la raison pour laquelle vous aviez aidé cet homme qui lui avait volé sa petite amie.
Franco Espinoza est arrivé un soir avec un sac, des bottes de travail, des guêtres, une chemise noire, un foulard et un béret. Il était costaud et fier de lui. Il errait depuis la gare routière, marchant tout le temps car il n'avait pas d'argent pour un taxi et tous ces bus lui donnaient le tournis .
Après une longue absence, nous nous sommes enlacés. Je l'ai présenté à Méndez, qui l'a immédiatement perçu comme un bon spécimen pour son armée de destructeurs de bonnes mœurs, mais une fourmi qui ne se laisserait pas submerger par ce qu'elle portait. La beauté de Franco contrastait fortement avec celle d'Arturo. Ils se sont salués par une longue étreinte, chacun semblant contempler Mecha dans ses bras. Pas la moindre trace de ressentiment en surface, mais le tumulte intérieur d'Arturo – plus proche d'une masse informe de colère que d'une procession – bouillonnait.
Avec respect, il voulut saluer ma femme. Il lui serra la main, l'embrassa sur le front, viril et séduisant, avec ce charme campagnard qui lui manquait tant. Clarisa lui murmura quelque chose à l'oreille, il sourit et dit :
-Ils sont là, éparpillés un peu partout.
Lorsque nous avons quitté la pièce, elle m'a dit qu'elle s'était renseignée sur les frères. Lors du dîner que nous avons partagé tous les quatre, elle nous a parlé de la situation de la famille Sanhueza.

Enzo est toujours alité, sauf lorsque Macario le sort en fauteuil roulant. Son esprit est admirable ; il peut à peine bouger ou même uriner seul. Son frère l'emmène aux toilettes et l'installe sur le trône, attendant avec une patience angélique, écoutant Enzo qui projette de reconstruire le ranch, cette fois avec une oliveraie. Imaginez le travail que cela représente ! Et les connaissances nécessaires pour assurer une bonne récolte ! Mais l'homme refuse d'abandonner, et Macario est déjà en train de tout préparer.
« Alors pourquoi êtes-vous venu ici ? » lui demanda Méndez.
« Je suis un homme d'animaux, je ne connais rien à l'agriculture. Même Mercedes ne fait plus confiance à son père. Je lui ai dit : dès que j'aurai l'occasion de m'installer à Buenos Aires, je te ferai venir. Quoi qu'il arrive aux Sanhueza, le ranch finira par disparaître. »
Arturo le regarda, l'air contrit mais feignant la compassion, et dès qu'il entendit le nom de Mecha, ses yeux s'écarquillèrent comme ceux d'un hibou dans la nuit. Que voulait-il ? Voulait-il qu'elle vienne à Buenos Aires et relance le cycle des adolescents toujours ensemble ? À présent, il y avait deux hommes et une femme ; elle était censée appartenir à l'un d'eux, mais dans ce genre de situation, rien n'était acquis.
Nous sommes restés silencieux, de part et d'autre de la table carrée, où une nappe supportait des miettes de pain, des assiettes avec des restes de steaks, des verres et des bouteilles de vin, et des mégots de cigarettes morts comme de petites larves tordues.
« Et que comptez-vous faire ? » ai-je demandé.
Franco haussa les épaules.
-Peu importe. J'en ai marre de me priver.
Méndez a ri.
-Trinquons à ça, les gars !

Nous avons trinqué. De la chambre, Clarisa riait ; son rire était faible et saccadé, mais fort. Nous l'avons fêté aussi. Méndez a crié pour qu'elle l'entende :
— Salut Clarisa, on est tous tes amis ici, bon sang ! Quatre hommes pour te protéger.
C'était vrai, elle nous a unis. Et Mecha, un fantôme trop beau, menaçait de nous séparer.
Franco alla prendre une douche, Arturo regagna sa petite chambre, Méndez et moi restâmes à boire du vin, puis un whisky que je gardais sous

un coin de la cuisine. Il alluma une autre cigarette ; je lui dis de ralentir, que toute cette fumée était mauvaise pour Clarisa. Il se leva, ouvrit la fenêtre donnant sur le patio et s’y appuya, la cigarette aux lèvres.
« Que penses-tu du nouveau ? » demanda-t-il.
-Qu'il s'en persuade lui-même, je connais l'héritage qu'il porte, et peu importe à quel point il se retient, il a un démon en lui.
— Comme tout le monde, Lisandro. Tu ne m'apprends rien de nouveau, mais je t'écouterai encore un moment.
À ce moment précis, Franco apparut, une serviette nouée autour de la taille, le torse nu, les cheveux mouillés et ébouriffés. Le paysan était robuste, avec des bras faits pour le travail et la tonte.
« Où est-ce que je dors, Lisandro ? » demanda-t-il.
— Et où cela se passera-t-il ? Dans la petite pièce avec Arturo.
« D’accord », dit-il, et il s’éloigna en laissant des gouttes d’eau dans le petit couloir.
« C’est déjà une pension », a plaisanté Méndez.
-Oui, et personne ne paie rien.
« Ils paieront bientôt, Lisandro », dit Méndez en jetant son mégot dans la cour et en fermant la fenêtre. « Tout le monde paie en temps voulu. »
Il parlait de moi, bien sûr, et il ne me disait rien de nouveau.

Franco a passé presque toute l'année à enchaîner les petits boulots. D'abord, des travaux occasionnels dans le bâtiment. Puis, croyant avoir décroché un poste permanent dans une scierie du port, il a été licencié sans raison valable, raconta-t-il, si ce n'est pour avoir travaillé plus vite que ses collègues et pour avoir fumé ou quitté son travail plus tôt. « Ce ne sont pas les usages du métier », lui avaient-ils dit en le congédiant. Puis, par pur hasard, une voisine qui le regardait avec convoitise lui dit que la poste cherchait des facteurs et que son frère pouvait lui trouver un emploi. Franco prit alors son courage à deux mains. Ce n'était pas un travail qui exigeait de la force, mais simplement de l'endurance et du souci du détail : beaucoup marcher et ne pas se tromper de boîte aux lettres. On lui demanda s'il avait un véhicule. Comme il n'en avait pas, la poste lui prêta un vélo, mais il devait en prendre soin comme s'il lui appartenait. « Bien sûr », dit-il, « pas de souci, patron », et ainsi de suite.

Pendant près d'un mois, il erra dans la capitale et ses environs. Il alla même jusqu'à dormir chez le voisin, en signe de gratitude, et lorsqu'il s'en vanta dans la cuisine, je vis le visage d'Arturo se crisper de colère, une rage qui avait déjà mué en une fureur terrible. Le nom de Mecha ne fut jamais prononcé.
Mais un jour, il arriva à pied, abattu et en jurant. Son uniforme de facteur était en désordre, il lui manquait sa casquette réglementaire et sa sacoche n'était qu'à moitié pleine.
« Ils m'ont volé mon vélo », a-t-il dit.
Le lendemain, ils tentèrent de l'arrêter. Même si le courrier avait bel et bien été volé et non vendu, comme ils le soupçonnaient, il devait tout de même le payer. Mais le pire était à venir : il avait emporté le courrier chez lui, ce qui était considéré comme un vol. Une vive agitation éclata au bureau de poste lorsque la police l'arrêta, non pas parce que ses collègues le défendaient, mais bien au contraire. Ils n'appréciaient guère ce bel homme arrogant qui se prenait pour un grand patron, qui passait sans doute cinq minutes à distribuer le courrier chez une voisine isolée et qui avait obtenu ce poste grâce à ses relations. Le frère de la voisine l'avait déjà appris d'elle – elle était jalouse et rancunière – et c'est probablement lui qui avait appelé la police et qui était resté les bras croisés quand il a fallu intervenir en faveur de Franco.
Il passa quatre jours en prison. Puis, calmement et délibérément, Méndez alla lui rendre visite. S'accrochant aux barreaux, il lui demanda :
-Alors, comment allez-vous ?
-Ne fais pas l'innocent et sors-moi de là.
Quelques jours d'abstinence ne vous feront pas de mal.
Mais cet après-midi-là, ils l'ont mis à la porte. J'ignore ce que Méndez a fait de ses relations, nombreuses, variées et profondément enracinées dans les arcanes des institutions officielles et semi-officielles. Il trouvait toujours un moyen de contourner les règles, de prendre l'avantage sur tout le monde, sans que personne ne s'en aperçoive avant qu'il n'ait obtenu ce qu'il voulait. Bien sûr, ceux qui étaient impliqués dans ces transactions douteuses le remarquaient, car c'étaient eux qui profitaient de ce qu'il offrait : argent, drogue et relations.
Quand Franco est rentré, nous nous sommes tous les quatre assis à table. Il était temps d'arrêter de repousser l'inévitable.

« Hé, Franco, ton intégrité est vraiment admirable, mon garçon. Je t'admire beaucoup… » Le sarcasme de Méndez n'était pas irritant, mais même drôle ; j'en riais, et je ne sais toujours pas pourquoi.
Arturo mangea en regardant Franco avec ressentiment.
-D'accord, si vous avez du travail, faites-le-moi savoir.
Viens avec moi demain et aide-moi à déménager. Avec ta force et ton dos, tu n'auras aucun problème.
— Et les meubles sont-ils très lourds ?
L'enfant de la campagne était déjà entré sans difficulté dans la taxonomie. L'été était une période faste et lucrative. Les affaires de Méndez semblaient prospérer, non pas parce qu'il étalait sa richesse – au contraire, il restait discret. Que faisait-il de cet argent ? L'investissait-il ? Versait-il des pots-de-vin ? Mais quels étaient ses objectifs immédiats ? Peu à peu, il façonnait sa personnalité, et le résultat n'était rien de plus qu'une esquisse, une ébauche, mais tout à fait plausible. Ses objectifs immédiats étaient simples et sans prétention : payer un loyer, régler un retard de paiement, trouver un emploi pour une connaissance, prêter de l'argent à des taux d'intérêt très bas. Mais le camion de déménagement transportait des cargaisons plus lourdes et s'aventurait, comme on dit, dans les quartiers chics. Il mentionnait souvent le colonel Ansaldi dans ses conversations, presque en passant , et le général Gonzaga également. Il parlait de politique comme n'importe quel citoyen ordinaire, défendant les droits des travailleurs, protestant contre les salaires de misère et les multinationales qui nous exploitaient, et il disait, comme n'importe quel père en colère dont le salaire ne suffisait pas à joindre les deux bouts, que ce pays avait besoin d'une main ferme et inflexible.
« Les gens ne sont intimidés que par un fusil, les gars », nous haranguait-il, la cigarette aux lèvres, les jambes sur la table et vêtu d'un t-shirt, car cet été-là, comme je l'ai dit, était insupportable.
« Et les lois, alors ? » demandait Arturo, parfois suffisamment alerte pour se souvenir de son idéalisme et de ses théories philosophiques sur la morale.
Ceux qui les connaissent, ma chère, s'en moquent éperdument. La société ne fonctionne pas avec des livres, mais avec de la chair et du sang. Les livres sont brûlés ou détruits, mais les os demeurent.

Oui, Méndez était un philosophe de second ordre, mais un philosophe dans l'âme. Ou peut-être serait-il plus juste de le qualifier d'homme politique, même s'il désapprouvait et s'insurgeait constamment contre cette classe. Il nourrissait une vision particulière de la société, où ses intérêts personnels pesaient peu, contrairement à une sorte d'ambition idéaliste (en cela, il ressemblait à Arturo) qu'il croyait mettre en pratique par ses manœuvres, lesquelles bafouaient les règles fondamentales de la bureaucratie et les conventions, et dont il sortait toujours vainqueur. Dans ses discours informels, il me semblait souvent entrevoir son plan d'action pour la société qu'il désirait : une sorte d'immense institution mue par le chaos. Le chaos, disait-il, était l'architecte de son monde : le plombier et l'égoutier, tel le concepteur d'une esthétique sombre, car dans l'obscurité, on ne voit que ce que l'on veut bien voir : le beau comme le terriblement difforme, confondus en un seul et même élément.

Il y a des événements dont je n'étais pas certain, d'autres que j'ai appris par la suite. Il y a des conversations auxquelles je n'ai pas assisté, mais que j'ai reconstituées d'après ce qui s'est passé ensuite. Par exemple, celle qui a eu lieu entre Arturo et Franco, un jour comme les autres, dans la petite chambre qu'ils partageaient, prenant soin de nous cacher leurs pensées, à nous, les maîtres de la maison . Méndez vivait pratiquement ici et avait transformé l'appartement en une sorte de caserne. Je devrais lui être reconnaissant ; il payait le loyer depuis un certain temps, permettant ainsi à Clarisa de vivre décemment, et c'était ce qui comptait, au final, pour nous quatre.
« Quand est-ce que Mecha sort ? » a dû demander Arturo, comme en passant, détournant son attention mais pas ses yeux du livre qu'il tenait à la main.
— Tant que je ne suis pas sûr de pouvoir lui offrir un logement, je ne peux pas lui dire de venir.
— Mais vous la connaissez, elle n'est pas du genre à aspirer à un palais.
— Tu veux que je la fasse venir vivre avec nous pour que je puisse coucher avec elle, n'est-ce pas ?
Arturo jeta le livre par terre, se leva et dit :
-Je devrais te réduire en bouillie…
Franco a dû rire, bien sûr.

« Avec ces poings d'écrivain ? Calme-toi un peu, on se connaît bien. Tu es en colère contre moi parce que Mecha m'a choisi. »
— Parce que tu me l'as prise. Je suis de la famille…
-De sa classe, vous voulez dire…
-Nous ne vous avons jamais traité différemment…
— Non, pas avant qu'on soit adultes et qu'on tombe amoureux d'elle. De toute façon, c'était inévitable, et tu ne le comprends pas, enfoui dans tes livres, comme si le monde était un roman.
Arturo retourna se coucher.
« Parfois, c'est préférable… » Il sortit du tiroir le matériel d'injection.
Franco, qui n'était pas impliqué, a juré.
— Livres ou drogues, c'est la même chose, ils vous construisent des limbes où vous pouvez vivre en paix.
Arturo haussa les épaules.
Mais le malaise de Franco avait été semé en lui. Il nous avait répété à plusieurs reprises que l'argent arrivait lentement, et Méndez n'arrêtait pas de le supplier de patienter. La confiance des clients se gagnait avec le temps ; sinon, tout s'effondrerait. Mais au début de l'hiver, la patience de Franco avait atteint ses limites. Contrairement à Oscar, il appréciait les plaisirs que l'argent pouvait acheter : les sorties, les taxis, une voiture, une maison, même des bordels corrects, et non ce petit entrepôt où Méndez nous avait emmenés. Mais ce qui excusait toute cette vanité, c'était la sincérité dont il faisait preuve lorsqu'il parlait de Mecha, et son désir de l'emmener à Buenos Aires et de lui offrir une belle maison ou un appartement dans un quartier chic.
Il semblait agité, mais il ne se plaignait plus car il connaissait les arguments que Méndez allait lui avancer. Il s'habillait bien, avait acheté une voiture d'occasion pour les livraisons et s'était constitué sa propre clientèle grâce au bouche-à-oreille ou aux recommandations de Méndez. Cependant, Oscar s'occupait toujours de la marchandise. Les pontes prenaient contact avec ceux qu'ils appelaient superviseurs, ou personnes de confiance. Méndez avait largement fait ses preuves, tant dans ce domaine que dans plusieurs autres choses que j'ignorais mais que je pouvais imaginer. Le pistolet qu'il portait parfois sous le bras en rentrant n'était pas là que pour faire joli, et à plusieurs reprises, j'ai cru sentir l'odeur de poudre sur ses vêtements. Notamment le jour où il est passé

saluer Clarisa, et qu'elle, ses sens désormais exacerbés par une sensibilité accrue, lui a dit à voix basse :
-Tu sens le brûlé.
La pauvre, elle disait exactement ça, et Oscar me regarda pour la première fois depuis longtemps comme s'il ne me sous-estimait pas, comme s'il me considérait même comme son supérieur. J'ai dû me sentir flattée, j'imagine, surtout à ce moment-là, alors que j'ignorais encore tout des profondeurs de l'âme de Méndez, si tant est que quiconque les ait jamais vraiment connues.
Sachant ce qui s'est passé ensuite, c'était comme si Arturo et Franco avaient conspiré pour s'anéantir mutuellement. Incapables d'agir seuls, par orgueil ou par simple lâcheté, ils semblaient dire : « *Je te donne la permission de te débarrasser de moi »,* à travers une série d'actions secrètes ou timides menées séparément, mais avec la profonde conviction que l'autre en était conscient, ou du moins le soupçonnait.
Le problème, c'est que Franco n'en pouvait plus et a conclu un accord avec les Krakovsky. C'était une bande de criminels qui rivalisait avec Méndez pour l'approvisionnement du quartier et de presque toute la zone sud. Ezequiel Krakovsky dirigeait une des branches de la famille, qui avait des intérêts dans divers secteurs, pour ainsi dire tous en marge de la loi, mais qui se dissimulaient derrière la façade d'entreprises légitimes. Cirques, transport routier, quelques sociétés de financement privées, supermarchés… tout le monde les connaissait, mais personne n'avait d'autre choix que d'acheter ce qu'ils vendaient, car sinon, on s'approvisionnait auprès de quelqu'un comme eux. Méndez travaillait seul, du moins c'est ce qu'il prétendait, mais en réalité, il était le cerveau d'un réseau de relations qui n'impliquait pas de transactions concrètes avec des marchandises tangibles (car la drogue était un marché tellement volatil qu'on ne pouvait pas la considérer comme telle). On pourrait dire que le business de Méndez, c'était les hommes, les femmes, même les enfants. Sans eux, il n'aurait jamais pu prospérer. Il agissait comme un fantôme dans les rues, dissimulé sous les traits d'un homme ordinaire, à moitié barbu, à moitié débraillé, attendant le bus ou sa petite amie avec qui il allait passer une heure, voire deux s'il avait assez d'argent, dans un motel. Il rôdait aux coins des rues, scrutant les traits des gens jusqu'à déceler

leurs faiblesses, puis il engageait la conversation, les flattant, tel un caméléon changeant de couleur selon son interlocuteur.
Mais comme il ne pouvait pas être partout à la fois, il devait la plupart du temps faire confiance à ceux qu'il avait choisis, et il avait fini par accepter que la trahison était aussi naturelle que respirer, et qu'il ne fallait pas la prendre personnellement. Quiconque la trahissait, paf, une balle à bout portant, et c'était fini. Il savait qu'il ne pouvait pas être aux commandes, mais il était passé maître dans l'art de cirer les bottes de ses supérieurs, de sorte que s'ils tentaient de lui marcher dessus, ils trébucheraient.

Franco a commencé à rentrer tard, après que nous soyons déjà couchés. Quand Méndez restait dormir, il dormait dans un fauteuil. Je l'entendais rentrer vers deux ou trois heures du matin, à des heures où il savait que le gamin n'avait aucune course à faire.
« C'était bon, le sexe ? » demanda-t-il sans se lever.
-Comme d'habitude... bonne nuit.
Dors bien, Franquito. Ils ont choisi le nom parfait pour toi…
C'était l'une des dernières nuits avant les tragédies. Franco sembla hésiter avant d'entrer dans la pièce, jeta un coup d'œil au fauteuil, mais ne dit rien. Pourquoi ? Les femmes se disputent, les hommes raisonnent.
C'est ainsi que Franco s'était trouvé un moyen de gagner un peu d'argent, et c'était plus que suffisant, et assez rapide puisqu'il avait fait venir Mecha la première semaine de juillet. Avait-il la moindre idée de ce que c'était que d'ignorer les capacités de Méndez ? Visiblement pas, comme nous tous. Il nous l'a raconté un dimanche soir, alors qu'on faisait des barbecues sur la petite terrasse, soufflant la fumée du grill vers les voisins, malgré leurs protestations. Mais ils avaient arrêté depuis que le chaton qui rôdait autour de l'immeuble avait disparu. Peut-être qu'ils regarderaient le barbecue avec curiosité le dimanche suivant ; ils pouvaient penser n'importe quoi de nous.
« Mercedes arrive », dit-il, un choripán à la main, savourant le regard vide d'Arturo. Mais ce regard en disait long. Que savait-il des affaires des Krakovsky ? Ils devaient en avoir parlé à voix basse, dans la petite pièce, les soirs où Méndez n'était pas là. Bien sûr, ils ne s'inquiétaient pas pour moi. Ils me voyaient si absorbé par mes soucis pour Clarisa qu'ils pensaient que j'étais indifférent à tout ce qui n'était pas la maison et ma femme, la vie quotidienne dans la sphère domestique. Ils devaient se demander ce qui me

liait à Méndez, outre les médicaments pour maintenir Clarisa en vie, puisque j'aurais pu me les procurer ailleurs, et je me posais la même question. Mais ils étaient attirés par cette prétendue indépendance d'esprit avec laquelle Méndez me traitait, comme un égal et non comme un simple client. Nous étions amis, bien sûr, car rien de moins qu'une amitié intime ne saurait se définir par l'échange quotidien d'idées, de vin et de nourriture sous le même toit, où nos regards étaient exempts de toute trace de ressentiment ou d'intérêt personnel. Une affection virile, pourrait-on dire, nous unissait. Rien de plus qu'une étreinte chaleureuse, une cigarette partagée, et parfois même le linge sale ou la salle de bain. Mais il en allait de même pour eux, les nouveaux venus. Comme je l'ai dit, Clarisa, sans bouger, évoluait dans nos esprits, ou y avait pris racine : elle était notre conscience.

Mais Mercedes Sanhueza tourbillonnait en nous, émouvait nos cœurs, et son souvenir nous réchauffait au point de ne plus ignorer que ces fameuses décharges nocturnes n'étaient rien d'autre que son lent travail dans les méandres de nos cerveaux surchauffés.

Elle finirait par venir.

Franco avait acheté une petite maison à Villa Devoto, un quartier résidentiel, avec un jardin et un rosier, un toit à pignons couvert de tuiles françaises, une épicerie et une école pour les enfants qu'il projetait d'avoir. Elle, en tablier, l'attendait chaque soir au milieu du salon, le dîner prêt. Mais dans quel film vivait-il ? La vie citadine l'avait trop abîmé. Quel genre de travail allait-il retrouver ? Employé de bureau ? Et se contenterait-elle de ce rôle, avec son tablier et sa coiffure démodée, telle une poupée ? Méndez et moi nous disions que rêver ne coûte rien. La dure réalité finirait par arriver, du moins en ce qui concernait les femmes, car il en savait déjà assez sur l'autre réalité économique pour tout faire s'écrouler, comme ce qui t'est arrivé, Lisandro, me disais-je. Ou peut-être que ce gamin avait besoin de se bercer d'illusions, puisque la seule drogue qu'il consommait était son rêve de réussir, un rêve qui découlait sans aucun doute de cette lignée Espinoza qui les avait toujours maintenus dans la pauvreté et la marginalisation. Tandis que d'autres avaient réussi à s'en sortir en s'accrochant aux autres, peu importe qui ils étaient, il essayait de s'élever en s'accrochant aux nuages que la sueur de son propre corps contribuait à former en gagnant sa vie. Il savait pertinemment que l'argent ne pousse

pas sur les arbres, mais il pensait encore que ce qu'on appelait l'amour transcendait la dépravation de n'importe quelle femme ordinaire. La beauté de Mecha l'avait proclamé tout au long de sa vie. Elle, l'inaccessible, l'héritière du domaine, qui le traitait comme un ami, presque comme un petit ami parfois, était d'une autre classe, sa peau était plus claire, et elle avait un parent avec lequel elle était symboliquement mariée depuis avant leur naissance.
Ce à quoi il n'avait pas droit, il l'a gagné quand Arturo est venu étudier à Buenos Aires.
« Et comment as-tu conquis le cœur de Mecha ? » lui ai-je demandé un jour, lors d'une promenade près du port.
« Je dois te dire la vérité, Lisandro. Je n'ai jamais eu ma chance. Arturo s'est gâché la vie. Les lettres qu'il lui envoyait, avec leurs poèmes, ont fini par la désillusionner. J'ai même vu du mépris sur son visage quand elle lisait ces lettres, ou quand elle raccrochait au nez de mon interlocuteur. Arturo s'était éloigné du drame du ranch parce qu'il n'y avait jamais eu le moindre lien. Les liens du sang, ce n'est que le sang, et ça ne garantit rien, n'est-ce pas ? »
Dans quelle mesure pouvait-il en être sûr, sachant qu'il était issu de la famille Espinoza ?
Après le décès de Mme Martina et la maladie de M. Enzo, il n'y avait plus grand-chose à faire au ranch. Les ouvriers agricoles étaient partis, les mauvaises herbes poussaient à profusion, et je n'arrivais plus à tout gérer. Un jour, les machines tombèrent en panne et il n'y avait pas d'argent pour les réparer. C'est à peu près à cette époque qu'oncle Macario me demanda de l'aide. Le père de Mecha avait besoin d'être nourri et lavé, et je devins son valet. C'est ainsi qu'Arturo m'appelait quand Mecha lui raconta au téléphone ce que je faisais. Il trouva cela méprisant, et c'est là que je compris qu'elle l'avait définitivement rejeté, non pas comme cousin, bien sûr, mais comme époux aimant. Ensemble, l'un ou l'autre, parfois deux, parfois tous les trois, nous nous efforcions de maintenir M. Enzo dans son état habituel : un homme de grande réputation, propre et élégant, même s'il était alité.
Nous pensions à toi, Lisandro.
« Je ne suis pas un saint. Sais-tu combien de fois j'ai eu envie de la tuer ? »

— Mais vous ne l'avez pas fait. Vous avez assumé le fardeau et fait bonne figure, comme on dit.
J'ai haussé les épaules. Que pouvais-je bien dire ? La vérité m'était inconnue, et ce que je tenais pour certain ressemblait de plus en plus à un maquillage de clown.

Les jours suivants, Franco était nerveux, agité, distrait et laissait tomber des objets. On le taquinait sur l'arrivée de Mecha, mais Méndez savait que c'était tout autre chose. Il n'avait pas pu justifier la venue de Mercedes sans révéler qu'il avait un endroit où l'emmener, après avoir utilisé cette excuse pendant des mois. Et d'où venait l'argent ? Méndez savait ce qu'il gagnait et ne pouvait pas le berner en prétendant gagner autant grâce aux clients du quartier. Il avait seulement mentionné une fois qu'il l'avait mis en contact avec un homme d'affaires qui organisait des rencontres avec des prostituées pour ses associés, une dizaine d'hommes en moyenne, consommateurs de toutes sortes de drogues et bien rémunérés.
« Comment s'appelle-t-il ? Je le connais peut-être ? » demanda Méndez, sans s'attendre à de la sincérité. La réponse, si crue, resta sans écho.
Les Krakovsky attendaient une cargaison, et Franco était chargé de la dissimuler. C'était son travail : simple dépositaire, il ne trafiquait pas encore pour leur compte, mais en guise de preuve, ils le paieraient grassement si la marchandise restait en sécurité et était vendue à la bonne personne. La petite maison de Villa Devoto, en somme, n'était qu'une promesse fragile.
Arturo apprit peu à peu tout cela, allant jusqu'à déduire que la cargaison devait déjà se trouver à Buenos Aires, mais il ignorait où. Les quelques informations que Franco lui avait confiées ne mentionnaient pas l'emplacement. Lorsqu'il l'interrogea, il lut davantage de mépris que de méfiance sur le visage de Franco. On ne dit pas à un toxicomane où se trouvent plusieurs kilos de cocaïne, évidemment. C'est ce mépris qui attisa la colère d'Arturo Sanhueza.
Je vous raconte tout cela parce que je l'ai découvert après coup, en reconstituant les événements grâce aux indices que j'ai recueillis au fil du temps.
Franco envoya un livre à Mecha pour son anniversaire, le 30 juin. C'était un recueil de poèmes de José Asunción Silva, un poète colombien

profondément attaché au romantisme. Nous l'avions entendu parler de ses célèbres *Nocturnes, d'une noirceur obstinée.* Ce qui faisait rire ou frémir les autres provoquait chez moi des sentiments paradoxaux d'agacement et d'amertume. Les cimetières et leur atmosphère étaient gravés dans mon ADN, ils constituaient l'essence même de mon âme.
Mais pour eux, ce n'était qu'un prétexte pour parvenir à ses fins. Pour Franco, c'était un moyen de communiquer l'emplacement du chargement à un messager de Krakovsky : il avait souligné dans le poème les vers qui codaient le pâté de maisons, le secteur et le numéro de la pierre tombale sous laquelle le chargement était dissimulé . Mecha trouverait sans doute le cadeau de Franco étrange, mais qu'importait-il, puisqu'elle venait à Buenos Aires avec lui ?
Pour Arturo, cependant, le plaisir de la lecture devint l'occasion idéale de se débarrasser définitivement de Franco. Il le surprit à fouiller dans la bibliothèque, sur l'étagère au-dessus du lit où étaient rangés ses livres préférés. Il ne dit rien ; Franco tramait quelque chose, il en était certain. Puis il remarqua l'absence du recueil de poésie d'Asunción Silva, et ensuite la livraison du cadeau pour Mecha, dont nous connaissions tous l'anniversaire.
C’est ainsi que, le jour de son voyage, elle attendit à Retiro, comme convenu avec Franco. Arturo le savait, mais ignorait l’identité et la date du messager de Krakovsky. Si l’on payait si cher pour une tâche aussi simple que de cacher quelque chose en lieu sûr – du moins, c’est ce qu’ils avaient promis –, Franco se retrouverait pris entre deux feux : la trahison de Méndez et celle de Krakovsky.
Mais lorsqu'il la retrouva à la gare, elle pleurait à chaudes larmes, entourée de gens, criant qu'on lui avait volé son sac et son livre. Un homme, un inconnu, s'était assis pour bavarder, et pendant ce temps, elle s'était laissée distraire par les versets marqués par Franco, et soudain, l'homme de la gare avait pris la fuite.
Ce qui la surprit tant, Arturo le découvrit peu à peu, complétant ainsi le puzzle que Franco et lui assemblaient séparément, ignorant la pièce précise que l'autre y plaçait. Mais ils se connaissaient si bien que je dirais qu'il s'agissait d'un consentement mutuel à la destruction, qui sait pourquoi, peut-être pour la même raison qui m'était arrivée : l'impossibilité de posséder définitivement un Mecha, car l'idéal que nous nous étions fixé

était aussi fragile que nous le savions tous. L'admettre, cependant, aurait été comme savoir que nous étions vaincus dès le départ. Et alors, quel était le sens de naître et de lutter contre cette pauvre chair qui pourrit, au détriment d'une âme qui aspire à l'éternité ?
Fatigué, anxieux et désorienté, Arturo s'efforçait de se calmer pour que Mecha ne soit pas plus effrayée qu'elle ne l'était déjà. Ils prirent un café au lait dans un bar près de la gare. Ils parlèrent des vers d'Asunción Silva que Franco, si peu familier avec cette sensibilité, avait soulignés. Se souvenant du poème qu'il avait tant étudié à l'université, il reconnut avec certitude l'emplacement de la cachette : le cimetière de Chacarita. Il emmena rapidement et sans gêne Mecha hors du bar. Ils devaient se dépêcher s'ils ne voulaient pas que Franco soit tué, car les Krakovsky n'appréciaient pas les traîtres, mais seulement après avoir obtenu ce dont ils avaient besoin. N'était-ce pas ce qu'il voulait, que Franco disparaisse de la vie de Mercedes ? Mais Arturo n'avait jamais tenu d'arme, il ne savait pas ce qu'était un meurtre, et il paniqua. C'était sans doute le manque qui le mettait dans un tel état. Courant, en sueur, se débattant à chaque pas vers le cimetière, traînant Mecha derrière lui, il ne pensait plus avec calcul ni froideur, mais avec désespoir. Sauver Franco, si possible, importait moins que de se procurer la drogue. Soudain, Mecha et la cocaïne ne faisaient plus qu'un, un seul et même objectif immédiat.
Je pensais que l'homme à la gare était le messager de Krakovsky .
Mais l'homme à la gare, c'était moi.

6

Méndez me l’avait dit, en posant ses mains sur mes épaules, face à face, la cigarette aux lèvres et sa barbe indisciplinée, sauvage comme des fourrés de chardons dans un désert :
-J'ai besoin de toi, Lisandro.
Il détacha la sacoche sous mon aisselle contenant le calibre .32 et me la passa sur la tête, comme un tailleur m'essayait un costume neuf. Je savais

tirer, bien sûr, dans la campagne, sur les animaux que je chassais pour le simple plaisir, et une fois, quand j'étais tout petit, sur la côte, lorsque ma mère était chargée des funérailles mésopotamiennes. Une expression empreinte de nostalgie, d'ailleurs, d'autres temps et d'autres lieux, car nous, les Goncalves, avons cela dans le sang, cette capacité de mémoire, qui est l'essence même de la mort, non pas l'oubli, comme on dit.
Au moment de payer, Méndez se rendit dans la chambre de Clarisa pour lui apporter son thé de l'après-midi.
-Vas-y, je m'occupe d'elle.
Je suis allé au parc du Retiro et me suis assis sur un banc. J'étais perdu dans les souvenirs que la Torre de los Ingleses (Tour des Anglais) évoquait : telle une gare terminus où arrivaient et partaient les trains que les Anglais avaient financés en hypothéquant notre avenir, je remontais le temps jusqu'au début du siècle, puis jusqu'aux années 1800, aux fameuses invasions et à la légende crédule du patriotisme créole. La mort planait sur Buenos Aires, coloniale et boueuse comme une ville riveraine, et sur le fleuve putride et brumeux qui se jette dans une mer d'eau douce. Des incongruités latino-américaines que l'ignorance a contribué à brouiller, mêlant les termes philosophiques, pervertissant les sentiments et engendrant le fruit fatal de la vanité. Nous sommes des Noirs nous voyant dans le miroir trouble d'un spectacle de monstres, ces miroirs dont la magie réside uniquement dans leur capacité à défaire les apparences et à libérer le flot des peurs et des désirs, de sorte qu'ils se battent devant le miroir, et que le vainqueur sera un monstre ou un Adonis.
Je connaissais les Krakovsky. Je croisais souvent les frères, les neveux, les cousins, les oncles et les enfants, ainsi que leurs épouses. Ils parlaient le front plissé, la peau claire, les cheveux noirs et un accent polonais tenace. Les hommes étaient robustes et costauds, presque tous, avec des cheveux bruns ou foncés, généralement frisés, une barbe épaisse et une pilosité abondante et frisée sur le torse et le dos des mains. Ils ne saluaient pas ; ils grognaient.
Je me suis glissé sous l'auvent de la gare à la tombée de la nuit. J'ai aperçu Mecha assise sur un banc, les mains sur les genoux, un livre à la main. Elle portait une robe claire et démodée, ses cheveux étaient blonds et elle coiffait d'un chapeau qu'aucune femme de la ville ne portait plus. Je me suis levé pour fumer, cherchant le messager du regard. C'est alors que je

l'ai reconnu : Iván Krakovsky. Ils avaient envoyé l'idiot, heureusement pour moi, du moins c'est ce qu'ils disaient. Je l'avais vu errer dans le quartier, à la recherche de victimes. Il n'était pas très grand, les épaules larges, avec de longs cheveux attachés comme au temps des Cosaques. Il allait aux toilettes et je l'ai suivi. Il n'y avait presque personne : juste le préposé à la porte avec sa petite table pour les pourboires en sortant, un type dans les toilettes, et lui, seul à l'urinoir commun, ce mur le long duquel un rideau d'eau ruisselait sans cesse, dégoulinant sur le sol où il se lavait avant de transporter son urine jusqu'aux égouts. Adossé au mur, une main sur la hanche, l'autre sur son sexe, je me suis approché, j'ai sorti ma bite et j'ai pissé longuement. Je l'ai regardé, il m'a regardé. J'ai jeté un coup d'œil à ce que j'avais dans la main. Je me suis secoué et j'ai détourné le regard. Je le connaissais déjà, ce type, parce que c'était tout ce qu'il était : un homme de plus de trente ans qui couchait avec des adolescentes avec la bénédiction de la police, parce que les fêtes auxquelles il allait, bon sang, lui donnaient l'impression de revenir d'un voyage au paradis, avec des escales dans les stations de l'enfer.

Il s'est agenouillé devant moi et a mis l'objet dans sa bouche. Je l'ai laissé faire, en jetant un coup d'œil autour de moi. Un homme est passé, souriant ; un autre, la tête baissée. Et quand il n'y eut plus personne, j'ai sorti mon .32 et je lui ai tiré une balle à bout portant dans la tête. Presque sans un bruit, à bout portant, avec le flux constant de l'eau le long du mur et ce bruit typique des toilettes, l'eau et les excréments qui vont et viennent, nous rappelant que nous pourrions très bien passer notre vie entière dans une salle de bains, que le monde est une toilette, ce qui, ironiquement, n'arrange rien.

Je le laissai appuyé contre le mur, l'eau ruisselant sur son crâne perforé, le nettoyant sans le réveiller, tel un ivrogne égaré à jamais dans ses limbes. Je sortis, et là se dressait Mecha, sur fond de voies ferrées et de wagons désaffectés, la structure métallique de la gare s'élevant vers les toits comme dans une cathédrale.

Je me suis approché et je me suis tenu à côté de lui, près du banc.

-Que lis-tu ?

Il me regarda. J'attendis qu'il me reconnaisse. C'était un espoir vain, mort avant même ma naissance, je le savais, et pourtant il était là, à l'écoute comme un fœtus logé dans mon cerveau.

— Rien, je ne sais pas. Un recueil de poésie.
Vous attendez quelqu'un ? Puis-je vous aider ?
Je me suis assis près d'elle. La méfiance avait fait place à la familiarité. Je crois que mon amour n'était pas mort si, à ses yeux, je continuais à lui faire confiance, même si elle ne me reconnaissait pas. Avais-je tant changé ? Ou bien ne m'avait-elle tout simplement pas accordé assez d'attention à Lavalle pour se souvenir de moi ensuite ?

Par moments, tandis qu'elle parlait, je la voyais froncer les sourcils, comme si elle cherchait à se souvenir de ce qui se cachait sous son air détaché. Je me sentais déçue après plusieurs tentatives pour orienter la conversation vers le passé, sa famille et sa maison. Son seul souci, disait-elle, était le retard de Franco, son mari, qui lui avait envoyé ce livre en cadeau. Comment pouvait-elle le chercher s'il n'était pas encore arrivé ? Elle me montra la lettre qui se trouvait à l'intérieur ; je la parcourus du regard, pour ne pas éveiller ses soupçons, car son intérêt se portait sur les vers soulignés du *Nocturne* .
Et quand je les ai lus, ou plutôt, quand elle me les a récités à voix haute, j'ai compris. Le rendez-vous aurait lieu dans un cimetière, là où le chargement avait été caché. J'ai eu l'impression de chuter dans un abîme, loin du paradis que j'avais atteint depuis que Mecha avait captivé mon regard, ce lointain après-midi au ranch. Quand je suis revenue à la réalité, j'étais à ma place habituelle, sur cette terre plate où je marchais à la recherche de l'endroit idéal pour creuser, sur les chemins de pierre ou de vieux asphalte entre les tombes, ou dans ces maisons de plain-pied aux pots de fleurs fanés et aux sols en ciment. Et entourée de cadavres ou de paquets, comme Clarisa.
Je me sentais blessé, une plaie toujours ouverte au creux de ma poitrine, et mon esprit, toujours frustré, me bombardait de discours et de sermons de reproches et de désespoir, sans la moindre possibilité de rédemption. Au-dessus, le ciel, impersonnel, empoisonné, léger, futile et sans espoir, car il n'est qu'un présent sans fin. En dessous, la terre, grouillante de choses mortes jamais abandonnées, jetées ou oubliées, des corps dont la chair se transforme en parfum, propageant le souvenir des choses, et plus bas encore, plus perpétuellement, les os, récalcitrants et durcis pour rester aussi longtemps que possible, beaux comme des enfants à naître et insupportables comme des mouches.

Sachant qu'il ne se souvenait pas de moi, qu'il ne le ferait probablement jamais, je sentis le poids de la terre s'élever vers les toits au-dessus des quais et s'y imprégner d'humidité, formant un plafond immense et d'une fragilité extrême. Les choses les plus lourdes sont souvent les plus fragiles. Et de là, le futur mort me parla, m'appelant *Lisandro, Lisandro.*

Alors j'ai arraché le livre des mains de Mecha et je me suis enfui.

Cimetière de Chacarita. Les versets n'en parlent pas, évidemment, mais quel autre cimetière de la capitale pourrait bien être le lieu de rencontre de ces transactions ? Parmi les morts, tous se connaissent et nul ne parle, ou peut-être rient-ils des obscénités sordides des vivants qui troquent argent et plaisirs douteux. « Que les vivants sont naïfs ! », doivent-ils penser, « que de fous ! ». Mais tant que nous sommes vivants, notre chair nous submerge, ouvrant les barrages qu'elle a érigés dans notre esprit, et les fluides vont et viennent ; hormones et sang sont les messagers qui composent l'hydrographie de la vie. Les rivières s'assèchent, et le lit asséché demeure, comme s'il n'y avait jamais rien eu.
Les rues bordées de tombes désolées, à cette heure tardive de la nuit, quand les gens normaux ont déjà dîné et vont se coucher, sont une ville paralysée, ou à peine la surface sous laquelle affleurent les souvenirs déposés dans les os.
Je marchais, me remémorant la campagne et mes visites furtives au ranch des Sanhueza – cette famille aisée et progressiste qui, comme toute famille, connaissait ses disputes et ses divergences irréconciliables, mais qui restait néanmoins une famille. Et la maison du ranch les protégeait, les parents et les enfants. Les enfants Sanhueza : le beau Arturo, bohème, un fainéant hors pair, un rêveur, un idéaliste par commodité ; Mercedes, l’âme du ranch, sa beauté, son intelligence, sa résignation. Le pragmatisme des femmes m’étonne, sans que je le comprenne ; il est froid et désintéressé, c’est simplement une façon d’agir sans nom ni principe.
Caché derrière un monument de pierre, de marbre ou d'autre matière, je les observais. Les cousins Sanhueza traversaient le cimetière comme autrefois, main dans la main et en silence. Contrairement à cette époque, il n'y avait plus d'herbe sous leurs pieds, mais du ciment et de l'asphalte, et au-dessus d'eux, au lieu du ciel bleu, l'obscurité moisie du ciel de Buenos Aires. Tout autour d'eux, des pierres tombales et des monuments

funéraires remplaçaient les arbres. Les seuls chiens qui les suivaient désormais étaient les chiens invisibles dont les aboiements s'élevaient des tombes ou de derrière les caveaux abandonnés. Certains dormaient dans les tombes pillées ou récemment ouvertes, attendant les prochains occupants.

Ils se glissèrent derrière un grand ange de pierre, une sorte d'ange vengeur, l'épée levée, dominant les lieux : ce pâté de maisons du cimetière où la marchandise de contrebande était cachée, enterrée et attendant sa résurrection pour semer la terreur parmi les hommes.

Soudain, un coup de feu retentit. L'éclair illumina la nuit. Il y eut une chute, la chute d'un corps sans vie, dont la tête émergea alors qu'il s'écrasait du côté du monument à l'ange.

Aussitôt, un cri s'échappa de la gorge de Mercedes. Son visage était baigné de larmes qui brillaient faiblement dans le reflet du métal qui s'approchait rapidement, dans les mains de Franco. Il était maintenant à ses côtés, essayant de la soulever et de la séparer du corps de son cousin. J'entendais ses cris, que Franco tentait d'étouffer en lui couvrant la bouche. Les noms d'Arturo et de Dieu s'échappèrent des lèvres de Mecha, mais il regarda autour de lui, effrayé, cherchant l'homme de la gare.

Puis, tout n'était plus qu'un murmure, plus ou moins interrompu par des cris et des petits hurlements qui étaient censés être des explications improvisées de Franco, mais Mecha pleurait, et pourtant, à présent, elle le serrait dans ses bras, l'homme qui avait tué son cousin.

Je m'approchai pour les observer, sortant de ma cachette, et longeai la rue déserte entre les tombes. Je tenais le livre d'une main et le pistolet de l'autre, et dans ma poche arrière, une lampe torche éteinte.

Quand je les ai vus s'enlacer, pleurer près du corps d'Arturo, se consoler, se comprendre, j'ai su définitivement que je n'appartenais pas à l'humanité, que j'étais autre chose, un autre être, une autre entité ou une autre espèce venue au monde comme messager et collecteur, portant des lettres annonçant des visites indésirables, des expulsions pour cause d'hypothèques insurmontables, des expulsions pour raisons médicales, des condamnations, et qui ensuite ramasse les déchets pour les enterrer dignement.

Mais cette fois, l'obéissance amère à ma substance, si souvent rejetée mais finalement victorieuse, trouva le complice idéal pour me réconcilier avec mon destin.
En les voyant là, enlacés, étant deux et un à la fois, j'ai eu le privilège d'abandonner mes rancunes et de céder à la haine, si souillée, si sous-estimée.
J'ai tiré sur Franco dans le dos. Un autre éclair a illuminé la nuit du cimetière, d'autres aboiements plaintifs, et le cri de Mecha lorsqu'elle a aperçu la lampe torche avec laquelle je m'approchais.
Tout en récitant les versets, le livre désormais abandonné au sol, illuminant son visage effrayé, je m'approchai en parlant d'ombres, et je sus alors, à son expression, qu'elle m'avait enfin reconnu.
Je l'ai jetée à terre, entre les corps de ces deux-là qui l'avaient aimée, peut-être plus sincèrement que moi, mais pas de façon aussi définitive.
Je l'ai possédée sur-le-champ, puis je l'ai tuée.

L'ABOUILLAGE DE LA NUIT

1

Quand ils ont arrêté Victo Hugo Molina, j'étais dans une pièce de la morgue. Il était trois heures, un dimanche après-midi. Je m'ennuyais profondément, assise sur un tabouret, appuyée contre une table d'autopsie en marbre froid, dont la surface était tachée d'une patine de graisse humaine impossible à enlever. Ma blouse était ouverte, ma chemise moite et déboutonnée à mi-poitrine. J'étais dans une solitude qui n'en était pas vraiment une, car elle était là, la femme qui m'avait sauvée après l'effondrement provoqué par la mort d'Alma, avec un fils malade qui faisait des allers-retours à l'hôpital depuis son plus jeune âge. Blas avait déjà sept ans, bientôt huit, maigre, faible et pâle, et pourtant vivant, comme un miracle qu'il refusait de reconnaître, hormis les transfusions sanguines, les analyses de laboratoire qui ont constitué des volumes entiers tout au long de sa vie ; les injections de quoi que ce soit, cela n'avait plus d'importance et je ne voulais plus le savoir, car après tant d'années à superviser les médecins qui s'occupaient de lui, j'avais déjà renoncé à suivre les doses et les médicaments.

En revanche, Soledad, l'infirmière qui m'avait secondé comme experte médico-légale pendant quelques années, m'accompagnait désormais professionnellement, bien sûr, mais aussi comme une amante dévouée. Elle, faisant fi de toutes les revendications et de tous les protocoles féministes, occupait une place secondaire dans la vie de mon fils et la mienne. Elle, l'infirmière toujours présente, parfois épuisée, dont la place avait été prise par l'amante et la mère de substitution, tardivement, soumise, consciente d'être mise à l'écart mais sûre d'elle, ce qui l'empêchait de faire des démonstrations de caractère arbitraires et

déroutantes pour des hommes comme nous, mon fils et moi. Car Blas, malgré son âge, était un homme de par son expérience de la souffrance et de la douleur.
Quand ils ont amené Molina, les mains menottées dans le dos et la tête baissée, ils l'ont fait asseoir sur un banc en bois dans le bureau qui servait parfois de salle d'attente pour les détenus attendant l'arrivée du procureur ou du juge de permanence. Comme c'était souvent le cas les week-ends, et surtout pendant ce long week-end qui se prolongeait jusqu'au lundi 9 juillet, le personnel du tribunal était réduit au minimum et toutes les procédures devaient attendre le premier jour ouvrable de la semaine. Il était escorté par deux policiers, et l'officier responsable m'a salué puis s'est dirigé d'un pas nonchalant vers la porte de la salle d'opération par laquelle j'avais jeté un coup d'œil après avoir entendu l'écho du gyrophare de l'ambulance dans les couloirs souterrains.
— Comment allez-vous, docteur ? De garde, comme d'habitude ?
L'agent Zaldívar me rendait folle avec ses avances obscènes. Il lorgnait sur Soledad depuis longtemps et, malgré les revers qu'elle lui avait causés, il persistait, rongé par le ressentiment et l'envie.
« Quoi de neuf ? » ai-je demandé.
-Tu vas voir, Ibáñez, quelque chose que l'on ne voit pas tous les jours.
Un policier entra alors, peinant à porter un sac mortuaire sur son dos. Cette méthode peu orthodoxe me surprit, même si j'étais habitué à la souplesse du protocole établi par la loi. Lorsqu'il laissa tomber le sac au sol, j'entendis un bruit de bois, je crois, un bruit d'eau aussi, mais surtout un cliquetis métallique. Puis je le sentis, toujours aussi net, mais cette fois si intensément nauséabond qu'il semblait imprégner le tissu.
« Qu’est-ce que vous faites ? Laissez ça sur la table », dis-je, agacée, au policier qui me regardait, le visage en sueur et les mains sur les hanches. « Vous transportez quoi, un cadavre ou de la ferraille ? »
Zaldivar rit.
« Un corps démembré, et à en juger par l'odeur, il semblait être là depuis plusieurs jours. Il se trouvait dans un étui d'instrument de musique. Nous sommes allés à la pension du détenu, nous avons tout fouillé et nous avons trouvé l'instrument en question. »
— N’est-ce pas le travail d’un autre expert ?

— Docteur, il y a aussi des morceaux du corps dans l'instrument. Tout n'a pas pu être rangé dans l'étui que portait le détenu, ou peut-être que si, mais il y a du sang dans l'instrument, ainsi que des doigts et d'autres choses, docteur, vous verrez.
Il me salua d'une révérence, souriant d'un air conspirateur, mais déterminé à éviter tout ce carnage étrange. Je regardai le détenu en question, adossé au dossier de sa chaise dure, surprise par son apparence : c'était un homme très séduisant, trop beau pour être un homme, me sembla-t-elle. Sa barbe, blonde et légèrement bouclée, croisa soudain mon regard, ses yeux d'un bleu turquoise. Non, ils n'étaient ni bleus ni verts, mais les deux à la fois, tout en restant verts ou bleus. Des yeux intemporels, pensai-je, au milieu d'un visage au teint blanc, sans la moindre rougeur, sous un large front coiffé de cheveux bouclés et bien dessinés. Mais l'humidité de cette journée de juillet commençait à se faire sentir, et je remarquai sa chemise blanche aux aisselles moites et son pantalon, vestige d'un costume dont la veste, oubliée quelque part, lui collait aux jambes, épaisse comme un tissu d'hiver.

Soledad commença à ouvrir le sac. Zaldívar était déjà parti et j'avais fermé la porte. Une odeur nauséabonde commença à s'en échapper et nous resserrâmes nos masques. Du sang s'en échappa, encore liquide à cause du pus qui avait fermenté sous l'effet de l'humidité étouffante de cette semaine. Nous sortîmes des morceaux informes d'un corps – nous supposions qu'il s'agissait d'un seul – puis l'étui en bois dont Zaldívar m'avait parlé, en forme de cloche. Au fond du sac se trouvait le tuba, sa surface chromée presque intacte, préservée des fluides corporels.
Nous avons passé tout le dimanche après-midi à reconstituer le puzzle. Les os étaient brisés, comme écrasés par un marteau, d'autres portaient les marques de coups de hache. La chair et les muscles étaient si abîmés qu'ils formaient presque une masse informe qui s'effritait lorsqu'on essayait de les examiner au scalpel ou aux pinces. Les mains, les pieds et les avant-bras étaient cassés en deux ou trois morceaux, de même que les fémurs et les bras, et le torse était découpé en morceaux qui avaient conservé leur forme malgré les ravages du temps. Le corps entier d'une femme avait été démembré pour tenir dans l'étui de tuba.

Lorsque nous avons fini de rassembler ce qui restait du corps sur la table, il était dix heures du soir. Nous avions reçu plusieurs appels du bureau du procureur.

« Pourquoi cette précipitation ? » demandai-je en tenant le tube avec un gant taché de pourriture ; moi aussi, parfois, je jetais le protocole aux orties.

Il s'avéra que le détenu était musicien dans l'orchestre de Colón et qu'il devait jouer ce soir-là au gala donné en l'honneur du président. Mais le spectacle, comme tout le reste, avait été annulé suite à la découverte du corps. Je me demandais ce que le meurtrier faisait avec ce corps déjà à moitié décomposé, transporté au théâtre. Avait-il l'intention de le démembrer sur scène ? Non, me dis-je, trop spectaculaire pour un esprit criminel comme celui qui avait perpétré un démembrement aussi méticuleux. C'était, sans aucun doute, une œuvre d'art : une sorte de sculpture moderne, créée par un esprit méthodique au rythme lent du tuba, profond, austère, parfois empreint de mélancolie, comme les larmes d'un prêtre déplorant la mort du Christ dans un psaume *du De Profundis* .

Soledad m'écoutait divaguer, et elle a dû croire que je reliais tout cela à mes convictions catholiques, profondément ancrées en moi, convictions que j'avais tenté d'éradiquer toute ma vie, en vain. La mort d'Alma avait été un massacre qui n'avait fait qu'exacerber le son dissonant des cloches… puis je réalisai que les échos de mes pensées tourbillonnaient comme les plis d'un tuba, se propageant dans le grand pavillon de cet instrument ensanglanté, sur lequel j'avais pourtant failli glisser, le laissant vierge de toute trace, hormis celle que son propriétaire avait choisi d'y abriter, dans le puits obscur d'où émergeait le son, comme s'il voulait l'étouffer, ou peut-être faire en sorte que les doigts coupés de la femme touchent, sentent et imitent la musique née des profondeurs de son esprit, l'esprit de l'homme qui l'avait assassinée. De cette façon, peut-être, voulait-il se faire comprendre, s'il y avait quoi que ce soit à comprendre, et même à pardonner .

Et lorsque notre tâche fut enfin terminée, le rapport manuscrit fut signé et scellé à minuit et demi afin que le greffier puisse le dactylographier à l'ouverture des tribunaux, et des photographies furent prises de chaque pièce détachée de ce puzzle déroutant qui semblait défier toute intelligence car il invitait à former différentes figures, comme si la femme assassinée

n'avait pas été une seule, mais plusieurs dans le même corps, et que l'homme avait voulu les tuer toutes ensemble en même temps.
Et qu'avait-il accompli ?
D'innombrables pièces qui multipliaient le nombre qu'il avait tenté d'abolir.
J'ai jeté un coup d'œil dans la kitchenette où Soledad somnolait après la veille de son infirmière de nuit, et je l'ai secouée brutalement par l'épaule – j'étais de très mauvaise humeur et je me défoulais sur elle – mais elle n'a pas bronché, elle était trop fatiguée.
« Rentre chez toi », lui ai-je dit.
Elle a attrapé mon sac à main et m'a embrassée sur les lèvres.
-Je t'appellerai demain.
C'était notre code, usé jusqu'à la corde, d'une banalité affligeante, mais pour nous, il signifiait autre chose : Blas et sa maladie. Il avait pris sur lui la responsabilité du fils d'une autre femme, et il l'assumait avec dignité et une résolution tranquille.
Depuis l'embrasure de la cuisine, j'ai entendu le moteur de la Fiat 128 de Soledad monter la rampe de l'immeuble vers la rue Junín, puis redescendre la rue. J'ai ensuite entendu la musique qui s'échappait des haut-parleurs de la radio et j'ai croisé le regard du détenu dans la salle d'attente : la tête appuyée contre le mur, les lèvres qui bougeaient au rythme de la musique.
J'ai posé ma tasse de café sur la table et je me suis approché de lui. Un policier hors service l'observait.
« Quand est-ce qu'ils l'emmènent ? » ai-je demandé.
— Qui sait, docteur, avec le long week-end, les interventions prennent plus de temps.
L'homme qui nous regardait, les mains menottées devant lui, après avoir fredonné, a dit :
« Ma mère détestait cette version. » La voix, bien que rauque, laissait transparaître une pointe d'efféminement très subtile et contenue.
« Ne dérangez pas le médecin », le provoqua l'agent.
« Ça n'a pas d'importance… » ai-je dit au type : « Que voulez-vous dire ? »
« Ce que j'écoutais dans la salle d'opération, docteur, c'était Mozart et *Eine kleine nachmusik* dans la version de Stokowski. Ma mère détestait cet interprète dénaturé des classiques. Pour elle, ils étaient intouchables. »
Étrange, me dis-je, bien sûr que cet homme était étrange. Capable de démembrer une femme.

(Les restes retrouvés étaient-ils réellement ceux d'une femme ? Le seul indice positif était l'absence de parties génitales masculines ; le reste n'était que des fragments où il était impossible de discerner quoi que ce soit avec certitude. Il était possible d'envoyer des échantillons au laboratoire, mais cela prendrait du temps. Même les empreintes digitales sur le pavillon du tuba étaient dans un tel état de putréfaction qu'il était impossible d'en tirer des résultats.)

Il pouvait aussi distinguer les différentes versions d'un classique musical. Un amateur, peut-être, mais assurément un maître du tuba.

« Voulez-vous un café ? » lui ai-je demandé.

L'agent me regarda, curieux, puis haussa les épaules. Nous sommes allés tous les trois dans la cuisine ; il me menotta une main à un pied de table et se posta dans l'embrasure de la porte. Pendant que je faisais chauffer la cafetière, je lui dis :

— Allez-y, agent, ce monsieur ne va pas m'échapper.

-C'est mon devoir, docteur.

—Je vous décharge de cette tâche, et je lui ai montré le revolver que je gardais dans le tiroir de cette même table en bois, qui me servait aussi de bureau pour remplir des rapports, ranger des formulaires et des timbres, et tout autre bric-à-brac qui traînait.

Il nous laissa seuls. Je m'assis en face de l'homme, qui me fixait sans expression. Sa barbe blonde était clairsemée, et son visage était d'une beauté sublime, ni délicat ni grossier, d'une pureté immaculée comme une sculpture grecque.

-Êtes-vous le propriétaire du tuba ?

— Oui, docteur, enfin, je suppose que plus maintenant, et pas au début non plus. Ça l'était depuis que je l'ai reçu de mon père jusqu'à il y a quelques heures.

Qui était cet étrange homme ?

-Vous procédez à un interrogatoire officiel ?

« Rien de tout ça. » Je lui ai versé un café, et de sa main libre, il a pris la tasse. Ses doigts, fins et longs, étaient parfaits pour atteindre les pistons qui harmonisaient les sons produits par la force des poumons du musicien. Il n’avait pas une poitrine robuste, mais cela n’était évidemment pas nécessaire pour bien jouer d’un instrument à vent.

— Et qui était votre père ?

Wilfredo Molina, d'Uruguay. Il a joué du tuba et parfois du cor anglais, et même de la trompette à l'occasion, pendant vingt ans dans l'orchestre résident du Colón. Dès qu'un musicien des vents était absent, on faisait appel à lui. Il a épousé ma mère à vingt-cinq ans. Elle est pianiste, Aurora Beltrame, c'est son nom. Vous ne la connaissez pas, vous qui êtes amateur de bonne musique ?

-Non, pas vraiment, excusez-moi…

« Ce n'est rien, son heure de gloire est passée, et c'était l'une des raisons de… enfin… de son tempérament. Ces quelques années de célébrité *promettaient tellement à ses ambitions* … vous riez, bien sûr, à cause du tango, mais que voulez-vous ? C'est comme ça que nous sommes, nous autres musiciens ; chaque mélodie en appelle d' innombrables autres. Saviez-vous qu'elle a été la première pianiste argentine à enregistrer l'intégrale des sonates de Beethoven pour un label national ? Elle était très jeune alors, pas encore dix-neuf ans lorsqu'elle a terminé le cycle, vers 1949 ou 1950. Elle a acquis beaucoup de prestige et de reconnaissance, mais comme tout ce qui, dans ce pays, touche à la haute culture, un tel exploit est passé inaperçu. Elle aurait pu aller à Paris, mais elle était déjà enceinte et a dû rester à Buenos Aires. Mon père, disait-elle, était un pilier. Son poste permanent au Colón, il ne voulait pas y renoncer, lui qui était un musicien médiocre, attaché aux syndicats. » Mais elle, elle était tout autre chose ; Elle s'élevait au piano, et parfois il me semblait voir des corbeaux s'envoler des touches noires, tournoyant autour de l'appartement que nous n'avons jamais pu quitter, faute de moyens. Le célèbre enregistrement de ma mère n'a évidemment jamais été réédité, et les droits ont soit expiré, soit été ignorés dans le labyrinthe implacable de la bureaucratie.

La lumière de la cuisine vacillait parfois, lorsque le générateur qui alimentait les réfrigérateurs où étaient conservés les corps se mettait soudainement en marche.

-Vous avez donc hérité de l'instrument de votre père.

« Non, docteur. Mon père s'est lavé les mains des dettes familiales. Il a couché avec l'altiste de l'orchestre, une jeune veuve qui se vantait auprès de ma mère d'avoir été l'épouse d'un compositeur qui s'était suicidé peu de temps auparavant. C'était une vantarde, qui s'entourait de tout ce mélodrame, persuadée que cela lui assurerait sa fortune. Qu'a-t-elle fait de mon père ? Elle l'a emmené à Londres comme assistant. Elle n'a jamais vu

le moindre talent en lui, bien sûr, si ce n'est celui d'avoir un homme séduisant et viril, car c'est ce qu'il était : un coureur de jupons qui s'est arrêté net lorsqu'il a trouvé la femme qui savait le tenir en haleine. Ma mère, malgré son caractère égocentrique, narcissique et despotique, et précisément à cause de tout cela, n'a fait que le pousser à trouver des prétextes pour s'échapper. Et puis… »
Il s'arrêta, fixant le vide devant lui, peut-être mon visage.
— Vous avez donc laissé le tuba à la maison ?
Il sortit de sa rêverie.
Ma sœur et moi étions enfants, mais nos destins étaient déjà tracés. Musiciennes, bien sûr. Elle, pianiste, une voie que ma mère superviserait personnellement. Quant à moi, qui sait, car j'étais l'aînée, d'à peine un an, et la raison pour laquelle elle avait dû abandonner sa carrière à l'étranger. La culpabilité, subtile et jamais exprimée à voix haute, planait tacitement sur chacun de nos gestes, aussi loin que je me souvienne. Elle se souciait peu de ce que je faisais, pourvu que je ne la fasse pas honte. Elle a donc confié mon éducation musicale à mon père, mais comme je vous l'ai déjà dit, cela n'a pas duré. Il m'a appris à jouer du tuba, car j'avais les épaules fortes, et je faisais des exercices de respiration pour retenir mon souffle et expirer avec force, car c'est le secret pour tenir les notes et obtenir une harmonie dans les longs passages fluides . Les compositeurs baroques sont incroyablement difficiles, et la seule et unique fois où j'ai reçu des applaudissements enthousiastes de ma mère, à treize ans, lors de mes débuts avec un concerto de Pergolèse, fut la seule et unique fois. Cette nuit-là, ils se sont disputés, plus violemment que d'habitude, mais mon orgueil s'est brisé lorsque j'ai compris que mon père ne se battait pas pour me défendre, mais pour sa maîtresse, Alina. Je me suis enfermée dans la chambre avec ma sœur, qui entendait les cris en se bouchant les oreilles en vain. Soudain, une porte a claqué. Mon père nous avait abandonnées. Maman, gémissante, jouant la victime vertueuse et digne, est entrée dans la chambre, s'est agenouillée devant nous telle une mère sainte et dévouée, et nous a annoncé, entre deux larmes de crocodile, qu'à partir de ce jour, nous serions livrées à nous-mêmes.

Il était un peu plus de deux heures du matin. Aucun de nous deux n'avait vraiment sommeil. Molina semblait impatient de raconter son histoire, car

il n'était pas face à quelqu'un qui le jugerait, et je me suis retrouvée plongée dans un récit qui me détournait de mon amertume. Ce qui m'avait attirée vers le meurtrier — le souvenir du massacre d'Alma, l'envie de l'intimider, de me délecter de sa culpabilité évidente, puisque je n'avais jamais eu personne à blâmer pour la mort de la mère de Blas — est soudainement revenu avec la sirène d'une ambulance arrivant à quelques rues de là, à l'hôpital de Clínicas, pour sauver quelqu'un qui, très probablement, ne pouvait pas être sauvé.
— Il semblerait qu'il n'ait pas éprouvé beaucoup d'affection pour sa mère, Molina. Est-ce pour cela qu'il l'a tuée ?
Il me regarda avec ses yeux grands ouverts, indéchiffrables, de couleur moyenne.
« Vous ne savez rien, docteur. Quel genre de rapport avez-vous rédigé, si je peux me permettre ? »
-Il a tué une femme, Molina.
« Et c’est pour ça que vous pensez que c’était ma mère ? Ces avocats vont la chercher et ils verront qu’elle est toujours bien vivante dans notre appartement, en train de taper sur le vieux piano dans sa vieille chambre, mais toujours aussi lucide dans sa malice. »
« Alors, à qui appartient ce corps ? Nous le découvrirons en temps voulu, mais je suis très curieux de savoir ce qui se passe dans la tête d'un homme comme vous. »
« Quelqu'un a été tué, Docteur, ne le niez pas, et vous m'en tenez responsable. Bien sûr, un meurtrier reste un meurtrier comme les autres ; celui qui prend une vie peut en prendre beaucoup d'autres, et le nombre ne change rien au résultat. On ne peut payer ses dettes qu'avec une seule vie. »
Je m'assis, ôtant ma blouse sale qui sentait encore la décomposition. J'y étais tellement habituée que je mangeais déjà chez moi malgré cette odeur, à laquelle Blas s'était lui aussi habitué. Mon fils et moi vivions dans une sorte de morgue perpétuelle, dédiée à la mémoire de sa mère.
— Elle a été tuée par des chiens. Je veux dire ma femme.
—Je les connais, docteur. Je parle des chiens.
« Sarcastique, en plus d'avoir le hoquet d'une putain », ai-je pensé.
« Ne t'explique pas, je comprends déjà. Ils l'ont mise en pièces. C'était à La Plata, n'est-ce pas ? Mon père nous l'a raconté un jour en rentrant d'un

concert de charité au théâtre. Les rues étaient bloquées, disait-il, et on entendait les aboiements au beau milieu de la nuit. Il était déjà avec Alina, tous les deux dans la voiture, la Peugeot, fenêtres fermées, immobiles, attendant que les barrages de police s'ouvrent, ceux qui essayaient de contenir les chiens. Les sirènes hurlaient, leurs hurlements ponctuant les aboiements, interminables, épuisants, exaspérants. Le jour où il m'a raconté tout ça, alors qu'il me donnait des leçons dehors, dans un bureau du Théâtre Colón qu'il occupait comme le sien après tant d'années, je terminais une longue *fugue* qu'il a conclue par une coda de mon invention. Le résultat était regrettable, mais cela lui a rappelé le hurlement de ces chiens, gravé dans sa mémoire. » Elle me l'a dit – et même sans la nommer, je savais qui elle était, car j'étais presque un homme à présent et j'espérais qu'elle comprendrait – qu'elle s'était mise à pleurer et qu'elle avait perçu la vulnérabilité qu'elle avait tenté de dissimuler derrière les subterfuges d'une femme égoïste et fourbe. Si Alina, même dans son art, savait tromper, cette fois, c'est la peur qui l'a trahie. La musique des chiens et leurs aboiements, disait mon père ce jour-là, était comme le souffle ancestral du vent dans les arbres monstrueux d'une forêt tragique ; on sentait le sang dans la ville et l'asphalte qui jaillissait de la terre ensevelie sous les rues, la terre asservie et humiliée, les âmes des morts qui avaient enfin trouvé leur voix.

Je gardai le silence pour éviter de le frapper, je nouai ma langue, marmonnant de longs mots indistincts entre mes dents. Qu'un meurtrier aux aspirations d'anatomiste et d'artisan, menotté à la table de la morgue, avec un expert médico-légal pour confesseur non pas de culpabilité mais de rancunes familiales, et un policier endormi à la porte, durant un long week-end où l'absence de justice importait moins que l'absence – l'indifférence, en réalité – de la loi, prononce le nom de la mère de mon fils, me rendit exaspéré comme peu de choses l'avaient été dans ma vie.

« J'ai besoin d'aller aux toilettes », dit-il.

« Agent ! » ai-je crié.

Il apparut en bâillant et le visage empli de rêves effacés.

Il lui retira ses menottes et nous l'accompagnâmes aux toilettes. Le policier resta près de la porte ; Molina entra, mais passa devant les urinoirs et se glissa dans une cabine. J'entendis le jet d'urine du meurtrier honteux. Il réapparut, boutonnant son pantalon comme s'il l'avait baissé au lieu de

l'ouvrir. Des habitudes, pensai-je, qui avaient peut-être un lien avec cette mère autoritaire et possessive dont je vous avais parlé.
De retour dans la cuisine, je lui ai dit :
-Tu n'as pas sommeil ? Dors, tout simplement.
Il haussa les épaules.
— Dieu m’accorde un jour de plus, docteur, demain c’est férié.
« Ils ne vont pas le pendre ni le brûler vif, Molina. Ils vont juste l'enfermer à vie. Il est encore jeune ; il a une longue et fructueuse vie devant lui à ne rien faire d'autre que dépenser l'argent des bons citoyens. »
Ma moquerie était née du souvenir de la nuit des chiens à La Plata. Le père de Molina se trouvait à quelques mètres de moi cette nuit-là. Et si je l'avais rencontré, si nous avions parlé ? Mais chacun est son propre témoin. Comme lui, enfermé dans sa voiture tel une tortue dans sa carapace, écoutant et observant jusqu'à ce que le danger soit passé, j'étais moi aussi une cellule isolée courant après les chiens, alors qu'il était déjà trop tard pour les arrêter, les tuer, les déchiqueter.
Ce que Molina avait fait à cette femme (si tant est que ce fût bien elle, car le doute s'installait et l'incertitude s'emparait de ma compréhension), je l'aurais fait aux chiens. Et si c'était un homme qui avait tué Alma ? À quelques pas de là, dans la salle d'autopsie, scalpels, marteaux, ciseaux, scies et pinces étaient utilisés pour démembrer le corps de Molina, cherchant les raisons de sa vie, tout comme je cherchais celles de sa mort. La vie de cet homme était un mystère que je m'efforçais de percer, tel un somnambule au cœur de la nuit, confondant le noir et le blanc, la vérité et le mensonge.

2

« Vous êtes un animal beethovénien, n'est-ce pas, Docteur ? Je le reconnais à votre front soucieux et plissé. La passion concentrée et transformée en colère. »

De nouveau assis à la table de la cuisine de l'ancienne morgue, antique et élégante, symbole d'une noblesse révolue jamais retrouvée. Les plans de travail en marbre fissuré, les placards remplis de vaisselle que plus personne n'utilise, de vieille porcelaine brisée qui inspire tantôt le respect, tantôt une moquerie insidieuse, la grande cuisine comme si, à tout instant, un médecin, un procureur ou un accusé pouvait décider d'y enfermer quelqu'un. La crémation pour se débarrasser des corps encombrants, ces amas de chair et d'os qui ne font que raviver notre ressentiment d'être encore en vie. Le souvenir de la chair emmagasine tout, mais ces souvenirs aussi subissent le processus de putréfaction, et c'est ainsi qu'ils se mêlent et fermentent en une substance aigre et âcre dont l'odeur est l'ordre donné par le maréchal des armées de mouches vertes.
« C’est exact, Molina. Mozart était un enfant qui n’a mûri que sur le tard, mais il a évolué vers la tristesse et une certaine résignation mystique, raison pour laquelle il m’accompagne dans la salle d’autopsie. Beethoven, en revanche, a toujours été un vieil homme amer et rancunier ; ses moments de douceur apparente sont brefs et surtout mélancoliques. Il ne connaît pas la joie ; seule sa fureur la justifie. »
Molina éclata de rire, et la lourde table de la cuisine trembla sous le bruit de ses menottes. Il avait ôté ses pantoufles, et l'odeur de transpiration était légère mais tenace. Sa chemise mouillée était déboutonnée jusqu'au deuxième bouton, et son torse était presque glabre.
« Vous êtes un cas particulier, Docteur. Nombre de critiques musicaux seraient incapables d'exprimer avec autant de justesse ce que vous venez de dire. Mais ma femme le savait, car c'est ainsi qu'elle était, comme vous le dites : une bête en cage qui se ronge de l'intérieur jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et devienne une furie dont on peut s'attendre à tout. »
-Il est quatre heures du matin, tu ne veux pas dormir ?
Il se redressa, s'appuya tant bien que mal sur la table, malgré ses poignets déjà blessés, et tendit légèrement les mains pour toucher les miennes.
-Est-ce que j'ai l'air fatigué(e) ?
— Je ne sais pas. Je le suis, mais je n'arrive pas à dormir…
— Moi non plus. Il y a des nuits, docteur, où les aboiements sont si forts qu’ils traversent les murs et se transforment en échos incessants entre les os du crâne.

J'ai plongé mon regard dans le sien, ces yeux immenses qui inondaient la nuit sud-américaine de Buenos Aires durant ce long week-end, une période où l'on célébrait l'indépendance politique, culturelle et émotionnelle. Et nous, nous étions seuls, sans culture, sans famille, sans lois. À construire un pays de pacotille avec des matériaux plus fragiles que le plastique. Ces vacances étaient une longue pause où les rôles de l'État étaient redéfinis : le pouvoir exécutif dans son bureau en uniforme et le pouvoir judiciaire dans sa paresse obstinée, alimentée par l'opium et la morphine.
Je lui ai resservi une tasse de café. Le policier dormait, assis dans le fauteuil de la salle d'attente, sans casquette, sans chaussures, la ceinture dénouée et les mains derrière la nuque, rêvant peut-être dans un berceau ou dans le lit d'une prostituée.
Molina a déclaré :
— Et si vous desserriez un peu les menottes, docteur ?
Elle me parlait comme une femme, doucement et d'un ton insinuant. Je repensais au revolver, et au fait que si elle tentait de s'enfuir, j'aurais l'occasion de me venger, sur une personne pratiquement inconnue, et plusieurs années plus tard, de ce qui me rongeait l'âme (*l'âme de mon âme*), et surtout de la maladie de mon fils, conséquence de cette mort, peut-être, peut-être pas, mais qui sait quelles sont les combinaisons chimiques, moi, médecin des morts, qui à chaque cadavre que j'examine en sait moins sur la nature humaine, car je n'ai jamais trouvé l'âme dans ces corps, je ne l'ai jamais disséquée ni ouverte pour l'interroger.
Et puis, de toute façon, je n'avais pas prévu d'utiliser l'arme ce soir-là. Si je me suis levé pour chercher la clé des menottes que le policier avait dans sa poche, c'est à cause du ton doux de Molina et du regard qu'il m'a lancé. Une forme de complicité s'est installée entre nous.

La clé était là, à portée de main grâce à la négligence et à la stupidité des autorités qui la rendaient accessible à n'importe qui, médecin ou meurtrier. Il ne s'est pas réveillé, n'a pas protesté, et s'il l'a remarquée, il a probablement pensé : « Que le diable emporte le docteur ! » Après tout, je devenais un fardeau pour le système, à force de critiquer et de protester ; j'allais disparaître d'un jour à l'autre.
Molina se frotta les poignets blessés, mais il ne me sourit pas, il me remercia seulement.

Ma mère se retrouva seule avec nous. Ma sœur et moi étions déjà adolescentes. Après une période où elle sembla souffrir comme une Madeleine, elle reprit ses esprits et commença à asseoir son autorité sur nous. Même enfants, nous savions qui commandait à la maison. Mon père allait au théâtre presque toute la journée, tous les jours. Elle, en revanche, restait à la maison à donner des leçons de piano et à corriger les devoirs pour un lycée qu'elle détestait. Du matin au soir, nous entendions ses plaintes ; si elles ne concernaient pas mon père, elles portaient sur le travail, l'argent ou les tâches ménagères. Elle martelait le piano de sonates ou de menuets, en faisant le point focal de sa colère et de son chagrin, et lorsque le piano se taisait, sa voix renaissait. Et c'est ainsi que la douleur se transforma en une musique d'accords incessants, empreints de frustration et de culpabilité. Il y avait aussi la question de notre éducation musicale, bien sûr. Maxine, ma sœur, était promise à un brillant avenir dans le piano, et ma mère s'en occupait avec un zèle croissant. Comme elle n'avait pas le temps en journée, je la forçais à étudier le soir, mais elle me laissait pratiquer le tuba ou ce que je voulais sans trop m'encombrer de demandes. Cependant, son indifférence était un reproche teinté de mépris, et je me sentais obligé de rechercher son approbation, qui, n'étant que pure indifférence, ne viendrait jamais.

Quand Maxine eut quatorze ans, maman quitta l'école et commença à donner des cours particuliers à domicile. Ses élèves la percevaient comme différente – exigeante mais sérieuse – et la légende de ses enregistrements de sonates de Beethoven lui avait forgé une réputation que son caractère ne justifiait pas. Une fois la porte fermée, elle envoyait ma sœur s'asseoir au piano et s'exercer. Maxine traversa différentes phases auxquelles j'assistai sans pouvoir l'aider : soumission, culpabilité, colère, rébellion. Et quand elle a eu quinze ans, après une année entière à la faire pratiquer douze heures par jour – oui, docteur, douze heures ! Il la faisait se lever à six heures et demie et à sept heures, elle était au piano jusqu'à midi, puis elle recommençait à treize heures jusqu'à dix-neuf heures, avec du thé, des biscuits, une tasse de lait ou un chocolat chaud en guise de récompense – récompense qui n'arrivait jamais si elle jouait la mauvaise touche, si l'harmonie ou l'accord n'était pas juste, si elle s'arrêtait pour pleurer, ou tout simplement parce qu'elle avait mal aux doigts –, quand la rébellion est arrivée, je disais, ma sœur a arrêté de jouer, un samedi après-midi où elle

s'attendait peut-être à fêter son anniversaire et avait invité une ou deux amies de l'école. J'étais dans ma chambre, mais j'ai entendu le couvercle du piano claquer et les cris qui ont suivi. Je suis sortie pour voir ce qui se passait et je les ai trouvées en train de se disputer, jusqu'à ce que ma mère se taise, car elle n'était pas du genre à jurer ou à répéter les choses plus de deux fois. Elle saisit simplement la main droite de Maxine, qui la lui céda en pleurant, pensant peut-être que maman finissait par céder et la caresser, voire l'embrasser. Le visage de ma mère était un masque de maquillage qu'elle gardait précieusement à la maison, comme si elle était au théâtre, devant un public captivé par son art. Pourtant, elle serra la main de Maxine, appuya, les doigts pointés vers le haut, et avec une règle en bois, se mit à la frapper, encore et encore, quinze fois, une fois pour chaque année de travail que cela lui avait coûtée, et continuait de lui coûter. Voilà ce que disait ma mère : qu'elle était inutile, paresseuse, qu'elle ne faisait pas assez d'efforts, qu'elle gaspillait tant de dévouement et de talent. C'était la seule chose positive que je lui ai entendue dire, mais une rose se fane facilement sous tant de glace.

Ce soir-là, le cours s'arrêta net, car les doigts de Maxine étaient enflés et elle se retint de crier par peur de ma mère. La rébellion était terminée. La cloche ne sonna pas, les soi-disant amis ne vinrent pas à l'anniversaire de la recluse, de la timide, de la marginale. Nous nous sommes enlacées dans la chambre que nous partagions, elle sur un lit contre un mur, moi sur un autre sous la fenêtre donnant sur la rue. Je m'allongeai sur son lit et y déposai une poche de glace que j'avais subtilisée dans le réfrigérateur de la cuisine pendant que maman était au téléphone avec papa, peut-être à cause de sa façon de parler. J'aurais voulu lui parler ; je me suis même arrêtée derrière elle, la main tendue, mais le caractère de mon père était profondément ancré en moi : éviter l'inévitable, c'était comme se cogner la tête contre un mur, alors le silence était ma stratégie face aux armes de ma mère, ces mains qui jouaient du Beethoven comme une armée en guerre perpétuelle.

Ainsi, le gouvernement de facto d'Aurora Beltrame se consolida. Pendant deux ans, nous ne fîmes guère preuve de rébellion. Les leçons de Maxine se poursuivirent au même rythme : cinq heures de cours le matin, une pause d'une heure et demie, puis une séance ininterrompue jusqu'à sept heures du soir, avec pour seul accompagnement le goûter qui refroidissait sur la

petite table près du piano, ou directement sur le piano. Un jour, pressée de terminer un exercice particulièrement difficile, Maxine posa mal sa tasse, qui tomba sur les touches. Maman, assise sur le même tabouret que Maxine, sursauta d'horreur. Les mains de ma sœur étaient collantes de thé au lait, qui, heureusement, était presque froid. Ma mère la traita de maladroite et d'idiote, mais refusa même de la regarder. Elle courut chercher un chiffon pour essuyer le piano, mais le liquide avait déjà pénétré entre les touches. Impossible de l'accorder. Elle appela le technicien, un vieil homme qui connaissait Maman depuis l'époque de sa brève gloire. Il la calma, lui dit de ne pas désespérer, qu'après tout, ce n'était pas un très bon piano, et je vis une honte profonde sur le visage de maman. Si j'avais voulu la faire lâcher prise à ce moment-là, je l'aurais fait sans peine, mais elle se remit sur ses gardes et, dans un silence digne, laissa le vieil homme travailler. Un après-midi entier gâché par des leçons, qui permirent à Maxine de reposer ses doigts, mais ce soir-là, il la fit reprendre ses livres de théorie et répéter les leçons pendant que nous dînions. Ce fut une soirée différente, car malgré le petit désagrément du thé au lait, elle avait reçu un appel de notre cousin Bautista. Journaliste, il était le fils du frère de maman, dont elle était brouillée depuis longtemps. Il venait passer le week-end pour une interview. Il avait entendu dire qu'il était prévu de rééditer le célèbre enregistrement des sonates de Beethoven.

Samedi, elle semblait nerveuse, mais elle se maîtrisait comme à son apogée, lors de ses récitals et concerts. Maxine, elle, était de nouveau en proie au même trac. Sa mère l'habilla et lui dit qu'elle se préparait à jouer un morceau si sa cousine le lui demandait. Nous l'accompagnerions pendant toute l'interview, pour les photos, bien sûr, les jolies photos de famille qu'elle prendrait pour le supplément culturel du journal. « La célèbre pianiste Aurora Beltrame fait son grand retour sur scène », annonça-t-elle, les yeux rivés sur une affiche imaginaire, mimant un geste de la main comme si elle caressait l'affiche, telle une enseigne lumineuse. Nous avons attendu tout l'après-midi, la sonnette et le téléphone sonnant sans cesse, assis tous les trois. De temps à autre, elle jouait un morceau mélancolique, peut-être du Schumann, ou non, du Satie, à cause de la longueur de l'attente. Le cousin n'est pas venu. Il a appelé tard, prétextant des excuses. Il n'a pas promis de revenir un autre jour ; il savait peut-être

déjà que le projet de réédition était définitivement enterré. Le dimanche, Mère a forcé Maxine à aller à ses cours hebdomadaires, et elle s'est montrée particulièrement sournoise.

Bien sûr, ma sœur n'allait plus à l'école. Le programme que maman avait mis en place comprenait des cours de culture générale, de solfège et de pratique du piano – une routine, certes, mais presque obscène tant elle était constante et épuisante. C'étaient toujours les mêmes accords et les mêmes passages, encore et encore, et maman trouvait toujours à redire. *« Faux, faux, faux... qu'est-ce que je vais faire de toi, pauvre idiote, tu ne comprends pas, comme ça, comme ça... »* Et maman jouait pour montrer, et oui, elle était parfaite, absolument parfaite. Puis Maxine répétait le fragment, interrompu, fragmenté, appliquant la théorie des cellules musicales que maman lui avait enseignée, où chaque fragment, si petit soit-il, s'additionnait ; chaque instant était différent, une petite pièce indépendante et inachevée, mais avec son propre *tempo.*

En fin de compte, les critiques fusaient. Elle l'interrogeait sur ses erreurs, et si Maxine restait muette, incapable de répondre, maman sortait la règle. Alors, ma sœur laissait échapper tout ce qui lui passait par la tête en repensant au cours de l'après-midi, s'accusant de toutes sortes de bévues, et elle avait toujours raison. C'était ce que ma mère recherchait : une autocritique impitoyable au service de la perfection. Sa méthode, la méthode de la force, avait transformé les doigts de Maxine en griffes capables de recréer la célèbre Musique des Sphères à l'âge de dix-sept ans.

Un jour, Maxine et moi étions seules car maman était à l'école. Soudain, alors que je m'entraînais, elle s'est bouché les oreilles et s'est mise à me crier dessus pour que j'arrête ce bruit insupportable. J'étais un raté, un musicien de fanfare, j'étais comme papa : un imbécile, un bon à rien, un clown bon à jouer des cuivres au cirque. Cette nuit-là, Maxine a fait une dépression nerveuse. On l'a emmenée en ambulance à l'hôpital Ramos Mejía, on l'a traitée avec des médicaments et on l'a sédatée jusqu'à ce qu'elle soit comme un zombie. Plus tard, on l'a transférée à l'hôpital Muñiz, où elle a suivi une thérapie pendant six mois.

À son retour à la maison, après avoir passé tout ce temps sans toucher au piano, elle s'assit sur le tabouret sans que ma mère le lui demande. Ma mère eut peur, mais lorsqu'elle la vit jouer comme si elle avait répété *la Sonate au clair de lune la veille,* elle l'applaudit pour la première fois. Il n'y

avait aucune sentimentalité, même si le morceau le suggérait, simplement de la reconnaissance.
La routine recommença, aussi rude qu'avant, mais moins conflictuelle. Maxine prenait ses médicaments avant et après ses répétitions, et parfois même entre les cours. Lorsqu'elle préparait un morceau difficile pour un récital que maman essayait de lui organiser avec ses anciens collègues du conservatoire ou du théâtre, ma sœur s'asseyait au piano, sous l'effet des médicaments, bien sûr, mais ceux-ci ne faisaient qu'atténuer son esprit rebelle, sa colère, sa fureur, sa frustration – en d'autres termes, le petit animal enfermé dans une cage sombre qui se transformait en monstre la nuit, lorsqu'elle s'endormait. Maxine faisait des cauchemars, hurlait en dormant et se réveillait en pleurant. Je m'allongeais avec elle pour la consoler, et elle se rendormait dans mes bras. Pendant longtemps, tout cela devint si routinier que maman ne se réveillait même plus aux cris, car le lendemain matin, elle voyait sa fille si calme et sereine, et surtout, jouant du piano avec une telle maîtrise, que cela lui suffisait, que c'était la seule chose qui comptait vraiment.
Mais les médicaments commençaient à avoir des effets secondaires. Il lui arrivait de vomir le matin et elle avait perdu l'appétit. La nuit, elle ne parvenait pas à dormir, surtout à cause de l'anxiété et de la peur des cauchemars, et elle disait que seul le fait de doubler sa dose de benzodiazépines la soulageait. Pendant un temps, ça a fonctionné, et même si je lui avais conseillé d'aller à ses rendez-vous médicaux, elle disait qu'elle n'avait pas le temps, que je ne devais pas être aussi bête que d'habitude – ne voyait-elle pas que j'étais occupée toute la journée ? Elle n'a pas mentionné maman, et ne l'a pas blâmée.
« Et de quoi rêves-tu ? » lui ai-je demandé une nuit, à trois heures du matin, en la serrant dans mes bras après un de ses mauvais rêves, sa tête posée sur ma poitrine et une de ses mains tapotant mon ventre, comme si elle voulait extraire le son de mon corps comme elle savait comment sauver l'âme du piano.
« Dedans », répondit-il sans me regarder, sans rien ajouter.
Je le savais déjà, bien sûr, mais j'avais besoin d'entendre cette assurance qui confirmait l'union de nos âmes, l'homogénéité, peut-être, de notre essence. Allongés là, nous ne faisions qu'un, comme des jumeaux nés à des époques différentes, l'un pressé, l'autre paresseux.

Dès lors, notre relation changea et se transforma en une complicité qui nous protégeait de maman et de ses reproches. Elle au piano et moi dans mon fauteuil de lecture, nous échangions des regards complices que maman ne voyait pas, ou si elle les surprenait, elle nous disait d'arrêter de faire les idiots.
Comme mon père, j'étais considérée comme une idiote indigne de confiance, mais j'ai terminé le lycée et j'ai trouvé un emploi au théâtre. La section des instruments à vent de l'Orchestre philharmonique n'avait jamais été bien fournie ; les hommes souffraient fréquemment de maladies respiratoires, et les femmes étaient généralement nombreuses à jouer des instruments à vent. Le tuba n'était pas très lourd, mais il était trop grand et encombrant, et surtout, ennuyeux pour beaucoup. Je comprenais la situation apparemment confortable de mon père, qui avait suscité tant de mépris de la part de ma mère. C'est lui, en réalité, qui m'avait obtenu cet emploi. J'avais commencé à lui parler secrètement, depuis le conservatoire ou chez un ami, à Londres. Il m'appelait, bien sûr, et payait le coût de l'appel. Le théâtre lui devait des faveurs, disait-il, mais je ne le croyais pas. Tout laissait penser qu'Alina tirait les ficelles de Londres à Buenos Aires ; la veuve d'un compositeur soutenu par l'armée avait son influence. Mais j'ai laissé mon père croire que je le croyais artisan de son succès. Sa voix me réconfortait, elle était sereine, d'une simplicité émotionnelle.
Quand maman allait au théâtre, Maxine et moi restions seules à la maison. Elle adorait m'écouter jouer du tuba, et maintenant c'était un plaisir nouveau pour elle, perdue dans ses pensées dans le fauteuil où papa était assis, ou préparant quelque chose à partager dans la cuisine. « Le bruit du vent dans les arbres », dit-elle un de ces soirs, avant de se reprendre : c'était le bruit du vent dans une rue étroite entre deux immeubles. Oui, c'était la musique des rues, et soudain, elle se tut. Elle était dans la cuisine, mais j'entendais sa voix par-dessus la complainte langoureuse que je jouais. « On dirait un chien qui aboie », finit-il par dire, apparaissant avec un torchon à la main. « Merci pour le compliment », répondis-je. « Mais ce n'était pas une critique », s'empressa-t-il de préciser, « un compliment. Imiter le gémissement des chiens n'est pas chose facile ; c'est pénétrer le domaine de l'instinct, des pleurs et de la fureur. On dit que les chiens sont des messagers, qu'ils portent l'âme des hommes à leur mort. Les aboiements que vous entendez la nuit, Docteur, dans la rue, et dont vous

ignorez la provenance, ce sont des hommes qui meurent, peut-être accompagnés de chiens. »

Les ambulances hurlaient, deux ou trois à la suite, sur l'avenue Córdoba. L'aube pointait et les ravages de la nuit de dimanche à lundi, à la veille d'un autre jour férié, envoyaient leurs victimes aux hôpitaux : victimes d'accidents, de coups de feu, de coups de couteau. On ne m'appellerait pas, car mon service s'était terminé à minuit. L'équipe de relève n'était pas encore arrivée et mon collègue ne viendrait que si on l'appelait en urgence. La lumière de la cuisine commençait à faiblir. Je bâillai ; le sommeil me gagnait.
« Rentrez chez vous, docteur », m'a dit Molina. « N'oubliez pas de me menotter à nouveau avant de partir. »
Il se moquait de moi, espérant ma complicité et un changement d'attitude. Il ne me connaissait pas du tout, ou peut-être me connaissait-il mieux que je ne le pensais.
« Non, Molina, continuez à nous raconter. Je pourrais écrire quelque chose sur votre histoire ; elle est très intéressante, avec une complexité psychologique digne d'un article dans une revue médicale. »
À cette heure-là, tout sonnait sarcastique, mais Molina ne paraissait pas fatigué. Son visage, désormais pâle sous la lumière déclinante du jour électrique tandis que l'aube filtrait par les fenêtres, semblait se défaire de son maquillage – ce maquillage d'ironie, de gestes artificiels qui composaient son expression.
-J'imagine que tout ce cocktail de drogues a dû avoir des conséquences néfastes sur Maxine…

Elle a supporté la situation bien plus longtemps que je ne l'aurais cru. Maman l'a remarqué, mais tant que ma sœur poursuivait ses études, cela lui convenait. Elle restait sur ses gardes, mais elle n'avait plus besoin de se faire craquer les doigts. J'ai oublié de mentionner une anecdote qui vient de me revenir en mémoire. Maxine avait dix-sept ans, mince, mais très jolie, avec une allure très aristocratique, comme ces mannequins qu'on voit dans les magazines de haute couture. Frange blonde, yeux irisés…
(*C'est le mot qui me trotte dans la tête depuis que j'ai vu Molina pour la première fois.)*

Des mains aux longs doigts, une petite poitrine qui lui permettait de porter des chemises d'homme ou ces tailleurs que Bardot avait rendus à la mode au cinéma.

(La barbe blonde de Molina, clairsemée, sur ce beau visage)

Un homme s'intéressait à elle. Un grand gaillard, la quarantaine, nommé Aníbal, un dur à cuire, un vrai gars du quartier, mais avec de l'argent. On disait, et Maxine me l'avait dit, qu'il travaillait dans le commerce de pièces automobiles. Il était arrivé de La Plata quelque temps auparavant, mais possédait des entreprises dans toute la province. Aníbal Costa avait les cheveux bouclés, un visage carré et était rasé de près, à l'exception de son épaisse moustache noire. Il était musclé et avait de larges épaules. Il était, ou avait été, mécanicien ; ses mains en témoignaient. La fois où je les ai vus ensemble dans un bar au coin de la rue, près du Conservatoire de Córdoba, non loin de Pueyrredón, je me suis assise à une table voisine pour les espionner. Je l'avoue, j'étais jalouse, mais ce qui m'inquiétait le plus, c'était qu'ils puissent profiter de ma sœur. Leur couple n'avait rien d'inhabituel : un homme mûr, aisé et toujours séduisant, et une jeune femme belle, talentueuse et prometteuse. Chacun trouvait chez l'autre ce dont il avait besoin : du sexe et de la protection. Si ça n'avait été que ça, je me serais effacée, mais je me demandais combien de temps durerait le caprice de cet homme, car je ne doutais pas que Maxine, en plus de tout ça, aspirait à la liberté. Elle lui aurait parlé de notre mère ces soirs-là au bar, ils auraient peut-être même fait des projets. Mais un samedi, la sonnette retentit et Maxine sursauta sur son tabouret de piano. Je l'avais vue nerveuse depuis le matin ; elle avait mal dormi, si mal qu'elle refusait de prendre ses médicaments et même que je m'allonge sur son lit pour la câliner comme d'habitude. Maman ouvrit la porte ; Aníbal était là, dans un costume clair qui le rajeunissait, une sorte de gigolo italien séduisant, son chapeau à la main.

« Madame, c’est un honneur de vous rencontrer, Maxine… » et toute l’introduction préparée, prononcée avec sincérité et naturel par sa voix de baryton, usée dans les ateliers par les vaines tentatives de se faire entendre par-dessus le vacarme des moteurs. Le bruit des voitures était insupportable pour Maman, qui gardait les fenêtres fermées toute la journée, car il envahissait l’espace musical et encerclait le piano, cherchant à le couvrir, et surtout, il lui agressait les oreilles. Les mains de Costa

trahissaient son métier, même s’il ne l’exerçait plus, et Maman fit une grimace de dégoût lorsqu’elle fut obligée de lui serrer la main. Elle se doutait déjà de quelque chose ; peut-être les voisins le lui avaient-ils dit. Aníbal entra, s’assit sur une chaise près du piano, d’où Maxine le regarda comme si elle ne le connaissait pas. Maman me demanda de préparer quelque chose pour le monsieur ; je cherchai des biscuits dans la cuisine et fis du café. « Merci », dit-il en me tapotant la joue et en me faisant un clin d’œil complice. « Et vous, que faites-vous dans la vie ? » lui demanda maman. « Je suis mécanicien, madame. » Il se mit à parler de sa famille. « Nous sommes tous commerçants à La Plata. Mon frère, que son âme repose en paix, tenait une épicerie, et j'ai gravi les échelons dans la réparation automobile jusqu'à ce que je puisse gagner ma vie, madame. » « Et il est marié ? » demanda-t-elle. « Aníbal, veuf, avec un fils adulte malade. » Il sortit une photo de la poche de son costume et nous la montra. La photo circula, et maman sursauta d'effroi. Maxine l'avait déjà vue, et je fixai le garçon malade, les mains tordues comme des serres d'oiseau, le corps si courbé que son visage était presque caché dans sa poitrine. J'aurais facilement pu le prendre pour un corbeau perché au sol.

Quand elle partit, le drame recommença. Les cris de maman, d'ordinaire étouffés, étaient cette fois forts et stridents. Se rendant compte qu'elle se transformait en une vieille femme pitoyable, elle se tut et laissa Maxine laisser libre cours à ses gémissements, ses sanglots et les brefs gestes de rébellion qu'elle tentait de temps à autre. Je voulais intervenir, mais elles me dirent toutes les deux : « Ne t'en mêle pas. » Elle saisit les mains de ma sœur, ces mains qu'elle voulait tant protéger, ces trésors qui faisaient surgir des mondes entiers du piano, et s'empara de la règle. Cette fois, Maxine se rebella avec plus de force, serrant les poings, et je craignis qu'elle ne frappe maman. Mais ma mère avait des tours dans son sac, comme un magicien ; elle avait toujours un mot ou un geste pour obtenir ce qu'elle voulait, aussi insidieux ou cruel fût-il. Tenant les poings de Maxine, elle la frappa aux articulations avec la règle en bois. À plusieurs reprises, pendant plusieurs minutes, et je vis le sang.

Maxine fit irruption dans la pièce, incapable de contenir sa rage, me frappant et tachant mes vêtements de sang. Je la pansai avec des morceaux de mon drap, la serrai fort dans mes bras jusqu'à ce que ses pleurs se calment. Je la déshabillai et la portai jusqu'à son lit. Je lui donnai deux ou

trois comprimés et restai auprès d'elle, lui caressant les cheveux jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Je jetai un coup d'œil par la porte de la chambre ; dans le salon, ma mère fixait toujours le clavier, une règle à la main, tremblante. Son visage était marqué par la douleur et elle était aussi en colère que ma sœur. Elles étaient deux oiseaux de proie en compétition, sans aucun point commun. Elles se battaient comme des aveugles, guidées par les bruits de la guerre. Le piano était une sorte de char d'assaut sur lequel elles étaient assises toutes les deux, une forteresse au milieu d'un champ de bataille désert et désolé.

Cette même nuit, alors que je m'endormais, Maxine quitta la maison, vêtue seulement des vêtements qu'elle portait, sans même un sac à main ni un portefeuille. Je vis son lit vide et la cherchai dans l'appartement. Je tombai sur maman dans la cuisine. « Maman, elle est partie, tu te rends compte ? » lui dis-je, plus effrayée qu'inquiète. L'inquiétude vint plus tard, lorsqu'elle refusa de porter plainte. « La honte, dit-elle, doit être cachée. » Je courus dans la rue et la cherchai en vain. Un jour, je la retrouvai dans le même bar près de la véranda. Ils étaient tous les deux là, et il lui passait des petits sachets de cocaïne. Je me couvris le visage, postée à l'angle opposé, pour ne pas être reconnue. Ils vivaient ensemble, m'apprirent ceux qui nous connaissaient, rumeur après rumeur. J'appris la nouvelle parce que je ne voulais pas lui parler. « La honte », me répétais-je sans cesse, tandis qu'elle restait dans l'appartement que Costa lui avait loué. Il s'habillait bien, m'a-t-on dit, mais il passait toute la journée au lit et la nuit il sortait avec Aníbal, tous deux suffisamment défoncés pour s'amuser mais aussi pour rester à flot et le cacher.

Il n'y avait rien à faire ; Maxine était perdue à jamais. Maman ne voulait pas qu'on prononce son nom à la maison. Un jour, elle entra dans ma chambre, s'arrêta sur le seuil sans me regarder, s'approcha du lit vide de Maxine et souleva les draps qu'elle n'avait pas touchés depuis la nuit de son départ. Elle les sentit, puis elle me regarda. L'odeur de ma cigarette, l'odeur de sperme aussi. Elle me gifla de toutes ses forces et je restai immobile, sans répondre, sans lever la main.

« La pute », dit-il, et il ferma la porte.

Pendant deux ans, nous sommes restées sans nouvelles de ma sœur. Un jour, un policier est arrivé et nous a annoncé que Maxine était en prison pour possession de drogue et prostitution. Maman et moi, plantées devant

la porte, ne savions pas quoi demander. Alors j'ai demandé : « Et Costa ? » Le policier m'a dévisagée, fronçant les sourcils. « On le recherche », a-t-il répondu, « ce n'est pas la première fois qu'il nous échappe. » « Ils l'ont relâché », ai-je lancé, galvanisée par la colère, sachant désormais que toutes les rumeurs que les Krakovsky m'avaient racontées étaient vraies. Costa tenait plusieurs maisons closes dans la capitale et en province.
J'avais passé beaucoup de temps à la chercher à Mataderos et à Barracas, dans les bordels annoncés dans le journal ou que je croisais en flânant la nuit, une prostituée un jour, une autre le lendemain, à la recherche de ma sœur, en vain. Il m'arrivait aussi de planer, allongé dans la rue à trois heures du matin, à écouter les taxis qui ressemblaient à de vieilles charrettes sur les pavés, et les sirènes des vieux navires.
Et chez moi, je m'asseyais et composais pour le tuba. Des morceaux sombres en émergeaient, où le bruit du vent évoquait les sirènes annonçant la peur et la catastrophe : ambulances, voitures de police, et aussi la mélancolie des adieux. Soudain, je posais mon crayon sur la portée en entendant le son du piano dans le salon. Ma mère jouait *le Concerto pour piano « Adieu » de Beethoven* – pur hasard, me disais-je – et les crises de colère de Maxine me manquaient lorsque j'essayais de jouer ce morceau.
Je lui ai rendu visite au commissariat. Elle était méconnaissable. Un peu en surpoids, les cheveux teints et mal coupés, un sourire moqueur aux lèvres, des vêtements extravagants et des mains tremblantes. Après avoir dépensé toutes mes économies et contracté des prêts, j'ai payé l'avocat et l'ai emmenée dans une pension. Il n'y avait qu'un seul lit. Je lui ai enlevé ses vêtements de prostituée et l'ai mise dans une chemise de nuit blanche. Je l'ai allongée près de moi, comme avant, et elle s'est endormie. Elle me demandait de la drogue, me suppliait, menaçait de me tuer et de se suicider, même de tuer ma mère. « Toi qui l'aimes tant », disait-elle en me reprochant cela. Cela a duré des mois, Docteur Ibáñez, vous connaissez ce genre de choses. Elle ne mangeait plus, elle s'est mise à boire du vin puis a arrêté, elle errait dans les rues à la recherche de clients, tripotant les pauvres types qui sortaient d'une banque à midi. Je l'ai sauvée de la prison à quelques reprises, juste quelques fois. Lorsqu'il partait, il la ramenait de force à la pension et recommençait tout depuis le début.
Cinq ans, Ibáñez. Quand j'allais jouer au théâtre, je l'attachais au lit et la bâillonnais pour qu'elle ne crie pas et qu'on ne se fasse pas expulser de

cette pension, comme les autres fois. C'était la seule méthode qui fonctionnait. L'abstinence la tuerait ou finirait par la sauver. Quand je ne pouvais plus faire taire ses cris et ses gémissements, je les couvrais avec le son de mon tuba. Vous imaginez ? On dirait une scène de roman ou de film de série B. Et un jour, elle s'est enfin tue et m'a écouté jouer. Elle regardait la rue sombre par la fenêtre, et quand je me suis arrêté, les chiens ont aboyé, comme pour l'appeler. Elle a voulu partir, a fait mine de se lever, d'enfiler ses chaussures et de sortir comme ça, presque nue. Je n'avais plus la force de l'en empêcher. Si j'avais été là, si ce n'avait pas été ce jour que les dieux, peut-être, ou les infâmes chiens de la nuit avaient désigné pour la rédemption ou le châtiment, je ne serais pas sortie du lit où, à peine en sous-vêtements et pieds nus, je sauvais la musique de la nuit de banlieue en essayant de la traduire, de distinguer les âmes des chiens et de transcrire dans l'air le décalogue de la mort.
Il ne partit pas. Au contraire, il s'approcha, s'agenouilla devant moi et commença à me caresser de sa langue. Je serais sa putain tant que je n'appartiendrais pas aux autres.

Il faisait déjà jour, mais la ville n'était pas encore tout à fait réveillée. L'équipe de nettoyage n'arriverait pas avant huit ou neuf heures du matin. Soledad a appelé à peu près à la même heure, après avoir essayé de me joindre sur mon téléphone fixe et compris que j'avais passé la nuit à la morgue.
« Molina, vous vous rendez compte de ce que vous me dites ? Vous avez troqué un vice contre un autre. »
-Mais c'est comme ça que j'ai réussi à la faire venir avec moi…
-Je comprends maintenant, Molina, je comprends maintenant.
Je lui ai passé les menottes. Il m'a regardé et m'a supplié, maintenant fatigué et les yeux cernés :
— Accepteriez-vous un dernier échange ? Un autre café et un croissant, même s’il est rassis et oublié au fond du frigo, pour les besoins de l’histoire.
« Je connais déjà la fin, Molina. Elle est là », dis-je en désignant la salle d'autopsie. « Jouer du piano avec ses propres os. »
Il a éclaté de rire, ce gros fils de pute.

« Pourquoi l'a-t-il tuée, Molina ? Je t'offre une douzaine de pâtisseries pour cette information. »
Souriant, il dit :
Nous avons déménagé dans un endroit où personne ne nous connaissait, mais ce type a commencé à s'immiscer dans nos affaires, à fouiner, à poser des questions, à essayer de se lier d'amitié avec moi. Maxine faisait des allers-retours parce qu'elle essayait de se construire une vie, et je la laissais croire ça, mais elle mangeait et dormait avec moi. Elle était si douce parfois, mais la drogue, vous savez, l'a détruite, l'a transformée en une autre personne. Maintenant, elle ressemblait à ma mère dans son amertume et sa violence, mais bien sûr, ses manières étaient différentes. La haine, la même. Je l'aimais et elle me haïssait, et pourtant j'étais le seul point d'ancrage, la seule chose qui l'empêchait de se jeter sous un train. La semaine dernière, un jour, nous en sommes venus aux mains. Ce n'était pas la première fois, mais c'était la seule fois où elle finit complètement épuisée à force de lutter contre la force de mes mains, qui ne sont pas grandes, mais suffisantes pour maintenir le tuba en parfait équilibre, laissant passer le son des vents venant du large fleuve et traversant les rues du port, de La Boca, du Riachuelo, se transformant en chœur de chiens, un chœur sans paroles, brut, sombre et exilé. Ses mains, blessées, n'avaient plus la force d'appuyer sur une seule touche du piano.
Je vais tout dire à maman, ta chère maman, ce que tu me fais depuis qu'on est petits. Je vais tout lui dire, je te jure, je vais tout lui dire…
Et j'avais peur d'elle, car je ne voulais pas affronter ma mère, je ne voulais pas qu'elle voie en moi mon père, le traître, le pervers qui l'avait abandonnée pour une femme plus jeune, le dégénéré, le bon à rien, le minable, l'homme qui l'avait mise enceinte et lui avait volé son avenir. Moi, qui n'étais rien pour ma mère, quand elle découvrirait la vérité, je deviendrais tout : l'arme qui avait détruit Maxine, son héritière, son legs, les mains talentueuses de l'avenir.
Sa vie. La vie de maman dépendait de moi.
Tant que l'équilibre entre mensonges cachés et demi-vérités était maintenu, la qualité du rêve et la structure du sophisme conserveraient le triangle à sa juste place, figure géométrique aux proportions différentes, mais avec trois lignes et trois sommets.

Si je laissais partir Maxine, maman mourrait, et elle était la base du triangle, le lien le plus long et le mieux tracé. Sans elle, ma sœur et moi n'avions plus de raison d'exister. La musique que maman n'avait jamais jouée à cause de nous résonnait comme un chœur de chiens dans la nuit. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai détruit la ligne la plus faible, la plus fragile, celle qui s'éteignait depuis longtemps. J'ai transformé son corps en d'innombrables notes sur une portée musicale. Si vous pouviez lire la portée que vous avez tracée sur la table d'autopsie, Docteur, vous trouveriez la réponse à votre question, mais surtout, vous y trouveriez des indices sur bien d'autres choses, bien plus intéressantes que la famille Molina.

-Par exemple, quoi ?

Le café commençait à tiédir, les factures de la boulangerie avaient disparu. Écoutez-les approcher sur l'avenue. Les entendez-vous, Docteur ? Baissez le volume décalé de votre étonnement et écoutez la symphonie inconnue de Beethoven.

3

Je suis sortie. Le soleil du matin m'a frappé le visage et je me suis frotté les yeux. Pendant une trentaine de secondes, j'ai marché sur le trottoir en direction de la place devant l'université, tout me paraissant jaune comme si je portais des lunettes colorées. Mais il n'y avait pas grand monde à cette heure-ci, à l'exception des chars qui approchaient de la rue Córdoba. Ils se dirigeaient dans la direction opposée à celle de la Plaza de Mayo, où devait avoir lieu le défilé, mais qui savait quel itinéraire ils empruntaient ? Ils faisaient sans doute une surveillance. Le crime, commis si près de la représentation de gala du théâtre, avait semé l'inquiétude. Dans les quartiers les plus pauvres, et même dans les zones plus aisées – car j'avais déjà entendu à la radio que des arrestations avaient lieu dans les rues et les immeubles alentour, près du Congrès –, des groupes de gauche

pourraient sortir pour manifester, profitant de l'anonymat au sein de la foule qui descendrait dans la rue à midi pour assister au défilé militaire. Mais cela ne m'inquiétait pas vraiment. Je pensais à Blas. Mon fils avait été transféré aux Clínicas, m'avait dit Soledad ce matin-là, très tôt. Je me sentais plus calme ; c'était tout près, à deux pas, et je connaissais les médecins. J'y suis allée à pied, en traversant la place puis en montant les escaliers. Les ascenseurs étaient en panne. J'ai salué mes collègues de garde, les internes qui travaillaient ce jour férié, en buvant du maté.
Au cinquième étage se trouvait Blas, dans une chambre bien trop grande pour lui seul, et dans un lit lui aussi trop grand pour sa silhouette frêle. Personne n'était avec lui, pas même l'infirmière de l'étage, peut-être la seule présente ce jour-là pour s'occuper de tant de patients. Il regarda par la fenêtre et perçut un peu de bruit de la rue. Là-haut, étrangement, le grondement des chars était plus fort, couvrant la musique diffusée par la radio sur la table de chevet. Blas, comme tout garçon atteint d'une maladie dont il ignorait la cause exacte, était sujet à des épisodes plus ou moins longs de rêverie et d'introspection, qui lui permettaient sans doute de supporter la douleur sans colère. Il semblait ignorer ce mot, et ses états habituels étaient une succession de degrés variables d'une même contemplation, où il était absent même les yeux ouverts, indifférent à ce qui l'entourait, mais absorbé par la projection de ses propres pensées. Quels monstres ou quels anges voyait-il en nous ? Que comprenait-il de ce que je lui expliquais sur ce qui se passait ? Lorsque j'ai pu lui parler de la mort de sa mère, survenue des années auparavant, j'ai réalisé qu'il était absorbé par son état actuel et que la maladie était comme une stigmatisation : la marque des chiens qui avaient tué sa mère.
Une sonate pour piano passait sur Radio Nacional. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Molina, et tandis que je bavardais de choses et d'autres avec Blas, le présentateur annonça le morceau et son interprète. Je restai muet, sans voix. C'était la Sonate *des Adieux de Beethoven* , interprétée par Aurora Beltrame. Puis, après la pause publicitaire, une marche militaire commença, la première d'une longue série. Où avaient-ils bien pu dénicher cet enregistrement, si difficile à trouver, d'après ce que Molina m'avait dit ? C'était les archives de Radio Nacional, après tout ; il n'était pas rare qu'il y soit entreposé jusqu'à ce que quelqu'un le retrouve, peut-être pour dresser une liste d'œuvres ou d'interprètes argentins pour

cette fête. Pure coïncidence, me dis-je en souriant, et je racontai tout cela à Blas, car malgré son âge, il appréciait la musique classique, et je lui parlais souvent, au grand dam de Soledad, des affaires sur lesquelles je travaillais. S'il me comprenait parfaitement, cela m'importait peu. Il suffisait de voir l'intérêt et l'émotion qu'il manifestait, les questions qu'il me posait, presque toujours plus intelligentes que celles que me posaient parfois mes collègues.

Quand j'eus fini de lui raconter, je m'assis sur le lit, redressai son drap, peignai ses cheveux avec un peigne mouillé pour dompter sa crinière indisciplinée, et jetai un coup d'œil, de temps à autre, à la perfusion et à la poche de sang reliées aux veines de ses bras, tantôt violettes, tantôt pourpres. Blas manifestait de l'enthousiasme, autant que sa faiblesse le lui permettait, mais malgré tout, il était comme un garçon normal.

(Mon Dieu, je suis comme les autres, divisant le monde avec le paramètre fictif de la normalité),

ou comme un garçon en bonne santé.

(*Et une fois de plus, en essayant de me corriger, je tombe de trou en trou, toujours plus profondément, dans la mesquinerie de la médiocrité, la médiocrité où ce qui était considéré comme acceptable devait être classé, déterminé et ordonné par des décrets qui façonnaient la réalité de sorte que rien ne déviait de l'ordinaire, du normal, du correct)*

J'ai éteint la radio, mais c'était comme si je ne l'avais pas fait, car de la rue montaient les sons des fanfares militaires qui commençaient leur vacarme strident de cymbales et de timbales, et je pouvais à peine entendre ce que Blas me disait :

—Appelle la station de radio, papa. Et demande.

Pourquoi faire, me suis-je dit. Mais j'avais raison : la curiosité, comme tout au long de ma conversation avec Molina, avait été mon seul chemin, valable comme n'importe quel autre s'il permettait de comprendre et de distinguer les repères auxquels se raccrocher dans ce collectif ancien et fragile qu'est notre pays.

J'ai appelé Radio Nacional, le numéro qu'ils affichaient toujours pour demander des morceaux ou envoyer des messages. Pas de retard, pas d'attente inutile. Une jeune femme à la voix agréable, manifestement une animatrice, m'a expliqué que l'enregistrement en question — *oui, monsieur, comme vous le dites si justement, il est quasiment introuvable* — était

également introuvable chez eux, et qu'il s'agissait d'un don de Mlle Larrière, la belle-sœur du général Gonzaga. Cette jeune femme, déjà âgée et presque sourde, avait été l'une des mécènes et promotrices de ce projet des plus louables que l'exceptionnelle pianiste Aurora Beltrame avait réussi à mener à bien, grâce, bien sûr, aux efforts de la maison de disques, elle-même soutenue financièrement à l'époque par la famille Larrière, entre autres, et toute la clique (*c'est ainsi que je l'ai traduit mentalement*) de l'armée. On m'a prudemment rappelé que le général Perón et Eva Perón avaient parrainé le gala où la pianiste avait interprété l'une des sonates enregistrées. Laquelle ? *Ces adieux* étaient bien sûr une sorte de prémonition que le général n'a pas comprise ou qu'il a choisi d'ignorer. Il allait bientôt succomber à son peuple, mais l'histoire a par la suite confirmé la véracité de ces prédictions.

Je ne pensais qu'à l'enchaînement des événements qui se déroulaient sur mon chemin, dans ce périmètre restreint de Buenos Aires. Les facultés de médecine, d'odontologie et de pharmacie, l'hôpital de Clínicas, la morgue médico-légale, et tout près, la faculté d'économie. Tout un circuit où l'on formait des hommes et des femmes à gouverner un pays, car être médecin, et comptable, n'est rien de moins. La vie du corps et la vie de l'économie, et presque au centre, l'hôpital, pour soigner, ou tenter de soigner, les maux issus de ces deux disciplines, car la science n'est rien d'autre que l'expression de l'âme, une idiosyncrasie construite par l'esprit. La structure d'un pays peut être un temple ou une caserne. Le silence ou le tumulte. Dehors, le bruit hurlait des obscénités dissimulées sous les masques invisibles de la foule en émoi. Bientôt, les coups de feu allaient retentir, et heureusement, Soledad était déjà arrivée à l'hôpital. Tous les trois, à l'abri dans cette chambre, étions protégés de la réalité de la rue. Nous riions, nous tremblions, et elle ferma le rideau, nous plongeant presque dans l'obscurité, jusqu'à ce que Blas s'endorme pour sa sieste.

« Je dois y aller », ai-je murmuré à Soledad, qui avait la tête posée sur ma poitrine, toutes deux serrées l'une contre l'autre dans le fauteuil à côté du lit.

- Encore du travail ?

« Quelque chose comme ça » — je ne pouvais pas lui mentir complètement, mais je ne pouvais pas non plus dire une vérité que je ne comprenais même pas moi-même. Est-il moralement justifiable d'éprouver de la pitié pour un

meurtrier, surtout pour un meurtrier de ce genre ? La question, que mon esprit méthodique posait avec l'intention d'un poète devant un public inexistant, ou plutôt grouillant de Mateos aux opinions divergentes, commença à se dissiper tandis que je descendais les escaliers du hall de l'hôpital et que je m'engageais dans la rue, cette fois-ci rue Paraguay, car l'avenue était une marée humaine qui envahissait les trottoirs, acclamant les escouades et les pelotons des différentes forces.
J'éprouvais une profonde appréhension pour Molina, comme s'il était là, enfermé dans la cuisine de la morgue, protégé seulement par un policier somnolent… mais était-ce lui qui avait besoin d'être protégé, ou les autres de lui ? Sur quels chemins étranges ma raison s'était-elle égarée cette nuit-là, en écoutant son histoire ?
Je l'ai trouvé la tête posée sur la table, les bras croisés. Il s'est réveillé en me voyant.
« Comment va le garçon ? » m'a-t-il demandé.
Le garde était parti et Zaldívar était revenu, qui lui dit :
-Et qu'est-ce que ça peut te faire ?
Ne t'énerve pas, Zaldívar, c'est ma faute de lui avoir fait confiance. As-tu mangé ?
Il secoua la tête.
-Tu veux quelque chose ?
« Bon sang, Docteur ! » protesta Zaldívar. « Alors maintenant, on doit commander un menu chez Tortoni, ou bien Monsieur préférerait une pizza d'El Inmortal ? »
-Bonne idée, officier…
« Tu sais ce que je vais t'apporter ? Ces œufs pourris que tu as mangés à la pension, c'est ça que je vais t'apporter, espèce d'enfoiré… »
Le rire qu'ils avaient provoqué en moi fut soudainement étouffé par une idée qui balaya tout de ma conscience.
« Quels œufs ? » ai-je demandé, remarquant que Molina s'était lui aussi tu et baissait la tête.
— Des œufs au plat, je crois, qui avaient brûlé dans la poêle ; l'odeur était encore présente quand nous sommes entrés pour faire un raid dans la pension.
Je me suis pris la tête entre les mains, complètement impuissant. Molina avait brûlé les testicules de la victime.

-Va chercher ça, Zaldívar, tout de suite !
-Mais docteur…
— Dites au juge que je lui envoie ça, que ce sont des preuves médico-légales.
« Mais docteur, où vais-je trouver le juge à cette heure-ci, un jour férié ? Les tribunaux n'ouvrent que dans quelques heures… »
— Espèce d'enfoiré, Zaldívar ! Tu ne sais pas ce qu'est une ordonnance du tribunal ?
« Mais docteur, je ne peux pas vous laisser seul avec le prisonnier. Je n'ai personne pour me remplacer ; celui qui devait venir a dû partir avec les renforts au bâtiment du Congrès. Il y a des coups de feu, docteur. La situation se dégrade. »
Nous avons entendu les coups de feu. Et les cris… impossible de dire s'il s'agissait d'acclamations ou de cris d'alarme. Il était déjà cinq heures de l'après-midi et le soleil commençait à se coucher lentement derrière l'hôpital Clínicas. Les ombres des bâtiments voisins s'allongeaient et commençaient à menacer le fragile équilibre de la loi dans lequel nous nous sentions assiégés. Même Zaldívar avait peur, à tel point qu'il risqua sa réputation déjà sulfureuse en refusant de m'obéir.
J'ai alors verrouillé la porte de la cuisine. Zaldívar m'a regardé d'un air soupçonneux, puis avec crainte, quand j'ai dit :
—Vous serez notre témoin à charge. Montrez-moi votre arme.
Il s'exécuta, ouvrant la chambre et les munitions. Je lui montrai alors le pistolet de service que j'avais pris dans le tiroir avant de partir, désormais glissé à ma ceinture. Je vidai les cartouches, en veillant à ce que Zaldívar observe mes gestes.
« Tu seras le seul à pouvoir arrêter Molina s'il tente quoi que ce soit. Personne ne nous surveille ; tu seras le seul œil du juge, Zaldívar. Tu comprends, mon ami ? »
Il se sentit important, prit une profonde inspiration et hocha la tête.
« Maintenant, Molina, dis-je sans m'asseoir, de l'autre côté de la table, déjà à cinq ou six mètres de distance. Baisse ton pantalon. »

Zaldívar claqua la langue, effrayé. Molina me regarda avec une expression de désespoir que je n'avais jamais vue, comparable seulement à celle de Blas cet après-midi-là. Étais-je consciente de ce qui me traversait l'esprit, comparant mon fils à un meurtrier ? Ce furent les coups de feu et

les cris de la guerre civile dehors, à quelques mètres seulement, dans la rue et sur la place, qui me révélèrent ces pensées ; ce furent les morts tombés lors des célébrations de la fête de l'Indépendance.
« Enlève ton pantalon », ai-je répété. « Maintenant ! »

Il s'est mis à hurler. Il s'est agrippé les cheveux comme pour les arracher et s'est griffé le visage. La table a basculé lorsqu'il a levé le bras menotté. Ses cris n'étaient plus ceux que nous avions entendus jusque-là, mais des hurlements aigus, comme ceux d'une femme en pleine crise de nerfs. Zaldívar l'attrapa par-derrière, tentant de lui immobiliser les bras et de le faire asseoir, mais Molina se débattit et le mordit. J'ouvris un placard de la cuisine et pris la boîte d'ampoules et de seringues ; il y avait tout le nécessaire dans cette cuisine pour les urgences comme celle-ci, aussi inattendue qu'absurde.
Je lui ai injecté un sédatif, et peu à peu, il s'est calmé. Ses forces l'abandonnaient alors qu'il s'asseyait par terre, le dos contre la table renversée, trempé de sueur, le visage griffé par ses ongles à peine visibles. Il respirait bruyamment, le regard impassible et inexpressif, les pupilles dilatées. J'ai ressenti une pointe d'appréhension, craignant qu'il ne meure sur le coup. Il n'avait pas consommé sa drogue depuis plus d'une journée, mais il n'avait montré aucun signe d'anxiété ou de nervosité.
Son pantalon était maintenant trempé d'urine.
Zaldívar me regarda d'un air interrogateur, sans rien dire, sans pour autant me lâcher complètement même s'il s'était calmé.
J'ai vérifié son pouls ; il revenait à la normale. Il a ouvert les yeux et nous a regardés, agité, comme un enfant parmi des étrangers. J'ai passé la main dans ses cheveux, les caressant doucement. Il ne voulait pas se lever, mais leur a demandé de lui enlever les menottes. Zaldívar s'est exécuté et est resté assis par terre près de la porte, nous observant et nous écoutant.
« Molina, dis-moi tout. Laisse tout sortir, Molina. Ta mère n'est pas là pour t'écouter ni pour te juger. Elle ne va pas te frapper, Molina. Tu es parmi des amis. Je suis ton ami, Molina. Écoute, laisse-moi te dire quelque chose. Cet après-midi, en allant voir Blas, j'ai pensé à toi. Tu sais comment c'est ? La même peur, le même désespoir, et autour de mon fils, il y avait la musique de Beethoven, comme un bouclier protecteur, tu comprends ? Délicate et fine comme une aile de papillon, mais impénétrable à la

dissonance et au vacarme des fanfares militaires qui jouaient dans la rue. C'était l'enregistrement d'Aurora, pour la première fois depuis longtemps, sa meilleure œuvre, et puis… »

Puis l'atrocité a envahi la maison. Nous étions des enfants, Docteur, comment aurions-nous pu empêcher cette invasion ? Elle est arrivée déguisée sous les habits du devoir. Tout le reste n'était que déguisement de clown et d'acrobate. Mais les forces qui s'y engouffrent ont tout ce dont elles ont besoin et s'emparent de ce qu'elles combattent, se dissimulant sous les traits de ce qu'elles méprisent.

Voilà Molina, et beaucoup voient en lui la force de la faiblesse pour survivre. Ils rongent le pouvoir qui a triomphé.

« Mais alors, il n'y a pas de gagnants, docteur. Regardez-moi, vous avez déjà vu ce que je suis. »

-Je sais qui il est, ce qui n'est pas la même chose.

Il se couvrit le visage d'une main et, de l'autre, tenta de se couvrir l'entrejambe avec son pantalon mouillé. L'odeur d'urine nous donnait l'impression d'être dans une chambre d'hôpital, peut-être dans un hospice, ou encore dans des toilettes publiques après un long week-end.

Quand maman a compris que Maxine n'était pas celle qu'elle avait imaginée, quand elle a su, après de nombreuses tentatives, qu'elle n'avait pas le talent pour être son héritière, qu'elle n'avait même pas le quart du talent nécessaire pour persévérer, c'est presque au même moment que papa nous a abandonnés. Peut-être savait-il ce qu'elle pensait, je ne sais pas, et il a fui avant le désastre. Je ne peux pas lui en vouloir, au final. Il était comme Maxine, pas comme Víctor : une faiblesse, un moins que rien, quelqu'un qui regardait les événements se dérouler sans oser ni savoir comment intervenir. Puis, par hasard, un soir, Víctor s'est mis à jouer du piano. Maman l'a entendu, et j'ai vu pour la première fois l'extase dans ses yeux, comme lorsqu'elle jouait elle-même. Elle n'avait jamais eu cette expression en écoutant Maxine. Elle a laissé passer quelques semaines, voire plusieurs mois, attendant de voir s'il y avait du vrai là-dedans ou si ce n'était qu'une de ces mascarades qu'on appelle les étapes de la croissance, des phases où un garçon teste différentes facettes de sa personnalité, parfois si éloignées en apparence. Mais Victor jouait les classiques comme s'il n'avait jamais eu besoin d'apprendre, comme s'il avait entendu le cycle des sonates de Beethoven dans le ventre de sa mère, avant même sa

conception. Ma mère irradiait la musique de toute son âme ; la perfection coulait dans ses cellules. Et toute cette énergie qu'elle n'avait pu libérer à cause de mon père, qui l'avait mise enceinte, à cause de Victor – le fruit de cette conception avait fermenté comme du lait caillé, engendrant des monstres en elle. Elle ne pouvait empêcher cette énergie de s'écouler lentement de son corps pendant des années, comme l'incontinence chez un vieillard sénile. Mais elle était lucide et voyait cette musique, qui jaillissait de son corps comme des avortements, comme une honte, et il fallait la canaliser, la purifier de ses scories, la dompter.

Je ne sais pas quand l'idée lui est venue, mais après le départ de mon père, plus rien ne l'a arrêtée. Elle a pris Víctor comme disciple, reléguant Maxine au rôle secondaire de simple musicienne de remplissage. Il ne lui restait que son tuba et son talent médiocre. Mais Víctor avait besoin de discipline, que son talent soit canalisé, et ses doigts ont commencé à souffrir de tout ce que je vous ai déjà raconté : des heures et des jours d'entraînement interminable, et des coups de règle à toute heure. Jusqu'à ce que Víctor se mette à pleurer comme une mauviette, et c'est là que je l'ai entendue lui dire : « *Tu es comme ton père, un bon à rien, un fainéant . Tu ne peux pas être mon héritage. Je ne comprends pas comment tu peux avoir autant de talent dans ce corps et cette tête d'idiot* . » Et elle a continué ainsi presque toute la nuit, parlant toute seule, protestant dans son lit. Nous l'écoutions depuis notre chambre, blottis l'un contre l'autre, incapables de dormir.

Le lendemain, très tôt, je me suis levée pour aller à l'école. Víctor n'était pas là ; sa mère lui donnait des cours particuliers à la maison, au prix de longues heures passées au piano. Mais je ne l'ai pas vu, et son absence m'a paru étrange. Sur le tabouret, assise devant le clavier, une petite fille jouait lentement et avec soin. Je n'ai reconnu aucun des élèves particuliers, qui, de toute façon, ne venaient que l'après-midi.

Quand je suis allée dire au revoir à maman, toujours craignant de la déranger, j'ai vu le visage de Victor. Il était habillé en petite fille, et j'ai compris que c'était une de mes robes. J'ai eu tellement peur en voyant l'expression de maman que j'ai pris mes jambes à mon cou. Je savais qu'elle ne dirait rien, car je ne comprenais encore rien.

L'après-midi, je ne les ai pas entendus répéter. Ils étaient sortis, et à leur retour, elle portait deux sacs de vêtements féminins provenant de l'atelier de Víctor. Je n'ai plus jamais revu ma robe. Elle est entrée dans la chambre,

a vidé le placard par terre et a réorganisé le contenu de chacun de nos vêtements. Tandis que Víctor s'habituait à ses nouveaux vêtements, je m'y suis adaptée aussi. Car c'était le seul moyen d'éviter la colère de maman, le seul moyen de la satisfaire, et parfois elle nous souriait même en disant que nous étions son seul réconfort.
Pendant des années, tout est resté ainsi : les vêtements, les habitudes domestiques, la façon de se coiffer et d'aller aux toilettes. Víctor avait déjà les cheveux longs, et Maxine a dû se les couper. Elle a aussi changé d'école et se sentait plus à l'aise avec les garçons qu'avec les filles. Puis Víctor a fait une dépression nerveuse, et quand il est sorti de l'hôpital, c'était un autre homme. Il se regardait dans le miroir, se maquillait, changeait de vêtements et s'exerçait à jouer du piano. Quand le problème de drogue a commencé, avec Krakovsky comme fournisseur, j'ai essayé d'y mettre fin, mais ils m'ont battu violemment et m'ont traité de monstre. Il n'y avait pas de retour en arrière possible, je le comprenais, car ainsi tout restait dans le cadre de la tranquillité familiale. J'ai pensé plusieurs fois à m'enfuir, mais la paresse ou l'apathie que maman m'attribuait, comme elle l'avait fait avec papa, me rendait craintif et indécis, jusqu'à ce que j'abandonne. C'est alors qu'Aníbal Costa est apparu, et Víctor s'est enfui avec lui. Costa connaissait-il la vérité ? C'était évident. Pour son propre usage, ou pour l'exploiter, Víctor vécut un temps comme une femme entretenue, jusqu'à ce qu'il doive rembourser ce qu'il avait reçu. Les Krakovsky lui donnèrent des drogues – des hormones, je suppose – pour améliorer son apparence. Et que pouvait faire Maxine, sinon essayer la même chose ? Car elle ne pouvait ni le laisser seul, ni rompre la symbiose harmonieuse qu'elle avait toujours entretenue avec son frère, lorsqu'ils dormaient dans le même lit, enlacés, se réchauffant mutuellement avant d'affronter le froid mordant du salon du piano.
Molina s'arrêta, les genoux fléchis et les bras appuyés dessus, fumant une cigarette que Zaldívar lui offrait.
-Il a donc tué son frère…
« Je vous en prie, ne répétez pas cela, docteur… »
L'angoisse de cette supplique m'a peiné, mais ce n'était pas de la cruauté de ma part, du moins je le pensais, mais plutôt une tentative de lui expliquer la vérité, ce qui revenait à la réconforter.

— Tu n'as pas tué ton frère parce que tu avais peur de ce que penserait ta mère, ou que les gens découvrent ce qu'elle t'avait fait. Rien de tout ça.
Il fixa son regard désolé sur mes yeux et me saisit de ces mains, incapables de jouer du piano mais expertes dans l'art de la mort. Dehors, le tumulte s'était dissipé, mais quelques sirènes persistaient, telles les hurlements languissants de chiens blessés.
— Tu l’as sauvé, Maxine, parce que tu l’aimais trop.

LES SICILIENS

1

Les jumeaux Libertella étaient les fils et petits-fils de Siciliens arrivés en Argentine au début de l'âge de vingt ans. Du moins, c'est ce qu'ils m'ont raconté quand je les ai rencontrés enfants dans le quartier de Villa Luro, où je me faufilais avec eux après l'école à Liniers. Sans rien dire à mes parents, qui ne connaissaient pas leur famille à l'époque, je passais l'après-midi là-bas sous prétexte de faire mes devoirs, de prendre un goûter, puis de jouer au foot sur le terrain vague à côté de leur maison, près de la voie ferrée du Sarmiento.

Je ne compte plus les fois où la balle a roulé de l'autre côté de la voie ferrée, ni le défi qu'il a fallu relever pour la récupérer, mais c'était un élément essentiel du jeu et de ces après-midi-là. Les trains étaient lents, certes, et peu fréquents, mais peu importait ; le danger était omniprésent et mettait le courage à rude épreuve, bien plus que de traverser l'avenue Rivadavia, qui, pourtant, était en réalité plus dangereuse que la locomotive bruyante tirant ses wagons.

Pour nos parents, c'était une autre histoire, surtout pour les parents des jumeaux. Du fait de leur proximité, ils avaient vu de nombreuses personnes périr sous le train, dont un fils dont on n'a jamais parlé, né et mort avant Álvaro et Germán. Un petit garçon qui, comme ils me l'ont raconté à voix basse pendant le thé, tandis que leur mère préparait un chocolat chaud et sortait des biscuits du four, avait trois ans lorsqu'il s'est perdu dans les hautes herbes et, en retrouvant son chemin, s'est retrouvé sur les rails au passage du train. Les parents étaient très jeunes à l'époque, leur premier enfant décédé, puis le deuil, et le visage émacié de la femme, dont elle ne se remit jamais, malgré la naissance de ce double réconfort. Je voyais encore les rides de la tristesse et le regard suppliant qu'elle lançait à son mari, implorant son pardon. La récompense, aussi double soit-elle, ne

compensait pas la perte, et dès lors, les jumeaux furent moins une bénédiction qu'une responsabilité, presque une punition pour leur négligence parentale passée. Le devoir était désormais double, et la culpabilité, si une tragédie devait se reproduire sous quelque forme que ce soit, serait également doublée.

La mère, originaire de Formose et non d'Italie, avait rencontré son mari à Buenos Aires alors qu'elle travaillait comme domestique après avoir quitté la province et que lui était employé au port à charger des ballots. Elle aimait s'asseoir et nous regarder prendre notre goûter, tout en nous racontant des histoires de cette époque. Les enfants la regardaient d'un air ennuyé, ponctuant les longs monologues de leur mère de sourires moqueurs que je ne pouvais encourager si je voulais garder secrets ces après-midi où je trouvais réconfort et liberté. Mais cela viendra plus tard. Elle nous raconta avoir rencontré Leopoldo Libertella, l'Italien, un dimanche après-midi, son seul jour de congé de la semaine, alors qu'elle se promenait avec une amie dans La Boca. L'Italien était sur le trottoir devant un bar avec un ami, lui aussi en congé ce jour-là. De leur table, ils les observèrent passer, les interpellèrent, et au lieu de s'offenser – car l'interpellation était tout sauf discrète –, ils rirent, ralentirent le pas et se retournèrent pour les regarder. Les hommes leur adressèrent quelques mots dans un italien approximatif, cigarettes au bec, leurs verres à moitié pleins posés sur la table bancale. Leopoldo se leva et écrasa le chien couché à côté de lui, qui s'enfuit en gémissant, provoquant l'hilarité générale et brisant la glace – déjà bien fondue – que les bonnes manières imposaient encore dans ce quartier et parmi ces gens qui se retenaient toute la semaine pour se laisser aller le dimanche à des plaisirs plus osés. Il étudiait le métier d'électricien et de plombier-chauffagiste le soir, parfois, quand il n'était pas épuisé par son travail au port. Elle apprenait la couture. « Et voilà comment les choses tournent », aimait-elle dire, comme une formule toute faite qui lui semblait naturelle, où elle trouvait peut-être le sens des choses et des événements de sa vie, avec presque la même satisfaction que celle de quelqu'un qui découvre l'essence de l'existence humaine. Elle s'adressait à ce petit public d'enfants qui l'écoutaient, ou faisaient semblant d'écouter, tout en buvant du lait dans leurs tasses usées et en grignotant les biscuits croustillants qu'elle préparait quand je restais dormir, ce qui était presque tous les après-midi. « Et voilà comment les

choses tournent », c'était donc le déclic qui annonçait le tournant que sa vie avait pris lorsqu'elle avait rencontré l'Italien. Ils se marièrent, et un jour, il commença à s'asseoir et à la regarder coudre après qu'elle eut fini le ménage, car ils n'avaient pas encore d'enfants et avaient plus de temps pour eux. Elle le regardait, l'observant sans dire un mot, souriant car elle le trouvait rustre, songeant au lit qui les attendait dans cette maison – celle-là même où elle nous racontait tout cela, la maison d'angle, déjà ancienne à l'époque, dans la ruelle entre la voie ferrée et l'avenue. Il s'avéra que l'Italien était complètement nul en électronique ; « trop compliqué », disait-il lorsqu'il s'emmêlait les pinceaux avec les branchements, provoquant plus d'un court-circuit qui mena à des disputes et même à une bagarre. Quant au gaz, n'en parlons même pas. C'est pourquoi il ne pouvait pas quitter son travail de docker, et même cela ne suffisait pas à faire vivre sa femme, déjà enceinte du garçon qui mourrait trois ans plus tard, et qui s'appellerait Germán, comme l'autre, qui était à côté de moi, écoutant sa mère.

L'Italien, le père des garçons, avait abandonné ses cours du soir, et maintenant qu'il rentrait tôt, les épaules et le dos épuisés, il s'allongeait sur son lit, les mains derrière la nuque, regardant sa femme, le ventre arrondi, coudre jusqu'à tard dans la nuit.

« Combien vous paient-ils ? » demanda-t-il un jour, comme en passant, avec une pointe de désintérêt et un bâillement imminent.

Elle haussa les épaules.

« On me donne ce qu'on veut », dit-il. « Ceux qui ont les moyens paient moins, mais que faire ? Si je réclame, ils ne me paient rien et me mettent à la rue. »

Son ton provincial, même très léger, ne l'aidait pas à attirer de bons clients dans les quartiers plus aisés ; elle le savait et s'y résignait.

-Aujourd'hui, on m'a proposé un emploi dans un magasin de matelas, mais j'ai dit que je ne pouvais pas…

Il la regardait, assise là, dans le vieux fauteuil à bascule, une aiguille dans une main et une vieille robe dans l'autre. Elle n'avait même pas de machine à coudre électrique pour aller plus vite ; il n'avait pas pu lui en acheter une, se reprochait-il, et c'était comme si elle le disait elle-même. Il s'assit sur le lit, observant la grossesse de Grisel, sa femme, la Formose, la frêle provinciale au teint clair et aux cheveux blond paille, les yeux bruns déjà

fatigués, malgré son âge, par le fil et l'aiguille, les doigts piqués par le travail de nuit dans la pénombre.
Il s'approcha d'elle, s'accroupit à côté d'elle et commença à l'observer.
« Continuez, continuez », l’encouragea-t-il lorsqu’elle s’arrêta, perplexe.
Elle lui demanda de lui apprendre. C'était comme réprimer son orgueil masculin, pensa-t-elle, mais il n'en laissa rien paraître. La curiosité semblait avoir piétiné ou ignoré ce sentiment de supériorité démesuré, et ce que l'on lisait dans les yeux de Léopold, c'était de l'intérêt, un intérêt intense, comme s'il découvrait enfin ce qu'il attendait sans le savoir.
Le lendemain matin, il se rendit à l'atelier de matelas pour demander s'il y avait du travail. Le patron le regarda avec méfiance ; l'atelier était principalement tenu par des femmes qui levèrent les yeux de leurs tables de couture et ricanèrent. Mais Léopold était un homme fort ; la musculature de ses épaules montrait qu'il pouvait soulever des matelas sans effort, et même plusieurs à la fois.
« Laissez-moi voir vos mains », dit l'autre homme, un Polonais à en juger par son accent. En examinant les callosités de ses paumes, en palpant les zones durcies, il semblait l'évaluer pour un éventuel pianiste. Mais au final, c'était presque la même chose, sauf que les aiguilles du magasin de matelas étaient plus grosses et plus dangereuses, et les fils plus épais et plus résistants.
— Et tu es au courant de ça, mon ami ?
« C’est ma femme qui m’a tout appris », dit-il en ravalant sa fierté comme on avale une boisson amère et rance. « Ma femme attend un garçon, elle ne peut pas faire ce travail, alors me voilà. »
L'Italien ôta la casquette qu'il portait toujours, un peu trop petite pour lui, et son visage laissait transparaître une supplication à peine voilée.
Il commença à l'atelier l'après-midi. Il fit beaucoup d'erreurs, mais Krakovsky, le Polonais, les supporta, lui enseignant de nombreuses techniques et secrets qu'il appliquerait plus tard lorsque l'Italien ouvrirait sa propre entreprise. Ils discutaient et restaient tard ; ils étaient les seuls hommes à l'atelier, toutes les femmes partant à 19 h. En quelques semaines, ils devinrent amis, ou plutôt, collègues de travail.
« Alors, comment ça se passe avec les filles ? » demanda l'Italien, d'un ton rassurant. Elles buvaient de la bière en contemplant l'atelier vide d'où résonnait sa voix.

Krakovski rit.
La plupart sont coincées et coincées, ou vieilles et sans intérêt. Les filles, oui, les petites, je les embauche pour leurs mains délicates, pour leurs jolis doigts qui se glissent sous les matelas et…
L'homme s'arrêta, gêné. L'Italien devina, comprit, et garda le silence. Krakovsky était un homme raffiné, cultivé ; cela transparaissait dans sa façon de parler et dans le choix de ses mots, et surtout dans ses gestes et sa tenue. La façon dont il avait touché ses mains ce premier jour, les explorant, était comme une caresse déguisée.
Ils ont parlé de leurs familles.
« Nous venions de Varsovie, fuyant les Cosaques — mes grands-parents, leurs cousins et toute la bande de Krakovsky. Je ne me porterais pas garant de ma famille ici ; vous savez sans doute déjà ce qu'elle fait : prostitution et drogue. Mais ma famille, c'est différent. Ma grand-tante était une comtesse désargentée, vous savez. Elle est morte il y a longtemps dans un petit ranch près de Santa Fe, à moitié folle, paraît-il. »
« Ça arrive même dans les meilleures familles », plaisanta l'Italien. « Mes parents étaient siciliens, originaires de Portopalo, tout au sud de l'Italie, face à la mer qui bat la côte. »
« Le vent et la mer, que c'est beau », dit Krakovski. « Très poétique. »
Cela vous semble-t-il juste, mon ami ? Les gens meurent de faim parce que rien ne pousse ; ils vivent de la pêche, que la mer permet quand elle est calme, et cela n'arrive que très rarement. Nous sommes robustes, mon ami, froids et secs comme le vent.
« Mais ce n'est pas la même chose, Tano, que d'avoir vécu la guerre. Les Cosaques, si tu les voyais, sont des bêtes féroces ; ils blessent, violent, démembrent et brûlent les restes. Et puis les mouches viennent recouvrir le festin d'un voile noir, d'un mur, d'une carapace aussi épaisse que la terre. La guerre est pire que la mort. »
— Pire que la faim ? Mon père m'a raconté qu'un hiver, au village, ils ont tué deux garçons malades, deux invalides qui ne faisaient que manger, et ils les ont mangés, comme ça.
— Les parents ? Quelle horreur !
-Qu'est-ce que j'en sais ? Si ce n'étaient pas les parents, c'étaient les voisins, peu importe.

« Mais ce que les Cosaques ont fait, mon ami… » Krakovski sortit un mouchoir de sa poche et se couvrit le visage.
-Ne fais pas ta chochotte, Ariel, prends un verre.
Lorsqu'il s'est approché du Polonais, ce dernier lui a saisi la main et l'a portée violemment à son visage.
— Tano, Tano, je ne l'ai jamais dit à personne, mais toi, Tano, tu es un ami hors pair. Toutes ces femmes me jugent et se moquent de moi, elles me méprisent.
-Allez, Pole, calme-toi.
L'Italien était mal à l'aise, et pourtant il pouvait partager un certain temps avec le Polonais, un temps d'une qualité qu'il était loin de partager avec d'autres hommes ou avec sa famille.
-Qu'est-ce qui ne va pas ? Dis-moi.
Le Polonais découvrit son visage, les yeux embués de larmes et de honte. Il froissa son mouchoir et dit :
« Ils ont fait irruption chez moi, à Varsovie, où je vivais avec mes parents. Ils étaient trois, mec. Ils les ont tués sur place, puis ils m'ont attrapé et traîné sur le lit où gisaient les corps de mes parents. Ils m'ont déshabillé et m'ont touché partout… Que puis-je te dire, mec, ce qu'ils m'ont fait, il y a tant d'années ? C'est comme si je me revoyais sur ces matelas, allongé là, un petit garçon de neuf ans, vivant entre deux cadavres, mais à moitié mort lui-même pour le restant de ses jours. »
Cette nuit-là, l'Italien s'endormit sur la chaise en face de la table, au milieu des bouteilles vides et des verres cassés. Quand le premier ouvrier arriva à cinq heures et demie, elle jura bruyamment, mais ils l'ignorèrent et se mirent au travail comme d'habitude. Le soir même, il rentra chez lui sans rien dire à sa femme, bien qu'elle, inquiète et en colère, l'interrogeât en silence. Il appréciait ce silence, semblable à l'absence du vent sicilien, qui offrait une fausse quiétude avant la tempête.
La tempête arriva, et ce fut d'abord la mort de Germán, comme on l'appelait.
Grisel Ponce de Libertella en fut marquée à vie. Les rides de son front semblaient refléter un film tourné le jour de l'accident, lorsqu'elle avait entendu le cliquetis et le grondement familiers de la locomotive. Elle y était si habituée qu'au passage du train, tirant les wagons, la vie se suspendait dans un rayon de cent mètres, comme suspendue dans les limbes. Ce

silence prenait la signification d'une paix profonde et apaisante, d'un oubli pourtant très bref. Puis, le silence brutal de l'arrêt en gare ne vint pas comme d'habitude, mais fut remplacé par les terribles gémissements de la locomotive, le crissement des freins qu'elle avait rarement entendu aussi fort, puis les cris de la foule.

Grisel laissa tomber la louche avec laquelle elle remuait le ragoût de midi. Son cœur fit un bond et, cherchant son fils de trois ans du regard, elle ne le trouva ni dans la cuisine, ni dans la chambre, ni nulle part ailleurs dans la maison. Elle courut sur le trottoir, s'essuyant les mains avec son tablier, et vit les voisins courir, certains vers les herbes hautes derrière la maison et le long des voies ferrées, d'autres la fixant, perplexes. Elle courut vers les voies, ignorant les supplications et même les insultes, et vit les hautes herbes couchées. Devant elle, l'immense machine continuait de cracher ses fumées et ses vapeurs noires, ou quoi que ce soit d'autre, obscurcissant le ciel. Mais elle ne vit Germán nulle part.

Qu'allait-elle voir, la pauvre femme ?! Que retrouverait-elle de son fils, si avant ce monstre, le garçon n'était qu'une minuscule fourmi sur des rails ? Elle se mit à pleurer et s'agenouilla, sachant ce qui s'était passé car tous la regardaient comme si elle était coupable. Parce qu'elle l'était, se dit-elle. « Tout le monde a raison », se répétait-elle, « j'ai oublié mon fils, la seule chose dont j'aurais dû m'occuper pendant que mon mari était à l'atelier, la seule chose qui comptait. La nourriture, quelle importance ! La maison, quelle importance ! Les courses, quelle importance ! » Seul le garçon était essentiel, la seule chose que son mari et le monde attendaient d'elle, et surtout, la seule chose qu'elle attendait d'elle-même. La capacité minimale de suivre du regard les mouvements du garçon, ses allées et venues dans la maison et le jardin, ses appels, ses crises de colère et sa sérénité pendant son sommeil, car même lorsqu'il dormait, il était nécessaire de ne pas le quitter des yeux, il pouvait s'étouffer, il pouvait suffoquer avec ses propres sécrétions nasales, si seulement on lui avait parlé de cette *mort subite redoutée* qu'elle avait craint avec horreur durant la première année. Désormais, le garçon ne bougerait plus et il ne courrait plus aucun risque.

Elle leva les yeux vers l'homme qui se tenait devant elle. Il tenait dans ses bras un chiffon crasseux, imbibé de sang. À l'intérieur gisait Germán, réduit en miettes, déchiqueté par l'immense tueur impuni qui avait tout observé d'un regard de fer. Elle aurait voulu la rouer de coups jusqu'à ce

qu'elle se brise les os, mais elle aperçut alors l'homme à la casquette de chauffeur, pendu à une barre dans la cabine. Il la regardait, triste, bien sûr, accablé de chagrin, mais surtout, hébété, voilà le mot. Il avait tué tant de gens durant ses années de service, les suicidaires surtout, les imbéciles aussi, et même les pauvres chiens qu'il était incapable d'arrêter, incapable de maîtriser la machine monstrueuse qu'il était chargé de conduire. Mais ça, mon Dieu, cet homme de cinquante ans devait se dire que, du moins, rien de tout cela ne lui était jamais arrivé. Et parce que la douleur était si insoutenable, elle comprit qu'il la tenait pour responsable, elle aussi.
Puis vint tout ce que nous connaissons tous : pompiers, policiers, travailleurs sociaux, médecins, infirmières et d'innombrables papiers flottant comme des oiseaux de mauvais augure autour de la veillée funèbre, des obsèques et du deuil qui suivit. Les habitants du quartier s'y étaient habitués ; le besoin de se sentir coupable est souvent une réaction à l'incompréhensible, ou plutôt à ce que l'on refuse d'accepter, pour finalement s'effondrer sous son propre poids, sombre et dénué de raison, et laisser place à l'angoisse.
L'angoisse persiste.
Mais Grisel ne pouvait pas regarder Leopoldo dans les yeux. Il ne disait rien, il pleurait seul pendant des jours, même en allant au travail, pleurant dans le bus et sur le trottoir. Des larmes d'homme, certes, à peine visibles à travers ses yeux voilés et une main qu'il portait sans cesse à son visage pour essuyer ce qui ressemblait à de la sueur, mais qui était tout autre chose, moins salée et moins épaisse. Ses collègues de l'atelier le plaignaient, et pendant cette année de deuil, il coucha avec une ou deux, c'est vrai, et il avait même envie de s'en vanter en rentrant et en s'asseyant à table devant l'assiette que Grisel avait préparée. Elle était assise de l'autre côté de la table, si calme, se disait-il, cuisinant comme si de rien n'était, comme le jour où elle avait remué la casserole au lieu de surveiller le garçon. Mais alors, il lut les vers sombres sur le front plissé de sa femme, qui, appuyée sur la table, ne mangeait pas. Elle, de son côté, perçut dans les yeux de l'homme le tumulte silencieux des insultes.
« Tue-moi », lui a-t-il dit un soir, comme ça, pendant qu'ils dînaient.
Il laissa tomber sa fourchette, se leva, lui saisit le bras et la conduisit jusqu'au lit.
C'est peut-être cette nuit-là que les jumeaux ont été conçus.

2

J'ai appris certaines choses durant ces après-midis passés à prendre le thé, à l'écouter plus attentivement que ses enfants, car moi aussi je voyais cette image se répéter sur son front, comme un film muet usé par le temps, fragmenté par des ciseaux négligents. D'autres choses, Germán, le jumeau, comme on l'appelait, me les racontait, car ce garçon, contrairement à son frère, était né renfermé, ou plutôt apathique.
Sa mère n'en parlait pas, mais ils me racontèrent sa naissance comme une épopée. Des événements que ses parents leur avaient, bien sûr, contés, les élevant au rang de légende. Germán était né presque cinq minutes après Álvaro, alors que la sage-femme et le médecin avaient déjà perdu espoir de l'accoucher et s'apprêtaient à pratiquer une césarienne. Mais soudain, un cri retentit. Depuis que ses parents avaient appris la grossesse gémellaire, un an et demi après l'accident, ils étaient persuadés qu'une force divine leur rendait celui qui leur avait été arraché. Dieu, la providence, ou quoi que ce soit d'autre, car aucun des deux n'était particulièrement religieux, et c'était inhabituel dans leurs familles : une femme originaire des provinces de Formose et un fils d'immigrants italiens. J'appris plus tard de mes parents la raison pour laquelle ils désapprouvaient que je les fréquente. Les Libertella étaient siciliens, et la croyance populaire les rattachait à la mafia ou à l'anarchie politique. Et cette jeune fille de province, loin d'être innocente, était la nièce ou la filleule, qui sait, d'un de ces hommes forts qui avaient bâti des dynasties dans les provinces du Nord et qui se faisaient passer pour catholiques afin de dissimuler leurs agissements douteux. Pourquoi Grisel Ponce était-elle venue ici si proche du pouvoir ? Soit il s'était passé quelque chose entre l'adolescente et son oncle ou son parrain, peu importe, soit cette branche de la famille était tombée en disgrâce auprès de l'homme fort du moment.
En réalité, à la naissance des jumeaux, et surtout après cet épisode hautement symbolique où Germán sembla mourir puis ressusciter, ils

n'eurent plus aucun doute : leur fils perdu leur était revenu. Et ce que les parents pensaient en secret, le voisinage s'en chargea, l' édifiant au point de le transformer en légende. Germán, le jumeau, était respecté, voire vénéré, par les femmes. Grisel appréciait tout cela et trouvait même parfois du réconfort dans l'attention et le dévouement que lui portaient ses voisins, maintenant qu'elle avait une double responsabilité. Cependant, cette attention excessive commença à se relâcher, et Álvaro, l'aîné, le seul véritable enfant, fut peu à peu négligé et, au fil des ans, livré à lui-même, ou presque. En vérité, personne n'avait jamais vu un garçon aussi respectueux et calme : il ne faisait pas de crises, ne se battait pas, mais argumentait simplement, avec la sagesse d'un adulte, voire mieux. Álvaro lisait avec application et rigueur dans ses devoirs. Germán, constamment sous le regard attentif de ses parents et sous une surveillance omniprésente, profitait de cette attention, qui l'étouffait sans doute. C'est pourquoi il la défiait par ses excès : traverser l'avenue sans respecter les règles ni les supplications, sauter des toboggans, grimper aux arbres et même jouer sur les voies ferrées, au point de provoquer de vives protestations du voisinage. Mais les jumeaux grandirent et l'âge fatidique des trois ans passa, même si le danger persistait, se transformant en une sorte de torture à laquelle Grisel était condamné. Les voisins, cependant, s'en lassèrent, et c'est alors que Germán, presque seul, comparé à la surveillance constante dont il avait été victime jusque-là, se sentit mal à l'aise. S'accrochant à son frère comme jamais auparavant, il le regarda comme un enfant perdu rentrant chez lui après une longue nuit de bêtises où il n'avait trouvé que fatigue et vide.

Quand je les ai rencontrés, ou plutôt quand je suis devenu leur ami vers l'âge de neuf ans, ils se ressemblaient beaucoup, tant physiquement que par leur caractère. Álvaro était plus extraverti maintenant qu'il avait un complice et un compagnon, et Germán transportait ses livres à l'école, toujours ensemble, comme s'ils n'étaient pas des jumeaux, mais des jumeaux siamois. Les moqueries des autres garçons ne les intimidaient pas, et s'ils se battaient, ils se battaient ensemble et gagnaient toujours, si bien que les autres garçons ont cessé de les embêter. C'étaient de bons élèves, mais Álvaro se distinguait, et Germán était toujours une copie conforme, exactement le même, mais légèrement flou comme ces copies carbone.

Le père possédait déjà son propre atelier de fabrication de matelas, installé chez lui. Devenu père de deux enfants, il se confia ouvertement à Krakovsky, qui était plus un ami qu'un patron ou un collègue. Il rendait visite à la famille presque tous les dimanches midi ou les samedis soir. Ils cherchaient une petite amie pour lui, mais il n'en voulait rien savoir. Un samedi, ils discutèrent dans la cour, alors que le trafic ferroviaire se raréfiait à cette heure-là. Fumant une cigarette, assis près du mur qui les séparait désormais des herbes folles où le garçon décédé avait erré, il exprima son inquiétude.
«Ouvrez votre commerce», lui conseilla le Polonais.
-De quelle mouche parlez-vous ?
-Vous n'avez besoin de rien de plus que des machines, vous avez déjà l'atelier et la clientèle.
Voyant que l'Italien le regardait attentivement, il rapprocha la chaise, posa une main sur son épaule et désigna la maison de l'autre.
« Faites quelques ajustements , je vous aiderai, et vous aurez déjà constitué votre clientèle vous-même dans mon atelier. Quand ils apprendront que vous avez ouvert votre propre entreprise, ils viendront d'eux-mêmes. »
-Et vous ?
-Et moi alors ? Je me suis toujours débrouillé seul, et je n'ai pas peur de la concurrence maintenant.
À ce moment-là, les jumelles sortirent dans la cour. Elles avaient la permission de veiller tard le samedi ; elles jouaient dehors, allaient parfois au cinéma. Mais cette fois-ci, elles s’ennuyaient et s’assirent par terre à écouter les hommes. Elles étaient intriguées par les murmures rauques qui s’échappaient de bouches encadrées de moustaches ou de barbes hirsutes. Les cigarettes, surtout, et les verres de vin sur la petite table en bois. Elles les regardaient croiser ou écarter les jambes et s’affaler, se grattant la poitrine sous leurs chemises ouvertes.
Le Polonais appelait Germán. Dès sa naissance, il éprouvait une affection particulière pour ce jumeau. S'il fut sauvé à plusieurs reprises d'un pire qu'un accident, c'était grâce aux défis et aux regards intimidants que le Polonais lui avait lancés. Il lui avait parlé du sacrifice de leurs parents, mais surtout du premier Germán, ce fantôme dont plus personne ne parlait, mais auquel chacun pensait. Il avait un devoir envers le mort, lui avait-il

dit, ou du moins aurait-il voulu le lui dire, car je ne tiens ces informations que des bribes de conversations que Germán me confiait de temps à autre, parfois lorsque nous allions ensemble aux toilettes de l'école et qu'il restait planté devant l'urinoir, le regard perdu dans ses pensées. Il n'en parlait jamais en présence d'Álvaro. Un jour, en attendant le bus qui devait me ramener à Villa del Parque, si différent du leur, nous nous sommes assis, et tandis que les bus défilaient les uns après les autres, il m'a raconté le jour où le Polonais lui avait parlé si sérieusement qu'il n'avait plus jamais osé risquer sa vie.

Ils se trouvaient dans le grand atelier, avenue Rivadavia, presque à Liniers et près du pont Général Paz. Les femmes bavardaient autour des machines à coudre et des surjeteuses. Le Polonais veillait sur Germán, qui attendait le retour de son père. Álvaro avait de la fièvre, une habitude ces derniers temps. Trop d'études, lui disaient-elles, trop de lecture, ce n'est pas bon pour la tête. Si c'était une plaisanterie, ça n'en avait pas l'air. Mais cela durait deux ou trois jours, et le lendemain, comme si de rien n'était. Germán observait les femmes, peut-être leurs pieds actionnant les pédales, et de là son regard remontait vers leurs jambes, puis, qui sait, vers ce qu'il pouvait apercevoir dans l'abîme sombre entre leurs jambes, sous leurs jupes, car peu d'entre elles portaient encore des pantalons, et la plupart avaient plus de trente ou quarante ans.

Ariel fumait à son bureau, mélangeant des papiers et des perles, la cigarette entre deux doigts, laissant tomber les cendres. Il jeta un coup d'œil au garçon et le surprit absorbé par la vue de l'atelier.

« As-tu une petite amie ? » lui demanda-t-il.

Germán haussa les épaules et rétorqua :

-Et toi?

Le Polonais rit.

« Viens ici, répondeur », dit-il. « Dis-moi, est-ce que tu traites bien ta mère ? J'ai entendu dire que tu as des ennuis et que tu la mets très en colère. »

Elle haussa de nouveau les épaules et cacha sa tête, mais la releva aussitôt pour le regarder en face.

-Ce n'est pas ma faute…

-Et alors, de qui ?

— Je ne sais rien de l'autre enfant, celui-là… celui qui est mort.

Le Polonais le regarda en fronçant les sourcils.
-Que sais-tu ?
« Tout, en polonais, la vieille dame ne cesse de parler aux voisins quand je l'accompagne au magasin. Elle croit que je ne peux pas entendre, et ils me regardent avec pitié. »
« Eh bien, c'est comme ça que sont les femmes, ma petite, elles croient aux sorcières parce qu'elles sont des sorcières... »
« Comme celles-là ? » Il désigna les employées.
Le Polonais toussa en riant, cracha de la salive jaune et dit :
-Certains plus que d'autres... le gamin s'est révélé assez perspicace... mais bon, ne t'en fais pas trop... mais qu'est-ce que tu disais avant : *c'est la faute de l'autre* ?
Germán était assis aux pieds du Polonais, les jambes croisées, jouant avec un vieux ressort de matelas qu'il avait trouvé par terre.
-Il ne me laisse pas dormir...
- Ça doit être à cause des trains...
-C'est pour ça qu'il descend à la gare, regarde dans la cour et m'appelle.
-Toi?
-Oui, elle ne m'aime pas, elle n'aime pas Álvaro.
— Et que veut-il ?
« Comment pourrais-je le savoir ? Elle me dit plein de choses que j'oublie parce que je m'endors juste avant d'aller à l'école, et je m'endors en classe, et le professeur me gronde, et l'après-midi j'ai envie de tout casser... »
Le Polonais, perdu dans ses pensées, était assourdi par le bruit des machines qui emplissait l'air de cet après-midi froid et pluvieux. La radio diffusait une marche militaire ; le dernier discours de Perón avait été brouillé, et on n'avait plus aucune nouvelle de lui. Le Polonais se fichait de tout cela, mais il savait que l'Italien était au fond de l'atelier, la radio collée à l'oreille, en train de démonter et remonter des matelas comme s'il essayait de sauver un pays en faillite, où les ressorts grinçaient et le tissu empestait. Ce que le gamin lui racontait était comme une fenêtre ouverte sur son passé. Sur le visage de Germán, il vit sa propre expression terrifiée, qui ne daigna céder la place, l'espace d'un instant, qu'à la désolation.
« J'avais un oncle qui portait le même nom que moi », commença-t-il. « Son nom de famille était différent, mais vous savez comment c'est, il n'était pas le fils de son père, mais celui de son grand-père. Que puis-je vous dire,

gamin, si vous n’en savez rien pour l’instant ? » L’expression du Polonais était amusante, et il semblait se délecter de la grivoiserie de son récit, mais en regardant vers l’atelier, il voyait d’autres scènes et d’autres époques. « Le fait est que ce cousin germain – car il était le fils d’une de mes grand-tantes, une comtesse polonaise venue en Amérique à la fin du siècle – s’est suicidé en se jetant dans le fleuve Paraná. Et le pire, c’est que les caïmans l’ont dévoré. »

Germán le fixa, muet et excité. Le Polonais perçut les battements de cœur du garçon, que son souffle haletant trahissait, et dit :

« Si ta mère pouvait m'entendre… Mais peu importe, je suis sûre que tout cela ne t'impressionnera pas. Ce garçon n'avait que quelques années de plus que toi. Pourquoi s'est-il suicidé ? Qui sait… C'était presque une légende familiale à ma naissance, et on me la racontait pour me faire obéir, pour me rendre folle comme mon homonyme. Et j'avais peur, bien sûr, mais pas à cause de ce que ma famille me racontait, des histoires inventées pour m'effrayer, des contes ridicules tirés de livres, auxquels on avait ajouté un nom de famille. J'ai eu peur quand je l'ai vu pour la première fois. J'étais sur la plage, en vacances à Mar del Plata, près du phare. À l'époque, il n'y avait que des kilomètres et des kilomètres de sable et de dunes, et au loin les falaises, et la mer, immense, sombre, oui, parce qu'elle était nuageuse. » Je l'ai vu marcher le long de la plage, un garçon maigre, si seul dans cette vaste étendue de sable désert, une silhouette qui se superposait à une autre, se multipliant en une seule. Tu ne comprends pas, peu importe, je ne le comprenais pas moi-même, mais c'était une solitude composée de centaines de solitudes imbriquées les unes sur les autres, et chacune semblait unique. Quand il est arrivé, j'ai vu son visage austère et blanc, ses cheveux blonds et fins comme ceux d'un ange macabre, macabre par sa froideur et son inexpressivité : un ange mort. Je dis des bêtises, je le sais, mais j'utilise des mots exagérés pour te faire comprendre l'absurdité de ce qui m'arrivait. Devant moi se tenait mon autre moi, ou peut-être me voyait-il comme s'il me voyait de l'extérieur. L'autre, c'était moi, et j'étais lui, ou peut-être mon moi familier était-il le souvenir de l'oubli se souvenant de lui-même dans le futur.

Germán regarda le Polonais, cette fois à moitié effrayé, ne sachant pas s'il devait rire ou s'enfuir.

« N'aie pas peur, je ne suis pas folle. Ce garçon m'a dit de le suivre. Il m'a prise dans ses bras sur le sable où je jouais ; j'avais sept ans, peut-être un peu plus. Je l'ai suivi quelques mètres vers le rivage. Nous sommes entrés dans l'eau ; les vagues peu profondes me léchaient les pieds, puis les genoux, puis la taille, et quand j'ai eu de l'eau jusqu'à la poitrine et que je me suis arrêtée, il m'a attrapé la main. Je ne touchais pas le fond et j'ai commencé à paniquer. Les vagues me frappaient le visage, je suffoquais et je toussais, mais sa main ne voulait pas me lâcher. »
Le Polonais s'arrêta, sa main tenant la cigarette tremblait, et ses yeux étaient fixés sur le visage de Germán.
« Et que s'est-il passé ? » demanda-t-il.
J'ai coulé, et quand je me suis réveillée, j'étais sur le sable. Mon père m'avait sortie de l'eau. Mon père, le neveu de la comtesse, le cousin du premier Ariel Krakovsky, même si ce n'était pas son nom de famille officiel. Mon père, bon sang… tellement comme moi, cet autre qui avait essayé de m'entraîner dans l'eau. Et c'est seulement à ce moment-là que j'ai réalisé qu'il ne m'avait attrapée que d'une main, car s'il avait utilisé les deux, il m'aurait entraînée au fond. Peut-être étais-je restée à flotter et papa m'a sauvée ; peut-être que ma main d'adolescente n'avait même pas la force de me retenir face à la puissance des vagues qui essayaient de m'emporter vers la plage. C'était la première et la seule fois, et à partir de ce moment-là, il n'a plus jamais essayé de me toucher, car il savait que son corps était faible, et la course pour le convaincre a commencé, une course qui n'a jamais fini. Il apparaissait la nuit, dans ma chambre, et j'avais immédiatement une envie pressante d'aller aux toilettes. Là, j'ouvrais les robinets de la baignoire et fixais l'eau jusqu'à ce qu'elle déborde, et le cri de ma mère m'empêchait d'y entrer. D'autres fois, c'était au bord de la rivière, n'importe laquelle, et il apparaissait et discourait comme un érudit, me montrant les dessins qu'il avait faits d'hommes et de femmes nus, et m'invitant à me baigner avec eux. Même sa voix était comme un doux murmure d'eau, et les gouttes de salive qui jaillissaient de ses lèvres effleuraient mon visage, m'invitant. Et quand il pleurait, se souvenant de je ne sais quoi (des rivières, des guerres, des crucifix, des haches), ses larmes étaient une invitation difficile à refuser. Il veut me prendre, car il apparaît encore, plus faible, c'est vrai, face à la substance de sa mort. Comment ai-je réussi à m'échapper ? Je suppose que la distance et le temps y étaient

pour quelque chose. Un parent plus ou moins éloigné dont le sang était mêlé à celui d'autres étrangers. C'était, je suppose, à la fois sa faiblesse et ma force.

Le Polonais caressa la tête de Germán, qui semblait ivre, bien qu'il n'eût bu que le peu d'alcool qu'il avait gardé pour l'après-midi afin de le partager avec l'Italien à la fermeture. Mais la bouteille était presque vide.

« Comment pourrais-je ne pas te comprendre, mon garçon ? Je connais ta peur comme si c'était la mienne. Et je me demande ce que tu deviendras, si celui qui te poursuit est ton propre frère, ton propre sang. Il est puissant, j'imagine. »

Germán se releva du sol où il était resté agenouillé tout ce temps. Le ressort avec lequel il jouait lui avait fait mal aux doigts, qui saignaient. Le Polonais essuya le sang avec le mouchoir qu'il sortit de sa poche arrière. Ils se regardèrent dans les yeux.

« Tu es courageux », lui dit-il, admirant chez le garçon une force qu'il n'avait jamais possédée lui-même. « Je vais te donner un talisman. Ce n'est pas un objet, mais un mot, et tu devras le prononcer quand il arrivera. »

Les yeux du garçon brillaient d'espoir, comme s'il était enfin libéré après une longue période, une vie entière. Il n'aurait plus besoin de crier, de se rebeller ni de condamner le monde entier avec colère.

« *Vendetta* », dit le Polonais. « Les tiens l'utilisent, gamin, parce que tu es italien même si tu es né à Buenos Aires. » « *Vendetta* , comme je le dis. »

Le Polonais se mordit l'index et prononça le mot avec son accent. Il demanda à Germán de l'imiter.

Le garçon fit ce qu'il avait dit, et le mot émergea comme prononcé par un vieil adulte, aussi vieux que le temps lui-même, imprégné d'humidité et de distance, de terre retournée et de croassements d'oiseaux, et les oiseaux devinrent les machines de l'atelier, s'éteignant peu à peu, comme s'ils se posaient pour se reposer, l'un après l'autre. Puis revint la réalité simple et quotidienne, le gazouillis des cigales ou le bavardage des femmes quittant l'atelier, se saluant, riant, protestant.

L'Italien s'est présenté à la porte du bureau et a dit :

— Vous vous êtes bien amusés, les garçons ? Rentrons à la maison, Germán, ta mère nous attend.

Il a dû voir son visage, triste et silencieux.

-Quel est le problème?

Il ne lui répondit pas. Dès lors, le silence de rigueur et l'austérité suffirent. Chez eux, on se demandait pourquoi il avait tant changé, mais même Álvaro, son jumeau, l'ignorait.

3

Germán m'a raconté tout cela environ deux ans après sa conversation avec le Polonais. Il m'a dit qu'il ignorait alors la signification du mot que le Polonais lui avait donné comme un talisman. Il a expliqué avoir interrogé son père, qui lui avait parlé de la Sicile, de la fameuse mafia italienne et de tout le mythe qui s'était tissé autour d'une vérité plus simple, peut-être plus brutale. Ce mystère nécessaire imprégnait également les propos de l'Italien lorsqu'il évoquait son grand-père, son arrivée à Buenos Aires pour les raisons économiques bien connues, la misère de l'Europe d'après-guerre, et tout le reste. Mais Grand-père Libertella était retourné en Sicile alors que Leopoldo était déjà adulte. On l'avait rappelé un jour, m'a-t-il dit, et il était allé au port attendre dans une pension sur les quais le premier bateau pour l'Italie. Ils étaient seuls tous les deux : Leopoldo, alors âgé de dix-neuf ans et employé au port à n'importe quel poste, et le vieil homme, encore assez fort pour chanter et boire à satiété jusqu'à oublier la raison de son retour. Ils l'avaient appelé, avait-il dit, et le père de Germán, las de poser des questions, finit par se résigner à rester seul à Buenos Aires. Il le regarda embarquer et disparaître derrière les ferrures rouillées qui affleuraient de toutes parts du vieux navire, coiffé de son béret et vêtu de son costume usé, sa valise de cuir à la main, les sangles nouées ensemble faute de boucles. Ils ne s'écrivirent jamais ; à quoi bon, si ainsi, sans rien savoir ni se voir, la vie de l'autre durait autant que la sienne ?
C’est quelque chose comme ça qui a aidé Germán à comprendre le talisman. Il m’en a parlé cet après-midi-là, quand nous sommes enfin montés dans le bus qui devait me ramener chez moi. Il marchait simplement à mes côtés ; il reprendrait le bus plus tard, mais en attendant, assis au fond, il m’a dit :

Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi le mot *« vendetta »* pouvait me protéger de la mort que l'autre personne veut me faire subir. Si c'est lui qui veut se venger, pourquoi devrais-je le dire ?
Après ce qu'il m'a raconté à propos du Polonais, j'ai tiré mes propres conclusions, mais je l'ai laissé poursuivre ses déductions seul, ou presque ; un petit coup de pouce lui suffisait. Nous avions neuf ou dix ans à l'époque, et je suis étonné de me souvenir de nos pensées et de ce à quoi nous pensions. Il ne s'agissait pas de jeux, mais de la vie et de la mort. Et surtout, de fantômes, réels ou imaginaires.
On dit qu'une malédiction se contrecarre par son contraire, mais pour la lever…
« Elle s'y oppose elle-même », l'interrompit-il. « N'est-ce pas ? »
J'ai haussé les épaules et je l'ai laissé continuer.
Penses-tu que je suis lui, ou plutôt qu'il est moi ? Que s'il m'entend dire exactement ce qu'il cherche, il sera désorienté ?
Je lui ai répété qu'on ne pouvait pas être sûr de ces choses-là, que c'étaient plutôt des idées farfelues. Il y a réfléchi. Des vieilles dames nous regardaient d'un air agacé parce que nous refusions de leur céder nos places, sans se rendre compte que nous n'étions pas dans ce bus, mais plutôt là-bas, peut-être en train de voyager à travers des mondes célestes de pensées et de spéculations atroces.
Germán croisa les bras, replia ses jambes et posa ses pieds sur le siège. Sous le regard désapprobateur des autres passagers, il commença à dire : Et si nous n'étions pas deux ? Et si nous n'étions qu'un ? On ne peut pas se battre seul. Et si ce qui me tuera se trouvait dans ma propre tête ?
— Voulez-vous dire que le Polonais a inventé ce personnage pour justifier le suicide qu'il n'a jamais osé commettre ?
Germán me regarda, dévasté. Je lui mis un bras autour des épaules et lui dis de ne pas s'inquiéter, que je n'étais pas fou, et puis nous avons ri. Les gens riaient un peu de ces deux garçons étranges.
Nous sommes arrivés au coin de ma rue. L'arrêt de bus pour le retour était de l'autre côté. Cette fois, je suis resté jusqu'à son arrivée et je suis monté à bord ; il était presque minuit. La circulation se raréfiait et les lumières des porches des maisons projetaient une faible lueur sur le trottoir. Nous étions en pleine nuit, sous un arbre auquel était clouée une pancarte indiquant le numéro de la ligne de bus.

Il m'a chuchoté à l'oreille la dernière fois qu'il avait vu l'autre Germán. C'était dans la maison, désormais transformée en atelier et magasin de matelas, que son père avait rénovée après avoir quitté le Polonais. Le comptoir en verre et en bois étincelant, les longs et lourds rouleaux de tissu sur les étagères le long du mur du fond, les pots de colle, les boîtes de rivets et de vis, l'unique machine à coudre, presque industrielle, que le Polonais l'avait aidé à financer en hypothéquant une partie de son propre atelier. « Pourquoi fais-tu ça, Polonais ? » lui avait demandé l'Italien. « Tant de générosité, mec, c'est pas bien. » Le Polonais, ne sachant que répondre, préférait parfois le silence et la fumée de cigarette ; d'autres fois, il disait : « Pour les garçons. » Mais il ne pensait sûrement qu'à l'un d'eux.

Une de ces nuits, Germán se réveilla en sursaut, car l' *autre homme* l'appelait depuis le mur du patio. Tentant de lui échapper, il se réfugia dans l'atelier, encore modeste, construit derrière la maison sur un terrain défriché près de la voie ferrée. Là trônait la toute nouvelle machine à coudre les matelas, deux fois plus haute que Germán, juchée sur des piliers de fer. Un système complexe de pédales, de roues et de poulies enroulait le fil autour de celui-ci, jusqu'au bras qui, muni d'une aiguille aussi épaisse que le doigt d'un homme robuste, transperçait les tissus et le cuir.

«Viens ici», dit l'autre homme en se tenant près de la machine. «Sais-tu comment ça marche ?»

Sa voix, dans le silence de la morne nuit de banlieue, résonnait comme un gémissement désolé.

Oui, répondit Germán.

Ensuite, allumez-le.

Germán hésita.

Tu as peur.

Cette déclaration, parce qu'il l'avait bien comprise et qu'il ne s'agissait pas d'une question qu'il aurait pu ignorer, le remplit de colère.

Il s'approcha de l'interrupteur et actionna le levier. Le moteur se mit en marche lentement, avec difficulté, les poulies s'enclenchèrent une à une, les fils se mirent à tourner et le grand bras de fer se mit à monter et descendre, et dans l'obscurité la plus totale, l'aiguille perça l'air.

L'autre homme tendit soudain la main juste avant que le bras de l'aiguille ne descende. Germán parvint seulement à agripper son bras, mais il se trouvait désormais tout près de celui où l'aiguille venait de remonter et

allait bientôt redescendre, si rapidement que sa perception du temps était perturbée par ses fluctuations. Rapide ou lent, secondes ou heures. La main de l'autre homme était libre et tenait celle de Germán à l'endroit précis où l'aiguille allait la transpercer.
Ce n'était pas un train, mais une machine tout de même, et comme toutes les machines, dépourvue d'intelligence et de sensibilité, elle engendrait des monstres comme elle engendrait des dieux. La différence résidait dans la main qui la conduisait. Même une simple cicatrice sur un morceau de soie pouvait être une imperfection sur le visage de Dieu.
Et Germán cria, ou bien son père, réveillé par le bruit. Ou peut-être les deux, mais Germán cria distinctement : « *Vendetta !* » et le répéta trois fois, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus retenir ses larmes dans les bras de son père, qui le serrait fort, comme s'il voulait l'écraser de colère, de peur et de désespoir, tandis que sa mère, en robe de chambre, les observait depuis l'embrasure de la porte de l'atelier, enlaçant Álvaro, qui, pour la première fois, commençait à sonder les profondeurs de ce qu'il croyait d'abord être la folie de son frère jumeau, jusqu'à ce qu'il bascule lui aussi, comme quelqu'un qui glisse en se penchant trop loin.

Álvaro a commencé à me suivre partout. Il avait remarqué que je me rapprochais trop de son frère, et après l'incident à l'atelier, un mélange confus et trouble d'émotions contradictoires tourbillonnait dans sa tête, comme des cercles concentriques qui, parvenus à leur point culminant, s'élargissaient à nouveau, martelant les parois internes de son crâne et menaçant de les transpercer. C'est alors que la tranquillité et le sang-froid dont il avait fait preuve jusque-là ont commencé à être perturbés par des accès de colère sporadiques. Au début, il essayait de contenir sa colère, ou plutôt sa rage, car il était incapable de décrire ce qui lui arrivait.
Jalousie ? Envie ? Lassitude ? Ambition ?
Toutes ces possibilités expliquaient non seulement l'étrange relation entre les jumeaux, mais aussi n'importe quelle relation fraternelle. Et un jour, j'ai ressenti une connexion avec Álvaro.
C'était lors d'un pique-nique printanier organisé par l'école au bord des lacs de Palerme. Autour de nous, le trafic des avenues Libertador et Sarmiento, le planétarium tout proche et le monument San Martín, tel un rappel incontournable. À l'écart du groupe, nous étions assis dans l'herbe,

mangions des sandwichs, mais ne parlions pas des femmes, seulement de politique. Quand Álvaro aborda le sujet, il fit preuve du discernement d'un homme mûr et inflexible.
— Bautista, tu te rends compte de ce qui se passe ? Regarde là-bas.
Il tendit le bras, désignant le planétarium, cet édifice aux allures de vaisseau spatial extraterrestre tout droit sorti d'un film de série B hollywoodien, si incongru dans le Buenos Aires jusque-là si imprégné d'influences françaises. Mais il faisait bien sûr référence aux rangs de soldats qui gardaient le parc et aux chars stationnés le long des avenues. Non loin de là, San Martín sur son cheval de pierre symbolisait son héritage, ou plutôt ce qu'il était devenu : l'impuissance de la pierre, l'immobilité absolue, l'indifférence inerte. Seuls les fantômes, parfois, effrayants par leurs avertissements ou leur simple présence, peuvent occasionnellement modifier certains comportements, même si je ne peux garantir leur efficacité. Mais qui prête attention à une pierre, aussi bien sculptée soit-elle ? Peut-être qu'une beauté incorruptible y parviendra à très long terme, mais les monuments ne sont ni la Vénus de Milo ni la Victoire de Samothrace, ni même le Baiser ou le David, qui ont pénétré l'inconscient collectif et c'est pourquoi ils perdurent. Cependant, la mémoire de nos héros nationaux est aussi fragile et, surtout, aussi versatile que les documents trouvés sur leurs bureaux : authentiques, falsifiés, fabriqués, voire même placés là par des étrangers, comme lors d’une descente de police pour trafic de drogue. Des choses que nous avons tous vues aux informations, des choses qui se racontent et se commentent de bouche à oreille. Celui qui tient un fusil à la main détient le pouvoir.
J’ai raconté tout cela à Álvaro, et il m’a regardé avec respect, mais d’un air maussade.
-Quoi ? Vous n'êtes pas d'accord ?
-Oui, Bautista, mais je ne vous crois pas.
J'ai ri.
-Que veux-tu dire?
J'étais prête à lui donner un coup de poing pour égayer cette journée de printemps ennuyeuse.
Il regardait en direction du planétarium, non pas les soldats postés autour, mais le ciel.
— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Tu vois des Martiens ?

J'étais furieuse de cette vantardise de supériorité qui s'exprimait par des regards suspicieux et évasifs et un silence calculé.
Il resta silencieux, fixant maintenant ma tête, et dit :
-Germán m'a dit que tu étais un corbeau.
Quel était l'intérêt de ces inepties ?
-Quoi ? Tu es devenu fou comme ton frère ?
Son expression changea, et je ne vis pas son poing arriver avant qu'il ne me frappe en plein visage. Nous nous sommes battus sur l'herbe pendant ce qui me parut une éternité, tandis que les autres enfants accouraient en riant et en s'encourageant mutuellement. Les cris étaient assourdissants. Les professeurs arrivèrent après les animateurs, qui tentèrent de nous séparer, mais nous, bien que n'ayant pas plus de dix ans, étions comme deux petits animaux enlacés par la fureur, deux vermines électrisées au simple contact.
Puis la police est apparue. Que se passe-t-il ? Des voix militaires et des bruits de métal. J’imaginais les balles qu’ils allaient nous tirer dessus, mais ce n’était pas la guerre, juste une bagarre d’enfants, et pourtant la haine était la même.
Les enseignants s'excusèrent tout en demandant de l'aide ; ils craignaient et admiraient les soldats, si beaux, si virils à côté d'eux, ces enseignants efféminés qui n'avaient même pas fait leur service militaire parce qu'ils étaient maigres et malades.
Ils nous ont séparés. J'ai aperçu leurs visages sous leurs casques : des barbes soigneusement rasées et des yeux sombres. Leurs armes étaient dans leur dos, et leurs bras me serraient fort, comme ils le faisaient avec Álvaro. Je l'ai vu me dévisager, et il s'est mis à m'insulter : « Corbeau ! Corbeau ! » J'ai alors cru comprendre ce qu'il voulait dire : les lanières de cuir noir du casque du soldat qui me tenait derrière moi étaient lâches et claquaient violemment au rythme de mes mouvements. Et j'ai vu, dans les lunettes noires de l'autre soldat devant moi, celui qui tenait Álvaro, mon reflet obscurci, des ailes noires ou des oiseaux voletant autour de ma tête.
Ce fut une journée révélatrice, en effet, car bien que nous nous soyons reconnus dans la similitude de notre volonté transformée en colère, qui, au fil des ans, avait appris à être contenue et fondue dans des comportements apparemment passifs – lui à coudre son matelas, moi à taper sur ma

machine à écrire –, nous travaillions tous deux pour des idées opposées et irréconciliables, enracinées moins dans l'intellect que dans le ressentiment. Les soldats, je ne sais pourquoi, nous ont ramenés à la maison. J'ai appris plus tard que la famille Libertella avait été avertie du mauvais comportement d'Álvaro, à cause des pensées qu'il avait exprimées en chemin malgré son jeune âge, et à cause du visage renfrogné de Leopoldo, un ouvrier italien presque pauvre, lorsqu'il les a accueillis à la porte du coin de la Villa Luro, refusant de les laisser entrer, le garçon coincé entre deux grands soldats, le visage barbouillé de masques de guerre ridicules. Dans ma maison de Villa del Parque, les soldats entrèrent car, bien qu'ils ne connaissaient pas mon père, on leur avait ordonné de me traiter avec précaution. Castel Beltrame était un intellectuel profondément imprégné des idées de la nouvelle politique – c'est-à-dire de ce qui était considéré comme acceptable et adapté aux circonstances. Dans sa jeunesse, il avait écrit un recueil de nouvelles qu'il préférait oublier, puis deux ouvrages de philosophie politique, dont le second le rapprocha progressivement de la réalité du pays. La lutte pour renverser Perón reposait sur des fondements philosophiques sous-jacents aux fondements politiques ; du moins, c'était le discours véhiculé par les médias. Le peuple, bien sûr, ne s'intéressait qu'aux gains économiques, mais il y avait aussi ce sentiment idéologique qu'il fallait surmonter, et qu'il fallait réprimer par les armes s'il était impossible de le convaincre. Mon père, dans ses articles de presse et ses commentaires radiophoniques, apparemment très éloigné du monde militaire, apparemment impartial grâce à son intelligence et à sa culture (sa sœur, ma tante Aurora, était une pianiste de concert exceptionnelle), donnait l'image idéale du travail intelligent et de la juste mesure des choses.

Cependant, le cortège avançait lentement, rassemblant ses membres et ses forces sous l'avenue Rivadavia ou la rue Juan B. Justo, comme s'il descendait dans les égouts, respirant leurs eaux usées. Le bruit des bottes s'enfonçant dans la fange et le claquement des armes qu'on préparait emplissaient l'air.

Ce soir-là, mon père m'installa à son bureau, derrière lequel se dressaient d'innombrables étagères de livres qui, par leur quantité impressionnante, l'immense patience qu'ils exigeaient et l'impossibilité manifeste de tous les lire, m'attiraient autant qu'ils m'intimidaient. Il me demanda ce qui s'était

passé à Palerme. Je lui racontai tout en détail, et dus lui révéler mes escapades et mon amitié avec les Libertella. « Depuis combien de temps les fréquentes-tu ? » demanda-t-il. Je dus lui dire la vérité, sans craindre la punition que ces livres de lois semblaient si prompts à prononcer.
Son expression ne changea guère ; il fronça simplement les sourcils, entrelacant ses doigts sur sa chemise grise et sa cravate. Il était toujours en service, recevant des clients potentiels jusqu'à dix heures du soir, ainsi que des amis – tous des intellectuels – et plus tard, des militaires en civil que je n'avais pas su distinguer auparavant. Je n'avais personne à blâmer. Séparé de ma femme alors que je n'étais même pas encore né, ma mère était une étrangère, peut-être décédée, mais on n'évoquait jamais son souvenir, ni en bien ni en mal. Mon père n'était pas croyant, mais il était respectueux envers les catholiques, qui le toléraient en raison de son intelligence et de son bon sens.
Il était déjà neuf heures du soir et nous n'avions pas encore dîné. La fenêtre du bureau donnant sur le parc était ouverte, et les rideaux s'agitaient dans la brise que le printemps n'avait pas réussi à dompter ; l'hiver résistait jusqu'au dernier moment. Les rideaux semblaient flotter tandis que j'attendais le verdict. Les *voilages* tourbillonnaient, ondulaient et se soulevaient ; ils n'étaient pas blancs, mais sombres comme la lumière de la nuit qui s'y reflétait. Mon père, assis dans son fauteuil à la française, était un homme rigide au regard compatissant, une incongruité que je n'ai jamais comprise, qui m'a bouleversée sans jamais parvenir à me faire le haïr, malgré tous mes efforts. Ses yeux bleus étaient compatissants, mais son visage et son corps étaient aussi parfaits qu'inexpressifs. Quand je l'ai vu sur la plage de Mar del Plata, le torse nu, ferme pour son âge, bien entraîné malgré son activité intellectuelle passive, je me suis demandé si ce n'était pas inscrit dans nos gènes de maintenir cette image virile de nous-mêmes, celle de la famille Beltrame, qui s'en sortait toujours dans toute situation apparemment conflictuelle ou compromettante.
Les rideaux formaient des ailes autour de la chaise où j'étais assise, et je me suis souvenue des après-midis à la plage près du phare, lorsque nous marchions côte à côte le long du rivage, lui grand, moi petite, le regardant, subjuguée par sa silhouette et son assurance, les mains derrière le dos et les mouettes tournoyant très haut, bien sûr, mais de ma hauteur, c'était comme si les mouettes tournaient autour de la tête de mon père.

Et maintenant, les rideaux sombres faisaient la même chose, mais ils ressemblaient à des corbeaux.
La punition consistait à être enfermé dans la bibliothèque pendant tout le week-end.
Admirable, vraiment admirable. Ce fut une leçon qui ne m'a pas coûté trop cher, même si je sentais grandir en moi les changements de la puberté, déroutants, troublants et douloureux. Mais l'esprit, ai-je appris alors, peut plonger dans de vastes espaces interconnectés ou dans des abîmes où le corps n'est plus qu'un grain de poussière, et les « plaisirs » auxquels je m'adonnerais, bien sûr, des années plus tard, n'étaient que le répit occasionnel dont mon corps avait besoin pour me retrouver en paix. Et parmi les livres, j'ai trouvé de nombreuses explications et aussi de nombreuses solutions qui se sont révélées erronées, mais l'univers actif de cette bibliothèque, qui pourtant ne bougeait jamais et ne faisait pas de bruit comme l'atelier de Libertella, ni ne fabriquait ni ne vendait de produits, vibrait comme l'agitation bien connue de l'adolescence au début du printemps. Les deux coïncidaient, grâce à mon père, qui m'a appris à survivre.
Corbeau illustre.
C’était la signification de notre nom de famille, italien et originaire de Vénétie, au nord de la péninsule, à l’opposé de mes amis. Mon grand-père, ingénieur en ponts ayant travaillé sur les fleuves italiens puis ceux de Patagonie, était originaire du nord de l’Italie et mourut même à Bariloche, alors que son fils étudiait le droit à Buenos Aires. Il fonda, avec la famille Márquez, le cabinet d’architectes qui allait devenir célèbre quelques années plus tard ; de nombreux bâtiments de Mar del Plata portent son nom.

Il était curieux de voir comment les goélands et les corbeaux se métamorphosaient en un comportement semblable à celui de la famille Beltrame. Blancs ou noirs, selon le point de vue à travers lequel ils nous observent. Mais ce changement est-il dû à ce point de vue, ou bien à la substance même de notre âme ?
Tout ce week-end-là, j'ai épluché des livres : *l'âme, l'esprit,* appelez ça comme vous voulez, et personne n'a jamais pu le définir comme on définit une chaise. Mais qu'est-ce qu'une chaise sinon un symbole dans notre esprit ?

Dieu est une création de l'homme et meurt avec lui.
Une balle dans la tête de Dieu anéantit la création.

4

Dès lors, je ne leur ai plus jamais rendu visite. Je pensais que mon père m'inscrirait dans une école privée, mais ses préjugés contre ce que la haute société appelait « populaire » ne l'ont jamais vraiment convaincu, et son inquiétude paternelle ne découlait pas non plus de la crainte de la mauvaise influence des jumeaux sur moi. De plus, c'était une personnalité publique, dont on parlait dans les milieux culturels, mais surtout dans les milieux officiels. Peut-être n'était-il pas juste que, lui qui avait toujours proclamé son soutien au service public et aux biens de la nation, il retire son fils unique d'une école publique qui, malgré ses défauts, jouissait d'une réputation bâtie sur des décennies d'enseignement.
Je continuais à les voir pendant les heures de classe, et parfois après, une ou deux fois, à flâner dans les ateliers de Liniers, ou ceux de Haedo, quand j'avais eu la brillante idée de dire à papa que nous nous retrouvions à la maison de campagne des Martins, où notre amie Leticia nous emmenait. Nous passions même des week-ends à explorer le parc qui longeait la voie ferrée du Sarmiento et l'avenue Rivadavia, qui s'étendait jusqu'à la Villa Luro, où vivaient les jumeaux. Mais quand nous étions seuls tous les trois, parfois le dimanche où mon père passait toute la journée à écrire dans sa bibliothèque sans se souvenir de mon existence, nous prenions le train pour Caballito ou Miserere et descendions les hauts murs bordant les voies jusqu'à pénétrer dans les tunnels du métro. L'obscurité, ponctuée par la faible lueur des lampes, évoquait des monstres d'acier dévalant les rails, perchés sur des piliers d'apparence fragile, et l'on se sentait piégé dans les profondeurs des mines de charbon ou d'étain. Nous fumions, malgré l'interdiction, en parlant du monde. Álvaro, toujours colérique, méfiant et suspicieux, endossa dès lors le rôle de protecteur de Germán. Ce dernier n'était plus rebelle, mais soumis, pensif, perdu dans les images qui lui

parvenaient des recoins obscurs d'où émanaient les projecteurs des wagons de fer et de bois, oscillant, zigzaguant sur les rails, suspendus par des câbles au plafond. L'électricité de l'après-midi s'échappait de ce repaire et se répandait dans la rue, nous poursuivant. C'était comme dans les films d'horreur que nous avions vus au cinéma, où des monstres surgissaient de nulle part d'une simple étincelle créatrice. Et même épuisés, parfois, le visage protégé par l'anonymat de la pénombre, nous nous masturbions dans un silence simulé, excités non par notre propre désir, mais par les gémissements des autres qui nous parvenaient comme une progéniture lascive, une créature humide et nouveau-née, informe, larvaire, typique de la pénombre et du grondement des murs creusés dans les sous-sols d'une vieille ville près du fleuve immobile.
Peut-être Álvaro, qui faisait toujours le contraire de ce qu'on attendait de lui et refusait de se laver les mains aux toilettes de la gare, tomba-t-il malade à cause de tout cela : son entêtement et son regard tragique sur la vie. Il tomba malade, avec une forte fièvre, un samedi soir. Il s'effondra sur le lit qu'il partageait avec Germán, comme je l'appris plus tard, une fois que tout fut fini, si vite, me semble-t-il, si vite que c'en est incroyable. Un week-end où les malheurs de la famille Libertella se mêlèrent à un destin, peut-être réservé à des affaires louches qu'il faut toujours cacher, même si Dieu lui-même les a conçues et exécutées. L'immense passe souvent inaperçu aux yeux les plus méfiants, camouflé comme des milliers de caméléons arpentant les rues de Buenos Aires. Des caméléons imitant les pavés gonflés par les pluies récentes, ou par l'eau du jardin qu'une vieille femme a déversée à flots sur le trottoir. Les teintes bleu-vert de l'eau et de la peau des reptiles se faufilent subrepticement dans les caniveaux, s'infiltrent dans les égouts, suivent le cours des eaux usées et ressurgissent dans les recoins des maisons, semant le terreau insidieux des tragédies.
Les tragédies sont rarement personnelles, mais plutôt des entités complexes qui s'adaptent à la physiologie de chaque homme, femme ou enfant. Les tragédies économiques en sont l'exemple le plus flagrant, mais presque personne ne s'intéresse aux causes profondes, seulement aux maigres conséquences qui prolifèrent dans ces foyers : décès, addictions, ruine. Une famille égarée par la pauvreté est un triste exemple des bonnes intentions de l'État. Et qu'est-ce qu'un gouvernement, sinon un parti, presque toujours une créature sinistre née des caprices de mauvaises

habitudes, qui joue au jeu des demi-vérités et des mensonges déguisés ? Les mots, comme les discours parlementaires, sèment la discorde.
Tous ces symboles politiques et philosophiques étaient le fruit du délire fiévreux d'Álvaro. Il se tordait de douleur, se retournant sans cesse dans son lit, tandis que sa mère, à moitié désespérée, suppliait son mari d'appeler un médecin. Germán m'appela ce samedi après-midi, puis de nouveau plus tard dans la soirée, l'état de son frère s'aggravant. Il me raconta les propos de ses parents, qui étaient en désaccord. Libertella voulait l'emmener à l'hôpital, je crois à Ramos Mejía, où l'on soignait les ouvriers du textile, mais sa mère insistait pour qu'il appelle la clinique deux rues plus loin, une clinique privée et plutôt huppée, récemment ouverte et qui ne prenait en charge que des patients privés. L'homme, en sueur et vêtu d'un débardeur, se tenait la tête entre les mains et se frottait le visage au pied du lit du garçon, le regardant souffrir, incapable de contredire sa femme. Tous deux se souvenaient de la tragédie du premier Germán. Et si Álvaro les quittait maintenant ? Quel étrange stratagème d'échange d'enfants, d'enfants achetés puis rendus, Dieu, la Providence, ou quoi que ce soit qui gouverne la vie, leur avait-il réservé ? Car quelqu'un s'y adonne, sans aucun doute. Toute cette tragédie est le fruit d'un esprit profondément malade, et non de la nature simple, altruiste et impartiale du peuple.
À minuit, Álvaro n'en pouvait plus. On lui avait donné de l'aspirine, comme le faisaient les charlatans du quartier, formés dans les rues. On lui appliquait des cataplasmes recommandés par les voisins, dont l'expérience reposait sur la mort de leurs propres enfants. On prenait sa température avec un thermomètre à mercure, inséré sous son aisselle, dans sa bouche, et même dans son anus, comme le préconisaient les médecins à la radio. Et la courbe montait en flèche, grimpant sans cesse, jusqu'à se stabiliser autour de quarante degrés.
À quoi s'attendaient-ils ?
Certitude.
La seule chose que personne ne pouvait leur donner, et ils ignoraient toutes les autres certitudes qui brillaient et criaient, mais ils étaient aveugles et sourds. Le déni est parfois le paradis des fous, la brève étape avant la longue épitaphe.

Puis, à minuit, Leopoldo Libertella prit son fils dans ses bras et quitta la maison. Il traversa l'avenue presque déserte à cette heure-ci et marcha d'un pas rapide, suivi quelques mètres plus loin par Grisel, qui titubait et portait un sac contenant ce qu'elle avait réussi à récupérer sur les vêtements de son fils. Germán, depuis l'entrée de l'atelier, les perdit peu à peu de vue dans l'obscurité, ainsi que les façades de l'autre côté de la rue. Un pâté de maisons et demi, deux pâtés de maisons, pas plus, la lumière blanche de la clinique engloutit sa famille derrière les portes vitrées.

La famille Saravia était propriétaire de la clinique. La Clinique Saravia, comme l'indiquait l'enseigne et comme tout le monde l'appelait, détonait dans le quartier de Villa Luro, bien qu'elle se trouvât sur l'avenue, à peine à une centaine de mètres de la gare. Les habitants avaient l'habitude d'aller dans le quartier de Flores pour leurs rendez-vous médicaux ou leurs sorties du week-end, et à Liniers pour faire leurs courses et remplir, si possible, leurs placards ou leur réfrigérateur. Luro était alors bien plus austère et plus solidaire. Nombreux étaient ceux qui s'interrogeaient sur la raison d'être de cette clinique, avec tout son luxe – comme en témoignaient l'installation du matériel, du mobilier et des machines, et les portes vitrées – une nouveauté à l'époque réservée à Florida Street – dans ce quartier quasi isolé. Bien que situé entre deux zones commerçantes, on n'y trouvait en abondance que des maisons particulières, quelques entrepôts et les omniprésentes quincailleries, épiceries et merceries . Après six heures du soir, presque tout était mort, et là où la circulation sur Rivadavia ressemblait à un torrent qui ne s'arrêtait généralement que temporairement sur les trottoirs où les bus semblaient à peine ralentir pour que quelques âmes courageuses puissent descendre et sauter du marchepied, principalement des travailleurs.
Plus tard, compte tenu de son succès avéré et de la forte demande qu'elle engendrait, sa présence dans ce que l'on appelait alors le désert d'asphalte n'étonna personne. Que ce soit grâce au nom de famille, déjà bien connu à l'époque, ou au bouche-à-oreille qui s'était répandu au fil du temps, la clinique devint rapidement bondée, même si les soins n'y étaient pas gratuits. Mais il était de notoriété publique – et c'était crucial – que le docteur Aldo Saravia, fils du général, médecin pour lequel son père avait acheté l'ancien bâtiment (qui avait jadis abrité une usine de jouets, en

faillite des années auparavant), l'avait rénové et meublé à ses frais, soignait occasionnellement, avec une grande faveur et bien sûr gratuitement, les enfants qui lui étaient recommandés. La recommandation pouvait venir de n'importe qui, mais les intermédiaires étaient toujours les familles bienfaitrices, liées par des liens familiaux ou professionnels à la caserne. Le docteur Saravia était pédiatre et consacrait son temps libre à ces consultations bénévoles, qu'il offrait généreusement chaque fois qu'il le jugeait nécessaire. Un jour, il ne put plus concilier son cabinet privé et ces consultations pro bono. Confronté au dilemme de choisir entre les deux, il décida de sacrifier son cabinet. La famille, disait-on – car le général venait souvent chez mon père et dînait fréquemment chez lui, tous les trois, discutant de l'actualité, tandis que j'écoutais en silence – avait désapprouvé cet acte de charité malavisé et mal conçu.

« Si tu tends la main aux gens, mon ami, ils te donneront un coup de coude », ai-je entendu le vieil homme dire en général, mais en parlant de son fils. Mon père, en revanche, haussait les épaules et louait l'humanisme d'Aldo, ce qui, sans qu'il le sache, faisait pencher la balance, car les trois autres fils du général, nés à plusieurs années d'intervalle de différentes épouses, étaient eux aussi militaires. Saravia était parvenu à se tenir à l'écart du conservatisme militaire, ou du moins de ce qu'on entendait par là. On savait que les ancêtres des Saravia étaient juifs, une de ces histoires non racontées qui circulent en marge de la société. Qu'ils se soient convertis au judaïsme ou non, les membres actuels de la famille conservaient un certain ressentiment et une résistance naturelle aux décisions des officiers en place. Les Gonzaga, fervents catholiques, les méprisaient, mais ne pouvaient se soustraire complètement à leur influence. Et les Ansaldi les considéraient comme des complices sur lesquels ils pouvaient compter en toutes circonstances, pourvu qu'ils les surveillent de près. Les trois familles régnaient et continueraient de régner sur le pays pendant des décennies, non seulement politiquement, mais aussi par le biais des affaires, en gérant des sociétés dont les véritables propriétaires restaient dans l'ombre. Ils contrôlaient les bureaux de douane et les frontières, possédaient de vastes étendues de Patagonie et contrôlaient les fleuves qui se jetaient dans le Río de la Plata depuis le cœur du Brésil.

Le docteur Saravia était alors une figure éminente qui donnait des conférences à l'Académie de médecine et sacrifiait ses voyages à l'étranger

pour ne pas négliger sa pratique auprès des pauvres de Villa Luro. Ce que je constatais lors des dîners chez moi, c'est que l'expression de désenchantement du général lorsqu'il parlait de son fils était plus feinte qu'autre chose. Après le dessert, lorsque les hommes se retirèrent dans le bureau pour boire du whisky et fumer, je restai assis, froissant un coin de la nappe, à moitié furieux de ne pouvoir continuer à écouter leur conversation. J'ai dû grincer des dents, comme à mon habitude bien ancrée, sans m'en rendre compte, car Papa me dit :

-Bautista, venez ici, s'il vous plaît.

Je les suivis à l'intérieur. Je m'assis, un peu gênée, dans le fauteuil qui était pratiquement mien, car c'est là que j'écoutais les sermons et les réprimandes de mon père. Ils m'offraient du café sans hésiter, comme si c'était l'un d'eux, mais eux buvaient des liqueurs et fumaient des cigarettes anglaises ou russes. Puis ils m'ignoraient, sachant que je les écoutais attentivement. C'était la méthode d'enseignement de mon père : apprendre sans enseigner.

Et au milieu de tout ce brouhaha de mots, de phrases et d'idées — contradictoires, discutées, ouvertes au débat, puis closes comme des forteresses —, je me suis rendu compte des machinations cachées dans ces discours qui, bien que familiers, s'obstinaient à être corrects en apparence, ambigus dans leur signification et certains dans leurs affirmations comme s'ils étaient prononcés à la légère, à l'instar de juges qui condamnent comme s'ils vendaient du pain du dimanche.

La clinique était une stratégie de grande envergure, et le général une sorte de grand inquisiteur qui avait établi l'un des principaux théâtres de ses chasses aux sorcières politiques dans le quartier. Le médecin, son fils, n'était qu'un rouage de plus dans la machine théâtrale qui se mettait en place à travers le pays. Entreprises, sociétés. Un réseau qui s'étendait comme une toile d'araignée dans tous les secteurs et à tous les niveaux de la société. Recoleta, Barrio Norte, La Boca, Ciudadela, La Tablada – rien que dans la capitale et sa banlieue, pour ne citer que quelques quartiers où les conflits ont proliféré et s'intensifié, des conflits qui, au final, n'étaient rien de plus que de multiples scènes simultanées destinées à semer la confusion et à détourner l'attention de l'opinion publique. Puis vint la Coupe du monde, mais c'est une autre histoire. Pendant la période que je décris, des cliniques ouvraient leurs portes sans hésitation et en toute

impunité, car personne ne voyait la vérité cachée derrière les paravents des cabinets de consultation.
Je verse déjà dans le sensationnalisme facile, comme la démagogie de l'époque. Mais ce populisme était si profondément enraciné, si superficiel, que personne ne s'en rendait compte. Ce qu'ils avaient combattu en Perón, en l'emprisonnant et en l'exilant, ils le pratiquaient désormais à leur propre avantage, non plus dans les casernes, mais au sein de la société civile. Ce qui est caché est plus vrai que ce qui est évident. On peut feindre l'amour, mais celui qui fonce la haine est un bouffon. Les esprits soumis sont facilement influençables : une idée est semée dans le but de récolter son contraire, et le propriétaire terrien comme le laboureur voient ce qui a été semé, et non ce qui a été récolté.
Le monde regorge de psychologies collectives, et la folie saine en est le maître d'œuvre.

Ce samedi soir-là, Álvaro fut admis aux urgences. Personne n'évoqua le coût, mais la réceptionniste leur lança un regard noir en leur demandant où ils habitaient, surtout en voyant les mains calleuses de l'Italien et le sac de jute dans lequel ils avaient entassé à la hâte les vêtements du garçon. Bien sûr, ils ne pouvaient pas refuser des soins d'urgence, vu son état.
« Ces pauvres idiots », pensa sans doute la secrétaire de garde ce samedi-là, déjà agacée alors qu'elle aurait pu passer un bon moment avec son petit ami. Ils en reparleraient une fois l'urgence passée.
« Le docteur Saravia est-il là ? » demanda Grisel, avec une ingénuité frôlant la naïveté qui faillit faire rire la secrétaire, mais qui laissa plutôt transparaître son indignation.
-Le médecin ne reçoit pas de patients à ces heures-là, madame.
Les parents restèrent silencieux et s'assirent pour attendre. Álvaro avait été emmené sur une civière, gémissant de douleur, recouvert d'un drap jusqu'au menton, et un brancardier la poussait vers une pièce sombre derrière une porte blanche battante.
Germán arriva, ils lui annoncèrent les nouvelles qu'ils n'avaient pas encore, c'est-à-dire rien de plus que l'insomnie et l'inquiétude.
« Dors », lui dit le père.
Germán, quant à lui, était assis sur une chaise vide à côté d'eux. Une heure plus tard, un médecin en blouse blanche fit son apparition.

« Bonsoir », dit-il en serrant la main des parents et en ébouriffant les cheveux bouclés de Germán, tout en affichant une expression de surprise agréable.
« Mais comment as-tu fait pour te lever sans que je te voie ? » plaisanta-t-il.
« Vous êtes donc jumeaux, comme deux gouttes d'eau… enfin, presque. Avec l'âge, ils commencent à se ressembler, n'est-ce pas ? »
Il regarda alors Grisel, essayant d'être amical, de briser la glace, mais sa blague était idiote.
« Comment va Álvaro ? » demanda-t-elle.
« Qu'est-ce qui ne va pas, docteur ? » demanda le père.
Les résultats des examens sont toujours en attente, mais il semblerait qu'il s'agisse d'une appendicite. Ne vous inquiétez pas, c'est une opération courante de nos jours.
— Mais comment vont-ils l'opérer ?
Grisel attrapa le bras de son mari.
« C'est nécessaire, madame. Écoutez », commença-t-il, las de devoir expliquer une chose si évidente à cette époque, chose que ces gens semblaient ignorer. Il s'étendit sur ce qu'était l'appendice et sur les usages en vigueur. Ils écoutaient, mais le prêtre l'interrompit ; il savait déjà tout cela, dit-il.
— Et quand sera-t-il opéré ?
- Une fois que nous aurons tous les résultats des tests, nous appellerons le chirurgien.
— Mais qui êtes-vous, docteur ?
-Le médecin de garde, M. Libertella.
Elle s'approcha de l'homme et lui serra doucement le coude, comme pour établir un lien émotionnel.
-Votre fils est déjà sous sédatifs, vous pouvez aller le voir un petit moment, mais essayez de ne pas le réveiller, maintenant qu'il ne souffre plus.
Germán m'a dit, lorsqu'il m'a appelé un peu plus tard depuis la cabine téléphonique de la clinique, combien cette phrase lui paraissait étrange. Le médecin, à ce moment-là, ressemblait à un prêtre. Je lui ai proposé d'aller le voir, en lui disant que mon père ne pouvait pas me refuser dans ce cas, et que s'il le faisait, je m'enfuirais de toute façon. Il a refusé, expliquant que ses parents étaient très nerveux et que ma présence les perturberait après ce qui s'était passé entre les familles. Je me suis dit que mon père

pourrait peut-être aider à payer la clinique, ou obtenir une exemption, grâce à son influence, bien sûr. Je le lui ai dit ; Germán leur en parlerait, mais ce n'était pas le bon moment.
Lorsque l'occasion s'est présentée, il n'était plus en mesure de leur faire part de ma proposition.
L'opération était prévue à six heures du matin. Le docteur Aldo Saravia arriva à cinq heures et demie le dimanche, impeccablement vêtu d'un costume et d'une cravate, les cheveux plaqués en arrière, comme s'il avait passé la nuit de samedi à un gala ; propre et sans aucune trace d'alcool. Il ne paraissait pas fatigué, mais plutôt attentif aux préoccupations de la famille Libertella.
Il les fit entrer dans son bureau. Il fit apporter du café et des croissants, puis regarda Germán.
Et soudain, tout s'est arrêté.
« Non, mademoiselle », dit-elle à la secrétaire qui apportait le petit-déjeuner. « Rien pour le garçon. »
Les parents se regardèrent avec crainte ; l'inquiétude qui s'était apaisée en eux recommençait à les hanter.
Le docteur Saravia, d'un ton austère et délibéré, sirotant son café noir et posant la tasse sur la soucoupe, déclara :
« J’en avais bien sûr entendu parler. Mais maintenant que je vois le garçon, cela me fait réfléchir. »
Germán, depuis sa chaise, regardait chacun tour à tour, l'air perplexe.
— Dites-moi, madame. Les jumeaux sont-ils nés de votre premier accouchement ?
— Non, docteur. Nous avions un garçon avant eux, mais il est mort, vous savez ?
Léopold intervint pour soutenir sa femme, qui s'était interrompue en sanglotant.
-Il a été percuté par un train, docteur.
« Je suis vraiment désolée, je ne le savais pas. Mais pour en revenir au sujet… les jumeaux sont généralement, presque sans exception, des répliques exactes, physiologiquement parlant, bien sûr. Les influences psychologiques sont une autre histoire. En tant que pédiatre, j'ai constaté cela dans 90 % des cas, et je dirais que pour la dernière exception, je me

suis peut-être trompée. La génétique est précise ; c'est nous, les médecins, qui commettons des erreurs en la déterminant. »
Voyant que les yeux de la famille Libertella l'observaient sans aucune expression, comme ceux d'un bœuf apprivoisé, il décida d'abréger ses propos, tout en prenant soin d'en atténuer l'effet escompté.
Comme je le disais, les jumeaux ont tendance à souffrir des mêmes maladies. S'ils attrapent un rhume, ils ont la même prédisposition aux germes et la même vulnérabilité de leur système immunitaire. Sans parler des maladies d'origine génétique.
Il faisait n'importe quoi, pour le dire plus crûment, il s'emmêlait les pinceaux. D'ordinaire, il n'avait pas à expliquer ces cas à des personnes extérieures à son entourage. Dans son cabinet libéral, les infirmières et leurs aides-soignantes servaient d'intermédiaires, et lui, simple présence rassurante, observait et prescrivait depuis son bureau, la plume à la main. Lorsqu'il se levait pour examiner un patient, il enfilait ses gants avec une certaine solennité et palpait ou écoutait son cœur dans un silence que tous respectaient. Les patients, en réalité, n'osaient rien demander ; c'était le rôle des aides-soignantes.
En résumé, je recommande que le petit frère subisse également l'opération.
Les parents se remuèrent sur leurs sièges. Léopold posa sa tasse et sa soucoupe sur le bureau.
— Qu'avez-vous dit, docteur ? Je ne comprends pas.
« Écoutez, monsieur Libertella. Les jumeaux sont comme des chambres de résonance, laissez-moi vous expliquer. Ils sont faits du même matériau. Quand quelque chose tombe en panne dans une voiture, vous comprendrez, même si cela ne paraît pas important, cela affectera bientôt tout le mécanisme. Et ce qui peut sembler bon marché au départ finira par vous coûter très cher. Et la voiture sera hors service. »
Les parents regardèrent le médecin, puis Germán.
À cinq heures et demie du matin, ou presque six, la salle de consultation ressemblait à un bureau de pompes funèbres, avec un éclairage tamisé, artificiel et froid, et la faible brise de l'aube qui pénétrait par l'entrebâillement de la porte fermée.
Germán m'a raconté tout ça avant son opération, mais ses parents l'ont interrompu. Je les ai entendus lui dire, avant qu'il ne raccroche, que c'était nécessaire, que c'était aussi pour le bien d'Álvaro.

« La prévention est nécessaire », leur avait dit le docteur Saravia, fort de sa grande expérience et de son extrême patience. Quel autre médecin, d'une telle éminente réputation, se serait donné la peine de se lever à cinq heures du matin un dimanche pour se consacrer entièrement à un cas pour lequel, comme chacun le savait sans même en avoir discuté, il ne serait pas rémunéré ?
Mais c'était précisément là que résidait l'opportunité. Ceux qui avaient payé devaient recevoir ce qui était stipulé dans le prix. Les autres, seulement le nécessaire, aussi variable que le chaos lui-même.
Les justifications se multiplient et les alibis se fabriquent. C’est pourquoi l’opération fut reportée à huit heures du matin, afin de préparer Germán qui, soumis, se laissa piquer pour les examens et déshabiller tandis qu’une infirmière le lavait dans le lit de la clinique réservée aux frères. Dans l’autre lit, sous sédatif et avec une perfusion intraveineuse au bras, gisait Álvaro, nu sous les draps. Comme lui, il attendait le bloc opératoire, mais sa respiration était rapide et son rythme cardiaque s’emballait. Il sentait même la sueur ruisseler sur son front et imprégner les draps.
La fièvre, voilà ce qu'il redoutait. Non pas la douleur, mais le délire qu'elle provoquait, les rares fois où il se souvenait d'avoir été dans cet état. En ces occasions, l'autre Germán se glissait comme un voleur, sans frapper au muret du patio, sans tambouriner à la porte de la chambre, pas même le bruit de ses vieux pas sur le carrelage. Il pénétrait directement dans ses rêves fiévreux et le tourmentait de souvenirs qu'il ne pouvait utiliser à l'état de lucidité : le sifflement du train, semblable aux cris de dinosaures agonisants traversant la pampa à l'époque préhistorique, quand il n'y avait rien d'autre que des ruisseaux argentés qui ressemblaient désormais étrangement aux rails couchés au sol, leurs pas résonnant à la surface comme les longues locomotives de fer, aussi immenses que ces dinosaures allongés, traînés par les autres, ceux qui les avaient dominés, tués, puis traînés à travers la plaine parmi les ruisseaux. L'Autre, le Mort, Lui-même, se souvenant de son passé et luttant contre son propre corps.
Le corps sur le lit. Germán, sur le point d'être ouvert. Et l'agonie d'Álvaro semblait inévitable. Lequel des deux allait mourir ?
Il savait, dès le début, qu'il était peut-être mort, et que son corps, miroir de celui d'Álvaro, n'était qu'une illusion des sens.

L'opération a été reportée à dix heures du matin. Les résultats des analyses n'étaient pas encore totalement concluants, mais le docteur Saravia a dit de ne pas s'inquiéter.
Et Álvaro ? Serait-il capable de gérer la situation ?
« Et la péritonite, docteur ? » demanda Léopold, dissimulant sa méfiance, réprimant sa peur.
Saravia ne s'y attendait pas. « Mince ! », a-t-il dû penser, « les choses que les gens lisent ! »
« Quelques heures, ce n'est rien dans ces cas-là, Monsieur Libertella. Parfois, l'état du patient se résorbe même spontanément. Quelques heures d'observation sont toutefois nécessaires. »
À dix heures, on emmena Álvaro au bloc opératoire. Deux heures plus tard, le docteur Saravia sortit en tenue de bloc opératoire, sa charlotte et son masque autour du cou. Il sourit ; tout s'était bien passé. C'était maintenant au tour de Germán. « Une simple formalité », dit-il, « une demi-heure tout au plus. »
Dimanche après-midi, à deux heures, Germán fut placé sur la civière, éveillé, observant le plafond se déplacer dans la direction opposée, les visages du médecin et des infirmières, tous voilés. Il ne voyait que ses yeux, profonds comme des kaléidoscopes en spirale continue, plongeant et ressortant des profondeurs de son crâne. Puis il s'endormit, et je ne saurais en dire plus. La suite est peut-être imaginable : des batailles intestines au sein de son esprit, le siège de l'Autre, la forteresse de son âme assiégée jusqu'à une faim insatiable, et enfin l'effondrement des murs dans un fracas assourdissant de briques et de décombres écrasant les corps de la conscience. Et dans le gouffre formé par le cataclysme, ils se retrouvèrent tous deux, seuls et uniques, hurlant.
Et il n'y eut qu'un seul écho.

Je suis restée chez moi dimanche après-midi. J'ai essayé de surmonter mon orgueil mal placé et de tout raconter à mon père. Connaissant si bien le père du docteur Saravia, il pourrait certainement obtenir des faveurs que les Libertella n'auraient pas pu obtenir autrement. J'ai pensé à la facture de la clinique, notamment aux retards et à la négligence typiques des gardes du dimanche, surtout pour les personnes aux ressources limitées. Tout cela, pensais-je, conspirait contre la santé d'Álvaro. Et puis j'ai pensé à

Germán, à ce qu'il m'avait dit à propos de l'opération « au cas où ». C'est ce qu'il avait compris du discours du médecin. S'ils l'opéraient aujourd'hui, il n'aurait pas à endurer la douleur de son frère ; ils l'anesthésieraient simplement, et il rentrerait chez lui le lendemain. Il y avait un tremblement dans sa voix – comment aurait-il pu le cacher ? Ses dents claquaient au téléphone, et c'est ce dont je me souviens le plus clairement, le tapotement absurde d'un squelette sorti d'un film comique, une interprétation théâtrale et grossière, un symbole final pathétique de sa fatalité.

Je n'ai rien dit. J'ai gardé le silence et attendu. Papa travaillait dans son bureau jusqu'à l'heure du dîner. Ce n'était pas vraiment du travail, mais plutôt de l'écriture et de la lecture liées à sa profession, une sorte d'oasis pour lui au milieu des exigences de la semaine. Je l'entendais taper à toute vitesse. Parfois, il s'arrêtait, jurait entre ses dents, arrachait la feuille de papier du chariot et la froissait. Puis il recommençait, butant sur les touches, jusqu'à ce que les phrases prennent forme sur les autoroutes pavées de l'inspiration.

Je restai dans le parc, à l'abri des arbres, loin de l'agitation étouffante de la sieste du dimanche après-midi : les voitures, les voix du café du coin, les klaxons discordants des bus. Un quartier résidentiel prenait forme tandis que la musique de Radio Nacional diffusait ses airs classiques, inondant les trottoirs et les pavés, semant la moisissure sur les murs des maisons comme la nôtre, où mon père et moi vivions seuls, avec des meubles austères inchangés depuis ma naissance, le piano sur lequel ma tante Aurora jouait autrefois mais ne venait plus nous voir, et surtout, les livres, partout : sur les étagères, les bureaux, les tables de chevet, les chaises, et même dans la cuisine, car mon père cuisinait, aussi bon fût-il, passant le temps à tourner les pages.

À la radio, la diffusion d'une symphonie de Beethoven fut brutalement interrompue. Le présentateur annonçait les violences qui avaient éclaté lors du pèlerinage à la basilique de Luján. À cette époque, de tels pèlerinages n'étaient pas encore une tradition établie, mais plutôt de simples événements organisés par le diocèse, où, étrangement, convergeaient les objectifs antagonistes des différentes factions au sein de l'Église. Les prêtres de gauche mobilisaient leurs quartiers, qui se transformaient en foules immenses, lors de ces pèlerinages populaires qui illustraient la Foi – oui, avec un grand F – des pauvres et des exploités. Les

évêques de droite, les conservateurs et ceux qui étaient alignés sur les mouvements militaires en politique ne pouvaient être en reste s'ils voulaient paraître humanitaires selon la doctrine chrétienne. L'opinion publique reconnaissait ces différences, mais en pratique, cela importait peu. Les masses étaient difficiles à prévoir et, surtout, à contrôler. Des hommes comme mon père, des intellectuels qui semblaient n'avoir aucune idéologie définie, orientaient l'opinion des personnes moyennement instruites vers des voies conservatrices et pacifiques, mais, en réalité, ils alimentaient les objectifs des militaires.

Ce week-end-là, la ville entière s'était ruée vers le pèlerinage. Partis de Liniers, les fidèles avaient emprunté l'avenue Rivadavia, puis la route 7, rejoints par d'autres foules qui chantaient et brandissaient des banderoles. Ce mouvement avait commencé samedi matin, mais dimanche après-midi, au début de la messe, le chaos était devenu incontrôlable. Arrivés après avoir laissé derrière eux des centaines de morts, les pèlerins s'étaient massés à l'entrée de la basilique, faute de place. La messe avait été interrompue à plusieurs reprises et le prêtre officiant avait dû être remplacé trois fois à cause de disputes qui se déroulaient dans l'atrium, voire devant l'autel, mais surtout par peur. Les coups de feu sur la place étaient incertains, sporadiques, mais résonnaient comme un tonnerre incessant. Chaque détonation faisait sursauter les femmes qui tentaient de suivre la messe. L'écho résonnait sous les hauts plafonds de la cathédrale et des oiseaux morts tombaient même des nids qui se formaient autrefois sous les coupoles.

À six heures du soir, la Cinquième Symphonie de Beethoven fut brutalement interrompue par les sonneries de clairon de la marche militaire. La radio nationale annonça l'état de siège pour quarante-huit heures en raison des émeutes de Luján. La messe n'était plus la même ; l'agneau sacrificiel n'était plus le Christ en croix, ni le symbole de l'hostie consacrée : un garçon avait été traîné vers l'autel, et les prêtres – qui sait d'où ils venaient ou quelle influence les avait possédés – semblaient avoir voyagé dans le temps jusqu'aux temples païens, ou plus précisément, jusqu'aux origines mêmes de l'Église : l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde devait être un enfant innocent. Le garçon, raconta le commentateur, la voix tremblante de peur en assistant au sacrifice, gisait

nu sur l'autel, et le sang tachait les nappes blanches bordées de dentelle que les pieuses femmes du diocèse avaient cousues avec du fil béni.
Papa est apparu dans le parc et s'est tenu à côté de moi, une main sur mon épaule, les sourcils froncés, écoutant la radio.
« Qu'est-ce qui ne va pas ? » ai-je demandé.
Il m'a dit de me taire.

L'opération de Germán s'est terminée à six heures du soir, comme je l'ai appris plus tard. Il y avait eu des complications : une réaction allergique à l'anesthésie, ont-ils dit dans un premier temps, puis aux antibiotiques. « Lui ont-ils enlevé l'appendicite, comme à son frère ? » ont demandé ses parents. Le docteur Saravia, fatigué après tant d'heures d'opération, a ôté ses lunettes, les a nettoyées avec de la gaze et a déclaré que tout s'était déroulé comme prévu. Qu'est-ce que cela signifiait ? Tout avait été pris en compte, même les complications ; mais comme toute intervention chirurgicale, il existait une marge d'aléatoire, encore inconnue de la science. « La médecine n'est pas une science exacte », a-t-il dit en toisant les parents de haut. Ces derniers, bien que l'un fût robuste et vigoureux, et l'autre un peu rondouillard, se retenaient de le regarder de haut, comme si Saravia était Dieu décidant du sort de ses enfants. Ils avaient signé le formulaire de consentement pour l'opération ; ils comprenaient que l'intervention était nécessaire car, le moment venu, Germán ne pourrait peut-être pas supporter le risque qu'Álvaro gérait avec tant d'efforts. C'était mieux maintenant, tant qu'il était en bonne santé et fort.
Dans les couloirs de la clinique, on parlait des événements de Luján et de leurs répercussions dans les villes environnantes. Un hélicoptère s'était écrasé sur la basilique après avoir été pris pour cible par des groupes extrémistes. Le gouvernement n'avait fait aucune déclaration ; on savait seulement que le président était monté sur un char d'assaut pour coordonner les stratégies avec la gendarmerie et l'armée de l'air. Le docteur Saravia a été aperçu plusieurs fois au téléphone, lors de brefs appels, peut-être avec son père, le général, qui, disait-on, avait été déployé avec ses pelotons pour encercler les extrémistes. Des bombes, des incendies dans les prairies jouxtant la cathédrale, la sensation d'asphyxie dans la nef après que la gendarmerie eut lancé des gaz lacrymogènes et d'autres bombes, plus meurtrières, dont les médias n'avaient jamais parlé,

mais dont tout le monde savait qu'elles existaient et qu'elles étaient utilisées. La messe sacrificielle, qui a fait couler tant d'encre par la suite, n'était ni une répétition, ni une messe célébrée par des athées d'extrême gauche déguisés en prêtres, comme cela avait été initialement suggéré. Les conseillers en communication du gouvernement durent adapter leurs arguments à mesure que l'opposition les déconstruisait. La montée tant commentée de la gauche, redoutée et combattue au Sénat, qui menaçait les coutumes argentines ancrées dans le catholicisme, contredisait les informations selon lesquelles les prêtres ayant préparé la messe étaient de véritables membres du clergé. S'ensuivit une violente réaction, si tant est que les rebelles aient germé au sein même de l'Église : ceux qui confondaient le Christ avec un ouvrier des bidonvilles, père de huit ou dix enfants, ivre, drogué et les pieds sales, qui, levant la tête, violait sa femme et envoyait ses enfants travailler, tout cela parce qu'il n'avait pas reçu d'instruction, cette même instruction que le péronisme lui avait ravie en lui imposant des prétentions aristocratiques, ou plutôt celles d'un bourgeois. Ce sont eux qui avaient orchestré ce spectacle, qui n'en était pas vraiment un, car il était pire qu'un attentat à la bombe dans une école ou qu'un incendie dans une église de Buenos Aires. C'était un acte symbolique que les extrémistes avaient sans doute planifié de longue date. Une catastrophe : des masses insubordonnées et violentes poussées à l'extrême, jusqu'à la bestialité. La victime sacrificielle était un garçon issu d'une famille conservatrice de la classe moyenne, sans engagement politique ni militantisme religieux, animé seulement par une curiosité intellectuelle qui l'avait conduit à emprunter le même itinéraire que le long cortège. Il était resté coincé dans sa voiture lorsque tout a commencé : les exécutions en bord de route, sans poser de questions, fondées uniquement sur l'apparence des visages, la façon dont les gens étaient habillés, la marque de leur voiture et un bref mot sentencieux prononcé par les victimes.

À dix heures du soir, les jumeaux Libertella étaient couchés côte à côte dans des lits séparés, dans la même chambre. Leurs parents veillaient dans la salle d'attente ; Leopoldo, la radio collée à l'oreille, écoutait les informations. Leur mère faisait les cent pas entre la chambre et le trottoir pour fumer.

Aux premières heures du matin, une agitation régnait devant la porte de la chambre et dans le couloir y menant. Infirmières, médecins de garde,

machines et chariots de soins furent amenés dans la chambre. Le cri d'Álvaro, clair et puissant, résonna jusqu'à la rue où se trouvait Grisel. Elle se précipita à l'intérieur, mais Leopoldo lui barra le passage et la retint fermement, car elle savait déjà ce qui s'était passé.
Son fils est mort.
Mais personne ne pouvait imaginer son visage lorsqu'elle entra dans la pièce.
Dieu, ou quelle que soit la bête, avait de nouveau emmené Germán.

5

Durant la nuit, rares furent ceux qui y prêtèrent attention. Les explications furent laissées aux médecins de garde : *choc anaphylactique,* tel fut le diagnostic inscrit sur le certificat de décès. Une réaction inattendue et imprévisible. Tout cela, bien entendu, était couvert par le formulaire de consentement signé par les parents.
Léopold était furieux, mais sa femme le retenait par son propre désarroi, ce qui exigeait de lui à son tour retenue et réconfort. Il ne pouvait la laisser seule, submergée par la vague de colère et d'impuissance qui le submergeait et avec laquelle il se reprochait sa stupidité, son manque de prévoyance, d'être tombé si bas qu'il était tombé dans les pièges de ceux qui prétendaient en savoir plus, qui en savaient sans aucun doute plus, et c'est pourquoi ils l'avaient convaincu.
Grisel pleurait, car c'était de sa faute. Elle avait insisté pour aller à la clinique jusqu'à ce que son mari finisse par céder. S'ils étaient allés à l'hôpital, si elle l'avait écouté, lui qui avait plus de bon sens, si elle n'avait pas laissé Germán seul… mais non, c'était l'autre, mais celui-ci, comme l'autre… tous deux étaient morts à cause d'elle. L'un à cause de sa négligence maternelle, l'autre à cause de son inquiétude irrationnelle. Sanglotant à chaudes larmes, agrippée à la chemise de son mari avec terreur, manquant d'arracher les boutons, trempant de ses larmes les poils de la poitrine haletante de Leopoldo, elle se disait qu'elle ne savait pas

aimer. Elle, la mère, ne savait pas aimer ses enfants, si ce n'est en les menant à la mort.
Ils avaient oublié Álvaro, qui, allongé dans son lit, veillait, les regardant emporter le corps de son frère, enveloppé dans un sac-poubelle noir, puis retirer les draps imbibés de sang et le matelas, souillé de sécrétions. Le sang, la salive et l'urine de Germán, dont ils se moquaient et se vantaient, comme tout homme exhibant son corps avec bravade et fierté, sans aucune pudeur. Puis, il contempla le lit vide, l'absence du matelas qui lui manquerait et qu'il haïrait jusqu'à la fin de ses jours, au point de se dire, en fixant le plafond et la fenêtre sale où son frère avait écrit un message vengeur, que pour le restant de ses jours, il trouverait un moyen de réparer et de nettoyer les matelas des autres, en les débarrassant de leur saleté ou en les détruisant si nécessaire.
Le docteur Saravia avait déjà dit tout ce qu'il fallait, mais même s'il l'avait voulu, d'autres préoccupations l'accaparaient ce matin-là. Un garçon blessé avait été amené en ambulance, suivi de plusieurs voitures de patrouille. Malgré leurs efforts pour passer inaperçus, ils ne purent empêcher les voisins de se réveiller, ignorant que le lundi matin approchait et que le travail les rappellerait à l'ordre. Ils descendirent néanmoins des immeubles ou sortirent de leurs maisons dans les rues avoisinantes. Vêtus de blouses blanches, de t-shirts et de tongs, ils se pressèrent sur le trottoir, posant des questions et observant ce déploiement de force inhabituel, qu'ils soupçonnaient être une intervention officielle.
On leur amena le garçon blessé à Luján, victime du simulacre de sacrifice perpétré par des extrémistes sur l'autel de la basilique. Ils avaient suivi les événements à la radio tout au long de la journée de dimanche, mais malgré les alertes, ils n'y croyaient pas vraiment. Un sacrifice à Luján ? Ne parlaient-ils pas au sens figuré ? La messe catholique n'est-elle pas, après tout, le symbole du Grand Sacrifice où Dieu offre son Fils unique pour racheter les péchés du monde ? Or, les journalistes parlaient d'un rite païen, de la table d'autel telle une pierre sacrificielle où un garçon nu avait été étendu, les bras et les jambes liés en forme de croix, tandis que l'or des ornements, dressé bien au-dessus du mur de la nef centrale, simulait par ses reflets les flammes d'un feu ancien et divin. N'est-ce pas là le sens de l'or de l'Église ? Les trésors du Vatican ne tremblent pas de chagrin, ils ne fondent pas non plus sous l'effet des hautes températures, mais reposent

dans des sous-sols froids à température contrôlée afin de préserver les peintures, les statues et les lingots sous la protection d'alarmes et d'armes. L'armée du Vatican est aussi une armée.

Le garçon blessé avait neuf ans, ont-ils dit. Il avait été conduit à la clinique Saravia en raison du grand prestige de son propriétaire et, bien sûr, de ses relations avec le général chargé de contenir les troubles à Luján. Les meneurs avaient été éliminés, a-t-il tenu à préciser le lendemain lors d'une conférence de presse à la Maison du Gouvernement, aux côtés du président de facto. Les responsables, déguisés en prêtres, avaient été exécutés. Mais la rumeur courait qu'il y avait de vrais prêtres, des prêtres de gauche, des prêtres issus des quartiers pauvres et des bidonvilles, qui attisaient les foules mécontentes. Eux aussi devaient être éliminés. L'Église publia un manifeste à la cathédrale métropolitaine, lu par l'archevêque Macabeo Magallanes, nommé par le pape, et pourtant, chacun connaissait le contentement du gouvernement. Le pape et ses interventions pacifiques dans le conflit avec le Chili, maintes fois répété au cours du siècle, puis avec l'Angleterre au sujet des îles de l'Atlantique Sud, et avec le Paraguay, qui revendiquait toujours avec ressentiment la responsabilité d'anciens conflits, et le conflit avec le Brésil dû aux trahisons uruguayennes. Ces déclarations officielles s'infiltrèrent dans la psyché argentine, jetant les bases sur lesquelles furent bâtis des édifices institutionnels chétifs et extravagants : lois, règlements, décrets, autoroutes nationales semblables à d'immenses déserts d'asphalte, centres commerciaux monumentaux remplis de gens errant dans des magasins vides comme dans des musées abandonnés, et les mystérieux entrepôts d'architecture moderne dont la fonction demeurait inconnue : hauts plafonds et hangars abritant des avions qui, pour l'instant, n'existaient pas. Jusqu'à ce que quelqu'un affirme – un politicien quelque peu dérangé, peut-être, retranché dans son délire de pouvoir et son détachement des conventions et des normes sociales – qu'ils avaient apporté des fours, des réfrigérateurs et de grosses machines industrielles. Et l'on prétendit, pour contrer les insinuations absurdes de ce médecin, qui s'avéra être Farías, issu de la branche dissidente de cette famille, bien entendu – car l'altruisme et le dévouement des autres au bien de la nation étaient déjà notoires –, que toutes ces installations étaient le fruit du développement industriel que l'économie avait favorisé depuis l'entrée en fonction du

gouvernement actuel. Laissant de côté les manœuvres politiques, le général Saravia déclara lors de cette conférence, où il profita des troubles de dimanche pour dévoiler tout ce qu'il avait dissimulé dans son sombre dessein, que le pays avançait enfin, ignorant les mécontents et défiant ses opposants.
« Le pays est un champ de bataille », a-t-il conclu. Et les applaudissements ont acquiescé.

Le brancard fut amené entre deux rangées de gendarmes, accueilli par six brancardiers, deux de chaque côté et les autres aux extrémités, protégeant le garçon des flashs des appareils photo. L'aube pointait, mais le couloir menant au bloc opératoire semblait interminable, empli de voix étranges et de silhouettes blanches fantomatiques : des infirmières au visage aussi pâle que leurs tabliers et des médecins tels des hiboux blancs en cravate noire, la langue peut-être, toujours si sarcastique, aussi infestée que des cocons de larves.

Derrière eux marchait un homme blond, mince, pas très grand, avec des yeux clairs mais intenses. Il avait du sang séché sur les mains, ainsi que sur son polo et son jean. Il était jeune, trop jeune pour être le père du garçon, mais qui sait, tout est possible, disaient-ils parmi les voisins infiltrés, se chuchotant des messages de bouche à oreille à ceux qui attendaient dehors. Toute cette agitation offrait une pause bienvenue dans la routine quotidienne, où les manifestations et les fusillades n'étaient plus des nouveautés dangereuses, mais des faits divers résumés à la radio.
Le docteur Saravia l'arrêta, posant une main sur sa poitrine, avec une assurance qui n'était en réalité que du mépris. Ils ne se connaissaient probablement pas, mais chacun avait entendu parler de l'autre. Saravia avait reçu des ordres du général, son père, et lui dit :
-Krakovsky, rendez-vous à la réception et remplissez les formulaires comme tout le monde.
Au loin, les gendarmes, fusils au poing, surveillaient de près l'étranger. Car il était un étranger parmi eux tous : cet homme blond qui ressemblait étrangement au garçon sur le brancard disparu dans la cage du bloc opératoire. Il évoquait même un oiseau mourant, lapidé par des gamins turbulents.

La victime de l'attaque devait bien sûr être prise en charge par l'appareil d'État. Le bouc émissaire innocent dont les extrémistes s'étaient servis pour parodier avec sarcasme les accusations portées contre le gouvernement de facto. Par cette manœuvre aussi grossière que tragique, ils espéraient éveiller la conscience de la foule, engourdie par les gaz lacrymogènes et leurs discours tout aussi larmoyants sur les prétendus méfaits de la gauche.
Les parents de Germán, debout devant la porte de la chambre d'Álvaro, entendaient les voix, les pas et le grincement des brancards. Ils parlaient au Polonais, arrivé un peu plus tôt, et les réprimandaient, entre deux gorgées de salive amère, de ne pas l'avoir prévenu plus tôt, de ne pas avoir au moins cherché l'aide et les conseils nécessaires. Mais, se sentant offensé et fixant avec terreur ces yeux qui semblaient à jamais perdus pour lui, il se détourna, comme eux, en entendant le nom de Krakovsky sur les lèvres de Saravia. Les Libertella crurent un instant qu'ils appelaient le Polonais. Ce dernier pensa qu'ils le cherchaient de manière impolie. Mais en se retournant, il aperçut le petit homme que les gendarmes semblaient garder à distance, non pas prisonnier, mais suspect. Sinon, pourquoi les criminels auraient-ils choisi cette famille en particulier ? Les victimes sont parfois complices, et parfois même plus coupables que les auteurs du crime.
Il le fixait intensément. Il ne pouvait détacher son regard ; son cœur battait la chamade, et un instant, il crut se trouver dans une réalité parallèle : son corps figé dans le familier, incapable de bouger, le temps s'arrêtant pour que ses yeux puissent contempler la silhouette de ce Krakovsky, identique à celui qui l'avait toujours poursuivi, le menant jusqu'aux eaux. Il le vit baisser la tête devant l'autorité de Saravia qui, nerveux, se précipita vers les portes de la salle d'opération, lesquelles s'ouvrirent rapidement ; puis l'homme se dirigea vers le comptoir où la secrétaire, sans doute plus effrayée que lui, prenait des notes, remplissant le formulaire.
Le garçon s'appelait Agustín, et l'homme était son oncle maternel. Ses parents étaient morts pendant le pèlerinage. Il était désormais le tuteur de son neveu. Et son nom était Ariel Krakovsky, dit-il d'une voix qui semblait avoir traversé plusieurs générations pour se manifester à cet instant précis, et l'accent était polonais, de toute évidence. Comme s'il venait d'arriver au port de Buenos Aires, après avoir bravé les flots tumultueux du

temps. Mais ce n'était pas l'odeur de l'eau salée que le Polonais percevait à présent, mais la douce amertume d'un fleuve.
Il s'approcha de son homonyme et entama même la conversation par ce surnom, car il ne voyait pas d'autre moyen non seulement de briser la glace, mais aussi de surmonter le mur de tragédies qui s'était dressé autour d'eux. Mais comment pouvait-il s'y prendre sans paraître ridicule ou insignifiant, alors que tant de choses se produisaient : pour cet homme qui venait de perdre une partie de sa famille, pour les Libertella qui avaient perdu un de leurs fils, et pour lui-même qui avait perdu une âme sœur, une sorte de double, non pas par les liens du sang, mais par la nature même de son âme, pour ainsi dire, quelqu'un qui, comme lui, possédait une âme parallèle, un *sosie* , peut-être.
Et malgré ses appréhensions, et voyant que tout le monde évitait l'homme à l'exception des journalistes arrivés dès l'aube avec leurs fourgons et leur matériel, leurs caméras, câbles et microphones, se battant avec la police et les soldats qui tentaient de les tenir à distance à coups de menaces et de fusils, ils continuaient de crier et de poser des questions, jusqu'à ce que l'un d'eux parvienne à se faufiler et à atteindre l'oncle du garçon blessé avant que le Polonais ne puisse s'approcher. Il se planta devant lui et lui posa une question stupide, la seule chose fiable qu'un journaliste puisse poser quand il ne sait rien et qu'il faut bien commencer quelque part.
L'homme, muet de stupeur, semblait timide et confus, totalement indifférent à l'agitation ambiante, incapable de percer la carapace de tristesse qu'il s'était construite. Soudain, le Polonais tira sur la manche du journaliste et le repoussa. Son attitude autoritaire laissa penser à beaucoup qu'il s'agissait d'un agent infiltré, un représentant du gouvernement parfaitement déguisé. Ni calme ni désespéré, son comportement était parfaitement adapté à la situation, sans doute grâce à sa longue expérience avec son *autre moi* , qu'il aidait à présent à se débarrasser des fauteurs de troubles (et à accomplir sa mission, probablement, cet objectif longtemps repoussé qu'il avait fui toute sa vie).
« Merci », dit l’autre homme en sortant un mouchoir de sa poche, en s’essuyant le visage et en se mouchant. Son regard était aussi clair que le sien.
« Ce n'est rien, nous avons tous des problèmes ici. » Il marqua une pause et lui tendit la main pour le saluer. « Écoutez, pour être honnête, je n'ai pas

pu m'empêcher d'entendre votre conversation avec la secrétaire. Je ne vous interroge pas sur ce qui s'est passé à Luján, mais sur votre nom. Nous portons le même. »
Elle le regarda avec surprise, mais après l'avoir scruté du regard, elle répondit :
-Nous devons être apparentés, monsieur…
-Ariel Krakovsky.
L'autre, fronçant les sourcils, chercha un endroit où s'asseoir.
Le Polonais le saisit par l'épaule, fit signe aux Libertella qui étaient toujours assis là où le personnel des pompes funèbres leur posait des questions et remplissait des formulaires, et ils se rendirent dans une salle à manger avec de grands pots de plantes hautes qui ressemblaient à de petits palmiers, et il y avait un comptoir blanc.
« Que désirez-vous boire ? » demanda le Polonais.
L'autre haussa les épaules.
Il a commandé le petit-déjeuner pour eux deux.
« J'imagine qu'il n'a rien mangé, et moi non plus. J'ai un ami de la famille qui a perdu un de ses enfants, c'est pour ça que je suis là. Le père est un grand ami à moi, et puis, je leur tiens compagnie, que voulez-vous ? »
L'autre homme le regardait de temps à autre, mais son regard errait sur le plafond et les murs. Ses mains caressaient la nappe, ses doigts tapotaient, et il se mouchait avec son mouchoir, parfois simplement avec ses doigts, qu'il essuyait ensuite avec une serviette. Tout était impeccable dans cette salle à manger. Des médecins, qui devaient terminer leur service, prenaient leur petit-déjeuner tranquillement, sans prêter attention ni à eux ni aux cris provenant de la rue. Une radio, diffusant à très faible volume, relatait l'avancement des investigations.
-Excusez-moi, monsieur…
« Ne sois pas si formel, mon ami, nous sommes peut-être cousins. D'où viens-tu ? »
— Originaire de Buenos Aires, comme nous tous, il connaît déjà les Krakovsky, nous avons une réputation. Mais je ne me suis jamais frotté à eux.
« Je comprends, la même chose m'arrive. J'ai un atelier de fabrication de matelas, et ils ont même essayé de me nuire ; j'ai même reçu des menaces.

Mais comme je fais partie de la famille, ils m'ont laissé tranquille. Ce sont des cousins, des cousins germains, des neveux, des beaux-frères, etc. »
« Je crois que vous et moi, à en juger par notre ressemblance, appartenons à la même branche de la famille, à la comtesse… »
Voilà le premier maillon de la chaîne, se dit le Polonais.
-J'ai entendu parler de la comtesse Natacha, celle qui est morte folle à Santa Fe…
-Oui, c'est de cette branche que nous venons, moins criminelle mais non moins mortelle.
-Pourquoi dites-vous cela ?
Le Polonais, habitué au maté et à l'absinthe à toute heure, sirotait lentement son café au lait, luttant contre la nausée. Il voulait se comporter correctement devant l'autre homme, afficher de l'assurance.
« Comment pourrais-je savoir ! As-tu vu ce qui nous est arrivé ? Ma sœur, une Krakovski, a épousé un intellectuel, un véritable écrivain comme mon beau-frère, un Argentin pur jus, un vrai créole dans l'âme, qui avait fait ses études en Europe. Nelson et moi parlions de tout ; il enseignait même à Agustín la libre pensée, abordant Nietzsche et saint Augustin. Nous parlions de ce dernier dans la voiture quand nous avons été attaqués. Nous étions sur la route, pas en pèlerinage, juste en train de rouler. Mais les fenêtres étaient ouvertes, et ils nous ont entendus. Ils avaient annoncé des atrocités à la radio, mais nous n'avions rien vu. Nous avons imaginé que l'armée devait être en train de manigancer, avec les militants de gauche. Les péronistes, les radicaux, les prêtres des bas-fonds, tous mélangés, même les anarchistes, contre le gouvernement. Bon sang, cousin, si tu me permets de t'appeler comme ça, excuse ce flot de larmes, je me noie, cousin… »
Il saisit la main du Polonais, qui se laissa faire, mais sentit que ce n'était pas une main qui le serrait, mais un crochet ou simplement un fil de fer barbelé rouillé. Le Polonais ne perçut aucun sous-entendu dans les paroles de l'autre ; peut-être était-il schizophrène, mais cela ressemblait tellement à ce qu'il endurait depuis des années, que c'était comme si, face à l'échec, l'autre concentrait toute son énergie sur cet homme pour percer sa résistance avec cette main qui, au final, n'était rien de plus qu'une main humaine.

L'autre pleurait maintenant, sans lâcher prise, essuyant ses larmes avec la manche de son autre bras.
« Allez, cousin, dit le Polonais. Ne t'énerve pas comme ça, tout ira bien, écoute, on s'est rencontrés au milieu de cette foule pour une raison, non ? »
L'autre homme le regarda d'un air absent, comme s'il l'observait du fond d'un fleuve. Le Polonais n'y tint plus ; il se leva et lui tapota l'épaule.
L'autre homme, ému, comme à l'abri de la noirceur et du chaos qui les entouraient, le serra fort dans ses bras, et le Polonais se sentit trempé de larmes et de morve, comme un adolescent de quinze ans prisonnier d'un corps d'adulte. Puis, tout en le serrant encore, il l'embrassa sur la joue, comme s'il voulait l'étouffer de ce baiser.

6

Cet après-midi-là, le garçon mourut. On le transporta hors du bloc opératoire, recouvert de draps tachés de sang, sur un brancard qui glissait dans un grincement témoignant d'un deuil inconsolable. Deux infirmiers le poussaient de chaque côté, deux infirmières devant, et le docteur Saravia à la tête du défunt. Vus ainsi, dans ce couloir blanc austère, semblable à une chambre funéraire, ils semblaient porter un cercueil blanc ; les quatre hommes sur les côtés étaient les croque-morts, les femmes devant, les religieuses, et à l'extrémité, le docteur ressemblait à un prêtre en surplis blanc assistant à un office funéraire.

L'oncle du garçon, les bras croisés, rongeait les ongles d'une main, regardant passer le cortège funèbre. Il ne pleurait pas, car on le lui avait déjà interdit, et puis, quel espoir restait-il ? Le monde tel qu'il le connaissait s'effondrait comme une cathédrale, et le seul refuge était ce bâtiment blanc aux portes vitrées à travers lesquelles les morts-vivants l'observaient : les voisins, les citoyens et les journalistes, leurs yeux étincelant sous les flashs des appareils photo.
Le Polonais ne pouvait le laisser seul, sous les flashs des appareils photo qui arrivaient de l'extérieur, intrusifs comme des témoins indésirables mais

nécessaires, raison pour laquelle personne ne les arrêtait, pas même les soldats aux portes. L'œil d'un fusil est trop petit pour absorber cette lumière éclatante qui immortalise les instants. L'œil d'un fusil ne peut s'entendre avec elle, capable elle-même de mettre fin à l'éternité en moins d'une seconde.
Les Libertella étaient toujours assis dans leur fauteuil devant la chambre d'Álvaro, et lorsque le cortège inattendu eut fini de traverser l'étroit couloir — si étroit, en fait, qu'ils durent se décaler pour laisser passer le brancard et ceux qui le portaient —, Grisel se leva, s'essuyant encore le visage avec son mouchoir humide, et entra dans la chambre, presque à tâtons. La Polonaise regarda l'Italien et s'arrêta pour lui parler.
« Deux garçons en une journée », a déclaré le père des jumeaux. « C'est ce qu'ils disent à la radio. »
Le Polonais aperçut alors le transistor, si petit qu'il tenait dans la paume de sa main, contre son oreille. Il posa la main sur l'épaule de son ami.
« Je dois accompagner ce pauvre homme », dit le Polonais. « Il est à moitié perdu, et c'est un parent après tout. »
— Allez, ne vous inquiétez pas pour nous. Sans Alvarito, j'enverrais tout le monde au diable.
« Du calme, mec, du calme. Regarde-le, ce type », dit-il en désignant l'oncle du garçon, qui se plaignait lui aussi comme un enfant. « Tous ceux qu'il a perdus sont morts, et il se comporte comme un gamin de quinze ans, tu ne trouves pas ? »
L'Italien haussa les épaules, porta la radio à son oreille et écouta, levant la main pour dire au Polonais d'attendre.
-Les gauchistes ont planté leur drapeau sur la Plaza Congreso... maintenant ils disent que l'armée tire avec tout ce qu'elle a, les chars... ils tirent... des types en haut de la statue... ils leur ont tiré dessus, ils l'ont fait tomber avec des gens et tout.
L'Italien éloigna la radio de son oreille, mais on entendait encore par intermittence le son d'une marche militaire, interrompu par des coups de feu et des cris.
-C'est la guerre, Polonais.
-C'est exact, Tano, comme ceux que nos parents ont vus en Europe, ou pas encore tellement, mais ça ne fait que commencer.

Le fonctionnement interne de la clinique n'a pas été perturbé. Les rendez-vous ont été maintenus, mais rares étaient ceux qui osaient s'approcher de ce bâtiment bondé de journalistes et d'autres personnes. Cependant, au cours du reste de la semaine, la normalité est progressivement revenue, à l'instar de ces patients en phase terminale qui, peu avant leur décès, connaissent une étrange amélioration .
Les corps de Germán Libertella et d'Agustín Morales ont été placés côte à côte à la morgue. Mardi, lorsque les pompes funèbres sont arrivées pour les récupérer, un avocat accompagné de toute son équipe s'est présenté pour remettre un ordre d'autopsie délivré par le juge.
Le docteur Saravia lut l'ordonnance. Il semblait nerveux.
- Messieurs, veuillez entrer dans mon bureau.
L'avocat a laissé ses hommes garder les corps.
— Mon père, le général Saravia, portera plainte concernant cette bévue, monsieur.
« Comme vous le souhaitez, Docteur, mais en attendant, les corps resteront ici afin d'éviter tout vol. L'équipe médico-légale arrivera demain matin. »
« C’est une honte, monsieur », dit Saravia, plus nerveux que jamais. Son ange gardien et son père semblaient l’avoir abandonné. Grand et maigre, les cheveux noirs et une barbe non rasée depuis près d’une semaine, les yeux cernés par des nuits blanches et trois longues opérations, il ressemblait à un Christ déchu, un Juif déshonoré par ses pairs. C’est ainsi que les caricatures de la presse le représentèrent dans les semaines qui suivirent, et de façon encore plus obscène dans les graffitis qui recouvraient les murs et les trottoirs de Villa Luro.
Tout au long de la semaine, des émeutes ont éclaté au Congrès et sur la Plaza de Mayo. Dans les quartiers périphériques, des barricades ornées de drapeaux rouges ont été érigées, justifiant le massacre perpétré par l'armée. Des bombes ont explosé dans des usines fermées et révoltées contre les ordres militaires, car c'est ce qu'était devenu le gouvernement, ou plutôt l'État : une caserne menant une guerre idéologique pour dissimuler la réalité. Les enfants morts ont soudain été glorifiés comme des martyrs sur des banderoles, des drapeaux et dans les cris des combattants. Qu'ils soient de gauche, du centre ou de droite importait peu ; seul leur décès comptait. Tout servait à attiser les passions et à déchaîner la violence.

Au Congrès, où les positions restaient diamétralement opposées, comme c'était le cas depuis des années, des séances furent organisées pour débattre de l'opportunité d'ouvrir une enquête sur les actes présumés dénoncés par la gauche. « Ils ont été envoyés par la Russie », affirma l'armée, « ils nous retiennent ici pour que nous résistions et que nous freinions le progrès du pays. »
La presse et les rumeurs circulaient déjà à ce sujet, confirmant leur véracité, mais cela n'étonnait personne. Alors pourquoi les gauchistes s'agitaient-ils autant pour deux enfants seulement, alors que des milliers d'autres avaient déjà disparu ?
Des conflits ont éclaté entre le pouvoir judiciaire et le pouvoir exécutif. Ce que l'un exigeait, l'autre le rejetait par décret. Derrière tout cela, les armes étaient omniprésentes, et chaque refus entraînait de nouveaux affrontements dans les rues de Buenos Aires.
Les casernes de Tablada et d'El Palomar étaient fermées et préparées à la guerre. L'avenue du Général Paz était devenue une barrière infranchissable. Cependant , la gauche gagnait des adeptes parmi ceux qui étaient restés neutres mais qui, face à cette offensive, s'indignaient d'être privés de certains privilèges : la position et le soutien qu'ils avaient apportés au système. Certains hommes d'affaires changèrent de camp, de nombreux intellectuels prirent la parole dans la presse en faveur des tribunaux qui souhaitaient enquêter. Mon père, Castel Beltrame, lui, continuait d'esquiver les balles avec la grâce d'un cygne glissant sur des eaux tumultueuses.
Puis les descentes de police commencèrent. La première eut lieu à la clinique Saravia. J'ignore ce qui se passait dans la tête du docteur, s'il était intelligent ou simple d'esprit, comme on dit, s'il était la marionnette de son père ou un imbécile qui ne connaissait que la médecine et se fichait de tout le reste, comme le prétendaient ceux qui se vantaient de le connaître. Aldo Saravia était marié, mais à qui ? La femme avec qui il avait été vu lors de dîners universitaires était de celles dont on ne se souvient plus le lendemain. Était-elle belle ou laide, jeune ou vieille ? Était-elle une professionnelle comme son mari, ou une femme au foyer ? Il avait deux enfants, c'est vrai, mais ils étaient encore très jeunes. Il s'était marié tard, disaient certains, à cause de son dévouement à sa carrière ; d'autres

racontaient que sa femme avait fait plusieurs fausses couches, dont certaines concernaient les deux enfants survivants.
En réalité, Aldo Saravia n'était rien sans le soutien de son père, ni sans la protection de ses frères d'armes, bien que plus jeunes que lui. Le docteur était la tête de la famille, les autres en étaient la force et la chair. Lorsque toute la vérité éclata, pour ensuite disparaître aussi vite qu'elle n'avait jamais existé, on prétendit – preuves à l'appui, soi-disant, de documents relatant aveux, déclarations, interrogatoires et autres éléments plus ou moins crédibles – que le docteur Saravia était une sorte de Frankenstein des temps modernes.
Certains procès se sont déroulés à huis clos, ce qui explique pourquoi les informations divulguées n'ont jamais été fiables, en raison à la fois d'exagérations et de détails insignifiants. La presse a dépeint Saravia comme une pâle imitation de Mengele, avec lequel il aurait eu des contacts à la clinique. Pendant de nombreuses années, le véritable lieu où se trouvait Joseph Mengele est resté inconnu, et bien sûr, l'Argentine était un refuge pour ceux qui y cherchaient asile et pour ceux qui le recherchaient.
Ce système, scandaleux aux yeux des médias de l'époque qui profitaient sans scrupules de recettes obsolètes et de pratiques standardisées, s'apparentait à une boucherie de quartier. L'établissement lui-même, installé dans un lieu aussi anonyme que celui où il avait ouvert ses portes, en était le reflet criard.
Quel meilleur endroit pour se cacher que parmi les moutons afin d'attraper les moutons ?
Le loup déguisé, tel qu'il fut caricaturé plus tard, avait un corps maigre et poilu, comme Saravia, un long scalpel acéré dans une main et une scie dans l'autre. Sa blouse blanche couvrait à peine ses poils et ne dissimulait pas son petit pénis ridicule, ce qui, au passage , soulignait la faiblesse de sa progéniture. Pourquoi ne pas exterminer la semence par la même occasion, et éviter ainsi des maux plus grands ?
Les enfants admis à la clinique, majoritairement des garçons, mais aussi des filles, étaient sélectionnés en fonction de leur maladie et de sa gravité. Les enfants en fin de vie ou en phase terminale n'étaient pas retenus ; on recherchait en revanche avec soin ceux qui étaient en meilleure santé.
La demande ne portait pas sur des organes malades.

Des garçons comme Germán – il y en avait peut-être beaucoup, mais impossible de savoir lesquels ni combien. Le cas d'Agustín Morales, que les militants qualifiaient de « martyr », avait connu le même sort, mais le docteur Saravia, peut-être par habitude ou en fermant les yeux sur ce qui allait arriver, et en se bouchant les oreilles aux cris de son père, le général, au téléphone, ou aux explosions et aux manifestations dans la rue, s'efforçait de maintenir sa routine habituelle. L'opération se déroulait dans la salle d'opération, les sutures du corps étaient soigneusement recouvertes et bandées, les taches de sang étaient placées aux endroits appropriés, l'anatomie était modifiée de telle sorte que même les parents n'osaient ni regarder ni reconnaître leurs propres enfants.
Le docteur Aldo Saravia était un artiste, et il était fier de l'être.
C'est ce que nous supposons, et je ne suis pas le seul à en être arrivé à cette conclusion. Quand tout fut terminé et que la clinique ferma définitivement, il sombra dans la dépression, à la manière d'un artiste, et non comme un homme de science froid et calculateur. Il éleva ses deux enfants en étant absent, et sa femme, quelles que soient les circonstances, sombra dans les cauchemars des psychotropes. On disait qu'il passait ses après-midi assis dans le patio de la maison de Vicente López qu'ils avaient pu conserver un temps grâce à l'influence de son père. Plus tard, ils déménagèrent plusieurs fois lorsque son travail de médecin ne fut plus rentable, tel un chasseur changeant de terrain quand sa proie se raréfie. Accablé par le poids de sa taille, il erra de quartier en quartier jusqu'à finalement revenir dans celui qu'il avait dû fuir comme un criminel.
Près de la clinique fermée, dont l'enseigne portait encore le nom, le père, la mère et leurs deux fils louaient une maison de plain-pied. L'aîné errait sans cesse dans les rues ; l'autre, prénommé Ignacio, mourut très jeune, assassiné, selon leurs dires.
Pour en revenir au sujet, le raid fut ordonné par le juge Dávila, un homme intègre, disait-on, indépendant du pouvoir politique et militaire. Il en restait apparemment quelques-uns, mais comme pour tout le monde, le temps se chargerait d'eux, eux-mêmes ou leurs descendants, comme ce fut le cas pour le juge. Mais assez de ces digressions, bon sang ! Les fils de l'intrigue s'emmêlent et on ne sait plus où donner de la tête.
La police arriva, escortant le juge et les procureurs. La police de la capitale était en proie à un conflit majeur avec les forces gouvernementales.

Désobéissantes, elles prenaient plaisir à les provoquer, leur seul but étant de les empêcher de s'accaparer la part du lion. Il fallait agir pour les arrêter et les forcer à partager le butin ; c'était l'opinion générale dans la rue. C'était un vendredi soir, jour propice pour lancer une attaque d'envergure, profitant du week-end. Il est plus facile de dissimuler les choses le samedi ou le dimanche, pour des raisons inconnues : la paresse est de mise, l'oubli un plaisir, la cécité un séjour dans un motel d'où l'on ressort comme des nouveau-nés.

Il n'y a pas de sarcasme là-dedans, pas plus qu'il n'y en avait dans ce qui fut plus tard décrit comme « le piège à souris du Frankenstein créole ». Je dirais plutôt, comme mon père l'annonça un jour où il osa aborder le sujet – car Ansaldi lui en avait donné la permission et Gonzaga l'approbation, tous deux heureux de s'attaquer enfin au pouvoir du général Saravia, même temporairement, dans un éditorial qui fit grand bruit tant pour son courage, selon le point de vue, bien sûr, que pour la qualité du récit (l'auteur était revenu un temps à ce ton poétique et évocateur de la morale longtemps oubliée et intimidée, car c'était ce qu'il fallait pour cet article) –, qu'il était plus juste de le qualifier d'« apprenti sorcier » ou, plus simplement, de disciple de Mengele. Quelque part, le vieil homme était, très probablement dans une maison de Buenos Aires, se donnant des airs d'instituteur ou de professeur d'université oublié, touchant une maigre pension, se plaignant de tout cela avec son accent allemand dans l'épicerie du coin ou chez le boucher, tout en se remémorant sa jeunesse pendant qu'il regardait le couteau qu'on aiguisait derrière le comptoir.

On les qualifiait d'expériences, mais c'était, et c'est encore – même si je ne peux l'affirmer, et malgré ma propre ignorance bien pratique – un commerce inestimable qui ne cesserait jamais de croître et de s'étendre. Les Krakovsky le savaient pertinemment ; ils géraient le trafic de contrebande à Buenos Aires et dans sa banlieue de manière désuète, artisanale et, d'une certaine façon, étrange selon les normes actuelles. Ils s'appuyaient sur des armes traditionnelles, des menaces d'un autre âge et le bouche-à-oreille, face à une force infiniment supérieure : la puissance des mitrailleuses et des chars utilisés sans relâche, et l'argent qui circulait sur les routes internationales accessibles uniquement aux grandes entreprises. Mais les Krakovsky, têtus comme des mules, obstinés comme des hommes barbus et velus, déterminés à mettre la main sur une femme

qu'ils convoitaient, ou à s'emparer d'une liasse de billets qu'ils avaient secrètement repérée dans le tiroir d'un bureau d'une entreprise de transport, par exemple, ou peut-être simplement animés par leur honneur bafoué et leur frustration inébranlable d'être anéantis, acceptèrent tous de dénoncer l'armée pour ce qu'ils feraient probablement eux-mêmes plus tard, mais qu'ils ne pouvaient encore faire en raison de ces croyances catholiques persistantes héritées de la vieille Europe. Leur commerce était la drogue, à petite et moyenne échelle, les armes d'occasion et les maisons closes, qui étaient de plus en plus lucratives. Le patriarche Ezequiel était le chef, mais au-dessus de lui se trouvait le sénateur Krakovsky, qui protégeait son clan du Congrès, tirait les ficelles des lois à leur avantage et ne reculait pas devant l'armée. Cette fois, il resta à l'écart, du moins en apparence, laissant la mauvaise réputation de sa famille servir de couverture à ses manigances : d'abord, révéler le trafic d'organes dissimulé à la clinique Saravia sous l' égide du général et avec le soutien du gouvernement ; ensuite, obtenir des avantages pour les affaires familiales. Les Krakovsky étaient passés maîtres dans l'art de combler les vides, comme les immigrés en général. Une chaise vide et un terrain inculte étaient des permissions tacites que les Argentins, dans leur paresse latine, ou quelle qu'elle soit, n'ont jamais comprises. On ignore si le juge Dávila était son complice. Bien plus tard, le fils et le petit-fils du juge furent mêlés à d'étranges affaires de criminels et de disparitions. Quant à savoir si le juge agissait par pure bonté d'âme ou avec des arrière-pensées, nul ne le sait, car des journalistes harcelèrent sa famille en raison de leurs voyages à Salta et à la frontière. Au final, une famille de dirigeants provinciaux, dont le trafic de toute marchandise négociable s'est volatilisé dans les frontières incertaines où l'histoire argentine se montre généreuse, a disparu.
Le raid a eu lieu vendredi et s'est prolongé jusqu'à près de 3 heures du matin. Les policiers ont brisé les portes vitrées, projetant des éclats qui auraient pu blesser les quelques personnes présentes dans la salle d'attente. Certaines ont été emmenées comme témoins, d'autres jetées à la rue. Les secrétaires ont été surveillées afin d'éviter qu'elles ne touchent à un seul document sur leur bureau, les infirmières ont été contraintes de rester dans les chambres des patients et les médecins de garde ont été menottés dans une pièce. Des soldats ont forcé les serrures des portes intérieures, fermées par des cadenas ou des clés, donnant accès à des

pièces soit vidées, soit remplies de machines inutilisables, de poubelles et de matériel pathologique. Une à une, les portes ont été ouvertes ou forcées, tandis que les assistants du juge prenaient des photos et des notes méticuleuses, examinant les étiquettes des flacons et des sacs rouges empilés dans ces pièces ou dans celles adjacentes où se trouvaient un patient récemment opéré ou un mourant. Gants aux mains, ils déplaçaient, réorganisaient et dégageaient l'espace pour faire de la place à d'autres sacs. Tout cela dégageait une odeur nauséabonde : il s’agissait probablement des pièces où s’entassaient les déchets jetables, des choses qui ne seraient jamais utilisées : des fragments de corps, des membres gangrenés, des os brisés, des foies cirrhotiques, des poumons affaissés, des cerveaux atrophiés, des crânes écrasés.
Ce qui ne se vendrait pas.
Ce que les éboueurs ramassent sur les trottoirs la nuit, ou les mendiants, ou les fous, ou les chiens, car tous se ressemblent lorsque la faim et l'horreur ravagent l'âme, lorsque le froid et la solitude les enveloppent dans un tourbillon sans retour.
Ils arrivèrent ensuite au bloc opératoire.
Tout d'abord, une pièce assez petite avec les équipements habituels : une civière, des lampes suspendues au plafond, des chariots de soins, des boîtes à instruments, des moniteurs cardiaques et des poubelles, toujours en abondance, car le corps, semble-t-il, s'obstine à se débarrasser de plus qu'il ne produit au cours de sa vie, jusqu'à ce que le résultat final soit le zéro absolu, mais rien de plus que le symbole harmonieux d'un compteur qui affiche une quantité négative indéchiffrable.

Puis, derrière, des portes métalliques menaient aux autres salles d'opération, de petites pièces de part et d'autre d'un couloir évoquant un vieil hôtel – ce qui devait rester du bâtiment qui abritait la clinique. Dans chaque salle se trouvaient un brancard, une lampe d'entrepôt suspendue au plafond et une vieille boîte rouillée d'instruments chirurgicaux qui ressemblait davantage à une boîte à outils de quincaillerie. Pinces d'électricien, marteaux, ciseaux à bois, gouges, scies et scies à main. Et de nombreux seaux de formaldéhyde. Et des gants en caoutchouc jonchant le sol, et une odeur de vieille graisse séchée.
Les secrétaires du juge tressaillirent et se couvrirent le visage, parvenant à réprimer leur nausée. Elles distribuèrent des masques. Le docteur Saravia

était absent ce soir-là ; il devait être arrêté à son domicile. Un procureur demanda donc à l'un des médecins de garde de les guider sur le nom des instruments trouvés. L'homme en savait plus qu'il ne le laissait paraître, ce qui explique sa réponse à contrecœur. Sa blouse blanche immaculée contrastait fortement avec la saleté sous ses ongles. « Qu'avez-vous fait ? » lui demanda le juge. « Fouiller dans le vagin de votre mère », répondit-il. Ce n'était pas un médecin, certainement pas. Ils ne répondent pas comme ça ; ils ne sont pas si impolis, mais ils peuvent être plus tordus que d'autres hommes. Ils l'emmenèrent dehors et l'emmenèrent dans une voiture de patrouille.

Ils retournèrent aux bureaux. Les secrétaires, deux seulement à cette heure-là, gardaient les classeurs métalliques comme deux gardiennes de prison, l'une mince et très jolie, l'autre grosse et âgée, de part et d'autre des étagères, des classeurs, des rayonnages et du bureau, le tout dans une pièce caractérisée par une odeur d'humidité, les murs et le plafond tachés de vert et les mouches qui s'y étaient réfugiées, effrayées par le formaldéhyde.

On les força à ouvrir les tiroirs verrouillés. Ils obéirent à contrecœur, le plus mince apeuré, le plus corpulent furieux. Les dossiers les plus hauts étaient inaccessibles, et l'une des secrétaires monta sur une chaise pour les ouvrir avec la clé qu'on lui avait donnée. Il n'y avait ni ordre ni classement ; les lettres sur les classeurs n'étaient que des distractions destinées à induire en erreur les curieux. Quiconque cherchait le nom d'un patient sans autorisation y consacrerait un temps et une énergie considérables, gaspillés page après page. Car tout était, très probablement, codé selon un système inventé par le docteur Saravia et mémorisé par les secrétaires par fragments, chaque fragment représentant un nombre partiel. Les seuls éléments susceptibles de condamner Saravia et tous ses collègues étaient ces dossiers médicaux, à l'écriture illisible et à la nomenclature parfois inventée.

Tout fut emballé et chargé dans les fourgons du procureur et de la police. Des montagnes de documents, anciens et nouveaux, des instruments de bloc opératoire et des sacs mortuaires rouges et noirs. À trois heures du matin, l'enquête était terminée, le personnel arrêté, les témoins emmenés au poste pour faire leurs dépositions, et les habitants du quartier retournèrent se coucher après ce spectacle auquel ils étaient habitués,

lorsque les vautours du système judiciaire décidaient de se comporter comme de véritables vautours.

7

Pendant tout ce temps, les Libertella faisaient des allers-retours entre leur maison et la clinique. Leopoldo n'ouvrait pas son cabinet ; il essayait simplement de rattraper son retard de travail, ce qui lui permettait de se distraire de l'amertume qui le rongeait, tandis qu'elle restait à la clinique presque toute la journée.

Après le raid, les détenus furent examinés par un collège de médecins désigné par le tribunal. Certains furent transférés dans d'autres établissements ; Álvaro fut libéré et ramené chez lui. Il resta dans sa chambre sans sortir ni même jeter un coup d'œil à la cour arrière ou au trottoir. Le lit de Germán était toujours là, ainsi que ses vêtements dans l'armoire, et un caleçon et une chaussette traînaient par terre. Il ramassa la chaussette et joua avec entre ses doigts, comme lorsqu'ils étaient petits et jouaient avec des marionnettes en inventant des histoires.

Où se trouverait l'autre membre du duo ?

Comme eux, il ne la retrouverait sûrement jamais. Un symbole familier, familier, de ce qui était arrivé aux jumeaux. Il pensa au bébé mort, le premier Germán, et à cette histoire que son frère avait tenté de lui raconter à plusieurs reprises, avant d'abandonner, honteux d'être pris pour un fou. Eh bien, il était parti avec l'autre, ou bien l'autre était venu le chercher. Et alors, qui était-il, Álvaro ? Si jusqu'alors il avait considéré son identité comme une partie d'un tout, comme la moitié d'un ensemble, que restait-il de lui sans cette moitié ? La vérité, c'est qu'il ne s'était jamais perçu comme une entité, une unité, sans Germán. L'autre le complétait nécessairement : il était le blanc ou le noir qui permettait à l'autre de se distinguer. Dans cette différence de caractère résidait l'unité, les deux extrémités d'un anneau, là où l'une s'achevait, l'autre commençait. Et le

plus beau, c'était de ne pas connaître exactement, pas même eux, les limites précises.
Il écoutait le train passer, perdu dans le bruit qui emplissait la pièce et le protégeait des voix de ses parents, qu'ils se plaignent, se disputent ou pleurent. Le seul son qui commença à le réconforter pendant les mois où il refusa d'aller à l'école et l'été suivant fut le bourdonnement des machines de l'atelier de son père. Le train et la machine à coudre les matelas, différents mais tous deux dotés du rythme syncopé d'une musique intérieure qui l'endormait, le transportant dans une sorte de paradis privé : l'atelier du Polonais où il avait passé tant d'après-midi à attendre le départ de son père pour rentrer à la maison, faisant ses devoirs au bureau tandis que le Polonais flânait entre les tables des couturières. Ce n'est qu'à présent qu'il réalisait que les deux frères n'avaient presque jamais été dans l'atelier en même temps . L'un ou l'autre prenait son tour, comme pour se remplacer. Il lui arrivait même, lors de ses disputes avec Germán, de fantasmer que lorsqu'il était seul, l'autre n'existait pas, n'avait jamais existé, si ce n'est comme un pendant inventé par son esprit.
La même chose était-elle arrivée à Germán ? Il ne se posait jamais la question, car il savait que l'obsession de sa mère pour le premier Germán avait fini par submerger son frère. Il pensait sans doute à l'autre lorsqu'il le voyait éveillé la nuit, le regard perdu par la fenêtre sur le patio donnant sur la voie ferrée, ou marmonnant et se levant pour ouvrir ou fermer la porte de sa chambre. Y en avait-il donc trois ? se demanda Álvaro en entrant dans l'atelier un jour de février, tandis que son père y travaillait. Le Polonais était assis, fumant une cigarette et parlant d'avocats et du procès qu'ils avaient intenté contre les Saravia.
Et il se souvint du jour où Germán avait failli lui couper les doigts avec la pince coupante. Il n'avait jamais vraiment su ce qui s'était passé, croyant qu'il avait sombré dans la folie et tenté de se suicider. Mais ne l'avait-il pas vu parler à quelqu'un ? Quand on se parle à soi-même, le regard est baissé, introspectif, mais Germán regardait toujours droit devant lui ou détournait la tête, effrayé. Cependant, ce qui restait gravé dans la mémoire d'Álvaro, c'était l'image de son propre visage, en larmes, désespéré, blotti dans les bras de son père. Était-ce lui, Álvaro, qui pleurait ainsi, ou Germán ? Et que voyait Germán devant lui, l'autre homme ou son reflet dans un miroir ?

Les mathématiques et l'algèbre, aussi simples et logiques qu'on nous les avait enseignées à l'école, *la propriété transitive de l'égalité.*

Que faire de ce savoir ? Servit-il à combattre le chagrin, cette chose aussi impalpable que la fumée qui pénètre partout et obscurcit tout, qui assombrit et réduit tout à des images incertaines que l'on peut interpréter comme un être cher ou un monstre ?

Mais la musique dans l'atelier adoucissait les incertitudes et surtout enveloppait les heures de l'après-midi d'une rêverie où il se voyait avec une grosse aiguille entre les doigts, allant et venant, pénétrant le vieux cuir ou le tissu dur jusqu'à se blesser, et la pensée jaillissait des matelas pleins de vestiges sales, complexes et confus : morts, tromperies, trahisons, violence et meurtre.

Comme une sorcière, elle avait acquis le don de clairvoyance. Psychose ou don, au final, c'était du pareil au même.

L'atelier de matelas devint ainsi son paradis privé, un centre des iniquités du monde, qu'il explorait tel un anthropologue obsessionnel. Il se délectait du mal, et son mauvais caractère grandissait avec lui, sa symbiose avec l'austérité et la réserve, son amitié avec le silence des mots et sa complicité avec le bruit des machines. Un jour, tout exploserait, le jour de la vendetta , un mot qu'il avait entendu de la bouche du Sicilien que son père portait en lui. Il l'avait entendu tant de fois depuis lors qu'il était devenu le mot béni, né des inscriptions qu'il avait vues griffonnées sur la vitre sale de la clinique, ces inscriptions que Germán avait tracées avant de mourir.

Comment sais-je tout cela ? L’imagination est le seul endroit où il est impossible de se tromper soi-même, et d’ailleurs, Álvaro m’a raconté beaucoup de ces choses dans un désordre délibéré, se méfiant toujours de moi, qu’il aimait appeler *l’illustre corbeau* .

Au bout d'un moment, mon père a cessé de me gronder pour mes visites chez les Libertellas. J'étais un adolescent devenu adulte qui m'envoyait en ville et dans les bordels de Constitución tous les week-ends. Un jour, j'y suis allé avec Álvaro. C'était en centre-ville, à quelques rues de l'Obélisque. On était aussi chauds que l'emblème de Buenos Aires, je crois, parce qu'on a cherché, cherché, errant autour d'Hipólito Yrigoyen ou de Bernardo de Irigoyen – je ne me souviens plus lequel des deux, plus personne ne s'en souciait. Un bouge avec des couloirs sombres, des escaliers étroits, un balcon donnant sur une rue étroite, pas de rideaux, un vieux lit et un

matelas qui grinçait. Déjà nu avec la fille du moment, qu'on baisait à tour de rôle partout, je l'ai vu plusieurs fois s'adonner au vice qu'il apprenait déjà de son père : sonder, au toucher, la surface du matelas. La putain a ri, je l'ai laissée faire parce que, d'une certaine manière, j'admirais son sang-froid, cet équilibre instable qu'elle avait atteint après la mort de Germán. Nous sommes venus chacun trois fois, et je suis allé aux toilettes pour uriner. Un cafard m'a gêné, alors j'ai commencé à m'habiller, et Álvaro est entré. Il a envisagé de se laver le pénis avec l'eau du robinet rouillé du lavabo, mais il a finalement renoncé. À deux heures du matin, nous avons longé la rue Nueve de Julio jusqu'à trouver un petit bar miteux encore ouvert. Il ne devait pas être très différent lorsqu'il était fermé, car à l'intérieur, il n'y avait personne d'autre qu'un type derrière le comptoir, le visage tordu, qui fourrait constamment sa main dans son pantalon, sauf pour nous apporter les bouteilles de bière.

— Je te l'avais bien dit, Alvarito ! Cette fille est vraiment idiote, n'est-ce pas ?

Habitué aux parcours difficiles, c'est certain.

- Tant mieux, mec, comme ça c'est plus facile d'entrer.

Nous ne riions pas ; nous parlions sans nous regarder. La rue était un tombeau, et la ville un cimetière.

« Tu m’en veux encore, Alvarito », dis-je sans réfléchir. À cette heure de la nuit, le ressentiment coule à flots comme des égouts débordants.

Il m'a regardé en hochant la tête.

Un coup de fil de ton père l'aurait sauvé.

Il avait raison, bien sûr, c'était bien la même chose qui était restée enfouie dans les égouts de mon esprit.

« Mais je ne lui ai rien dit », ai-je répondu en retournant la carafe vide et en faisant semblant de la casser. « J’avais peur… »

-Que?

J'ai haussé les épaules.

-Je lui dois des faveurs, je suppose.

-Ma famille leur devait de l'argent, dans ce cas, vous n'aviez aucune obligation de leur rembourser quoi que ce soit.

Je l'ai regardé droit dans les yeux et je pense qu'il m'a compris, même s'il ne l'a pas admis.

Les hommes comme mon père sont difficiles à cerner. Ils se servent de la loi comme d'une armure.
— Et en dessous, il n'y a rien.
Oui, Álvaro était un diseur de bonne aventure dans un atelier de couture.
-On a de la merde, chérie. L'armure est impénétrable et mortelle.
— Je te l'ai déjà dit, Bautista. Tu es un corbeau qui deviendra digne de son nom. À force de picorer, tu te frayeras un chemin.
Nous ne nous sommes plus parlé ce soir-là, et je crois que je ne l'ai croisé que deux ou trois fois dans la rue, pour un salut froid. Son quartier n'était pas le mien.

Tandis qu'Álvaro passait son adolescence et sa jeunesse à apprendre le métier de son père, j'apprenais la discipline de l'écriture auprès du mien. Le silence de la bibliothèque m'était aussi naturel que le bruit de l'atelier textile l'était pour Álvaro. Après avoir terminé mes études secondaires au lycée Pellegrini, je dus choisir une spécialisation, parmi les quelques options que mon père me proposa. J'optai pour la philosophie et les lettres, bien qu'il eût préféré la diplomatie ou le droit. Quoi qu'il en soit, j'étais dans son environnement, et il avait les moyens de subvenir à mes besoins. Un soir, alors que je rentrais du bal de promo vers quatre ou cinq heures du matin, il m'attendait. Sur le canapé, en pantalon de pyjama et torse nu, il fumait et buvait un alcool léger qui le tenait éveillé sans l'enivrer. À la radio, on entendait une symphonie de Bruckner, avec ces longues phrases qui le faisaient vibrer. Quand il m'a vue entrer, chancelante et les yeux cernés, il a dit :
-Allez, asseyez-vous, je vais vous faire un café.
J'ai vérifié l'heure.
-Je veux dormir.
-Après…
Il m'a saisi les épaules, m'a enlevé ma cravate et mon costume. Il est allé à la cuisine, j'ai senti l'odeur du café, et j'étais déjà à moitié endormi quand il est revenu et a mis la tasse sous mon nez.
« Maintenant que tu es un homme, » dit-il avec un sarcasme évident, « dis-moi si tu as enfin pris ta décision. »
Je lui ai alors dit que je voulais devenir écrivain.

« On naît écrivain, mon cher. Écrire n'est pas un choix, c'est une nécessité. Mais je comprends ce que vous voulez dire ; je vous ai vu beaucoup lire ces dernières années, et j'ai lu certains de vos écrits. Je sais, je sais, » l'interrompit-il, « j'ai fouillé votre bureau. Alors, à quoi vous attendiez-vous ? Avec tous ces copains de gauche, comment pourrais-je ignorer ce que mon fils fréquente ou ce qu'il pense ? On a tous des idéaux quand on est jeune, mais avec l'âge, seule la réalité compte. »
Elle a éclaté de rire après ce rendez-vous, ce qui était tellement contraire à sa position sociale.
« Le vieil homme a raison, il semblerait », lui ai-je dit.
« Parfois, comme tout le monde. Mais chéri… » Papa s'approcha et me caressa le visage comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps, mais cette fois, au lieu de trouver une peau douce, il toucha une barbe naissante. « J'aime ton style, chéri, tu as une poésie particulière dans tes écrits. Tu ne gagneras rien, mais ça, ça peut se corriger. »
-Et que se passe-t-il quand vous n'êtes pas là ?
C'était la première fois que je pensais à la mort de mon père ; lui et son œuvre me semblaient éternels.
« C'est facile à régler. Il suffit de tenir un journal et d'écrire sur la réalité, ou sur la façon dont elle devrait être pour vous. C'est aussi fictif que la littérature, Bautista. Ça ne vous coûtera rien. »
Mon père avait raison. Taper sur une machine à écrire pour créer ou anéantir des mondes était devenu pour moi aussi facile et nécessaire que respirer.
Nous avions été invités à une exposition de l'Armée de l'Air sur la base aérienne de Morón. Je dis « nous » car mon père avait commencé à m'emmener à ses réunions, conférences et soirées mondaines, celles qui, selon lui, valaient la peine d'être fréquentées, afin de me présenter aux bonnes personnes. L'Académie des Lettres, le Cercle des Journalistes, les innombrables réceptions au Tortoni après le départ des parlementaires, et les thés chez Harrods avec les hommes d'affaires anglais. Mon père leur parlait comme s'ils étaient natifs, en plus du français, et moi, à dix-huit ans, je me sentais mal à l'aise, évitant les regards concupiscents des jeunes hommes en costume, trop imberbes, trop beaux pour être désirables. J'aimais cependant les serveuses de l'établissement anglais, leur allure

guindée, leur sérieux chaleureux, comme si leurs mains, qui déposaient le beurre en volutes dans l'assiette, étaient faites de la même matière.
Mais à l'époque dont je parle, j'avais déjà une vingtaine d'années et un recueil d'essais était sur le point de paraître. J'y abordais, peut-être avec un peu trop d'idéologie, la confrontation entre l'État et les individus. Mon père exprima ses réticences, mais il me dit : « Fais-toi plaisir. Quand tu verras qui mange, tu en sauras bien plus qu'aujourd'hui. À chaque livre, Bautista, tu approfondis ta compréhension de l'humanité. »
L'événement avait lieu un samedi après-midi. L'aérodrome et les pistes étaient immenses et semblaient s'étendre à l'infini. Certains avions étaient délabrés et servaient de pièces de musée, tandis que les autres étaient neufs et de toutes tailles ; il y avait même deux Hercules flambant neufs. Le meeting aérien n'était pas ouvert au public, mais réservé au personnel militaire et à leurs invités civils. Mon père discutait avec tellement de gens que je ne connaissais pas qu'au bout d'une heure, il a renoncé à me les présenter un par un. Je lui ai dit que j'allais faire un tour.
J'ai longé les allées de dalles, puis les chemins de terre, et enfin traversé l'herbe. Le soleil du samedi tapait fort sur la campagne désolée, où les hangars se dressaient au loin et où les avions luisaient comme des morceaux de métal tombés du ciel. Des avions qui s'étaient écrasés il y a longtemps, comme des navires coulés des siècles auparavant. L'eau trouble contrastait immédiatement avec le reflet argenté et scintillant du soleil sur les avions. J'ai pensé au Polonais et à son fantôme. Qu'était-il devenu, me suis-je demandé ? Les Libertellas tenaient toujours leur commerce , la mère désormais trop folle pour faire autre chose que de rester à la maison, à coudre et à fredonner des chansons improvisées où elle mêlait les noms de ses enfants morts (toujours le même, un seul nom, bien sûr). Le père était à l'atelier, en train de former Álvaro. Le Polonais, ai-je appris, avait vendu son commerce, qui était devenu un marché ; là où se dressaient autrefois des machines à coudre, il y avait maintenant des gondoles.
L'autre Ariel Krakovsky, l'oncle d'Agustín, s'était fait connaître pour ses discours enflammés dans les journaux d'opposition. Son leitmotiv était de réclamer justice pour la mort de sa famille, un meurtre finalement perpétré par le clan même qu'il avait peu à peu rejoint à mesure que sa quête acharnée de justice s'intensifiait. Ce que le clan Krakovsky avait fait à

Luján était un acte nécessaire pour exposer au monde entier les crimes du gouvernement.
Rien de tout cela ne fut jamais prouvé. La clinique Saravia ferma définitivement ses portes, mais le procès pour faute professionnelle et trafic d'organes s'éternisa. Un décret mit finalement un terme aux investigations au point mort. Cependant, les Krakovsky, parmi lesquels figuraient quelques avocats de gauche chevronnés, prétendaient détenir les codes permettant de déchiffrer les livres de comptes découverts à Villa Luro. Ils ne les révélèrent évidemment pas, mais affirmèrent que ces livres contenaient les noms d'hommes d'affaires et de politiciens étrangers, ainsi que des virements bancaires impliquant une banque londonienne et des politiciens brésiliens. On savait déjà beaucoup de choses sur la famille Goncalves, mais elle était intouchable, forte de sa fortune dans le Minas Gerais et de ses entreprises de pompes funèbres florissantes. Elle fabriquait les plus beaux cercueils du monde, si magnifiques qu'il était impossible de résister à l'envie d'y reposer pour l'éternité, et grâce à la publicité dans les magazines du dimanche, elle continuait d'engranger des profits considérables et de financer des guerres. La guerre de Corée, par exemple, avait reçu des quantités impressionnantes de navires brésiliens.
Mais ce qui attira mon attention, ce furent les hangars de la base aérienne. Ils étaient vides. Bien sûr, les avions avaient été sortis pour le meeting aérien, mais ce qui me frappa, c'était la fumée qui s'échappait des cheminées. Il n'y avait personne dans le plus grand hangar où je pénétrai, et l'écho de mes pas résonna sur l'asphalte. Je marchai les mains derrière le dos, comme si j'explorais les lieux, sifflant presque en contemplant le plafond d'échafaudages, d'acier et de tôle. Les lumières étaient éteintes, mais le soleil de l'après-midi filtrait à travers les ouvertures. Et soudain, j'aperçus les longues rangées de métal le long des murs du fond.
Le rugissement des moteurs m'a fait sursauter. Les avions avaient entamé leur démonstration aérienne, mais rien de tout cela ne me plaisait. Ils ressemblaient à des pilotes acrobatiques dans un cirque, leur but n'étant pas de divertir mais de susciter l'admiration par la puissance déployée dans chaque manœuvre rapide.
Et ils virèrent, se croisant dangereusement, créant des figures artistiques prétentieuses qui imitaient, avec un artifice précaire, celles des oiseaux

migrateurs. Ils criaient, les avions émettaient des bouffées de chaleur stridentes suffisantes pour tuer tous ceux qui s'approchaient des turbines. À l'intérieur du hangar, je me suis dirigé vers les fours. C'étaient tous des fours industriels, énormes, reliés entre eux, avec des tuyaux menant aux cheminées. À quoi servaient-ils ? À cuire, ou à brûler.

Je travaillais à *La Prensa* depuis six mois. Un ami de mon père m'avait trouvé ce poste. L' *affaire Krakovsky* , comme on l'a appelée par la suite, était toujours une source d'informations nouvelles. L'État et les particuliers – c'était ce qui m'intéressait à l'époque, leur façon de se livrer à une véritable course aux profits. Et les révélations les plus importantes provenaient toujours de sources anonymes, car la loi devait être respectée en apparence ; c'était le rôle des documents, des dossiers, des avocats, des notaires et des juges qui se portaient garants.

Les codes que les secrétaires de la clinique avaient finalement révélés (on ignorait tout d'elles, si elles étaient emprisonnées ou mortes) indiquaient des adresses, des numéros et des comptes bancaires appartenant à une entreprise de conditionnement de viande à Villa Devoto. Pendant ces années, je me livrais à mes déductions imaginatives, j'écrivais des hypothèses que je ne publiais ni ne montrais jamais à mon père, car j'étais certain que cela lui paraîtrait absurde, tant c'était familier. Il me laissa entreprendre mon voyage à la découverte de l'homme argentin, de l'homme latino-américain, en m'aventurant dans les recoins et les sous-sols cachés qui menaient sous les fleuves et sous la mer, vers des coffres légendaires remplis de lingots d'or. L'imagination se substitue à la réalité, l'exagère souvent, mais parvient presque toujours à la construire.

Les unités de réfrigération étaient vendues à l'étranger, non seulement sur la côte ouest, mais aussi au Chili, en Colombie, aux États-Unis et en Angleterre. Les Anglais avaient investi massivement chez nous, misant sur notre naïveté. Les corps transportés en Angleterre, où les champs verdoyants étaient des jardins imaginaires, attiraient ceux qui voyaient en l'Europe une utopie, au nom d'une entreprise hybride, mélange d'une secte religieuse ouverte et idéologiquement flexible et d'une société d'investissement. Un mélange fataliste où les chiffres promettaient le salut, et le salut, les récompenses.

Et les fours sur les terrains de lancement.

Je les ai approchés alors que le bruit des avions couvrait les applaudissements et les acclamations, tandis que mon père devait me chercher du regard, l'air inquiet, incapable de quitter les tribunes dressées pour les officiers.
Elles étaient toutes vides, propres, ne sentant que le métal, comme si elles venaient d'être achetées, ou, en réalité, nettoyées quelques jours auparavant. Combien de cadets étaient réquisitionnés jour et nuit pour nettoyer les débris incendiés ? Le savaient-ils ? Bien sûr, mais l'obéissance absolue était le fondement d'une force militaire.
Je suis ressorti, j'ai retrouvé mon père et, après avoir salué patiemment tous les officiers en uniforme, nous avons bavardé à voix basse de la situation du pays, je suis monté dans la voiture, j'ai fait la révérence cordiale d'usage au garde à l'entrée et j'ai pris la direction de Buenos Aires.
Tandis que je roulais sur l'avenue Juan B. Justo et que mon père fumait la fenêtre ouverte, je lui ai demandé, ou plutôt, je lui ai dit :
-J'ai des démangeaisons au cul, vieux.
« Tu peux te gratter », répondit-il, mais je pouvais lire dans ses yeux ce qu'il pensait. « Belle métaphore, mon cher, de venir me dire que tu veux partager ta découverte. »
-Comment faire pour me retenir ?
J'observais la rue, les gens qui traversaient au coin de la rue pendant que nous attendions au feu rouge. Un homme avec un déambulateur traversait lentement, son petit chien tournant autour de lui en aboyant, comme pour signaler sa présence, lui ouvrir le passage ou le protéger.
-Je ne suis pas un moraliste, vieil homme.
Un intellectuel est toujours un moraliste, cela dépend de la morale qu'il défend.
-N'y en a-t-il qu'un seul ?
Il a tellement ri qu'il s'est mis à tousser et a jeté sa cigarette par la fenêtre. Je savais déjà que le cancer commençait à l'étouffer, mais son évolution serait lente et souvent ignorée.
Il m'a donné une petite tape affectueuse sur la joue, comme je ne me souviens pas qu'il m'en ait jamais donné.
« Je suis déjà de l'autre côté, Bauti, je ne peux pas te donner de réponse. Tu dois la trouver toi-même, et de toute façon, mon cher, nous connaissons déjà toutes les réponses. Tout l'attrait de cette mascarade dans laquelle

nous sommes pris, c'est cette prétention de ne rien savoir, de nous croire innocents. »
Soudain, le vieil homme et son chien s'arrêtèrent en plein milieu de la rue, et le feu passa au vert. J'étais immobilisée, et les voitures derrière moi klaxonnaient à tout va. J'ai souri au vieil homme à travers le pare-brise. J'ai ouvert la portière et je suis sortie de la voiture. Les passants se sont arrêtés pour nous regarder. Les autres conducteurs m'insultaient et me criaient dessus.
J'ai pris le petit chien dans mes bras, un croisé brun au museau court, qui remuait joyeusement la queue. J'ai aidé le vieil homme à traverser ; son regard était perdu, peut-être sénile, comme s'il s'était arrêté non pas à un passage piéton, mais sur une jetée surplombant la mer. Je l'ai pris par le bras et l'ai conduit sur le trottoir, laissant le chien à ses pieds. Je suis retourné à la voiture en faisant un doigt d'honneur aux imbéciles qui me huaient. Le feu était repassé au rouge, alors pendant que nous attendions, mon vieil homme m'a regardé, a allumé une autre cigarette et n'a rien dit. C'était mon dernier acte de bonté, je crois. Et j'aurais fondu en larmes si je n'avais pas dû passer la première et repartir au milieu d'une rue remplie de morts qui me fixaient du regard.

8

L'incident survenu à la clinique avait déjà suivi les phases habituelles des processus sociopolitiques. D'abord, l'atrocité des événements ; puis leur banalisation par la manipulation des médias qui les ont rapportés ; ensuite, la distorsion des interprétations officielles ; et enfin, l'instrumentalisation de ces interprétations par l'opposition. Finalement, l'oubli s'est installé, qui, telle une cicatrice, s'est lentement mais sûrement étendu sur chacune des atteintes portées à la dignité constitutionnelle.
Ce n'était pas tant l'ignominie des valeurs humaines perverties, comme le disait mon père dans l'un de ses articles – le plus controversé – où il dévoilait son regard le plus pénétrant, critique et indépendant, autant qu'il

le pouvait, bien sûr. Car, comme je l'ai déjà dit, nous autres Beltrames sommes des survivalistes, ni charognards ni prédateurs ; nous nous contentons de ramasser la paille dans l'œil d'autrui et de l'empiler avec nos illustres becs de corbeau dans notre bibliothèque, dans une section dédiée à l'étude de l'humanité. Et au fil des ans, des nids serrés se sont formés sur les étagères, impossibles à démanteler sans risquer de les détruire, car les iniquités ne peuvent être disséquées pour être étudiées au microscope ; elles n'acceptent que l'obscurité éternelle de la solitude ou la combustion de leurs cœurs de paille.

Ce n'était pas tant la perversion de la morale, quelle qu'elle soit, mais plutôt la perturbation de l'imperturbabilité des institutions, que le gouvernement – comme tout gouvernement faible, soutenu par la force et obstiné à perpétuer à tout prix des illusions sociopolitiques – ne pouvait tolérer dans la société qu'il dirigeait. Les atrocités commises à la clinique ont été présentées comme des exagérations par les médias d'opposition, soutenus par des puissances étrangères, afin d'intimider et de saper le caractère national. Ridicules ou non, ces contradictions atteignent leur objectif en semant la confusion chez leur public cible, notamment l'opinion publique. Nous autres Argentins sommes passés maîtres dans l'art du détournement de fonds, et nous n'avons pas tiré les leçons de l'histoire du monde, car nous apprenons peu de ce que nous lisons, et encore moins de ce que nous entendons, mais de l'expérience du terrain. Voilà pourquoi nous aimons tant le football : cette asynchronie du temps, cette construction illusoire du vrai et du faux sur le terrain, chaque action une stratégie inventée par des soldats évoluant dans leur propre monde, complices et victimes de leurs coéquipiers, exilés de la raison, succombant à la marche passionnée après un ballon qui est comme un monde qui s’échappe, à la fois bouclier et arme, peut-être le boulet de canon qui transpercera le cœur obscur de l’ennemi. Il y a plus d’hypocrisie et d’intelligence dans un match de football que dans une bataille.

Après les discours, les explications et les interprétations, l'enquête et le procès qui s'ensuivit n'aboutirent à rien. J'ai déjà évoqué le parcours du docteur Saravia. Quant à sa famille, rien ne changea : le général, indemne, le visage toujours aussi menaçant, veillait sur ses trois autres fils, eux aussi militaires, dont il était censé protéger la carrière.

Cela s'est passé il y a des années, et les Krakovsky sont restés un symbole de l'opposition sociale plutôt que politique, recourant à la violence pour renverser ce qu'ils appelaient le pouvoir tout-puissant de l'époque, qui se perpétuait au palais présidentiel. Leur lutte a connu des hauts et des bas, certes, mais aussi une persévérance farouche et déterminée. Pour le gouvernement, ils ont commencé à être perçus comme des extrémistes de gauche bénéficiant du soutien – et c'était indéniablement le cas – de la Russie et des pays socialistes. Ainsi, la résistance, née de la contrebande dans un quartier puis dans une ville, s'est étendue à tout le pays, tissant des liens à l'image de ce qui s'était produit à l'intérieur des terres, avec Dávila à Salta, par exemple, ou la famille Ponce à Formose. Ce réseau, invisible pour beaucoup, était pourtant si solide qu'il formait des chaînes semblables à celles utilisées en métallurgie, capables, entre les mains d'un homme, de façonner une roue comme une arme. Peut-être le général Saravia se disait-il, en réfléchissant aux vestiges des vicissitudes juives qui le tourmentaient tant et auxquels il ne pouvait jamais échapper complètement, que dans l'étincelle primordiale, la première découverte humaine, l'autodestruction est déjà tapie.

Dix ans plus tard, tout au plus, alors que j'étais seul dans la maison de mon père, mon vieux sous terre, dans un tombeau du cimetière de la Recoleta, son corps ravagé par le cancer et depuis lors cerné par des bataillons d'asticots ; assis à son bureau, j'écrivais à la machine sur les coups d'État, sur la nature des forces armées, sur l'essence même de la Constitution nationale, l'étudiant comme s'il s'agissait de la Bible, et qui était, comme la Bible, une infinité de copies de copies, des photochromes à n'en plus finir donnant l'illusion de la nouveauté tandis que nous conservions notre naïveté délibérée et nécessaire. Et nous, qui nous prétendons intellectuels, avons succombé à la folie d'explorer un nid de guêpes.

Un dimanche après-midi, j'entendis à la radio, interrompant la symphonie de Mahler (la complainte de Faust sur son impuissance et son iniquité, brutalement interrompue par les flammes), la nouvelle du crash d'un Hercules dans l'Atlantique Sud. Assis bien droit dans le vieux fauteuil à bascule où, comme mon père, j'écoutais de la musique, les pieds posés sur le bureau, indifférent aux regards, méfiant des erreurs d'autrui, je montai le volume pour compenser la modulation atroce du présentateur. Un Hercules s'était abîmé dans l'océan une heure après son décollage des îles

Malouines. Son plan de vol prévoyait une escale à Ezeiza, sur un aérodrome encore rudimentaire mais généralement utilisé sans incident pour transporter du matériel et du personnel militaire vers les bases de Malouine orientale. Les *habitants des Malouines* étaient simplement des hommes et des femmes qui aspiraient à la tranquillité, et le ravitaillement militaire argentin perturbait cette paix, ce qui ne fit qu'exacerber la colère du gouvernement britannique. Entre ces deux dilemmes, les *habitants des îles Malouines* vivaient entre le malheur et la menace d'une guerre imminente. Je le souligne car c'est un point essentiel. La souveraineté argentine allait de soi pour quiconque souhaitait l'exercer, et non selon des déclarations officielles ou des décisions internationales. Les Britanniques, en revanche, détenaient le droit de conquête qui leur avait valu une si mauvaise réputation, que leurs raisons fussent valables ou non ; c'était la réalité. Le gouvernement argentin avait ses avant-postes militaires, comme en Antarctique, mais pas de population argentine à part entière ; du moins, c'est ainsi que l'on considérait les choses à l'époque. Nous autres, qui vivions à des milliers de kilomètres de là, sur le continent, avons appris tout autre chose : l’ usurpation étrangère d’un lieu niché presque au bout du monde, pratiquement au milieu de l’océan, pour ainsi dire, enveloppé d’un brouillard qui recouvrait des terres arides à la végétation froide et étrange, des côtes battues par la mer et grouillantes de rongeurs qui, du haut de leurs terriers, observaient attentivement le va-et-vient des navires qui s’échouaient souvent et des avions qui survolaient la zone et qui, parfois aussi, s’écrasaient, on ne sait pourquoi. Les canons se dissimulaient aisément parmi les grands chardons, et les fusils ressemblaient à des squelettes abandonnés dans la plaine.

L'avion se trouvait à proximité des Malouines orientales, livrant des vivres aux soldats qui, selon le règlement, étaient relevés tous les six mois. En réalité, il s'agissait toujours des mêmes hommes : des solitaires qui alimentaient le ressentiment semé sur le continent. Un vol de routine, disaient-ils, tous les quelques mois et sans date fixe. Le rapport officiel n'apportait aucune certitude, si ce n'est que l'avion s'était écrasé à plus de mille kilomètres au nord des îles, au niveau du 40e parallèle.

J'étais en route pour Londres.

Les premiers récits officiels s'attachaient à blâmer les Britanniques. La destruction d'un avion constituait un événement international d'une telle

gravité qu'il justifiait une guerre. Le gouvernement y voyait une occasion en or de contrer les allégations de corruption et la résistance croissante de l'opposition, qui inaugurait une nouvelle ère de démocratie quelque peu instable. Si la junte militaire faisait preuve de patriotisme face à cet affront à la souveraineté nationale, le soutien populaire lui serait indéfectible.
Les déclarations officielles et les réunions diplomatiques se succédaient, mais Londres gardait un silence discret, contrastant avec le discours militaire enflammé de Buenos Aires. Des articles emplis d'insultes belliqueuses alternaient avec ceux qui appelaient à la prudence et à l'enquête, et s'en prenaient violemment à ceux qui les qualifiaient d'opportunistes. La discrétion n'a jamais été une vertu lorsque les passions s'enflamment, surtout lorsqu'elles sont attisées par des intérêts qui préfèrent rester dans l'ombre.
J'ai continué à travailler à *La Prensa* , mais je commençais à me sentir mal à l'aise face aux exigences de la direction : écrire sur ceci ou cela, et puis la liste des sujets à développer. On me traitait comme un étudiant en journalisme, voire un stagiaire inexpérimenté. J'étais le fils de Castel Beltrame, bon sang ! L'intellectuel, l'économiste politique, l'avocat prestigieux, l'écrivain renommé. Un jour, une de ces nombreuses secrétaires efféminées et indiscrètes qui pullulent dans les rédactions comme des rats ou des mouches aux grandes oreilles, a déversé une pile de papiers sur mon bureau, à côté de la machine à écrire.
« Mais qu’est-ce que tu fabriques ? » lui ai-je lancé, lorsque son chargement a bloqué le chariot de la machine. « Dégage d’ici ! »
Il me connaissait déjà et me sourit d'un air condescendant. Il était manifestement à la solde du chef. Je parcourus quelques lignes. Le texte parlait du crash d'avion. Je laissai tomber ce que je faisais et me mis à lire. C'était toute une liste d'idées préconçues que je devais compiler pour le supplément spécial du dimanche suivant. Bon, c'était mieux que de me contenter des infos de base. Mais ces missions à accomplir, j'en avais marre. Bof, me dis-je. C'était mon état d'esprit pendant les jours et les semaines qui suivirent le crash de l'Hercules.
Je me mis à philosopher poétiquement, suivant un conseil du vieil homme : me détendre et préparer le terrain pour y semer les graines de la création. « Hercule », me dis-je, me penchant en arrière dans mon fauteuil, allumant une cigarette, les pieds sur le bureau, le regard fixé sur le plafond de l'

immeuble *La Prensa* , au huitième étage, au-dessus de l'Avenida de Mayo. J'imaginais les eaux froides de l'Atlantique Sud et le légendaire Hercule, géant mythologique, les eaux lui arrivant aux cuisses, progressant lentement vers le nord-est. Le torse nu et velu, les cheveux longs et la barbe épaisse, le visage marqué par la fatigue, ses bras luttaient contre le vol des Furies qui s'étaient abattues sur lui sous forme de mouches métalliques, lui infligeant des piqûres agaçantes qui lui causaient plus d'irritation que de douleur. Et c'est ce que le géant ne pouvait supporter : l'incertitude de quelque chose d'aussi petit qu'on ne peut écraser avec certitude, car cela lui échappe des doigts. Soudain, il succombe. Ses jambes flanchent et il ne comprend pas ce qui lui arrive. Lui, toujours si fort, si invincible, ses muscles se relâchent et le lâchent ; il tombe à genoux dans l'océan. L'eau lui arrive aux épaules, et pourtant il continue de se débattre contre les Furies métalliques qui le piquent de loin, si nombreuses qu'elles forment des escadrons autour de sa tête. Hercule ne pense plus qu'à la femme qui l'attend au loin, tissant et détissant des hypothèses sur la vie et la mort. Il ne la reverra jamais. Hercule plonge la tête dans l'eau, et le chant des sirènes qui l'avait jadis enivré revient dans la bouche des Moires.

Je n'étais pas prêt à renier mon art. Si je manquais du lyrisme shakespearien, j'aspirais aux réflexions orwelliennes et sublimes qui bouleversaient la littérature contemporaine. Trop demander, même cela, je ne le nierai pas. Mais une échelle à cinq marches ne permet pas de monter plus haut une fois la cinquième marche atteinte, tandis que sur d'autres, qui sait jusqu'où notre ambition nous mènera ?

J'ai reposé la notice du kit de maquette et me suis mis à fouiller dans les vieux journaux, certains datant de quelques semaines seulement, quelques mois tout au plus. Le nom de Nelson Morales, le père d'Agustín, avait été désavoué par la presse pro-gouvernementale, qui le qualifiait d'intellectuel de gauche ; la raison : son adhésion à la théologie augustinienne, un socialisme non pas athée, mais néanmoins lié aux doctrines des catéchismes des quartiers pauvres et des sociétés de secours mutuel. C'est alors que son beau-frère, Ariel Krakovsky, décida de sortir de sa coquille, qu'il s'était construite pour se protéger des attaques de la presse et du gouvernement. La mort de son neveu ne semblait pas lui suffire, ou du moins devait-il penser que la mémoire du garçon ne devait pas être

profanée par les dérives d'une quelconque idéologie. Mais lorsque l'on s'en prit au travail de son beau-frère, qu'il admirait – celui-là même qui avait été son camarade d'université avant d'épouser sa sœur –, il sortit de l'ombre et publia une brochure incontestablement accusatrice et doublement révélatrice. Tout en exposant les crimes du docteur Saravia, il le soumettait simultanément à la terreur du régime. Il nommait les responsables , répétant ce que son beau-frère et presque tous les intellectuels, même les plus occasionnels, savaient depuis longtemps, peut-être depuis les années 1930, lorsque les militaires s'étaient emparés du pouvoir avec une légitimité quasi constitutionnelle. Mais même avant cela, ils avaient déjà renversé leurs rivaux, Yrigoyen et d'autres. Les façades idéologiques étaient d'une précision et d'une efficacité terrifiantes, à tel point qu'il était impossible de discerner quel masque était tombé à chaque révolution. L'homonyme polonais savoura ses longs mois de gloire. Les Krakovsky le protégèrent même lorsque l'homme, désormais plus fort et plus robuste, ne ressemblait plus à un adolescent apeuré, mais à un homme sûr de lui qui se contemplait dans le miroir en pied et méditait sur la croissance de ses membres autant que sur l'évolution de ses idées et de ses convictions. Artemio Krakovsky, le député en campagne pour le Sénat, le convoqua, mais Ariel exerçait déjà une influence bien plus grande que la sienne. Ils se rencontrèrent au cabinet de l'avocat, où il continuait de défendre des causes perdues, car il se battait contre un État trop puissant pour son influence. Nombreux étaient ceux qui, conscients de leur destin tragique, venaient le consulter, même ceux qui avaient commis une fraude fiscale ou étaient poursuivis pour des crimes anarchistes. Les descendants d'Italiens remplissaient son bureau de sept heures du matin à dix heures du soir, parmi lesquels des Polonais, bien sûr, et des Russes aux origines incertaines – russes ou originaires d'une autre petite nation absorbée par l'Union soviétique. Le bureau se trouvait dans le quartier de Montserrat, dans un immeuble d'allure presque coloniale dont les fenêtres donnaient sur un trottoir pavé étroit, aux vitres brisées d'innombrables attentats. Pourtant, personne au gouvernement ne lui accordait d'importance. Artemio Krakovsky était un bureaucrate pointilleux, passionné de droit ; contrairement à tant d'autres, il ne portait pas d'arme et savait manier tout sauf les mots, souvent incompréhensibles tant pour la plupart que pour la

famille, en raison de leur complexité académique et de l'accent polonais dont elle se vantait.
Il le fit asseoir dans le fauteuil ancien, comme tous les autres meubles, un après-midi de sept heures, alors qu'il commençait déjà à faire sombre et que le ciel couvert de l'hiver de Buenos Aires était une masse collante d'humidité d'où filaient des gouttes de fine pluie par la fenêtre.
« Dois-je conclure, docteur ? » demanda la secrétaire, une femme d'une cinquantaine d'années, mince, encore jolie, peut-être la maîtresse du député.
-Fais ce que tu veux, Mirta.
Habituée aux accès de colère de son patron, Mirta considéra cette réaction presque comme un compliment, comparée aux autres fois. Elle préférait le silence qui l'entourait lorsqu'il travaillait, transcrivant ses manuscrits, corrigeant son emploi du temps du mieux qu'elle pouvait, car il le modifiait et le changeait à sa guise. Parfois, sans prévenir, il partait en trombe pour le Congrès, laissant derrière lui une foule de personnes qui revenaient sans cesse, jusqu'au jour où elles disparurent sans que personne ne s'en étonne.
— Rentre chez toi, Mirta. Je n'ai pas besoin de toi ce soir.
— Très bien, docteur. Et que dois-je dire aux personnes qui attendent ? Il y en a une dizaine…
Dis-leur d'aller se faire voir, Mirta. Qu'est-ce que ça peut me faire !
Le médecin parla sans quitter des yeux le dossier posé sur son bureau ni lâcher sa cigarette. La secrétaire quitta le bureau en refermant doucement la porte, et les protestations se turent soudain.
« Tu te rends compte, mon ami ? » dit-il à Ariel, assis à son bureau, près de la fenêtre où soufflait une brise fraîche et mélancolique. « Tu t’attends à ce que je règle tous tes problèmes ? Tu m’as même demandé de jouer les entremetteurs… »
Un sourire adoucit son visage, recouvert d'une peau épaisse qui, jadis, était rouge et lisse, mais qui portait désormais une barbe rêche et grisonnante, marquée par la variole. Ses lunettes, posées sur son nez, lui donnaient, chaque fois qu'il levait les yeux, un reflet qui dérangeait son interlocuteur, comme une sorte de distraction par laquelle il semblait le désarmer.
« Pourquoi m’avez-vous convoqué, docteur ? » demanda Ariel.
-Écoute, mon pote. On sait tous les deux comment ça se passe, et on fait la même chose.

« Je ne crois pas, docteur. Vous briguez un siège au Sénat. »
-Et toi, tu es l'un d'entre nous au cimetière.
-Je m'en tire.
-Et grâce à qui ?
Ariel haussa les épaules.
Ne levez pas les yeux au ciel, car Dieu est si haut placé qu'il ne s'aperçoit même pas quand il nous écrase. Ne faisons pas les durs, car il y a des adversaires bien plus redoutables ici, mon ami.
C’est ainsi qu’il devint le protégé du futur sénateur. Le docteur Krakovsky avait désormais un objectif concret à atteindre, et sa rhétorique était alimentée par des éléments combatifs qu’il avait auparavant rejetés, les jugeant soit prudes, soit lâches – il devait bien l’admettre. Il se laissa influencer par les Krakovsky des bas-fonds, qui savaient tirer profit de la drogue et des bordels, mais il n’avait pas d’autre choix s’il voulait entrer au Sénat. Sans lui et ses acolytes, le pouvoir de la droite étendrait son emprise sans entrave. Mais était-il vraiment aussi désintéressé que je le décris ? Non, l’argent l’intéressait aussi. Une vie confortable devrait lui suffire à son âge, et s’il travaillait avec tant d’acharnement et d’amertume, c’est parce qu’il aimait son métier. De l’argent pour quoi faire ? Pour acheter le siège au Sénat, bien sûr. Les Krakovsky entraient dans la salle d’attente, faisaient semblant d’attendre, et attendaient – une ou cinq heures – comme n’importe qui d’autre. Il valait la peine d'être dans cette pièce coloniale aux hauts plafonds, avec la liasse de billets en poche ou les documents douaniers nécessaires. Mirta savait à qui appartenaient tous ceux qui attendaient, assis dans des fauteuils ou adossés aux murs. Parfois, un cri d'enfant brisait le silence des toux et des murmures, et la mère expliquait à la secrétaire qu'elle n'avait personne à qui confier son enfant, le serrant impatiemment contre elle. Mirta fermait les yeux, offrant même parfois un café ou un thé aux plus patients.
Les Krakovsky préféraient de loin le cabinet du docteur à ses interventions au Congrès, dont le fonctionnement était sporadique. Mais lorsqu'ils triompheraient, la démocratie se chargerait du sénateur. « L'anarchie est un sentiment contradictoire », me disais-je souvent en lisant les pamphlets d'Ariel. La théodicée augustinienne était devenue un germe de vengeance, se développant lentement sous le couvert de la justice et de l'ordre institutionnel.

La *vendetta* refit surface, ce mot que le Polonais avait conseillé à Germán d'employer pour combattre l' *autre* et le tenir à distance. Et l'autre peut être n'importe qui, après tout, ou tous ensemble.

9

L'enquête sur le crash de l'Hercules était menée par l'État. Les retards ont longtemps caractérisé l'affaire. L'hypothèse d'une attaque anglaise s'est estompée, et l'on s'est orienté vers une erreur technique ou humaine. L'épave de l'appareil a été retrouvée éparpillée sur plusieurs kilomètres au fond de la mer, en d'innombrables morceaux de toutes tailles et dans un état très précaire. De nombreux éléments n'ont pas pu être récupérés, notamment la « boîte noire » où étaient censés avoir été enregistrés les échanges entre les pilotes et les données du tableau de bord.
Les efforts diplomatiques apaisèrent la ferveur patriotique initiale ; personne n’envisageait une guerre contre le Royaume-Uni. Le gouvernement britannique envoya donc des professionnels et du matériel d’exploration sous-marine dont nous étions dépourvus. Des fragments furent récupérés, mais aucune dépouille humaine – impossible, bien sûr, après tant d’années. Le délai avait atteint son but, disaient certains, et Ariel n’était pas le premier à le souligner. De fait, il ne prit pas la parole et ne fit aucune apparition dans la presse. Le gouvernement attribua son absence à une désertion lors de la bataille qu’il menait à leurs côtés, et l’opposition garda un silence inquiétant. On suggéra que l’armée l’avait fait disparaître. Sous la protection des Krakovsky, cette dernière hypothèse me paraissait étrange. Si l’armée n’était pas précisément réputée pour la subtilité de ses méthodes, il était incongru que cela coïncide avec le bombardement de l’avion.
Je suis allée interviewer Artemio Krakovsky, espérant au moins obtenir quelques indices sur l'endroit où se trouvait Ariel. Il m'a reçue dans son studio après que j'aie dû me frayer un chemin à travers les files de

personnes qui attendaient toujours les miettes de ses faveurs. La secrétaire nous a servi du café. Je n'avais ni photographe ni enregistreur avec moi ; d'habitude, je me souvenais des conversations avec une telle précision que certains m'accusaient même de les inventer.

-La disparition du chef spirituel de la campagne est inquiétante, docteur.

— Et ce qui vous inquiète, son silence ou sa disparition ?

« Si ce n'était que le silence, cela ne vous préoccuperait pas du tout. Après tout, l'oncle d'Agustín est votre protégé. S'il a abandonné, je ne serais pas surpris ; le combat est trop lourd pour beaucoup, plus forts que lui. La disparition, disons, est plus grave ; s'il a été tué, il est étrange que vous n'ayez pas protesté, étant donné tout ce que vous avez tiré de lui, au point que sa tragédie a mobilisé les foules. Agustín Morales n'obtiendra pas justice. »

L'avocat a ri de bon cœur.

« Tu devrais faire de la politique, mon ami. Mais bon, en tant que journaliste, on peut mentir sciemment et sans avoir à rendre de comptes, du moins pas trop. Changer de journal résout le problème. »

J'ai attendu une réponse. Il s'est rinstallé dans son fauteuil derrière le bureau.

« Je ne sais rien, Beltrame, de l'endroit où se trouve notre ami. Notez cela, au lieu d'inventer des choses. »

Le doute semé s'est avéré plus efficace, le député le savait. Son parti avait obtenu ce qu'il fallait pour provoquer des élections l'année suivante, et l'avocat avait la garantie de conserver son siège au Sénat.

J'ai quitté le studio et suis retourné à la rédaction. Un après-midi d'hiver sur l'Avenida de Mayo, des murs humides semblaient ruisseler de larmes de malaise et de lassitude. Je me sentais bloqué, non par manque d'inspiration créative, mais par l'absence de sens à ma vie. Seul dans un grand appartement où l'ombre de mon père planait partout, sa voix m'enseignant l'histoire, sa toux rauque rythmée par la fumée de sa cigarette lorsqu'il me parlait de littérature ou me lisait un passage d'un de ses romans de Conrad préférés. La mer inondait l'appartement, les vagues et leur absurdité luttant contre les hommes jusqu'à les exterminer un à un. L'après-midi s'éteignait dans les bureaux. Les machines à écrire se turent peu à peu à mesure que les hommes partaient, et le bruit de l'ascenseur emporta les voix et les ombres humaines. La pénombre de la nuit pénétra

par la fenêtre, luttant contre la blancheur des plafonniers, figeant l'air jusqu'à le figer en une statue assise, les pieds sur le bureau. La fumée de ma cigarette était la seule chose vivante dans cette nuit qui approchait, ponctuée de klaxons lointains venant du bout de la rue comme des fantômes.

La voix de mon père me manquait. J'ai allumé la radio. Une sonate de Beethoven, peut-être, ou la *Sonate au clair de lune* que j'entendais jouer du bout des doigts de tante Aurore quand j'étais enfant. Si accablé de chagrin, je me suis réfugié dans le quartier des frères Libertella. Là, j'avais l'impression que mon identité était dissimulée, que j'agissais comme un autre, que je faisais ressurgir en moi des contradictions qui me faisaient me sentir différent. Mépriserais-je peut-être mon essence, ma famille, mon héritage ? J'avais besoin de ce contraste pour me comprendre, pour m'accepter. L' *image du « corbeau illustre »* était une idée d'Álvaro Libertella, mais c'est Germán qui, le premier, m'avait perçu ainsi.

Ce soir-là, j'ai décidé de retourner dans le quartier de Villa Luro.

J'ai pris le train, comme à l'époque. C'était un jour de semaine, je crois un mercredi, début août. Il faisait froid, humide et pluvieux, contrairement à juillet, où le froid s'accompagne généralement de soleil et de sécheresse, ou de brume sans pluie. Le ciel couvert au-dessus des voies reflétait ma tristesse adolescente, mais à présent, la crasse dégoulinait des parois intérieures du wagon, et l'odeur d'urine s'intensifiait jusqu'à s'imprégner dans ma mémoire comme une colle.

Dès que je suis descendu à la gare, j'ai aperçu la cour arrière du magasin de matelas. J'ai emprunté la passerelle piétonne qui enjambait les voies, puis traversé le chemin herbeux si souvent foulé par les habitants de cette rue sans issue. Au coin de la rue, la porte était ouverte et j'entendais le vrombissement des locomotives.

Je suis entré sans frapper ; le comptoir était prématurément vieilli, il y avait une odeur de colle et de cuir, et une odeur d’urine provenant des matelas. Je me suis bouché le nez un instant, dans l’obscurité complète de la pièce.

« Que faites-vous ici ? » demanda une voix depuis l'entrée de l'atelier. Ni un avertissement, ni un accueil, juste une salutation de routine.

« Álvaro, mon cher vieil ami. Tu m'as manqué », ai-je dit.

Nous ne nous sommes pas vraiment enlacés. Álvaro portait un tablier en cuir, et il transpirait de son corps poilu sous sa chemise.
Il m'a conduit au fond. Un vieil homme enfonçait des punaises dans un morceau de carton. Álvaro a dit :
-Papa, Bautista est venu.
Je n'ai pas reconnu Leopoldo Libertella dans ce vieil homme qui levait son regard aveugle.
Il a perdu la vue il y a un an ; il était malade depuis quelque temps. L'odeur de colle, vous savez ?
Oui, des années et des années, les yeux rivés sur les surfaces où il étalait la pâte à la spatule, sans savoir de quoi elle était faite. Je suis allée le saluer ; il a souri en reconnaissant ma voix. Je lui ai serré la main et lui ai pincé les doigts noueux.
-Et votre mère ?
Elle est morte il y a cinq ans. Tant mieux pour elle et pour tout le monde, elle était folle, démente, enfin bref.
Nous nous sommes installés dans la cuisine pour boire du maté. En silence, j'observais son corps, musclé à force de porter des matelas pendant toutes ces années.
« Tu ne t'es pas marié ? » lui ai-je demandé.
« Que voulez-vous dire ? » demanda-t-il en riant.
« Au moins pour réchauffer le lit », lui ai-je dit.
— C'est aussi à ça que servent les chiens. Quant aux prostituées, elles traînent par ici tous les soirs, comme des chats. De temps en temps, il y en a une qui entre.
Nous avions retrouvé confiance, surtout maintenant que nous étions adultes. Enfants, nous rivalisions pour le leadership de notre trio – les jumeaux et moi. Il n'y avait jamais de chef incontesté ; chacun prenait le relais. Mais maintenant que Germán n'était plus là, cette compétition semblait superflue.
-Et toi, mec ?
J'ai haussé les épaules.
« Quand les bouches parlent, l'amour disparaît », ai-je répondu.
Elle a claqué la nappe cirée sur la table comme pour affirmer que la bouilloire avait failli se renverser. Elle s'est levée et m'a tapoté le visage.

— Tu m’as manqué aussi, Bautista. Je te lisais, tu sais ? Et je me souviens de nos conversations, et de cette dispute, tu te souviens ?
— Bien sûr que je me souviens. Tu veux parler de politique maintenant ?
— Après ce qui s'est passé ? Il n'y a plus de politique, seulement une idéologie. On peut la servir sans être un salaud.
— Et toi, que fais-tu ?
J’ai préparé mon pote, j’ai siroté ma bombilla en le regardant taper du doigt sur la table au rythme d’une marche socialiste.
— Peu importe, Bautista. Bien sûr, tu comprendrais si je te le disais, mais je ne te fais pas confiance, ma chère.
-Tu es toujours le même, Álvaro.
« Regarde », dit-il en me prenant par le bras et en me conduisant vers la fenêtre. L’avenue était éclairée par des lampes à vapeur de mercure et par le trafic dense des personnes rentrant en province. Il désigna l’îlot où se trouvait la clinique. On était en train d’en démolir une partie pour y construire un supermarché.
À votre place, je serais parti depuis longtemps. C'est vraiment triste à voir.
« On s'en est nourris, Bautista. Ce souvenir a un goût très amer, mais c'est ce qui nous a permis de tenir le coup. »
- Toi ou tes parents ?
-Tu as raison. Moi, chérie.
Je lui ai serré le bras, partagée entre la peur et la colère.
-Tu vas te faire du mal si tu continues avec cette idée.
Il a éclaté de rire.
« Mais quel meilleur mobile que de la vieille charogne, Bautista ? La vengeance est un sentiment plus fort que la mort, mon cher. »
-Je crois qu'ils vous ont déjà devancé.
Il fronça les sourcils et demanda :
-Vous parlez du Polonais ?
Alors toutes les théories se sont éclaircies. C'était une révélation qui était juste sous mes yeux, mais je refusais de la voir.
-En fait, je parlais de l'oncle d'Agustín Morales.
« Peu importe de quel Krakovsky vous parlez, vous ne les avez pas vus ces dernières années, mais ils étaient devenus très proches, à tel point qu'ils ont vécu ensemble dans la même bicoque polonaise pendant un certain temps. Ils se ressemblaient tellement que les gens les confondaient, car ils

partageaient leurs vêtements et même leur coupe de cheveux, et leurs barbes blondes avaient la même disposition de poils gris. »

— Mais l’autre a disparu…

Álvaro se rassit. Il prépara deux matés frais et me regarda de nouveau.

« Je me doutais bien que c'était pour ça que tu étais venu. Je ne te fais pas confiance, Bautista. Je t'aime beaucoup, tu le sais, j'admire ton intelligence et je respecte même tes opinions. Tu as une perspicacité, mon cher, que tout le monde envierait. Une imagination hors du commun. Tes articles sont peut-être truffés d'erreurs, mais ils ne sont pas poétiques. »

-Et alors ?

« La poésie est dangereuse, ma chère. On peut tuer des gens avec une machine à écrire, ou comme nous, avec des bombes artisanales. »

J'ai senti une boule se former dans ma gorge. Je n'avais encore tué personne. Et lui ?

On cousait des matelas et on fabriquait des bombes dans l'atelier.

Je n'obtiendrais rien de plus d'Álvaro. Je lui dis au revoir en lui serrant la main après avoir accepté un dernier maté. La lumière de la cuisine éclairait l'ombre et la chanson sicilienne lointaine dont le vieil homme se souvenait maintenant, un air de son enfance.

« *Dors, bébé, dors* … », disait la chanson. Le vieux Leopoldo devait imaginer Germán — lequel des deux ? — dans son berceau aux barreaux de fer parallèles.

J'ai longé la Rivadavia en direction de Liniers. Je suis passé devant l'ancienne clinique, désormais en partie un marché où l'on vendait des légumes, de la viande et des produits d'épicerie. Des caisses étaient empilées près de la porte ; les gens regardaient, s'attardaient ou posaient des questions, et une odeur de viande flottait dans l'air. J'ai pensé aux pièces où l'on avait conservé des corps, aux caisses réfrigérées envoyées à la Villa Devoto, puis aux hangars de Morón. Ce n'était qu'un fil parmi tant d'autres dans l'immense toile d'araignée qui enchevêtrait les villes et les villages. Tuer une araignée ou même nettoyer une pièce n'était rien de plus qu'un jeu d'enfant.

L'atelier du Polonais à Liniers avait lui aussi disparu, mais pas son immeuble. Les volets métalliques étaient clos, la façade s'écaillait, le trottoir jonché de papiers et d'ordures, où des sans-abri dormaient la nuit,

tandis que beaucoup d'autres faisaient la queue aux arrêts de bus. On m'avait dit qu'il vivait toujours à l'arrière, alors je suis entré dans le long couloir, entre de hauts murs fissurés où la végétation poussait entre les briques apparentes. La porte métallique rouillée était munie de barreaux à travers lesquels je pouvais apercevoir l'endroit où vivait le Polonais : une cuisine, un salon avec une table à manger et une chambre.
J'ai claqué des mains. J'ai entendu l'aboiement d'un petit chien, aigu mais fatigué. Je l'ai vu boiter dans le couloir vers la porte, en remuant la queue.
« Qui est-ce ? » demanda un homme dans l'obscurité. Une lumière s'alluma, illuminant la nuit qui, prostrée, nourrissait les cafards des lieux.
- M. Krakovsky, je suis Bautista Beltrame, un ami d'Álvaro et Germán.
Il apparut par la porte de la cuisine, qui était restée fermée. Petit, voûté et âgé, son regard me scruta avec suspicion sous ses sourcils broussailleux.
« Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, Pole, si vous me permettez de vous appeler ainsi. Cela fait bien des années que nous ne nous sommes pas vus, depuis l'enfance des jumeaux et moi. »
Il hocha la tête.
« Je me souviens, je me souviens », dit-il en tapotant sa tempe de l'index plus que nécessaire, comme pour se poignarder avec ce souvenir ou tenter de le détruire, je ne sais pas. « Que veux-tu ? »
Eh bien, je ne savais pas quoi répondre. C'est vrai que je cherchais quelque chose, mais je ne savais même pas exactement quoi, et de plus, la question abrupte m'a pris au dépourvu.
Je flânais dans le vieux quartier polonais quand l'idée m'est venue d'aller lui rendre visite. J'en garde de tendres souvenirs…
-Oh oui?
J'avais envie de rire de nos contrastes : son austérité sèche et mon onctuosité hypocrite.
-Eh bien, je ne vous dérangerai plus, peut-être une autre fois. Ce fut un plaisir de vous rencontrer…
J'étais déjà en train de me retourner quand j'ai entendu la porte grincer, puis le chien a commencé à renifler mes chaussures.
« Il t'aime bien », dit le Polonais. « Sinon, il t'aurait déjà mordu. »
J'avais quelques doutes quant à cette affirmation ; les crocs du chien, s'il les avait encore, ne pouvaient pas être très dangereux.

Le Polonais me fit signe d'entrer. Dans son austérité sèche, il ressemblait à un chien.
Nous avons traversé la cuisine plongée dans l'obscurité. J'ai aperçu un plan de travail en Formica, un grille-pain portable sur la cuisinière un peu vieillotte, un placard sans porte et le bourdonnement des mouches, dérangées par notre présence. Une odeur âcre et forte émanait du coin.
Dans ce qui avait été la salle à manger, il m'a apporté une chaise au haut dossier mais aux pieds fragiles. Il n'y avait pas d'autre chaise. Il s'y est assis, un coude posé sur la table recouverte d'une nappe en dentelle déchirée et d'un vase vide – autant de vestiges d'une époque révolue.
« Comment allez-vous ? » ai-je demandé pour briser la glace.
-Comment me voyez-vous ?-
La glace persistait.
« Je me demandais ce qu'il adviendrait du Pôle après tout ce qui s'était passé », ai-je réfléchi.
Il se leva, alluma le plafonnier qui, bien que faible, éclairait la petite pièce aux murs à la peinture écaillée, entourée de tableaux témoignant du bon goût du propriétaire. Le lustre de la salle à manger était en bronze patiné, d'une élégance majestueuse. Il prit des journaux dans une armoire et les déposa sur la table.
— Je lis beaucoup, Beltrame. Vous êtes le seul à réfléchir à la réalité du passé.
Devais-je me réjouir ? Était-ce un compliment ? La dualité de son expression m'a mise sur la défensive.
-Merci, je vais essayer.
— Oui, ça se voit, mon garçon. Excuse-moi, mais tu pourrais être mon fils, alors je me permets de t'appeler comme je veux.
-Merci, Polonais.
— Tu n'as pas à me remercier, et moi non plus, mon petit. Toi et ton père, vous êtes deux cerveaux sans cœur.
Je me suis arrêté sur cette phrase. Je ne m'étais jamais arrêté pour écouter une définition aussi limpide et simple.
— Crois-tu, Polonais, que les personnes sentimentales sont meilleures pour le pays ?
— Non, Beltrame, les gens sentimentaux font des ravages, le cœur est traître et nous ne savons pas comment l'arrêter.

« Je vais lui tirer dessus », ai-je dit, et je ne sais pas pourquoi, submergé par cette trahison de ma conscience.
Il rit légèrement. Le chien, sous la table, remuait la queue contre le plancher en bois.
-La tête et le cœur humains sont deux grands menteurs qui œuvrent pour apporter des trésors à leurs royaumes, et ils se font la guerre et n'en restent que ruines brisées.
J'admirais cette analogie à la fois simple et poétique. Je ne lui en ai rien dit, de peur d'en avouer trop. Nous étions tous les deux en pleine bagarre ce soir-là à Liniers.
Elle est allée dans la cuisine. J'ai entendu des casseroles et des poêles qu'on remuait, quelque chose tomber par terre et le chien aboyer.
« Tout va bien ? » ai-je demandé à voix haute.
-Oui, je nourris le tigre.
J'ai ri de sa tentative délicate de démêler l'écheveau qui nous séparait. Il est revenu avec deux verres et une bouteille de vin. Il me l'a tendue pour que je puisse lire l'étiquette. Dans la pénombre, je ne distinguais qu'un vieux rouge, peut-être pas exceptionnel, mais pas mauvais non plus. Il m'a servi, sans même proposer de trinquer.
« Comment s'appelle-t-il ? » demandai-je en caressant le dos du chien qui s'était installé entre mes pieds.
« Je ne sais pas. Je l'ai trouvé un jour à l'arrêt de bus, à moitié mort. Il avait été renversé par une voiture et on l'avait laissé là. Je le croyais mort jusqu'à ce que j'entende un gémissement. Il était environ six heures du matin ; j'ai gardé cette habitude depuis l'époque où j'avais mon atelier, donc il n'y avait pas beaucoup de circulation. En sortant acheter du pain, je l'ai vu – enfin, je l'ai entendu. Je ne me suis pas trop approché, car je ne suis pas de ces idiots qui touchent les plaies des blessés en leur demandant : « Ça fait mal ? » Il n'avait pas de plaies apparentes, mais il semblait avoir des côtes cassées et une patte tordue. Je pouvais soit le laisser mourir là, soit l'emmener chez le vétérinaire pour le faire euthanasier. La deuxième option allait me coûter cher, mais que pouvais-je faire, vous comprenez ? »
J'ai regardé le chien sans nom, vieux et en bonne santé, mais surtout reconnaissant.

« Qu’est-il arrivé à celui qui porte votre nom ? » ai-je demandé sans détour, prêt à entrer une fois pour toutes dans la gueule du loup.
Liniers était là, la nuit, entre les voies.
Le Polonais m'avait parlé de l'importance de comprendre le passé, car c'était la seule façon d'en expliquer l'expression. J'ai pensé à Liniers, le vice-roi dont la fierté ne résidait pas dans sa fonction, et à son exécution pour le bien de la jeune nation. L'histoire argentine est pleine de paradoxes de ce genre, qui n'ont jamais vraiment trouvé d'explication.
— Si vous ne le savez pas, vous êtes journaliste.
La vertu ne réside pas dans le savoir, mais dans le questionnement.
« C'est une expression que ton père utilisait. Tu t'es révélée être une bonne apprentie, ma chère. Je suppose que tu n'as pas perdu de temps à te renseigner. »
« Quelque chose », ai-je dit, « juste pour faire le spectacle. »
C'est une bonne habitude, celle de rire de soi-même et de célébrer avec quelqu'un d'autre autour d'un verre de vin. Nous avons trinqué, cette fois-ci plus détendus. La nuit des trains s'écoulait sur l'horloge murale dont le balancier oscillait au rythme du bruit des trains.
-De quoi vis-tu maintenant, Polonais ?
Il n'était pas si vieux, même s'il en avait l'air, pour être à la retraite.
-Du loyer de l'atelier.
— Mais je l'ai vu fermé.
-Et bien sûr, ce que vendent les locataires n'est pas exposé en vitrine.
-Tu veux dire…
Il leva les bras en signe de résignation.
-Alors, que pouvez-vous faire ?
-Mais ensuite…
Le silence qui suivit était lourd de preuves qui nous faisaient honte à tous les deux. On fait ce qu'on peut, même contre des idées qu'on croyait immuables. C'est ainsi que ce silence pouvait être interprété, s'il avait été nécessaire.
Mon homonyme est venu vivre chez moi après le procès, ou plutôt la mascarade de procès, concernant la clinique. Pendant un temps, il n'a rien fait d'autre que de perpétuer le souvenir de son beau-frère et de sa sœur. Il se rendait chaque jour au cimetière où son neveu était enterré, s'il s'y trouvait encore, car je n'ai jamais cru qu'ils l'enterreraient vraiment.

L'armée n'était pas facilement intimidée par les descentes de la justice civile.
— Et croyez-vous que le corps de Germán a également disparu ?
« Comment le saurais-je ? Vous n'étiez pas là, vous n'avez pas vu le va-et-vient incessant de personnes pendant des semaines, les brancards recouverts, les sacs mortuaires rouges et noirs, les policiers, les avocats, les soldats, les médecins et tous les curieux, parmi lesquels se mêlaient les habituels infiltrés. Qui aurait pu les reconnaître, dites-moi ? Oh, et vous, bien sûr, les journalistes qui changeaient tous les jours, les fourgonnettes et les voitures où vous passiez la nuit à surveiller. Des gens se cachaient parmi les voitures garées, dans les hautes herbes le long des voies, même dans la cour de Libertella, où beaucoup de ceux qui savaient beaucoup de choses ont dû se cacher, et ils ont caché, bien sûr, les objets et les instruments qu'ils utilisaient. Les registres aussi, car tout était consigné, j'imagine. Sinon, comment auriez-vous pu suivre des gens comme les Britanniques, ceux d'Europe de l'Est et les Américains ? Enfin, je préfère ne pas m'étendre sur le sujet. Chaque transaction était méticuleusement enregistrée, avec les noms, les prénoms, les heures, les minutes et le lieu. »
Si bien précisé que cela coïncidait avec la similitude de ce qui est légal, transformant même le marginal en légalité.
Les lois ne sont que cela, n'est-ce pas ? La légalisation des coutumes.
C’est alors que mon homonyme fit exhumer la tombe d’Agustín. Il était naïf, timide, un adolescent refoulé jusqu’à un âge avancé. Même le crime ne l’avait pas encore ouvert les yeux, jusqu’à ce que j’évoque tout cela. Je lui parlais, mais il ne m’écoutait pas, comme si j’étais passé maître dans l’art d’inventer des complots. Mais un jour, alors que nous déjeunions à cette même table, nous entendîmes une explosion dans la rue. Nous sortîmes sur le trottoir pour voir ce qui se passait : une fusillade avait éclaté sur Rivadavia entre trois voitures de patrouille et plusieurs véhicules banalisés. La circulation était complètement bloquée, les gens couraient et criaient. Une voisine, qui nous lançait des regards noirs depuis son emménagement, peut-être troublée par notre ressemblance – qui, je dois l’avouer, s’était accentuée malgré nous –, croisa les bras et dit : « Ce sont les Krakovsky, j’espère qu’ils vont tous les tuer. » Il y avait eu un vol dans un commerce, une descente dans un bordel, une fusillade liée à la drogue – on n'en savait rien, mais ça nous importait peu. Je crois que c'est à ce moment-là que mon

homonyme a compris, de visu, que la tragédie ne venait pas du gouvernement, ni même de sa source principale, mais de tout ce qui nous entourait : les gens ordinaires, les voisins qui nous accueillaient avec méfiance, les passagers du train ou du bus, les vendeurs ambulants qui nous fixaient droit dans les yeux. L'amertume était partout et se propageait comme une traînée de poudre. Plus tard, il alla voir le docteur Krakovsky, patienta dans son cabinet le temps qu'il fallait pour feindre l'indifférence, jusqu'à ce qu'on le reçoive enfin. La tombe vide d'Agustín Morales fut exhumée. Je l'accompagnai au cimetière très tôt ce matin-là. L'expert confirma l'absence du corps, mais ne savait pas à qui s'adresser ; il sut quand mon homonyme s'agenouilla et se mit à prier. Le théisme augustinien s'était enraciné dans son cœur, ou peut-être dans sa compréhension, dans une conception kantienne de l'existence de Dieu ou d'une divinité suprême, quelle qu'elle fût. Puis il commença à changer. Il tenta de convaincre les Libertella d'exhumer la tombe de Germán, mais ils refusèrent catégoriquement. La mère déclara, en substance, que son fils était né deux fois et que la troisième fois était réservée à Dieu. Pour eux, Germán et son âme étaient déjà trop loin, et ils ne permettraient pas qu'on le leur enlève une fois de plus. Ariel insistait sans cesse sur le fait qu'ils ne pouvaient pas vivre en croyant à une idée erronée. Mais en vain. À son retour, il me raconta que Léopold lui avait répondu qu'en Sicile, ses parents et ses grands-parents avaient connu la faim, alors pourquoi ne pourraient-ils pas vivre avec l'idée qui les soutenait chaque jour : que Germán était mort et reposait en paix ?
La bouteille de vin était vide. Le Polonais demanda :
-Avez-vous dîné ?
J'ai nié, mais je lui ai dit de ne pas s'en faire.

— Et qui a dit que je t'offrais quelque chose ? C'est moi qui n'ai rien mangé. Allons à la pizzeria du coin. C'est toi qui payes.
Comment aurais-je pu refuser, si c'était ce qui m'avait manqué pendant toutes ces années ?
Nous sommes sortis et le chien nous a suivis. La pizzeria était un bar miteux de l'autre côté des voies ferrées, et non pas au coin de la rue comme il l'avait dit. Des chauffeurs de bus somnolents, des employés de la SNCF ou des gardes-barrières se tenaient là, au milieu des effluves de fainá et de moscato, et des taches de bière collées aux tables. Le chien est

entré et s'est couché sous la chaise du Polonais. Ils le connaissaient déjà. « Une pizza mozzarella avec de la fainá, patron », a-t-il commandé, « et deux bières. »
-Ils ne ferment pas toute la nuit, il y a toujours quelqu'un.
« Bel endroit », ai-je dit.
-Ce n'est pas votre environnement, Beltrame.
« Qu'est-ce que ça peut faire, Polonais ? On s'adapte, comme ton homonyme. Et dis-moi, qu'as-tu fait ensuite ? »
Il réfléchissait sans cesse, et le dessin l'aidait. Ses projets semblaient se concrétiser dans ces illustrations, ces croquis au crayon, peu importe. Je les regardais en passant derrière lui ; je ne les lui montrais pas, mais je ne les lui cachais pas non plus. Ils devenaient de plus en plus laids, sombres, incompréhensibles. Un peu comme les BD de Batman, si vous voyez ce que je veux dire.
Il rit d'un air moqueur et me regarda pour voir si j'étais tombé dans le panneau.
-Il semblerait qu'il ait prévu de devenir un super-héros.
— Quelque chose comme ça. Un jour, il est retourné voir l'avocat. Dès lors, il passait ses journées au bureau ou là où l'autre homme l'envoyait. Il est devenu méfiant, suspicieux, et m'a même dit qu'il vaudrait mieux qu'on infiltre le réseau pour semer la confusion chez nos ennemis.
— Et qu'étaient-ils ?
« Si tu ne peux pas les vaincre, rejoins-les », m'a-t-il dit en reprenant le proverbe. Il a rejoint le clan Krakovsky pour combattre d'autres ennemis, plus redoutables. Il ne pouvait y arriver seul et il a compris – je crois grâce à la rhétorique de l'avocat – que la famille n'était pas aussi mauvaise qu'elle en avait l'air. Comme dans toute bonne famille, puisque nous parlons de proverbes, on y trouve un peu de tout. Mais l'avocat a dû lui conseiller de s'allier aux plus intelligents, et le docteur savait les choisir pour ses campagnes politiques.
La bière est arrivée, ainsi que la planche avec la pizza et la fainá par-dessus. Magnifique, me suis-je dit, une vraie merveille.
Il était une heure du matin, le dernier train de la journée s'est arrêté. Par la fenêtre, j'ai vu les quelques passagers se disperser sur le quai et descendre dans la rue.

— Le docteur Krakovsky préparait quelque chose d'important, n'est-ce pas ?
Pourquoi me faire parler si tu le sais déjà ? Mange…
J'aurais bien voulu l'écouter, mais ma soif de curiosité était trop forte.
-Je dis simplement ce que je pense.
-Et vous, qu'en pensez-vous ?
Il mangeait sa part de pizza et sa fainá avec les mains, et c'était agréable de le voir, sa barbe grisonnante se mouillant de mozzarella.
-Le crash de l'avion.
Il me regarda en s'essuyant les lèvres avec sa serviette et sourit.
-D'accord, gamin, maintenant raconte-moi la suite de l'histoire.
-Il m'en demande trop, ce Polonais.
« Tu en demandes bien plus que trop, gamin, dans ce taudis où même les mouches sont des espionnes. » Et d'un coup sec et précis, il en écrasa une qui s'était posée sur la table.
Je mangeais aussi avec les mains, et j'ai fini ma deuxième portion. J'ai allumé une cigarette et lui en ai proposé une, mais il a sorti sa pipe de la poche de son vieux gilet. Et j'ai commencé à raconter une histoire, comblant les vides avec mon imagination, attentive aux moindres expressions du visage du Polonais, qui me guidaient.

10

Il a d'abord dû esquisser tout le plan dans son carnet, avec de brèves notes griffonnées en marge, voire même des bulles de dialogue. J'imagine que, dans son inexpérience en la matière, il a dû se fier aux mises en garde et aux précautions apprises dans les romans ou les films. Nombre d'entre elles, bien sûr, étaient erronées, mais d'autres sont tellement ancrées dans les mœurs de ceux qui y sont constamment confrontés, ceux qui ont grandi dans ce contexte, qu'ils ont tendance à les oublier ou à les considérer comme de simples circonstances dues au hasard.

De cette manière, quiconque verrait les dessins ne trouverait plus un roman d'aventures illustré, un roman d'espionnage, ni peut-être une histoire de guerre et de sabotage.
Il la présenta au docteur Krakovsky, et l'avocat dut rire pour tromper les indiscrets dans la salle d'attente. Il dut le féliciter et lui souhaiter bonne chance. Ceux qui le virent quitter le bureau, traversant la pièce avec son portfolio de dessins sous le bras, le visage émacié, la barbe clairsemée, les yeux pâles et les cheveux cendrés plaqués en arrière, n'y virent rien de plus qu'un inconnu, comme on dit. Maigre, timide, et probablement même homosexuel.
Les semaines passaient, et les dates prévues étaient reportées au gré des circonstances. Il fallait d'abord chercher les vols programmés pour les mois suivants, puis patienter longuement dans la maison en face de la base militaire, une maison vide d'où il pouvait apercevoir les mouvements des avions. Les contacts de Krakovsky lui servaient de guides : affectations de section, noms de régiments, photos de documents et formulaires d'embarquement. À deux reprises, ses plans furent contrariés : la première fois par la peur, la seconde par une pluie torrentielle accompagnée d'orages, qui inonda les pistes et interrompit les vols pendant plus d'une semaine . Mais à la troisième tentative, quelqu'un, posté au poste d'observation à l'entrée, le vit.
Deux soldats sont venus le trouver, lui ont demandé ses papiers, et comme il avait pris soin de ne pas les avoir sur lui, ils l'ont arrêté pour une vérification d'antécédents.
Il était déjà à l'intérieur et pouvait observer la plupart des mouvements de la base par la fenêtre de la pièce où il était détenu, une pièce servant au stockage des produits de cuisine et d'entretien. Assis sur une chaise ordinaire, gardé par un soldat, il s'amusait à chasser une mouche coincée entre le plafond et la fenêtre pour tromper son ennui. Il voyait les allées et venues des sections, les chariots transportant des ballots de toiles de camouflage, puis les caisses d'armes, sans doute, et enfin, les énormes conteneurs sans étiquette, lourds car transportés par une grue jusqu'à l'entrée de l'avion : l'Hercules S-987-QTS.
Ariel devait s'imaginer que les réfrigérateurs étaient là, remplis de corps et de morceaux de corps. Il se leva de sa chaise, désespéré mais feignant la paresse par un bâillement. Il s'appuya contre le cadre de la fenêtre,

désobéissant au soldat qui lui conseillait de s'asseoir. « Patience », insista l'autre homme, le prenant pour un fou, un dégénéré qui aimait espionner les jeunes gendarmes. Il avait même l'air d'une tapette, avec des manières efféminées qui contrastaient uniquement avec les gestes et les manières brusques, délibérément adoptés par ceux qui devaient paraître ce qu'ils étaient censés être pour ne pas se faire remarquer.
Il posa les mains sur la vitre, se prit la tête entre les mains et scruta les mouvements des grues à travers le verre sale. Les conteneurs portaient des dates – des chiffres, en réalité, destinés à tromper, mais il s'agissait sans aucun doute de dates de péremption ou de conservation. Les organes d'Agustín avaient peut-être été expédiés dans des boîtes comme celles-ci, entourés de glace ou d'hélium, des méthodes de conservation plus ou moins anciennes mais encore efficaces ; peu importait. Bientôt, ils seraient à destination, un aéroport en Europe ou en Asie, dans quelques heures, où quelqu'un les attendait. Quelqu'un qui vivrait de ce qui avait été volé, sans même le savoir, très probablement. Peut-être un garçon comme Agustín, ou peut-être le prochain dictateur de la planète. Ou peut-être quelque part en Amérique latine, une ville de maisons basses et de bidonvilles autour d'une montagne recouverte de végétation tropicale, avec un manoir au centre, entouré de murs dissimulant les piscines, les jardins entretenus par des jardiniers, les voitures, les trésors picturaux aux murs et les draps de soie dans les chambres, où une femme attendait la naissance d'un enfant que la cigogne (Hercule efféminé, enfin) apporterait à un prix exorbitant, aussi élevé que la montagne où elle vivait.
Pendant ces quelques minutes, voire quelques heures, d'attente, il imaginait des centaines de lieux, de personnes et de situations. Il n'était pas pressé, mais il feignait l'impatience. Il était un bon acteur, se disait-il ; la timidité lui avait appris à la dissimuler.
« Combien de temps allez-vous me garder ici ? » demanda-t-il.

L'autre homme ne répondit pas, la crosse de son fusil posée au sol. Dehors, l'activité s'intensifiait à la tombée de la nuit sur la base. Un subordonné entra avec des papiers, le dévisagea et sembla comparer ce qu'il lisait sur le document avec le visage de Krakovsky. On le conduisit au bureau d'un colonel, assis derrière son bureau en métal, entouré de cendriers débordant de mégots et exhalant une odeur d'huile lubrifiante – du moins, c'est ce qu'il crut.

— Que cherchez-vous, Krakovsky ?
Ariel haussa les épaules.
— Tu sais ce que je pense ? Que tu es un clown, que ta famille t’a envoyé nous espionner pour se débarrasser de toi, ou peut-être que c’était juste ton idée, parce que tu n’as pas l’air très ivre, pour être honnête…
Ariel partageait les conclusions du colonel, qui avait observé la pièce qu'il avait mise en scène et suivi l'histoire.
« Enlève tes vêtements », lui dit-il.
Ariel commença à déboutonner sa chemise. Son torse nu était mince, légèrement voûté, avec quelques poils blonds épars sur la poitrine et le dos, et l'on pouvait même apercevoir ses côtes et ses vertèbres. Les autres rirent, mais pas le colonel.
Il se baissa ensuite pour enlever ses chaussures et ses chaussettes. Puis, se relevant, il commença à défaire sa ceinture, son bouton et sa fermeture éclair, et se retrouva en caleçon. Les autres rirent de nouveau.
« Tout », ai-je dit, a insisté le colonel.
Et soudain, le regard d'Ariel parcourut le bureau et aperçut l'en-tête du chéquier officiel.
Colonel Reynaldo Saravia.
Le deuxième fils du général.
Le frère du médecin.
Son cœur, jusque-là serein et résigné, s'agita.
Il se déshabilla complètement et jeta son caleçon sur le bureau.
Le colonel le regarda, parut se mettre en colère, puis sourit, croyant voir de la vantardise alors qu'il s'agissait en réalité de fureur. Il s'approcha et lui saisit les testicules d'une main.
— Tes œufs ne serviront à rien à personne, mais tu dois bien avoir quelque chose de bien en toi, espèce d'enfoiré.
Pendant que le colonel le maintenait au sol, les autres le frappèrent aux reins et lui enfoncèrent les doigts dans l'anus, puis un objet métallique qui lui fit tellement mal qu'il perdit connaissance.
Il rêvait de canons de fusil, puis de canons d'artillerie tirant sur les champs de bataille, dans un mélange kaléidoscopique et successif de films de guerre muets en noir et blanc, sur fond de l' *Ouverture 1812* de Tchaïkovski ou du *Wellington de Beethoven* . Cette symbiose entre musique et histoire lui faisait oublier la douleur de la pénétration qu'il avait subie

enfant, bien des années auparavant, aux mains d'un ou plusieurs hommes – il n'en avait jamais été certain – alors qu'il n'avait presque pas opposé de résistance, car depuis sa naissance, il avait appris à se considérer comme une âme perdue sans corps propre, et ne pouvait donc ni se plaindre ni revendiquer le traitement infligé à ce corps emprunté, qui n'était pas le sien. Le corps d'Ariel Krakovsky était celui d'un garçon de quinze ans qui n'avait jamais grandi, car il était déjà mort. Même s'il avait trente ou cinquante ans, la mémoire de son corps ne dépassait pas l'inexpérience de quinze ans, et la sagesse qu'il avait acquise avait été immédiate, en un seul instant. Quand j'étais enfant, quand j'étais ignorant, je vivais dans les fantasmes de l'imagination. Je n'ai pas vu le troupeau de rhinocéros de la réalité traverser la savane urbaine : la rue, vestige d'un temps révolu, dans un champ, un hôtel, ou une barque sur le fleuve Paraná. L'époque ? N'importe laquelle, car la répétition efface les singularités du temps et crée le rythme de l'habitude.

Il s'éveilla dans l'obscurité, le bourdonnement lointain et abstrait du moteur de l'Hercules le poursuivant comme une nuée d'oiseaux de proie. Il savait qu'ils l'avaient amené là, et l'avion était déjà en vol. Le plan avançait, lentement, patiemment. Il était toujours nu, menotté, les mains devant lui. Il renifla l'air comme un chien affamé. D'autres corps conservaient encore une odeur de vie, mais ils étaient probablement drogués, ou même morts. Lui seul avait été jeté dehors comme un chien hargneux battu qu'on ne pouvait laisser là, car parfois, même un chien mort peut être la preuve d'un crime plus grave.

Il connaissait la destination du vol ; les hommes de main de l'avocat la lui avaient communiquée.

Londres, à l'ambassade d'Argentine.

Les banlieues londoniennes où les Jack l'Éventreur avaient forgé des légendes tenaces. Le port de Londres où le brouillard semait le doute sur le sort des Noirs débarqués d'Afrique, les livrant aux pirates, aux propriétaires de mines de charbon ou d'usines textiles, ou, avec un peu de chance, à quelque baron ou marquis désargenté qui ne recherchait pas l'exploitation du corps jusqu'à la mort, mais le plaisir sexuel jusqu'à l'épuisement ou le meurtre. Mais là n'était pas l'essentiel à cette époque ; c'était la distribution. Londres comme escale, bourse où se négociaient non

pas des hommes, mais des fragments d'hommes, des enfants, peut-être des enfants entiers, des femmes enchaînées par les liens du sexe.
Hôpitaux, cliniques, manoirs, maisons de campagne, appartements en ville, usines et bordels. Les destinations étaient innombrables ; les distances, imprécises tant elles étaient immenses, négligeables tant elles étaient impossibles à calculer. Les réseaux qui relient le monde constituaient la carte des destinations de cet avion.
Il se releva péniblement, s'appuyant sur les caisses et les emballages qui grinçaient sous leur film plastique. Il marcha dans la terre, peut-être des excréments provenant d'un des corps qui l'entouraient. Il semblait s'agir d'un coin du hangar où étaient entreposés les débris et les ordures. Les cadavres qui seraient jetés à la mer en plein vol. Où étaient-ils maintenant, se demanda-t-il peut-être, car il n'avait aucune idée de la durée de son sommeil.
Soudain, l'avion tangua légèrement, malgré sa taille . Il comprit qu'ils atterrissaient et, grâce aux annonces intermittentes diffusées par les haut-parleurs, il apprit qu'ils étaient arrivés aux Malouines. Il resta là, torse nu, vêtu d'un long caleçon humide, désormais sec, dont le tissu rigide irritait sa peau meurtrie. Il avait froid ; un courant d'air s'engouffrait par les conduits de ventilation. Il se mit à frissonner.
Il sentit le mouvement des écoutilles affecter l'assemblage de l'avion. Des camions devaient aller et venir. On entendait les moteurs au loin, dans un murmure étouffé. La porte du complexe s'ouvrit, la lumière l'aveugla et il se couvrit le visage de ses mains menottées. Des soldats parlaient, cherchaient quelque chose, se bousculaient à coups de crosse. Un faisceau de lampe torche vacilla, passant au-dessus de lui sans qu'il s'en aperçoive.
« Voilà », dit l'un, et l'autre lui répondit en anglais.
Ils l'attrapèrent par les menottes et le traînèrent avant même qu'il ait pu faire un pas. Ils l'emmenèrent dans un couloir, puis sur la vaste aire d'où partaient les camions sur les rampes. La lumière et le froid l'obligèrent à endurer la souffrance tandis qu'on le traînait face contre terre, la poitrine écorchée et blessée, son caleçon déchiré glissant jusqu'à ce qu'il soit de nouveau nu. Mais cette fois, personne ne rit. Ils le laissèrent là un moment, l'ignorant, comme s'ils le croyaient mort, mais il savait qu'un autre sort lui était réservé. Les camions et les voitures allaient et venaient. Il entendait des bribes de phrases marmonnées en anglais approximatif ; au loin, il

apercevait la plaine ravagée ou la steppe glacée d'une des îles, le ciel couvert et le vent qui déchaînait sa fureur sur l'Hercules.
Il réalisa alors qu'il ne lui restait ni le temps ni les forces pour accomplir sa mission. Les hommes de Krakovsky lui avaient montré les plans de l'avion, mais désorienté par les coups, il ne se souvenait plus où il les avait laissés. Les caisses, arrivées à Buenos Aires après avoir traversé la Hongrie, Varsovie, la côte nord de la France, l'Irlande du Nord, puis Rio de Janeiro, par voie terrestre, fluviale et jungle, le Paraguay et le fleuve Paraná, étaient toujours là. Ces caisses, contenant le matériel – car les subversifs latino-américains, et encore moins les Argentins, ne rêvent guère d'argent –, finirent par atteindre Villa Luro, au coin d'une impasse, près de la voie ferrée. C'est dans le magasin de matelas « La Sorpresa » que les bombes furent assemblées, avec ce matériel ou d'autres, car une grande partie était inutilisable, et Álvaro dut se débrouiller avec des ingrédients de fortune.
Où et comment avait-il appris tout cela ? À quel moment de son adolescence avait-il commencé à flirter avec l'anarchie ? Son tempérament n'était pas violent, mais méthodique et austère, à tel point qu'il frôlait la froideur et le jugement sévère. Ce devait être lors de notre séparation, après de longues années sans se revoir. Des cours improvisés avec des brochures russes traduites en anglais puis en italien, des versions imprimées pour tromper, dissimulées dans les livres de comptes, dans des tickets de caisse remplis de chiffres illisibles et de dates anciennes. Les matelas lui permettaient de s'exercer discrètement pendant des années : le bruit du train à toute heure masquait bien des choses, le grincement des machines à coudre achetées par son père, et les murs de l'atelier couverts de matelas, comme dans un asile. L'odeur de colle, de tissus brûlés, de crasse laissée sur les matelas dissimulait les mélanges chimiques. En repensant à Álvaro, tandis que Krakovski lui expliquait tout le plan ces après-midi-là au bureau, il admirait l'intelligence du jumeau qui avait survécu. Il y avait eu de nombreux combats révolutionnaires, mais pour Álvaro, il n'y en avait peut-être qu'un seul : la vengeance.
Il resta allongé sur le sol, attendant que le calme revienne. Le soir tombait sur l'île et l'obscurité se dissipa peu à peu sous les lumières des installations de la base, qui, à sa connaissance, n'étaient que deux bâtiments de part et d'autre de la piste d'asphalte ou de gravier. Le chargement cessa et la porte principale s'ouvrit et se referma avec fracas.

Dans l'obscurité, ils le soulevèrent par les bras et le traînèrent jusqu'au même endroit qu'auparavant, mais non, ce n'était plus pareil. Il sentit l'essence ou le diesel des camions. Ils le laissèrent là, parlant à voix basse, tandis qu'ils s'éloignaient dans un déchaînement de tirs, et l'avion redécollait.

Une lampe au plafond éclairait faiblement, mais suffisamment pour qu'il puisse s'orienter. Il était entouré de plusieurs rangées de camions camouflés, leurs capots encore chauds, du carburant répandu partout et une forte odeur d'huile. Les portes arrière étaient verrouillées. Il essaya de retirer les bâches des cabines arrière de certains camions, mais elles étaient si serrées qu'il n'en avait pas la force. Il savait, de toute façon, qu'ils contenaient des armes et du matériel de guerre, tout l'équipement utilisé par les forces armées. Un camouflage, bien sûr, pour les camions qui étaient entrés plus tôt dans Buenos Aires. Une odeur de décomposition était omniprésente ; il vit même les mouches des Malouines, s'il y en avait, entrer en essaims désordonnés, solitaires comme toujours, égoïstes comme elles ont tendance à l'être.

Il sentit alors l'odeur âcre de l'urine, la sienne, imprégnée dans son caleçon sale, mais l'odeur allait et venait comme des mouches tournoyant au-dessus de sa tête encombrée de gravats.

L'odeur du formaldéhyde.

S'il avait eu une allumette, cela aurait suffi, pensa-t-il, mais il savait qu'il ignorait tout de ces choses-là. En cas d'incendie, ce type d'avion disposait de signaux d'alerte et de moyens de combattre le feu avant que le danger ne s'aggrave.

Voilà pourquoi les bombes d'Álvaro Libertella. Camouflées dans n'importe quoi, sous n'importe quelle forme : un paquet de baskets de soldats pour se changer en civil, une boîte de livres ou de bandes dessinées. Parmi tant de choses cachées ou autorisées, les documents écrits étaient souvent défaillants, les lettres se mélangeaient et les chiffres étaient modifiés sans que personne ne s'en aperçoive. Peut-être qu'un Krakovsky inconnu — car ils étaient si nombreux qu'ils poussaient comme des lapins — échangeait sa place avec un autre, et ainsi de suite, pour finalement comprendre que les bombes devaient se trouver dans les camions arrivés sur l'île. Comment ne pas admirer le rythme tranquille des Krakovsky, qui, avec la vertu de la patience et la discrétion de l'indifférence, flânaient, regardaient sans voir,

écoutaient sans entendre, attendant un bus, jouant avec un chien errant, fumant sur le pas d'une porte, lisant sur un banc public ou faisant la queue devant une banque ? Les abords d'une base militaire sont lourdement gardés, mais là où il y a du monde, la distraction est reine.
Ariel imaginait ce qu'on ne lui avait pas expliqué, car ce n'était pas nécessaire : le voyage vers les îles, on ne sait ni quand ni par qui, l'attente de l'arrivée de l'Hercule dans une petite maison sur l'île, n'importe quel petit boulot, la vie chez un *habitant des Malouines* ou les amitiés avec n'importe quel étranger. Les îles étaient un mystère, et, dissimulées dans la brume de l'Atlantique, elles donnaient naissance à des légendes.
Il s'assit, assoiffé, avalant sa salive et le sang qui coulait de ses lèvres gercées. Il ferma les yeux, essayant de se souvenir. Les nombres qu'il avait appris lui revinrent en mémoire grâce à l'onomatopée de leurs sons. Une combinaison de nombres dont le son écrit associait des lettres dans une sorte d'anagramme.
Et lorsqu'il ouvrit les yeux dans la pénombre, il se demanda pourquoi il avait tourné en rond tant de fois. Sa réponse était une stupidité dissimulée, jamais plus grande que l'évidence même mise à nu aux yeux de tous.

Arbitrary Knowledge , cette société britannique qui semait la pagaille économique en Amérique latine depuis longtemps. Les présidents réclamaient des investissements, et voilà la société. Au commencement était le train, disait-on, comme au commencement était la lumière dans le monde. Mais maintenant, de quoi s'agissait-il exactement ? Des multinationales omniprésentes, à tel point que plus rien n'était défini. Commercialisation de biens, alimentation, santé, laboratoires, construction, finance, tourisme, et tant d'autres choses encore, jusqu'à l'absurde.
Il y avait bien les camions arborant le logo de la compagnie. Mais il y en avait tellement, trop, peut-être une centaine, à l'intérieur de l'immense soute de l'avion. Lequel choisir, les mains menottées, épuisé et souffrant ?
Puis j'ai regardé le Krakovsky devant moi, l'écoutant attentivement. Il était du même acabit que le reste du clan, car c'est bien ce qu'ils étaient devenus : une espèce aux profils et aux genres divers : les meurtriers, les sans scrupules, les tourmentés, les amers, les innocents (il devait bien en rester quelques-uns), les simplement malhonnêtes, et puis cette masse informe et inclassable. Je me suis demandé si Ariel Krakovsky, cet homme timide dont on m'avait parlé, un intellectuel dévoué à l'humanisme et à la

pensée, indifférent au travail manuel, même à la corvée quotidienne de soulever des ballots ou des matelas pour gagner sa vie, comme cet homme devant moi, âgé mais encore doté de mains et de bras robustes, aurait pu endurer tout ce que j'avais imaginé dans cet avion traversant, ou plutôt tentant de traverser, l'Atlantique.
Il devait fouiller un par un à travers les interstices entre les bâches et la tôle, ou entrer dans les cabines ouvertes et chercher un recoin pour apercevoir le chargement dans le compartiment arrière. On ne lui avait donné ni le numéro d'immatriculation ni le numéro de châssis ; trop d'informations à mémoriser et trop dangereux à transporter, sachant que la torture pourrait lui faire révéler même ce qu'il ignorait.
Le vol au-dessus de l'Atlantique fut calme et serein, mais à l'intérieur, il faisait froid, peut-être autant qu'à l'extérieur. Il ne sut pas combien de temps s'était écoulé avant qu'il ne trouve enfin ce qu'il cherchait. Le camion, identique aux autres, peut-être plus vieux, sans plaques d'immatriculation, son pare-brise couvert d'autocollants de propagande et de marquages militaires dus aux inspections annuelles. Il monta dans la cabine ; la sellerie était en lambeaux et la mousse s'était flétrie comme du champignon. Dans la boîte à gants se trouvaient des outils et des papiers, pour la plupart anciens, certains contenant des documents provenant de villes d'Argentine, du Brésil et du Paraguay. Une photo de Stroessner était glissée parmi les papiers. Je vis clairement cette photo et, les mains sur la tête, je regardai Krakovsky dans cette pizzeria, tandis qu'il hochait la tête et m'encourageait à poursuivre mon récit.
D'un couteau, il découpa la bâche ; à l'aide de clés, il desserra les écrous et souleva la tôle qui révéla le camion vide, à l'exception de deux sculptures qui se dressaient comme des œuvres d'art, fabriquées industriellement et métallurgiquement. Des blocs de métal verticaux, soudés ensemble, enveloppés de câbles de couleurs diverses qui, dans la pénombre, paraissaient tous identiques ; et à leur base, rien de plus qu'une simple horloge, ou peut-être une Rolex, qu'un bon général avait offerte à la cause. Tout l'attirail imaginé par les écrivains et les cinéastes était rassemblé dans ces deux sculptures qui allaient bientôt exploser. Mais elles étaient encore mortes, objets d'admiration pour le regard de Krakovsky, allongé dans le siège du cockpit, les bras drapés sur le dossier et la tête posée dessus, comme s'il se trouvait dans un musée d'art moderne, contemplant

la dernière œuvre d'un artiste fou qui, comme presque tous, crée les formes de la destruction.
Il se faufila entre les tôles, tomba sur le plancher du camion. Il marcha à genoux, tel un pèlerin vers un autel. C'est ce que représentaient les deux sculptures, des images de dieux contemporains parfaitement saisies par l'artiste : Álvaro Libertella était le génie créatif d'une poétique du chaos.
On lui avait cependant indiqué les connexions qu'il devait réaliser avec précision. Un câble à l'autre dans un ordre précis, puis le triple raccordement des extrémités libres, indices d'un assemblage typique du moteur de n'importe quel appareil ménager, et enfin, la métamorphose coordonnée des deux sculptures en un monstre doté d'une vie propre, né dans le ventre d'un géant volant au-dessus de l'océan.
J'ai laissé libre cours à mon imagination, stimulée par les cris d'un oiseau préhistorique enceinte de ses petits.
Mais il s'agissait là d'erreurs de raisonnement qui déformaient la tragédie d'une guerre solitaire : un homme contre un avion, ou un homme contre un enfer ailé.
Les âmes guidèrent, les corps se mouvèrent, les alchimies se transformèrent, l'or diminua.
Tout cela disparut dans les explosions qui suivirent le souffle initial, l'étincelle primordiale allumée par Krakovsky. L'une après l'autre, elles détruisirent des parties, des fragments, des points vitaux du géant, qui disparut comme rongé par des rats ayant proliféré dans ses entrailles métalliques, jusqu'à ce qu'il s'effondre et que ses restes sombrent dans des cimetières sous-marins.

Krakovsky me fixait du regard, plus indifférent à la véracité de mon récit qu'à l'émotion que révélaient mon visage et le tremblement de mes mains, qui tentaient de dissimuler leur embarras en jouant avec le verre de bière désormais vide, qu'il s'empressa de remplir à nouveau.
— Tu es merveilleux, Bautista, tu mérites le vin qu'on servait aux poètes lorsqu'ils chantaient aux dieux de l'Olympe.
Ce n'était pas du sarcasme, c'était sa façon de ne pas trop en dévoiler.
Mais comment cet homme, habitué à l'atelier de fabrication de matelas, connaissait-il les poèmes homériques ?
Il était trois heures du matin, le bar était vide à part nous deux et un chien.

« Tu peux rester chez moi pour la nuit, si tu veux », m'a-t-il dit.
Il était trop tard pour conduire, même si le trajet n'était pas long, et puis j'avais le vertige. Je ne lui ai pas demandé si mon histoire était vraie en partant, alors que nous marchions vers les voies pour traverser le passage à niveau. Je lui demanderais une fois rentrées.
Mais avant que nous puissions traverser l'avenue, un policier nous a arrêtés.
« Des documents », dit-il.
C'était un homme imposant, qui avait probablement vu beaucoup de choses dans la rue et croisé beaucoup d'hommes, et qui, pour une raison inconnue, n'était pas à l'abri du froid dans un poste de police, mais sur un trottoir de banlieue, par une nuit qui annonçait la mort.
Il examina les papiers d'identité à la lumière de sa petite lampe torche à piles. Il parut un peu surpris et braqua la lumière sur le visage de Krakovsky.
-Que fais-tu ici ? On t'avait déjà prévenu de ne pas quitter ta porcherie.
Je les ai observés tous les deux, essayant de déchiffrer leurs expressions. Pourquoi fixaient-ils le Polonais, s'il n'était qu'un vieux mécanicien d'atelier textile ?
Il nous a rendu les documents sans me regarder longuement et a dit :
— Toi, Krakovsky, reste à l'intérieur si tu ne veux pas finir en prison la prochaine fois.
Alors que nous traversions l'avenue, il m'a arrêtée avant que je ne pose le pied sur le trottoir. J'ai porté une main à mon front et me suis agrippée à un lampadaire de l'autre. J'ai vomi sur le trottoir. Ariel m'a tendu un mouchoir.
-Tiens, et ne t'inquiète pas, il est déchiré et vieux, jette-le après l'avoir nettoyé.
Je l'ai donc fait et me suis assis sur le trottoir. À côté de moi, il a commencé à fumer. Nous sommes restés assis là, comme deux clochards, nous contentant des brefs rêves d'un joint, jusqu'à l'arrivée du premier train du matin venu chercher les âmes perdues de la nuit.
« Pourquoi ne m'as-tu pas dit que j'avais tort ? » lui ai-je demandé.
— Pourquoi ? Tout était presque exactement comme vous l'aviez décrit.
— Mais l’homme…
-L'homme n'a pas d'importance, seul le résultat compte.

-Mais le Pôle…

Le Polonais éprouvait toujours une trop grande affinité pour l'eau, et finalement il y a succombé.

Mai - décembre 2025

Belén de Escobar

INDICE

Préface 4

Les Usurpateurs 6

Le semeur de chardons 50

Inés de los rastrojos 92

L'Amazone 124

Exaltations profondes 165

L'homme de la station 190

L'aboiement de la nuit 234

Les Siciliens 262